FRANÇAIS 4e

lire, observer, s'exprimer

nouveau programme

HOMMAGE
offert
gracieusement
par
BORDAS
DE L'EDITEUR

Bordas

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, d'une part et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

maquette et mise en page
Atelier Saint-Martin

© Bordas Paris 1979 N° 0155 791 5003 ISBN 2.04.010449.6

Ce manuel de ***Français 4e****, œuvre d'une équipe de professeurs agrégés et certifiés, est conforme au nouveau programme du cycle d'orientation, défini en novembre 1978 (B.O. du 14-12-78).*

I. Les principes généraux de la collection

Ces principes ont été approuvés par un très grand nombre de professeurs, si l'on en juge par l'accueil dont a bénéficié le Français 5e. *On les retrouvera donc dans le* Français 4e *: des textes nouveaux, variés et de niveaux divers ; une majorité de récits offrant un sens complet ; une place suffisante accordée à la poésie, du Moyen Age à la chanson moderne ; des questionnaires substantiels proposés au libre choix du professeur ; une illustration de qualité se prêtant à toutes sortes d'exercices pédagogiques.*

Toutefois, loin de s'aligner purement et simplement sur nos manuels de 6e et 5e, le *Français 4e* se caractérise par son adaptation aux besoins du cycle d'orientation.

II. Une pédagogie moderne adaptée à la 4e

● **Toute la gamme des exercices de la pédagogie moderne,** *dans le cadre d'un enseignement décloisonné, trouve place dans ce manuel.*

Aux exercices de base, lecture expliquée, lecture suivie et dirigée, viennent s'ajouter entretiens, discussions, débats, exposés, interprétations scéniques, sensibilisation aux registres de langue, exploration de champs lexicaux et de champs sémantiques, études de faits grammaticaux ou stylistiques complétées par des exercices de maniement, résumés de textes, rédactions à partir des textes, lettres, reportages, essais poétiques, commentaires de documents visuels, montages, enquêtes individuelles ou en équipe, recherches interdisciplinaires, adaptations cinématographiques, etc.

● **Les thèmes ou sous-thèmes** *recoupent librement les suggestions du programme. La part prépondérante va aux textes du XXe siècle ; une place est toutefois ménagée aux écrivains français du Moyen Age au XIXe siècle, aux textes traduits d'auteurs anciens et étrangers, à des documents contemporains (reportages, scénarios, affiches, etc.). Ces textes du présent et du passé permettront de donner aux élèves une* «culture accordée à la société de notre temps», *en soumettant à leur réflexion certains problèmes de l'adolescence et de l'âge adulte, diverses activités des métiers et des loisirs, des contes d'hier et d'aujourd'hui, quelques mythes et légendes de tous pays, quelques aspects de l'Histoire, du Moyen Age au XIXe siècle, et des civilisations actuelles.*

A propos de chacun de ces thèmes, on pourra enrichir la connaissance du vocabulaire qui lui est propre, en recourant notamment aux Exercices de synthèse.

● **Développer la personnalité de l'élève** *tout en l'exerçant à* ***l'objectivité*** *constitue au cycle d'observation une des tâches prioritaires. Aussi les questions proposées après les textes sont-elles peu directives : elles laissent une large part à l'initiative de l'élève incité à justifier son point de vue. Souvent, par exemple à l'occasion des discussions ou débats, chacun est appelé à résumer objectivement les arguments en présence avant de formuler son opinion personnelle.*

Les adeptes des jeux audio-visuels prendront sans doute plaisir à essayer leurs forces et à les comparer à celles des autres en répondant à l'ultime question (signalée par le signe ●) qui leur offre l'occasion de mettre à l'épreuve leurs connaissances ou leur perspicacité.

● **L'entraînement à l'expression écrite,** *revêt une importance accrue sans que soit abandonné pour autant le souci d'affiner l'* ***expression orale.***

Beaucoup de questions accompagnant les textes peuvent être traitées, selon le choix du professeur, oralement ou par écrit ; on trouvera dans les Exercices de synthèse un entraînement systématique à la rédaction de paragraphes.

L'initiation à la composition *bénéficie d'une attention particulière. A l'occasion des résumés suivant les discussions, l'élève est invité à rassembler en les ordonnant avec soin les arguments qui s'opposent. Quant à la* composition française *proprement dite, des principes généraux (accompagnés d'exercices) sont énoncé p. 31 ; on aura l'occasion d'appliquer ces conseils en traitant les sujets rassemblés dans les Exercices de synthèse en vue de l'entraînement à divers types de composition.*

Il arrive enfin que les élèves soient vivement motivés par la rédaction d'un récit à épisodes *: cette occasion leur est proposée, chaque épisode étant mis en relation avec les thèmes et les textes étudiés (voir p. 30).*

● **L'illustration** *peut aussi conduire à l'expression orale et à la rédaction. Par la photographie, elle introduit dans la classe le monde d'aujourd'hui, complétant ainsi les textes contemporains, ou suggérant des comparaisons entre le présent et les témoignages du passé. La place plus grande accordée en 4e aux reproductions d'œuvres artistiques contribuera à la formation du goût et du jugement ainsi qu'à l'initiation au vocabulaire esthétique.*

En publiant ce nouveau manuel, notre ambition est d'apporter un support efficace à l'effort de nos collègues pour animer leur enseignement dans un esprit de rénovation pédagogique. Nous espérons aussi contribuer à développer chez les élèves le goût de la lecture et de la réflexion.

A. L. et L. M.

De l'enfance à l'adolescence

«Un royaume de féerie»

Deux hommes que la vie a longtemps séparés se retrouvent. Il n'y a plus rien entre eux, sauf un souvenir commun, celui de leur amie d'enfance, Liette. Louis Hémon (1880-1913) nous montre dans cette nouvelle qu'un beau souvenir peut ne jamais vieillir.

Les deux hommes restaient silencieux, retournés à leur souvenir.

Ce jardin !... La maison de pierre grise ; les grandes arbres du fond, et entre les deux la pelouse à l'herbe longue, jamais tondue, où l'on pourchassait les sauterelles ! Et le soleil ! En ce temps-là il y avait toujours du soleil. Des enfants arrivaient par l'allée qui longeait la maison, ou bien descendaient le perron marche par marche, avec prudence, mais en se dépêchant, et couraient vers la pelouse de toutes leurs forces. Une fois là, il n'y avait plus rien de défendu. L'on était dans un royaume de féerie, gardé, protégé de toutes parts par les murs, les arbres, toutes sortes de puissances bienveillantes qu'on sentait autour de soi, et c'était des cris et des courses, une sarabande ivre[1] en l'honneur de la liberté et du soleil. Puis Liette s'arrêtait et disait, sérieuse :

— Maintenant, on va jouer !

Liette... Elle portait un grand chapeau de paille qui lui jetait une ombre sur les yeux, et quand on lui parlait, pour dire de ces paroles d'enfant qui sont d'une si extraordinaire importance, on venait tout près d'elle et on se baissait un peu en tendant le cou, pour bien voir sa figure au fond de cette ombre. Quand elle se faisait sérieuse tout à coup, l'on s'arrêtait court et l'on venait lui prendre la main, pour être sûr qu'elle n'était pas fâchée, et quand elle riait, elle avait l'air un peu mystérieux et doux d'une fée qui prépare d'heureuses surprises.

L'on jouait à toutes sortes de jeux splendides, où il y avait des princesses et des reines, et cette princesse ou cette reine, c'était Liette, naturellement. Elle avait fini par accepter le

1. Folle et bruyante. *Sarabande* a deux sens : consultez le dictionnaire et choisissez.

titre toujours offert sans plus se défendre, mais elle s'entourait d'un nombre prodigieux de dames d'honneur, qu'elle comblait de faveurs inouïes, de peur qu'elles ne fussent jalouses. D'autres fois, elle forçait doucement les garçons à jouer à des jeux «de filles», des jeux à rondes et à chansons, qu'ils méprisaient. Ils tournaient en se tenant par la main, prenant d'abord des airs maussades[2] et moqueurs. Mais, à force de regarder Liette qui se tenait debout au milieu de la ronde, sa petite figure toute blanche dans l'ombre du grand chapeau de paille, ses yeux qui brillaient doucement, ses jeunes lèvres qui formaient les vieilles paroles de la chanson comme autant de moues[3] tendres, ils cessaient peu à peu de se moquer, et chantaient aussi sans la quitter des yeux :

Nous n'irons plus au bois
Les lauriers sont coupés,
La belle que voilà...

Il s'étaient séparés et ils avaient vieilli, beaucoup d'entre eux sans jamais se revoir. Mais ceux qui se rencontraient, bien des années plus tard, n'avaient qu'à prononcer un nom pour se rappeler ensemble les années mortes et leur poignant parfum de jeunesse, pour revoir la petite fille aux yeux tendres qui tenait sa cour entre la maison et les grands arbres sombres, sur la pelouse marbrée de soleil.

Louis HÉMON, *La belle que voilà*, Grasset éd.

2. De mauvaise humeur.

3. Grimace faite en allongeant les lèvres.

Comprenez le texte

1. Donnez un titre à chacun des quatre grands paragraphes.
2. Dans la description des l. 3-14 : *a)* Relevez les détails concrets et précis ; *b)* Dites pourquoi ce séjour bien réel représentait cependant pour les enfants un *royaume de féerie* (l. 11).
3. Relevez les mots qui peignent le mieux la petite fille (l. 15-26).
4. D'après les jeux qu'elle organise, quel est, à votre avis, le caractère de Liette ? Quels mots, dans l'ensemble du texte, marquent bien son pouvoir ?
5. Comment les sentiments des garçons évoluent-ils au cours des jeux (l. 33-45) et pourquoi ?
6. La vieille chanson est-elle bien choisie ? Pourquoi l'auteur a-t-il arrêté sa citation au troisième vers ?
7. Justifiez les expressions *années mortes* et *leur poignant parfum de jeunesse* (l. 49-50) ; montrez que ces mots résument bien le souvenir que nous rapporte l'auteur.

Rédigez et discutez

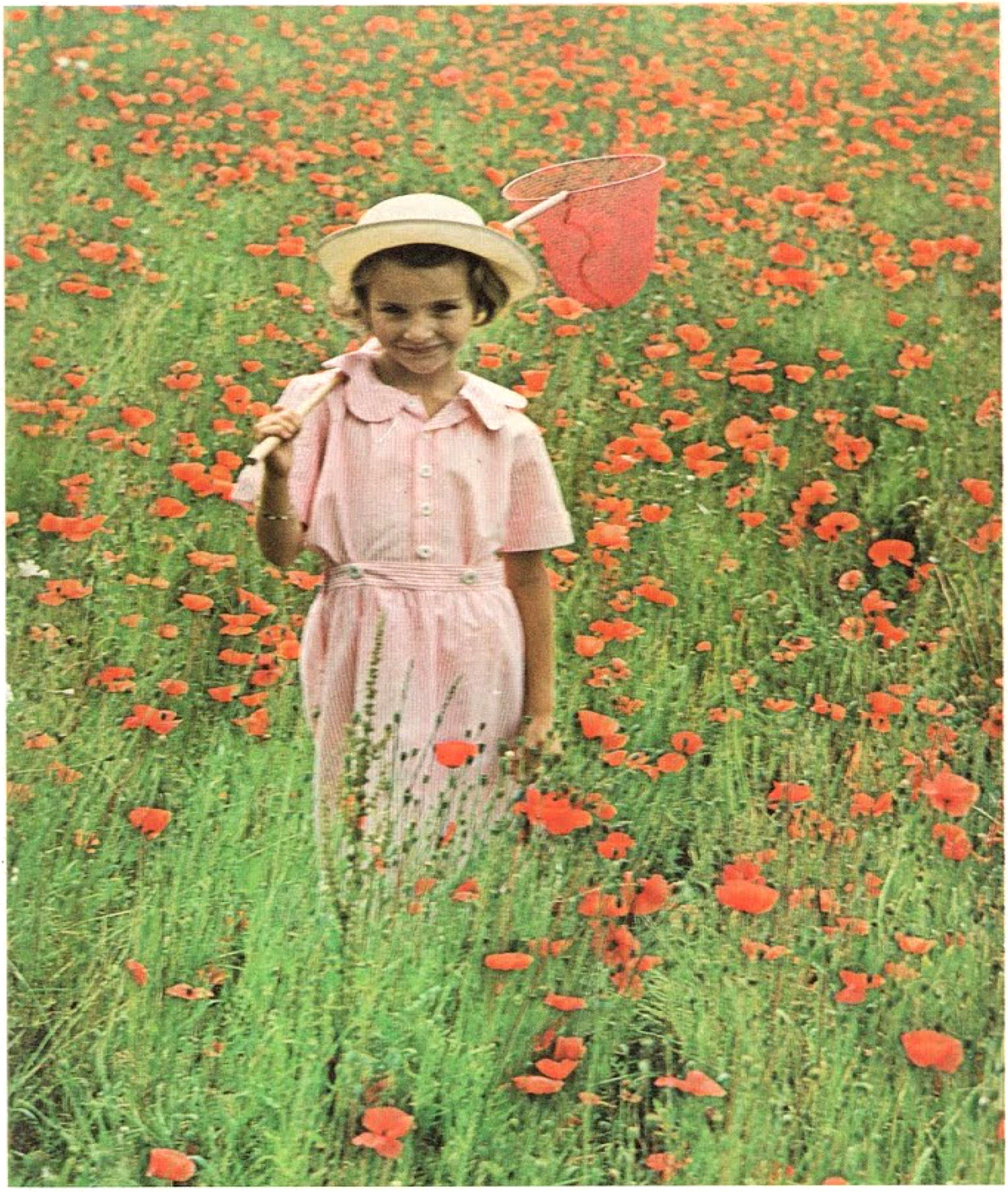
8. Évoquez le souvenir d'une personne de votre entourage que vous aimez beaucoup et que vous ne voyez plus, ou pas assez souvent.
9. Décrivez la maison (ou l'appartement) qui symbolise pour vous votre enfance.
10. **Débat.** Aimeriez-vous ou non jouer avec Liette ? Relevez et classez les raisons que donnent de leur préférence vos camarades, et concluez personnellement le débat.

A l'occasion de ce texte...

11. **Vocabulaire.** Que signifie étymologiquement *inouïe* (l. 32) ? Quel sens lui donne-t-on souvent ? Citez une expression courante faite avec le radical de ce mot.
12. Employez le mot *ronde* dans des phrases où vous lui donnerez chaque fois un sens différent que vous préciserez.
13. **Enquête.** Citez des titres de vieilles chansons, et dites quels en sont les thèmes.

- **A vous d'observer.** Quelle est la particularité des phrases occupant les l. 3 à 5 ? Quel est l'effet obtenu ? Composez plusieurs phrases sur le même modèle.

Ph. © Merv-Vloo



Petite fille dans un champ de coquelicots.

a. Quelles différences, quelles ressemblances voyez-vous entre le texte et ce document ?

b. Rédigez un paragraphe pour établir la comparaison.

c. Observez le jeu des couleurs : quelle impression est ainsi obtenue ?

L'enfant de la haute mer

Dans ce récit, le poète Jules Supervielle évoque une rue flottante au milieu de l'Océan, avec, pour seule habitante, une fillette née de l'esprit d'un marin qui, au cours d'une traversée, avait pensé très fort à sa petite fille malade. Pourtant, l'enfant mène une vie tout à fait normale : elle a les mêmes habitudes, les mêmes occupations que les petites filles de nos pays.

Comment s'était formée cette rue flottante ? Quels marins, avec l'aide de quels architectes, l'avaient construite dans le haut Atlantique à la surface de la mer, au-dessus d'un gouffre de six mille mètres ? Cette longue rue aux maisons de briques rouges si décolorées qu'elles prenaient une teinte gris-de-France, ces toits d'ardoise, de tuile, ces humbles boutiques immuables ? Et ce clocher très ajouré ? Et ceci qui ne contenait que de l'eau marine et voulait sans doute être un jardin clos de murs, garnis de tessons de bouteilles, par-dessus lesquels sautait parfois un poisson ?

Comment cela tenait-il debout sans même être balloté par les vagues ?

Et cette enfant de douze ans si seule qui passait en sabots d'un pas sûr dans la rue liquide, comme si elle marchait sur la terre ferme ? Comment se faisait-il... ? [...]

A l'approche d'un navire, avant même qu'il fût perceptible à l'horizon, l'enfant était prise d'un grand sommeil, et le village disparaissait complètement sous les flots. Et c'est ainsi que nul marin, même au bout d'une longue-vue, n'avait jamais aperçu le village ni même soupçonné son existence.

L'enfant se croyait la seule petite fille au monde. Savait-elle seulement qu'elle était une petite fille ? [...]

Tous les matins elle allait à l'école communale avec un grand cartable enfermant des cahiers, une grammaire, une arithmétique, une histoire de France, une géographie.

Elle avait aussi de Gaston Bonnier[1], membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, et Georges de Layens[2], lauréat de l'Académie des Sciences, une petite flore contenant les plantes les plus communes, ainsi que les plantes utiles et nuisibles avec huit cent quatre-vingt-dix-huit figures[3].

Elle lisait dans la préface : «Pendant toute la belle saison, rien n'est plus aisé que de se procurer, en grande quantité, les plantes des champs et des bois.»

Et l'histoire, la géographie, les pays, les grands hommes, les montagnes, les fleuves et les frontières, comment s'expliquer tout cela pour qui n'a que la rue vide d'une petite ville, au plus solitaire de l'Océan ? Mais l'Océan même, celui qu'elle voyait sur les cartes, elle ne savait pas se trouver dessus,

1. Botaniste français (1853-1922).
2. Botaniste qui a collaboré avec Bonnier pour publier *La nouvelle flore et la petite flore*, ouvrage permettant d'identifier facilement les plantes.
3. Ce sont les indications portées sur la page de titre.

Ph. © Richard Phelps Frieman-Rapho

*Dans ce portrait d'une fillette vue à travers l'eau et les algues, le point de vue de l'artiste vous semble-t-il rejoindre celui de Jules Supervielle évoquant l'*enfant de la haute mer *? Amusez-vous à tourner cette image dans les autres sens ; quel effet de truquage découvrez-vous ?*

bien qu'elle l'eût pensé un jour, une seconde. Mais elle avait chassé l'idée comme folle et dangereuse.

Par moments, elle écoutait avec une soumission absolue, écrivait quelques mots, écoutait encore, se remettait à écrire, comme sous la dictée d'une invisible maîtresse. Puis l'enfant ouvrait une grammaire et restait longuement penchée, retenant son souffle, sur la page 60 et l'exercice CLXVIII, qu'elle affectionnait. La grammaire semblait y prendre la parole pour s'adresser directement à la fillette de la haute mer :

— Etes-vous ? — pensez-vous ? — parlez-vous ? — voulez-vous ? — faut-il s'adresser ? — se passe-t-il ? — accuse-t-on ? — êtes-vous capable ? — êtes-vous coupable ? — est-il question ? — tenez-vous ce cadeau ? eh ! — vous plaignez-vous ?

(Remplacez les tirets par le pronom interrogatif convenable, avec ou sans préposition.)

Parfois l'enfant éprouvait un désir très insistant d'écrire certaines phrases. Et elle le faisait avec une grande application.

En voici quelques-unes, entre beaucoup d'autres :

— Partageons ceci, voulez-vous ?

— Écoutez-moi bien. Asseyez-vous, ne bougez pas, je vous en supplie !

— Si j'avais seulement un peu de neige des hautes montagnes la journée passerait plus vite.

— Écume, écume autour de moi, ne finiras-tu pas par devenir quelque chose de dur ?

— Pour faire une ronde, il faut au moins être trois.

— C'étaient deux ombres sans tête qui s'en allaient sur la route poussiéreuse.

— La nuit, le jour, le jour, la nuit, les nuages et les poissons volants.

— J'ai cru entendre un bruit, mais c'était le bruit de la mer.

Ou bien elle écrivait une lettre où elle donnait des nouvelles de sa petite ville et d'elle-même. Cela ne s'adressait à personne et elle n'embrassait personne en la terminant et sur l'enveloppe il n'y avait pas de nom.

Et la lettre finie, elle la jetait à la mer — non pour s'en débarrasser, mais parce que cela devait être ainsi — et peut-être à la façon des navigateurs en perdition qui livrent aux flots leur dernier message dans une bouteille désespérée.

Jules SUPERVIELLE, *L'enfant de la haute mer,* Gallimard éd.

Comprenez le texte

1. Distinguez sur deux colonnes la part de réalité et la part de fantastique dans l'évocation du village.
2. Quelle importance les lignes 13 à 22 ont-elles pour le récit ?
3. En quoi l'usage d'une flore et l'affirmation de la préface (l. 26-33) sont-ils inattendus ici ?
4. En quoi l'exercice et les phrases écrites par la petite fille sont-ils étranges par rapport à la situation de l'enfant ?
5. Expliquez l'importance de *personne* (l. 74).
6. La fillette paraît-elle souffrir de sa solitude ?

Rédigez et discutez

7. Imaginez pourquoi cette enfant vit ainsi seule dans la mer ou donnez une suite à ce récit.
8. Imitez le premier paragraphe pour décrire, à votre choix, une rue embouteillée, une cour de récréation, l'intérieur d'un magasin.
9. **Discussion.** Que pensez-vous de ce conte ? Vous paraît-il ridicule, invraisemblable, étrange, charmant, poétique ? Vous classerez les arguments et donnerez votre conclusion.

A l'occasion de ce texte...

10. **Style.** Que remarquez-vous dans la rédaction des trois premiers paragraphes ? Qu'est-ce que ce procédé apporte au récit ?
11. **Grammaire.** *a)* Faites l'exercice proposé à l'enfant. Dégagez la règle d'emploi des pronoms interrogatifs ; — *b)* Dans *avant* même *qu'il fût perceptible* (l. 16) ; *nul marin* même *au bout d'une longue-vue n'avait aperçu ce village ni* même *soupçonné son existence* (l. 19-20) ; *l'Océan* même (l. 37), dites si le mot *même* est adjectif indéfini ou adverbe.
12. **Enquête.** La classe se divisera en trois équipes: l'une se documentera sur les chiffres romains, la seconde sur les chiffres arabes, la troisième cherchera dans quel cas on emploie les uns ou les autres aujourd'hui.

● **Connaissez-vous ces accords?** Justifiez l'accord du participe passé dans les l. 1, 2 et 20. Rappelez les règles d'accord du participe passé dans les cas simples.

Aux Feuillantines

L'enfance de Victor Hugo lui a laissé de chers souvenirs. L'un de ceux qu'il a évoqués le plus volontiers est celui des Feuillantines, un appartement et un jardin que Madame Hugo avait loués dans un ancien couvent situé à Paris, près du Val-de-Grâce. Lorsque Victor, âgé de 7 ans, et ses deux frères, Abel et Eugène, 11 et 9 ans, ne pouvaient s'ébattre dans l'immense jardin, ils se réfugiaient dans le grenier du couvent, pour y jouer et parfois pour y lire.

Mes deux frères et moi, nous étions tout enfants.
Notre mère disait : Jouez, mais je défends
Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échelles.

Abel était l'aîné, j'étais le plus petit,
Nous mangions notre pain de si bon appétit
Que les femmes riaient quand nous passions près d'elles.

Nous montions pour jouer au grenier du couvent[1],
Et là, tout en jouant, nous regardions souvent
Sur le haut d'une armoire un livre inaccessible.

Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir ;
Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible.

Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir[2].
Nous allâmes ravis dans un coin nous asseoir.
Des estampes partout ! quel bonheur ! quel délire !

Nous l'ouvrîmes alors tout grand sur nos genoux,
Et dès le premier mot il nous parut si doux
Qu'oubliant de jouer, nous nous mîmes à lire.

Nous lûmes tous les trois ainsi, tout le matin,
Joseph, Ruth et Booz, le bon Samaritain[3],
Et toujours plus charmés, le soir nous le relûmes.

Tel des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieux,
S'appellent en riant et s'étonnent, joyeux,
De sentir dans leur main la douceur de ses plumes.

Victor HUGO, *Les contemplations*, V, x.

1. Fondé en 1622 par Anne d'Autriche en faveur des religieuses Feuillantines, il avait été vendu comme bien national pendant la Révolution.

2. Vase précieux dont on se sert à l'église pour brûler l'*encens*, résine à l'arôme puissant.

3. L'histoire de *Joseph* vendu par ses frères jaloux. — *Ruth*, jeune Moabite, épouse *Booz*, un vieillard, et de leur descendance sortiront David et Jésus. — Le *bon Samaritain* (habitant en Samarie) soigne un voyageur blessé et abandonné.

Comprenez le texte

1. Dans les deux premières strophes, le vocabulaire vous paraît-il compliqué ? Justifiez votre réponse à l'aide d'exemples. Quelle impression le poète a-t-il désiré faire naître ?
2. Qu'est-ce qui fait d'abord l'intérêt du livre pour les enfants (v. 9) ?
3. Appréciez l'art du conteur dans les v. 10 et 12.
4. Qu'est-ce qui provoque le premier enthousiasme des enfants (v. 13-15) ? Comment le poète l'a-t-il traduit ?
5. Que pensez-vous de l'opposition établie entre *jouer* et *lire* (v. 18) ?
6. Comment Victor Hugo a-t-il marqué à quel point les trois enfants prennent plaisir à cette lecture (v. 19-21) ? Relevez, en indiquant les nuances qui les séparent, les cinq mots qui expriment ce plaisir (v. 14-23).

7. Quel rapport le poète peut-il voir entre cette Bible et l'oiseau des cieux (v. 22) ? Citez les mots qui, aux v. 17 et 24, facilitent cette comparaison.

Bibliothèque Nationale, Paris. Ph. © Bibl. Nat.-Photeb

Miniature du Psautier de Saint Louis (XIIIe s.) Joseph, d'abord jeté par ses frères dans un puits asséché, en est retiré pour être vendu à des marchands allant en Égypte.
Qu'est-ce qu'une miniature ? Quels sont les caractères généraux de celle qui est reproduite ici ?

Rédigez et discutez

8. Il vous est sans doute arrivé de désirer obtenir ce qui était ou difficile à atteindre, ou interdit. Racontez votre expérience.
9. **Débat.** Des enfants peuvent-ils prendre plaisir à des livres sérieux comme la Bible, un livre d'histoire, un dictionnaire, une mythologie ? Pourquoi et à quelles conditions ? Établissez la liste des livres de ce genre que vous et vos camarades avez découverts avec plaisir. Puis, d'après votre expérience et la leur, rédigez en conclusion une lettre où vous inciterez un ami, peu enclin à la lecture, à feuilleter l'un ou l'autre de ces ouvrages.

A l'occasion de ce texte...

10. **Vocabulaire.** *a)* Pourquoi a-t-on appelé *Bible* (grec *biblos* et *biblion*, livre) le recueil des textes sacrés judéo-chrétiens ?
b) Que signifient les expressions : *du papier bible, c'est une véritable bible ?*
12. **Versification.** Quelle est la particularité de ces strophes ? Comment les appelle-t-on ? Expliquez la disposition des rimes.
11. **Enquête.** *a)* Qu'est-ce qu'une estampe ? Indiquez sommairement le procédé employé pour faire une estampe.
b) Quelles sont les différentes parties de la Bible ? En quelle langue ont-elles été écrites ? Qu'est-ce que la Vulgate ?

● **Exercez votre discernement.** Aux v. 5-6 et 17-18, quel rapport logique entre les idées exprime l'emploi de *si... que...* ? Quels autres moyens permettraient d'exprimer le même rapport ? Composez des phrases en utilisant ces divers tours.

Une « horrible tragédie »

Dans Les confessions. *Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) nous a raconté sa vie. Ayant dès sa naissance perdu sa mère, il fut élevé par une tante et reçut d'abord de son père une éducation très libre. A huit ans, on le mit en pension avec un de ses cousins chez le pasteur Lambercier «pour y apprendre le latin». Il nous a laissé sur ce séjour quelques anecdotes célèbres : c'est ainsi qu'il invite ses lecteurs à «frémir» avec lui au récit de «l'horrible tragédie» que provoqua le noyer de la terrasse.*

Il y avait, hors la porte de la cour, une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle on allait souvent s'asseoir l'après-

midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité : les deux pensionnaires en furent les parrains; et, tandis qu'on comblait le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main avec des chants de triomphe. On fit pour l'arroser une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardents spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée très naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche, et nous résolûmes de nous procurer cette gloire sans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, et nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds[1] de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre; la difficulté était d'avoir de quoi le remplir, car l'eau venait d'assez loin et on ne nous laissait pas courir pour en aller prendre. Cependant il en fallait absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours, et cela nous réussit si bien, que nous le vîmes bourgeonner et pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure, persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderait pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendait incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, et que, ne sachant à qui nous en avions, on nous tenait de plus court[2] qu'auparavant, nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous allait manquer, et nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin la nécessité, mère de l'industrie[3], nous suggéra une invention pour garantir l'arbre et nous d'une mort certaine : ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisît secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente que l'eau ne coulait point; la terre s'éboulait et bouchait la rigole; l'entrée se remplissait d'ordures; tout allait de travers. Rien ne nous rebuta : *Omnia vincit labor improbus*[4]. Nous creusâmes davantage et la terre et notre bassin, pour donner à l'eau son écoulement; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à la file, et d'autres posées en angle des deux côtés sur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces et à claire-voie, qui, faisant une espèce de grillage ou de crapaudine[5], retenaient le limon et les pierres sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée; et le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des transes[6] d'espérance et de crainte l'heure de

1. Le pied valait environ 33 cm.

2. On nous tenait *de plus près*, c'est-à-dire qu'on nous laissait très peu de liberté.

3. Ingéniosité, habileté.

4. «Un travail acharné triomphe de tout» (d'après Virgile, *Géorgiques*).

5. Plaque métallique percée de trous.

6. Dans une vive excitation.

l'arrosement. Après des siècles d'attente, cette heure vint enfin ; M. Lambercier vint aussi à son ordinaire assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre, auquel très heureusement il tournait le dos.

A peine achevait-on de verser le premier seau d'eau, que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect la prudence nous abandonna : nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lambercier, et ce fut dommage, car il prenait grand plaisir à voir comment la terre du noyer était bonne et buvait avidement son eau. Frappé de la voir se partager entre deux bassins, il s'écrie à son tour, regarde, aperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, et criant à pleine tête : *Un aqueduc ! un aqueduc !* il frappe de toutes parts des coups impitoyables dont chacun portait au milieu de nos cœurs. En un moment, les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré, sans qu'il y eût, durant cette expédition terrible, nul autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétait sans cesse : *Un aqueduc !* s'écriait-il en brisant tout, *un aqueduc ! un aqueduc !*

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On se trompera : tout fut fini. M. Lambercier ne nous dit pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais visage, et ne nous en parla plus ; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de sa sœur à gorge déployée, car le rire de M. Lambercier s'entendait de loin, et ce qu'il y eut de plus étonnant encore, c'est que, passé le premier saisissement, nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre, et nous nous rappelions souvent la catastrophe du premier, en répétant entre nous avec emphase[7] : *Un aqueduc ! un aqueduc !*

7. En exagérant le ton.

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les confessions*, I.

Comprenez le texte

1. Étudiez le déroulement du récit en donnant un titre à chacun des cinq paragraphes.
2. Expliquez la dernière phrase du premier paragraphe.
3. Comment se manifeste successivement l'ingéniosité des enfants (l. 14-50) ?
4. Faites deux croquis représentant l'un une coupe de l'aqueduc, l'autre son tracé vertical.
5. Quels sont les sentiments éprouvés par les enfants l. 40-56, et par quels mots se traduisent-ils ? Pourquoi Rousseau parle-t-il d'*espérance* et de *crainte* (l. 51) ?
6. Qu'y a-t-il d'amusant dans le quatrième paragraphe et quelle expression marque le mieux ce qu'éprouvent les enfants ?
7. D'après le dernier paragraphe, que pensez-vous de l'expression « horrible tragédie », appliquée par Rousseau à cette aventure ?

Rédigez et discutez

8. Racontez une aventure personnelle rappelant *« l'horrible tragédie »* de Rousseau : élevage de souris blanches ou de chenilles, construction d'un château de sable, plantation d'un jardin secret... Un jour, vous trouvez détruite toute votre œuvre...

9. **Débat.** M. Lambercier devant le tribunal de la classe. Que pensez-vous de l'entreprise des deux enfants ? Approuvez-vous la réaction du pasteur ? Qu'est-ce qui a pu rendre celui-ci furieux ? De quoi rit-il ensuite, à votre avis ? Après le débat, rédigez une conclusion qui sera une sorte de jugement.

A l'occasion du texte...

10. **Vocabulaire.** Le mot *aqueduc* est formé de deux éléments latins : *aqua* (qui avait d'abord donné *eve*) eau, et *duco*, conduire.
a) Cherchez des mots français comportant le mot *aqua* ou une forme dérivée.
b) Citez des mots contenant l'élément *duc*.
11. Visage (l. 77) est fait de *vis* qui vient de *video*, voir.
a) Dites le sens des mots et expressions : vis-à-vis, de visu, visa, envisager, dévisager, vision, visière, viser.
b) Faites des phrases contenant les expressions : à visage découvert, trouver visage de bois, les visages pâles, se composer un visage.
12. **Grammaire.** *a)* Classez les exemples du mot *en*, suivant qu'il s'agit d'une préposition ou d'un pronom personnel. Dans le second cas, remplacez *en* par le mot qu'il représente pour reconnaître sa fonction exacte.
b) Classez les exemples du mot *tout* en trois colonnes : adverbe, pronom, adjectif.
13. Expliquez la structure de la phrase des l. 26-32, en distinguant les différentes causes et leur résultat. Faites sur ce modèle une phrase à propos d'un voyage ou d'un jeu.

● **Observez et comparez.** Qu'observez-vous de particulier dans la phrase : *« A peine... bassin »* ? (l. 57). Comparez ce tour à ceux que vous pourriez lui substituer. Construisez ensuite quelques phrases sur le même modèle.

Des jeux qui tournent mal

François-René de Chateaubriand (1768-1848) a commencé de bonne heure à écrire des récits autobiographiques, puis ses souvenirs, intitulés Mémoires d'Outre-Tombe *parce qu'ils ne devaient paraître qu'après sa mort. De son enfance à Saint-Malo, il évoque en particulier les jeux turbulents où l'entraînait son « premier ami », Gesril, qui habitait la même maison. « Deux aventures, dit-il, mirent fin à cette première partie de mon histoire. »*

Nous étions un dimanche sur la grève, à l'*éventail*[1] de la porte Saint-Thomas à l'heure de la marée. Au pied du château et le long du *Sillon*, de gros pieux enfoncés dans le sable protègent les murs contre la houle[2]. Nous grimpions ordinairement au haut de ces pieux pour voir passer au-dessous de nous les premières ondulations du flux. Les places étaient prises comme de coutume ; plusieurs petites filles se mêlaient aux petits garçons. J'étais le plus en pointe vers la mer, n'ayant devant moi qu'une jolie mignonne, Hervine Magon, qui riait de plaisir et pleurait de peur. Gesril se trouvait à l'autre bout du côté de la terre. Le flot arrivait, il faisait du vent ; déjà les bonnes et les domestiques criaient : « Descendez, Mademoiselle ! descendez, Monsieur ! » Gesril attend une grosse lame : lorsqu'elle s'engouffre entre les pilotis, il pousse l'enfant assis auprès de lui ; celui-là se renverse sur un autre ; celui-ci sur un autre : toute la file s'abat comme des moines[3] de cartes, mais chacun est retenu par son voisin ; il n'y eut que la petite fille de l'extrémité de la ligne sur laquelle je chavirai qui, n'étant appuyée par

1. La porte *Saint-Thomas*, au pied du château, donne sur la grève, au nord. La cale pavée qui descend vers la plage s'élargit en forme d'*éventail*. Le *Sillon* est la chaussée qui relie à la terre le rocher sur lequel est construite la ville de Saint-Malo.
2. Mouvement qui fait monter plus ou moins haut les vagues, sans qu'elles déferlent.

3. Châteaux de cartes : appuyées l'une contre l'autre, deux cartes font songer à un *moine* encapuchonné.

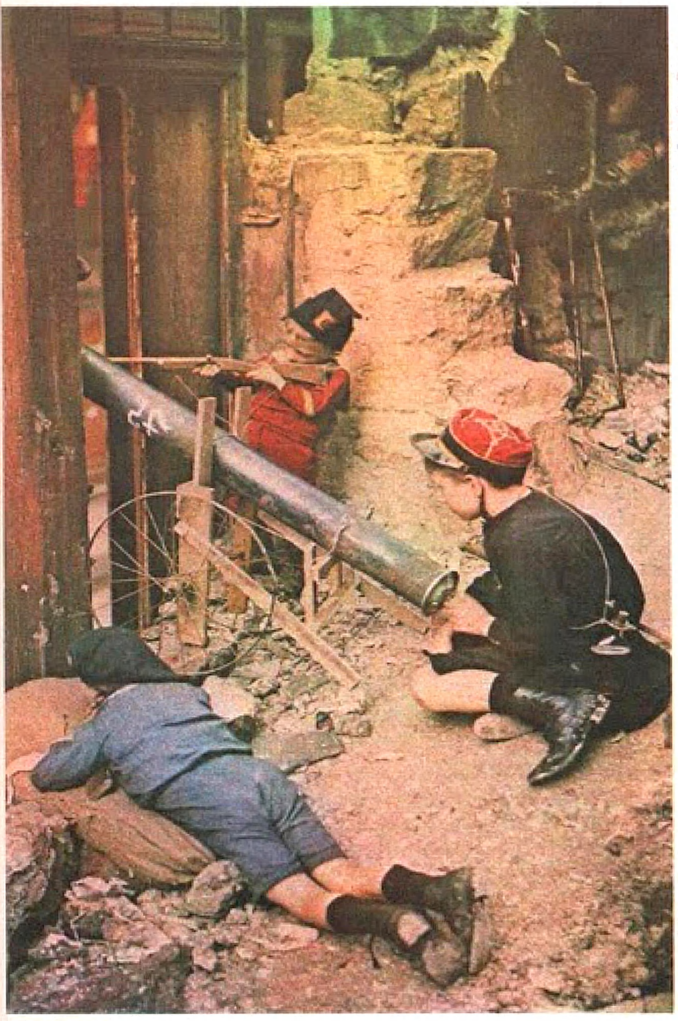
personne, tomba. Le jusant[4] l'entraîne; aussitôt mille cris, toutes les bonnes retroussant leurs robes et tripotant dans la mer, chacune saisissant son magot[5] et lui donnant une tape. Hervine fut repêchée; mais elle déclara que François l'avait jetée bas. Les bonnes fondent sur moi; je leur échappe; je cours me barricader dans la cave de la maison : l'armée femelle me pourchasse. Ma mère et mon père étaient heureusement sortis. La Villeneuve[6] défend vaillamment la porte et soufflette l'avant-garde ennemie. Le véritable auteur du mal, Gesril, me prête secours : il monte chez lui, et avec ses deux sœurs jette par les fenêtres des potées d'eau et de pommes cuites aux assaillantes. Elles levèrent le siège à l'entrée de la nuit; mais cette nouvelle se répandit dans la ville, et le chevalier de Chateaubriand, âgé de neuf ans, passa pour

4. Le reflux de la mer qui s'éloigne de la côte.

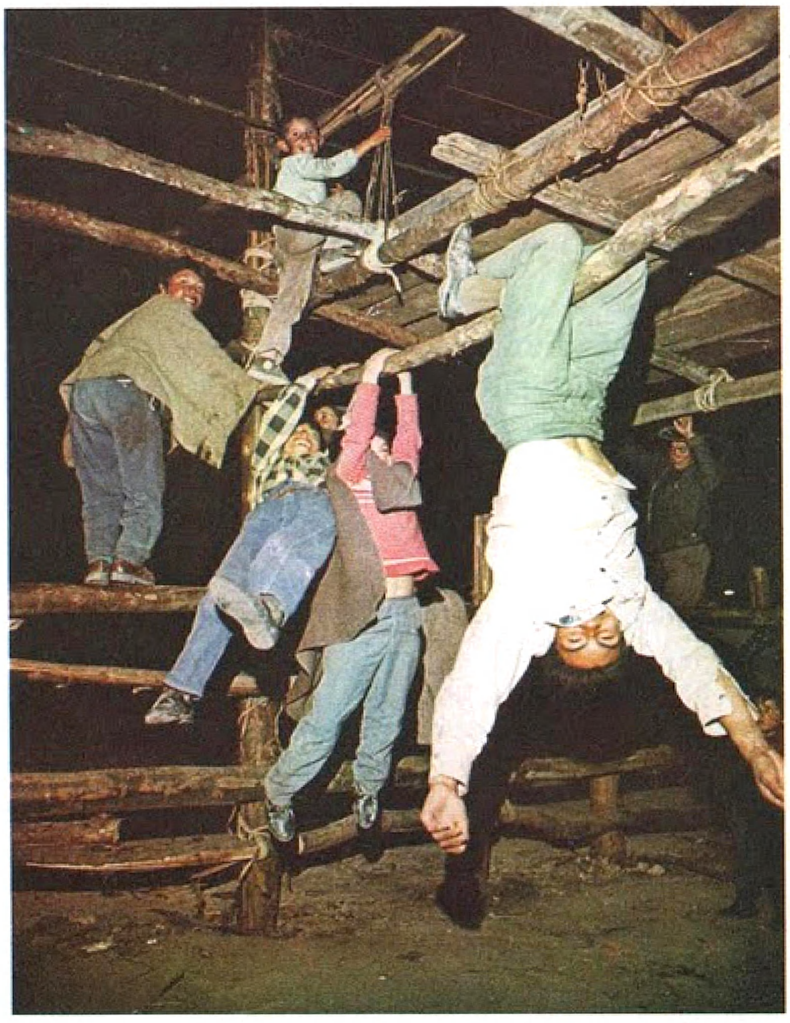
5. Marmot (le *magot* est un singe sans queue).

6. C'était l'intendante de la maison. Chateaubriand l'aimait beaucoup.

A gauche : *a. A quels détails reconnaissez-vous que la photo des enfants jouant à la guerre remonte à la Première Guerre mondiale ?*
b. Comprenez-vous pourquoi les jouets guerriers sont souvent déconseillés ?
A droite : *enfants de Bogota, en Colombie.*
a. A quel milieu social appartiennent ces enfants ?
b. Quelles impressions vous inspirent le cadre, les visages, les attitudes ?



Ph. © S.F.P.-Fotogram



Ph. © Place-Sunset

un homme atroce, un reste de ces pirates dont saint Aaron[7] avait purgé son rocher.

Voici l'autre aventure :

J'allais avec Gesril à Saint-Servan, faubourg séparé de Saint-Malo par le port marchand. Pour y arriver à basse mer, on franchit des courants d'eau sur des ponts étroits de pierres plates, que recouvre la marée montante. Les domestiques qui nous accompagnaient étaient restés assez loin derrière nous. Nous apercevons à l'extrémité d'un de ces ponts deux mousses[8] qui venaient à notre rencontre ; Gesril me dit : «Laisserons-nous passer ces gueux-là ?» et aussitôt il leur crie : «A l'eau, canards !» Ceux-ci, en qualité de mousses, n'entendant pas raillerie, avancent ; Gesril recule ; nous nous plaçons au bout du pont, et saisissant des galets, nous les jetons à la tête des mousses. Ils fondent sur nous, nous obligent à lâcher pied, s'arment eux-mêmes de cailloux, et nous mènent battant[9] jusqu'à notre corps de réserve, c'est-à-dire jusqu'à nos domestiques. Je ne fus pas, comme Horatius[10], frappé à l'œil, mais à l'oreille : une pierre m'atteignit si rudement que mon oreille gauche, à moitié détachée, tombait sur mon épaule.

Je ne pensai point à mon mal, mais à mon retour. Quand mon ami rapportait de ses courses un œil poché, un habit déchiré, il était plaint, caressé, choyé, rhabillé : en pareil cas, j'étais mis en pénitence. Le coup que j'avais reçu était dangereux, mais jamais La France[11] ne me put persuader de rentrer, tant j'étais effrayé. Je m'allai cacher au second étage de la maison, chez Gesril, qui m'entortilla la tête d'une serviette. Cette serviette le mit en train : elle lui représenta une mitre[12] ; il me transforma en évêque, et me fit chanter la grand-messe avec lui et ses sœurs jusqu'à l'heure du souper. Le pontife fut alors obligé de descendre : le cœur me battait. Surpris de ma figure débiffée[13] et barbouillée de sang, mon père ne dit pas un mot ; ma mère poussa un cri ; La France conta mon cas piteux, en m'excusant ; je n'en fus pas moins rabroué. On pansa mon oreille, et monsieur et madame de Chateaubriand résolurent de me séparer de Gesril le plus tôt possible.

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 1, 5.

7. Nom de l'ermite qui, au début du VIe siècle, vivait sur le rocher où fut plus tard construit Saint-Malo.

8. Jeunes marins qui avaient parfois une dizaine d'années.

9. Nous poursuivent sans relâche.

10. Romain qui perdit un œil en défendant le pont Sublicius contre les Etrusques et fut surnommé *Coclès*, c'est-à-dire le borgne.

11. Domestique de Chateaubriand.

12. Haute coiffure des évêques.

13. En mauvais état (terme familier et vieilli).

Comprenez le texte

1. Notez les détails les plus importants pour la suite de l'histoire dans les lignes 1-11 et dites pourquoi Hervine Magon *riait de plaisir* et *pleurait de peur* (l. 10).
2. Expliquez l'astuce de Gesril et appréciez les réactions des différents personnages après l'accident.
3. Relevez les termes qui présentent comme un véritable *siège* (l. 31) la phase finale.
4. Quels vous semblent être les sentiments de Chateaubriand devant l'hostilité générale (l. 32-35) ?
5. Comment jugez-vous l'attitude de Gesril en face des deux mousses (l. 42-47) ? Justifiez votre point de vue.

6. Relevez les termes évoquant une vraie bataille (l. 48-54). La fin de la phrase ne montre-t-elle pas que Chateaubriand s'amuse en faisant cette comparaison ?
7. Qu'a d'amusant l'épisode qui suit les soins donnés au blessé (l. 62-65) ?
8. Appréciez les réactions des parents de Chateaubriand.

Rédigez et discutez

9. Quelqu'un de vos camarades (ou vous-même) s'est déguisé (moine, infirmière, chef indien, général romain, princesse, etc.), et cela vous donne l'idée de toute une scène. Racontez.
10. Vous devez connaître des jeux qui sont dangereux ou qui tournent mal : escalade, petite guerre, gendarmes et voleurs, boules de neige... Racontez une anecdote où vous montrerez comment le jeu se dégrade peu à peu. Indiquez le rôle que vous avez joué et donnez vos réflexions.
11. **Entretien.** Précisez les qualités et les défauts de Gesril et de Chateaubriand. Pourquoi s'entendent-ils si bien ? Quel jugement portez-vous sur chacun d'eux ? Aimeriez-vous jouer avec eux et pourquoi ?

A l'occasion de ce texte...

12. **Vocabulaire.** Le mot *bourg* vient du germanique *burg* (château) peut-être apparenté au grec *purgos* (tour). Dites ce qu'est un faubourg (l. 37), une bourgade, un bourgeois, un bourgmestre. Citez des noms de villes françaises où l'on retrouve le mot *bourg*.
13. **Style.** Délimitez exactement les deux passages où l'auteur utilise le présent de narration. Dites : *a)* l'effet produit par le présent ; *b)* l'effet produit par le retour au passé.
14. **Enquête.** Renseignez-vous sur Horatius Coclès. Justifiez le rapprochement de Chateaubriand (l. 51-52), mais indiquez aussi les différences entre les deux cas. Cette comparaison avec un héros latin ne marque-t-elle pas un trait du caractère de l'auteur ? Lequel ?

● **Connaissez-vous cette nuance ?** Dans la phrase *Quand... rhabillé* (l. 55-57), précisez la nuance marquée par la proposition subordonnée. Par quels autres moyens pouvez-vous exprimer la même idée ?

Enfants terribles !

Élisabeth et son frère Paul, orphelins, vivent ensemble une vie de bohème. Ils «jouent» à se disputer comme s'ils se détestaient et les scènes recommencent chaque soir, à l'occasion de n'importe quel prétexte, — ici en présence de leur ami Gérard. Pour apprécier ces pages de Jean Cocteau (1889-1963), il ne faut pas oublier que ces «enfants terribles» ont l'un pour l'autre une affection très profonde et très pure.

Élisabeth attendait l'installation[1] qui décidait son entrée en scène et il semble incroyable que pendant quatre ans ils aient pu jouer chaque nuit la pièce sans en dénouer d'avance les ficelles. Car, sauf quelques retouches, la pièce recommençait toujours. Peut-être ces âmes incultes[2], obéissant à quelque ordre, exécutent une manœuvre aussi troublante que celle qui, la nuit, ferme les pétales des fleurs.

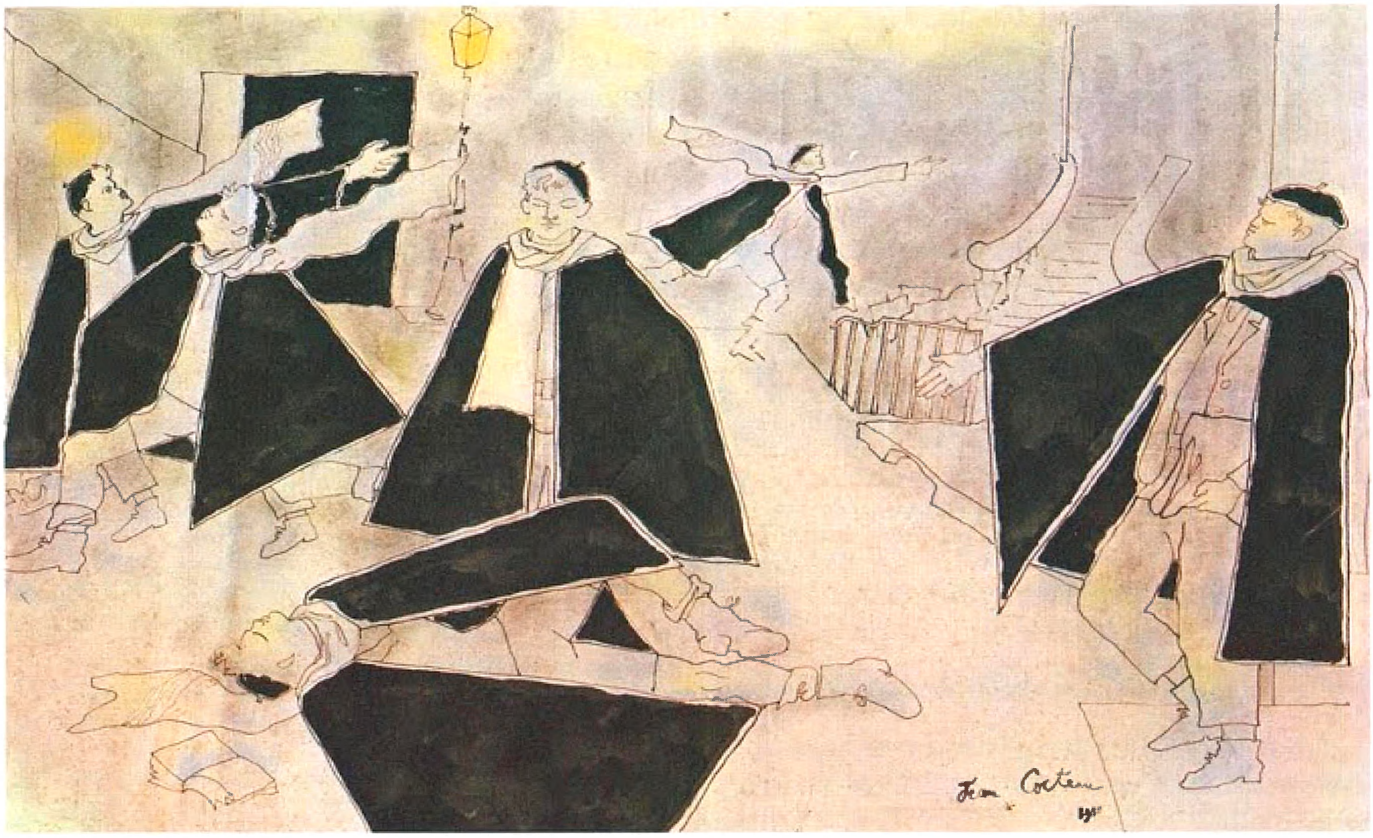
Les retouches étaient introduites par Élisabeth. Elle préparait des surprises. Une fois, elle se courba jusqu'au sol et tira de dessous le lit un saladier de cristal. Ce saladier contenait des écrevisses. Elle le serrait contre sa poitrine, l'encerclait de ses beaux bras nus, promenant un regard gourmand entre les écrevisses et son frère.

— Gérard, une écrevisse ? Si, si ! venez, elles emportent la bouche.

1. Paul *s'installe* soigneusement dans son lit pour s'endormir.

2. Paul, qui a été gravement malade, et sa sœur n'ont pas fait d'études.

Collection Edouart Dermit. Ph. Leonard de Selva © Photeb - © by SPADEM 1979



Une scène des Enfants terribles, *dessin de Jean Cocteau (1950).*
A la sortie du collège, bataille de boules de neige. Atteint à la poitrine par une boule serrée autour d'un caillou, Paul est tombé évanoui.
a. Comment l'artiste a-t-il suggéré la neige, le froid, l'excitation des collégiens ?
b. Appréciez la composition de la scène.

Elle savait le goût de Paul pour le poivre, le sucre, la moutarde. Il les mangeait sur des croûtes de pain.

Gérard se leva. Il craignit de fâcher la jeune fille.

— Ordure ! murmura Paul. Elle déteste les écrevisses. Elle déteste le poivre. Elle se force ; elle s'emporte la bouche exprès.

La scène des écrevisses devait se prolonger jusqu'à ce que Paul, n'y tenant plus, la suppliât de lui en donner une. Elle le tenait alors à sa merci et châtiait cette gourmandise qu'elle détestait.

— Gérard, connaissez-vous une chose plus abjecte qu'un type de seize ans qui s'abaisse à demander une écrevisse ? Il lécherait la carpette, vous savez, il marcherait à quatre pattes. Non ! ne la lui portez pas, qu'il se lève, qu'il vienne ! C'est trop infect, à la fin, cette grande bringue[3] qui refuse de bouger, qui crève de gourmandise et qui ne peut faire un effort. C'est parce que j'ai honte pour lui que je lui refuse une écrevisse...

Suivaient des oracles[4]. Élisabeth ne les rendait que les

3. (Familier) grande femme sans distinction ; ici : grand imbécile.

4. Sentences dictées par une divinité ; la Pythie de Delphes prophétisait sur un *trépied*.

soirs où elle se sentait en forme, en proie au dieu, sur un trépied.

Paul se bouchait les oreilles ou bien il saisissait un livre et lisait tout haut. Saint-Simon[5], Charles Baudelaire[6] [...].

Élisabeth avait saisi un journal. D'une voix qui prétendait imiter celle de Paul, elle lut les faits divers. Paul criait : « Assez, assez ! » Sa sœur continuait à tue-tête.

Alors, profitant de ce que la forcenée ne pouvait le voir derrière le journal, il sortit un bras et, avant que Gérard eût put intervenir, lui jeta du lait, de toutes ses forces.

— Le misérable ! l'atroce !

Élisabeth étouffait de rage. Le journal s'était collé sur sa peau comme un torchon humide et le lait s'égouttait partout. Mais Paul espérant une crise de larmes, elle se domina.

— Tenez, Gérard, dit-elle, aidez-moi, prenez la serviette, étanchez, portez le journal dans la cuisine. Moi, murmura-t-elle, qui allais juste lui donner des écrevisses... Vous en voulez une ? Prenez garde, le lait coule. Vous avez la serviette ? Merci.

La reprise du thème des écrevisses parvint à Paul à travers les approches du sommeil. Il ne désirait plus d'écrevisses. Il appareillait[7]. Ses gourmandises tombaient, le délestaient[8], le livraient pieds et poings liés au fleuve des morts.

C'était la grande minute qu'Élisabeth mettait toute sa science à provoquer pour l'interrompre. Elle l'endormait de refus, et, trop tard, se levait, s'approchait du lit, posait son saladier sur ses genoux.

— Allez, sale bête, je ne suis pas méchante. Tu l'auras ton écrevisse.

Le malheureux soulevait au-dessus du sommeil une tête lourde, des yeux collés, gonflés, une bouche qui ne respirait plus l'air des hommes.

— Allez, mange. Tu en veux et tu n'en veux pas. Mange, ou je pars.

Alors, pareil au décapité qui essayerait de reprendre un contact suprême avec le monde, Paul entr'ouvrait les lèvres.

— Il faut le voir pour y croire. Hé ! Paul ! Hé là ! ton écrevisse !

Elle brisait la carapace, lui poussait la chair entre les dents.

— Il mâche en rêve ! Regarde[9], Gérard ! Regarde, c'est très curieux. Quelle gloutonnerie !

Jean COCTEAU, *Les enfants terribles*, Grasset éd.

5. Historien français (1675-1755), auteur de célèbres *Mémoires*.
6. Poète français (1821-1867), auteur des *Fleurs du mal*.

7. Se préparait à partir (dans les rêves) comme un navire sur l'océan.
8. Le libéraient de leur poids (le *lest* est une charge destinée à assurer la stabilité d'un navire).

9. Passant au tutoiement, elle fait de Gérard, son complice.

Comprenez le texte

1. Dans les l. 1-7, relevez les mots et expressions évoquant une pièce de théâtre montée par Élisabeth.
2. Quel est le sujet exact de la comédie entre frère et sœur et quelles en sont les différentes phases ?
3. Relevez face à face, sur deux colonnes, ce que fait ou dit Élisabeth et les réactions de son

frère. A quoi sert, selon vous, Gérard, personnage muet ?
4. Expliquez le jeu subtil d'Élisabeth dans la phase finale. Qu'en pensez-vous ?
5. Comment jugez-vous Élisabeth ?
6. Dites si cette scène vous a plu et justifiez votre impression favorable ou défavorable.

Rédigez et discutez

7. Racontez une taquinerie un peu poussée, dont vous avez été la victime, l'instigateur ou le spectateur. Comment s'est-elle terminée ? Quels étaient les sentiments des personnages et vos impressions personnelles ?
8. **Discussion.** Les relations entre frères et sœurs : on s'aime bien, mais on se querelle beaucoup. Est-ce normal ? Quelles sont les limites à ne pas dépasser ? Rédigez la conclusion que pourrait tirer de votre débat un enfant unique (garçon ou fille).

A l'occasion de ce texte...

9. **Vocabulaire.** Quelle est l'origine du mot *merci* (voir le dictionnaire) ? Que signifie : *sans merci, demander merci, Dieu merci, être à la merci de quelqu'un* (ou *de quelque chose*).
10. **Grammaire.** *a)* A quel mode et à quel temps sont les verbes introduits par les locutions conjonctives *jusqu'à ce que* (l. 22) et *avant que* (l. 43) ? Pourquoi ?
b) Mettez à la forme voulue les verbes entre parenthèses dans les phrases suivantes : Je ne puis partir avant qu'il ne (venir). La mère ne quitte pas son bébé avant qu'il ne (s'endormir).
c) Utilisez les verbes *venir* et *s'endormir* dans des subordonnées introduites par *après que*. Que constatez-vous ?
11. **Enquête.** *a)* Racontez l'histoire de Tantale. Que signifie : «un supplice de Tantale» ?
b) Dites ce que vous savez des principaux oracles grecs, de la manière dont ils étaient rendus, et en particulier ce que vous savez de la Pythie de Delphes.
12. **Interprétation dramatique.** A partir du récit de J. Cocteau, mettez la «scène des écrevisses» sous la forme d'un dialogue de théâtre, en y ajoutant des répliques de votre invention et en rédigeant les indications scéniques (ton, attitudes, jeux de physionomie). Puis interprétez la scène par groupes de trois personnages.

● **Petite devinette.** *Il lécherait..., il marcherait...* De quel mode, de quel temps s'agit-il ? Quelle nuance exprime dans le texte cette forme verbale ? Utilisez-la dans des phrases de votre composition.

Promesse de l'aube

Romain Gary est d'origine russe. Né en 1914, il avait une douzaine d'années quand sa mère vint, seule avec lui, vivre à Nice. Elle s'imposa pour son fils des privations dont elle se consolait par des rêves débordants d'optimisme, imaginant pour lui des professions flatteuses, en particulier celle d'écrivain. L'enfant qui adorait sa mère acceptait volontiers cette idée,et il cherchait un nom pour signer son œuvre future. C'est le sujet de ces lignes, extraites d'un roman autobiographique dont on a tiré un film.

Ma mère parut soudain préoccupée.

— Il faut trouver un pseudonyme, dit-elle avec fermeté. Un grand écrivain français ne peut pas porter un nom russe. Si tu étais un virtuose violoniste, ce serait très bien, mais pour un titan[1] de la littérature française, ça ne va pas...

Le «titan de la littérature française» approuva cette fois entièrement. Depuis six mois, je passais des heures entières, chaque jour, à «essayer» des pseudonymes. Je les calligraphiais à l'encre rouge dans un cahier spécial. Ce matin même, j'avais fixé mon choix sur «Hubert de la Vallée», mais une demi-heure plus tard je cédais au charme nostalgique

1. Fils du Ciel et de la Terre, Titan fut vaincu par Zeus. Un titan est un géant.

Ph. © Métro Goldwyn Mayer/T.

Romain et sa mère (image du film La Promesse de l'aube *de Jules Dassin, 1970).*
a. Comment interprétez-vous les vêtements et les physionomies ?
b. Pouvez-vous commenter le style de l'église ?

---

de «Romain de Roncevaux». Mon vrai prénom, Romain, me paraissait assez satisfaisant. Malheureusement, il y avait déjà Romain Rolland[2], et je n'étais disposé à partager ma gloire avec personne. Tout cela était bien difficile. L'ennui, avec un pseudonyme, c'est qu'il ne peut jamais exprimer tout ce que vous sentez en vous. J'en arrivais presque à conclure qu'un pseudonyme ne sufisait pas, comme moyen d'expression littéraire, et qu'il fallait encore écrire des livres [...]

Je restais des journées entières dans ma chambre à noircir du papier de noms mirobolants[3]. Ma mère passait parfois la tête à l'intérieur pour s'informer de l'état de mon inspiration. L'idée que ces heures de labeur auraient pu être consacrées plus utilement à l'élaboration des chefs-d'œuvre en question ne nous était jamais venue à l'esprit.

— Alors ?

Je prenais la feuille de papier et lui révélais le résultat de mon travail littéraire de la journée. Je n'étais jamais satisfait de mes efforts. Aucun nom, aussi beau et retentissant fût-il, ne me paraissait à la hauteur de ce que j'aurais voulu accomplir pour elle.

— Alexandre Natal. Armand de la Torre. Terral. Vasco de la Fernaye...

Cela continuait ainsi pendant des pages et des pages. Après chaque chapelet de noms, nous nous regardions, et nous hochions tous les deux la tête. Ce n'était pas ça — ce n'était pas ça du tout. Au fond, nous savions fort bien, l'un et l'autre, les noms qu'il nous fallait — malheureusement, ils étaient déjà tous pris. «Gœthe[4]» était déjà occupé, «Shakes-

2. Écrivain français (1866-1944), prix Nobel ; son œuvre principale est *Jean-Christophe*.

3. Dans le langage populaire, cet adjectif signifie : merveilleux.

4. Écrivain allemand (1749-1832).

peare[5]» aussi, et «Victor Hugo» aussi. C'était pourtant ce que j'aurais voulu être pour elle, c'était cela que j'aurais voulu lui offrir. Parfois, lorsque je levais les yeux vers elle, assis derrière la table, dans mes culottes courtes, il me semblait que le monde n'était pas assez grand pour contenir mon amour. [...]

— Il vaut peut-être mieux prendre un nom sans particule[6], s'il y a encore une révolution, disait ma mère.

Je débitais un à un le chapelet des pseudonymes sonores et grandiloquents, chargés d'exprimer tout ce que je ressentais, tout ce que je voulais lui offrir. Elle écoutait avec une attention un peu anxieuse, et je sentais bien qu'aucun n'était assez beau pour moi. Peut-être cherchait-elle simplement à me donner courage et confiance dans mon destin. Sans doute savait-elle combien je souffrais d'être encore un enfant, de ne pouvoir rien pour elle, et peut-être avait-elle surpris mon regard anxieux, alors que, de notre balcon, je la voyais s'éloigner chaque matin dans l'avenue Shakespeare, avec sa canne, sa cigarette et la petite valise pleine de «bijoux de famille[7]», et que nous nous demandions tous les deux si la broche, la montre ou la tabatière en or allaient trouver cette fois un acquéreur.

— Roland Campeador, Alain Brisard, Hubert de Longpré, Romain Cortès.

Je voyais bien à ses yeux que ce n'était pas encore ça, et j'en venais à me demander sérieusement si j'arriverais jamais à lui donner satisfaction.

Bien plus tard, lorsque pour la première fois j'entendis à la radio le nom du général de Gaulle, au moment de son fameux appel[8], ma première réaction fut un mouvement de colère parce que je n'avais pas songé à inventer ce beau nom quinze ans plus tôt : Charles de Gaulle, cela aurait sûrement plu à ma mère[9], surtout si je l'avais écrit avec un seul «l». La vie est pavée d'occasions perdues.

Romain GARY, *La promesse de l'aube*, Gallimard éd.

5. Dramaturge anglais (1564-1616).

6. Ainsi désigne-t-on la préposition « *de* » placée devant un nom de famille ; on considère souvent, mais à tort, qu'elle indique la noblesse.

7. Ils appartiennent à un bijoutier pour le compte duquel la mère essaie de les vendre en les faisant passer pour des bijoux apportés de Russie, après la Révolution de 1917.

8. Le 18 juin 1940.

9. La mère aime profondément la France.

Comprenez le texte

1. Qu'est-ce qu'un *pseudonyme* et pourquoi certains écrivains et artistes en adoptent-ils un ? Expliquez ce qui est dit du nom russe (l. 3-5).
2. D'après les exemples donnés dans les l. 10-12, 32 et 62, dites ce que recherchent dans un pseudonyme l'enfant et sa mère. Relevez et expliquez les adjectifs qui indiquent le mieux leur idéal (l. 48-49).
3. Que pensez-vous de la conclusion à laquelle aboutit l'enfant ? (l. 17-19) ?
4. Appréciez les mots *déjà pris, déjà occupé* (l. 39).
5. Qu'est-ce qui empêche nos deux chercheurs de pseudonyme de tomber dans le ridicule (l. 40-53) ? Comprenez-vous le titre du roman qui a été donné à cet extrait ?
6. Quel adjectif exprime le sentiment de la mère (l. 51) comme de l'enfant (l. 56) ? Expliquez pourquoi ils éprouvent ce sentiment.
7. Qu'ont d'amusant dans le dernier paragraphe les mots : *inventer ce beau nom, avec un seul « l »* et la phrase finale ?

Rédigez et discutez

8. On a dit à un de vos camarades qu'il ne ferait jamais rien dans la vie. Il vient à vous, éploré.

Ou bien il vous fait part de désirs, d'espoirs, d'ambitions qu'il n'ose avouer, ou bien vous l'aidez à les découvrir et à prendre confiance en lui.

9. **Discussion.** Vous paraît-il louable d'être ambitieux et de vouloir accéder à la gloire? Ou pensez-vous qu'il vaut mieux vivre caché? Au terme de l'entretien, chaque élève résumera par écrit, *en les classant*, les arguments en faveur de chaque thèse, puis exprimera son avis personnel.

A l'occasion de ce texte...

10. **Vocabulaire.** *a)* Citez quelques mots faits les uns sur l'élément *pseudo* (faux), les autres sur l'élément *onyme* (nom). Donnez le sens de chacun d'eux et utilisez-le dans une phrase.
b) Quelles nuances voyez-vous entre *préoccupé* (l. 1), inquiet, troublé, *anxieux* (l. 56)? Citez les noms correspondants et employez-les chacun dans une courte phrase.
11. Citez quelques exemples de pseudonymes célèbres.
12. **Grammaire.** *a)* Récrivez en mettant au présent les deux verbes principaux des l. 64-66. Expliquez les changements des verbes subordonnés.
b) Qu'y a-t-il de particulier dans la construction de *Peut-être* et de *Sans doute* (l. 52-56). Composez plusieurs phrases en employant ces deux tours.
13. Indiquez le rôle des guillemets dans les lignes 6, 8, 10, 39, 58, 73. Servent-ils toujours à signaler une citation?

● **Voyez-vous la différence?** *Si tu étais..., ce serait...* (l. 4); *Cela aurait plu... si je l'avais écrit* (l. 71-72). Expliquez les deux constructions et les nuances qui les séparent. Composez des phrases couplées en utilisant ces deux constructions.

Le défi

M. André Chamson (né en 1900) a peint dans Les quatre éléments *les jeux violents de son enfance cévenole. Un jour, il rencontre Maubert, le chef de la bande rivale, et il le défie de franchir, comme il va le faire lui-même, un passage réputé inaccessible.*

Je m'étais engagé sur la corniche. Le corps au rocher, j'avançais jusqu'au bombement de la muraille. J'essayais de ne pas penser à ce trou ouvert derrière moi. Mes genoux sautaient un peu. Je respirais profondément pour rester maître de mes membres. J'avançai la main dans le vide... A hauteur de l'épaule, un peu plus loin. Je n'y suis pas. Il me faut gagner un peu en joignant les pieds. Mon bras est encore trop haut? Je descends la main. Voilà le trou. Mes doigts tiennent en plein le rocher. On croirait les anneaux de la gymnastique. Je tourne un peu la tête et je vois Maubert à deux mètres de moi. Il s'est mis debout. Le trou ne lui fait plus peur. Il me regarde et se retient de crier. Attends un peu... Quand j'aurai passé de l'autre côté... Maintenant, il me faut avancer la jambe gauche dans le vide. Je cherche pendant un instant. La corniche est plus haute de ce côté. Je ne m'en souvenais pas. Tant mieux. Je vais pouvoir tirer plus fort sur mon bras. Ma main s'accroche, ma jambe est calée, je lâche tout du côté de Maubert, et, d'une traction, je suis de l'autre côté de la muraille.

Heureusement que la corniche est plus large. Je respire encore de toute ma force pour arrêter le tremblement de mes

genoux, et je crie à pleine voix, d'une voix qui ne saute plus :

— On t'attend, *escalaire de pan bru*[1].

Je ne vois rien au-delà de la ligne pure[2] du granit. Maubert ne viendra pas. Je chante à pleine voix et, quand je cesse de chanter, le bruit de l'eau monte brusquement jusqu'à moi à travers le dédale des cascades.

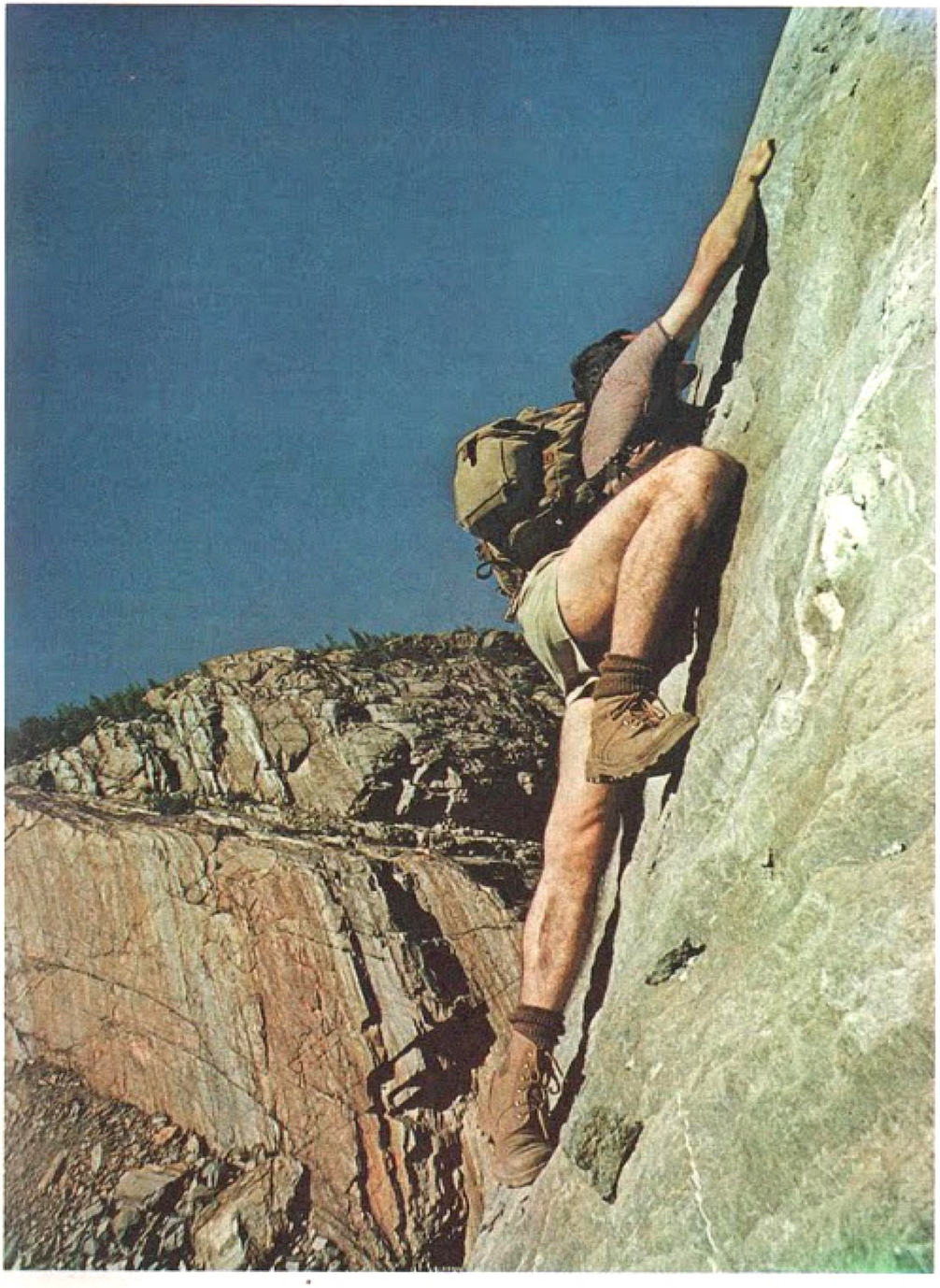
1. Dialecte languedocien : grimpeur de pain bis (de pacotille).
2. Qui se détache nettement sur le ciel.

Varappe (escalade le long d'une paroi rocheuse).

a. Décrivez le paysage, l'attitude du grimpeur, son équipement.

b. Que pensez-vous des difficultés et des joies de ce mode d'escalade ?

c. Est-ce ainsi que vous vous représentez le passage difficile dans le récit d'André Chamson ?



Ph. © De Moustier-Vloo

Tout à coup, j'aperçus une main qui battait l'air. Mon ennemi s'était glissé jusqu'au bout de la corniche et cherchait une prise[3], tâtonnant. Je m'étais approché et je regardais cette main sans rien dire. Ce n'était plus Maubert, mais une petite main nerveuse et forte qui donnait l'impression du courage. Elle suivait le rocher, elle s'accrochait au moindre ressaut[4], et je sentais alors que, de l'autre côté, un bras crispé essayait de mesurer sa résistance. Mais la main glissait et, à nouveau, elle cherchait un point d'appui dans le vide. La bonne prise était à côté d'elle, mais elle la frôlait sans la sentir. Elle battait vainement le rocher, des veines se gonflaient sur elle et, brusquement, je la vis s'animer d'un tremblement léger.

— Maubert ? Tu ne passeras pas... Reste de l'autre côté.

La main cherchait toujours. Elle semblait prise de vertige et chancelante comme un corps prêt à tomber. Je la pris dans la mienne et l'amenai devant le trou. Elle sentit l'encoche et se serra comme un outil... Presque au même instant, je vis la jambe gauche de Maubert qui se posait sur la corniche et le garçon passa brusquement de mon côté.

— Me voilà, dit Maubert.

André CHAMSON, *Les quatre éléments*, Grasset éd.

3. Aspérité que l'alpiniste *prend* pour s'accrocher à la paroi.

4. Saillie hors d'une paroi.

Comprenez le texte

1. Il y a trois actes dans cette petite tragédie. Délimitez-les et donnez-leur un titre.
2. Montrez à l'aide d'exemples précis que le héros, qui est aussi le narrateur, réfléchit au fur et à mesure qu'il avance. En quoi la vue de son rival (l. 10-13) l'aide-t-elle ?
3. Quel effet les phrases courtes cherchent-elles à rendre dans le récit (l. 1-19) ?
4. Comment le narrateur manifeste-t-il sa satisfaction d'avoir réussi et pour quelles raisons chante-t-il (l. 20-28) ?
5. Précisez l'évolution des sentiments que le narrateur éprouve pour Maubert (l. 29-fin).
6. Que représente pour vous le long passage de la main qui cherche (l. 31-46) ?
7. Appréciez les deux mots que prononce Maubert après sa réussite (l. 49).

Rédigez et discutez

8. Maubert raconte à un ami ce qui s'est passé, en indiquant bien tous les sentiments qu'il a éprouvés. Vous pouvez terminer en imaginant quels rapports vont désormais s'établir entre les deux rivaux.
9. **Entretien.** Croyez-vous, d'après le texte, que le narrateur a beaucoup hésité avant de guider la main de Maubert ? En a-t-il plus ou moins de mérite ? Lequel des deux sort le plus grand de l'aventure ? Enregistrez les choix de vos camarades et rédigez une conclusion.

A l'occasion de ce texte...

10. **Grammaire.** Justifiez l'emploi des quatre temps différents utilisés dans les lignes 1-9.
11. **Vocabulaire.** Le mot *prise* : *a)* Quelle est son origine ? Citez quelques noms formés de la même manière.
    b) Citez des composés de *prise*.
    c) Quels sont les différents sens que peut avoir le nom *prise* ? Faites-les apparaître dans des phrases de votre composition.
    d) Employez dans des phrases les expressions *donner prise, avoir prise sur, être aux prises avec, prise de conscience*.
12. **Enquête.** Renseignez-vous sur la légende de Dédale. Comment permet-elle d'expliquer le sens du nom commun *dédale* (l. 28) ? Citez d'autres mots formés sur des noms propres.

● **Ne dites pas... mais dites...** *Je ne m'en souvenais pas* (l. 16) : que devient la phrase si vous employez le verbe *se rappeler* ? Pourquoi ? Construisez quelques phrases en utilisant l'un et l'autre verbe.

« J'ai un ami »

Jean-Christophe est un «roman fleuve» de Romain Rolland. Après une enfance rendue difficile par la pauvreté des siens, mais illuminée par la découverte de la musique, Jean-Christophe, à dix-huit ans, commence à être connu comme musicien. Sur le bateau qui l'emmène en promenade, il rencontre un garçon de son âge, Otto Diener, qui lui exprime son admiration. Ils décident alors de déjeuner ensemble.

Attablés devant un repas considérable, ils en furent intimidés. Ils ne trouvaient plus rien à se dire ; et ils mangeaient du bout des dents, gênés dans leurs mouvements. Ils s'aperçevaient brusquement qu'ils étaient des étrangers l'un pour l'autre, et ils se surveillaient. Ils firent de vains efforts pour ranimer la conversation : elle retombait aussitôt. La première demi-heure fut d'un ennui mortel. Heureusement, le repas fit bientôt son effet ; et les deux convives se regardèrent avec plus de confiance. Christophe surtout, qui n'était pas accoutumé à de pareilles bombances[1], devint singulièrement loquace. Il raconta les difficultés de sa vie ; et Otto, sortant de sa réserve, avoua qu'il n'était pas heureux non plus. Il était faible et timide, et ses camarades en abusaient. Ils se moquaient de lui, ils ne lui pardonnaient pas de désapprouver leurs manières communes, ils lui jouaient de méchants tours. — Christophe serra les poings, et dit qu'il ne ferait pas bon pour eux de recommencer en sa présence. — Otto était également incompris des siens. Christophe connaissait ce malheur ; et ils s'apitoyèrent sur leurs communes infortunes. Les parents de Diener voulaient faire de lui un commerçant, le successeur de son père. Mais lui voulait être poète. Il serait poète, quand bien même il devrait s'enfuir de sa ville, comme Schiller[2], et affronter la misère ! (D'ailleurs, la fortune de son père lui reviendrait tout entière, et elle n'était pas médiocre.) Il avoua, en rougissant, qu'il avait déjà écrit des vers sur la tristesse de vivre ; mais il ne put se décider à les dire malgré les prières de Christophe. A la fin, cependant, il en cita deux ou trois, en bredouillant d'émotion. Christophe les trouva sublimes. Ils s'admiraient mutuellement. Outre sa réputation musicale, la force de Christophe, sa hardiesse de façons en imposaient à Otto. Et Christophe était sensible à l'élégance d'Otto, à la distinction de ses manières, — tout est relatif en ce monde — et à son grand savoir, ce savoir qui lui manquait totalement et dont il avait soif.

Engourdis par le repas, les coudes sur la table, ils parlaient et s'écoutaient parler l'un l'autre, avec des yeux attendris. L'après-midi s'avançait. Il fallait partir. [...]

Ils redescendirent la colline. L'ombre du soir commençait à se répandre à travers le bois de sapins ; les cimes flottaient

1. Nourritures abondantes.

2. Poète lyrique et dramaturge allemand (1759-1805).

encore dans la lumière rosée; elles ondulaient gravement, avec un bruit de houle[3]; le tapis d'aiguilles violettes amortissait le son des pas. Ils se taisaient. Christophe voulait parler, une angoisse l'oppressait. Il s'arrêta un moment, et Otto fit comme lui. Tout était silencieux. Des mouches bourdonnaient très haut, dans un rayon de soleil. Une branche sèche tomba. Christophe saisit la main d'Otto, et demanda, d'une voix qui tremblait :

— Est-ce que vous voulez être mon ami?

Otto murmura :

— Oui.

Ils se serrèrent la main; leur cœur palpitait. Ils osaient à peine se regarder.

Après un moment, ils se remirent en marche. Ils étaient à quelques pas l'un de l'autre, et ils ne se dirent plus rien jusqu'à la lisière du bois : ils avaient peur d'eux-mêmes et de leur mystérieux émoi; ils allaient très vite et ne s'arrêtèrent plus, qu'ils ne fussent sortis de l'ombre des arbres. Là, ils se rassurèrent et se reprirent la main. Ils admiraient le soir limpide qui tombait, et ils parlaient par mots entrecoupés.

Sur le bateau, assis à l'avant, dans l'ombre lumineuse, ils essayèrent de causer de choses indifférentes; mais ils n'écoutaient pas ce qu'ils disaient; ils étaient baignés d'une lassitude heureuse. Ils n'éprouvaient le besoin, ni de parler, ni de se donner la main, ni même de se regarder : ils étaient l'un près de l'autre...

Près d'arriver, ils convinrent de se retrouver le dimanche suivant. Christophe reconduisit Otto jusqu'à sa porte. A la lueur du bec de gaz, ils se sourirent timidement, et se balbutièrent un *au revoir* ému. Ils furent soulagés de se quitter, tant ils étaient harassés de la tension où ils vivaient depuis quelques heures, et de la peine que leur coûtait le moindre mot qui rompît le silence.

Christophe revint seul dans la nuit. Son cœur chantait : «J'ai un ami, j'ai un ami!» Il ne voyait rien. Il n'entendait rien. Il ne pensait à rien autre.

Il tombait de sommeil et s'endormit, à peine rentré. Mais il fut réveillé deux ou trois fois dans la nuit, comme par une idée fixe. Il se répétait : «J'ai un ami»; et il se rendormait.

3. Mouvement ondulatoire de la mer.

Romain ROLLAND, *Jean-Christophe*, II, 2, Albin Michel éd.

Comprenez le texte

1. Expliquez ce qui se passe au cours de la première demi-heure.
2. Quelle est ensuite l'évolution des sentiments des deux jeunes gens et pour quelles raisons?
3. Quelles différences apparaissent entre les deux convives dans les l. 29-34? Quelle influence exercent-elles sur leurs rapports, et pourquoi?
4. Relevez les détails qui, dans les lignes 38-47, peignent un climat propice à l'aveu de leur amitié réciproque. Que pensez-vous de l'expression de cet aveu (l. 46-52)?

5. Dans quel sentiment les deux jeunes gens baignent-ils après cet aveu ? Relevez les mots qui l'indiquent le mieux.
6. Expliquez : *ils avaient peur d'eux-mêmes* (l. 55), *l'ombre lumineuse* (l. 61) ; dites l'importance des deux points (:) à la ligne 65.
7. Comment comprenez-vous *« Son cœur chantait »* (l. 74) ? Dites l'effet produit par la répétition *« J'ai un ami »* (l. 75-79).

Rédigez et discutez

8. Racontez votre première rencontre avec quelqu'un de qui vous avez tout de suite senti que vous pourriez devenir l'ami.
9. Dans les l. 11-27, mettez sous la forme d'un dialogue au discours direct tout ce qui est exprimé sous la forme du discours indirect.
10. **Débat.** En pensant à ce récit, essayez de définir ce qu'est pour vous une véritable amitié. Après la discussion, rédigez en quelques lignes votre définition, ou faites le portrait de l'ami que vous souhaitez avoir.

A l'occasion de ce texte...

11. **Vocabulaire.** Dites quelles nuances séparent les mots : *camarade, copain, ami.*
12. **Grammaire.** Analysez dans la ligne 57 la forme verbale subordonnée. Pouvez-vous proposer une autre rédaction de cette phrase ?
13. **Exposés** (en équipe). D'après *L'aube*, premier volume de *Jean-Christophe* :
a) L'enfance de Jean-Christophe.
b) Jean-Christophe et la découverte de la musique.

- **Exercez votre logique.** *Ils furent soulagés... tant ils étaient harassés* (l. 70-71). Qu'exprime la proposition introduite par *tant* ? Cherchez les divers tours permettant d'exprimer le même rapport entre les deux idées.

A propos de l'enfance et l'adolescence

I. En relisant les textes

1. Classez les textes de ce chapitre en deux catégories suivant qu'ils vous paraissent plus proches de l'enfance ou de l'adolescence.
2. Quels sont les textes qui vous paraissent les plus proches de la réalité ? Quels sont ceux qui vous paraissent toucher le domaine du rêve ? Lesquels préférez-vous et pour quelles raisons ?
3. Quelles ressemblances, quelles différences voyez-vous entre le texte de Hémon et celui de Supervielle, entre celui de Victor Hugo et celui de Rousseau, entre l'extrait de Chateaubriand et celui de Cocteau, entre celui d'André Chamson et celui de Romain Rolland ?
4. Imaginez à notre époque un jeu qui « tourne mal », que vous soyez, ou non, avec un ami, le héros ou la victime de l'aventure. Évoquez, à ce propos, les liens qui se nouent à l'occasion de cette aventure vécue en commun.

II. Vocabulaire

1. Complétez les lignes suivantes en remplaçant les pointillés par le nom du personnage (emprunté aux textes du chapitre) qui convient : .... semble pleine de mélancolie, alors que .... rayonne d'un charme mystérieux et envoûtant ; quelle différence avec ... exigeante et taquine, sinon cruelle. Si .... est courageux jusqu'à la témérité, ... et ...., dans leurs jeux, ont-ils conscience de leur égoïsme et de leur cruauté ? Ne leur préférez-vous pas l'esprit naïvement inventif dont font preuve ... et ..., à la grande fureur de leur maître, ou la curiosité calme de ... dans le grenier ? Quant à ..., s'il est dévoré d'ambition, ce n'est pas pour lui seul. Les plus désintéressés de tous ces jeunes ne seraient-ils pas ..., encore qu'ils jouissent profondément du plaisir que leur a procuré leur rencontre ?
2. **Bons et mauvais caractères.** Un enfant peut être *sympathique, charmant, gentil, ouvert, bon, franc, sincère, honnête, hardi, généreux, poli, dévoué, reconnaissant.*
Citez les adjectifs qui indiqueraient les défauts correspondants.
3. *Aversion, sympathie, estime, affection :* illustrez chacun de ces sentiments en évoquant quatre rencontres différentes.
4. Employez les expressions suivantes : *Avoir l'air mélancolique, agir à contre-cœur, se montrer susceptible, s'attendrir, être déçu, être déconcerté, s'indigner, feindre l'indifférence, avoir un faible.*

III. Apprenez à rédiger un paragraphe

1. En *un seul paragraphe*, retracez :
   - les jeux organisés par Liette (p. 5-6),
   - la découverte de la Bible (p. 11),
   - le « supplice » de l'écrevisse (p. 18-20),
   - la recherche d'un pseudonyme (p. 21-23).
2. En *deux paragraphes*, racontez :
   - les activités d'écolière de l'enfant de la haute mer (p. 8-10),
   - « l'horrible tragédie » du noyer (p. 12-14),
   - l'aventure d'Hervine Magon et ses suites (p. 15-16),
   - le combat contre les deux mousses et ses suites (p. 17),
   - l'épisode du « défi » (p. 24-26).

   Marquez le lien entre les paragraphes.

IV. D'hier à aujourd'hui

1. Avez-vous été sensible dans tel de ces récits à des différences entre son époque et la vôtre ? indiquez-les.
2. Quels changements proposez-vous pour rendre le récit plus actuel, plus vivant ?
3. Si vous estimez que ces textes restent actuels, justifiez votre impression.
4. Quel est celui des neuf textes de ce thème sur l'enfance et l'adolescence qui vous paraît correspondre le mieux à votre âge, à vos goûts, à vos inquiétudes ? Justifiez votre choix.
5. Quels sujets souhaiteriez-vous voir traiter pour peindre les idées et les sentiments d'un jeune d'aujourd'hui ?

Composez un recueil de récits

Comment concevoir ce recueil

En relation avec les thèmes, nous vous proposons de composer un récit à épisodes, **individuellement ou en équipe.** Chaque épisode formera un ensemble complet, comme les récits des *Lettres de mon moulin*, mais de l'un à l'autre on verra revenir certains personnages.

Vous aurez intérêt à lire ou relire les textes du chapitre correspondant au thème de votre récit pour observer comment l'auteur présente ses personnages, les fait dialoguer, ménage les péripéties, amène le dénouement.

Dès maintenant, il sera bon de définir les personnages principaux, de leur donner un nom, un âge (de préférence des adolescents), de préciser leur aspect physique et certains traits de leur caractère.

Chaque épisode aura un titre. Pour justifier sa place dans le recueil définitif, vous pourrez recourir aux moyens dont usent les romanciers : retour en arrière, dialogue, rêve, lettre, etc.

Calligraphié avec goût, l'épisode sera orné de dessins, d'enluminures, de photographies. L'ensemble du recueil, broché ou relié, sera votre « chef-d'œuvre » que vous pourriez, par exemple, offrir à vos parents à l'occasion d'une fête.

Avec les meilleurs récits on pourra aussi constituer des recueils à placer dans la bibliothèque de la classe.

Vous trouverez dans la colonne de droite des suggestions pour chaque épisode.

Suggestions pour chaque épisode

1. Enfance... Souvenir d'enfance conté par un de vos héros : *péripéties, dénouement.*

2. La vie... Épisode heureux ou pénible ; ou incident grave qui finit bien. *Attachez-vous à exprimer les sentiments des personnages.*

3. Métiers. *a)* Vos héros *dialoguent* sur les métiers qu'ils préfèrent ; *b) Récit* du premier contact avec un métier (stage, apprentissage).

4. Loisirs. Aventure de vacances, vécue ou racontée comme témoin ; loisirs dont on rêve. *Lettre, journal intime ; souvenirs évoqués en commun.*

5. A la campagne. Vos héros travaillent aux champs ou excursionnent, chassent, pêchent, etc. *La présentation peut être amusante, humoristique.*

6. Saveur du conte. Conte entendu à la veillée ; cauchemar ; aventure exotique ; récit fantastique. *Ne pas oublier les réactions de l'auditoire.*

7. Fantaisie... Farce tournant à l'avantage ou à la confusion de son auteur. *Le ton variera selon la qualité du narrateur.*

8. Histoire. Événement imaginaire, ou lu dans des *Mémoires*, ou vu en rêve ; aventures prêtées à des personnages de ce chapitre (d'Artagnan, Fabrice).

9. Mythes et légendes. Mythe porté à l'écran ; légende rapportée d'un voyage. *Vous pouvez broder sur les mythes et légendes du chapitre ou en inventer d'autres.*

10. Civilisations... Reportage sur les mœurs de votre région ou d'un pays que vous avez visité. *Le récit peut être objectif ou humoristique.*

Apprenez à faire une composition française

1. **L'introduction.**
Elle doit conduire au sujet avec précision et naturel, sans remonter trop loin ; elle doit éveiller l'intérêt ou même la curiosité.
Exercices. Rédigez des introductions orientant la pensée du lecteur, sans révéler le dénouement, pour les récits de Chateaubriand (p. 15-17), de Cocteau (p. 18-20), de Chamson (p. 24-26), de Romain Rolland (p. 27-28).

2. **L'ordre de la composition.**
a) Ordre chronologique. **Cet ordre est celui d'un récit dont le narrateur respecte la succession des événements dans le *temps*.**
Exercice. Vos parents vous ont laissé seul(e). Vous découvrez dans un grenier un livre, des photos, un costume ou une robe, un jouet ou un bibelot. Dites vos recherches, votre découverte, votre surprise, le parti que vous tirez de votre trouvaille, ce qu'il en résulte. Mais vos parents arrivent, amusés ou mécontents...

b) Ordre psychologique. **Au lieu de respecter l'ordre chronologique, vous pouvez commencer votre récit par tel ou tel détail ou même par la fin. Vous êtes alors amené(e) à un retour en arrière, ce qu'on appelle au cinéma *flash-back*.**
Exercice. Modifiez le récit précédent en commençant par votre découverte ou par l'arrivée inopinée de vos parents.

c) Ordre logique. **S'il s'agit d'exposer des idées, des arguments, exercez-vous à les disposer selon un ordre logique.**

Pour cela :
• distinguez nettement les idées, en les numérotant ;
• réunissez dans un même groupe celles qui vont ensemble, en vous efforçant de les ordonner ;
• cherchez l'ordre à établir entre les groupes ;
• cherchez les transitions permettant de les relier.

Exercices. Le *pour* et le *contre*.
— Le pasteur Lambercier a-t-il eu raison ou tort de détruire l'aqueduc et le saule (p. 12-14) ?
— Dans quelle mesure les « exploits » des deux polissons vous semblent-ils condamnables ou excusables (p. 15-17) ?
— L'ambition du héros de *Promesse de l'aube* est-elle, à votre avis, ridicule ou estimable (p. 21-23) ?
— Du jeune Chamson ou de son rival Maubert, lequel vous est le plus sympathique, et pourquoi (p. 24-26) ?

3. **La rédaction.**
Attachez-vous à bien distinguer des *paragraphes* ayant une unité et organisés avec soin.
Ménagez des *transitions* qui aideront le lecteur à passer d'une idée à une autre.
Exercices sur les transitions.
• Vous venez de rencontrer Liette (Gesril, Élisabeth, Maubert...). Faites en quelques lignes son portrait, de manière à mettre en évidence le trait dominant de son caractère. Puis, rédigez la phrase qui pourrait servir de transition entre ce portrait et un autre qui serait celui : *a)* d'un caractère voisin; *b)* d'un caractère très différent.
• D'après le texte intitulé *J'ai un ami* (p. 27), résumez en un paragraphe le caractère de Jean-Christophe et en un paragraphe celui d'Otto. Rédigez la phrase de transition entre ces deux portraits.

4. **La conclusion.**
Elle a pour objet de dégager une impression d'ensemble. Dans un récit, évitez de conclure sur une formule banale (j'étais bien content, ennuyé...). Vous pouvez aussi, parfois, à partir d'un développement précis et limité, élargir brièvement le champ de la réflexion ou de l'imagination.
Exercices. Après avoir lu les extraits de Rousseau (p. 12), de Cocteau (p. 18), de Gary (p. 21) : *a)* dégagez, en conclusion, l'impression que vous retirez de l'anecdote évoquée par l'auteur ; *b)* cherchez une formule de portée plus générale tendant à faire réfléchir sur les motifs qui peuvent expliquer la conduite des enfants et des adolescents.

La vie, ses peines, ses joies

Solstice d'hiver

Dans cet extrait d'un ouvrage dont le titre Mes songes que voici *est emprunté à Montaigne, André Maurois (1885-1967) constate que les Terriens font des progrès malgré les guerres.*

D'une lointaine planète, deux astronomes ont dirigé leurs télescopes vers la Terre ; l'un d'eux est un vieux Siriate ; l'autre, son disciple.

LE VIEIL ASTRONOME. — Regarde. Ce globe lumineux et pâle est la Terre. Elle vient de traverser le solstice[1] d'hiver et commence ce que ses habitants appellent une année nouvelle. Avec un grossissement plus fort, je vais te les montrer courant par les rues de leurs villes. C'est le moment où, sans doute pour se rassurer en ce temps de nuits longues et froides, ils se font les uns aux autres des présents et célèbrent des fêtes nocturnes... *(Il tourne une manette)* 135, 136, 136,5. Cela devrait suffire. Dis-moi ce que tu vois.

LE DISCIPLE. — Quel spectacle admirable, Maître ! Je vois une vaste homilière[2] toute grouillante. Un brouillard gris la couvre et dans ce brouillard des hommes et des femmes marchent gaiement. Tous portent des paquets liés par des ficelles de couleur. Certains serrent dans leurs bras un arbre couvert de givre. Des mères soulèvent leurs enfants et leur montrent des jeux abrités dans des cages de verre[3]. Les plus pauvres achètent quelque présent. Qui aurait cru trouver tant d'amour dans des créatures si misérables ?

LE VIEIL ASTRONOME. — J'aime cette petite race ; elle est courageuse. Depuis quinze mille années terrestres, je l'observe. Elle essaie de bâtir un bonheur stable. Chaque fois que l'édifice semble près d'être achevé, il s'écroule et ensevelit des millions de Terriens. Chaque fois, sans perdre courage, ces éphémères recommencent leurs minuscules efforts.

LE DISCIPLE. — Je me souviens, Maître. Il y a quelques jours, quand vous me donniez mes premières leçons, vous m'avez montré les Terriens qui cherchaient à se détruire les uns les autres. C'était affreux. Des membres et des têtes

1. Période des jours les plus longs (solstice d'été) ou les plus courts (solstice d'hiver).

2. Mot plaisant forgé sur fourmilière (avec quelle intention ?).

3. Pourquoi l'auteur ne dit-il pas vitrines ?

Ph. © Studio Marcou, Royan - Photab

Ph. © J. Lang - Rapho

La station balnéaire de Royan avant sa destruction complète par un bombardement, et après sa reconstruction.

a. Quelles idées du texte se trouvent ici illustrées ? Quelle photo manque-t-il pour l'illustrer plus complètement ?

b. Quelles réflexions supplémentaires vous inspire la comparaison de ces deux documents ?

éclataient. Des gaz meurtriers asphyxiaient des troupeaux entiers. Des homilières brûlaient. Je ne pouvais comprendre l'acharnement de ces bestioles. Est-il possible, Maître, que les mêmes êtres montrent aujourd'hui tant de bonté ? Ont-ils au moins relevé leurs ruines ?

LE VIEIL ASTRONOME. — Observe toi-même.

LE DISCIPLE, *déplaçant doucement la lunette.* — Le désordre est encore grand. Les maisons sont reconstruites, mais les routes des caravanes restent désertes et les vaisseaux sont dans les ports, inutiles. Dans l'Est, au bord d'un grand océan, quelques insectes se battent. Partout les usines sont arrêtées, partout je vois des milliers d'êtres inoccupés qui cherchent péniblement leur nourriture... O ! Maître ! Voilà un spectacle incroyable. Sur ce même globule de boue où des Terriens meurent de faim, d'autres Terriens entassent et laissent pourrir des récoltes qui semblent inutiles... Sont-ils fous ?

LE VIEIL ASTRONOME. — De toutes les planètes celle-ci est en effet la plus folle. Comme tu la vois aujourd'hui, je l'ai vue, moi qui la connais bien, dix fois, cent fois au cours de son histoire. Après chaque ébranlement, il lui faut quinze ou vingt années terrestres pour retrouver son équilibre. Puis elle connaît trente ou quarante ans de paix, et recommence.

LE DISCIPLE. — Mais ne comprend-elle pas la vanité de ces jeux cruels ?

LE VIEIL ASTRONOME. — Peut-être commence-t-elle à comprendre. Je désespérerais de ces Terriens si je ne constatais que, depuis que je les observe, à tout bien peser, ils ont fait quelques progrès. Je les ai connus faibles et misérables, réfugiés aux cimes de forêts pour échapper aux fauves affamés. Peu à peu je les ai vus devenir seigneurs de la Planète.

LE DISCIPLE, *riant.* — Seigneurs d'une goutte de boue...

LE VIEIL ASTRONOME. — Pour eux elle est le monde. Vainqueurs des bêtes, ils se sont attaqués aux éléments. Il serait comique de comparer leur science à la nôtre. Tout de même, pour des bestioles infimes, quel succès ! Les voici qui ont à leur service tant de forces nouvelles qu'ils en sont embarrassés. Bientôt ils entreront, comme les Siriates, dans l'ère des loisirs intelligents.

André MAUROIS, *Mes songes que voici,* Grasset éd.

Comprenez le texte

1. Le vieil astronome et le disciple expliquent les cadeaux de Noël de deux façons différentes. Lesquelles (l. 5-18) ?
2. Par quels mots et expressions les Siriates désignent-ils les hommes et leurs villes (l. 1-33) ? Quels sentiments expriment-ils ainsi ?
3. En quoi consiste le *courage* de cette petite race (l. 19-24) ?
4. Quels indices conduisent à parler de la *folie* des hommes ?
5. Quelles sont, d'après le texte, les raisons d'espérer en l'avenir humain ?
6. Relevez les mots qui montrent que la Terre est vue par des géants. Quelle leçon se dégage de l'emploi de ces termes ?

Rédigez et discutez

7. Ce dialogue est-il optimiste ou pessimiste ? Justifiez votre appréciation.
8. **Discussion.** Depuis que ces lignes ont été écrites (1933), l'humanité n'est pas sortie de la guerre, et les moyens d'assurer notre bonheur ou notre destruction se sont prodigieusement accrus. Organisez, à ce propos, dans la classe, une discussion entre les optimistes et les pessimistes. Résumez les arguments des uns et des autres.
9. Comment imaginez-vous l'*ère des loisirs intelligents* ?

A l'occasion de ce texte...

10. **Vocabulaire.** Une *homilière* : le suffixe *ier, ière* (du latin *arium, ariam*), peut indiquer une personne agissante, un réceptacle, un arbre, une qualité. Donnez des noms composés à l'aide de ce suffixe et offrant ces différentes significations. Composez une phrase avec chacun d'eux.
11. Que signifie *infime* ? Donnez, en les employant dans de courtes phrases, des adjectifs ayant un sens voisin de celui-ci.
12. **Grammaire.** *Courant* (l. 4-5), *grouillante* (l. 11). Pourquoi l'accord se fait-il dans un cas et non dans l'autre ? Illustrez votre explication à l'aide d'exemples.
13. **Enquête** (en équipe). Le vieil astronome rappelle à son disciple les grandes étapes de l'évolution de l'humanité : imaginez la liste qu'il en donne (vous pouvez la prolonger dans le futur).

- **Est-ce une subtilité ?** *Quelque présent* (l. 17), *Quelques insectes* (l. 39). Précisez la différence entre ces deux emplois de *quelque*. Faites-les apparaître dans des phrases qui permettront de les comparer.

Il y a

Combien il est difficile de nouer avec autrui ces liens qui, peut-être, retiendraient le bonheur ! Le poète André Spire (1868-1966) nous le montre, en évoquant diverses circonstances où, pour des raisons qu'il vous appartiendra de définir, ce désir d'établir des liens n'a abouti qu'à l'échec.

Pauvres,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je vous aimais.
Mes livres, mon Dieu m'avaient parlé de vous.
Je suis parti vers vous pour vous porter ma force.
Mais j'ai vu vos dos ronds, vos genoux arqués,
Vos yeux de chien battu qui guettaient ma main.
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Il y a votre paume creuse entre nous.

Riches,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je vous aimais.
Mes poètes, mes peintres m'avaient parlé de vous.
Je suis parti pour vous porter mes chants.
J'ai vu vos cols glacés sur vos cous raides,
Et vos yeux qui guettaient ma main,
Ma main trop peu obéissante.
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Il y a vos yeux vides entre nous.

Femmes,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je vous aimais.
Je suis parti pour vous porter mon front.
Vous causiez avec votre corsetière.
Vous avez promené un tube sur vos lèvres.
Et vos yeux n'ont pas vu ma main,
Ma main tremblante.
Femmes,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Il y a trop de rouge gras entre nous.

Enfants,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Je ne suis pas venu vers vous.
Aucun de vous n'a fatigué mes bras ni mes genoux.
Aucun de vous n'a détourné ma main qui écrivait,
Et n'a jeté de l'encre sur ma page.
Enfants, petits enfants,
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?
Il y a trop de baisers, pas donnés, entre nous.

André SPIRE, *Le secret*, Gallimard éd.

Graphische Sammlung Albertina ; Wien
Ph. éd. Anton Schroll. © Photeb

Albrecht Dürer (1471-1528)
Étude de mains.

Comprenez le texte

1. Montrez que ces strophes sont construites selon le même schéma. Quelles différences, cependant, découvrez-vous entre elles ? Pouvez-vous en justifier quelques-unes ?
2. Par quels détails l'auteur évoque-t-il les pauvres, les riches, les femmes ? Que traduit chacune de leurs attitudes ? Qu'y a-t-il de commun dans leurs comportements ?
3. En quoi l'évocation des enfants est-elle différente ? Qu'a voulu suggérer le poète ?
4. Dans chaque strophe le poète parle de sa *main*. Que représente-t-elle dans chacune d'elles ?
5. Relisez et expliquez le vers final de chacune des quatre strophes. Sur quelle impression a voulu nous laisser le poète ?
6. Que suggèrent le titre et la répétition de «il y a», le refrain «Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?» ? Qu'a voulu exprimer l'auteur ?

Rédigez et discutez

7. Chaque strophe de ce poème peut servir de thème pour une petite scène racontée ou dialoguée. Rédigez une de ces scènes à votre choix.
8. Vous êtes-vous heurté(e) à l'indifférence ou à l'incompréhension d'une personne à qui vous avez essayé de manifester sympathie ou amitié ? Racontez, en faisant part des sentiments que vous avez éprouvés.
9. **Entretien.** Comment, à votre avis, peut-on améliorer les relations entre les hommes ? Répondez en vous appuyant sur des exemples précis.

A l'occasion de ce texte...

10. **Grammaire.** *Vous causiez avec* (v. 24). Que signifie ce verbe ? Peut-on le construire comme *parler* ?
11. **Versification.** Quelles remarques faites-vous sur les vers (longueur, rimes, coupes) et les strophes de ce poème ?
12. **Enquête** (en équipe). Cherchez des textes ou des reproductions d'œuvres d'art permettant d'illustrer certains aspects de ce poème. Vous pouvez aussi imaginer une séquence de bande dessinée, en décrire les vignettes, puis, éventuellement, les réaliser.

- **Sur la ligne du temps.** A quel mode, à quels temps sont les verbes de la première strophe ? Justifiez l'emploi de ces divers temps. Situez sur *la ligne du temps* ce qu'exprime chacun d'eux.

Qu'est devenu Médor ?

Puck est en vacances chez sa grand-mère Elsa, dans une vieille maison sur la Côte d'Azur. C'est la fin de l'après-midi : la maison est silencieuse...

C'est alors que retentirent simultanément[1] un coup de frein et un hurlement de chien. Une voiture s'arrêta, on entendit des pas sur la route, des paroles brèves, des coups de klaxon ; les portes claquèrent et la voiture repartit. Le tout n'avait pas duré plus de deux ou trois minutes.

Puck dit tout de suite d'une voix blanche — ses lèvres tremblaient : «C'est Médor, je l'ai vu partir», et avec un regard éperdu, affolé, avant qu'on ne puisse l'arrêter, il fila à travers les vignes. Elsa appela le chien, puis se leva, entra dans la maison, appela encore, monta voir s'il n'était pas couché sur le lit. Alors, ne le trouvant nulle part, elle se précipita à la poursuite de Puck. Charlotte et son père[2] la suivirent. Jeanne[3] s'était levée et du seuil de sa porte les regardait passer.

— Ne viens pas, c'est inutile, lui cria Elsa.

Ils couraient et appelaient le chien, Charlotte et Bernard traversèrent la route et s'enfoncèrent dans la partie haute de la colline, Elsa suivit l'enfant qui l'entraînait là où la voiture avait brutalement freiné. Ils fouillèrent tout à l'entour, scrutèrent la pénombre en appelant mais en laissant des intervalles de silence pour écouter ; rien ne bougeait. Les grillons commençaient à chanter et les voitures à la file partaient vers la ville. Elsa et Puck revinrent sur leurs pas.

— On va descendre, dit Elsa.

Ils se serrèrent contre le talus. L'enfant avançait comme un somnambule, la tête levée, la nuque raide, sans parler. Il se laissait tirer par Elsa puis subitement il la quitta, s'éloigna de la route et entra dans les broussailles, il se pencha au point de presque ramper et cria plusieurs fois : «Médor ! Médor !» Il crut le voir, se précipita mais ce n'était qu'un tronc d'arbre. Elsa lui fit signe de ne pas faire trop de bruit, il revint près d'elle et reprit sa main :

— Il faut écouter si on ne l'entend pas respirer ou marcher dans les herbes. Peut-être est-ce un autre chien qui a été touché par la voiture, il y a tant de chiens dans les environs ! Il est peut-être allé se baigner dans le lavoir, il y va souvent quand il fait chaud.

— C'était sa voix, dit Puck.

Il ne dit plus rien, elle se demanda s'il pleurait. Après avoir longé la route pendant cent cinquante ou deux cents mètres, elle décida de prendre sur la droite un sentier qu'elle

1. En même temps.

2. Charlotte et son père Bernard sont en vacances chez Elsa.
3. Jeanne : jeune femme, amie d'Elsa.

Ph. © Donnezan - Rapho

a. Quel est le sujet de cette photo ? Donnez-lui un titre.
b. Comment le « tableau » est-il composé ? Voyez-vous pourquoi ?
c. Comment l'image traduit-elle les sentiments de l'enfant et du chien ?
d. Quelle atmosphère se dégage, selon vous, de cette scène ? Comment est-elle suggérée ?

---

connaissait bien ; après un long détour il conduisait aux vignes d'en bas, près du lavoir. L'enfant lui fit remarquer qu'on quittait la route :

— Tu crois que s'il a été blessé il est venu par ici ?

— Oui, c'est un sentier où il vient souvent et parfois les chiens blessés, même si ce n'est pas grave, se mettent à courir parce qu'ils sont effrayés ou étourdis.

— Pas s'ils ont une patte cassée, dit Puck.

— Si, même avec une patte cassée, affirma-t-elle.

— Pas avec deux pattes cassées ?

— Non, sans doute pas avec deux pattes cassées, encore qu'elle avait vu, dit-elle, un chien paralysé de l'arrière-train avancer très vite en se servant uniquement de ses pattes avant.

— Qu'est-ce que l'arrière-train ? demanda Puck.

Elle l'expliqua.

— C'est les pattes de derrière plus le cul, conclut-il.

— C'est ça, dit-elle.

— Et la queue.

— Sans doute, la queue aussi.

— Médor, on lui a coupé la queue. Comment est-ce qu'on la lui a coupée ? Avec un couteau ou avec des ciseaux ?

Elle répondit qu'elle ne le savait pas. On le lui avait fait quand il n'avait que quelques jours.

— Ça fait mal !

— Ça ne doit pas faire de bien mais ça doit aller très vite.

— Pourquoi est-ce qu'on le fait ? demanda-t-il encore.

Elsa était contente qu'il pose tant de questions. C'était du temps de gagné.

— C'est une mode je crois, dit-elle, et puis ça évite qu'ils se prennent la queue dans les portes des maisons.

— Et des voitures...

— Oui.

— Et des avions ? Peut-être qu'il est allé prendre son bain dans le lavoir, mais je ne le crois pas.

La nuit était devenue noire. En plein ciel, les trois étoiles les plus brillantes du Cygne, de l'Aigle et de la Lyre[4] formaient leur grand triangle ; autour d'elles les autres commençaient à scintiller.

Ils avaient atteint le fond du vallon, en prenant à droite ils arriveraient au lavoir.

— On va voir, dit-elle, si Médor ne se promène pas par là.

Mais Puck répondit qu'il était trop tard, Médor se baignait avant la nuit :

— Il est aveugle et pourtant il ne se trompe jamais d'heure, il sait quand c'est la nuit.

Ils avançaient lentement entre les vignes et les arbres dans l'espace abandonné aux cistes[5]. L'enfant laissa la main d'Elsa et marcha devant elle.

4. Noms de constellations.

5. Arbrisseau des régions méditerranéennes.

Anne PHILIPE, *Un été près de la mer*, Gallimard éd.

Comprenez le texte

1. Comment l'auteur a-t-il exprimé la soudaineté du drame (l. 1-5) ?
2. Quels sentiments Puck éprouve-t-il ? et Elsa (l. 6-15) ? Justifiez votre interprétation à l'aide du texte.
3. A la recherche de Médor (l. 16-39) : quels sont les comportements successifs de Puck ? Comment les expliquez-vous ?
4. D'après le dialogue de Puck avec sa grand-mère, quel âge approximatif donneriez-vous à cet enfant ? Justifiez votre estimation.
5. Comment Elsa essaie-t-elle de rassurer l'enfant ? Y parvient-elle ?
6. Comprenez-vous pourquoi ce récit a été placé dans le thème : *« La vie, ses peines, ses joies »* ? Quels enseignements en tirez-vous ?

Rédigez et discutez

7. Essayez d'imaginer ce qui s'est passé sur la route, en interprétant les bruits indiqués dans les l. 1 à 5. Racontez en mêlant récit et dialogues.
8. Médor, le vieux chien aveugle, est mort, renversé par une voiture. Imaginez le chagrin de Puck. Il finit par se consoler, avec le temps, et il éprouve une grande joie le jour où sa grand-mère lui apporte un jeune chiot.
9. **Débat.** Le lien entre l'homme (en particulier l'enfant) et les animaux domestiques : sa justification, ses manifestations, les devoirs qu'il implique, ses limites.

A l'occasion de ce texte...

10. **Vocabulaire.** Expliquez : *a) Comme un somnambule* (l. 25-26) ; *b) d'une voix blanche* (l. 6). Cherchez d'autres expressions qui fassent intervenir la couleur blanche.
11. **Langue parlée, langue écrite.** Puck dit : « C'est Médor. Je l'ai vu partir. » Développez tout ce que veut dire l'enfant par ces quelques mots.
12. **Grammaire.** Relevez dans le texte des exemples de discours direct et de discours indirect. Examinez de ce point de vue les l. 52-55 : que remarquez-vous ? Mettez au discours indirect les phrases du texte qui sont au discours direct et suivies de : *cria, dit, demanda* (ex., l. 15 : Elsa lui cria de ...).
13. Relevez, classez et expliquez les divers emplois de *si* (ou *s'*) dans l'ensemble du texte.

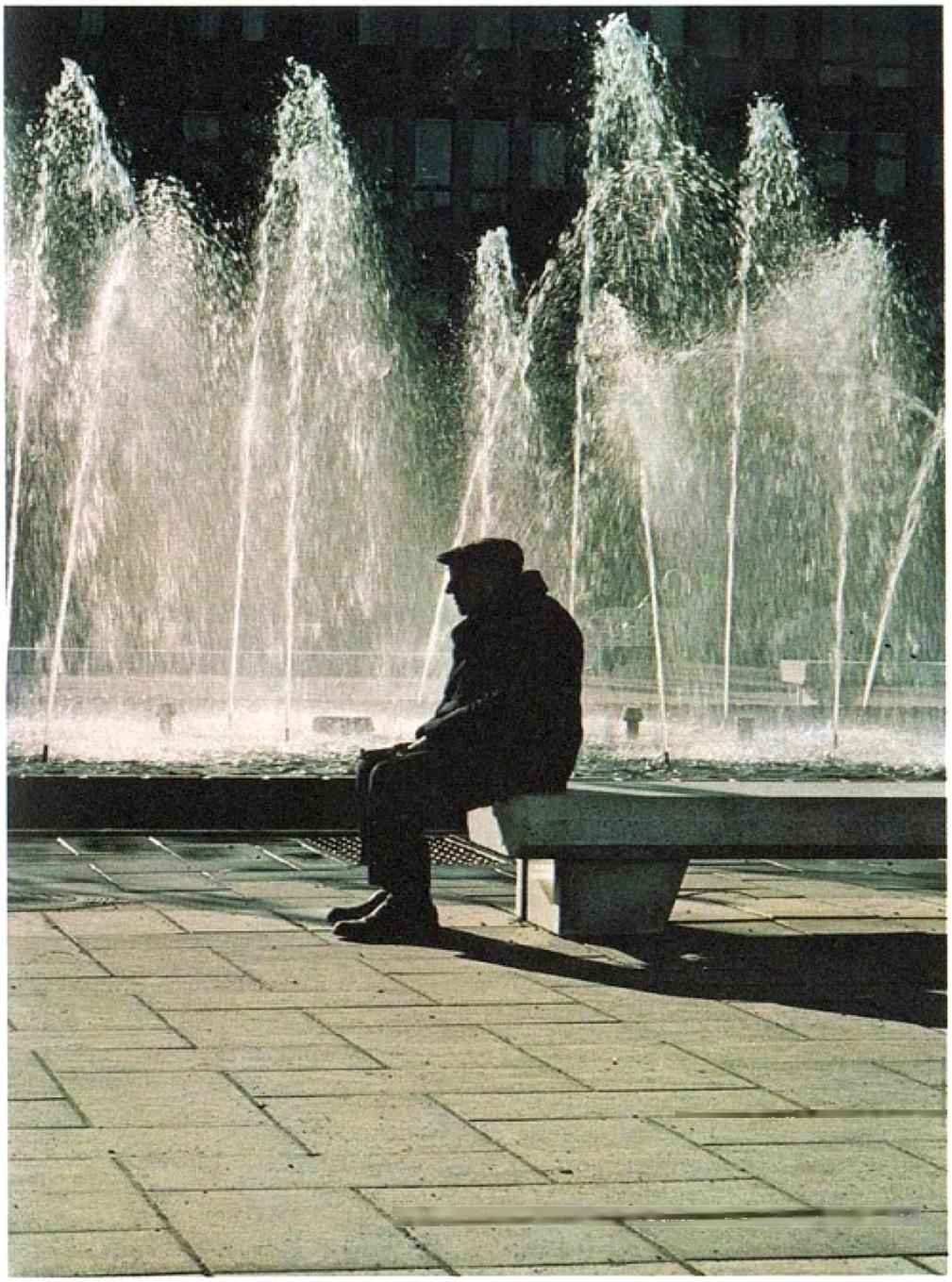
● **Jeu des substitutions.** Cherchez dans le texte trois emplois de **peut-être** avec des constructions différentes, et tentez de les substituer les unes aux autres : est-ce toujours possible ? Faites entrer dans diverses phrases ces trois constructions.

Le Désespoir est assis sur un banc

Avec Jacques Prévert (1900-1977), vous allez faire une rencontre toute simple, une rencontre banale que sans doute vous avez déjà faite bien souvent sans y prêter attention. Mais si vous suivez le poète avec vos yeux, avec votre cœur, jamais plus *elle ne vous laissera indifférent comme auparavant.*

Dans un square sur un banc
Il y a un homme qui vous appelle quand on passe
Il a des binocles[1] un vieux costume gris
Il fume un petit ninas[2] il est assis
Et il vous appelle quand on passe
Ou simplement il vous fait signe
Il ne faut pas le regarder
Il ne faut pas l'écouter
Il faut passer
Faire comme si on ne le voyait pas
Comme si on ne l'entendait pas
Il faut passer presser le pas
Si vous le regardez
Si vous l'écoutez
Il vous fait signe et rien personne
Ne peut vous empêcher d'aller vous asseoir près de lui
Alors il vous regarde et sourit
Et vous souffrez atrocement
Et l'homme continue de sourire
Et vous souriez du même sourire
Exactement
Plus vous souriez plus vous souffrez
Atrocement
Plus vous souffrez plus vous souriez
Irrémédiablement
Et vous restez là
Assis figé
Souriant sur le banc
Des enfants jouent tout près de vous
Des passants passent
Tranquillement
Des oiseaux s'envolent
Quittant un arbre
Pour un autre
Et vous restez là
Sur le banc
Et vous savez vous savez
Que jamais plus vous ne jouerez

1. Lunettes sans branches, se fixant sur le nez.
2. Petit cigare fait avec des débris de tabac.


Ph. © Metternick - Vloo

a. Le désespoir s'exprime-t-il ici avec plus ou moins d'intensité que dans le poème ? Justifiez votre impression.
b. Commentez l'effet de contre-jour. Quelle pourrait être sa valeur symbolique ?

Comme ces enfants
Vous savez que jamais plus vous ne passerez
Tranquillement
Comme ces passants
Que jamais plus vous ne vous envolerez
Quittant un arbre pour un autre
Comme ces oiseaux.

Jacques PRÉVERT, *Paroles*, Gallimard éd.

Comprenez le texte

1. Quelle impression vous laisse la première lecture de ce poème ? Essayez de l'expliquer.
2. Donnez un titre aux trois scènes de ce petit drame. Quels en sont le décor, les personnages ? A quels détails se limite leur évocation, et pourquoi ?
3. Quels conseils le poète donne-t-il au promeneur ? Pour quelle raison ?
4. Dans les v. 17-28, quels rapports s'établissent successivement entre le *sourire* et la *souffrance* ? Quelle en est chaque fois l'explication ?
5. Expliquez le comportement des enfants, des passants, de l'oiseau ; pourquoi le promeneur ne sera-t-il *jamais plus* comme eux ?
6. Dans chaque scène, observez les adverbes : qu'expriment-ils ? Comment sont-ils mis en valeur ?

Rédigez et discutez

7. Le Désespoir est représenté dans ce poème sous l'apparence d'un vieux bonhomme. A la manière de Prévert, rédigez un poème ou un texte en prose dans lequel vous mettrez en scène, à votre choix, la Solitude, l'Amitié, l'Amour, la Peur, l'Espoir, etc.
8. Il vous est peut-être arrivé d'assister à un spectacle (ou une scène) qui, pour vous, symbolise la misère, ou le malheur, ou l'injustice. Racontez.
9. **Discussion.** *Il faut passer — Faire comme si on ne le voyait pas.* Êtes-vous de cet avis ou d'un avis contraire ? Au terme du débat, chacun rédigera un compte rendu objectif des arguments pour et contre, puis formulera son opinion personnelle.

A l'occasion de ce texte...

10. **Figures de style.** Cherchez dans le dictionnaire le sens des mots : *allégorie, personnification, symbole, métaphore, comparaison, image.* Illustrez chacun de ces termes à l'aide d'exemples que vous emprunterez au texte ou que vous composerez vous-même.
11. **Synonymes.** Aux v. 10-11, remplacez par des synonymes l'expression **faire comme si.** N'y a-t-il pas des nuances qui les séparent ?
12. **Ponctuation.** Mettez la ponctuation comme si vous rédigiez vous-même ce texte en prose. Quelles observations faites-vous à ce propos ?
13. **Les vers.** Cherchez en quoi la disposition en vers libres fait de ce texte un poème tout à fait différent de ce qu'il serait s'il était en prose.
14. **Enquête et montage** (en équipe). Cherchez des reproductions d'œuvres d'art ayant une valeur allégorique. Présentez celles que vous préférez, en en dégageant la signification et en expliquant comment cette signification est mise en évidence. Vous pouvez aussi grouper, pour les comparer, celles qui traitent le même thème.

● **Vous** ou **on** ? Dans les v. 1 à 10, étudiez les emplois de *vous* et de *on*. Quels sont ceux que vous considérez comme familiers ? Comment diriez-vous en langage courant ou soutenu ?

La fusée

Vous avez sans doute déjà lu des récits tirés des Chroniques martiennes *de l'Américain Ray Bradbury (né en 1920), un des plus célèbres auteurs de science-fiction.*

Nous sommes, dans les temps futurs, à une époque où couramment les fusées s'élancent vers Mars, Vénus ou Saturne. Mais le ferrailleur Fiorello Bodoni est bien trop pauvre pour espérer faire un tel voyage. Il est surtout malheureux de ne pouvoir l'offrir à ses cinq enfants. Et voici qu'on lui propose, pour la fondre, la maquette en aluminium, grandeur nature, d'une fusée. Il l'achète, l'installe dans son chantier, rêve un instant qu'elle s'élance dans l'espace et, vite déçu, s'apprête à la démolir.

Mais sa main s'arrêta. La fusée d'argent luisait au clair de lune. Au-delà, il voyait les lumières de sa maison, affectueuses. Il entendit sa radio jouer un air. Il resta assis une demi-heure, à contempler la fusée et les lumières de sa maison ; ses yeux se rétrécissaient et s'élargissaient. Il descendit

de son appareil de démolition et se mit à marcher; en marchant, il se mit à rire; quand il eut atteint la porte de sa demeure, il aspira l'air profondément et appela :

— Maria, Maria ! fais les valises. Nous partons pour Mars !

— Oh !

— Ah !

— Je ne puis le croire !

— Mais si, mais si !

Les enfants se balançaient d'un pied sur l'autre devant la fusée, ils n'osaient pas encore la toucher. Ils se mirent à pleurer.

Maria regarda son mari. «Qu'as-tu fait ? Tu as pris notre argent pour cela ? Ça ne volera jamais.

— Si, dit-il, les yeux fixés sur la fusée.

— Les fusées coûtent des millions. As-tu des millions ?

— Elle va voler, répéta-t-il. Rentrez tous, maintenant, j'ai des coups de téléphone à donner, du travail à faire. Nous partons demain. Et ne le dites à personne, compris ? C'est un secret.»

Les enfants s'éloignèrent en chancelant. Il vit leurs petits visages enfiévrés aux fenêtres de la maison.

Maria n'avait pas bougé : «Tu nous a ruinés, dit-elle. Notre argent employé pour cette... cette chose. Alors qu'il fallait acheter du matériel.

— Tu vas voir», dit-il.

Sans un mot elle tourna les talons.

«Que Dieu m'aide», murmura-t-il ; et il se mit au travail.

Vers le milieu de la nuit, des camions arrivèrent, livrèrent des colis ; Bodoni, en soupirant, épuisa son compte en banque. Avec un chalumeau[1] et des pièces de métal, il attaqua la fusée, souda, supprima, lui adjoignit des artifices magiques et lui infligea de secrètes insultes. Il boulonna neuf vieux moteurs d'automobile dans la chambre des machines. Puis il ferma hermétiquement le panneau pour que nul ne pût voir ce qu'il avait fait.

1. Appareil qui produit un jet de gaz enflammé destiné à couper ou à souder une pièce de métal.

A l'aube, il entra dans la cuisine : «Maria, dit-il, je suis prêt à prendre mon petit déjeuner.»

Elle ne souffla mot.

Au coucher du soleil, il appela les enfants. [...]

A la porte de la fusée, Bodoni dit : «Les enfants, nous partons pour une semaine. Vous devez retourner à l'école, et moi à mon travail.»

Il les prit par la main à tour de rôle.

— Écoutez. C'est une très vieille fusée. Elle ne pourra plus faire qu'un seul voyage. Elle ne volera plus. Ce sera le voyage de votre vie. Gardez les yeux ouverts.

— Oui, papa.

— Écoutez de toutes vos oreilles. Sentez les odeurs d'une

fusée. Rappelez-vous. Et quand vous reviendrez, vous en parlerez tout le reste de votre vie.

— Oui, papa.

Le vaisseau était silencieux comme une horloge arrêtée. Le sas[2] se referma en sifflant sur eux. Il les boucla comme de petites momies dans les hamacs en caoutchouc.

— Prêts ?

— Prêts ! répondirent-ils.

— Départ ! Il poussa dix boutons. La fusée tonna et bondit. Les enfants se balancèrent dans leurs hamacs en poussant des cris.

— Voici la Lune !

La Lune passa comme un rêve. Des météores[3] éclatèrent en feu d'artifice. Le temps s'écoula, serpentin de gaz en ignition[4]. Les enfants trépignaient. Détachés de leurs hamacs, des heures plus tard, ils se collèrent aux hublots.

— Voici la Terre... et voici Mars !

La fusée laissait tomber des pétales de feu rose, tandis que les aiguilles tournaient sur les cadrans. Les yeux des enfants se fermaient. Enfin, ils s'endormirent dans leurs sangles comme des papillons dans leurs cocons.

— Bon, murmura Bodoni, seul.

Il sortit sur la pointe des pieds de la chambre de contrôle et se tint pendant un long moment d'inquiétude devant le panneau du sas.

Il appuya sur un bouton. La porte pivota. Il sortit.

Dans l'espace ? Dans les flots d'encre des météores ? Dans la distance qui file et dans des dimensions infinies ?

Bodoni sourit. Autour de la fusée frémissante s'étendait le chantier.

Rouillée, avec son cadenas qui pendait, il vit la grille de la cour, la petite maison silencieuse, la fenêtre allumée de la cuisine, et la rivière qui s'en allait toujours vers la même mer. Et au milieu de tout ça, la fusée, ronronnante, agitait les enfants dans leurs hamacs.

Maria se tenait à la fenêtre de la cuisine. Il lui fit un signe de la main et sourit.

Il ne pouvait apercevoir si elle agitait la main. Un petit geste peut-être. Et un petit sourire.

Le soleil se levait.

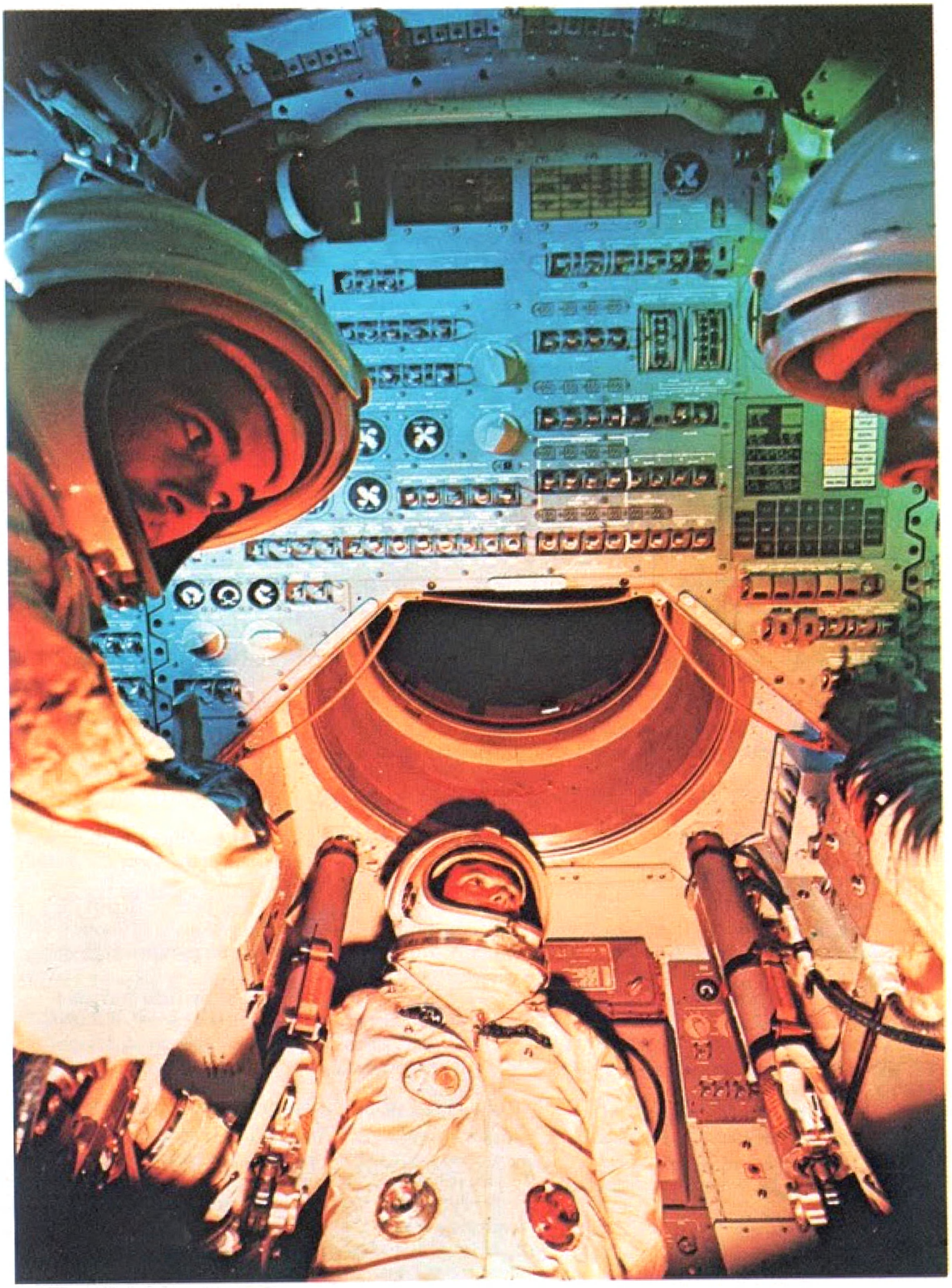
Bodoni rentra vite dans la fusée. Silence. Les enfants dormaient. Il se laça dans un hamac et ferma les yeux. Il s'adressa une prière à lui-même. Que rien n'arrive à l'illusion durant les six prochains jours. Que l'espace vienne et s'étire, que Mars la rouge glisse sous la fusée, avec ses satellites ; qu'il n'y ait pas de coupures dans les films en couleur. Que les trois dimensions se maintiennent, que rien ne dété-

2. Passage étanche entre deux milieux différents.

3. Corps célestes qui traversent l'atmosphère terrestre à une très haute température.

4. En combustion.

Ph. © U.S.I.S. - Photeb



A l'intérieur de la capsule spatiale Apollo.

a. Quels détails vous aident à mieux comprendre le récit ?

b. le récit se situe dans un avenir lointain ;
à l'examen de ce document, trouvez-vous ce récit vraisemblable ?

c. Décrivez le cadre et les personnages. Imaginez leur situation et leur conversation.

riore les miroirs et les écrans cachés qui fabriquent le rêve. Que le temps s'écoule sans anicroche.

Il se réveilla.

Mars flottait près de la fusée.

— Papa !

Les enfants tiraient comme des fous sur leurs sangles pour qu'il vienne les détacher.

Mars était rouge, tout marchait bien et Bodoni était heureux.

Au soir du septième jour la fusée cessa de vibrer.

— Nous sommes arrivés, dit Fiorello Bodoni.

Ils sortirent de la fusée et traversèrent le chantier ; le sang chantait dans leurs veines et leurs yeux brillaient.

— J'ai préparé des œufs au jambon pour vous tous, dit Maria à la porte de la cuisine.

— Maman, maman, tu aurais dû voir Mars, maman, et les météores, et tout !

— Oui, dit-elle.

A l'heure de se coucher, les enfants s'assemblèrent devant Bodoni. «Nous voulons te remercier, papa. Nous n'oublierons jamais.»

Ray BRADBURY, *L'homme illustre*, trad. C. ANDRONIKOF, Denoël éd.

Comprenez le texte

1. Dégagez, en leur donnant un titre, les principales parties du récit.
2. *Rire* (l. 7), *pleurer* (l. 16) : quels sentiments ces réactions expriment-elles ici ?
3. Pourquoi, à votre avis, Bodoni n'a-t-il pas mis Maria au courant de son projet (l. 9-43) ?
4. Quelle impression veut créer l'auteur en décrivant les préparatifs et le spectacle cosmique ? Justifiez votre réponse en vous appuyant sur le texte.
5. A partir de quel moment l'impression première est-elle modifiée ? Relevez les termes permettant de comprendre ce qui s'est réellement passé. Comment le résultat a-t-il été obtenu ?
6. Bodoni a-t-il atteint le but qu'il se proposait ?

Rédigez et discutez

7. **Rédigez.** *a)* Bodoni raconte à Maria ses craintes et ses joies durant le «vol» de la fusée. *b)* Maria, se souvenant de ses reproches, dit à son mari comment elle a, ensuite, compris et suivi l'aventure.
8. **Discussion.** Bodoni a-t-il eu raison ou non de tromper ses enfants ? Que penseront-ils de leur père lorsque, plus tard, ils comprendront ce qu'il a fait et ce qu'il a voulu leur donner ?
9. Imaginez, en précisant leur but, quelques *transformations, artifices, insultes* que Bodoni a pu faire subir à la maquette.

A l'occasion de ce texte...

10. **Vocabulaire.** *a)* Donnez et expliquez des mots qui, comme *ignition*, sont formés sur l'élément latin *ignis* : feu.
b) le mot *feu* vient du latin *focus* : foyer, feu ; donnez des mots mettant en évidence les différentes formes prises en français par ce radical.
c) L'idée de feu est aussi exprimée par des mots composés sur le radical *pyro-*, du grec *pur* : feu ; donnez, en les employant dans de courtes phrases, des mots composés sur ce radical.
11. **Montage** (en équipe). Réunissez des documents sur Mars, les questions qu'on s'est posées sur cette planète, les moyens auxquels on recourt pour tenter de mieux la connaître. Rédigez des textes pour présenter ces documents.
12. **Enquête.** Faites un rapport sur les nombreuses activités qui exploitent l'engouement des jeunes pour tout ce qui touche les fusées et l'astronautique.

● **Trouvez le ton juste.** Qu'expriment les phrases des l. 96-102, et de quel mode s'agit-il ? A quels autres tours pourrait-on recourir en respectant le ton ? Composez quelques phrases pour illustrer ces moyens d'expression.

Les sabots de Noël

Gabrielle-Sidonie Colette (1873-1954), sous le seul nom de Colette, a écrit des souvenirs pleins d'émotion, de pittoresque et de naturel. Elle y revit son enfance à Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne). La voici à dix ans, fascinée par les mystères de Noël, ce qui n'est pas sans troubler «Sido», sa mère, qui avait voulu pour sa fille une éducation à l'école laïque.

C'est pendant mes premiers mois de catéchisme, à l'entrée d'octobre, que je frayai[1] avec les élèves de l'école libre. D'habitude, nous les tenions, nous autres de la laïque[2], loin de nous. Car la force et la brutalité des sentiments enfantins sont grandes. Mais nous respirions aux leçons de catéchisme et aux offices une douceur propre à capter les mécréantes[3] de plus de dix ans, et quel plaisir de faire amitié avec ce qu'on a honni[4] ! Le jour qu'à mon épaule de petite fille une épaule pareille s'appuya, qu'une tresse blonde glissa contre l'une de mes tresses et se lova[5] sur mon livre ouvert, et qu'un doigt taché d'encre, un ongle noir soulignèrent le texte latin : «C'est là qu'on reprend : Ora-a pro-o nobis[6]», je fus conquise.

Conquise à la piété ? Non pas. Conquise à l'inconnu, à des refrains scolaires que mon école n'enseignait pas, à des «morceaux choisis» plus émus que les nôtres et pleins de Dieu, à des génuflexions, des prières volubiles[7], des échanges d'images et de chapelets, et surtout à des récits de «souliers de Noël»...

La première fois qu'une petite fille «vouée»[8], en robe bleue, tablier blanc, un bout de natte ficelé d'une ganse bleue, la médaille d'argent au cou, me demanda : «Qu'est-ce que Petit Jésus t'a mis dans tes souyers à Nouël ?» je fis ma plus grosse voix pour répondre :

— Mes souyers ! Ben, tu m'arales[9] avec mes souyers ! Combien t'y de foués que je te répète que c'est les parents, et pas le Petit Jésus ? Et pis, d'abord et d'une, Nouël ne compte pas, c'est le premier de l'an qu'est pour de bon.

La main sur la bouche, les «petites des sœurs» s'envolèrent scandalisées :

— Oh ! ce qu'alle a dit ! Oh ! ce qu'alle a dit !

J'entends encore claquer au loin les sabots, et l'exclamation changée en refrain : «Oscaladi ! Oscaladi !»

Décembre me trouva moins brusque, et comme sentimentale. Je relisais les contes d'Andersen[10], à cause de la neige, et de Noël. Je demandais à ma mère des histoires de Noël... Ses pénétrants yeux gris s'attachaient aux miens, elle me tâta le front et le pouls, me fit tirer la langue et boire du vin chaud sucré, dans ma toute petite timbale d'argent bosselée.

En Basse-Bourgogne, le gobelet de vin chaud est panacée[11].

1. Entrai en relations.
2. *De* l'école *laïque*.
3. Incroyantes.
4. Voué à la *honte*.
5. Se roula (comme un cordage).
6. «Prie pour nous» (litanies des saints).
7. Rapides et sans une hésitation.
8. Consacrée à la vierge Marie.
9. Tu m'agaces (mot bourguignon).
10. Célèbre écrivain danois (1805-1875).
11. Remède capable de tout guérir (du grec *akos*, remède et *pan*, tout).

Même mouillé d'une goutte d'eau, il me déliait la langue, devant le feu de souches de pommier. Les sabots, emplis de cendre chaude, séchaient lentement, fumaient, et je remuais les doigts de mes pieds en parlant, dans les chaussons de laine.

— Maman, Gabrielle Vallée m'a dit que dans ses souyers, l'an dernier, à Noël... Maman, la Julotte des Gendrons é m'a dit qu'à Noël, elle a vu une comète dans la cheminée... Maman, y a Fifine, mais vrai, tu sais — croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer[12] — elle a vu descendre comme une lune dans ses sabots à Noël, et une couronne en fleurs, et le lendemain...

— Bois tranquillement, disait ma mère.

Elle me disait : «Bois», comme elle m'eût dit : «Enivre-toi et parle». Elle m'écoutait sans sourire, avec cette sorte de considération que souvent je l'ai vue témoigner aux enfants. Mise en confiance, le feu du vin de Treigny[13] aux joues, je racontais, j'inventais.

— D'ailleurs, M. Millot l'a bien dit, que c'est toujours dans la nuit de Nouël que... Et le frère à Mathilde, donc ! La nuit de Nouël d'y a deux ans, il s'en va voir à ses vaches, et au-dessus de la cabane à z'outils il voit dans le ciel une grande étouelle qui lui dit...

Ma très chère «Sido» me posa sa main rapide sur le bras, me regarda de si près que j'en eus la parole coupée.

— Tu y crois ? Minet-Chéri, est-ce que tu y crois ? Si tu y crois...

Je perdis contenance. Une fleur de givre que j'étais seule à voir, qui tintait suspendue dans l'air et s'appelait «Noël», s'éloigna de moi.

— Mais je ne te gronde pas, dit ma mère. Tu n'as rien fait de mal. Donne-moi cette timbale. Elle est vide.

C'est peu de jours, peu de nuits après que je fus éveillée, avant le jour, par une présence plutôt que par un bruit. Habituée à coucher dans une chambre très froide, j'ouvris les yeux sans bouger, pour ne pas déplacer le drap que j'étirais jusqu'à mon nez, ni l'édredon de duvet qui gardait chauds mes pieds sur le cruchon d'eau bouillante. L'aube d'hiver et ma veilleuse rose en forme de tour crénelée divisaient ma chambre en deux moitiés, l'une gaie, l'autre triste. Vêtue de sa grosse robe de chambre en pilou[14] violet, doublée de pilou gris, ma mère était debout devant la cheminée et regardait mon lit. Elle chuchota très bas : «Tu dors ?» et je faillis lui répondre en toute sincérité : «Oui, maman».

Elle tenait d'une main mes sabots qu'elle posa sans bruit devant l'âtre vide, et sur lesquels elle équilibra un paquet carré, puis un sac oblong[15]. Elle empanacha le tout d'un petit bouquet d'ellébores[16], celles qui fleurissaient tous les hivers

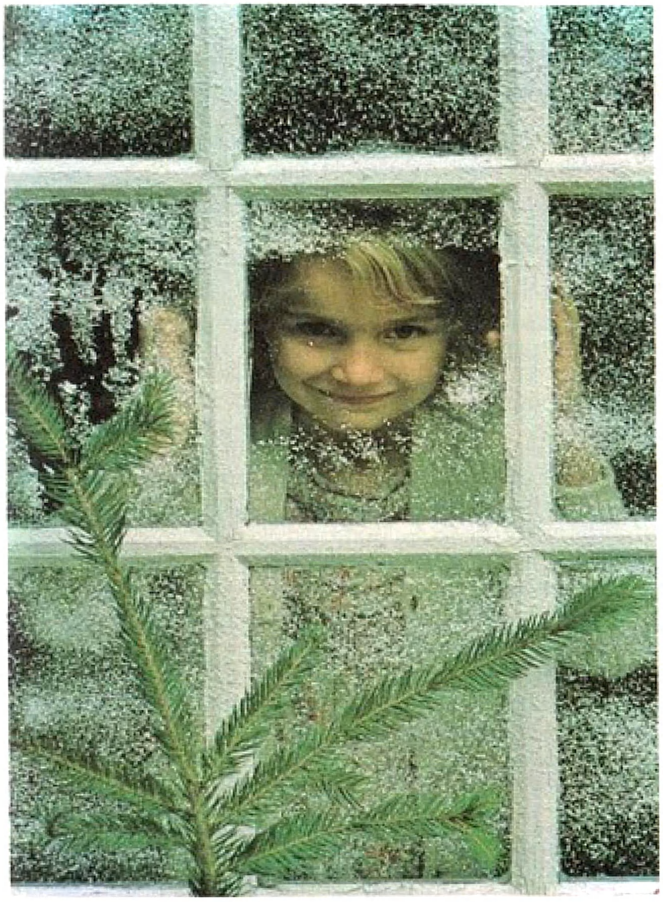
12. Formule enfantine de serment.

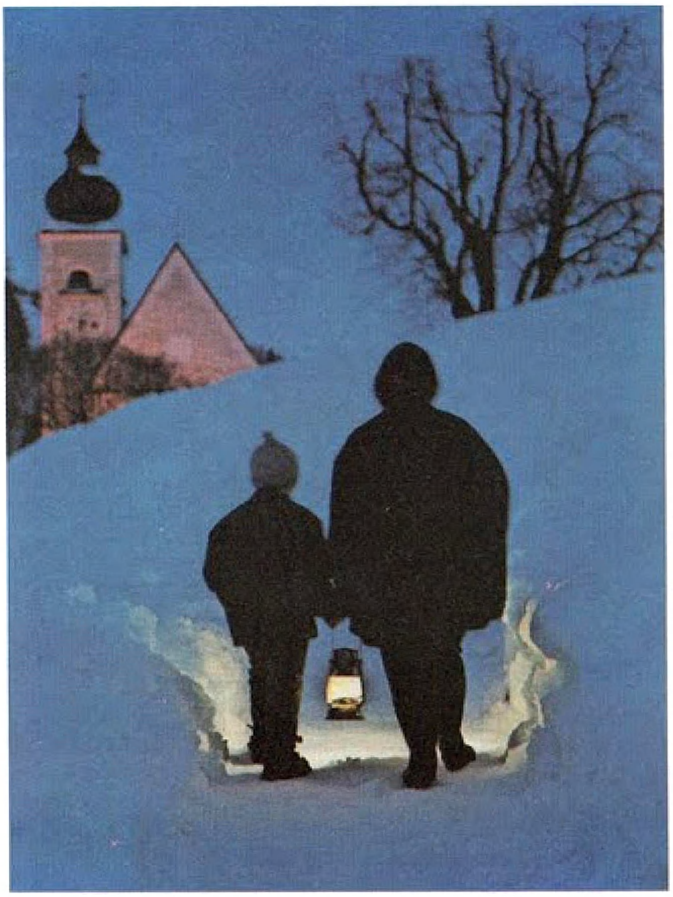
13. Commune de l'Yonne, près de Saint-Sauveur.

14. Tissu de coton pelucheux (latin *pilus*, poil).

15. Plus long que large.

16. L'*ellébore* noir (le mot est d'ordinaire masculin) a des feuilles d'un vert sombre très découpées.


Ph. © Méry - Vloo


Ph. © K. Bammer - ZEFA - Vloo

a. Trouvez une légende pour chacune de ces photographies.
b. D'après ces documents, expliquez ce qu'a de féerique, surtout pour les enfants, la période de Noël.
c. S'il s'agissait d'illustrer des cartes postales, comment utiliseriez-vous chacune de ces images ? Justifiez votre choix.

---

sous la neige dans le jardin et qu'on nomme roses de Noël. Je crus alors qu'elle allait sortir, mais elle se dirigea vers la fenêtre, souleva distraitement le rideau...

Elle avait sous les yeux, peut-être sans les voir, le jardin d'en face, noir sous une neige mince et trouée, la rue déclive[17], la maison de Tatave le Fou, les thuyas[18] toujours verts de Mme Saint-Aubin, et le ciel d'hiver qui tardait à s'ouvrir. Elle mordait son ongle avec perplexité.

Tout à coup elle se retourna, glissa sur ses «feutres» vers la cheminée, enleva les deux paquets par leurs ficelles croisées et planta les ellébores entre deux boutonnières de son corsage. Elle pinça de son autre main les «bricoles»[19] de mes sabots, pencha sa tête un moment dans ma direction comme un oiseau et partit.

Le matin du 1er janvier, je retrouvai, à côté de l'épais chocolat fumant, les paquets ficelés d'or, livres et bonbons. Mais je n'eus plus, de toute ma jeunesse, de cadeaux de Noël — d'autres cadeaux de Noël que ceux que Sido m'avait

17. En pente (latin : *declivis*).
18. Genre de conifères.
19. Brides de cuir.

apportés cette nuit-là : ses scrupules, l'hésitation de son cœur vif et pur, le doute d'elle-même, le furtif hommage que son amour concéda à l'exaltation d'une enfant de dix ans.

COLETTE, *La fleur de l'âge*, Hachette éd.

Comprenez le texte

1. Résumez chacune des trois parties du texte.
2. Précisez les sentiments de Colette pendant ses premiers mois de catéchisme, en relevant les expressions qui les traduisent ; comment explique-t-elle ce qu'elle éprouvait (l. 33) ?
3. Quelle est l'attitude de «Sido» devant les sentiments de sa fille (l. 34-72) ?
4. Pourquoi l'enfant perd-elle contenance sous le regard de sa mère (l. 64-72) ?
5. Analysez le drame qui se joue dans l'esprit de «Sido» (l. 92-102) ; expliquez l'importance des «cadeaux» dont il est question l. 105-109.

Rédigez et discutez

6. Imaginez ce qu'a pensé la petite Colette en observant les démarches de sa mère (l. 73-109).
7. Auriez-vous agi comme «Sido» ? Pourquoi ?
8. Vous avez cessé un jour de croire à la légende du Père Noël. Racontez le Noël qui a suivi cette révélation et dites les sentiments que vous avez éprouvés au souvenir des Noëls passés.
9. **Débat.** Que pensez-vous de la tradition de faire des cadeaux à Noël, et de celle qui les attribue, selon les pays, au Petit Jésus (l. 23), au Père Noël ou à saint Nicolas ?
10. **Débat.** Père Noël, œufs de Pâques, petite souris qui emporte les dents de lait, contes de fées : autant de légendes enfantines que d'aucuns, comme « Sido », voudraient écarter. Les raconterez-vous ou non à vos enfants ? Pourquoi ?

A l'occasion de ce texte...

11. **Vocabulaire.** Colette présente certains mots sous une curieuse orthographe (l. 23 ; 26 ; 31). Pourquoi ? Qu'est-ce que le jargon, le patois ? Relevez dans le texte un ou plusieurs exemples de chacun de ces idiomes.
Citez des noms désignant, comme *jargon* et *patois*, différents niveaux de langue.
12. **Une phrase.** Comment est construite la phrase des lignes 14-19 ? Faites une phrase analogue à propos d'une discipline scolaire nouvelle pour vous et qui vous plaît.
13. **Français et grec.** Le mot *panacée* contient l'élément grec *pan* qui signifie *tout* : peut-on dire *une panacée universelle* ? Cherchez d'autres mots comportant ce même élément et précisez leur sens.

- **Champ sémantique.** *Nous respirions* (l. 5). Quel est ici le sens de ce verbe ? Utilisez-le dans des phrases faisant apparaître les diverses significations qu'il peut revêtir.

« L'homme qui marchait dans sa tête »

A vingt-quatre ans, à la suite d'un accident, Patrick s'est trouvé paralysé des deux jambes ; depuis, il ne peut plus se déplacer que sur un fauteuil roulant. Courageusement, il a livré un long combat pour vaincre son corps et il est parvenu ainsi à reconquérir sa liberté : il est aujourd'hui reporter-photographe et parcourt le monde entier. Dans L'homme qui marchait dans sa tête *où il raconte cette lutte de tous les instants, voici l'épisode émouvant où il sort de l'hôpital en cachette, pour la première fois par ses propres moyens.*

J'ai remarqué depuis longtemps qu'André s'éclipse silencieusement pendant des heures, la nuit. J'attends la fin du jour, il m'a promis de m'expliquer, et pour une fois «l'extinction des feux» à 6 h 30 me semble ne jamais venir.

Les ronflements se sont faits plus forts. Déjà le concerto pour soupirs et gémissements commence en sourdine. André, après un regard sur sa montre, écarte ses draps et me fait signe de l'imiter. Je suis maladroit et traîne, ma chaussure tombe sur le sol en faisant un bruit à réveiller un régiment d'infirmiers. André a ouvert la porte, la lumière bleue des veilleuses recouvre son visage comme un châle d'Orient. Il se cale au fond de l'ascenseur où je le suis. Longue descente jusqu'au sous-sol. André allume sa torche électrique, la fixe le long de sa jambe et s'engage dans un long couloir. Il bouge son fauteuil avec une dextérité de virtuose, et je ne peux pas suivre. Il m'attend sans impatience à l'entrée d'un énorme boyau, le tunnel qui nous sépare de l'hôpital cantonal, et qui descend en pente douce sur plusieurs centaines de mètres. Nos ombres déformées s'agitent sur les canalisations qui longent les murs. La trajectoire d'André est parfaite et rapide, je suis tant bien que mal en louvoyant[1]. Le boyau se resserre, devient couloir que termine une barrière. Derrière, un poste de garde, à l'intérieur, un veilleur de nuit. La difficulté est de bien choisir le moment. L'homme finira bien par relâcher son attention, absorbé par sa lecture ou gagné par le sommeil.

1. Terme maritime signifiant naviguer en zigzag ; d'où : *se déplacer en zigzag.*

Buste plié sur les genoux, André s'élance pour franchir les dix derniers mètres qui le séparent du poste. Voilà le dossier de sa chaise juste au-dessous du carreau éclairé. André semble hésiter, écoutant peut-être, puis il glisse à nouveau et atteint la zone d'ombre qui marque la liberté.

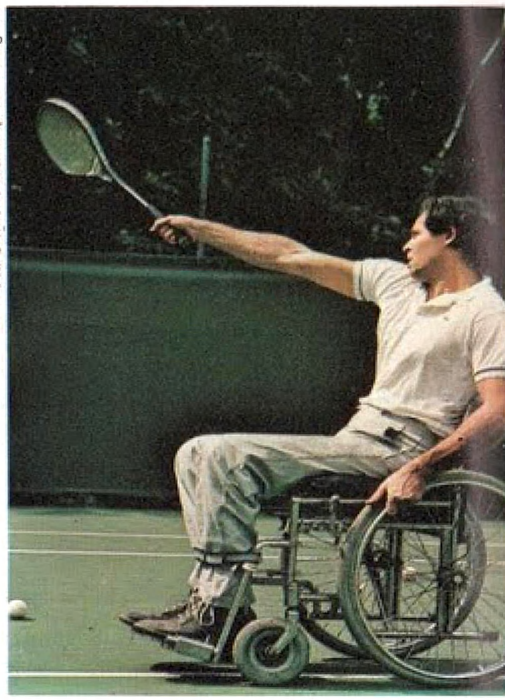
Mon cœur bat la chamade[2], la sueur coule dans mon dos. J'ai peur de faire trop de bruit et j'ai du mal à tourner les roues. Je plie le buste, les cheveux me tombent dans les yeux. Je crains d'accrocher quelque chose avec les poignées de mon dossier...

2. *Est affolé.* La chamade est l'appel de tambours et trompettes par lequel les assiégés faisaient savoir aux assiégeants qu'ils capitulaient.

Je suis au côté d'André. Nous gravissons ensemble une petite rampe qui débouche sur un parking, et des paquets de vent frais nous frappent. J'enfile mon pull de marin; je suis heureux, ce soir la nuit est si belle.

La dernière cour déserte est franchie dans les rires. L'angle d'une rue, un trottoir. De l'autre côté, les lumières d'un café clignent de l'œil. André bascule son fauteuil sur les roues arrière et, d'un mouvement sec d'acrobate, franchit le trottoir en sautant. Je suis incapable d'en faire autant. Je ne vais quand même pas attendre là, après tout ce chemin défendu. Je me jette à mon tour, rate mon coup et m'étale de tout mon long, tandis que les roues du fauteuil tournent bêtement dans la nuit. Déjà André est de retour avec la patronne qui m'aide à me réinstaller. On rit tous les trois comme des gosses, attablés sous une lampe devant une bouteille de blanc...

Retour sans problème. La pente du tunnel est rude à



Ph. © Michel Thersiquel - Fotogram

A gauche, jeune handicapé jouant au ballon.
A droite, Patrick Segal jouant au tennis.

a. Quel effet a recherché l'opérateur ? Comment a-t-il procédé ?
b. A quoi reconnaît-on la volonté et l'énergie des deux handicapés ?
c. Quelles réflexions vous inspirent ces deux documents et le timbre d'Albert Decaris reproduit au bas de cette page ?

---

remonter, je dois m'arrêter une bonne dizaine de fois, à bout de souffle. Juste comme nous atteignons nos lits, la porte s'ouvre sur l'infirmière de nuit qui vient faire sa ronde. J'ai eu le temps de tirer les draps sur moi. André a replacé son casque sur ses oreilles comme si les Pink Floyd étaient au rendez-vous. Il y aura encore d'autres tunnels, d'autres rires au bout... Pauvres aventures nocturnes. Grâce à vous, combien de journées mornes ont pu couler légères, combien de réflexions amères et jalouses des pensionnaires exclus ont glissé sans m'atteindre. Sans ces premiers pas hors du cercle, où serais-je aujourd'hui, dans quel hôpital morne à traîner mes tristes roues ?

La lutte avec mon corps a repris, quotidienne, dirigée par Ève aux yeux fauves. Ce matin, dans le jardin où elle vient de me descendre, le printemps pousse les petites fleurs blanches à crever la surface de la terre. J'ai le cœur serré. Je n'ai pas envie de ce soleil, ni du printemps ni du rire des filles. Je veux repartir vers la salle de culture physique, je veux me battre pour réveiller ma vie endormie dans mon corps.

Timbre d'Albert Decaris pour les « Jeux mondiaux des handicapés physiques », Saint-Etienne 1970
Ph. Jeanbor © Photeb © by ADAGP, 1979

La barre est là, chargée de fonte. Il fait chaud derrière les baies vitrées et mon maillot trempé colle à ma peau. *Continuer, continuer...* Un jour peut-être mes bras soulèveront mon corps.

Patrick SEGAL, *L'homme qui marchait dans sa tête,* Flammarion éd.

Comprenez le texte

1. Quels sentiments successifs Patrick éprouve-t-il ? Relevez les mots et expressions exprimant chacun d'eux.
2. Quelle image d'André l'auteur nous propose-t-il ? Comment le voit-il par rapport à lui-même et quelle semble être son influence ?
3. Expliquez : *a) le concerto pour soupirs et gémissements commence en sourdine* (l. 5-6) ; *b) une dextérité de virtuose* (l. 15) ; *c) les lumières d'un café clignent de l'œil* (l. 42-43).
4. Quelques expressions évoquent l'hôpital et les autres malades. Quelles impressions suggèrent-elles ?
5. Comment la vue du printemps est-elle ressentie par Patrick, et pourquoi ?
6. Quel bénéfice a apporté à Patrick cette escapade nocturne ?

Rédigez et discutez

7. **Entretien.** P. Segal s'est trouvé paralysé des membres inférieurs. Quelles sont les différentes réactions possibles dans un tel malheur ? Quelles qualités lui ont été nécessaires pour s'en sortir ?
8. Après avoir lu cet extrait, quel sens donnez-vous au titre de l'ouvrage : *L'homme qui marchait dans sa tête* ?
9. Imaginez un dialogue entre P. Segal, devenu photographe-reporter, et un autre handicapé (adulte ou enfant) qu'il cherche à persuader de suivre son exemple.

A l'occasion de ce texte...

10. **Vocabulaire.** Cherchez des synonymes de *dextérité*. Employez chacun d'eux dans une phrase de votre invention.
11. **Grammaire.** *Je suis heureux, ce soir la nuit est belle.* Quel lien logique unit les deux propositions ? Trouvez toutes les transformations possibles de cette phrase.
12. **Exposé.** Présentez *Lève-toi et marche,* d'H. Bazin, en lisant les passages qui vous ont frappé. Qu'y a-t-il de commun entre P. Ségal et l'héroïne de ce roman ?

● **Jeu sémantique : à + infinitif.** Qu'exprime la préposition **à** dans « un bruit **à réveiller...** » (l. 9) ? Comparez ce tour à ceux qu'on pourrait lui substituer pour exprimer la même relation. Composez des phrases où d'autres relations seront exprimées par la préposition **à** suivie de l'infinitif ou (exercice plus amusant) suivie du *même* infinitif.

Si...

L'écrivain anglais Rudyard Kipling (1865-1936), auteur du Livre de la jungle, *a écrit aussi des poèmes. Dans celui-ci, il donne en modèle, à son fils, le portrait moral d'un homme digne de ce nom.*

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir...

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties[1] par des gueux[2] pour exciter des sots,
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles
Sans mentir toi-même d'un mot ;

1. Faussées, rapportées de façon mensongère.
2. Coquins, fripons, personnes malhonnêtes.

Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois,
Et si tu peux aimer tous tes amis en frères,
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;

Si tu sais méditer[3], observer et connaître,
Sans jamais devenir sceptique[4] ou destructeur ;
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,
Penser sans n'être qu'un penseur ;

Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu sais être bon, si tu sais être sage
Sans être moral ni pédant[5] ;

Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront,

Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la gloire,
Tu seras un homme, mon fils.

3. Réfléchir.
4. Incrédule, blasé
5. Sans faire la leçon à tout le monde.

Rudyard KIPLING, trad. André MAUROIS,
Les silences du colonel Bramble, Grasset éd.

Ph. © Jean-Pierre Le Bihan - Fotogram

a. Voyez-vous pourquoi cette photo a été choisie pour illustrer ce poème ?
b. Imaginez les sentiments et les paroles des deux personnages.
c. D'après ce document, qu'appelle-t-on, en photographie, la profondeur de champ ?

Comprenez le texte

1. Étudiez la structure logique du poème : quel est le rôle grammatical de chaque strophe ? Quelles sont les formules qui reviennent sans cesse ? Quelle est l'impression produite par ces reprises et le ton qui en résulte ?
2. En quoi la versification renforce-t-elle ce ton (composition des strophes, mesure des vers, nature des rimes) ?
3. Dans chacune des six premières strophes relevez sur deux colonnes : *a)* les obstacles dont l'homme doit triompher.
b) Les qualités qui lui sont nécessaires pour l'emporter. Parmi ces obstacles, quels sont selon vous les plus difficiles à surmonter, et pourquoi ?
4. Pourquoi le poète appelle-t-il *Triomphe* et *Défaite* deux *menteurs ?* Pourquoi faudrait-il les accueillir *d'un même front ?*
5. Comment comprenez-vous les v. 25 et 26 ? Quel est le mot le plus important du poème, et quel sens lui donnez-vous ?

Rédigez et discutez

6. Parmi les circonstances défavorables évoquées dans le poème, choisissez-en une comme sujet d'un récit dont le héros se montrera vraiment « un homme ».
7. Résumez l'idéal proposé par le poète. Vous semble-t-il facile à réaliser ? Justifiez votre

opinion. Quelle qualité vous paraît la plus belle, la plus difficile à mettre en action, et pourquoi ?

8. Pouvez-vous trouver d'autres qualités que vous exigeriez d'un «homme» ? Présentez-les à la façon de l'auteur.

A l'occasion du texte...

9. **Style.** Imitez la construction de ce poème dans une phrase aboutissant, à votre choix, à la formule : tu seras un vrai sportif..., une bonne secrétaire..., un ami véritable...
10. **Grammaire.** *a)* Employez les expressions *si seulement, si encore, encore si* pour exprimer une supposition. Précisez la nuance introduite par les adverbes.
b) Si tu réunis toutes ces qualités, tu seras un homme : remplacez la conjonction *si* par la locution conjonctive *à supposer que*. Notez le mode employé dans la proposition subordonnée. Trouvez tous les substituts possibles à cette proposition.
11. **Sans.** Relevez dans le texte, en les classant, les diverses constructions de **sans.** Employez-les dans des phrases de votre composition. De quels homophones convient-il de distinguer **sans** ?

● **Négatif ou affirmatif ?** Comparez le sens et l'emploi de *jamais* aux v. 14 et 26. Connaissez-vous d'autres emplois de cet adverbe ? Citez des locutions ou des phrases de votre invention contenant *jamais*.

« La vie à se partager »

Malgré ses peines, avec toutes les joies qu'elle nous offre, la vie n'est-elle pas, par elle-même, le don le plus beau ? Durement éprouvé par la perte d'un être très cher, Paul Eluard (1895-1952) nous dit dans ces deux poèmes les conditions favorables pour que nous puissions goûter toutes ces joies.

Et un sourire

La nuit n'est jamais complète
Il y a toujours puisque je le dis
Puisque je l'affirme
Au bout du chagrin une fenêtre ouverte
Une fenêtre éclairée
Il y a toujours un rêve qui veille
Désir à combler faim à satisfaire
Un cœur généreux
Une main tenue une main ouverte
Des yeux attentifs
Une vie la vie à se partager

Nous deux

Nous deux nous tenant par la main
Nous nous croyons partout chez nous
Sous l'arbre doux sous le ciel noir
Sous tous les toits au coin du feu
Dans la rue vide en plein soleil
Dans les yeux vagues de la foule
Auprès des sages et des fous

Parmi les enfants et les grands
L'amour n'a rien de mystérieux
Nous sommes l'évidence même
Les amoureux se croient chez nous

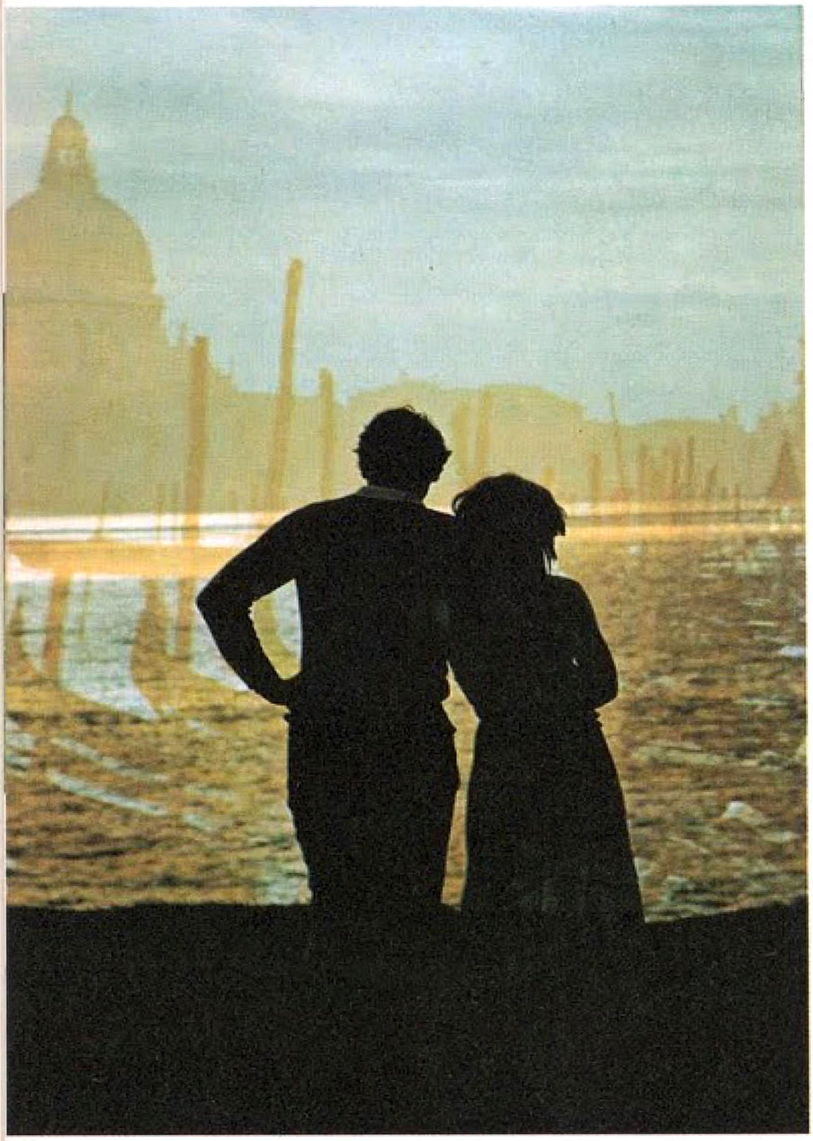
Paul ÉLUARD, *Le phénix*, Seghers éd.

Un couple à Venise.

a. Qu'est-ce qu'un cliché dans les arts plastiques, en photographie, en littérature ? Quels clichés littéraires découvrez-vous dans cette photo ?

b. Qu'est-ce qui suggère le mieux le bonheur du couple, le poème ou la photo ? Justifiez votre réponse.

c. Quel est le rôle de la lumière dans cette composition ? L'utilisation du contre-jour est-elle la même que dans la photo de la p. 41 ?



Ph. © Alain de Vomecourt - Vloo

Comprenez le texte

Et un sourire.

1. Précisez le contraste sur lequel sont construits les v. 1-5.
2. Qu'a de singulier l'expression *un rêve qui veille* ? Quel sentiment laisse-t-elle percer ?
3. Quel autre vers vous paraît le mieux annoncer le v. 11 ?
4. Par quels procédés de style le poète fait-il percevoir la profondeur de sa conviction ?

Nous deux.

5. Quels sentiments les deux premiers vers mettent-ils en évidence ?
6. De quelle manière le poète illustre-t-il l'adverbe *partout* ? Qu'exprime-t-il par le choix des lieux qu'il évoque ?
7. Comment comprenez-vous les v. 9 et 10 ?
8. A quel autre passage le dernier vers fait-il pendant ? Qu'a voulu exprimer le poète par ce rapprochement ?

Rédigez et discutez

9. **Discussion.** De quelles sources de bonheur ces deux poèmes nous aident-ils à prendre conscience ? Pensez-vous qu'ils puissent aider à mieux aimer la vie ? Justifiez votre point de vue.
10. Choisissez dans les vers du premier poème le thème d'une histoire, vécue ou imaginaire, montrant que «la nuit n'est jamais complète».

A propos de ces textes...

11. A la manière d'Éluard, rédigez quatre vers commençant par *Il y a*, et que vous pourriez intercaler entre les deux derniers vers du premier poème.
12. **Versification.** Quelles remarques faites-vous sur la versification des deux poèmes ? Quelles ressemblances, quelles différences découvrez-vous dans leur forme ?
13. Renseignez-vous sur la légende du **Phénix.** Devenu veuf, Éluard venait de connaître un nouvel amour lorsqu'il a écrit ces poèmes : comprenez-vous pourquoi ce recueil a été intitulé *Le phénix* ? et la relation établie entre ces deux poèmes et le titre du recueil ?

● **Test de discernement.** Analysez la proposition «*puisque je le dis*» (v. 2). Comprenez-vous sa relation *logique* avec le reste de la phrase ?

A propos de la vie, ses peines, ses joies

I. En relisant les textes

1. Quel texte vous a le plus frappé(e) ? S'agit-il de joie, de peine, à quelle occasion, sous quelles manifestations ? Quelle conclusion ou quelle leçon en tirez-vous ?
2. Précisez brièvement chacun des aspects de la vie évoqués dans ce chapitre.
3. Relevez, à travers ce chapitre, les passages qui vous semblent le mieux exprimer la confiance dans le pouvoir, pour l'homme, d'être heureux ou de rendre ses semblables heureux.
4. Résumez très rapidement chacun des textes puis rédigez de courtes transitions permettant de les lier entre eux.
5. A quelles conclusions l'ensemble des textes présentés vous paraît-il conduire ? Êtes-vous d'accord avec ces conclusions ou non ? Dites pourquoi.

II. Vocabulaire

1. Donnez le sens des mots suivants : *déchirement, déplaisir, désenchantement, désolation, désespoir, détresse.* Qu'ont-ils de commun dans leur formation ? Classez-les selon le degré d'intensité du sentiment qu'ils expriment et rédigez une phrase avec chacun d'eux.
2. En les employant dans des phrases qui mettent leur sens en évidence, donnez d'autres mots exprimant la peine.
3. En les classant dans un ordre ascendant, donnez des mots exprimant la joie. Formez une phrase avec chacun d'eux.
4. *Être mal (ou bien) dans sa peau, voir la vie en noir (ou en rose) :* donnez d'autres expressions imagées exprimant un état moral que vous expliquerez par une courte phrase.

III. Rédigez des paragraphes

1. En *un seul* paragraphe, résumez :
   - la recherche de Médor (texte p. 37) ;
   - les échecs successifs évoqués p. 35 ;
   - les conseils de J. Prévert (p. 40) ;
   - ce qu'a fait Sido dans la chambre de Colette (p. 47) ;
   - l'escapade de Patrick Segal (p. 50).
2. En *deux* paragraphes, évoquez :
   - les ressemblances et les différences entre les récits de Colette (p. 47), et de Bradbury (p. 42) ;
   - les deux visages de l'humanité d'après le texte de Kipling (p. 53) ;
   - l'anecdote de *La Fusée* (p. 42) : le projet et les préparatifs (§ 1) ; le « voyage » et le retour (§ 2).

IV. Entraînement à la composition française

Voir les conseils donnés page 31.

1. A travers ce chapitre faites un inventaire : *a)* de ce qui peut provoquer souffrance et malheur ; *b)* de ce qui permet à l'homme de connaître le bonheur. Classez ces différents aspects de la peine et de la joie. Rédigez ensuite une composition française sur l'homme devant le malheur et le bonheur.
2. Imaginez et racontez une anecdote évoquant l'amitié heureuse ou malheureuse entre un enfant et un animal.
3. A choisir, quel animal domestique préféreriez-vous avoir : un chien ou un chat ? Justifiez votre préférence.
4. Vers quel poème de ce chapitre va votre préférence ? Est-ce pour sa forme (qualités de la versification et du style) ou pour son fond (idées et sentiments exprimés) ou pour les deux à la fois ?
5. Vous avez un jour éprouvé une grande joie. Exposez dans quelles circonstances et tentez d'exprimer comment cette joie s'est manifestée en vous.

V. L'expression de la peine et de la joie à travers les arts

1. Choisissez une reproduction d'un tableau qui vous paraît bien exprimer la douleur ; décrivez ce tableau en faisant ressortir tous les éléments qui concourent à évoquer la souffrance.
2. Choisissez une reproduction d'un tableau exprimant la joie ou le bonheur ; décrivez ce tableau en faisant ressortir les éléments qui contribuent à évoquer ces sentiments.
3. Écoutez la *IXe Symphonie* de Beethoven qui se termine par un chœur chantant l'*Hymne à la joie* de Schiller. Quelles impressions cette musique fait-elle naître en vous ? Quels sentiments le compositeur a-t-il voulu éveiller ?

Métiers

Cultivateur : les œillets

Dans L'eau des collines, *Marcel Pagnol (1895-1974), raconte l'histoire d'Ugolin, jeune paysan des environs de Marseille qui, entre les deux dernières guerres, veut se lancer dans la culture florale, alors moins développée que de nos jours. Mais comment obtenir l'agrément de son oncle, le vieux Papet qui ne connaît que les cultures traditionnelles ?*

Pendant son service militaire à Antibes, Ugolin avait eu pour voisin de chambrée[1] un garçon fort sympathique, Attilio Tornabua, qui lui avait dit : «Moi, je suis paysan comme toi. Je fais des fleurs.»

Cette idée lui avait paru si extravagante qu'il avait d'abord cru à une plaisanterie. Mais Attilio l'avait invité à dîner un dimanche chez son père, et Ugolin avait été ébloui.

Aristotèle Tornabua raconta à table qu'il était arrivé du Piémont[2] trente ans plus tôt, avec un pain et quelques oignons dans sa musette, et une paire de souliers accrochés à son épaule, pour les «économiser». Et maintenant, il avait une grande ferme, aussi jolie qu'une maison de la ville, avec des rideaux bleus à toutes les fenêtres, et une porte vernie ; une salle à manger avec un buffet sculpté, et des chaises dont le siège élastique était fait de fibres de rotin. Madame Aristotèle portait des cols et des manchettes de dentelle, un collier en or, des pendants d'oreille étincelants, et la bonne était aussi jolie qu'une dame. Attilio avait deux bicyclettes, deux fusils de chasse, un bateau pour aller à la pêche, et à table, on avait mangé un gigot de mouton entier, en buvant du vin cacheté ! et tout ça, en cultivant des œillets !

C'est pourquoi chaque soir à cinq heures, quand ils avaient «quartier libre»[3], Ugolin allait avec son camarade travailler dans les champs d'œillets, pour apprendre, et le jour de son congé définitif, il avait rapporté en cachette aux Bastides[4] une trentaine de boutures. Sans rien en dire au Papet, il les avait plantées derrière Massacan[5], avec tout le soin d'un vrai «fleuriste».

1. Chambre où logent les soldats.

2. Région du nord de l'Italie.

3. Autorisation de quitter la caserne.

4. Les Bastides Blanches : le village d'Ugolin.

5. Nom du mas dont Ugolin est le propriétaire.

Ph. © Appollot, Grasse

Cueillette des œillets près de Nice.

a. Croyez-vous que cette culture soit une activité de «paysans de fantaisie»? Aimeriez-vous ce métier et pourquoi?

b. Quelle est l'importance du premier plan par rapport aux autres? Comparez avec ce que serait la photo si le cadrage plaçait au premier plan les deux personnages.

Il les avait ensuite entourées d'une haie de romarins[6], pour les abriter d'un coup de mistral possible, et surtout les dérober à la vue de quelque chasseur égaré, qui aurait pu en parler au village.

Il les couvrait chaque soir avec de vieilles couvertures tendues sur des perches horizontales, sous une épaisse couche d'herbes sèches, et chaque matin, il avait tiré de son puits une dizaine de seaux d'eau pour les arroser une à une avec un véritable amour.

Dès qu'ils eurent contourné la bastide[7], Ugolin montra la petite plantation d'un geste triomphal.

Le Papet stupéfait regarda les fleurs resplendissantes, puis se tourna vers son neveu, regarda de nouveau les fleurs, et dit enfin :

— C'est à ça que tu t'amuses?

Alors, Ugolin parla longuement des cultures d'Attilio et de sa belle maison... Le Papet grognait, haussait les épaules, et conclut :

— Tu as beau dire, c'est des paysans de fantaisie.

Mais Ugolin cueillit une trentaine d'œillets épanouis, en lia le bouquet avec un brin de raphia, le plia dans un journal, et força le Papet à le conduire à Aubagne[8] avec le boghey[9].

Là, il entra résolument dans un beau magasin de fleuriste, déchira le journal, posa le bouquet sur le comptoir, et dit :

— Qu'est-ce que vous m'en donnez?

6. Petit arbuste aromatique.

7. En Provence, petite maison à la campagne. Dans le chapitre précédent, Ugolin a enfin décidé de mettre le Papet au courant, en lui montrant sa plantation secrète.

8. Petite ville des Bouches-du-Rhône, à 16 km de Marseille.

9. Sorte de petit cabriolet découvert. On écrit aussi boghei, boguet et buggy (de l'anglais buggy).

Le patron, qui avait une barbiche blanche, et tout chauve avec des lorgnons, prit en mains les fleurs, les examina, et dit :

— Ça, c'est du beau !

— C'est du Malmaison, dit Ugolin.

— Belles queues, reprit le fleuriste.

— Qu'est-ce que vous m'en donnez ?

— Si vous étiez venu en février, je serais bien allé jusqu'à cinquante sous... Mais en ce moment, c'est la fin de la saison...

Il examina de nouveau les œillets, et les flaira.

— Ça vaut quand même vingt sous[10]. D'accord ?

— D'accord, dit Ugolin. Et il fit un clin d'œil au Papet pendant que le fleuriste comptait les fleurs.

Le vieillard pensait :

— Vingt sous, c'est le prix de deux kilos de pommes de terre, ou d'un litre de vin[11]... Pour un bouquet comme ça, c'est quand même intéressant.

Mais le fleuriste, souriant, dit à Ugolin :

— Vous avez dix francs ?

— Oui, dit Ugolin, qui fouilla ses poches. Le Papet n'y comprit plus rien. Pourquoi dix francs ?

Alors le fleuriste prit la pièce de dix francs et tendit en échange un billet de cinquante francs, qu'Ugolin mit dans sa poche.

Sur le chemin du retour, que le mulet connaissait mieux que l'aller, le Papet se taisait, tenant les rênes molles. Ugolin dit :

— Je te fais remarquer que : premièrement ces boutures, Attilio les avait jetées, parce qu'elles étaient un peu «passides»[12]. Deuxièmement : j'ai pas pu les planter avant ma libération, ce qui fait que je les ai mises en terre un bon mois trop tard. Troisièmement, j'ai pas eu de migon, le fumier de mouton, que c'est la gourmandise des œillets. Quatrièmement...

— Quatrièmement, dit le Papet, il t'a donné quarante francs, et ça prouve que tu avais raison, et que c'est ça qu'il faut faire. Puisqu'il y a tant de gens qui sont assez couillons pour acheter des fleurs plus cher que le bisteck[13], il faut faire des fleurs...

10. Un franc ancien.

11. Ces prix sont de ceux que l'on pratiquait vers 1930.

12. Passées, flétries. Terme dialectal.

13. Bifteck.

Marcel PAGNOL, *Jean de Florette, L'eau des collines*, avec l'aimable autorisation de Madame Jacqueline Pagnol.

Comprenez le texte

1. Précisez le contraste qui montre le succès d'Aristotèle (l. 8-21). Quels détails amusants expriment sa réussite aux yeux d'Ugolin ?
2. Expliquez les précautions prises par Ugolin.
3. Expliquez la surprise du vieillard ; selon lui, que devrait cultiver un véritable paysan ?
4. Quelle est la méprise du vieil homme à propos du prix offert par le fleuriste, d'après les l. 61-77 ? Dans quelle mesure sa pensée (l. 67-91) va-t-elle évoluer ? Qu'y a-t-il d'amusant dans le dialogue des l. 81-91, et que nous révèle-t-il de chacun des personnages ?
5. De quelle qualités Ugolin a-t-il fait preuve pour arriver à convaincre son oncle ?

Rédigez et discutez

6. Tulipe noire, rose bleue, ou telle autre variété inconnue, quelle fleur extraordinaire voudriez-

vous «inventer»? Ou bien vos préférences vont-elles aux fleurs des jardins et des champs? Donnez les raisons de votre choix.

7. **Rédaction** (au choix). *a)* Ugolin parle au Papet «des cultures d'Attilio et de sa belle maison». *b)* Ugolin raconte à Attilio la plantation des œillets et leur présentation au Papet.
8. **Entretien.** Précisez la place que tiennent les fleurs dans notre vie. Comment expliquez-vous qu'elle soit aussi importante?

A l'occasion de ce texte...

9. **Vocabulaire.** *Œillet* vient du latin *oculus* (œil) qui a donné en français les formes : œil, aveugle (*ab* + *oculus* : privé d'œil) oculaire. Donnez des mots relevant de ces formes, en distinguant les mots d'origine populaire et les mots de formation savante.
10. **Grammaire.** Mettez au *discours indirect* les deux répliques des l. 81-91 : Ugolin dit que... Le Papet ajouta que... (rectifier, au discours direct, les tours incorrects).
11. **Enquête** (en équipe). *a)* Renseignez-vous sur la culture florale (pays, régions, spécialisation...). Quelle place tient-elle dans notre agriculture? *b)* Les professions dépendant de la culture et de la vente des fleurs.
12. **Jeu scénique.** Mettez en scène les dialogues des l. 53-91, puis jouez les deux scènes.

● **Trouvez la meilleure formule.** «*Ce qui fait que je les ai mises en terre, etc.*» (l. 84-85). Quelle est la relation entre cette idée et celle de la proposition précédente? Cherchez tous les moyens par lesquels il est possible d'exprimer cette même relation.

Couturière : « ta » robe

Edmonde Charles-Roux s'est passionnée pour la vie contrastée de Gabrielle Chanel, dite Coco Chanel (1883-1971), qui, née d'une humble famille cévenole, conquit la célébrité après avoir fondé à Paris une maison de couture où elle créa un style (les tailleurs Chanel) et des parfums comme le N° 5. En 1936, la maison de couture est occupée par les grévistes ; et Chanel, ne pouvant y entrer, s'irrite.

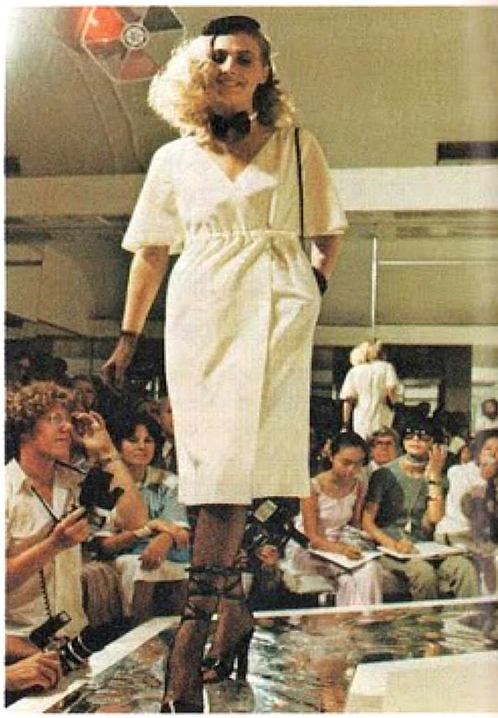
Ce qui la choquait ce n'était pas tant la grève en soi, mais que ses filles[1] aient *cassé le métier*, foulé aux pieds *son* travail, *son* œuvre, tout ce qui incarnait, pour elle, la conquête de la respectabilité[2].

Comment aurait-elle pu comprendre? Tout s'y opposait. Et par exemple, qu'en couture, l'œuvre et l'ouvrière mutuellement s'éclairent, au point qu'au bout du compte, on ne parvient plus à les dissocier. Chez Chanel, il était plus qu'ailleurs impossible de s'arracher à cette confusion. Les miroirs peut-être, qui favorisaient l'identification de l'ouvrière avec la robe en cours d'essayage, multipliant l'image ouvrière + robe, ouvrière + robe, à l'infini... Et le grand escalier aussi qui, du fait qu'il n'en existait point d'autre, servait aux ouvrières autant qu'aux clientes. Aux heures de sortie, les ateliers s'y éparpillaient par bandes. On les regardait passer comme des volées de moineaux.

Mais que ce fût chez Chanel ou ailleurs, partout et toujours le parler de couture participe à cette confusion. Si le salon demande : «L'essayage de Madame X...», une fois transmis, l'ordre devient : «Manon, c'est pour *ta* robe.» Ce qui équi-

1. *Ses* ouvrières.

2. Considération, droit d'être respectée (Chanel avait eu des débuts difficiles).



Ph. © Raymond Delalande - L'Aurore

A gauche : atelier de flou chez Nina Ricci.
A droite : présentation de mode chez Courrèges.

a. Décrivez l'atmosphère de l'atelier (cadre, personnages) et, en contraste, celle de la présentation de mode.
b. D'après ces documents, comment expliquez-vous que l'ouvrière puisse considérer une robe comme « sa » robe ?
c. De ces métiers, quel est celui que vous préféreriez, et pourquoi ?

vaut à dire : « Manon, toi qui n'oses montrer la semelle de tes souliers et qui caches sous ta blouse une jupe portée plus que de raison, quitte la pièce sous les combles, sors de tes coulisses et va jusqu'au miroitant royaume où la richissime Madame X... attend cette robe qu'elle portera et que tu ne porteras jamais, mais qui n'en est pas moins *ta* robe et le demeurera, parce qu'elle sort de tes mains, qu'elle est ton œuvre, ton chef-d'œuvre. » *Ta* robe ! Comme elle résiste au temps cette illusion ! Aujourd'hui encore l'atelier tout entier s'y complaît. *Ta* robe ! Point n'est besoin de la porter. Qu'on lui accorde seulement un rôle à cette robe et son succès sera celui des mains qui l'ont faite. Qu'à la télévision ou ailleurs passe la femme du président et, pour peu qu'elles aient taillé son manteau, c'est aux ouvrières de l'atelier Manon que la garde rend les honneurs.

Et qu'y pouvait Gabrielle, je vous le demande, qu'y pouvait-elle si, en dépit de sa notoriété, des amours tapageuses et de la fortune, restaient en elle certaines des hantises de la gamine de jadis ? De l'orpheline, de l'élève d'Obazine[3] elle tenait le goût de l'ordre, l'horreur du gaspillage comme une leçon jamais oubliée. Est-on seul dans sa peau ? Il y a nous

3. Couvent où elle a été élevée, comme une orpheline.

et puis tout ce que les autres y ont mis. [...] Pouvait-elle s'empêcher de penser? Iribe[4], qu'aurait dit Iribe de ce gâchis? Ah non! Assez! *Mes* robes! On lui sabotait *ses* robes et Gabrielle en concevait une accablante amertume.

4. Dessinateur satirique et patriote à qui Chanel avait donné la direction d'un journal, *Le témoin*.

Edmonde CHARLES-ROUX, *L'irrégulière*, Grasset éd.

Comprenez le texte

1. En quoi le miroir et le grand escalier favorisent-ils la confusion œuvre-ouvrière?
2. Relevez les termes qui montrent le contraste entre Manon et la cliente (3e paragraphe). Que sert-il à mettre en évidence?
3. Pourquoi *ta* est-il toujours écrit en italique? En quoi ce possessif se trouve-t-il justifié? Sous quelle forme se retrouve-t-il à la fin du texte, et pourquoi?
4. Expliquez la phrase : *Comme elle résiste au temps, cette illusion!*
5. Chanel n'était pas choquée par *la grève en soi* (l. 1) : y a-t-il contradiction entre cette idée et le dernier paragraphe du texte? Justifiez votre opinion en étudiant les raisons de son amertume.

Rédigez et discutez

6. Imaginez les raisons des ouvrières favorables à la grève.
7. **Construction de phrase.** Sur le modèle de la phrase : *Manon, toi qui n'oses... ton chef-d'œuvre* (l. 21-28), adressez-vous à l'ouvrier qui vient de participer à la construction d'une automobile de course, d'un avion...
8. **Débat.** A qui attribuer la jolie robe? A la directrice de la maison, au dessinateur du modèle, aux ouvrières, au mannequin qui l'a mise en valeur, à la cliente qui l'a choisie et l'a fait adapter à son genre? Et si la robe est ratée, de qui est-elle?

A l'occasion de ce texte...

9. **Vocabulaire.** Que signifie exactement *le parler de couture* (l. 18)? Citez d'autres infinitifs employés comme noms et composez une phrase avec chacun d'eux.
10. Les mots latins *opus*, travail, et *opera*, œuvre, ont fourni les radicaux *opus, oper, œuvr-, ouvr-*. Donnez des mots composés sur ces différents radicaux.
11. **Grammaire.** *Qu'on lui accorde seulement... qui l'ont faite* (l. 30-32). *a)* Composez plusieurs phrases en employant le même tour; *b)* Trouvez des substituts à la première proposition de cette phrase.
12. **Enquête.** Les métiers qui, comme la haute couture, demandent, pour la réalisation d'une œuvre, la coopération d'un créateur et d'un ou plusieurs habiles exécutants.

- **Test de discernement.** *Qui n'oses... et qui caches...* (l. 21-22). Qu'indiquent ces deux propositions par rapport au reste de la phrase? Exprimez la même fonction à l'aide des divers moyens dont vous disposez.

Reporter : un joli « scoop »

Dans son roman Brigantin, *le journaliste Jean-Michel Barrault montre l'importance qu'a prise la radio dans la vie moderne. Nous voici dans les salles de rédaction de «Radio-Bonheur» : secrétaires, journalistes et techniciens s'y affairent, parlant le langage de leur métier.*

Aujourd'hui, c'est un jour calme. Des jeunes gens en chemise, manches retroussées, cravate relâchée sur le col desserré, courent en tous sens, des papiers à la main, le verbe bref et la sueur au front. Deux garçons à l'estomac gonflé de bière miment avec conviction le combat de boxe de la veille, un monsieur en col blanc massacre une machine à

Ph. © Radio Monte Carlo

Studio d'enregistrement de Radio Monte-Carlo.
a. Précisez et expliquez la différence d'atmosphère entre la salle de rédaction évoquée dans le texte et le studio d'enregistrement.
b. Identifiez le plus grand nombre possible de détails.
c. Aimeriez-vous être un de ces personnages, et pourquoi ?

écrire. Des jeunes filles, assises sur les tables, racontent le dernier film qu'elles ont vu, et des garçons entrent, embrassent les filles, et prennent un air épuisé pour basculer sur la table le lourd magnétophone, le Nagra[1] des vrais reporters. Les téléphones sonnent. Des gens courent. Des hommes crient. Les haut-parleurs diffusent l'émission en cours. C'est un jour calme à la rédaction de Radio-Bonheur.

Christian Kozacco pousse la porte de verre du sas[2] d'accès à la salle de rédaction, l'air important, et brandit son Nagra en criant, enthousiaste :

— Un scoop ! J'ai un scoop terrible, les gars.

Antoine, le secrétaire de rédaction, se débat entre deux téléphones, hurle :

— J'ai Dominique Kachère, de Jérusalem. Je le prends en cabine, préviens André Maori.

Et il part en courant.

— Un scoop terrible, répète Christian, à qui veut l'entendre.

Personne ne l'écoute.

André Maori, quinquagénaire habillé au rayon «Vingt Ans», passe, essoufflé.

1. Marque de magnétophone de très bonne qualité.

2. Passage entre deux milieux, destiné à en assurer la parfaite isolation.

— Un scoop formidable, rappelle Christian.

Antoine vient de revenir de la cabine, tenant un petit rouleau de bande magnétique :

— Tu prends le Kachère pour le 18 heures, dit-il à Monique, femme solide aux nerfs d'acier. Tu mets un col Claudine.

Monique colle le demi-cercle de papier blanc sur le bobinot[3], inscrit : «Kachère, Jérusalem», enfile la bobine sur le pal qui prépare l'émission du soir.

— C'est quoi, ton scoop ? interroge enfin Antoine, l'air blasé.

— Antoine, le téléphone ; un rapt d'enfant à Aubervilliers[4], interrompt Monique.

Antoine se précipite, s'informe, gueule à travers la salle :

— Olivier, tu prends, un môme enlevé à Aubervilliers. Tu appelles le commissariat, tu questionnes les parents, les voisins, tu fais une minute[5] pour le 19 heures... Ah ! c'est vrai. Tu disais que tu avais un scoop. Tu as du pot, c'est calme, aujourd'hui.

Christian, enthousiaste, entreprend de s'expliquer. [...]

— Un type extraordinaire. Sorti tout droit d'un récit de flibustier[6].

Une gueule terrible, du bagout, du vocabulaire, un conteur-né, la présence au micro...

— D'accord, mais ça ne tient pas une émission...

— Attends la suite : il a découvert un galion[7] chargé d'or...

— Il a rapporté un trésor ?

— En partie.

— Où est-il, son galion ? S'il en reste, j'y vais, moi.

— C'est justement ça, l'histoire. Tu as le temps d'écouter le bobinot ? Juste deux minutes.

Dans l'étroite cabine, Christian a installé la bande magnétique. Soudain, la voix s'élève :

«Brigantin. C'est mon nom. Enfin..., c'est sous ce nom que je suis connu. Métier : marin à la voile. Bosco[8]. Subrécargue[9]. Patron de yacht. Navigateur transatlantique. Livreur de bailles[10] pourries et de goélettes à travers les océans. Manieur de sextant[11] sous la Croix-du-Sud[12]. Spécialiste des pommes de terre grosse louloute par force douze[13]. Brigantin. Cent tempêtes. Trois mutineries. Deux naufrages.»

La voix emplit le minuscule espace, veloutée comme un bourgogne, si chaleureuse, si présente, que la cabine anonyme prend soudain des allures de taverne à matelot, que les panneaux isolants se mettent à sentir la saumure, le chanvre et le goudron.

— C'est chouette, ton truc. Rembobine, je vais chercher André.

Le rédacteur en chef est blasé par habitude, sceptique par attitude, enthousiaste par tempérament. Il a surtout derrière lui vingt ans de micro. Il sait reconnaître la voix qui capte

3. Ou *bobineau*, petite bobine. Le demi-cercle de papier blanc rappelle le col plat et rond, dit *col Claudine*.

4. Ville de la banlieue nord de Paris.

5. Une information d'*une minute* pour le bulletin de 19 heures.

6. Pirate des Antilles au XVIIe et au XVIIIe siècle.

7. Grand voilier qui rapportait en Espagne l'or de ses colonies.

8. Maître de manœuvre.
9. Représentant, à bord, de l'armateur.
10. Vieux bateaux.
11. Instrument servant à mesurer la latitude, ainsi nommé parce qu'il est monté sur un arc de 60° (sixième partie du cercle).
12. Constellation de l'hémisphère sud.
13. *Par* «vent» de *force douze* dans l'échelle Beaufort : un cyclone !

l'attention, le ton qui s'impose dans les cuisines, fait ralentir l'automobiliste, arrête les conversations.

— Il est bon, ton gars, petit. D'où le sors-tu ?

— C'est une longue histoire [...]. A vrai dire, ce Brigantin a surgi des ondes, venu du large comme une bouffée de vent, solide comme un brick-goélette... Et puis, il a parlé de trésor...

— Antoine, amène-moi ce gars à mon émission. Radio-Bonheur va faire un malheur avec ce type-là.

Tous les soirs, à sept heures, André Maori anime l'émission qu'il a créée : «Rendez-vous avec la Providence». La Providence, c'est Radio-Bonheur. Et son grand-prêtre, André Maori. Chaque soir, Maori choisit un homme, une femme. Chaque soir, c'est un drame personnel, un cas social, une injustice, une bonne cause. Les auditeurs, par millions, s'émeuvent, téléphonent, écrivent, souscrivent, prennent parti [...].

— Tu me l'amènes demain. En direct. Tu gardes l'exclusivité jusque-là. Tu alertes le service de presse, qu'il y ait quelques confrères des quotidiens. On va le lancer, ton bonhomme. Un joli scoop pour Radio-Bonheur.

Jean-Michel BARRAULT, *Brigantin*, *Le Figaro*, octobre 1974.

Comprenez le texte

1. Délimitez les trois grandes parties du texte et donnez-leur un titre.
2. Pourquoi l'auteur dit-il trois fois que c'est *un jour calme* ? Comment pourriez-vous qualifier l'atmosphère de ces salles de rédaction ?
3. Quels sont les détails qui font apparaître l'ironie de l'auteur ?
4. Qu'est-ce qui vous paraît faire l'intérêt ou le charme de l'interview de Brigantin ?
5. Pouvez-vous dire maintenant ce qu'est un *scoop* ? A quelles conditions doit-il satisfaire pour retenir l'attention ?

Rédigez et discutez

6. En imitant le portrait que trace de lui-même Brigantin, écrivez celui que pourrait faire de sa personne Robinson Crusoé, ou Tintin, ou Tarzan, ou tel héros que vous appréciez.
7. **Discussion.** Que pensez-vous des possibilités et des servitudes de la radio (ou de la télévision), de son intérêt et de ses dangers ?
8. **Entretien.** Quelles émissions aimez-vous à la télévision ? Pourquoi ? Quelle émission aimeriez-vous y réaliser ?

A l'occasion de ce texte...

9. **Figure de style.** Qu'est-ce qu'une *hyperbole* (voir le dictionnaire) ? Cherchez dans le texte des mots ou expressions hyperboliques correspondant à cette définition.
10. **Vocabulaire.** *Ecrivent, souscrivent* (l. 90). Trouvez d'autres verbes formés sur le même radical. Donnez leurs significations et employez-les dans des phrases de votre invention.
11. **Niveaux de langage.** Relevez des expressions familières et remplacez-les par les expressions correspondantes du langage soutenu.
12. **Enquêtes** (en équipes) : *a)* Que vous a appris ce texte sur le métier de reporter ? Complétez votre information sur ce métier, son intérêt, ses dangers, les qualités à exiger d'un bon reporter ;
b) Que vous a appris ce texte sur une émission de radio ? Complétez votre information à ce propos, en particulier sur l'activité des techniciens qui concourent à une émission de radio ou de télévision.

● **L'ordre** et la **défense.** Relevez dans le texte, en les classant, les diverses formules permettant d'exprimer l'*ordre*. Transformez ces phrases pour leur faire exprimer la *défense*.

Magistrat : juge d'enfants

Maître Fernand Lequenne, longtemps président d'un tribunal de province et auteur de plusieurs romans, évoque la tâche difficile et si utile du juge auprès des tribunaux d'enfants. Celui-ci est chargé de suivre le comportement d'adolescents délinquants et cherche, sans les humilier, à les aider, à les sauver.

Parmi mes enfants, j'avais un jeune vacher (je ne me rappelle que son prénom, Mathieu) qui, poursuivi pour vol du portefeuille de son patron, avait nié contre l'évidence devant le magistrat informateur[1]. Celui-ci, M. Chapuis, homme de grand cœur, avait bien voulu m'en parler.

— Voyez un peu ce que *nous* pourrions faire, me dit-il.

Petit visage apeuré à bec-de-lièvre[2], père trop dur, un peu ivrogne ; mère obéissante, tendre. J'avais emmené Mathieu dans ma pauvre chambre de célibataire et nous avons parlé devant une limonade.

— Ici personne ne nous entend ; personne n'écrit ; ce n'est pas comme chez le juge. Même ta mère ne saura rien de ce que nous aurons dit.

Il se met à pleurer.

— Voyons, Mathieu, comprends ; je veux simplement te tirer de là. Je ne veux pas savoir du tout si c'est toi ou pas toi...

Mais je pense seulement que ta mère serait bien contente de te voir revenir à la maison avec le sourire, tout étant arrangé...

Il redouble de larmes.

— Tu reviendras me voir quelquefois si tu le veux et je pourrai te rendre service si tu es embêté. Ta mère peut aussi venir.

— Écoutez, Monsieur, maman, il ne faut pas...

— Bien sûr, puisque je te dis qu'elle ne saura jamais rien... si tu ne recommences pas. Tu as confiance en moi, j'espère ? Alors on n'en reparlera plus.

Mais je te le répète, il faut faire ce qu'il faut pour ne plus avoir d'histoires. Est-ce que tu le promets toi aussi, à ton tour ? Hein, tu le promets !

— Oui, Monsieur.

Soudain le visage de l'enfant s'est purifié. Sans hésitation, j'annonce :

— Le portefeuille, je le ferai rendre à ton patron en lui disant qu'on l'a retrouvé sur un vagabond qui...

Va le chercher, et reviens !

— Oui, Monsieur.

— Et ne t'en fais pas !

A l'audience des adultes il nous arrive d'avoir ce drôle de

1. Chargé de l'information, de la réunion des preuves.

2. Difformité congénitale : la lèvre supérieure est fendue comme celle d'un lièvre (une opération y remédie souvent).

tremblement dans la voix quand, devant un prévenu qui a nié pendant des mois, qui nie encore, nous jouons pour lui le tout pour le tout : «Écoutez, ce n'est pas parce que vous n'avez pas voulu vraiment parler jusqu'à présent... Il faut du cran, je le sais, pour dire : *Eh bien j'avais menti,* même à la fin, surtout à la fin. Mais justement, montrez-moi que vous avez ce cran-là pour que je sache que vous n'êtes pas un mauvais homme.» Alors, souvent, nous voyons les yeux traqués abaisser deux, trois fois leurs paupières. Nous disons seulement : «Je vous remercie.»

On s'étonnera d'une telle liberté. Peut-être s'en indignera-t-on. Faut-il celer[3] que, plus souvent encore, la justice d'enfants montre cette tendresse jusqu'à prononcer (entre quatre murs, il est vrai) ces phrases si peu judiciaires, voire[4] répréhensibles au cas où elles seraient officiellement entendues ?

Mathieu s'en alla sans histoire vers ses dix-huit ans. Mais un jour, un portefeuille est volé dans la poche d'un ouvrier agricole qu'emploie le patron de Mathieu. Or les gendarmes savent que Mathieu a déjà «eu des ennuis avec la justice». Tout est contre lui. Interrogé, il nie; les gendarmes ont l'esprit de me toucher par téléphone. J'arrive, emmène Mathieu à travers champs.

— Écoute, mon vieux Mathieu, tu t'es bien conduit pendant plus de deux années. C'est quelque chose...

Je l'engage à avouer. Le garde des Sceaux[5] avait permis aux parquets[6] de requérir des non-lieux même pour des délits graves à condition que les renseignements soient bons.

— Si tu dis franchement la vérité, je te promets qu'avec les bons renseignements que je donnerai sur toi, tu ne seras pas condamné. Tu changeras seulement de commune...

Il a protesté sans colère. Nous savons trop comment, à la campagne, un premier semblant peut attirer d'ennuis à un homme faible. Le parquet voulut bien faire avec moi, une fois de plus, confiance à l'adolescent.

Trois mois plus tard, on trouvait le vrai coupable : un vagabond de passage.

Mathieu est aujourd'hui fermier en Lozère, marié, père de deux enfants.

Fernand LEQUESNE, *Des juges et des hommes*, Julliard éd.

3. Cacher.

4. Du lat. *vera*, vraiment, à la vérité; marque en fait une gradation.

5. Le ministre de la Justice, gardien des Sceaux de l'État, apposés jadis sur les actes importants et les traités.
6. Le *parquet* (diminutif de *parc* qui signifie d'abord enceinte réservée) désigne le procureur de la République (assisté d'un greffier) chargé d'ouvrir une procédure et de demander une peine contre un coupable; un *non-lieu* est une ordonnance constatant qu'il *n'y* a pas *lieu* de poursuivre.

Comprenez le texte

1. Montrez que le juge a cherché à bien comprendre les raisons du comportement de l'enfant (l. 7-26).
2. Comment le juge s'efforce-t-il de créer une atmosphère de confiance entre lui et l'enfant surveillé ?
3. Sur quel ton parle le juge ? Quel vocabulaire emploie-t-il ?
4. Quel mot marque le revirement de Mathieu ? Quel est celui qui exprime l'intérêt profond du juge pour les enfants délinquants (l. 29-55) ?
5. Quelle remarque prouve que Mathieu est devenu très maître de lui (l. 63-71) ?
6. La confiance que le juge a mise en Mathieu a-t-elle été récompensée ?

Rédigez et discutez

7. **Débat.** Trouvez-vous normal que le juge mente pour sauver Mathieu ? Justifiez votre point de vue.
8. **Entretien.** Quelles qualités faut-il avoir, selon vous, pour exercer le métier de juge d'enfants ?
9. Imaginez que Mathieu n'ait pas rencontré de juge pour l'aider ; que pouvait-il arriver ?

A l'occasion de ce texte...

10. **Vocabulaire.** Expliquez, en citant quand vous le pourrez un mot de la même famille, mais plus courant : délinquant, audience (l. 40), prévenu (l. 41), requérir (l. 66), non-lieu (l. 66), délits (l. 67).
11. **Champ sémantique.** Employez le verbe *juger* dans de courtes phrases qui mettront en évidence ses différentes significations.
12. **Enquête** (en équipe). Renseignez-vous sur le rôle du juge d'enfants, du tribunal pour enfants, de la cour d'assises des mineurs.

● **Savez-vous utiliser ce mode ?** Relevez dans le texte les verbes au *conditionnel*. Analysez-les et expliquez leur emploi. Transformez, en utilisant le conditionnel, les phrases des l. 22-24 et 68-70.

Un artisan ingénieux

Dans les vingt-sept volumes du «roman-fleuve» intitulé Les hommes de bonne volonté, *Jules Romains (1885-1972) a brossé une vaste fresque de la vie politique, économique et sociale de 1908 à 1933, avant et après la Première Guerre mondiale. Un de ses nombreux personnages, Vidal, est électricien ambulant. Il vient d'adopter le petit Charles, orphelin de guerre, et lui montre sa camionnette équipée de planches et de tiroirs de rangement qui en font un véritable atelier : il commence à initier l'adolescent à son métier.*

«Naturellement, tu sais ce que je fais comme métier ? demanda Vidal un peu goguenard[1].

— Je sais... que vous êtes dans l'électricité, répondit timidement le garçon.

— Oui... oui... si l'on veut. Pour mieux dire, je suis électricien ambulant.» Le garçon ouvrait les yeux. «Oui, je me promène d'un pays à l'autre, et j'exécute les réparations, quelquefois même les installations, chez des gens qui veulent que le travail soit fait tout de suite, ou dans les endroits qui manquent de main-d'œuvre. Je t'expliquerai ça plus à loisir. Seulement, tu comprends, il faut que j'inspire confiance. Si je m'aboulais[2] dans un tacot déglingué[3], avec un capharnaüm[4] de la foire aux puces, les gens se diraient : "Il va nous poser un peu de vieux fils n'importe comment, juste pour que ça marche une demi-heure. Quand il sera filé, tout sautera, et on ne le reverra plus." Alors s'ils renâclent[5] pour me passer leur commande, je les amène ici, je leur ouvre quelques tiroirs. Je leur montre mes fournitures, mes outils... tu sais, j'ai un des plus jolis assortiments d'outils qu'on puisse trouver... Et j'ai toujours plusieurs centaines de mètres de fil dans les tiroirs du bas ; et là-haut, au-dessus du dernier rayon, de la moulure en quantité [...]. Bref, quand je leur montre ça, les gens restent baba[6]. Ils sont forcés de convenir

1. Moqueur.

2. Argot : *j'arrivais.*
3. Familier : *disloqué.*
4. Fam. : *lieu renfermant une foule d'objets en désordre* (du nom d'une ville de Galilée où Jésus attira souvent la foule).
5. Montrent de la répugnance, rechignent.

6. Fam. : *ébahis, étonnés.*

que j'ai tout ce qu'il faut pour réussir le travail comme n'importe qui. Je leur fais même remarquer : ''Un entrepreneur sédentaire ne vient chez vous qu'avec les outils indispensables, et les fournitures dont il a fait le compte d'avance. Il s'aperçoit toujours ensuite qu'il lui manque quelque chose. Ce qui produit des allées et venues et des pertes de temps. Moi, je transporte avec moi tout mon atelier. Il faudrait un cas bien extraordinaire pour que je reste à court.'' Tu vois ici à droite (il montrait un espace entre l'extrémité du rayonnage et le panneau arrière de la voiture) j'ai même un escabeau pliant. Il fait au maximum un mètre soixante. Je m'en sers plus souvent que de mon échelle. Il a un autre avantage. Regarde. (Il le prit et le planta sur le sol contre l'arrière de la voiture.) Cela fait un escalier.»

— Et ces outils-là ? Ce ne sont pas des outils d'électricien ?

Charles montrait, rangés sur un des rayons de gauche, ou accrochés, en ordre impeccable, à la planche qui formait le fond, des outils divers, qu'il croyait bien connaître, puisqu'il en voyait ou en maniait chaque jour de presque semblables à l'atelier de mécanique[7].

— Non. Pas exactement. Il y a un peu de tout, comme tu vois. D'abord, dans mes réparations ou mes installations, je

7. A l'orphelinat.

Atelier de montage d'appareils électriques.

a. Comparez cette activité à celle de l'artisan dont parle J. Romains (avantages, inconvénients).

b. De ces activités, quelle est la plus moderne ? et celle que vous préféreriez ?

Ph. © Edouard Berne - Fotogram

tombe quelquefois sur des pépins[8] inouïs. On ne se doute pas de ce qu'il peut y avoir de biscornu dans les vieilles maisons. Et ce n'est guère à moi d'aller demander un coup de main à un serrurier ou un plombier du patelin. Ils ne m'ont pas à la bonne[9]. Alors je me débrouille. Mais souvent, il arrive encore ceci, dans les maisons un peu isolées. Quand j'ai fini le travail convenu, la femme me dit : "Ah ! monsieur ! Nous avons une fuite d'eau dans la cuisine... ou nous avons la petite chaudière du chauffage central qui ne marche pas... Je sais bien que ce n'est pas votre métier. Mais nous avons tellement de mal à avoir les ouvriers... Voilà deux semaines et plus que je les attends. Vous seriez si gentil." Alors j'accepte de jeter un coup d'œil. Souvent, avec mes outils, je suis capable de tirer les gens d'affaire. En général, pour ces travaux-là que je fais par complaisance, ils me donnent plus que je ne demande. Et ils me couvrent de bénédictions. J'ai une bonne lampe de soudeur et, tu vois, deux énormes clefs anglaises, de quoi débloquer un écrou de quatre-vingts millimètres. J'ai même une provision de plâtre, et une de ciment, dans ces deux grandes boîtes-là... Je ne cherche pas à faire le bricoleur en tous genres. Mais à l'occasion, c'est un atout pour moi, tu te rends compte. Il faut se mettre à la place des gens. L'idée d'être débarrassés d'un seul coup, au lieu d'avoir à supplier Pierre et Paul, à attendre, à ne voir jamais rien venir, et quelquefois pour des babioles... Naturellement aussi, quand à la suite d'une pose de canalisations électriques, avec percements, moulures, etc... il y a des raccords de peinture à faire, je m'en charge toujours. Ici, tu vois, j'ai une dizaine de boîtes de couleur. Je sais faire les mélanges. C'est plus qu'il ne m'en faut...» Il se mit à rire. «Je pourrais te citer telle ou telle maison dans des patelins de l'Est, un peu loin des grosses agglomérations... quand je passe, on me saute littéralement dessus. Les gens depuis un an ou deux parlent beaucoup de la crise, mais je te jure que moi je ne m'en aperçois pas. On a gardé pour moi cinq ou six réparations, en plus de celles qui me concernent. Je suis le sauveur, quoi !».

Jules ROMAINS, *Les hommes de bonne volonté*, XV, Flammarion éd.

8. Difficultés, ennuis.

9. *Pop.* : ils ne m'ont pas en estime ; ils ne m'aiment pas.

Comprenez le texte

1. Quelles sont les conditions favorables pour que les gens confient du travail à Vidal ? Comment s'y prend-il pour les y décider ? (l. 1-31).
2. Quels renseignements la description de la camionnette donne-t-elle sur le caractère de Vidal (l. 18-43) ?
3. Quels aspects nouveaux de l'activité et de la personnalité de Vidal découvrez-vous dans les l. 38-81 ?
4. De quelles qualités Vidal fait-il preuve ? Quelles sont celles surtout qui lui permettent de réussir ?

Rédigez et discutez

5. Développez sous forme dialoguée une des scènes évoquées l. 11-31 et l. 51-75.
6. Vidal arrive dans un hameau isolé, propose ses services... La personne qui l'a employé la première chante ses louanges à ses voisins... Les voisins demandent à Vidal les réparations

les plus variées... En quelques répliques rédigez chacune de ces scènes.

7. Vidal aurait-il aujourd'hui des chances de réussir, et pourquoi ?
8. **Discussion.** Imaginez une discussion à propos du métier d'électricien entre Vidal et un entrepreneur sédentaire.

A l'occasion de ce texte...

9. **Niveaux de langage.** Vidal emploie des expressions familières ou argotiques : pour chacune d'elles donnez l'équivalent, selon le cas, en langage familier ou soutenu.
10. **Enquête.** Quels autres métiers ambulants connaissez-vous ? Quels sont les métiers sédentaires qui vous paraissent pouvoir s'exercer de façon ambulante (avantages et inconvénients) ?

- **A la découverte des mots.** *Exécuter* (l. 7), *passer* (l. 17 et 77). Précisez le sens de chacun de ces verbes dans le texte. Montrez à l'aide d'exemples les sens différents qu'ils peuvent revêtir dans d'autres contextes. Trouvez des mots de la même famille que chacun de ces deux verbes.

Un métier acrobatique

L'entretien des gratte-ciel a posé, aux États-Unis d'abord, un problème qui a été résolu là-bas par l'emploi d'une main-d'œuvre indienne : les Indiens, dit-on, par la conformation de leur oreille interne, sont peu sujets au vertige. Le héros de Daniel Decoin, le Cheyenne John l'Enfer, va remplacer un autre Indien, Mawakhna, qui vient de se tuer en tombant du trente-troisième étage du building new-yorkais N-002 qui en comporte quarante-huit.

John l'Enfer observe le building, le détaille. Dans quelques heures, la face nord-ouest sera illuminée par le soleil couchant : la lumière sera juste assez frisante pour révéler les moindres incrustations de crasse, mais elle ne sera plus assez violente pour provoquer l'éblouissement fatal qui fait lâcher prise.

— Je commencerai par l'autre côté, le sud-est, explique John. Je l'abandonnerai vers dix-huit heures, peut-être un peu avant, j'attaquerai le nord-ouest. Prévenez tout de même Milous[1] ; impossible que je termine avant la nuit. Je reviendrai demain.

Il s'accroupit, vérifie l'étanchéité des ventouses[2], leur adhérence. Pageewack[3] dit qu'il montera lui aussi sur les immeubles géants. Plus haut, plus vite, dans dix ou douze ans ; pour l'instant, il s'entraîne à faire briller la vitrine du charcutier Marpoxinos et la vaisselle en matière plastique de Maman Pageewack.

«Emmenez le gosse», demande John à Peggy.[4]

Il désire rester seul, encore qu'il sache que ce ne sera pas une vraie solitude : car là-haut, il suffira d'un mégot oublié sur une cornière[5] d'acier pour que John l'Enfer rencontre le spectre de Mawakhna. La légende dit que ni l'ours, ni le nuage, ni le frère ne disparaissent jamais tout à fait.

1. Directeur de l'entreprise de nettoyage.
2. Ventouses électro-magnétiques qui adhèrent aux vitres et soutiennent le laveur pendant son travail.
3. Enfant indien.
4. Assistante de l'entreprise de nettoyage.
5. Pièce en équerre servant à renforcer un angle.

Lorsque John entame sa progression sur le flanc de la montagne absolument verticale, en manœuvrant les pattes grêles de la bête-à-ventouses[6], les gens de la rue s'arrêtent, lèvent les yeux, ils le regardent faire et, parfois, le saluent de la main. Mais peu à peu, ils se lassent et s'en vont : pour eux, ce sont toujours les mêmes gestes qui recommencent. John l'Enfer, lui seul, sait qu'aucun de ses efforts ne ressemble au précédent. D'abord, il y a le risque qui augmente — moins en fonction de l'altitude que de la fatigue. Ensuite, la musculature s'assouplit, les mouvements sont plus heurtés, plus audacieux. Au fur et à mesure que les vitres retrouvent leur transparence, une sorte d'optimisme comparable à l'ivresse gagne le laveur de carreaux. Dans certains cas, il ira peut-être jusqu'à se lâcher d'une main pour atteindre tel ou tel recoin. Il siffle, puis il chante, puis il se raconte des histoires. Le vent écarte ses lèvres, pénètre en trombe dans ses poumons : autant l'air du rez-de-chaussée était gluant, lourd, comme filandreux, autant le vent d'en haut est rafraîchissant, purifié, un vent bleu comme le sang.

La première demi-heure est pénible, la deuxième est vivifiante, c'est au cours de la troisième demi-heure que, l'accoutumance aidant, tout peut arriver.

Il faut, à intervalles réguliers, prendre la mesure du vide, défier le vertige, ne pas s'intéresser à ce qui se passe derrière la fenêtre, à l'intérieur du gratte-ciel, sinon, on a vite fait de se croire sur terre ; le plus dangereux, c'est la fille qui peint ses ongles, qui souffle dessus, qui les tourne vers la lumière du jour ; la moquette est épaisse et verte, tout est doux, infiniment trop.

John l'Enfer a pris l'ascenseur jusqu'à la terrasse supérieure. Il a fixé l'échelle d'aluminium à un piton, il a testé le filin de sécurité en nylon bleuté. Il a enjambé le parapet, la perche de l'éponge a heurté le béton, résonné comme une cloche. La lessive sent le chlore. John passe la corniche en surplomb, constellée de déjections d'oiseaux. Certains laveurs de carreaux commencent par la base du gratte-ciel : ils ont ainsi le temps de s'habituer, ils perdent progressivement contact avec le sol. John préfère descendre, étage après étage. Cette seconde technique est dite *de la feuille morte ;* selon John, elle est plus humaine.

Superstitieux, John l'Enfer baise le premier tuyau d'évacuation des eaux usées : il introduit sa langue dans l'orifice rouillé, lèche les contours extérieurs. *Ne me crache pas sur le pavé, nous avons mêlé nos fluides, ô dieu gratte-ciel !* Tel est exactement le sens du baiser de John l'Enfer au premier tuyau d'évacuation.

En cas de chute, le filin de sécurité a une chance sur trois de résister : tout dépend de la longueur de mou qu'on lui

6. L'appareil ressemble un peu à une pieuvre.

New York — Les tours de Manhattan.
a. Imaginez John l'Enfer au flanc d'une des tours centrales : il admire le paysage et le décrit ; quelles sont ses réflexions ?
b. Étudiez l'effet de contre-jour, le jeu des verticales et des horizontales.

---

accorde. Si la boucle est trop ample, le filin travaille, se distend, les fibres qui le composent supportent des efforts différents et éclatent l'une après l'autre ; mais si la boucle est trop courte, une formidable onde de choc parcourt le filin de bas en haut, anéantit son élasticité en un centième de seconde, et il cède. John l'Enfer laisse s'arrondir une boucle idéale, qui a la forme d'un grand C paresseux.

Maintenant le Cheyenne[7] atteint la première baie vitrée [...]. Calmement, John l'Enfer injecte la lessive à travers la perche, jusqu'à voir l'éponge gonfler, saturée d'une mousse épaisse. Une dernière fois, il vérifie son harnais. Puis, prenant appui des deux pieds contre la façade du gratte-ciel, il s'allonge à l'horizontale, ou presque, entre ciel et terre. L'éponge, en touchant la vitre, produit un petit bruit sensuel. De partout montent les hululements des ambulances, des voitures de police ou d'incendie. *Je vis suspendu au-dessus d'un état d'urgence.*

Un pigeon, un soir, se posera sur la poitrine du Cheyenne. Un pigeon ou un cormoran[8]. Et l'homme laissera faire. Ce

7. Indien originaire de la région entre le haut Missouri et le lac Supérieur.

8. Palmipède marin au plumage sombre (New York est une ville maritime).

serait beau qu'un oiseau vienne comme ça pondre sur moi, pendant que je lui ressemble.

En se balançant, John l'Enfer est passé sur la face nord-ouest à l'heure prévue. La nuit approche, on dirait que la lumière s'évapore. Les assises des buildings de Manhattan[9], déjà, perdent dans la lueur des phares la rectitude de leurs angles. Mais tout là-haut où est John l'Enfer, il fait encore jour, et le soleil sanglant continue d'aveugler les pilotes des hélicoptères qui atterrissent sur le toit du Pan Am Building. [...]. Les fenêtres, alors, sont des miroirs.

C'est là, sur une grande baie ruisselante d'eau savonneuse, que John l'Enfer voit la silhouette d'un paquebot immense qui s'éloigne.

9. Ile sur l'Hudson qui constitue la cité de New York.

Didier DECOIN, *John l'Enfer*, Éditions du Seuil.

Comprenez le texte

1. Précisez ce qui, dans le métier de John, rappelle les performances et les préoccupations des alpinistes (l. 1-34).
2. Relevez, sur deux colonnes : *a)* Les différents risques rencontrés par John ; *b)* Les conditions favorables qu'il recherche pour exercer son métier.
3. Expliquez la phrase en italique, l. 87-88.
4. Le travail de John présente certains aspects poétiques. Relevez-les en précisant ceux qui vous frappent ou vous plaisent le plus.
5. Quels détails mettent en évidence la personnalité indienne de John ?

Rédigez et discutez

6. Se reposant un instant, soutenu par son harnais, John dialogue avec un cormoran.
7. Au terme de son travail, John rêve qu'il s'est embarqué sur le *paquebot immense* dont il voit le reflet sur les «miroirs» du gratte-ciel.
8. **Entretien.** Quelles sont, à votre avis, les qualités physiques, intellectuelles, morales, nécessaires pour pratiquer ce métier ? Quelles qualités particulières y ajoute John ?

A l'occasion de ce texte...

9. **Enquête** (en équipe). Les métiers dangereux : vous préciserez les qualités qu'ils requièrent, les mesures prises pour limiter le danger, celles qui devraient s'y ajouter...
10. Donnez une liste de métiers dont on n'avait pas même idée : *a)* il y a cinquante ans ; *b)* il y a cent ans.
11. **Discussion.** Quels sont, pour John, les attraits de son travail ? Aimeriez-vous exercer ce métier ou non, et pour quelles raisons ? Rédigez un compte rendu du débat et formulez votre conclusion.
12. **Vocabulaire.** *Building* est un mot anglo-américain : donnez, en français, des mots et expressions ayant une signification approchée.
13. L'auteur emploie l'expression insolite *bleu comme le sang* : que veut-il signifier ? Donnez des expressions construites avec l'adj. *bleu*.

● **Quelle tournure préférez-vous ?** Qu'exprime la proposition introduite par la locution *encore que* (l. 19) ? Par quelles conjonctions pourriez-vous la remplacer ? Utilisez ces divers tours dans quelques phrases.

L'horloger

Bella Chagall, qui fut l'épouse du grand peintre Marc Chagall, raconte ici comment, pour se distraire, lorsqu'elle était petite fille, elle allait voir travailler l'horloger dans la bijouterie de son père.

Je me réfugie chez l'horloger, auprès de son établi. Là je me sens tranquille. Je suis loin des autres et lorsque ses clients le houspillent[1], on ne fait pas attention à moi.

Je me sens plus proche du vieil horloger, le père du jeune

1. Le harcèlent de reproches.

Ph. © Stock Rapho

Ph. © Bernard Henry

L'établi d'un horloger.
a. Quels éléments du texte retrouvez-vous sur cet établi ?
Quels détails ajouteriez-vous si vous aviez à le décrire ?
b. Imaginez ce qui vient de se passer, ce qui se passera ensuite.
Quelle idée du métier d'horloger retirez-vous de ce document ?

---

apprenti. Leurs établis font face aux devantures du magasin. Je me cache sous un coin de table. Un écrou de fer y est vissé. La petite table est toute rongée. Peau sèche, le bois blanc s'écaille.

Ici et là des petits tas de sciure. Dès que l'on souffle sur cette poudre, les yeux en sont aveuglés.

Sur la tablette, des vis éparpillées, des petites roues, des boîtiers, des cadrans dorés, des aiguilles, des ressorts, des fils ténus qui tressaillent.

A l'arrière, des verres ronds se cachent comme des yeux d'enfants. Tout s'éparpille, s'étale comme à peine sorti du fond des mers.

Pour l'horloger, le moindre objet est un trésor dont il prend un soin jaloux.

Je n'ai pas le droit de toucher, ni de prendre quoi que ce soit. Je ne bouge plus, immobile comme l'écrou de fer fixé au plateau.

Ici, il y a toujours de quoi s'occuper. Ce sont d'incessantes jérémiades[2] parce que les pendules ne sonnent pas en même temps et que chacune s'éveille quand il lui plaît.

Personne n'imagine que l'horloger puisse avoir d'autre souci. Il en oublie son propre foyer, qu'il est père et tant soit peu le patron.

Il est habitué à être grondé comme un petit garçon et n'en éprouve même plus de gêne devant son propre fils, installé près de lui. Je ne distingue plus le visage du vieil homme. Il est assis, courbé au-dessus de sa table, frôle du nez les montres qu'il tient en main. Sa barbiche balaie la table ; le cylindre noir de sa loupe, vissé à son œil, pointe sous son front proéminent.

2. Lamentations prolongées, plaintes importunes. (Du nom du prophète Jérémie, auteur des *Lamentations* sur la destruction de Jérusalem par les Chaldéens.)

Entre deux doigts, il tient délicatement une minuscule pince. D'un tiroir il sort une montre, la caresse de sa barbe, l'écoute, la flaire comme s'il voulait capter sa respiration. La montre se blottit entre ses doigts. Il en effleure une autre de sa pincette et le couvercle saute avec un léger soupir.

Avec le vieil horloger, je me penche au-dessus des mouvements mis à nu. Si petites qu'elles soient, les roues dentelées bourdonnent et tournent dans tous les sens.

S'il touchait le moindre de ces rouages, tout s'immobiliserait, comme si la pincette glacée avait atteint le cœur. Pris de panique, ils attendent que les brucelles[3] les libèrent pour marcher et danser à nouveau.

S'il entend le cœur d'une montre battre trop faiblement, il se penche au-dessus d'elle, plus près encore. Il la visse, il la remonte, la couche, la secoue, lui insuffle son propre rythme et la réchauffe. La montre, ressuscitée, s'emplit de santé et de force.

L'horloger rouvre son tiroir, la range pour qu'elle se repose. Le tiroir est leur alcôve. Elles sont couchées dans de petits lits moelleux, tapissés de soie et de velours. Ainsi dorment les montres, éclaboussées de diamants, belles, sûres que le vieil horloger trouvera le temps de les caresser une fois encore, de les remonter, de se pencher sur leurs visages brillants comme pour un baiser.

Bella CHAGALL, *Lumières allumées*, Gallimard éd.

3. Pinces fines à ressort qui servent à saisir de très petits objets.

Comprenez le texte

1. En vous servant des lignes qui précèdent, expliquez la comparaison des lignes 15-16.
2. Relevez les expressions qui dépeignent l'attitude de l'horloger à l'égard des montres. Caractérisez cette attitude.
3. Notez les mots et expressions qui transforment les montres en êtres vivants.
4. A qui l'horloger est-il implicitement comparé dans les images de chacun des trois derniers paragraphes ? et les montres ?

Rédigez et discutez

5. **Entretien.** Dans ce métier manuel, l'habileté vous paraît-elle seule nécessaire ? Quelles sont les autres qualités de l'horloger ?
6. Imitez les deux paragraphes des lignes 11 à 16 pour décrire, à votre choix, la table de travail d'une stoppeuse-remmailleuse, le plateau d'une manucure, l'établi d'un menuisier ou d'un mécanicien, la tablette d'un dentiste, etc.
7. En vous inspirant du style imagé et de l'humour discret de ce texte, montrez à son travail une coiffeuse, un mécanicien, un jardinier ou tout autre travailleur.

A l'occasion de ce texte...

8. **Vocabulaire.** Le mot *horloger* appartient à la famille du nom *heure* qui a donné un certain nombre d'adverbes et de conjonctions : citez-les en montrant le rapport entre ces mots et le nom *heure*.
9. **Style.** Examinez les phrases de ce texte. Quelle est la particularité remarquable de la plupart d'entre elles ? L'effet produit vous semble-t-il s'accorder avec le sujet traité ?
10. **Enquête.** Différents instruments, au cours des âges, ont servi à mesurer le temps ; donnez-en une liste en les décrivant brièvement. Réalisez un montage de documents en rédigeant des textes de présentation.

● **Test de discernement.** *a)* Analysez la phrase : *S'il touchait... le cœur* (l. 43-44). Quelle est la fonction de chacune des subordonnées ? Qu'indiquent les modes et les temps des verbes ? Composez deux phrases sur le même modèle. *b)* Même exercice pour la phrase : *S'il entend... encore* (l. 47-48).

Le menuisier

On a trop longtemps opposé le travail manuel et le travail intellectuel; le poète Guillevic (né en 1907) nous conduit à y réfléchir.

J'ai vu le menuisier
Tirer parti du bois.

J'ai vu le menuisier
Comparer plusieurs planches.

J'ai vu le menuisier
Caresser la plus belle.

J'ai vu le menuisier
Approcher le rabot.

J'ai vu le menuisier
Donner la juste forme.

Tu chantais, menuisier,
En assemblant l'armoire.

Je garde ton image
Avec l'odeur du bois.

Moi j'assemble des mots
Et c'est un peu pareil.

GUILLEVIC, *Terre à bonheur*, Seghers éd.

Comprenez le texte

1. Relevez : *a)* Les verbes qui donnent l'idée du savoir du menuisier ; *b)* Ceux qui montrent son amour pour son métier.
2. En examinant chaque action du menuisier dans les vers 2 à 12, dites : *a)* Quels sentiments le poète éprouve en les évoquant ; *b)* A quelles démarches de la pensée de l'écrivain elles peuvent correspondre.
3. Étudiez la forme de ce texte. En quoi mérite-t-il le titre de poème ?

Rédigez et discutez

4. Dans ce poème que pensez-vous : *a)* Du parti pris de répétition ? *b)* De la brièveté des strophes ? *c)* Du vocabulaire ? Essayez de résumer l'effet produit. Quel rôle y jouent les silences entre les strophes ? et ce qui n'est pas dit ?
5. En imitant la forme de ce poème, établissez un parallèle entre le travail du jardinier et, à votre choix, celui du médecin, de la puéricultrice, de l'instituteur (... et du poète).
6. Rédigez un dialogue dans lequel un coiffeur et un horticulteur, un cuisinier et un chimiste, un plombier et un chirurgien découvrent des analogies dans leurs activités.

A l'occasion de ce texte...

7. **Champs sémantiques.** Cherchez des verbes qui pourraient aussi bien s'appliquer à une activité manuelle qu'à une recherche intellectuelle.
8. **Vocabulaire.** En les employant dans de courtes phrases qui feront apparaître leurs nuances, donnez des synonymes d'*assembler*.
9. **Discussion.** Travail manuel, travail intellectuel sont-ils, dans une même activité, étrangers l'un à l'autre ? Dans l'ensemble des activités humaines, sont-ils séparables ? Chaque élève rédigera un compte rendu ordonné et objectif du débat ; il tirera pour lui-même la leçon de cet échange de vues.

A propos des métiers

I. En relisant les textes

1. Précisez les qualités d'ordre intellectuel nécessaires dans les métiers manuels représentés dans ce chapitre.
2. Pouvez-vous définir les qualités communes aux différents travailleurs évoqués dans ces textes ? Quel rôle vous semblent-elles jouer dans chacun de ces métiers ?
3. Relevez à travers ce chapitre des passages évoquant les joies apportées à l'homme par l'exercice de son métier.
4. En les classant par ordre d'importance, faites une liste des raisons qui vous paraissent permettre d'être heureux en exerçant un métier.
5. Ces textes révèlent une certaine poésie dans des métiers pourtant parfois difficiles. Notez les passages où elle se manifeste. Cette façon de voir vous semble-t-elle appartenir, selon le cas, à l'auteur ou au travailleur ? Donnez, pour chaque cas, la réponse appropriée.

II. Vocabulaire

1. Relevez à travers les textes des verbes exprimant des activités particulières au métier dont il est question.
2. Trouvez des verbes ayant le sens général de *travailler* et employez-les dans des phrases qui en fassent apparaître les nuances.
3. Quelles différences de sens et de niveaux de langue voyez-vous dans les mots *métier, profession, gagne-pain, carrière, occupation, boulot, job ?*
4. Qu'est-ce qu'un *artisan,* un *salarié,* un *façonnier,* un *tâcheron,* un *praticien* ?

III. Rédigez des paragraphes

1. En *un seul paragraphe*, résumez,
   - les raisons du succès de Vidal (p. 69),
   - les conditions de travail de John (p. 72),
   - l'activité du médecin des montres (p. 75),
   - les liens établis entre la couturière et « sa » robe (p. 61).
2. En *deux paragraphes,* rédigez,
   - l'anecdote d'Ugolin et du Papet (p. 58),
   - l'histoire du «joli scoop» (p. 63),
   - l'histoire de Mathieu et du juge (p. 67),
   - une offre ou une demande d'emploi (à partir des petites annonces).

IV. Initiation à la composition

Voir les conseils donnés p. 31.

1. Lisez *Un joli scoop* (p. 63), et, en vous inspirant de ce texte, décrivez l'activité qui règne dans un atelier de réparation d'automobiles, sur un marché, dans un grand magasin ou tout autre lieu.
2. Faites parler, comme Vidal (p. 69), un homme ou une femme qui présente son lieu de travail (atelier, bureau, classe, magasin...) et en souligne les avantages et les inconvénients.
3. Savez-vous quel est le but des tests de l'orientation professionnelle ? Quel est le rôle des conseillers ? Dans quelle mesure peuvent-ils vous aider pour le choix d'un métier ?
4. Parmi les activités dont il est question dans ce chapitre, quelles sont celles qui ne peuvent guère être exercées que par des hommes ? Quelles sont celles qui sont (ou peuvent être) exercées tout aussi bien, et parfois même mieux, par des femmes ? Justifiez votre réponse.
5. Y a-t-il une profession qui vous attire plus que d'autres ? Pour quelles raisons ? Comment allez-vous vous y préparer ?
6. *a)* Rédigez une petite annonce de demande d'emploi, en évitant l'équivoque dans les abréviations ;
   b) Rédigez la lettre de demande correspondant à cette annonce.

V. Enquêtes sur les métiers

1. Interrogez (en équipe), divers professionnels. Quels motifs les ont conduits à leur profession ? Exercent-ils le métier pour lequel ils s'étaient formés ? Sont-ils satisfaits de leur activité ou non, et pourquoi ?
2. Reportage sur un métier de votre choix : lieu et moyens de travail, interview de ceux qui l'exercent, prise de son, photographies, film le cas échéant. Rédigez un compte rendu suivi d'une conclusion sur cette profession.
3. **Montage.** Avec les documents réunis dans les enquêtes précédentes, établissez, en équipe, des panneaux documentaires sur quelques métiers. Cherchez un ordre logique et rédigez des textes de présentation pour chaque document.

Loisirs

Comédiens amateurs à Épidaure

Né à Limoges en 1925, Jacques Lacarrière abandonne l'enseignement pour parcourir l'Europe. Sa parfaite connaissance du grec ancien et moderne et son amour des êtres et des choses lui permettent de faire sentir la continuité de la culture grecque. Avec la troupe d'amateurs du Théâtre antique de la Sorbonne, il a participé à des représentations en Grèce, à Épidaure. Fort d'une première expérience de cette «épreuve terrifiante», acquise huit ans plus tôt, le voici de nouveau à Épidaure pour y interpréter le rôle de Xerxès dans Les Perses *d'Eschyle.*

Jouer à Épidaure[1] en plein jour devant près de dix mille spectateurs est une épreuve terrifiante mais salutaire que tout comédien se devrait de tenter au moins une fois dans sa vie. Tout ce qu'on peut apprendre au cours des répétitions et des représentations en lieu clos s'effondre en un instant devant l'immensité, la nudité, l'abîme hanté de ce théâtre et surtout devant les milliers de regards dardés sur vous. Déjà, au cours de la mise en place qu'il fallut faire en plein soleil, on s'aperçut d'emblée que tout était à recommencer. Ce n'était ni la voix ni le chant qu'il fallait adapter. A Épidaure, crier ou parler fort ne sert à rien. L'acoustique est d'une telle qualité qu'il suffit de parler nettement, et d'articuler clairement pour que le moindre mot porte jusqu'au dernier gradin. Par contre, les gestes, les attitudes, les déplacements doivent être amplifiés, stylisés autrement, exagérés parfois pour s'adapter aux dimensions de l'orchestra[2]. Du sommet du théâtre, l'acteur apparaît minuscule, réduit à la condition d'homoncule[3] gesticulant. D'en bas, l'impression est plus nette encore. Les gradins semblent monter jusqu'aux limites mêmes du ciel comme si l'on s'adressait non à des êtres humains mais à la création tout entière. On se sent devenu fourmi alors qu'il faudrait devenir géant. Et cette mutation, qui peut nous l'apprendre aujourd'hui ? [...]

A la fin des *Perses*[4], le roi Xerxès, censé venir de Salamine après avoir retraversé la Grèce avec ses troupes en débandade, arrive en son palais de Suse[5] pour clamer son

1. Ville d'Argolide (Grèce) dont le théâtre antique est le mieux conservé du monde méditerranéen.

2. Partie de l'édifice où évolue le chœur et où jouent les acteurs; étymologiquement, l'endroit où danse *(orcheïsthaï)* le chœur.
3. *Homoncule* ou *homuncule* : tout petit homme.
4. Cette tragédie d'Eschyle, représentée en 472 av. J.-C., raconte les effets du désastre de Salamine, où Xerxès fut battu en 480.
5. Suse, «la ville des lys», était la capitale de l'empire perse.

Ph. © Takase - Ziolo

représentations et des spectacles modernes dans des édifices antiques ? Au terme de la discussion, chaque élève résumera objectivement les arguments en présence et formulera son opinion personnelle.

A l'occasion de ce texte...

9. **Vocabulaire.** *a)* Connaissez-vous d'autres diminutifs du type *homme/homuncule*, construits avec le même suffixe ?
b) Qu'est-ce qu'un *bosquet* (l. 29) ? Classez, par ordre d'importance, les mots : *fourré, buisson, bosquet, bois, forêt, hallier, boqueteau, taillis*.
c) Citez des synonymes de *peur* et employez-les dans un court récit qui en précise le sens.
10. **Grammaire.** Expliquez la tournure « A peine quitté l'abri rassurant du bosquet » (l. 57) ; commentez l'emploi du participe.
11. **Enquêtes.** *a)* Comment se déroulait une représentation dans un théâtre antique ?
b) Cherchez des documents sur les théâtres antiques (grecs, romains ou gallo-romains). Rédigez des textes explicatifs pour les présenter.
13. **Recherche interdisciplinaire.** La bataille de Salamine : en vous reportant au récit des historiens, pouvez-vous raconter cette bataille, avec croquis à l'appui ?
12. **Exposé** (en équipe). Quels sont les trois grands tragiques grecs ? Citez les titres de leurs œuvres les plus célèbres. Pour chacun d'eux, présentez un résumé de la tragédie qui vous a le plus intéressé(e).

- **Distinguez les homophones.** Que signifie «*censé* venir de Salamine» (l. 24) ? Composez quelques phrases en utilisant le même terme. Avec quel autre *homophone* ne faut-il pas le confondre ?

Quels détails du texte comprenez vous mieux à l'aide de ce

Partie manquante

sur cet exemplaire.

Loisirs

Comédiens amateurs à Épidaure

Né à Limoges en 1925, Jacques Lacarrière abandonne l'enseignement pour parcourir l'Europe. Sa parfaite connaissance du grec ancien et moderne et son amour des êtres et des choses lui permettent de faire sentir la continuité de la culture grecque. Avec la troupe d'amateurs du Théâtre antique de la Sorbonne, il a participé à des représentations en Grèce, à Épidaure. Fort d'une première expérience de cette «épreuve terrifiante», acquise huit ans plus tôt, le voici de nouveau à Épidaure pour [illegible] de Xerxès dans...

Ph. © Takase - Zido

Partie manquante

sur cet exemplaire.

représentations et des spectacles modernes dans des édifices antiques ? Au terme de la discussion, chaque élève résumera objectivement les arguments en présence et formulera son opinion personnelle.

A l'occasion de ce texte...

9. **Vocabulaire.** *a)* Connaissez-vous d'autres diminutifs du type *homme/homuncule*, construits avec le même suffixe ?
b) Qu'est-ce qu'un *bosquet* (l. 29) ? Classez, par ordre d'importance, les mots : *fourré, buisson, bosquet, bois, forêt, hallier, boqueteau, taillis.*
c) Citez des synonymes de *peur* et employez-les dans un court récit qui en précise le sens.
10. **Grammaire.** Expliquez la tournure « A peine quitté l'abri rassurant du bosquet » (l. 57) ; commentez l'emploi du participe.
11. **Enquêtes.** *a)* Comment se déroulait une représentation dans un théâtre antique ?
b) Cherchez des documents sur les théâtres antiques (grecs, romains ou gallo-romains). Rédigez des textes explicatifs pour les présenter.
13. **Recherche interdisciplinaire.** La bataille de Salamine : en vous reportant au récit des historiens, pouvez-vous raconter cette bataille, avec croquis à l'appui ?
12. **Exposé** (en équipe). Quels sont les trois grands tragiques grecs ? Citez les titres de leurs œuvres les plus célèbres. Pour chacun d'eux, présentez un résumé de la tragédie qui vous a le plus intéressé(e).

- **Distinguez les homophones.** Que signifie «*censé* venir de Salamine» (l. 24) ? Composez quelques phrases en utilisant le même terme. Avec quel autre *homophone* ne faut-il pas le confondre ?

Collectionneurs et leurs manies

En donnant pour titre à son œuvre Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle, *La Bruyère (1645-1696) s'est surtout donné pour tâche de peindre son siècle en moraliste amer et ironique. Dans le chapitre consacré à la mode, il peint des manies qui sont encore actuelles, comme celles des collectionneurs.*

Démocède vient de critiquer un collectionneur de médailles, Diognète qui, dit-il, « emploie son bien et sa vie » à satisfaire sa passion.

«Vous voulez, ajoute *Démocède*, voir mes estampes[1] ?» Et bientôt il les étale et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet[2] qu'à tapisser un jour de fête le Petit-Pont ou la rue Neuve[3] ; il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très cher, et qu'il ne la changerait pas pour ce qu'il a de meilleur. «J'ai, continue-t-il, une sensible affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout *Callot*[4], hormis une seule, qui n'est pas, à la vérité, de ses bons ouvrages ; au contraire, c'est un des moindres, mais qui m'achèverait Callot ; je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir : cela est bien rude !»

Tel autre fait la satire de ces gens qui s'engagent par inquiétude[5] ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne

1. Image imprimée, après avoir été gravée sur cuivre ou sur bois.

2. Pièce où l'on range les collections.
3. Les maisons de ce quartier étaient tapissées de tentures les jours de procession.

4. *Jacques Callot* (1592-1635) est surtout connu pour ses gravures sur les *Misères de la guerre.*

5. Besoin d'agitation.

Ph. © Daniel Lejeune - Vloo

Le «marché aux puces» à Clignancourt.
a. Quel est pour un collectionneur, l'intérêt de ce marché ?
b. L'opérateur a-t-il voulu attirer notre attention sur un détail particulier ?
Quelle impression éprouvez-vous devant cet étalage ?
c. Imaginez un marchandage entre un client et une vendeuse.

font ni mémoires ni relations, qui ne portent point de tablettes[6], qui vont pour voir et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu, qui désirent seulement de connaître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et de passer des rivières qu'on n'appelle ni la Seine, ni la Loire ; qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absents, qui veulent un jour être revenus de loin : et ce satirique parle juste, et se fait écouter. Mais quand il ajoute que les livres en apprennent plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliothèque, je souhaite de la voir ; je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin[7] noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa galerie

6. Carnets de notes.

7. Cuir de chèvre ou de mouton (jadis du *Maroc*) dont on fait de luxueuses reliures.

est remplie, à quelques endroits près qui sont peints de manière qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe ; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir, je le remercie de sa complaisance, et ne veux, non plus que lui, voir sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque. [...]

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes ; c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite ? il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre ; aussi a-t-il fait une perte irréparable ; approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie et qui vient d'expirer : c'est une chenille, et quelle chenille !

LA BRUYÈRE, *Les caractères*, XIII, «De la mode».

Comprenez le texte

1. *Démocède. a)* Quels reproches peut-on faire aux estampes que possède Démocède ? *b)* Quelles objections fait-il à ces reproches ? *c)* Expliquez sa « sensible affliction » (l. 10). *d)* Que pensez-vous de sa critique de Diognète, le collectionneur de médailles (cf. introduction) ?
2. Distinguez les reproches adressés par l'amateur de livres à ceux qui, selon lui, ne savent pas voyager (l. 17-26). Cette manière de voyager n'existe-t-elle pas encore ? Donnez-en des exemples : est-ce le meilleur usage des voyages ?
3. Le bibliophile (l. 26-41). Pourquoi le visiteur de la bibliothèque doit-il être ranimé (l. 32) ? Expliquez « sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque » (l. 40). Pensez-vous qu'un tel *bibliophile* fasse un bon usage des livres ?
4. Le collectionneur d'insectes (l. 42-50). En vue de quel effet a été construit ce portrait ? Par quels procédés l'auteur a-t-il préparé cet effet ? Que nous révèle-t-il sur le personnage ?

Rédigez et discutez

5. La Bruyère présente ainsi la manie des collectionneurs : «Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet.» Cette affirmation s'applique-t-elle, selon vous, à tous les collectionneurs ? Puisez vos exemples dans le texte ou dans vos souvenirs personnels.
6. A la manière de La Bruyère, faites le portrait d'un collectionneur, à votre choix (timbres, photos, autographes, etc.).
7. **Entretien.** Pensez-vous qu'un collectionneur puisse pousser sa passion jusqu'à oublier le monde qui l'entoure ? Donnez-en des exemples. Que pensez-vous d'un tel homme ?
8. **Débat.** Quelle place accordez-vous à la manie des collections dans les loisirs contemporains ? Le monde moderne favorise-t-il ce type de loisir ?

A l'occasion de ce texte...

9. **Vocabulaire.** *a)* Quel est le sens des mots *portrait, clef, type* ? Employez-les dans des phrases illustrant leurs diverses significations. *b)* Comment est composé le mot *bibliothèque* ? Citez d'autres mots construits avec le même préfixe, ou le même suffixe. Expliquez le sens de ces mots et employez-les dans des phrases.
10. **Grammaire et style.** Relevez dans le texte des expressions comportant un superlatif comme dans *«la seule qui soit en France»* (l. 8) ; pourquoi l'auteur use-t-il d'une telle construction en parlant des collectionneurs ?
11. **Lecture expressive.** Lisez à haute voix le portrait du collectionneur d'insectes (l. 42-50), en respectant les effets voulus par La Bruyère.
12. **Enquête** (éventuellement en équipe). Quelle différence faites-vous entre une *gravure*, une *estampe*, une *enluminure* ; l'*héliogravure*, la *lithographie*, la *pyrogravure*, la *photographie* ? Rassemblez des documents pour illustrer ces différences, avec des notices explicatives.

- **Jouez à trouver l'origine des noms.** *Angora, astrakan, baïonnette, barème, berline, binette, calepin, dédale, faïence, marathon, maroquin, nicotine, poubelle, truie, sandwich* : classez ces noms selon qu'ils se rattachent à des noms de villes, de pays ou d'hommes célèbres. Expliquez leur signification. Employez dans des phrases ceux que vous ne connaissiez pas.

Fêtes de village en plein air

Exilé à Guernesey, Victor Hugo (1802-1885) fait paraître en 1865 un recueil de poésies où il laisse libre cours à sa fantaisie et à sa virtuosité. Les Chansons des rues et des bois *ont été écrites, dit Hugo dans sa* Préface, *«beaucoup avec le rêve, un peu avec le souvenir». On appréciera le charme léger de cette évocation de fêtes villageoises dont l'atmosphère bon enfant, magnifiée par le souvenir, n'a guère changé depuis plus d'un siècle.*

Le bal champêtre est sous la tente.
On prend en vain des airs moqueurs ;
Toute une musique flottante
Passe des oreilles aux cœurs.

On entre, on fait cette débauche[1]
De voir danser en plein midi
Près d'une Madelon point gauche
Un Gros-Pierre point engourdi[2].

On regarde les marrons frire ;
La bière mousse, et les plateaux
Offrent aux dents pleines de rire
Des mosaïques de gâteaux.

Le soir, on va dîner sur l'herbe ;
On est gai, content, berger, roi,
Et, sans savoir comment, superbe,
Et tendre, sans savoir pourquoi.

Feuilles vertes et nappes blanches ;
Le couchant met le bois en feu ;
La joie ouvre ses ailes franches ;
Comme le ciel immense est bleu !

Victor HUGO, *Les chansons des rues et des bois*, I, VI, 9.

1. Dévergondage, inconduite, excès condamnable.

2. Le danseur est vif, alerte et entreprenant.

Comprenez le texte

1. A quels détails peut-on reconnaître qu'il s'agit d'une *fête de village en plein air* ?
2. Comment interprétez-vous l'emploi du pluriel dans le titre et le recours au pronom indéfini *on* ?
3. Comment comprenez-vous les v. 3-4 ? Relevez d'autres expressions évoquant la joie.
4. De quels moments de la journée s'agit-il ?
5. Dans les v. 7-8, les noms désignent-ils des personnages réels ou s'agit-il de symboles ? Justifiez votre réponse.
6. Comment le poète peut-il dire qu'on est à la fois *berger* et *roi* (v. 14) ?
7. En recourant au texte avec précision, comment définiriez-vous l'atmosphère de cette fête ?

Rédigez et discutez

8. Relisez les v. 13 et 17, et évoquez ce dîner en plein air, en faisant appel, si possible, à votre expérience personnelle.
9. Sur le modèle des strophes 3 et 4, et en utilisant le pronom *on*, décrivez les moments les plus joyeux d'une kermesse, d'une fête locale ou d'une foire.
10. Rédigez une affiche ou un article de journal pour annoncer une fête, une kermesse, ou une manifestation locale (foire, course) ; citez les événements importants de la manifestation.
11. **Débat.** On répète souvent que la télévision ou les loisirs offerts par la ville ont fait disparaître les occasions de divertissement à la campagne. Est-ce votre avis ? Donnez des exemples.

A l'occasion de ce texte...

12. **Vocabulaire.** *a)* Synonymes de «fête»; à quelle occasion peut-on parler de *gala, kermesse, pardon, assemblée, ducasse, fête patronale, fête foraine, foire ?*
b) A quel moment de la journée se rapporte le verbe *dîner* (v. 13) ? Classez selon les moments de la journée, les noms et les verbes désignant les repas.
13. **Versification** *a)* Comparez les rimes : *feu/bleu - tente/flottante - moqueurs/cœurs.* Que remarquez-vous ? Quand peut-on parler de «rimes pauvres, suffisantes, riches» ?
b) Comptez les syllabes de ces vers : comment les désigne-t-on ? Lisez à haute voix les v. 4 et 17 : que remarquez-vous ?
14. **Enquête** (en équipe). Cherchez des reproductions de tableaux représentant des fêtes en plein air ou des bals populaires. Donnez leur titre et décrivez-les en quelques phrases.

● **Jouez avec les images.** *a)* Relevez un adjectif un nom, des expressions employés de façon imagée. *b)* Dans chaque cas dites sur quelle comparaison implicite repose l'image. Préférez-vous l'image ou la comparaison ? Justifiez votre réponse. *c)* Trouvez d'autres images pour exprimer des impressions voisines ou opposées.

«Le bonheur à cheval»

Pour leur plaisir, deux jeunes filles, Évelyne et Corinne Coquet ont repris à cheval la route Paris-Jérusalem, selon l'itinéraire de Godefroy de Bouillon lors de la première croisade. Les voici traversant la Forêt-Noire sur leurs chevaux Mickey et Donald. Loin des routes parcourues de bolides, elles ont emprunté un chemin de randonnée pédestre qui les fera monter jusqu'à 1.400 mètres. Il pleut ; le sol est glissant et voici qu'après avoir gravi un escalier de bois vermoulu qui remplaçait le sentier, les deux cavalières et leurs montures voient surgir une nouvelle difficulté.

Il nous faut encore grimper car nous n'avons toujours pas franchi le col. Mickey et Donald me regardent avec détresse : j'ai l'impression qu'ils me demandent si ça va durer longtemps cette petite comédie. Je n'en sais rien. Encapuchonnée dans mon poncho, je ne vois rien devant moi et je ne suis pas sûre de ne pas avoir perdu la piste. Depuis un moment, je ne trouve plus ni losange bleu ni triangle rouge[1]. Nous devons ôter nos ponchos pour ne pas nous envoler.

— Voilà autre chose maintenant !

Une passerelle formée de deux planches pourries enjambe un torrent qui coule au milieu des rochers à une centaine de mètres au-dessous. Le garde-fou de gauche a disparu, celui de droite est à moitié disloqué. La passerelle n'a que trente centimètres de large. Supportera-t-elle le poids d'un cheval ?

— Nous ne pouvons pas passer ailleurs, dis-je à Corinne. Si nous faisons demi-tour, nous aurons marché toute la journée pour rien. Tentons notre chance !

Je lance une branche de l'autre côté. Pluto[2] court la chercher. La passerelle a résisté à ses dix-huit kilos. A mon tour.

1. Signalisation disposée le long du chemin.

2. Leur chien.

Les planches tiennent bon sous mon demi-quintal[3]. Je crie :

— Maintenant, Corinne, tu m'envoies Mickey... Allez Mickey, fais-toi léger.

Je n'aime pas cette unique rembarde qui déporte les chevaux vers la gauche. Mickey se livre à une gymnastique prudente pour poser ses pieds sur l'unique planche possible. La vache[4] à eau s'accroche au garde-fou. C'est de ma faute. J'aurais dû le prévoir et l'enlever. Mickey tire. Le bois casse. L'élan déséquilibre le cheval qui pose un postérieur[5] dans le vide. Tombera ? Tombera pas ?

En bas, les rochers ; Mickey me regarde, tourne la tête, regarde Donald derrière lui. Pourvu qu'il ne lui prenne pas l'idée de faire demi-tour : les chevaux sont toujours plus enclins à retourner d'où ils viennent qu'à aller de l'avant. Ouf ! Il reprend sa marche, calme, prudent, arrive enfin. Le pont vibre.

A Donald maintenant. Impatient comme toujours de nous rejoindre, il va trop vite. Les planches émettent des craquements peu sympathiques. Pris de panique, Donald finit son trajet au galop, emportant avec lui le dernier morceau de la rambarde, pendant qu'une des deux planches cède à moitié et pendouille lamentablement.

Restée seule sur la berge de départ, Corinne a peur. J'ai peur pour elle aussi. A sa place, je ne sais pas si je passerais.

Soudain, j'ai une idée !

— Attends un moment !

Je me suis souvenue que nous avons une corde de nylon dans les sacoches. Nous l'avons emportée à tout hasard. C'est le moment ou jamais de s'en servir. J'attache la corde à une grosse branche et je lance l'autre bout à Corinne :

— Attache-toi solidement à la taille. Bien. Avance maintenant... Ne regarde pas la planche sinon tu vas avoir le vertige. Regarde-moi quand tu marches.

Mes jambes tremblent. Je suis obligée de m'appuyer contre un arbre. La corde, je ne le sais que trop, ne suffit pas à éliminer les risques, il s'en faut de beaucoup...

Conditionnée comme je le suis, un des épisodes majeurs de la première Croisade me revient tout naturellement à la mémoire. Il avait eu pour cadre un autre massif montagneux, le Taurus, en Anatolie, par où nous comptons du reste passer si Dieu nous prête vie. Les sentiers empruntés par les colonnes de pèlerins armés étaient si étroits et escarpés que c'est par milliers qu'hommes, animaux de selle ou de bât tombèrent dans les précipices. Nul au demeurant ne pouvait progresser à cheval et les seigneurs furent contraints d'abandonner leur armure pour pouvoir marcher plus librement. La traversée du Taurus devait coûter à elle seule plus de victimes qu'aucune bataille contre les Infidèles.

3. Le *quintal* pèse cent kilos.

4. Sac de toile imperméable servant de récipient.

5. Un *membre* postérieur.

Ph. © C. Delu - Explorer

Randonnée dans le Parc de la Vanoise.

a. *En quoi cette photo vous permet-elle de mesurer les difficultés rencontrées par Evelyne et Corinne ?*
b. *Trouvez des mots et expressions s'appliquant aux cavaliers et aux chevaux ?*
c. *Quel est l'effet obtenu ici par le choix du plan général au lieu du gros plan ?*

Voilà Corinne qui s'engage. Je lui répète :

— Regarde-moi ! Regarde-moi !

Cela me va bien de donner des conseils. S'il y a une chose dont je suis sûre, c'est que moi, je n'aurais jamais osé passer. Pourvu que ma voix ne trahisse pas mon angoisse...

Corinne fait un pas, deux, trois, en tâtonnant du pied la planche qui tient encore, à la manière d'une fildefériste. Et d'un coup, elle a le même réflexe que Donald, elle parcourt l'ultime tronçon en courant et se précipite sur moi.

Cette fois, c'en est trop pour la passerelle qui rend le dernier soupir. Corinne et moi nous suivons d'un regard intéressé les planches qui tombent dans le vide.

Évelyne COQUET, *Le bonheur à cheval. De Paris à Jérusalem sur le chemin des Croisés*, Laffont éd.

Comprenez le texte

1. Indiquez les différents moment de cet épisode.
2. Dans ce qui nous est dit de la passerelle tout au long du texte, relevez tous les détails propres à provoquer l'angoisse chez le lecteur.
3. Comparez les traversées successives de la passerelle : leurs ressemblances et leurs différences. Y a-t-il une progression ? Quel est selon vous l'effet recherché par l'auteur, et par quels moyens y parvient-il ?
4. Qu'apporte à cette anecdote l'évocation historique des Croisés (l. 57-68) ?
5. Tentez de définir les principaux traits du caractère d'Évelyne d'après son comportement et ses réflexions.
6. Le titre de l'ouvrage « *Le bonheur à cheval* » vous semble-t-il bien convenir à cet épisode ? Justifiez votre réponse et donnez-lui, le cas échéant, un autre titre dont vous expliquerez le choix.

Rédigez et discutez

7. Avant que Pluto ne traverse la passerelle, une discussion s'engage entre les deux cavalières : Corinne pense qu'il est plus sage de renoncer, Évelyne veut courir le risque. Imaginez leurs arguments et leur dialogue.
8. Imaginez les pensées de Corinne pendant que Mickey et Donald gagnent l'autre rive.
9. Le cheval s'affole et tombe, ou bien la passerelle s'écroule après le passage de Donald. Imaginez la suite de l'aventure.

10. **Débat.** *Tentons notre chance !* (l. 18) : êtes-vous favorable à de telles tentatives avec les risques qu'elles comportent ? Sont-elles utiles, selon vous ? Après le débat, chaque élève rédigera un compte rendu objectif et *ordonné* des arguments *pour* et *contre* et formulera sa conclusion personnelle.

A l'occasion de ce texte...

11. **Exposé** (en équipe). Racontez à vos camarades quelques épisodes qui ont particulièrement retenu votre attention dans *« Le bonheur à cheval »*. Montrez-leur sur une carte l'itinéraire suivi par les deux cavalières, en situant les lieux où elles ont rencontré les difficultés les plus graves.
12. **Vocabulaire.** *a)* Recherchez les mots qui désignent les différentes parties d'un *pont* et utilisez chacun d'eux dans une phrase ; *b)* Cherchez des synonymes de *pont* ; indiquez leur sens et utilisez-les dans des phrases.
13. **Grammaire.** *a)* Relevez les mots et expressions appartenant à la *langue parlée*. Dites ceux qui sont familiers et ceux qui seraient incorrects dans le registre courant ; *b)* Analysez, en tenant compte du contexte, les deux pronoms de la 3e personne dans la phrase *« J'aurais dû le prévoir et l'enlever »* (l. 28).

● **Est-ce la même structure ?** Analysez *Encapuchonnée* (l. 4) et *Conditionnée* (l. 57), et comparez la construction des deux phrases commençant par ces termes. Que remarquez-vous ? Composez deux phrases imitant ces deux constructions ; à quelle condition la seconde sera-t-elle correcte ?

Vivre sur un voilier

L'actualité nous a familiarisés avec le monde de la voile. Qui n'a entendu parler d'Éric Tabarly, d'Alain Colas, de l'America cup, de la « Transat », de la course autour du monde ? Mais à côté de ces célébrités et de leurs exploits dont on ne retient trop souvent que l'aspect spectaculaire, il y a la foule des pratiquants qui goûtent les joies profondes, simples et essentielles, de l'amateur : ce sont elles qu'évoque ici Jean-Michel Barrault.

C'est partout, toujours, vers l'eau, vers le port, vers la mer que je me dirige. La mer m'attire et me fascine. Elle est l'éternel mouvement. Il est impossible d'en fixer un point qui n'ait déjà bougé. La mer est riche comme la vie, et c'est d'elle que tout est né. C'est la même houle qui, voici des millénaires, battait la grève. La mer est éphémère dans son mouvement, éternelle dans sa durée, universelle par son étendue. Un même océan baigne le monde entier. Sur quelque rive que je sois, je communique par cette onde avec les hommes de toutes les côtes, de toutes les îles du globe. Il me suffit d'embarquer sur un bateau à voile et, utilisant cette énergie gratuite, le vent, je puis aller admirer les temples de Délos ou les fonds limpides des Bahamas, fraterniser avec les Polynésiens des îles Marquises ou partager le maquereau fumé des pêcheurs norvégiens. Les portes du monde sont ouvertes. L'horizon est à qui le poursuit.

Il n'est même pas besoin de traverser les océans. La passion se satisfait de joies intimistes. Un voilier, sur l'eau plate, pénètre d'un mouvement doux dans l'aber[1], la calanque, le fjord[2] ou le lagon. Ses voiles sont baignées d'or par le soleil

1. En Bretagne, vallée envahie par la mer.
2. Vallée glaciaire où pénètre la mer.

Ph. © De Greef - Neptune - Explorer

a. Cherchez une légende pour ce document.
b. Relevez dans le texte les expressions qui pourraient s'appliquer à cette mer, à ce bateau.
c. Observez la dynamique des lignes, des mouvements : qu'a voulu suggérer l'opérateur ?
d. Vous avez été embarqué comme novice à bord de ce voilier : retracez les émotions ressenties au cours de cette sortie.

---

du soir. Tout est silence. Le bateau glisse, comblé d'aventure. L'équipage jette l'ancre, à l'abri d'une pointe, pour une nuit de paix, de plénitude, en accord absolu avec l'univers, tandis que là-haut veille un goéland solitaire.

Le voilier est immobile. La mer est lisse, soulevée seulement d'une lente houle, comme la respiration d'un monstre endormi. Les voiles pendent, flasques, vides. La bôme[3] couine. Une bouée joue avec son reflet. Éole[4] est ailleurs. Tout est attente... Et voici qu'un friselis plus sombre court sur l'eau. Il n'a duré qu'un instant, mais le marin a senti sur son front la fraîche caresse d'une promesse de vent. La mer a repris son visage lisse. Puis elle se ride en éventails, la ligne sombre vient vers nous, un souffle gonfle la toile. Sans un bruit, le voilier trace un minuscule sillage de bulles blanches. La vie reprend son cours.

Le vent fraîchit. Il siffle. Il mugit. La vague creuse. Sur le fond de ciel gris galopent des escadrons de nuées noires affolées. La mer est vert sombre, veinée de blanc. La crête

3. Vergue horizontale, dite aussi *gui*, qui s'appuie par une fourche sur l'arrière d'un mât et où se borde la voile nommée *brigantine*.
4. Éole était le dieu des vents.

gonfle, grossit, s'ourle d'écume, montre ses dents, le bruit monte. C'est la guerre. Le voilier part à l'assaut. Les combattants ont revêtu leur uniforme jaune, coiffé leur casque de toile, chaussé leurs bottes. Ils ont bouclé les écoutilles[5]. Ils sortent du cockpit[6] comme on enjambe le talus de la tranchée, ils grimpent sur le pont comme on monte à l'attaque. C'est là que l'ennemi les attend. La vague éclate sur l'étrave[7] et les noie d'une volée d'embruns brutale comme une gifle glacée. Le bateau saute, se secoue, s'ébroue, rue et se dérobe. Le pont glisse. La voile bat, gonflée par la force terrifiante du vent. L'homme, arc-bouté, lutte pour gagner un mètre de cette rude toile qui glisse et lui échappe. L'homme hurle un ordre, ou un juron, perdu dans le vent. Sous le ciré jaune, il halète, reprend son souffle, essaye encore. Il a les yeux rougis d'eau salée. Ses doigts saignent. Il tourne son visage vers l'arrière. Il rit.

Car il a maîtrisé la toile. Par force, par adresse, par obstination, il a vêtu le bateau de la voilure du temps. Il n'a pas vaincu la mer, certes, mais il a composé avec sa fureur. Ils ont trouvé un langage commun, grosse vague et petite toile. [...] Qui ne s'est jamais demandé quel plaisir il pouvait y avoir à s'aventurer ainsi en mer sur de petits voiliers, dans ce monde hostile où règnent l'inconfort, le froid, l'humidité, le mouvement, le mal de mer ?...

Et puis le vent mollit, la vague calmit[8]. Ou bien, le môle doublé, le voilier trouve le calme du port. L'équipage ôte les cirés, les hommes sourient, les femmes se recoiffent, la bouilloire chauffe sur le réchaud, le pont sèche, la vie est belle, et la mer est notre amie...

Jean-Michel BARRAULT, *Passion de la voile et du large*, Arthaud éd.

5. Ouverture rectangulaire sur le pont d'un bateau.
6. Réduit étanche dans lequel se tient le barreur.
7. Pièce à l'avant de la quille.
8. *Calmir* se dit du vent ou de la mer qui se calme.

Comprenez le texte

1. En étudiant les épithètes appliquées à la mer (l. 1 à 8), précisez ce qui peut faire dire à l'auteur : « *La mer m'attire et me fascine* ».
2. En situant sur une carte les noms géographiques des l. 13-15, expliquez l'expression : « *Les portes du monde sont ouvertes* » (l. 15-16).
3. Quelle expression, ou quelle phrase, pourrait résumer les l. 17-24 ?
4. A quels signes le marin voit-il (l. 29-35) que « la vie reprend son cours » ?
5. La « guerre » de l'homme contre la mer (l. 36-59) : *a)* Quelles sont les forces en présence ?
   b) Quelle est la tactique des combattants ?
   c) Quelles sont les péripéties de la lutte ?
   d) Y a-t-il un vainqueur ?
   e) Quels sont les mots ou expressions qui évoquent une guerre ?
6. Expliquez « il a vêtu le bateau de la voilure du temps » (l. 56) ; quels sens donnez-vous au mot « temps » ?
7. Comment, dans le dernier paragraphe, l'auteur fait-il sentir que « la mer est notre amie » (l. 67) ?

Rédigez et discutez

8. Sur le modèle de la phrase *Le bateau... se dérobe* (l. 47), décrivez les mouvements d'un animal domestique ou sauvage, d'un véhicule à moteur, etc. Soyez attentif aux sons et au rythme de la phrase.
9. Présentez, *en les classant*, des arguments qui illustrent la formule : « La mer est riche comme la vie, et c'est d'elle que tout est né » (l. 4-5) ?
10. Imaginez qu'on demande au marin le récit de son combat contre la mer déchaînée (l. 36-59), et faites ce récit en utilisant le pronom de la 1re personne.

11. **Discussion.** Le débat contradictoire devra permettre à chacun de donner sa réponse à la question posée dans les l. 59-62. Chaque élève rédigera ensuite un compte rendu objectif *et ordonné* des arguments en présence, puis formulera sa propre opinion.

A l'occasion de ce texte...

12. **Vocabulaire.** *Champ lexical.* Relevez dans le texte, en les classant et en les expliquant au besoin, les termes concernant : *a)* la mer et ses mouvements ;
b) le bateau et ses mouvements.
13. **Grammaire.** « *Le môle doublé* » (l. 63-64). Quelle est cette construction ? Connaissez-vous des constructions équivalentes ? Quelle tournure préférez-vous ?
14. **Enquête.** « *Cette énergie gratuite, le vent* » (l. 12). Classez vos exemples sous deux rubriques : *a)* loisirs ; *b)* industrie.

- **Choisissez la meilleure formule.** Comment pourriez-vous, tout en conservant le sens, transformer les phrases : « *Il n'a duré... vent* » (l. 30-31) et « *Il n'a pas vaincu... fureur* » (l. 56-58) ? Dites, dans chaque cas, le libellé que vous préférez, et pourquoi.

Spéléologie : une glacière souterraine

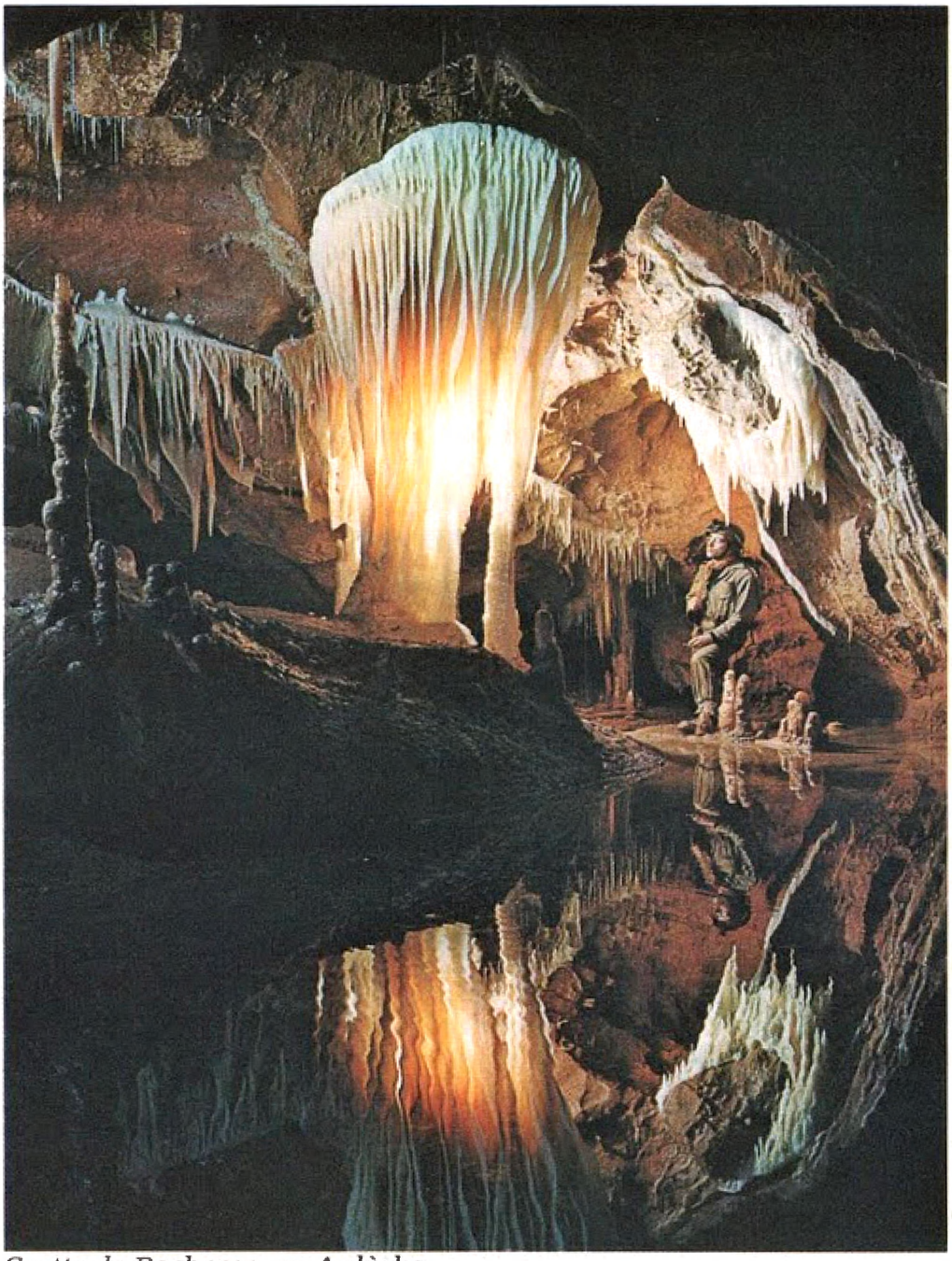
Dans Mes cavernes, *Norbert Casteret recommande la spéléologie à ceux qui trouvent la vie trop « quotidienne » : « c'est un sport et une science ainsi qu'une distraction dont la pratique, malgré les apparences, offre les aspects les plus divers, les plus imprévus, de même qu'elle nécessite des exercices très variés et embrasse des sujets d'étude passionnants. » Vous en trouverez l'illustration dans le récit que vous allez lire. Norbert Casteret et sa femme se sont engagés, en montagne, dans un gouffre où tout est gelé, une véritable glacière souterraine...*

Nous nous amusions comme des enfants dans cet antre sonore où le bruit de nos longues glissades, de nos chutes et de nos rires produisait un vacarme assourdissant. A cause de la disposition des lieux et de la répercussion des échos, à trente mètres l'un de l'autre, toute conversation devenait impossible, les syllabes se heurtant et se chevauchant.

Un instant nous fûmes absorbés par l'identification d'un oiseau pris dans la glace, les ailes déployées, à cinquante centimètres sous nos pieds. La transparence de la glace était telle qu'il nous fut loisible de reconnaître, à ses pattes et à son bec de corail, un chocard[1] alpin, espèce qui abonde dans les falaises voisines de la Brèche de Rolland.

Revenus dans la galerie principale, nous constations qu'un mois d'été n'avait pas apporté de changements dans l'état de la glacière ; seules quelques stalactites avaient disparu ou fondu en partie et quelques rigoles de dégel striaient par endroits la nappe.

1. Ou choquard ; genre de corneilles ou de corbeaux des montagnes qui nichent dans les rochers inaccessibles.



Ph. © Marry - Rapho

Grotte de Rochasse, en Ardèche.

a. En quoi ce document vous fait-il mieux comprendre la passion suscitée par la spéléologie ?

b. Si vous étiez ce spéléologue, quelles images ou comparaisons emploieriez-vous pour décrire cette grotte ?

c. Etudiez l'effet de symétrie dû au reflet dans le miroir d'eau.

Faute de corde, l'oubliette de glace, prudemment contournée, ne put être ni explorée ni sondée, et, après une longue séance consacrée à des prises de vues à l'éclair de magnésium, à un relevé topographique à la boussole et à diverses observations, nous repartions de l'avant sur la nappe de cristal où les clous «ailes de mouche» de nos chaussures nous furent d'une grande utilité [...]

Après un instant de repos, nous attaquions la première cascade de glace et ce n'est pas sans mal que la chatière[2] fut forcée avec armes et bagages (en l'espèce, nos piolets et les pesants sacs tyroliens).

La cascade supérieure, absolument verticale, fut encore plus délicate à gravir, nos tailles respectives, superposées, ne formant qu'une courte échelle insuffisante. Résolu à tout essayer, je posai à mon tour, et peu galamment, mes chaussures ferrées sur les épaules de ma compagne et, mes mains rencontrant quelques aspérités, je m'enlevai lentement sur les poignets. Un piolet, coincé avec à-propos dans une fente par ma vaillante collaboratrice, me servant d'étrier, j'atteignis une corniche[3] et, de là, le sommet de la cascade.

Un instant plus tard, l'autre moitié de la caravane, les sacs et les piolets étaient hissés vigoureusement à mes côtés.

Nous étions dans une étroite galerie montante, tapissée de glace et très inclinée, du haut de laquelle parvenait un faible rayon de jour.

L'ascension en fut rapidement faite, et subitement nous débouchions dans une salle régulière en forme de rotonde, dont la voûte percée d'une ouverture circulaire, à plusieurs mètres au-dessus de nos têtes, laissait voir un rond de ciel bleu sombre.

Nous commencions à tourner dans cette fosse, le nez en l'air comme des ours, lorsqu'une petite ouverture latérale, masquée tout d'abord par un talus de neige qui encombrait le réduit, sollicita notre attention.

En nous y faufilant, nous ne tardions pas à découvrir que nous n'étions plus séparés de la surface du sol que par une épaisseur de calcaire de quelques mètres et que le plafond de la grotte était perforé de lucarnes semblables à la première.

Choisissant parmi ces puits naturels le plus facile à gravir, je me débarrassai de mon sac pour avoir plus d'aisance dans mes mouvements, lorsque nous fûmes immobilisés de stupeur par un long coup de sifflet savamment modulé, parti du sommet du puits à quelques mètres au-dessus de nos têtes.

Où donc étions-nous et allions-nous déboucher, pour qu'à cette heure matinale un homme se trouvât dans une région que nous croyions absolument déserte ?

Cet homme allait certainement être aussi surpris de notre présence que nous de la sienne. De fait, quand d'un vigoureux rétablissement je me fus extrait du puits, sortant des entrailles de la montagne comme un diable surgissant de sa boîte, l'auteur du coup de sifflet marqua une vive surprise, mais ne bougea pas du rocher où il était perché. Mais le plus étonné des deux, ce fut bien moi, car, au lieu du contrebandier espagnol ou de l'alpiniste égaré que je m'attendais

2. Passage très étroit.

3. Partie en surplomb.

à voir, je me trouvai en présence d'un gracieux passereau
75 siffleur qui ne cessa durant une heure de voleter autour de nous de roche en roche, nous faisant admirer son vol papillonnant, ses ailes roses et prodiguant son sifflet harmonieux.

Norbert CASTERET, *Dix ans sous terre*, Librairie académique Perrin.

Comprenez le texte

1. Dans le § 1, qu'est-ce qui évoque des jeux d'«enfants» ?
2. Qu'a d'insolite le spectacle présenté au § 2 ?
3. Expliquez : «*Quelques rigoles de dégel striaient par endroits la nappe*» (l. 17-18), «*l'oubliette de glace*» (l. 19), «*sur la nappe de cristal*» (l. 23-24).
4. Indiquez les étapes de la lente progression vers la surface.
5. Relevez les détails, mots et expressions qui nous montrent que nous sommes sous terre.
6. Comment est ménagée la surprise finale ?
7. Quelles sont les surprises, les difficultés et les joies de l'exploration évoquées dans ce texte ?

Rédigez et discutez

8. Le passereau se met à parler : imaginez les réactions du spéléologue, et le dialogue entre l'homme et l'oiseau.
9. Au lieu d'un passereau, le siffleur est un contrebandier qui se croit surpris par des douaniers. Le spéléologue, se croyant lui-même menacé, se réfugie dans la grotte, et le dialogue s'engage. Racontez.
10. **Débat.** Les spéléologues prennent parfois de grands risques : est-ce justifié ? Un groupe présentera, *en les ordonnant*, les arguments en faveur de la spéléologie, un autre les arguments contraires. Chaque élève rédigera, en la justifiant, sa conclusion personnelle.

A l'occasion de ce texte...

11. **Vocabulaire.** *a) Champ lexical* : relevez et expliquez les mots du texte se rattachant au vocabulaire de la spéléologie et de l'alpinisme.
b) Cherchez des synonymes du mot *antre* et utilisez-les dans des phrases.
12. **Grammaire.** *a)* Dans la deuxième phrase (l. 3-7), distinguez deux tours exprimant la cause. Trouvez-en d'autres et utilisez-les en modifiant, au besoin, la structure de la phrase ; *b)* Remplacez le tour « *il nous fut loisible* » (l. 11) par un tour personnel ; composez d'autres couples de phrases à l'aide d'autres tours du même type.
13. **Enquête.** Renseignez-vous sur les gouffres et grottes les plus célèbres pour des raisons diverses (taille, difficulté d'exploration, richesses naturelles ou archéologiques, etc.). Présentez à vos camarades l'exploration de l'un d'entre eux.

● **Voyez-vous la différence ?** Relevez et classez selon leur valeur les participes présents du dernier paragraphe. Indiquez les mots auxquels ils se rapportent et dites ce que chacun de ces participes deviendrait si ces mots étaient au féminin.

Ski, école de sang-froid

Les Jeux olympiques d'hiver connaissent un succès croissant. L'anecdote suivante se situe aux jeux de Cortina d'Ampezzo (Italie, 1956). On constatera que le succès dans une épreuve sportive ne tient pas seulement à une bonne forme physique, mais aussi à une parfaite maîtrise de ses nerfs qui, seule, permet de dominer rapidement les difficultés imprévues. L'exploit de Toni Sailer sera confirmé, deux ans plus tard, lorsqu'il sera consacré champion du monde.

Il était tombé, dans la nuit, quinze centimètres de neige. Une neige poudreuse, peu malléable[1], qui avait plongé dans la consternation les organisateurs de ces VIIe Jeux olympiques.

1. Souple («qui peut être modelé au marteau»).

Ph. © Th. Vogel - Explorer

Epreuve de ski dans les Bossons (Haute-Savoie).
a. En quoi ce document complète-t-il le texte ?
b. Cherchez des images et des comparaisons pour évoquer ce saut.
c. L'angle de prise de vue est-il ici important ? Pourquoi ? Quel est le résultat obtenu ?

Puis, soufflant avec force, le vent du nord avait chassé les nuages et, au-dessus de la grande mare d'ombre qui noyait encore Cortina, les beaux rochers ocrés et surplombants des Dolomites[2], par endroits plâtrés de blanc, s'enflammaient sous les premiers rayons de soleil. C'était un froid soleil d'hiver. Au sommet de Tofana il faisait — 23°.

Pourtant, il y avait foule autour du portillon de départ de la course de descente. Le start[3] d'une épreuve de ski, c'est un peu le pesage[4] d'un champ de courses : pour nourrir un espoir, lever un dernier doute, confirmer une certitude, on y guette le moindre indice sur le visage des partants.

Malgré le casque protecteur et les grosses lunettes à coque, comme dans un livre ouvert on y lit tout ce qu'ils ressentent, tout ce qui les anime : la volonté, l'ambition, l'impatience de manifester aux yeux de tous leur force et leur courage, l'espoir, l'appréhension, parfois aussi l'angoisse — avant de plonger dans le vertigineux toboggan[5] blanc qu'il leur faudra, pendant près de trois minutes, dévaler à 100 à l'heure en évitant tous les pièges, en se jouant de tous les obstacles.

2. Massif calcaire des Alpes orientales.

3. Mot anglais : *départ ;* ici : l'aire du départ.
4. Enceinte où l'on pèse les jockeys.

5. Mot indien : piste glissante, en pente souvent hélicoïdale.

La moindre faute de carre[6], le moindre écart hors de la ligne de course choisie et le descendeur ne sera plus qu'un pantin disloqué que les secouristes évacueront précipitamment pour laisser piste libre au suivant...

Où était-il ?

Sur toutes les lèvres il n'y avait qu'un seul nom : Toni Sailer[7].

Six jours avant, se faufilant comme une couleuvre à travers les 71 portes[8] du parcours, il avait cueilli sa première médaille d'or olympique : celle du slalom[9] géant, en réussissant l'exploit à peine croyable de battre de 6 secondes 2/10e le meilleur spécialiste du moment, son coéquipier et vieil adversaire Anderl Molterer. Deux jours après, dans la tempête, à moitié aveuglé par les lourds flocons de neige que le vent chassait à l'horizontale, il avait enlevé le slalom en battant de 4'' l'étonnant chat-tigre japonais Chiharu Ygaya. En ce 3 février, dans quelques minutes, on allait donner le départ de la dernière épreuve alpine de ces Jeux : la descente, la plus aléatoire[10], la plus dangereuse. Réussirait-il le triplé ? C'était la grande, la seule, l'unique question que se posaient les dizaines de milliers de spectateurs agglutinés le long de la piste.

Lui, pendant que l'on supputait ses chances en évoquant sa récente victoire du Lauberhorn[11], s'était écarté de la foule. Moulé dans son chandail de laine bleue, son célèbre bonnet blanc enfoncé jusqu'aux oreilles, il s'ébrouait comme un jeune chien dans la neige poudreuse, exécutant, pour échauffer ses muscles, flexions, torsions, accroupissements, sauts en hauteur et de côté. Puis il s'arrêtait et respirait longuement et puissamment en marchant lentement.

Son tour approchait. Il prit ses skis dont il caressa doucement, presque amoureusement, les semelles de glissement et s'approcha du portillon. Et c'est alors qu'il chaussait ses skis que se produisit l'incident : un incident stupide, imprévisible, qui eût plongé dans la colère ou le désarroi tout autre que lui : une lanière de cuir, sans doute sous l'effet du froid sibérien, se brisa net...

Il ne restait plus que deux minutes avant le «go[12]». Dans la meute des entraîneurs, des techniciens et des supporters[13], ce fut l'affolement. Lui, écartant la foule, demanda très tranquillement à l'un de ses amis de lui prêter sa lanière. Il la mit en place lui-même, sans que je puisse noter le moindre tremblement des mains, le moindre mot de colère, le moindre signe d'énervement. Il souffla dans ses doigts pour les réchauffer, remit ses gants et se plaça devant le portillon où je le vis donner une tape amicale, en signe de remerciement, accompagnée d'un bon sourire, sur l'épaule de celui qui l'avait dépanné. A «5» il plaça ses deux bâtons en avant du

6. La *carre* est la baguette d'acier qui borde la semelle du ski, et permet de tenir sur la neige gelée.

7. Autrichien, comme Molterer (l. 35).

8. Passage obligatoire entre deux piquets.
9. Parcours de virages jalonnés par des portes.

10. Incertaine, hasardeuse (lat. *alea* : jeu de dés, hasard).

11. Dans l'Oberland bernois, en Suisse.

12. Mot anglais signifiant : *allez ;* signal de départ, précédé du compte à rebours de 10 à 1.
13. Mot anglais : partisans d'un athlète, d'une équipe.

portillon. A «3» il tendit ses muscles comme un fauve prêt à bondir. Au «go», pile[14], il s'élança dans la pente...

Je le vis filer comme une flèche au long du premier schuss[15], traverser comme une balle le replat[16] puis, à l'entrée de la forêt, il disparut à mes yeux, absorbé comme par une trappe par la première grosse bosse.

— «Comme une épure[17] dit quelqu'un : pas une bavure.»

Trois minutes plus tard, tremblante d'émotion, la voix du speaker[18] montant jusqu'à nous dans un silence total nous apprenait qu'il avait gagné sa troisième médaille d'or.

Philippe GAUSSOT, *Sports et Jeux de neige*. Arts et Voyages éd. (Bruxelles).

14. Familier, ce mot pris adverbialement signifie «exactement».
15. Mot allemand : descente directe en suivant la plus grande pente.
16. Partie plane.
17. Dessin au trait, achevé, par opposition au croquis.
18. De l'anglais *to speak* (parler) : celui qui parle, et plus spécialement devant un micro.

Comprenez le texte

1. Quelle est l'importance des détails donnés dans les lignes 1 à 9 ?
2. Quelles sont les principales difficultés d'une descente à ski (l. 20-26) ? Comment l'auteur souligne-t-il discrètement le danger ?
3. Quels renseignements expliquent la question «Réussira-t-il le triplé» (l. 30-44) ?
4. Comment Toni Sailer prépare-t-il sa course (l. 45-54) ?
5. Relevez les détails qui montrent les qualités du champion (l. 55-72) ; comment sont-elles mises en évidence ?
6. Quelles autres expressions (l. 73-76) permettent de comprendre : *«Comme une épure... pas une bavure»* (l. 77) ? Expliquez cette comparaison.

Rédigez et discutez

7. **Rédaction de phrases.** Quels sont les éléments qui, l. 71-76, marquent la rapidité ? Composez des phrases analogues pour évoquer le départ foudroyant d'une auto, d'une moto, d'un avion.
8. **Rédaction.** Racontez une épreuve sportive au cours de laquelle un concurrent a perdu le contrôle de ses réactions. Vous êtes libre de faire gagner ou perdre ce concurrent.
9. **Débat.** La foule veut voir de près les champions. Que pensez-vous de cette curiosité ? Est-elle bonne ou malsaine ? Illustrez vos réponses d'exemples précis.

A l'occasion de ce texte...

10. **Vocabulaire.** *Emprunts aux langues étrangères. a)* Relevez dans le texte les mots étrangers. A quelle langue originelle appartiennent-ils ? Ont-ils le même sens en français ?
b) Dans le vocabulaire particulier à un sport que vous choisirez (football, équitation, etc.), dressez une liste de termes étrangers. Quels sont ceux qui ont un équivalent français, et ceux qui sont entrés dans l'usage ? Que peut-on en conclure ?
11. **Grammaire.** Analysez la forme verbale «eût plongé» (l. 57). Quelle est la valeur de ce mode ? Peut-on remplacer le subjonctif *«puisse»* (l. 64) par un infinitif ? Pourquoi ?
12. **Enquête.** Quelles sont les disciplines et les épreuves des Jeux Olympiques d'hiver ? Trouvez des textes, des documents qui évoquent ces sports et rédigez pour chacun d'eux quelques lignes de présentation.

● **Problèmes d'orthographe.** *a)* Quels sont les adverbes en *-ment* dans les l. 51-52 ? Comment s'explique la différence du suffixe ? Quel est l'adverbe formé sur : *savant, prudent, sec, vif, patient, méchant, lourd* ?
b) Transcrire en lettres les adjectifs numéraux contenus dans les lignes 30 à 39. Écrivez aussi les adverbes correspondants.

a. Cherchez une légende pour ce document.
b. Etudiez les ressemblances et les différences avec le saut de la p. 97.
c. Imaginez un slogan touristique pour accompagner cette photo.

Ph. © Alix - Vloo

Du Trocadéro à la gare Saint-Lazare

LES VIRTUOSES DE LA PLANCHE A ROULETTES

C'EST la fiesta au « Troca ». Dans les jardins du Trocadéro, au pied des phrases d'or de Valéry, règne une incroyable fête. Grand jeu des jets d'eau, foule des promeneurs et des touristes, haie des spectateurs qui admirent les mille et une prouesses des « skatistes ». Assis, couchés, dévalant la pente sur leur planche à roues. Malgré le prix de l'équipement — de 150 francs à 400 francs — ce jeu sportif compte déjà en France trente mille adeptes.

Ils ont adapté le terrain à leur jeu. Tout en haut, deux barrières métalliques parallèles matérialisent le départ, comme pour les compétitions de ski. « A la queue ! Poussez pas ! » Les partants sont nombreux. Olivier et trois camarades ont « financé » le slalom : vingt-six entonnoirs en guise de pieux — un blanc, un orange, un blanc à 1,60 pièce — « Pour bien faire, il nous en faudrait vingt de plus », dit Olivier, soucieux.

Ils viennent de loin, de La Défense, de Vitry, de Courbevoie, de Maisons-Laffitte. Ces petits Parisiens ressemblent à des Américains. Casquettes ornées de lauriers et marquées « Apollo », visières longues comme des tartines, tee-shirts « numérotés », jeans. Mais ce n'est pas tout. Ce sport, casse-cou, a fait naître un habillement qui le fait paraître encore plus guerrier. Genouillères et coudières de hockey, gants à manchettes de chevalier, survêtement caparaçonné de « trial », casque. En plus du style parfait — pieds parallèles, genoux collés et pliés — la silhouette a de l'impact.

« J'ai fait un exposé sur le skate en cours de français, déclare Ric, qui est en quatrième. Ce sport est né à Malea-Bay dans les îles Hawaï, où, l'été, on pratique le surf. Les Américains l'ont repris, et notamment les Californiens Gran Logan, Phil Edwards et Mickey Munoz. La première planche articulée date de 1962. La souplesse permet d'épouser l'inclinaison du corps. » Ric a complété son exposé par des travaux pratiques. En cour de récréation, il a marqué les obstacles à la craie, puis il a exécuté son slalom.

Le « 360 »

« Le skate, j'en fais sérieusement depuis sept mois, dit Philippe, onze ans et demi. Je vais à Montaigne avec. Mais la directrice nous les pique. » « A Fénelon aussi, c'est interdit, ajoute Ric, mais le dirlo est sympa, il nous les rend le soir. » « Je connais des types de Condorcet qui en font dans la salle des pas perdus de la gare Saint-Lazare », dit Jean-Pierre, un petit blond. Le jeu a annexé la ville.

Et dans la salle des pas perdus de Saint-Lazare, effectivement, une patrouille de « skatistes » trace des sillages dans la foule. Décontractés, précis, les garçons partent en slalom à la recherche des grincheux ; évitent les télescopages et surtout font très attention de ne pas se départir de leur flegme, ce flegme qui semble faire partie intégrante de l'uniforme du parfait « skatiste ».

Au « Troca » « tout le monde se connaît et s'aide. Quand on a besoin d'un tournevis, on se le prête ». Les garçons sont en majorité. Ils ont de dix à dix-huit ans. Mais il y a aussi des filles, Sabine, Nicole et Marie, et elles tiennent à ce qu'on le dise. Il n'y a pas, précisent-ils, de champion. Chacun a sa spécialité : vitesse, descente, slalom. Mais c'est dans le « free style » que le skate s'épanouit avec le plus d'audace. Il y a le « nose », en équilibre sur les roues avant, le « tip-top » cadencé, un coup sur l'avant, un coup sur l'arrière, le « backside », un tour en arrière et, encore plus complet, le « 360 ».

« Vous voulez qu'on vous montre autre chose ? » Deux garçons enchevêtrés, l'un sur le skate de l'autre, prennent le départ. A deux, cela s'appelle le « catamaran ». « J'y vais », dit Henry, surnommé l'Arbalète. Sur les mains, il fait le poirier sur son skate. Ils sont doublés par deux trombes en patins à roulettes. « Ceux-là, dit Lionel, ils ne font pas le poids. »

FLORENCE BRETON.

LE MONDE 25 juin 1977

C'est une «fête» (fiesta, *mot espagnol) d'un type nouveau qui a inspiré ce reportage de Florence Breton. Elle a lieu à Paris dans les* Jardins du Trocadéro *qui s'étagent au bas du* Palais de Chaillot *sur les murs duquel sont gravées, en lettres d'or, deux phrases de Paul Valéry (1871-1945).*

*Les jeunes s'y rendent de tous les quartiers de la capitale (*Montaigne, Fénelon, Condorcet *sont des noms de lycées) et même de la banlieue.*

Vous connaissez la plupart des termes techniques empruntés ici à divers sports. Le trial *est une course en terrain accidenté, avec des motos d'un type spécial* (cf. p. 105, n. 3); *le* catamaran *est une embarcation faite de deux coques assemblées.*

Comprenez le texte

1. L'amateur de planche à roulettes. Précisez son habillement, son équipement, ses accessoires. Quelles figures exécute-t-il ? Que dit-on de son allure ?
2. A quoi reconnaît-on qu'il s'agit d'un sport à la mode ? A-t-il son langage propre ? Relevez ce qu'il emprunte à d'autres sports.
3. Comment interprétez-vous le mépris de ces amateurs pour les adeptes du patin à roulettes ?

Rédigez et discutez

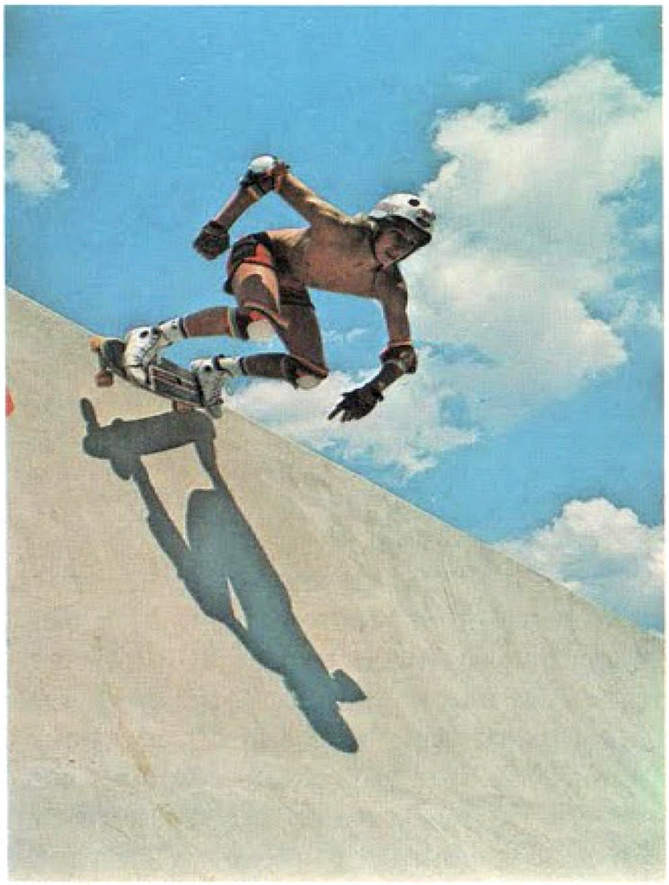
4. Sur le modèle des deux premiers paragraphes, présentez un autre sport très en vogue.
5. **Entretien.** La planche à roulettes correspond-elle, selon vous, à une mode passagère ? Est-ce vraiment un sport ? Justifiez votre réponse.
6. **Débat.** Votre municipalité est disposée à aménager une piste soit pour le vélo, soit pour la planche à roulettes. Dans un débat contradictoire, chacun plaidera pour la solution qui a ses préférences.

A l'occasion de ce texte...

7. **Vocabulaire.** Le sport fait appel à de nombreux mots étrangers. Répartis en équipes, les élèves dresseront une liste de mots étrangers employés pour divers sports et essaieront de leur trouver des équivalents en français.
8. **Reportage** (en équipe). En s'inspirant de cet article, chaque équipe réalisera un reportage sur un des sports (ou des divertissements de clubs) pratiqués par les élèves du collège.

Initiation au journalisme

1. Sous quelle *rubrique* rangeriez-vous cet article ? Comment les titres visent-ils à piquer la curiosité ?
2. Reconnaissez le *bandeau*, les *colonnes*, les *alinéas* et les *paragraphes*, la *signature*. Que pensez-vous du *sous-titre* : «Le 360» ?
3. La *typographie*. Distinguez les caractères romains, italiques, les lettres capitales, une lettrine. Dans quels caractères sont les paroles rapportées au discours direct ?
4. Distinguez les divers rôles joués dans le texte par les *guillemets*. Relevez des phrases sans verbe. Voyez-vous la raison d'être de ces particularités ?
5. Le *style journalistique* d'après cet article.
   a) Vocabulaire. Relevez tous les mots étrangers. A quelle langue sont-ils empruntés presque exclusivement ? La traduction ou l'explication en est-elle toujours donnée ?
   b) «Français parlé». Relevez des mots abrégés employés dans la vie courante. Quel est le mot complet ? A quel registre de langue appartiennent-ils ? Pourquoi l'auteur les a-t-il conservés ?
   c) Relevez des expressions et des tours appartenant au style familier. Transposez-les en un style plus soutenu. Pourquoi, selon vous, le journaliste emploie-t-il ce langage ?



2 Ph. Jeanbor © Archives Photeb

« Skate Board »

a. Les deux virtuoses ont été pris sous un angle différent. Quel est le plan que vous préférez ? Dites pourquoi.

b. Quel aspect de ce sport a été mis en évidence ?

L'arrivée du mille mètres féminin

Henry de Montherlant (1896-1972) est un des écrivains les plus remarquables de la génération qui s'est affirmée après la Seconde Guerre mondiale. C'est surtout au théâtre qu'il a connu la gloire, après le succès de La Reine morte *(1942), mais auparavant il avait montré son goût pour les sports, avec* Les Olympiques *(1924) ou* Les Bestiaires *(1926).*

Extrait du Songe *(1922), voici le récit de la finale d'un mille mètres féminin qui oppose surtout Suzanne Kestner et Dominique Soubrier. La course touche à sa fin avec l'effort ultime dans le dernier tour de piste.*

Elles commençaient le dernier tour, maintenant. Dominique regretta de s'être mise sur les talons de la Kestner. Il lui fallait reprendre sa ligne[1], la fin de la course approchait; en la sentant «décoller», Kestner n'allait-elle pas s'échapper, de crainte d'être surprise? Elle hésita quelques secondes; puis se décida et prit sa ligne, mais en ralentissant, de façon à ne pas devenir une inquiétude pour sa rivale. Manœuvre audacieuse, qui sans doute atteignit son but, car Kestner n'activa pas le train, mais qui fit perdre deux mètres à Dominique. C'est ainsi qu'elles abordèrent la «ligne d'en face», dernière ligne droite avant celle de l'arrivée.

Ce n'était pas de ses forces qu'elle était incertaine, c'était de sa tactique[2]. Éternelle question : à quel moment faire son effort? Toujours il y avait en elle un perfide désir de ne le faire qu'à la toute dernière extrémité, l'élégante témérité[3] du lièvre dans sa course avec la tortue. Mais cette fois elle était un peu troublée par ce grand vide entre Kestner et elle. «Au tournant, je la rejoindrai. Je verrai alors ce qu'elle fera.»

Or, comme elles attaquaient le tournant, d'un groupe de camarades, massées à l'extrémité de l'ellipse[4], des voix montèrent : «Vas-y, Kestner!» «Suzanne a gagné!» Et brusquement sa décision fit demi-tour. «Ah! Suzanne a gagné. Eh bien! elles vont voir ça!» Et, conseillée par la colère, elle ne rejoignit pas la précédente, voulant maintenir jusqu'au bout l'espérance des petites amies pour la souffler plus brutalement.

La ligne d'arrivée fut devant elles, à leur droite la tribune vide. Elle se dit : «A la hauteur des douches, je pousserai.» A l'instant qu'elles dépassaient le petit bâtiment, avec calme, pleinement maîtresse d'elle-même, elle allongea la foulée. Enivrante, enivrante, enivrante sensation de faire appel à soi-même, et de sentir que soi-même vous répond, de voir que l'on rattrape, de sentir qu'on peut encore bien davantage et que sa volonté est assez forte pour résister à la tentation! La piste vous fascine, vous aspire comme un abîme, vous entraîne comme si elle était en pente, ajoute à vous comme le

1. La *ligne* est déterminée par le couloir, sur la piste.

2. Art d'organiser et de coordonner son action (à l'origine : de disposer ses troupes) pour parvenir à un résultat.
3. Hardiesse qu'on a quand on est trop sûr de réussir.

4. Courbe fermée, régulière, de forme allongée; la piste suit le pourtour du stade.

Ph. © Presse - Sports

Dernier virage de 400 m aux championnats d'Europe 1971.
a. Quels détails du récit pourraient s'appliquer à cette photo ?
b. A votre avis, quelle concurrente produit son effort ? Laquelle des deux est en tête et pourquoi ?

vent du sillage ajoute au cycliste qui colle à la motocyclette. Elle repousse votre pied comme du caoutchouc. C'est un mystère pour vous que vous alliez si vite sans effort...

Brusquement, aux quatre-vingts mètres, elle bondit. Le temps d'un clin d'œil, elle entrevit la fille à son côté. Elle se trouva seule devant le grand espace, figure de proue de tout le peloton. Plus un point de repère. Que font les autres ? Cette horrible menace derrière soi. L'unique désir de diminuer cette distance entre soi et un poteau stupide. La limite des forces. Les yeux fixés sur la place d'où va sourdre[5] la ligne verte du fil d'arrivée, les yeux fixés là, pourtant, comme si elle avait des yeux sur les tempes, elle voit celle qui est revenue. Celle qui de nouveau est à son côté. Côte à côte, épaule contre épaule, elles fuient, côte à côte et équidistantes comme des choses reliées l'une à l'autre, côte à côte et équidistantes comme deux chevaux d'un char, comme deux roues d'un char. La fille l'a dépassée. D'une poitrine. De cinquante centimètres. Elles font un bruit terrible. La limite des forces ? Il n'y a pas de limite des forces. Elle puise jusqu'au fond. Elle ne peut pas rattraper la fille plus que s'il y avait entre elles une masse d'air comprimé. Elle est inconsciente. Ténèbres de l'extrême effort, quand on ne sent plus bien que l'on court, quand on n'est plus absolument sûre que l'on court, quand on ne sent pas de mouvement en soi au-dessous de la ceinture... Elle ne reprend conscience que dans l'instant où elle perçoit que son esprit ne commande plus à son corps, qu'il n'y a plus d'art mais la seule nature hirsute[6] ; sa taille se balance, ses bras battent, elle tire en avant comme sur des

5. Le latin *surgere* a donné deux doublets : *surgir* et *sourdre* (voyez *source*) qui ont le même sens.

6. L'effort sportif était de l'*art* ; il n'y a plus qu'un effort violent, désordonné, inélégant (*hirsute* signifie, proprement, hérissé, en parlant de barbe ou de cheveux).

rênes. Encore six mètres. La fille est devant elle. Elle met le buste en arrière et renonce.

Mais à peine eut-elle renoncé que Dominique fut vidée de tout. Le buste mis en arrière violemment revint en avant; elle coupa la piste avec trois pas lourds, comme courant pour rattraper son buste, trois pas en donnant du talon, qui firent trois bruits mats; et elle s'affala sur le gazon, elle fut sur le dos, tout étirée, les bras en croix, les jambes écartées, plate comme une chose pas humaine. Le grand ciel opposé coula dans ses yeux qui se fermaient. Sa poitrine se soulevait au ras de la terre.

Elle sentit tout près d'elle cette chaleur étrange de la peau fraîche, avec un arrière-goût de vanille. A son odeur elle reconnut Kestner. Elle rouvrit les yeux. La fille était à son côté, rouge comme si, à lui presser les joues, on eût fait jaillir le sang par les narines, la bouche, les oreilles; et la ligne verte du fil d'arrivée flottait encore sur ses épaules. Elles se serrèrent la main en riant, leurs «poignées» remontées jusqu'à la saignée du bras. Et, soufflante, elle ne pouvait parler, tandis qu'une bouffée d'amour lui montait pour celle qui l'avait vaincue.

Henry de MONTHERLANT, *Le songe*, Gallimard éd.

Comprenez le texte

1. Expliquez «Ce n'était pas de ses forces qu'elle était incertaine, c'était de sa tactique». Quelle tactique adopte Dominique (l. 1-16)?
2. Comment évolue la décision de Dominique, et pourquoi (l. 16-26)?
3. Dominique «passe à l'attaque» : quelles sont les différentes phases de la lutte (l. 27-66)? Quelle est la raison de l'échec de Dominique?
4. Étudiez comment l'auteur rend compte de l'intensité de l'effort dans les l. 43-57 (longueur des phrases, verbes, répétitions, parallélismes, etc.).
5. Comment les lignes 67 à 75 traduisent-elles l'impression que Dominique est devenue «une chose pas humaine» (l. 73)?
6. Dans la scène finale (l. 76-85) quels sont, selon vous, les sentiments éprouvés par les deux jeunes filles? Pourquoi aucune parole n'est-elle échangée?
7. Comment définiriez-vous le tempérament des deux concurrentes d'après le récit de cette course?

Rédigez et discutez

8. **Rédaction.** Rédigez le récit de cette fin de course vue : *a)* par Dominique; *b)* par Suzanne.
9. **Discussion.** Sur un croquis de l'«ellipse» (l. 20) de la piste, situez les différents moments de cette fin de course. Que pensez-vous de la tactique de Dominique? A-t-elle eu raison de renoncer dans les derniers mètres?
10. Parmi les disciplines de l'athlétisme (courses, sauts, lancers, relais), quelle est celle que vous préférez : *a)* pour le plaisir de la pratiquer en classe de culture physique? *b)* pour le plaisir du spectacle au stade ou à la télévision? Évoquez oralement ou par écrit les joies qu'elle vous procure.

A l'occasion de ce texte...

11. **Expression imagée.** «*Figure de proue* de tout le peloton» (l. 42) : expliquez l'expression, au propre et au figuré.
12. Retrouvez dans la fable de La Fontaine (VI, 10) des expressions qui illustrent «l'élégante témérité du lièvre dans sa course avec la tortue» (l. 15-16).
13. **Vocabulaire.** *a)* Citez un homophone de « repère » (l. 43) et employez-le dans une courte phrase.
b) Que signifie « équidistantes » (l. 50)? Citez d'autres mots comportant le même préfixe savant.
14. **Grammaire.** Expliquez l'accord de *tout* dans les expressions «la toute dernière extrémité» (l. 15) et «tout étirée» (l. 72).

- **Champ lexical.** Relevez et expliquez les noms et les verbes se rattachant au vocabulaire de la course à pied. En connaissez-vous d'autres?

Moto : « à fond, la caisse ! »

Est-il besoin de souligner l'attrait qu'exerce aujourd'hui la moto ? Les auteurs de l'ouvrage La moto et ses secrets *nous révèlent ici quelques raisons du charme si puissant de cet engin.*

C'est d'abord un point, un simple point qui surgit du fond de l'horizon.

A vue d'œil, ce point grossit et sa couleur se précise. Il prend alors la forme d'une machine bizarre à deux roues, aux chromes étincelants, au phare allumé en plein midi, défiant les lois les plus élémentaires de l'équilibre : c'est la moto.

L'accompagnant, il y a le bruit. Selon la puissance du moteur, il peut être sec, claquant ou grondement sourd. Chevauchant sa machine, couché sur elle la plupart du temps et comme soudé à ses flancs, le motard : casqué, bardé de cuir, les yeux protégés par une visière de plastique teintée ou d'énormes lunettes, ganté jusqu'à mi-bras, chaussé d'énormes bottes...

Sa «bécane», c'est sa vie. Il la salue le matin lorsqu'il la retrouve sur sa béquille, silencieuse, sentant cette odeur d'huile froide si prenante et si caractéristique. Il lui parle doucement quand, dévorant le ruban de la route, il sent vibrer le moteur à travers tout son corps. Détenant dans sa main la puissance, celle-ci[1] lui semble illimitée. Elle l'effraye parfois, le rendant prudent et conscient du danger bien davantage.

Car à moto, et les pilotes de course le savent bien, le moindre écart, la moindre faute de manœuvre ou d'appréciation et c'est la chute. Chute dont la crainte amène tout naturellement le pilote à plus d'attention et de prudence, donc à plus de respect des autres et de soi-même.

Le domaine du motard est un monde à part. Il a ses règles et ses lois : se saluant au passage, ils sont sans doute les chevaliers de l'aube du XXIe siècle qui commence déjà...

Leur monde ? C'est le «Continental Circus»[2] : la passion de l'acte gratuit à travers la course et la recherche de la vitesse absolue. Le défi à l'équilibre avec le trial[3] et le motocross[4], le spectaculaire avec le grass-track[5] et le speedway[6]. C'est la course sur glace, avec des engins hérissés de clous de plus de vingt-huit centimètres de longueur !

Mais la moto n'est pas seulement vitesse ou équilibre, c'est encore la randonnée, la découverte de la beauté d'un site ou d'une architecture, la grâce d'un paysage loin des bruits et des remous de la ville.

C'est aussi la passion et la tendresse...

La passion de parcourir des centaines et des centaines

1. Sur cette construction, voir la question 14.

2. Nom donné à l'ensemble des équipes qui participent aux courses de moto sur les divers circuits du monde.
3. Course en campagne, en terrain accidenté, avec des motos légères (on met souvent le pied à terre).
4. Course de moto sur terrain fermé et accidenté.
5. Course sur herbe.
6. Course sur piste.

de kilomètres vers les brumes anglaises de l'île de Man[7] ou les rigueurs de l'hiver (toujours anglais) du «Dragon Rally»[8], de se retrouver en Allemagne à l'occasion des «Elefantentreffen»[9], la plus fantastique concentration de motocyclistes du monde ! Pour rien... Pour le geste... Pour participer !...

Et la tendresse... Celle qui lui fait passer des heures entières à côté ou sous sa machine, visage et mains noirs de graisse, la vérifiant pièce après pièce, l'écoutant chanter, ronronner ou hurler tour à tour.

Enfin, la moto a ses mythes : les «Choppers»[10] ! Daytona, aux États-Unis. Sa grande parade annuelle, ses énormes machines aux couleurs criardes et couvertes de chromes ; avec les fourches sveltes de leurs guidons et leurs pots d'échappement dressés vers le ciel, tenant tout à la fois de la bicyclette, du tricycle ou du confortable fauteuil...

Mais quelles que soient les formes ou les tailles de leurs engins, du Dax Honda à la 1000 cm^3 de BMW tout en passant par la DT100 de Yamaha, la Z 1000 de Kawasaki et bien d'autres encore, les motards sont tous animés, dès l'instant où ils enfourchent leur bécane, par cette sensation profonde de joie et de bonheur qui leur fait dire au plus profond d'eux-mêmes : «A fond, la caisse !...».

Philippe LORIN et Jean RETAILLEAU, *La moto et ses secrets*, F. Nathan éd.

7. Ile au nord-ouest de l'Angleterre où se déroule chaque année une course motocycliste très renommée, le « Tourist Trophy ».
8. Rallye.
9. Littéralement «rassemblement d'éléphants».

10. Engins surprenants avec de très hauts guidons chromés.

Comprenez le texte

1. Comment est éveillé l'intérêt du lecteur dans les lignes 1 à 7 ? En quoi les lignes 8 et 9 complètent-elles l'évocation qui précède ?
2. Quelle impression se dégage de la peinture du motard (l. 10-14) ?
3. Qu'apporte l'utilisation du mot «bécane» (l. 15) ?
4. Relevez dans les l. 15-30 et 49-52 les termes qui font de la moto un être vivant. Est-il important de souligner cet aspect ? Pourquoi ?
5. Expliquez la formule «les *chevaliers* de l'aube du XXIe siècle» (l. 30).
6. Distinguez les différents plaisirs que peut offrir la moto (l. 31-58).
7. Que signifie l'expression «A fond la caisse !» (l. 65) ? La place de cette expression est-elle importante ? Développez votre réponse.

Rédigez et discutez

8. **Débat.** Pour ou contre la moto. Au terme du débat, chacun résumera, objectivement, *en les classant par ordre d'importance*, les arguments en présence, favorables ou défavorables, puis formulera son opinion personnelle.
9. De la *course*, du *trial*, du *moto-cross*, du *grass-track* ou du *speedway*, quelle est la pratique qui vous semble la plus spectaculaire ou que vous préférez ? Donnez les raisons de ce choix.
10. Votre moto préférée : décrivez-la et présentez-la à vos camarades en précisant les raisons de votre choix.
11. **Moto, auto, vélo :** vous essaierez de dresser un catalogue des mérites et des inconvénients de chacun de ces modes de transport, et vous développerez les arguments qui vous font préférer l'un d'eux.

A l'occasion de ce texte...

12. **Vocabulaire.** Relevez les termes anglais utilisés dans ce texte ; rappelez leurs équivalents français. Donnez d'autres exemples de mots empruntés à l'anglais et indiquez leurs équivalents français
13. **Vocabulaire.** *Moto, motard.* Trouvez d'autres couples de ce type et indiquez la valeur générale du suffixe *-ard*.
14. **Grammaire.** Que pensez-vous de la construction de la phrase *Détenant... illimitée* (l. 19-20) ? Quelles structures pourriez-vous lui substituer ?

● **Exercez votre esprit critique.** Dans cet article enthousiaste sur la moto, n'y a-t-il pas des considérations qui vous surprennent ?

Ph. © Donnezan - Rapho

a. Reportage radiophonique. Vous assistez à cette phase de la course : décrivez-la pour les auditeurs.
b. D'après cet instantané, expliquez les joies éprouvées par les motards.

A propos des loisirs

I. En relisant les textes

1. Classez ces loisirs selon qu'ils donnent lieu à une activité individuelle, ou en petit groupe, ou en équipe.
   Quels sont ceux qu'on apprécie d'autant plus que le groupe est plus nombreux ?
2. Classez les textes selon le genre du récit : *a)* reportage ; *b)* récit autobiographique ; *c)* fiction.
3. Dans quels textes l'auteur a-t-il participé aux activités qu'il évoque ? Cette participation ajoute-t-elle, selon vous, quelque chose à la narration ?

4. Parmi ces activités, distinguez celles qui sont de tous les temps et celles qui sont liées à une mode. Y a-t-il des activités du passé qui reviennent à la mode, et qu'en pensez-vous ?
5. De ces loisirs, quels sont ceux qui se pratiquent à peu de frais et ceux qui exigent des équipements coûteux ? Donnez votre avis sur cette question.
6. Dans quels textes l'activité décrite permet-elle d'aller jusqu'au bout de ses possibilités et de se dépasser ? A quel type d'effort vont vos préférences.

II. Vocabulaire

1. **Champ lexical.** *a)* Classez par affinités les mots suivants : *amusement, délassement, désœuvrement, distraction, divertissement, farniente, inactivité, loisir, oisiveté, passe-temps, pause, récréation, répit, repos, trêve.*
   b) Définissez ces termes et employez dans des phrases ceux pour lesquels votre définition était inexacte.
2. Voici des expressions comportant le mot *jeu* : *c'est un jeu d'enfant - jouer double jeu - jouer franc jeu - tirer son épingle du jeu - cacher son jeu - se piquer au jeu - entrer en jeu.* A chacune de ces expressions faites correspondre un énoncé de la liste suivante : *c'est très facile - se dégager habilement d'une mauvaise situation - ne rien dissimuler - intervenir dans une affaire - agir de deux façons différentes avec l'intention de tromper - dissimuler ses intentions - ne pas se laisser décourager.*
3. Employez les termes suivants dans des phrases concernant la particularité de certaines *manies* : *péché mignon, dada, toquade, caprice, rage, idée fixe, frénésie, bizarrerie, marotte.*
4. *La salle de spectacle.* Sur un croquis, placez les mots suivants : *orchestre, parterre, balcon, corbeille, baignoire, loge, mezzanine, paradis, strapontin, travée, hémicycle, plateau, podium, scène, rampe, coulisses, côté cour, côté jardin, issue de secours.*

III. Rédigez des paragraphes

1. En *un seul paragraphe*, résumez :
   - les difficultés à vaincre quand on joue à Épidaure (p. 80, l. 1-23) ;
   - la tactique de Dominique et son échec (p. 102) ;
   - le passage de la passerelle (p. 87) ;
   - la remontée des spéléologues (p. 93).
2. En *deux paragraphes*, évoquez :
   - le sang-froid de Toni Sailer (p. 96) ;
   - le trac de l'acteur à Épidaure (p. 81).

IV. Apprenez à composer

Voir les conseils p. 31

1. *Le point de vue du narrateur*
   - Spectateur à Épidaure, vous avez assisté à l'arrivée du roi Xerxès (p. 80-81). Racontez la scène à la première personne.
   - Toni Sailer raconte, à la première personne, le fâcheux incident qui a failli lui faire manquer le départ (p. 96).
2. *La transition*
   - Dans *Vivre sur un voilier* (p. 92, l. 10-18), employez *« S'il est vrai que... néanmoins... »* pour relier les deux §.
   - Sur ce modèle, mais sur un autre thème, composez deux paragraphes reliés par les mêmes termes.
3. *L'ordre de la composition*
   - Reportage d'un journaliste rendant compte du dernier tour et de l'arrivée du mille mètres féminin (p. 102-104).
   - Vous avez lu un livre rapportant l'aventure d'un marin solitaire (d'un spéléologue, d'un motocycliste). Racontez, en mettant en valeur ce qui vous a laissé la plus forte impression.
   - Au cinéma ou à la télévision, vous avez aimé un film mettant en scène des passionnés de la moto. Racontez le film en insistant sur ce qui vous a séduit(e).
   - Pour vos loisirs, préférez-vous les activités sportives ou telle autre faisant appel à d'autres aptitudes humaines ? Donnez les raisons de votre préférence.
   - Vous envisagez l'achat d'une moto, soit pour vous distraire soit parce qu'elle vous sera utile. Rédigez une lettre pour solliciter du maire l'attribution du permis.

V. Enquêtes (en équipe)

1. Cherchez des renseignements sur quelques chevaux célèbres et racontez l'anecdote qui les rend illustres.
2. Renseignez-vous sur les festivals d'art théâtral en France. A quelle époque ont-ils lieu ? D'où vient leur célébrité ? Faites un exposé sur l'un d'entre eux.
3. **Montage.** Recherchez des documents montrant la beauté des grottes (pensez aux grottes sous-marines). Réalisez un montage de ces documents et rédigez des textes de présentation.

A la campagne

Un petit Parisien découvre la campagne

Dans une série de trois volumes, Robert Sabatier (né en 1923) raconte l'enfance d'un orphelin. Le jeune Olivier, qui jusque-là n'avait jamais quitté Paris, va passer ses vacances chez ses grands-parents en Auvergne dans la Margeride où il découvre la campagne. Le voici en pleine nature : il est allé garder les vaches avec sa grand-mère.

Parfois un pêcheur se glissait entre les saules ou les aulnes au feuillage luisant et l'on entendait le ronron de son moulinet. Des sauterelles vertes faisaient des bonds formidables. Si on les attrapait par une patte, elles la laissaient dans les doigts et Olivier, décontenancé, regardait cette petite plante vivante qui se rétractait.

Il cueillait des fleurettes qu'il n'osait offrir à sa grand-mère et les posait près d'elle comme par hasard. Il observait les processions de minuscules escargots le long des herbes dures. Il courait en soufflant sur un duvet de chardon. Il faisait siffler un rameau vert. Une mésange tintinnait[1]. L'air vivifiant le grisait. Il humait, buvait, emplissait ses poumons des odeurs de la terre. Son corps lui semblait plus léger et il regardait les panaches des pins de la Margeride avec une impression de dominer les choses et de leur appartenir.

Assise sur l'herbe au bord du chemin, la mémé refaisait le pied d'une chaussette brute[2]. Elle dénoua un torchon et attendit qu'Olivier fût près d'elle pour lui faire signe de s'asseoir. Il s'accroupit, les mains croisées sur ses genoux repliés. Une épaisse tranche de pain à la mie serrée dans sa main gauche, elle coupait des cubes sur lesquels elle posait une lamelle de ce lard rose qu'elle tenait sous son pouce à l'ongle dur comme un outil. Elle portait la nourriture à sa bouche, mâchant du côté où il lui restait le plus de dents, en inclinant la tête. Un morceau sur deux fut tendu à Olivier qui se découvrit une faim de loup. Il avança la bouche et elle

1. Tintait comme un grelot ; on dit plutôt tintinnabulait (latin *tintinnabulum*, grelot).

2. De laine *brute*.

Ph. © R. Michaud - Rapho.

a. Cherchez une légende pour cette photo.
b. Quels détails du texte retrouvez-vous ici ? Quelles sont les différences ?

---

le nourrit comme un oisillon. Jamais aucun goûter ne lui paraîtrait plus savoureux que ce repas frugal.

— Si tu as soif, monte à la source, là-haut, à droite du bois, où c'est plus vert, en suivant la rase[3], près des chèvres.

Il traversa le chemin dévoré d'herbe, étêta des graminées, se griffa les jambes aux ronces des mûriers, dépassa les prunelliers. Des hectares d'arbres de Noël se déployaient. Une chèvre blanche leva sa barbiche vers lui. Il ne lui manquait que des lorgnons pour ressembler à Bibiche, son ancien maître de la rue de Clignancourt[4]. Le meneur de biques était un de La Bastide, malade des yeux. Il tenait haut la tête pour voir dans la fente sous ses paupières gonflées, et cela lui donnait un port étrange. Long et maigre, le visage cuit comme un pain, il se tenait tout droit dans sa houppelande, tenant son bâton plus grand que lui comme une crosse[5] d'archevêque. Un parapluie était arrimé à son dos par une ficelle.

— Bonjour, M'sieur, je peux boire à votre source ?

L'homme ne parut pas entendre. Il leva plus haut la tête, renifla, racla sa gorge, pinça son long nez et dit d'une voix aigrelette :

— *Acò*[6] *!* Va boire tout ton soûl, mais c'est pas ma source. Elle est à qui veut boire !

— Merci quand même.

Olivier atteignit un pli dans la paume[7] du terrain, s'approcha du trou cerné d'herbes sur lesquelles il se mit à plat

3. Rigole d'arrosage, en Auvergne.

4. A Paris, dans le quartier de Montmartre.

5. Bâton pastoral à bout recourbé.

6. *Ça !* (en occitan).

7. Le *pli* du terrain fait penser à la *paume* d'une main qui accueillerait l'enfant (explication donnée par l'auteur).

ventre. Il éloigna les impuretés de la surface, se pencha et but longuement, comme un animal. Cette eau était étonnamment fraîche et il y plongea son visage. Quand il leva sa tête mouillée, il sentit qu'on le regardait ; un mouton, frais tondu, attendait son tour pour boire. «Oh !...» Olivier tendit la main pour le caresser, mais il s'échappa d'un saut de côté. Puis une rainette apparut au bord de la source et floc ! plongea.

En s'essuyant la bouche, Olivier confia au berger que l'eau était bonne. Il ajouta qu'il faisait chaud et se demanda comment l'homme pouvait supporter son manteau. [...] En revenant vers le pré, il entendit le clocher qui sonnait cinq coups et, se tournant vers le chevrier, il lui cria :

— C'est cinq heures !

— Oh ! ça je le sais sans l'entendre.

— Comment vous faites ?

— Il faut savoir à quelle heure se referment les fleurs, les salsifis des prés, les liserons des champs, les euphorbes[8] et d'autres... quand l'ombre s'étend. C'est comme pour prévoir le temps : il y a les douleurs, les animaux qui sont des baromètres. Je t'enseignerai.

8. Plantes herbacées.

Robert SABATIER, *Les noisettes sauvages*, Albin Michel éd.

Comprenez le texte

1. A quels détails voyez-vous qu'Olivier découvre un monde nouveau pour lui et que ce monde l'enchante ? Pourquoi n'ose-t-il pas offrir les fleurs à sa grand-mère ? Expliquez : *une impression de dominer les choses et de leur appartenir* (l. 1-15).
2. Quelle impression vous laisse la scène du goûter ? Justifiez votre réponse (l. 16-30). En la situant dans le contexte, que pensez-vous de la comparaison *comme un oisillon ?*
3. Montrez que l'enchantement continue (l. 31-50). Comment s'expliquent les pensées et les réaction d'Olivier ? Pourquoi le chevrier tarde-t-il à répondre ? Quel sentiment traduit *acò ?*
4. Précisez en quoi consiste le plaisir d'Olivier. Qu'exprime-t-il par son *oh* (l. 51-59 ?)
5. A quel détails se reconnaît l'expérience du vieux paysan (l. 62-72) ?
6. En relisant le texte, notez les traits qui montrent qu'Olivier connaît encore mal la campagne et ses habitudes. Quel effet en résulte-t-il ?
7. Quels enseignements a-t-il néanmoins retirés de ce contact avec la campagne ?

Rédigez et discutez

8. Le petit Olivier écrit à un de ses camarades resté à Paris : il lui fait part de ses premières impressions de vacances à la campagne.
9. Imaginez le chevrier donnant son enseignement à Olivier et les réactions de celui-ci.
10. **Discussion.** En quoi le séjour à la campagne peut-il être plaisant ou désagréable aux citadins ? A l'issue du débat, chacun exposera par écrit, *en les ordonnant,* les divers points de vue, puis formulera sa conclusion personnelle.

A l'occasion de ce texte...

11. **Enquête**. *Acò* est un mot occitan. Connaissez-vous des régions où, à côté du français, on parle un dialecte ? Indiquez, sur une carte, le domaine des diverses langues régionales en France.
12. **Grammaire.** *Paraîtrait* (l. 28). Expliquez cet emploi du conditionnel. Cherchez-en d'autres en dehors de la phrase conditionnelle.
13. Relevez en les classant les termes désignant des végétaux et définissez-les. Quels sont ceux que vous connaissez par expérience ? Cherchez des documents représentant ceux que vous ne connaissez pas encore.

- **Jeu des interrogations.** Relevez dans le texte deux phrases interrogatives ; à quel registre de langue les rattachez-vous ? Par quels autres moyens pourriez-vous exprimer, avec diverses nuances, ces interrogations ? Mettez ces deux phrases au discours indirect en les introduisant par : *Dites-moi...*

Les trois Pâques de l'année

On appelait autrefois Pâque *ou* Pâques *toutes les fêtes solennelles de l'Église : la grande Pâque, qui célèbre la résurrection du Christ, la Pâque de la Nativité, qui célèbre sa naissance, etc. Louis Aragon (né en 1897) se sert de ce terme pour marquer ce qu'il y a de rituel dans la marche du temps et dans le retour du printemps, de l'été et de l'hiver. Mais le renouvellement lié au cycle des saisons ne change rien à la nature, tandis que l'homme change et ne peut rester le même que par ses sentiments.*

A la première Pâque il fleurit des lilas
La terre est toute verte oublieuse d'hiver
Tout le ciel est dans l'herbe et se voit à l'envers
A la première Pâque

A la Pâque d'été j'ai perdu mon latin
Il fait si bon dormir dans l'abri d'or des meules
Quand le jour brûle bien la paille des éteules[1]
A la Pâque d'été

1. Chaume qui reste sur pied quand les épis ont été coupés.

A la Pâque d'hiver il soufflait un grand vent
Ouvrez ouvrez la porte à ces enfants de glace
Mais les feux sont éteints où vous prendriez place
A la Pâque d'hiver.

Trois Pâques ont passé revient Nouvel An
C'est à chacun son tour cueillir les perce-neige
L'orgue tourne aux chevaux la chanson du manège
Trois Pâques ont passé

Revient le Nouvel An qui porte un tablier
Comme un grand champ semé de neuves violettes
Et la feuille verdit sur la forêt squelette
Revient le Nouvel An

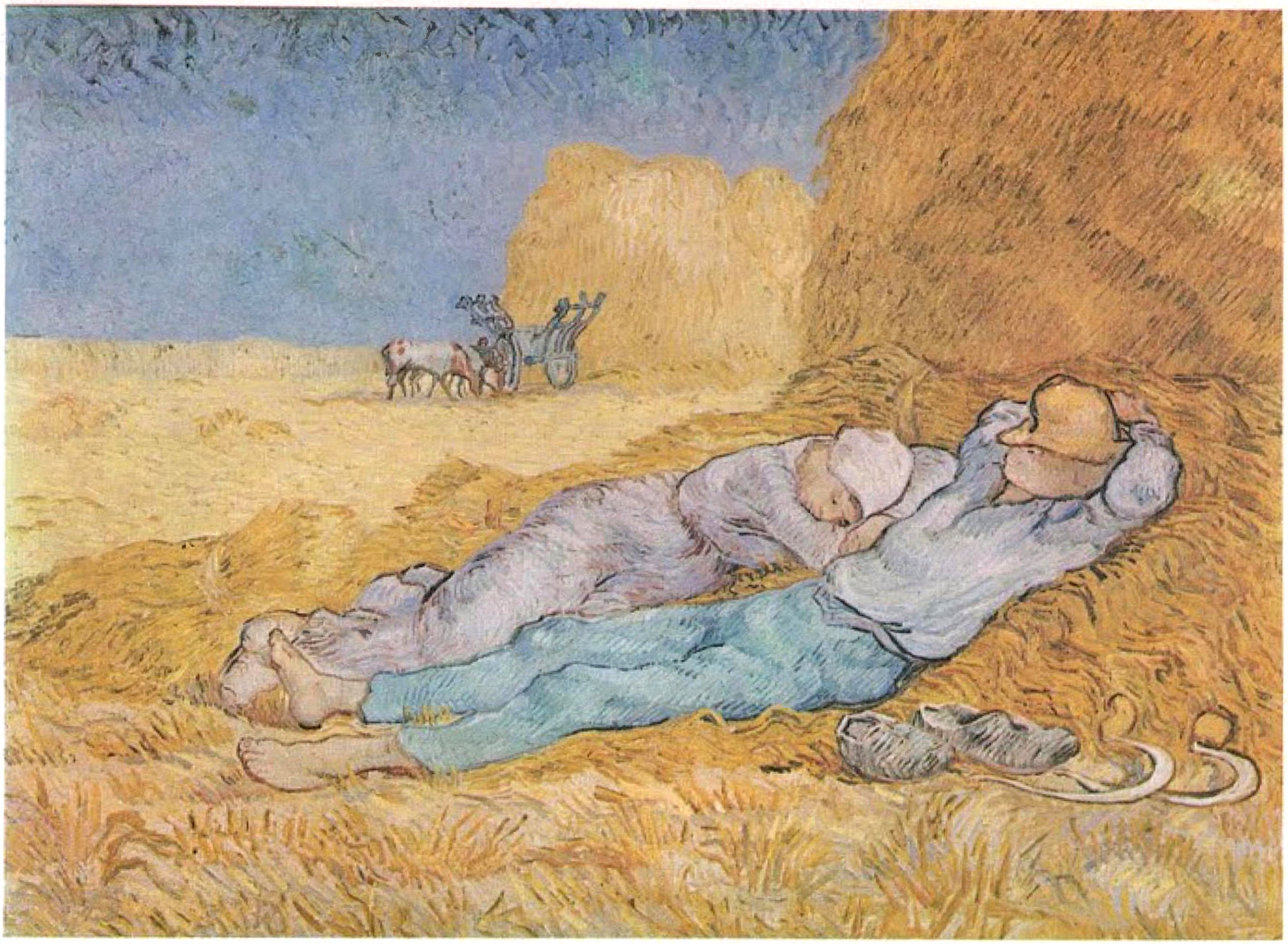
Saisons de mon pays variables saisons
Qu'est-ce que cela fait si ce n'est plus moi-même
Qui sur les murs écris le nom de ce que j'aime
Saisons de mon pays

Saisons belles saisons

Louis ARAGON, *Le nouveau Crève-cœur*, 1948, Gallimard éd.

Comprenez le texte

1. En étudiant la composition du poème montrez comment l'auteur suggère la succession des saisons et leur retour. Quelle est son attitude ?
2. Comment comprenez-vous le v. 3 ?
3. Que signifie : y perdre son latin ? Que veut suggérer le poète en employant ici cette expression ?
4. Comment est évoquée la tristesse de l'hiver (v. 9-11) ? Comment comprenez-vous le v. 10 ? Quels sentiments le poète exprime-t-il aux vers 10 et 11, et par quels moyens ?
5. Comment est suggéré le retour des saisons à la stophe 4, en particulier au v. 14 et au v. 15?



Musée du Jeu de Paume - Louvre, Paris Ph. Hubert Josse © Photeb.

Vincent Van Gogh (1853-1890). La méridienne, 1889-90.

a. Expliquez le titre de ce tableau. Citez les vers du poème qu'il pourrait illustrer.

b. Quelles impressions se dégagent pour vous de cette toile ? Comment s'y est pris l'artiste pour les suggérer ?

c. Le thème de cette œuvre est-il encore actuel ? Justifiez votre réponse.

---

6. Quel effet produisent les reprises des v. 17-20? Quelle personnification s'esquisse avec le mot *tablier* (v. 17) et la comparaison du v. 18 ?
7. Quel mot est répété dans les v. 21-25 ? Expliquez l'effet produit.
8. Montrez que l'adjectif *variables* (v. 21) résume l'impression générale du poème. Quelles idées, quels sentiments suggèrent les v. 22-23 ?

Rédigez et discutez

9. **Un paragraphe.** En vous inspirant de l'évocation des vers 6 à 8, composez quatre paragraphes pour dire les passe-temps agréables de chaque saison.
10. **Une strophe.** Le poète n'a pas parlé de l'automne. Composez une strophe à la manière d'Aragon pour combler cette lacune.
11. **Image, allégorie.** Qu'est-ce qu'une *image ?* une *allégorie ?* Y en a-t-il dans ce poème ? Trouvez d'autres images ou allégories pour évoquer les quatre saisons.

A l'occasion de ce texte...

12. **Grammaire.** *Le tour impersonnel.* A quels vers est-il employé, et pourquoi ? Composez quelques phrases avec un verbe employé ainsi.
13. Relevez dans ce texte quelques tournures qui ne répondent pas exactement à la norme grammaticale : (oublieuse d'hiver, etc.). Rétablissez le tour normal et comparez.
14. Trouvez des expressions dans lesquelles, comme dans *forêt squelette* (v. 19) le nom en apposition équivaut à un adjectif ou une proposition relative (magasin pilote, etc.).
15. **Versification.** En quoi la versification de ce poème ressemble-t-elle à celle de la poésie traditionnelle ? En quoi en diffère-t-elle ?
16. **Montage interdisciplinaire** (en équipe). Présentez des œuvres d'art, des enregistrements d'œuvres musicales, évoquant les saisons.

- **Variables ou invariables ? Noms composés.** «Les *perce-neige*» (v. 14) : dites pourquoi dans ce pluriel chaque élément reste invariable. Mettez au pluriel, en justifiant votre réponse : *un chou-fleur, un cerf-volant, une demi-heure, un chef-d'œuvre, un timbre-poste, un gratte-ciel, un tire-bouchon, un garde-manger, un garde-malade, un contre-ordre, un laissez-passer, un rendez-vous.*

Initiation à la chasse

Dans La croule, *comme dans* La grande meute, *Paul Vialar (né en 1898) met en scène un hobereau qui sacrifie tout à la chasse. Dans le passage qu'on va lire, Carine, à qui son père a communiqué sa passion, essaie, à son tour, de la faire partager à son mari Marc.*

Ils partirent, ce matin-là, premier jour de l'ouverture générale et Marc, qui pourtant avait affronté tant de dangers au cours de sa vie mouvementée[1], avait le cœur qui battait plus vite qu'à l'ordinaire.

«Nous commencerons par la plaine» avait dit Carine.

Quand ils l'abordèrent et que Marc vit devant lui cette immensité immobile, muette et vide pour le moment, comme si une menace pesait sur elle, il se demanda comment y découvrir une bête vivante. Mais c'étaient les couverts, les betteraves, les luzernes, les maïs qui les dissimulaient. Et Jim[2] était là.

Ils traversèrent d'abord un chaume. A présent, expliquait Carine, on tondait les blés près du sol et il ne restait guère de paille : le gibier n'était pas là. Mais ils furent bientôt en lisière d'un champ de betteraves et commencèrent à y progresser, Carine à quelques mètres de Marc, Fidèle[3] un peu plus loin. Jim battait[4] le champ de droite à gauche, puis de gauche à droite, ne laissant aucun espace inexploré. Marc avançait, tous les sens tendus, suivant le travail du chien, mais rien ne se produisait et, tout doucement, comme cela durait, il se laissait aller à se détendre, à oublier pourquoi il était là. Soudain Carine l'alerta et il serra plus fort son fusil. Jim continuait sa quête. Brusquement, il s'immobilisa.

Ils s'arrêtèrent, mais Marc avait beau scruter l'alignement des betteraves devant lui, il ne voyait rien. Pourtant Carine lui indiquait un endroit, pas très loin, près duquel Jim demeurait, le nez pointé. Un pas. Un pas encore. Et tout à coup quelque chose de roux et de vif partit, fit un crochet : un lièvre !

«Tire !» ordonna Carine.

Mais il était trop tard. Revenue près de lui elle commenta :

«Jim l'avait indiqué. On n'a qu'une fraction de seconde pour lancer son coup de fusil. Le lièvre crochète à travers les betteraves et, quand elles sont déjà hautes comme ici, on ne le voit plus.

— Tu n'as pas tiré non plus, toi ?

— Non. Je le voyais mal, je risquais de le blesser.»

Là-bas, à trois cents mètres, au bout du champ, ils apercevaient maintenant le lièvre débouchant dans un labour neuf, gagnant à petits pas le bois, s'arrêtant, repartant. Puis il fut dans le fossé et disparut.

1. Agent d'affaires, il avait dû mener une lutte sans merci contre ses concurrents.

2. Le chien.

3. Le domestique.

4. Allait de tous côtés pour faire lever le gibier.

Bibliothèque Nationale, Paris. Ph. © Bibl. Nat. Archives Photeb.

Livre des chasses de Gaston Phoebus (XIVe-XVe s.). Chasse à courre.

a. Décrivez cette miniature ; quel est l'effet obtenu par la stylisation des détails ?

b. Deux images de la chasse : comparez la miniature et le texte ; dites les réflexions que vous inspire cette comparaison.

Ils reprirent donc leur marche en avant. Cela dura encore un moment, car ils allaient lentement. Bien entendu, ils ne battaient pas le champ tout entier, car ils n'étaient que deux ensemble et Fidèle à trente mètres d'eux. Mais il y avait le chien. Carine fit un signe. Ils s'immobilisèrent : Jim venait de s'arrêter. Un lièvre encore ?

Non : c'étaient des perdreaux et d'un coup ils s'envolèrent. Cela fit, pour Marc, un bruit extraordinaire, inattendu. De surprise, il demeura figé. La compagnie était maintenant à vingt mètres. Carine tira et l'un des oiseaux bascula. Puis un second, presque aussitôt après. Quand Marc pensa à tirer à son tour — et il le fit sans choisir un oiseau plus que l'autre — ils étaient trop loin déjà, gagnaient un maïs où, ailes relevées, ils se posèrent :

« Apporte ! »

Jim revenait avec un premier oiseau. Carine le lui prit de la gueule, lança le chien à la recherche du second :

« Tu as trop attendu.

— J'ai été surpris. Comme c'est difficile !

— C'est justement cela qui fait la chasse », dit Carine.

Jim revenait avec la seconde perdrix. Carine la lui prit, la conserva un moment. Elle la regardait et Marc pensa que c'était avec tendresse. L'oiseau était là, dans sa main, tout chaud encore. Sa tête grise au bec court, au dessin parfait, pendait, abandonnée et l'on voyait son œil qui n'était pas

fermé encore. Elle tendit la perdrix à Fidèle qui s'était rapproché d'eux.

«Bravo ! dit Marc. Comment fais-tu ?

— C'est naturel. Il faut que cela le devienne. J'ai suivi papa si longtemps, petite fille et, le suivant, j'apprenais.

— Sans fusil ?

— Sans fusil. Je regardais, j'essayais de comprendre.

— Je ne pourrai jamais, dit-il.

— Mais si. Seulement il y faut du temps, de la patience, beaucoup d'humilité. Tu commences. Je suis là», dit-elle tendrement.

Ils repartirent.

C'était cela la chasse ou tout au moins ce que Marc en découvrait : une longue recherche, un lent travail pour vivre, soudain, un dixième de seconde où il faut être maître de soi totalement, savoir choisir, décider. Il commençait à comprendre ce que cela signifiait, quel prix cela donnait à l'accomplissement de soi-même. Il devinait quelle joie on peut éprouver à se dominer, à prendre un parti, à avoir raison et, dès cet instant, il s'appliqua à vaincre ses nerfs, à juger froidement, comme il le faisait dans ses affaires. Un jeu ! Celui de la vie ou de la mort, rejoignant celui qu'il avait joué ailleurs, depuis qu'il était parvenu à la connaissance des choses.

Paul VIALAR, *La croule*, Flammarion éd.

Comprenez le texte

1. Précisez ce qui fait battre le cœur de Marc (l. 1-11).
2. Relevez les détails révélant l'expérience de Carine et l'inexpérience de Marc (l. 12-55). Quels sentiments éprouve-t-il ? Quelles qualités lui manque-t-il ?
3. Expliquez en quoi consiste le rôle du chien.
4. Quelle leçon Carine donne-t-elle à Marc en lui disant : *«c'est justement cela qui fait la chasse»* (l. 61) ?
5. Pourquoi Marc pensait-il que Carine regardait la perdrix *avec tendresse* (l. 64) ? Avait-il raison ? Sinon pourquoi ?
6. Quels sentiments éprouve Marc ? Sur quel ton Carine lui répond-elle et pourquoi ? (l. 69-77)
7. Précisez ce que Marc a découvert : *a)* à propos de la chasse ;
   b) à propos de lui-même.

Rédigez et discutez

8. Sur le modèle de la phrase *«A présent... pas là»* (l. 12-14), mettez au discours indirect libre une phrase de votre invention.
9. Marc, devenu chasseur expérimenté, initie un chasseur novice. Imaginez le dialogue.
10. **Discussion.** Pour ou contre la chasse. Après la discussion en classe, chacun exposera objectivement dans un compte rendu *ordonné* les arguments des partisans et des adversaires de la chasse, puis formulera sa conclusion personnelle.

A l'occasion de ce texte...

11. **Grammaire.** *a) le devienne* (l. 70). Que représente le pronom *le* ? Quelle est sa fonction ? — *b) le suivant* (l. 71). Quelle est la fonction de ce participe ? Comment dit-on ordinairement ?
12. Quelle est la fonction de la subordonnée *qui pourtant... mouvementée* (l. 2-3) ? Exprimez à l'aide d'autres tours le rapport entre l'idée qu'elle exprime et celle de la proposition principale.
13. **Vocabulaire.** Qu'est-ce qu'un *couvert*, un *chaume*, un *labour neuf*, une *lande*, une *steppe*, un *fourré*, un *taillis*, un *hallier*, une *futaie* ? Composez des phrases mettant en lumière le sens de chacun de ces mots.

● **Savez-vous utiliser cette ponctuation ?** Relevez et classez selon leur signification les emplois des *deux points* (:). Voyez-vous dans le texte d'autres cas où l'on pourrait employer cette ponctuation ?

Dans les sables mouvants

A la veille de Noël, le narrateur, suivi de sa chienne, chassait la bécassine dans les marais du sud-ouest de l'Irlande. Tout s'était bien passé jusqu'au moment où son imprudence le mit dans une situation dangereuse.

Ma promenade en cette veille de Noël fut très heureuse jusqu'au moment où, pour repêcher une bécassine que Grouse se refusait avec entêtement à rapporter, je mis le pied dans une mare qui cachait des sables mouvants. Ce fut si rapide qu'avant d'avoir réalisé ce qui m'arrivait, une jambe enfonça jusqu'à mi-cuisse et l'autre jusqu'au genou. Je restai là un moment sans bouger, glissant lentement, attiré par une force invisible, une bête ignoble tapie dans le marais, la bête préhistorique dont je rêvais un instant auparavant[1], une bouche gluante qui suçait mes jambes en aspirant. Des bulles d'air vitreuses[2] montaient à la surface de la mare, éclataient, répandant un gaz infect[3], une odeur de pourriture venue du tréfonds de la terre. Si peu de secondes que dura mon immobilité passive, j'eus le temps d'entrevoir clairement une mort imprévue et elle n'était pas belle, elle n'avait rien de propre, elle serait même atroce et la peur me saisit, une peur dont j'avais écarté l'idée. Peut-être est-ce l'idée de la peur de ces derniers instants qui me révolta le plus. Je jetai ma casquette et mon fusil sur le rivage, signes qui resteraient près de Grouse pour qu'on vînt un jour me déterrer, m'arracher à ce tombeau de vase. Ces deux gestes, bien que mesurés, suffirent à m'enfoncer un peu plus vite. L'eau glacée, le sable pénétraient dans mes bottes, les alourdissant encore. Deux touffes de roseaux me restèrent dans les mains. Encore une minute ou deux et j'étais pris jusqu'à la ceinture. Une indignation naïve me saisit contre la bêtise de ce destin, comme si toutes les morts, en définitive, ne se ressemblaient pas, comme si l'on pouvait choisir entre elles, écarter par une décision personnelle les accidents d'avion, d'automobile, les souffrances du cancer, et se choisir une mort nocturne en plein sommeil, propre, nette, après laquelle des inconnus n'ont plus qu'à attendre que vous soyez raide pour vous saisir par les pieds et la tête et vous encastrer dans un cercueil capitonné. Un instant, je vis l'équipe de terrassiers occupés à me déterrer, comme j'avais, moi-même, retrouvé un skieur enseveli sous une avalanche, à cette différence près que le skieur était simplement cireux avec des lèvres violettes tandis que je risquais d'être gris et la bouche pleine de vers de vase. Puis je me souvins d'un récit dans je ne sais plus quel roman dont l'action se déroulait autour du Mont-Saint-Michel. Un homme se sauvait des sables en rampant sur son manteau.

1. Il était *«prêt à voir surgir des eaux quelque monstre préhistorique»*.
2. A demi translucides.
3. Le gaz des marais (méthane) provenant de la décomposition des matières organiques.

Ph. © Gérard Del Vecchio - Fotogram.

Bords d'un étang de Camargue. Qu'est-ce qui, selon vous, donne à ce cliché le caractère d'une «photo d'art» comme celles que l'on trouve en cartes postales ?

Je jetai mon ciré à plat, me couchai dessus et réussis à saisir une pierre pointue qui arrêta mon enlisement. Grouse me regardait de ses yeux jaunes et compréhensifs. Elle avait su qu'il ne fallait pas s'aventurer là et, en son langage à elle, me l'avait signifié. Je l'appelai et lui saisis la queue de ma main libre. Lentement, arc-boutée, elle tira, je dégageai une jambe puis l'autre et atteignis le rivage. Transi, grelottant, secoué par une peur rétrospective, je restai là, couché dans l'herbe, sans force, jusqu'à ce que mes battements de cœur eussent repris un rythme normal. Un vol de canards passa au-dessus de moi, très bas, à une vitesse vertigineuse, troublant le silence de leur grotesque «coin... coin...» qui me rendit l'envie de rire. J'étais trempé jusqu'aux os, les pieds gelés, épuisé, tremblant. Pourtant le retour, si long qu'il parut, sembla une fête. Jamais je n'ai goûté avec un tel délice la pureté de l'air respiré, la grâce élancée des arbres dénudés, l'odeur médicamenteuse des tapis de feuilles mortes. Le monde entier revivait parce que je venais d'échapper à une mort aussi ignoble qu'imbécile, mais dans mon esprit cela signifiait aussi autre chose : la résignation, la sérénité n'étaient peut-être que forfanterie[4] devant le destin, découverte vivifiante qui faisait chanceler mon édifice[5]. Une terrible envie de survivre m'avait saisi et, parfois, il suffisait de vouloir.

4. Fanfaronnade.

5. C'est-à-dire tout ce que je venais d'imaginer à propos de ma mort.

Michel DEON, *Un taxi mauve*, Gallimard éd.

Comprenez le texte

1. Relevez tout ce qui souligne la gravité du danger (l. 1-6). Qu'est-ce qui, plus loin, justifiera l'*entêtement* de la chienne ?
2. Montrez que la situation s'aggrave progressivement. En quoi l'imagination y contribue-t-elle (l. 6-25) ?
3. Expliquez par le contexte *indignation naïve* (l. 25-34).
4. Comment le narrateur passe-t-il du désespoir à l'espoir et trouve-t-il le geste qui le sauvera (l. 38-43) ?
5. Qu'est-ce qui montre l'intelligence de la chienne ? L'anecdote vous paraît-elle vraisemblable (l. 43-48) ? Dites pourquoi.
6. Trouvez-vous imprévue ou naturelle la réaction du rescapé ? Justifiez votre opinion (l. 48-64). Que pensez-vous de la leçon qu'il tire de son aventure ?
7. En relisant le texte, précisez les étapes qui donnent au récit son caractère dramatique.

Rédigez et discutez

8. *a)* S'il vous est arrivé de vous trouver devant un danger imprévu, rappelez brièvement les circonstances et dites par quels sentiments vous êtes passé.
   b) Sinon, imaginez et racontez l'épisode du Mont-Saint-Michel (l. 38-41).
9. Vous avez sans doute apprécié, dans des circonstances précises, l'intelligence d'un animal. Racontez.
10. **Discussion.** Certains considèrent le chien comme le meilleur ami de l'homme. D'autres n'aiment pas les chiens. Donnez votre point de vue en le justifiant à l'aide d'exemples concrets. Dans le compte rendu, chacun exposera objectivement, *et en les classant*, les arguments en présence.

A l'occasion de ce texte...

11. **Vocabulaire.** Employez, dans des phrases qui feront bien sentir les différences de sens ou de registre, les synonymes ci-après : *promenade, tour, excursion, course, randonnée, balade.*
12. « *Ce fut si rapide... genou* » (l. 4-6). Cette structure de phrase vous semble-t-elle correcte, et pourquoi ? Quelle est la règle ?
13. Remplacez par un tour équivalent *si peu de secondes que dura* (l. 13), *le retour, si long qu'il parut* (l. 55), *une minute ou deux et j'étais pris* (l. 24-25). A votre avis, les tours employés ici sont-ils préférables ? Pourquoi ?

- **Jeu des permutations.** Dans les phrases des l. 1-4 et 48-51, précisez le mode et le temps des verbes des subordonnées de temps, et expliquez leur emploi. Permutez les deux locutions conjonctives, que deviennent les verbes ? Composez 4 phrases en employant les mêmes conjonctions.

Le héron

Vous avez peut-être, au cours d'une promenade à la campagne, admiré une rivière limpide où les poissons semblaient s'amuser à faire «mille tours». Mais il fallait être La Fontaine pour observer ou imaginer les drames — parfois cruels — qui s'y déroulent : il esquisse ici la silhouette du héron à la manière d'une caricature et il en fait le personnage d'une malicieuse comédie.

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère la Carpe y faisait mille tours
Avec le Brochet son compère.
Le Héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un plus plus d'appétit :
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.

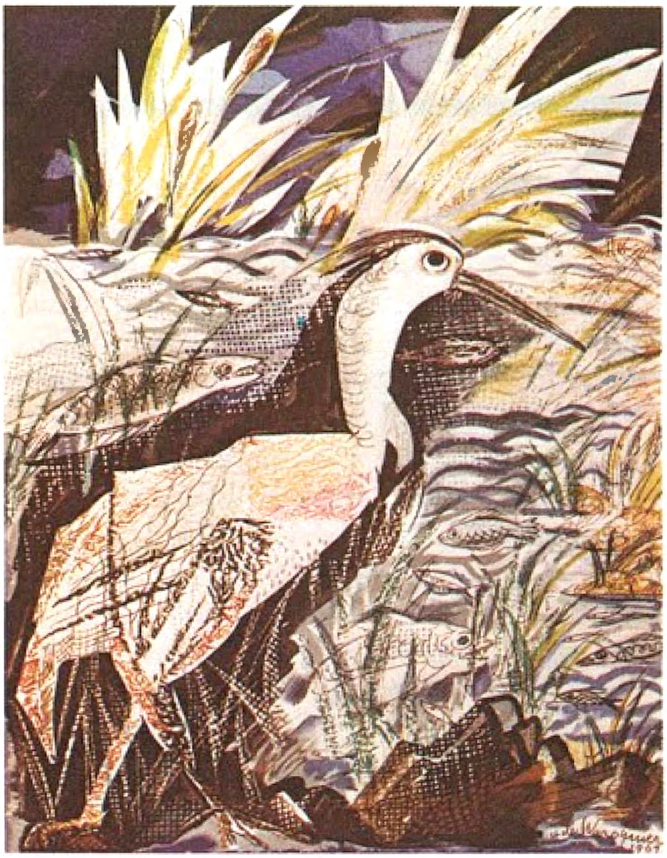
Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures[1].
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux,
Comme le Rat du bon Horace[2].
«Moi, des tanches ! dit-il, moi, Héron, que je fasse
Une si pauvre chère ? Et pour qui me prend-on ?»
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
«Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un Héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise !»
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner.

LA FONTAINE, *Fables*, VII, 4.

1. *Ces demeures* liquides.

2. Poète latin qui a raconté l'histoire du rat de ville et du rat des champs.



Bibliothèque Nationale, Paris. Ph. © Bibl. Nat. Archives Photeb © by SPADEM, 1979.

Le héron, gravure sur bois par H. de Waroquier.
Commentez cette illustration de la fable.

Comprenez le texte

1. Quel effet produisent la répétition de l'adjectif *long* et l'emploi de *emmanché* (v. 1-2) ? Quel caractère se révèle dans l'expression : allait *je ne sais où* (v. 1) ?
2. Le vers 4 sert-il seulement à présenter le décor ?
3. Lisez l'histoire du rat des champs invité par le rat de ville (La Fontaine, *Fables*, I, 9) et expliquez l'allusion du vers 17.
4. Dans quel ordre les proies s'offrent-elles successivement au héron (v. 5-26) ? Quelle est l'intention de l'auteur ?
5. Quels motifs se donne le héron pour justifier ses refus (v. 11, 18-19, 21-22) ? Que révèlent-ils sur son caractère ? Son portrait physique (v. 1-2) correspond-il à ce caractère ?
6. Quelle différence y a-t-il entre la *faim* (v. 25) et l'*appétit* (v. 10) ? Expliquez par là l'évolution de la situation entre le v. 9 et le v. 26.
7. Quel est le mot qui accentue le comique du dénouement ? Où est placé ce mot ?
8. Que signifie *accommodants* (v. 28) ? Quelle leçon nous donne La Fontaine (v. 27-30) ?

Rédigez et discutez

9. Dans un récit de votre invention, mettez en scène un personnage à qui il arrive une mésaventure semblable à celle du héron (jeune homme ou jeune fille à marier, chercheur de champignons, etc.).
10. Imaginez et décrivez, mais à la manière d'un caricaturiste, un (ou une) maniaque qui vit de régime et prend ses repas «à ses heures».

11. **Débat.** Que pensez-vous de la morale contenue dans les quatre derniers vers ? N'est-il pas bon quelquefois d'être difficile ? Discutez à l'aide d'exemples précis.

A l'occasion du texte...

12. **Vocabulaire.** Registres de langue.
a) Quel est l'équivalent ordinaire des mots : *onde* (v. 4), *demeures* (v. 14), *chère* (v. 19) ? A quel registre appartiennent ces mots ? Pourquoi La Fontaine les emploie-t-il ?
b) Comment sont composés les mots *commère* (v. 5) et *compère* (v. 6) ? Que signifient-ils exactement ? Quel sens leur donne-t-on dans le registre familier ? Quel effet comique produit ici leur emploi ?
13. **Syntaxe.** A quel mode et à quel temps est le verbe du vers 10 ? Pourquoi ? Comment pourrait-on exprimer cette idée dans le langage courant ? Que marquent les subjonctifs présents dans : *que je fasse* (v. 18) et dans la locution toute faite : *aux dieux ne plaise* (v. 22) ? En quoi cette locution est-elle archaïque ?
14. **Versification.** Expliquez l'effet obtenu par le passage de l'alexandrin (12 syllabes) à l'octosyllabe (8 syllabes) dans les vers : 8-9, 25-26 ; par les rejets des vers : 12-13-14 et 18-19. Lisez à haute voix les vers 18-19, 21-22 et 26 en marquant bien les coupes. Quel effet amusant mettez-vous ainsi en relief ?

● **Quelle tournure préférez-vous ?** Par quelles formes verbales (mode, temps) pourrait-on remplacer *que je fasse* (v. 18) ? Trouvez un tour équivalent dans la suite de la fable. Composez des phrases sur ces divers modèles.

Un fameux brochet

Les livres de Maurice Genevoix (né en 1890) doivent beaucoup à son amour de la nature et à sa parfaite connaissance des pays de Loire. C'est ce qui fait l'intérêt de La boîte à pêche *où figure ce récit d'une remarquable précision. Passionné de pêche à la ligne, le lycéen Daniel Bailleul a été admis à suivre Najard, le plus fort pêcheur du pays. Najard a lancé sa ligne et voici que le flotteur plonge et remonte à plusieurs reprises.*

— Tirez ! Tirez !

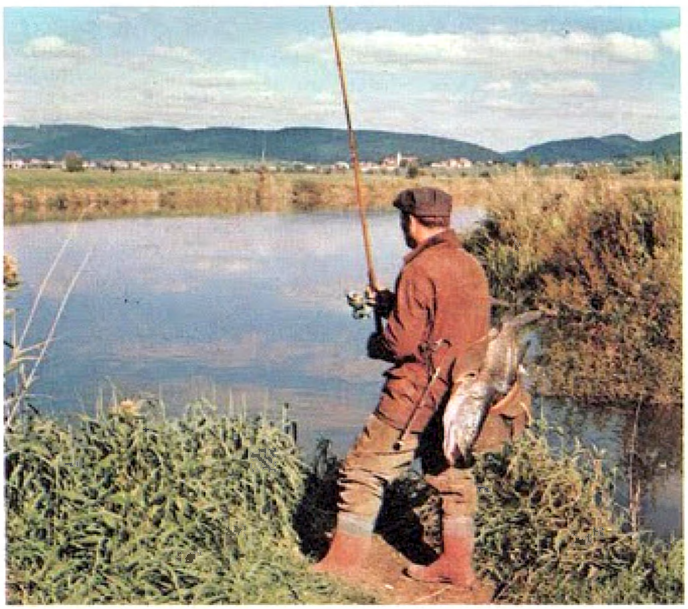
Il avait crié. Najard, d'un seul clin malicieux des paupières, lui avait imposé silence. Les secondes se traînaient, interminables, les minutes après les secondes. Alors quoi, c'était une épreuve, une détestable plaisanterie ? Mais pourtant la ligne s'en allait, Bailleul en était sûr, il voyait la ligne s'en aller ! Il fallait bien, — c'était la seule explication possible, — qu'il y eût un brochet au bout.

Ah !... Najard, avec lenteur, allongeait ses mains sur sa gaule, la serrait dans ses doigts noueux. Ah ! bravo ! Tout son corps s'éveillait d'une tension intérieure, on devinait les ondes nerveuses et calmes irradiant[1] le long de ses muscles. A présent Bailleul était rouge. Dire qu'il avait crié tout à l'heure, qu'il n'avait pu se retenir de crier !... Fortement, largement, Najard ferrait[2] ; la gaule de bambou noir, la rude gaule se bandait comme un ressort d'acier, s'arquait aux mains robustes de Najard, à ses bras tendus pour la lutte. Il soutenait le brochet accroché, le retenait au bord du courant, le ramenait, autoritaire, dans le remous. La bouée, les conducteurs[3] demeuraient immergés, le fil plongeait par

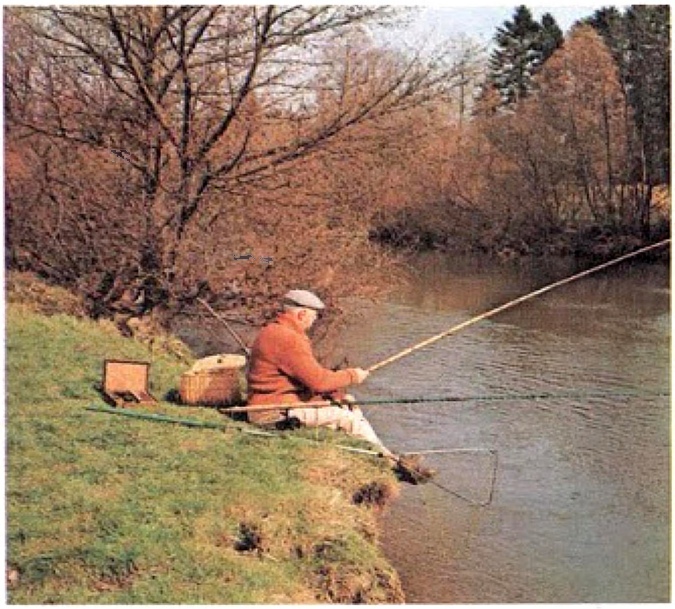
1. Se propageant.

2. Donnait de petites secousses pour que le poisson s'accroche solidement.

3. Petits bouchons fixés sur le fil au-dessus de la bouée, qui indiquent, en s'enfonçant, dans quelle direction tire le poisson.



Ph. © André Fatras - Vloo.



Ph. © Len Sirman Press - Vloo.

a. De ces deux pêcheurs, quel est celui qui vous semble correspondre le mieux au personnage de Najard, et pourquoi ?
b. Ces deux photos nous offrent-elles la même image de la pêche ? A choisir, quel type de pêche préféreriez-vous et pourquoi ?
c. Examinez le cadrage, l'angle de prise de vue : sur quel aspect du sujet les photographes insistent-ils ?

---

longues saccades, le bambou noir pliait jusqu'à toucher du scion[4] la surface de l'eau. Najard dominait tout cela, sûr de ses bras, de sa gaule noire et de sa ligne, ramenait toute cette force violente, ce fil tendu qu'il arrachait lentement, continûment, malgré les secousses acharnées.

Ce qui arrive à présent, c'est vrai, ah ! c'est admirablement vrai. Un conducteur apparaît, puis un autre ; le fil émerge, entraînant après soi les petites balles de liège, jusqu'à la grosse bouée piriforme[5]. Bon Dieu, ce brochet-là en met ! Tout replonge à ses coups de queue, la bouée, les conducteurs et des mètres de fil. Gagnera-t-il le courant, cette fois-ci ? Il le veut, mais Najard ne veut pas, et l'arrête, et le ramène. Et la lutte se prolonge, l'homme marquant un point à chacune de ses phases, arrachant, halant[6] vers la surface une longue forme blanchissante, dont la soudaine apparition heurte rudement le cœur de Bailleul.

C'est un fameux brochet, un seigneur. Sous l'eau brunâtre, lorsqu'il se retourne, on distingue son ventre pâle, on ne sait quoi de nu, comme d'un bras humain qui flotterait. C'est un brochet, parbleu, on voit bien ce qu'il est : un mâle aux flancs étroits, un grand flandrin[7] nerveusement découplé[8], étalant ses nageoires comme une frégate ses voiles. Et courageux, infatigable, obstinément tirant la ligne et pliant la perche noire, plongeant profond dans un remous furieux ! Najard, en silence, le travaille. Et cela dure longtemps,

4. Brin fin et flexible qui termine une canne à pêche.

5. En forme de *poire* (lat. *pirum*).

6. Tirant avec force.

7. Se dit d'un homme grand et mou (sobriquet tiré de *Flandre* et signifiant Flamand).
8. Au corps bien fait.

longtemps, sous les yeux de Bailleul qui frémit tout entier d'une émotion presque harassante.

— L'épuisette, ordonne Najard.

Bailleul obéit aussitôt. Il a cessé brusquement de frémir, il ne se sent presque plus ému. Un sang-froid merveilleux le possède ; le voici calme et résolu, comme Najard.

— Ça va ?

— Ça va.

Hors de l'eau, la gueule du brochet s'ouvre, démesurée, impressionnante. Elle est blanche et pleine d'ombre, blanche et rouge, à cause des ouïes qu'on aperçoit au fond. Et ces dents ! Et cet hameçon de bronze accroché dans la gorge charnue ! Tout cela est inouï, fantastique et réel à la fois : on croirait un rêve frénétique, n'étaient ce calme dans tout l'être, cet équilibre dur, dominateur. Najard parle, jette en mots brefs des conseils aussitôt écoutés :

— Enfoncez l'épuisette dans l'eau... plus creux, qu'il ne voie pas... Quand il passera juste au-dessus, levez... Attention, j'amène... Hop !

Bailleul a raidi tous ses muscles. Il se penche, tiré par le faix[9], ses pieds glissent sur le talus glaiseux. Va-t-il basculer en avant et piquer une tête dans l'eau ? Najard d'une main soutient sa ligne ; son bras droit, tutélaire[10], s'allonge vers Bailleul.

— Non, non, laissez ! dit le garçon.

Tout seul, il lèvera la bête, l'énorme brochet qui se tord, forcené[11], au fond de la poche distendue. Il défaille presque. Mais ses poings ont gagné sur le manche de l'épuisette, il se redresse ; le brochet pèse moins.

— Plus haut, bon sang ! crie Najard.

Il s'est lancé tout à coup, d'autorité a saisi l'épuisette, en deux longues enjambées a grimpé au faîte de la butte.

— Là... ça y est.

C'est fini. Dans la musette de toile, le brochet a disparu.

Maurice GENEVOIX, *La boîte à pêche*, Grasset éd.

9. Fardeau.

10. Protecteur.

11. Furieux (du vieux verbe *forsener* : être hors de sens).

Comprenez le texte

1. Pourquoi Najard a-t-il *imposé silence* à Bailleul ? Pourquoi Bailleul rougit-il ? Précisez et expliquez la différence des attitudes (l. 1-25).
2. Définissez en quelques mots la lutte entre le pêcheur et le brochet (l. 26-98). Comment l'auteur a-t-il suggéré ses divers aspects ?
3. Quel changement se produit dans l'attitude de Bailleul ? Pourquoi (l. 49-53) ?
4. Expliquez, par le contexte, *rêve frénétique* (l. 59). Qu'est-ce qui ramène Bailleul à la réalité (l. 54-64) ?
5. Montrez en quoi le comportement de Bailleul a changé et expliquez pourquoi (l. 65-74).
6. En relisant le texte, dites quelle impression Najard produit sur Bailleul et relevez les détails qui expliquent cette impression.

Rédigez et discutez

7. Le jeune Bailleul écrit à un de ses camarades pour lui raconter sa pêche au brochet (les diverses phases, les sentiments qu'il a éprouvés successivement).
8. Imaginez qu'au retour Najard explique à Bailleul quelles doivent être les qualités du bon pêcheur.
9. **Débat.** Pour ou contre la pêche considérée

comme un divertissement. Après le débat, chaque élève rédigera un compte rendu objectif et comparé avec ardeur, puis formulera son opinion personnelle.

A l'occasion de ce texte...

10. **Enquête (en équipe).** Les diverses formes de pêche. L'enquête pourra être illustrée à l'aide de montages de documents et de dessins pour lesquels les élèves rédigeront des textes de présentation.
11. **Vocabulaire.** Chercher des adjectifs terminés par l'élément *forme*, comme *piriforme* (l. 28). Indiquer le sens de chacun d'eux et utiliser le dans une phrase de votre composition.
12. **Grammaire.** *Interminables* (l. 4), *autoritaire* (l. 13), *courageux, infatigable* (l. 43), *démesurée* (l. 54). Quelle est la fonction exercée par ces adjectifs ? Précisez l'impression soulignée par chacun d'eux et imaginez des phrases où des adjectifs employés dans les mêmes conditions produiront les mêmes effets.
13. **Sol.** Pourquoi est-il employé ici (l. 28) ? Dans quelles conditions l'emploie-t-on ordinairement ? Citez des exemples.

- **Jeu des substitutions.** « M'étaient ce calme... cet équilibre... » (l. 59-60). Expliquez ce tour et sa fonction dans la phrase. Quelles autres tournures peut-on lui substituer ? Employez ces divers moyens dans des phrases de votre invention.

Saison des semailles, le soir

D'une échasse vers au cours d'un voyage dans le pays rhénan, le poète s'élève au symbole ; c'est ce mouvement qui fait l'intérêt du poème. Nous pouvons y apprécier aussi les ressources de l'octosyllabe qui, entre les mains du grand artiste qu'était Victor Hugo, peut être aussi bien le vers de la description précise que celui de la méditation la plus grave.

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour doux s'éclaire
La dernière heure du travail.

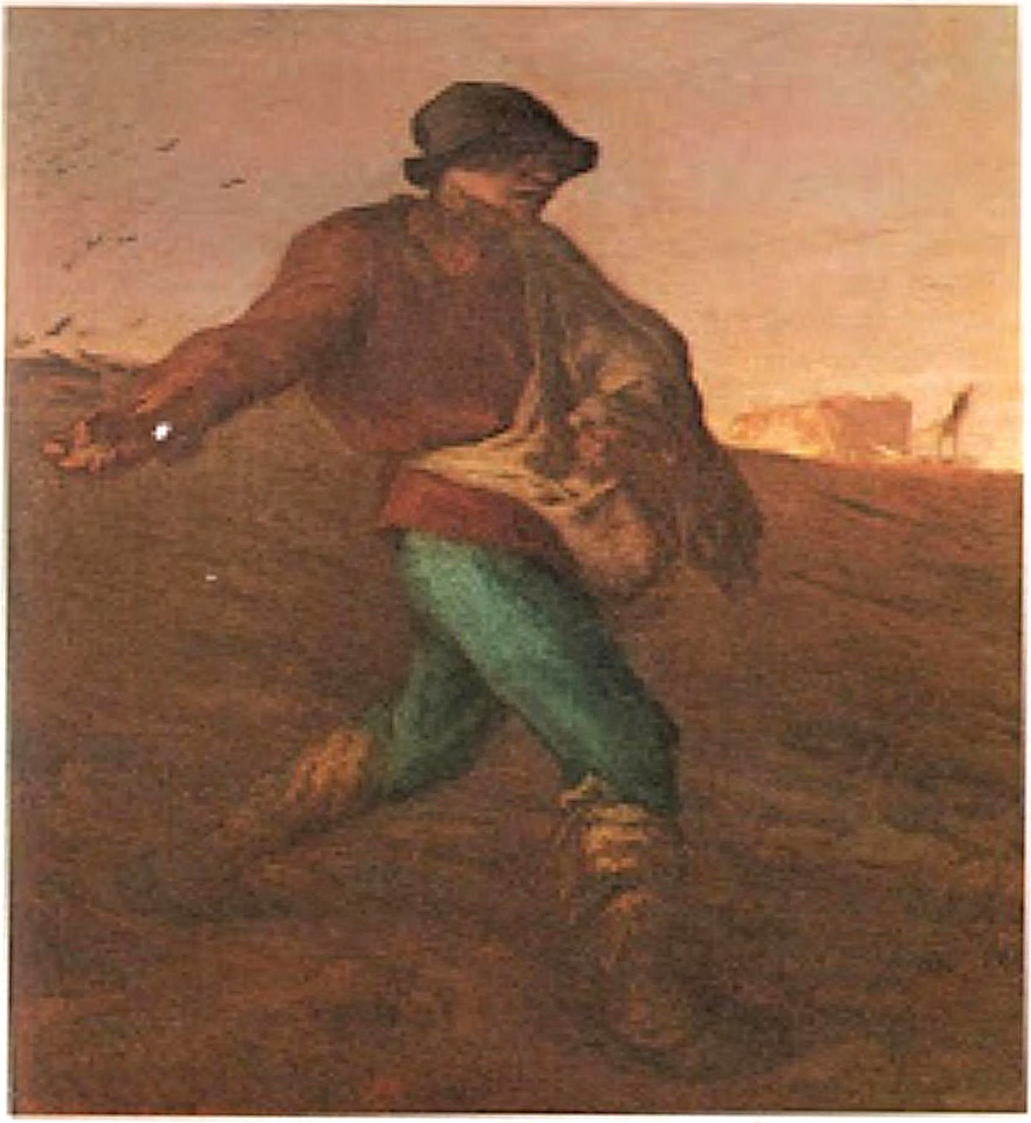
Dans les plaines de nuit baignées,
Je contemple, dans, les sillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence.
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Victor HUGO, *Les Chansons des rues et des bois*, II, III, 3.



Don de Quincy A. Shaw. Museum of Fine Arts, Boston Ph. © by Museum

Jean-François Millet (1814-1875) — Le semeur, 1850.

a. *V. Hugo semble avoir été influencé par cette toile : relevez les notations du poète qui répondent à celles du peintre.*

b. *Étudiez dans ce tableau le jeu de l'ombre et de la lumière.*

Comprenez le texte

1. Quelle importance ont, pour expliquer l'état d'esprit du poète, le lieu et l'heure de la scène (v. 1-4) ?
2. Comment les trois verbes *j'admire* (v. 2), *je contemple* (v. 8), *je redoute* (v. 16) marquent-ils l'évolution qui se produit dans l'âme du poète ? Précisez leur sens et les opposant.
3. Quel contraste y a-t-il entre le semeur et le travail qu'il accomplit, et qu'a-t-il d'émouvant (v. 6-8) ?
4. Montrez comment, du vers 9 à la fin, le poète grandit le semeur. Expliquez le v. 12.
5. Quelle opposition est marquée par les verbes de la strophe 4 ? Expliquez le v. 16.
6. En faisant l'analyse logique de la phrase qui occupe les deux dernières strophes, montrez comment le poète prépare le dernier vers. Précisez la valeur symbolique du geste du semeur. Qu'est-ce qui lui confère cette valeur ?
7. Montrez que l'éclairage est noté avec précision. Quelle importance le poète lui donne-t-il ?

Rédigez et discutez

8. A propos de Millet on a dit : « Il part de l'observation la plus rigoureuse pour tendre à la simplification et à la généralisation ». Essayez d'appliquer cette observation au poème de Victor Hugo.
9. Quelles réflexions vous suggère le rapprochement de ce poème avec le texte p. 128.

A l'occasion de ce texte...

10. **Vocabulaire.** Quels peuvent être les sens de l'adjectif *obscur* ? Quels sont, au v. 16, ceux qui semblent convenir ? Cherchez les dérivés de cet adjectif en les rattachant à ces divers sens.
11. La succession des verbes (v. 13-15) dépeint le travail du semeur. Quelle impression veut donner le poète en ne répétant pas le sujet ? Construisez une phrase sur ce modèle pour décrire le travail d'un artisan.
12. **Versification.** Étudiez le rythme et les accents des vers des deux dernières strophes. Comment concourent-ils à la valeur descriptive et suggestive de ces vers ?

« Le geste auguste du semeur » ?

Dans Chemin faisant, *Jacques Lacarrière (né en 1925) décrit la campagne française telle que la voit un piéton cheminant loin des grandes routes, en contact étroit avec les paysans. La mécanisation de l'agriculture a rendu désuètes les images des poètes, en particulier* le geste auguste du semeur *célébré par Victor Hugo (voir le texte précédent).*

Je n'étonnerai sûrement personne en disant qu'au cours de ce voyage, dont une grande part s'est faite au moment des semailles, je n'ai surpris nulle part le geste auguste du semeur. Ce geste, il fut très longtemps sur nos timbres le symbole de notre République agricole et laïque, avec cette semeuse coiffée du bonnet phrygien, semant cheveux aux vents dans le soleil levant. Ce soleil étant à sa droite, il faut en déduire qu'elle sème face au vent du nord, ce qui est pour le moins curieux mais qu'importe : les philatélistes[1] sont rarement des laboureurs et les laboureurs plus rarement encore philatélistes. Cette absence de semeurs dans les champs est sans doute ce qui surprendrait le plus un voyageur d'il y a cinquante ans, refaisant à pied le même parcours. La vie des campagnes a changé et nul ne s'en plaindra. L'image traditionnelle des paysans courbés vers le sol, harassant la terre de leurs binettes et leurs sarcloirs[2], semant à la volée, glanant[3] les chaumes ou s'arrêtant pour prier à l'heure de l'angélus[4], ces images-là n'ont plus cours. Seuls les vendanges, l'arrachage des pommes de terre et des betteraves — pour me limiter aux travaux de l'automne — présentent encore cette image des dos courbés, des familles penchées vers le sol ou assises çà et là pendant l'heure de la pause. J'en rencontrerai très souvent, en Bourbonnais[5], en Forez[6] et en Gévaudan[7], occupés à ces tâches. Il m'arrivera quelquefois de m'arrêter, ou d'être hélé, d'échanger quelques mots, de m'asseoir et de boire avec eux une lampée de vin.

Mais le geste auguste du semeur, nulle part je ne l'ai vu, dans tout le mince fil de mon voyage. Les semailles se font presque partout au semoir mécanique et désormais, s'ils veulent évangéliser quelque province athée, les missionnaires feront bien de modifier les paroles du Christ dans la parabole du semeur. Cette parabole, on la comprend encore même si on n'a jamais vu de sa vie semer à la volée, mais, dans quelques générations, il faudra mettre une note en bas de page des Évangiles et ainsi rédigée : *Cette parabole s'explique parce qu'autrefois, au lieu d'utiliser les semoirs mécaniques enterrant le grain au fur et à mesure de son contact avec la terre, on le semait à la volée et à la main, en parcourant les sillons sous le vent.*

1. Collectionneurs de timbres-poste.

2. La *binette* sert à remuer la terre en surface, le *sarcloir* à arracher les mauvaises herbes.
3. *Glaner :* ramasser dans les chaumes les épis restés après la moisson.
4. Allusion au célèbre tableau de Millet.

5. A peu près le département de l'Allier.
6. Entre Loire et Allier.
7. A peu près le département de la Lozère.

N'est-ce pas ce qui s'est déjà produit sur des terres où le mode des semailles est totalement différent ? Les missionnaires qui voulurent, par exemple, évangéliser les Indiens Mayas[8] provoquaient des crises de fous rires chez leurs ouailles par cette parabole du semeur. Dans un pays où l'on ne sème jamais ainsi mais en enfouissant les grains à la main dans le sol, il fallait des heures d'explication pour convaincre les Indiens que ce semeur n'était pas fou. L'évolution de nos campagnes, la mécanisation des cultures ont ainsi abouti à deux conséquences imprévues : forcer les poètes à revoir leurs images bucoliques s'ils ne veulent pas dater, forcer les missionnaires à repenser la parabole évangélique s'ils veulent un jour se faire comprendre.

Bien sûr, un semoir mécanique n'inspire pas autant que le geste dudit semeur. C'est lourd, c'est bruyant, c'est laid, avec ces entonnoirs enterreurs à ressorts imitant grossièrement nos membres pentodactyles[9], mais ça sème plus vite et bien mieux. Ce sont eux, ces semoirs, que j'ai vus, entendus tout au long du voyage avec les tracteurs, les hersoirs, les râteaux faneurs, les faneuses à fourches, les distributeurs d'engrais ou les rouleaux à cylindres ondulés. Tout un monde de fourches, de dents, de crocs et d'entonnoirs, mécanisant les gestes de récolter et de semer, et qui évoquaient des silhouettes d'insectes géants et bruyants au lieu de l'ombre silencieuse — et perdue dans l'immensité — d'un homme luttant avec les vents.

8. Indiens de l'Amérique centrale.

9. A cinq (grec : *penté*) doigts (grec : *daktulos*).

Jacques LACARRIÈRE, *Chemin faisant*, Fayard éd.

Ph. Jeanbor © Phoneb.

Comprenez le texte

1. Quelle relation y a-t-il entre la première phrase et le reste du texte ? Expliquez l'expression *geste auguste*.
2. Expliquez, d'après le reste de la phrase, *république agricole et laïque*. Précisez la critique concernant le timbre de la semeuse ; qu'en pensez-vous (l. 4-11) ?
3. Expliquez *nul ne s'en plaindra* (l. 14). D'après ce qui suit, qui pourrait s'en plaindre ?
4. Qu'est-ce qui, du point de vue matériel et moral, caractérisait les paysans de jadis ? (l. 14-26) ?
5. En quoi consiste le changement, et quelles en sont les conséquences (l. 27-52) ? Quelle est à vos yeux la plus importante et pourquoi ? Quelle leçon comporte, pour nous, le *fou rire* des *Indiens Mayas* ?
6. Que reproche l'auteur aux semoirs mécaniques, et à quel point de vue se place-t-il (l. 53-65) ? Quelle est l'impression créée par l'image d'*insectes géants et bruyants* ?
7. Relevez, dans l'ensemble du texte, les détails qui nous invitent à ne pas regretter le passé. Pour quelle raison l'auteur paraît-il le regretter malgré tout ?

Rédigez et discutez

8. Décrivez un travail agricole effectué à la machine, en essayant, par la description que vous en ferez, de donner à ce spectacle un caractère poétique.

9. **Discussion.** Avantages et inconvénients du travail mécanisé dans l'agriculture. Disposez sur deux colonnes les arguments en présence, et, en résumant le débat *avec ordre*, formulez votre conclusion personnelle.
10. **Enquête.** Les travaux agricoles qui se font encore selon les procédés traditionnels, dans votre région.

A l'occasion de ce texte...

11. **Grammaire.** *Ce soleil étant à sa droite... nord* (l. 7-8). Quel est le rapport entre ces idées ? Exprimez par d'autres tours le même rapport.
12. **Dérivation.** *a)* En rapprochant *semeur* (l. 27) de *semoir* (l. 29) dites quel est le sens des suffixes *-eur* et *-oir*. Il y a des exceptions : cherchez-en dans le texte.
b) Faneuse (l. 59). Que désigne ici le suffixe *-euse* ; que désignait-il autrefois ? Cherchez d'autres mots qui, par suite de la mécanisation, ont subi une évolution analogue.
13. **Exposé.** Qu'est-ce qu'une *parabole* ? Lisez la parabole évangélique du *semeur* et dégagez-en la signification. Présentez à vos camarades d'autres paraboles célèbres.
14. **Montage** (équipe). Rassemblez des reproductions (tableaux, photographies, etc.), évoquant les travaux des champs autrefois et de nos jours. Présentez-les en vis-à-vis pour chaque activité, en les accompagnant d'un texte pour aider à les comparer.

● **Comment mettre un mot en relief ?** *Ce sont eux, ces semoirs...* (l. 57). Formez deux ou trois phrases sur le même modèle. Trouvez dans le texte d'autres procédés de mise en relief.

Un drame à la batteuse

Ernest Pérochon (1885-1942) obtint le prix Goncourt en 1920, pour Nêne, *roman champêtre, où il raconte la vie d'une servante de ferme.*

Au début du siècle, le battage des blés se faisait au moyen d'une machine, la batteuse – *appelée ici* vanneuse, *parce qu'elle secouait le grain pour le séparer de la balle* (vanner) *en même temps qu'elle battait les épis pour en détacher les grains* (dépiquer). *La chaleur, la poussière qui incitait à boire, les discussions, les antagonismes religieux encore vifs à cette époque, tout cela créait une surexcitation qui pouvait avoir, comme ici, une issue tragique.*

Il n'y avait pas de temps à perdre. La vanneuse avait ses six mille gerbes à avaler dans la journée ; et bien qu'elle fût une grosse mangeuse, il ne fallait point s'arrêter si l'on voulait en finir avant la nuit.

Les engreneurs[1], debout sur les planchettes accrochées à ses flancs, lui poussaient la paille de loin, par gestes prudents. Parfois, ils lui jetaient des gerbes entières qu'elle happait avec un aboiement joyeux ; une seconde alors, elle faisait entendre au fond de sa longue gueule noire un râle de satisfaction inouïe ; et puis, tout de suite, elle recommençait à gronder, à jurer, à rugir.

Ils étaient là six hommes pour la servir : deux qui coupaient les liens et préparaient les gerbes et quatre engreneurs qui se relayaient d'instant en instant.

Tout autour, ils étaient une cinquantaine.

Les plus jeunes grimpaient au tas et faisaient crouler les gerbes ; les plus galants[2] étaient aux sacs[3]. Les vieux faisaient

1. Ceux qui introduisent les gerbes (épis et paille) dans la machine à battre.

2. Adroits, éveillés (dialectal).

3. Dans lesquels tombent les grains. Il faut les remplacer rapidement quand ils sont pleins.

les besognes lentes et minutieuses : ils avaient des râteaux, triaient les balles[4] et les épis coupés ; ou bien ils étaient aux postes que les jeunes fuyaient à cause de la poussière.

Pour monter la paille[5] il y avait sept ou huit gaillards glorieux de leur force. Les secoueurs[6] leur préparaient d'énormes fourchées ; quand ils avaient piqué là-dedans et redressé leur outil, ils disparaissaient complètement et la paille avait l'air de monter toute seule, lentement, le long des hautes échelles.

L'un d'eux, un grand brun qui avait une voix très belle, chantait sans s'interrompre une chanson interminable aux couplets presque pareils. Les autres s'essayaient à chanter avec lui, mais leurs voix ne pouvaient pas suivre la sienne. Plus volontiers ils ululaient[7] à toute gorge en haut des échelles ou bien ils criaient : « à boire ! à boire ! » [...].

4. Enveloppes des grains qui ont été séparées par la vanneuse.
5. Pour construire le pailler (voir l. 40).
6. Ceux qui rassemblent la paille à la sortie de la machine.
7. Criaient, en imitant le hibou.

Une batteuse d'autrefois

a. En vous aidant du texte, précisez le rôle de chacun. Tentez d'expliquer les détails dont il n'est pas question dans le texte.

b. Quelles impressions retirez-vous de ce battage d'autrefois ? Quelles réflexions vous inspire-t-il ?

Après le repas, qui a été animé et au cours duquel de vives discussions ont troublé les tablées, le travail a repris. Boiseriot qui nourrit une vieille haine contre Cuirassier l'entraîne, par défi, à boire plus que de raison. Les voici qui reprennent leurs postes à la vanneuse.

Sur la table[8] à engrener, Cuirassier brassait les gerbes avec vivacité. L'ivresse commençait à lui brouiller les idées. Il avait jeté son chapeau ; le soleil lui tapait droit sur la tête et achevait de l'étourdir.

— Hap !

La vanneuse se tut, étranglée. Il venait de jeter deux gerbes à la fois, deux gerbes mal démêlées.

Des moqueries fusèrent. Les dresseurs de pailler crièrent :

— Hou ! Hou ! les engreneurs !

Cuirassier, occupé à dégager le batteur, se redressa en jurant, prêt à la querelle. Ce que voyant les autres redoublèrent, bramant[9] entre leurs mains jointes :

— C'est le grand ! Hou ! Hou !

Ils étaient là-haut quatre catholiques qui l'engeignaient[10] disant :

— Cuirassier tu perds ta ceinture !... Cuirassier, on t'appelle à la cuisine !... tu conviendrais mieux à moucher les drôles[11]...

Boiseriot riait en arrachant les dernières poignées de paille. Enfin le batteur[12] reprit à tourner.

Cuirassier était blanc de colère. Il venait d'entendre dire près de la vanneuse :

— Le petit engrène mieux !

et dans son ivresse commençante, ces paroles prononcées à voix posée lui avaient été encore plus cuisantes que les moqueries des dresseurs de pailler.

— Ce n'est pas mon idée ; le grand a de l'avance et pousse plus de paille. [...].

Eux, entendant cela, ne se regardaient plus. Penchés sur la table ils faisaient une besogne terrible. Boiseriot était le plus adroit ; il jetait ses mains en avant avec la promptitude d'un chat. Chacun de ses gestes portait, poussait la paille juste assez pour qu'elle fût happée par la machine... Et il ne suait même pas, il n'avait pas l'air de se douter de la chaleur avec son chapeau enfoncé sur ses oreilles.

Cuirassier travaillait comme il se serait battu. Une rage le tenait, la rage des soirs d'ivresse. Le sang lui avait sauté à la tête, chassant toutes ses idées ordinaires qui étaient douces et sensées. Les mâchoires serrées, les yeux larges, il tremblait d'une colère folle, colère contre Boiseriot, contre les catholiques, contre la vanneuse, contre la paille, contre tout ! Lançant le torse, il balayait furieusement la table.

— «C'est le petit qui engrène le mieux !»... Bon Diou, je vais leur faire voir !... Mauvaise engeance !

8. La partie plate de la machine, sur laquelle on fait glisser la paille pour l'introduire dans le batteur.

9. Criant. Se dit en parlant du cerf et, péjorativement, de l'homme.

10. Attisaient sa colère par leurs moqueries (dialectal). Le vieux verbe *engeigner* signifiait : tromper par ruse.

11. Petits garçons (dialectal).

12. Pièce de la machine qui secoue et bat les épis en tournant.

Bibliothèque Nationale, Paris. Ph. J.-L. Charmet © Archives Photeb © by SPADEM, 1979.

Affiche de J. Chéret (1836-1932). Moissonneuse d'autrefois
Considérez les divers plans et étudiez l'art de la publicité dans cette affiche. Comparez-la à des affiches publicitaires récentes.

Ph. © Alain Delnom - Vloo.

Moissonneuse-batteuse d'aujourd'hui
En comparant ce document à la moissonneuse ci-contre et à la batteuse de la p. 129, dites en quoi consistent les progrès réalisés à notre époque. Que pensez-vous de cette évolution ?

Il cria :

— Amenez ! Amenez de la paille !

Les coupeurs de liens lui poussèrent des gerbes, et lui, de toute sa force, lança ses grands bras...

— Hââ !

Il y eut un craquement d'os brisés. Le mécanicien avait bondi au levier de mise en marche[13] et s'y cramponnait, les yeux fous. Et tous, ceux qui chantaient et ceux qui se disputaient, ceux du pailler, ceux des échelles, ceux du tas de gerbes, tous s'étaient immobilisés, les mains hautes, un cri de terreur arrêté dans la gorge.

Sur la table à engrener, Cuirassier gisait la face en avant : la vanneuse venait de lui manger un bras.

13. Pour arrêter le mouvement.

Ernest PERROCHON, *Nêne*, Plon éd.

Comprenez le texte

1. A quoi est assimilée la machine par les termes imagés des l. 1-11 ? Quelle importance cela a-t-il pour le dénouement ?
2. A l'aide des termes utilisés pour désigner les hommes qui travaillent, précisez les différentes opérations qui ont lieu et leur résultat. Comment est faite la répartition des tâches (l. 12-26) ?
3. Quelle est la portée de l'incident rapporté aux l. 37-41 sur la suite des événements ?
4. Comment l'opposition entre Boiseriot et Cuirassier est-elle stimulée et par qui (l. 42-59) ? En étudiant le comportement différent des deux hommes (l. 60-80) montrez comment se prépare l'imprudence de Cuirassier.
5. Quelle est l'attitude des autres ouvriers devant l'accident (l. 81-86) ? Qu'est-ce qui accentue son caractère tragique ?
6. En reprenant le texte indiquez les différentes phases de ce drame (préparation, dénouement).

Rédigez et discutez

7. Vous êtes journaliste. Écrivez pour votre journal l'article relatant et commentant cet accident dans la rubrique des faits divers.
8. En ménageant un effet de contraste, comme le fait l'auteur dans la description des deux hommes au travail, décrivez le comportement opposé de deux joueurs (sports, cartes, etc.).
9. **Discussion.** Que pensez-vous du comportement des autres compagnons de travail à l'égard de Cuirassier ? En quoi sont-ils blâmables ? Ont-ils des circonstances atténuantes ? Quels doivent être, à votre avis, les rapports humains dans un travail collectif ?

A l'occasion de ce texte...

10. **Vocabulaire.** Relevez les termes techniques qui sont employés ici (hommes, outils, machines, travail).
11. La *fourchée* (l. 23) est ce qu'on lève d'un coup de fourche ; la *brassée*, ce que l'on tient dans ses bras. Donnez d'autres mots ainsi formés (suffixe *ée*) et précisez leur sens.
12. **Grammaire.** Relevez et classez dans les différents groupes les verbes pronominaux utilisés ici (réfléchis, réciproques, pronominaux proprement dits).
13. **Enquête** (en équipe). Le *battage* (ou dépiquage) :
a) avant la mécanisation ;
b) aux débuts de la mécanisation (voir le texte) ;
c) aujourd'hui. Quels sont les avantages des machines modernes ?

- **Jeu des substitutions.** Quelle est la fonction des deux propositions subordonnées dans la phrase des l. 2-4 ? Quels tours pourrait-on leur substituer pour exprimer la même relation entre les idées ? Lesquels préférez-vous ?

Docilité

Les poètes ont souvent donné la parole aux arbres. Jules Supervielle (1884-1960) fait parler une forêt de maintenant, à la fois écologiste et contestataire : elle se plaint avec quelque injustice, comme tous les gens en colère, qu'on n'ait pas plus d'égards pour elle qui remplit si docilement sa fonction de forêt.

La forêt dit : « C'est toujours moi la sacrifiée,
On me harcèle, on me traverse, on me brise à coups de hache,
On me cherche noise, on me tourmente sans raison,
On me lance des oiseaux à la tête ou des fourmis dans les jambes
Et l'on me grave des noms auxquels je ne puis m'attacher.
Ah ! on ne le sait que trop que je ne puis me défendre
Comme un cheval qu'on agace ou la vache mécontente.
Et pourtant je fais toujours ce que l'on m'avait dit de faire.
On m'ordonna : « Prends racine ». Et je donnai de la racine tant que je pus.
« Faites de l'ombre. » Et j'en fis autant qu'il était raisonnable.
« Cessez d'en donner l'hiver. » Et je perdis mes feuilles jusqu'à la dernière.
Mois par mois et jour par jour je sais bien ce que je dois faire,
Voilà longtemps qu'on n'a plus besoin de me commander.
Alors pourquoi ces bûcherons qui s'en viennent au pas cadencé ?
Que l'on me dise ce qu'on attend de moi, et je le ferai ;
Qu'on me réponde par un nuage ou quelque signe dans le ciel,
Je ne suis pas une révoltée, je ne cherche querelle à personne.
Mais il me semble tout de même que l'on pourrait bien me répondre
Lorsque le vent qui se lève fait de moi une questionneuse. »

Jules SUPERVIELLE, *La fable du monde*, Gallimard éd.

Ph. © Christian Curry - Explorer

Abattage des arbres dans une forêt domaniale.
a. En quoi cette photo confirme-t-elle la plainte de la forêt ?
b. Imaginez ce qui s'est passé, ce qui se passera ensuite.
c. En examinant les divers plans, dites comment est composé ce cliché ; peut-il, selon vous, avoir une signification symbolique ?

Comprenez le texte

1. Qu'est-ce qui fait l'humour du titre ? Qu'est-ce qui le justifie ?
2. A qui s'adressent les reproches de la forêt (v. 1-6, 9 et 15-16) ? Pourquoi le poète emploie-t-il uniquement le pronom *on* ? Après avoir indiqué qui *grave des noms*, expliquez en quoi consiste l'humour du v. 5.
3. Contre quoi s'élève particulièrement la forêt dans les v. 6-8 ?
4. Comment sont construites les phrases des v. 9-11 ? Expliquez pourquoi.
5. Qu'évoque le *pas cadencé* des bûcherons (v. 14) ? Avec quelle intention ?
6. Quel effet produit le v. 17 après ce qui a été dit, surtout dans les premiers vers ?
7. Expliquez le v. 19. Quelle interprétation nous propose-t-il des plaintes de la forêt ?

Rédigez et discutez

8. Rédigez (en prose ou en vers libres) la réponse de l'ingénieur des Eaux et Forêts.
9. En vous inspirant de ce poème, rédigez en vers libres les «murmures» de la rivière.
10. **Discussion.** Le déboisement : ses avantages et ses inconvénients. Au terme du débat, chaque élève rédigera un compte rendu objectif des arguments opposés, *en les classant*, et formulera son opinion personnelle.

A l'occasion de ce texte...

11. **Grammaire.** Le pronom *on*. Rédigez des phrases où *on* ne sera pas un indéfini, mais où il désignera des personnes bien déterminées.
12. **Les vers.** Ce poème est composé en vers libres. Quels sont ceux dont le rythme vous paraît le plus expressif ? En examinant chacune des phrases, pouvez-vous expliquer pourquoi le poète les a présentées sous la forme de vers ?
13. **Diction.** Étudiez les variations du ton en fonction des sentiments de la forêt et présentez une interprétation expressive de l'ensemble du poème.

- **Jeu des transpositions.** Transposez :
a) Au discours indirect ordinaire, les v. 1-5 (La forêt dit *que*...) ;
b) Au discours indirect libre, les v. 13-19.
Comparez les modifications entraînées par ces transpositions.

A propos de la campagne

I. En relisant les textes

1. Dites, d'après les textes des p. 109, 112, 114, 121, 125, en quoi consistent les plaisirs offerts par la campagne.
2. D'après les textes des p. 109, 112, 114, 128, montrez que le citadin a parfois une idée fausse de la vie à la campagne.
3. D'après les textes des p. 109, 112, 114, 125, 128, quels enseignements la campagne peut-elle donner aux citadins ?
4. Quels textes nous présentent la vie à la campagne sous un jour favorable (précisez en quoi) ? Quels textes corrigent cette impression (précisez pourquoi) ?

II. Vocabulaire

1. Dans des phrases permettant de distinguer les nuances de sens qui les séparent, employez les adjectifs *campagnard, champêtre, rural, agreste, rustique, bucolique, pastoral.*
2. Dans les textes de ce chapitre, relevez *en les classant* les mots et expressions qui se rattachent aux activités de la chasse et de la pêche. Expliquez ceux que vous ne connaissiez pas et employez chacun d'eux dans une phrase.
3. **Champs lexicaux (en équipe).** Dans les textes de ce chapitre, relevez en les classant méthodiquement les mots et expressions concernant : *a)* les divers aspects de la campagne ;
   b) les animaux ;
   c) les plantes ;
   d) les travaux des champs ;
   e) les outils.
4. Utilisez dans des phrases appropriées des mots ou expressions *pris au sens figuré* et empruntés aux travaux des champs, à la chasse, à la pêche (ex. : *piocher, glaner, traquer, appât,* etc...)

III. Rédigez des paragraphes (§)

1. En *un seul paragraphe,* retracez,
   - les découvertes d'Olivier (p. 109) : animaux (1 §) ; plantes (1 §),
   - les activités du chien Jim (p. 114),
   - les mésaventures du héron (p. 119),
   - la lutte de Najard contre le brochet,
   - les raisons pour lesquelles Cuirassier perd le contrôle de ses mouvements et se laisse prendre (p. 128).
2. En *deux paragraphes,* évoquez,
   - la chasse au lièvre, puis aux perdreaux (p. 114),
   - l'aventure du chasseur enlisé (p. 117),
   - le contraste entre l'eau courante (p. 119, 121) et la mare (p. 117),
   - le travail de la terre *autrefois* et *aujourd'hui* (p. 125).

IV. Apprenez à composer

Voir les conseils donné p. 31.

1. Comparez avec précision les aspects de la campagne dans votre région au printemps et en automne.
2. Les poètes ont toujours chanté la poésie de la campagne. Dites en quoi elle consiste pour vous.
3. Un paysan déplore les inconvénients des travaux des champs ; de son côté, un citadin lui fait observer les avantages de la vie à la campagne.
4. Dans la littérature, le paysan est parfois présenté comme un être fruste. Dites ce que vous en pensez.

V. Enquêtes

1. En vous limitant à votre région, documentez-vous sur les divers travaux exigés par telle ou telle culture (à votre choix) et faites un rapport sur ce sujet.
2. *La mécanisation.* Quelles machines ont remplacé, dans votre région, l'activité manuelle des paysans ? Quels changements cette évolution a-t-elle apportés dans leur mode de vie ?
3. **Travail en équipe.** *L'exode rural :* quelles en sont les raisons ? les manifestations ? les conséquences sur la vie à la campagne ?

VI. La campagne et les artistes

1. Parmi les œuvres d'art qui ont pour thème la campagne, décrivez celle qui répond le mieux à vos goûts et à vos propres sentiments.
2. **Travail en équipe.** Rassemblez des reproductions d'œuvres d'art (peinture, sculpture, photographie) évoquant :
   a) la campagne aux différentes saisons ;
   b) diverses activités rustiques ;
   c) les distractions qu'offre la vie à la campagne. Rédigez pour chacune une légende ou une notice explicative.

Saveur du conte

Blondel et le roi Richard

Au XIIe siècle, au retour de la croisade, le roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion fut fait prisonnier par le duc d'Autriche et livré à l'empereur d'Allemagne Henri IV. Le trouvère picard Blondel de Nesle, qui avait été à son service, partit à sa recherche, se jurant de le délivrer.

Blondel remonta vers le grand-duché d'Autriche par des pays étranges, hérissés de montagnes sauvages. Sur cette chaîne de monts qu'on nommait les Carpates[1] habitait une population mi-chrétienne, mi-musulmane, qui vivait de brigandage et de l'élevage des troupeaux. Le Picard apprit à y jouer d'un instrument monocorde qu'on nommait une guzla et il enrichit son répertoire de chansons dalmates[2], gutturales et plaintives, qu'il décida de chanter au duché d'Autriche de manière à se faire moins remarquer que s'il entonnait, dans les châteaux qui s'élèvent sur les bords du Danube, quelque chanson d'amour de la douce terre de France.

C'est en Carinthie[3] qu'il découvrit la prison du roi Richard. A son éternelle question : «N'y a-t-il pas un prisonnier dans ce beau château?» la veuve chez qui il logeait répondit en tendant la main vers une tour massive et d'aspect redoutable :

— Certes oui, il y en a un, enfermé au plus profond de ce donjon depuis plus de trois ans, mais nous ne pouvons savoir qui il est. Nul ne connaît son nom et il est gardé avec tant de précautions que c'est, pour sûr, quelque grand seigneur.

Entendant ces paroles, Blondel se sentit joyeux. Il lui parut en son cœur qu'il avait découvert celui qu'il cherchait depuis si longtemps. Par prudence, il n'en laissa cependant rien voir à l'hôtesse. Il se coucha comme à l'accoutumée et attendit que le guetteur du donjon cornât le jour, c'est-à-dire sonnât de la trompe en voyant à l'horizon sourdre la ligne rose du soleil naissant. Il fit d'abord une prière à l'église, puis il se rendit au château et se présenta au gouverneur.

— Sire châtelain, dit-il en tirant poliment son bonnet, je suis un ménestrel courant les routes. Je joue du luth de

1. Chaîne de montagnes de l'Europe centrale.

2. La Dalmatie est sur la côte orientale de l'Adriatique.

3. Province méridionale de l'Autriche.

France, de la guzla dalmate et connais toutes les belles chansons d'amour et de guerre, la navrante histoire du roi Tristan et d'Iseut la blonde[4] aussi bien que les joyeux fabliaux[5] des malicieuses Flandres. Je resterai pour les dire s'il plaît à vous et à la châtelaine de ce château.

Le gouverneur, qui ne se divertissait guère en son sombre manoir, accepta volontiers. Tout heureux, Blondel s'en fut chercher chez la veuve sa vielle, son luth et sa guzla et vint s'installer dans le donjon qu'il égaya vite de ses histoires et de ses chants. Il devint rapidement précieux à tous et les gens du gouverneur ne jurèrent bientôt que par lui. Mais, malgré les plus insidieuses[6] questions, il ne put apprendre comment se nommait ce prisonnier.

Ne sachant que faire, il se promenait dans le parc, le plus près qu'il lui était possible de la tour, rêvant aux moyens de connaître l'identité du prisonnier mystérieux et désespérant d'y parvenir. Machinalement, il avait pris son luth et en grattait les cordes. Soudain une inspiration l'illumina. Accordant son instrument, il se mit à chanter, comme pour lui seul, une complainte que Richard Cœur de Lion aimait beaucoup et dont il avait bien souvent charmé ses soirées. Il chanta le premier couplet puis, le cœur battant, écouta. Rien ne vint, nulle réponse, nul écho. Il entonna le deuxième, donnant de la voix pour pouvoir être entendu. Soudain, comme il s'apprêtait à entonner le troisième, une joie profonde l'illumina. D'une meurtrière percée dans la muraille, une voix faible reprenait le refrain.

Pour être sûr de ne pas se tromper, Blondel entonna une autre chanson qu'il avait composée autrefois tout exprès pour le roi et que nul ne connaissait, eux deux exceptés. La voix reprit au refrain. Il n'y avait plus d'erreur possible : le prisonnier était bien le roi d'Angleterre.

Par prudence, le ménestrel demeura encore quelques jours au château, puis s'en fut trouver le gouverneur et demanda son congé.

— Sire, si vous le vouliez, dit-il, je m'en retournerais dans mon pays, car il y a longtemps que je n'y suis allé et dame Mélancolie[7] me guette.

Le châtelain lui fit promettre de revenir et, pour hâter ce retour, lui fit don d'un cheval et d'un vêtement neuf.

A grandes journées, le dévoué Picard s'en fut droit vers l'Angleterre et porta aux barons la nouvelle. Ils s'en réjouirent grandement, car le Roi était le seigneur le plus libéral qui eût jamais chaussé les éperons et ils éprouvaient en leur cœur la nécessité de le voir revenir pour gouverner l'Angleterre. Ils résolurent donc, après en avoir conféré, d'envoyer au duc d'Autriche deux chevaliers des plus sages pour négocier la rançon de Richard. [...]

4. Légende du Moyen Age.

5. Contes populaires.

6. Qui cachent des pièges (latin insidiae).

7. Les trouvères personnifiaient souvent les abstractions.

Ph. © Erich Lessing - Magnum

Détail d'une miniature du château de Roncolo, Bolzano, Italie.
Décrivez ce musicien (vêtement, attitude, instrument).

Les barons d'Angleterre consultés se résolurent à payer l'énorme rançon demandée. Ils frétèrent un vaisseau pour porter la somme et firent à Blondel l'honneur de le charger de la délivrance du prisonnier.

Le gouverneur du château de Carinthie fut bien étonné lorsqu'il vit le ménestrel, vêtu de la livrée du roi d'Angleterre, revenir en son château à la tête d'archers superbement vêtus pour faire escorte au prisonnier délivré. En quelques mots Blondel le mit au fait des événements et s'excusa de sa supercherie.

— Je vous la pardonne volontiers, dit le gouverneur, eu égard au noble motif qui vous l'inspira. Je suis heureux que le duc d'Autriche, mon maître, rende sa liberté à votre Roi, mais je ne vous laisserai partir, vous et lui, qu'après que vous aurez fait honneur au festin que je vous veux servir.

Il poussa la générosité jusqu'à vouloir que le cachot (qui était d'ailleurs un appartement confortable et digne du rang royal du captif) fût ouvert par Blondel lui-même.

Le Roi et le ménestrel tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Par un raffinement de délicatesse, le gouverneur du château invita Blondel à conter ses propres aventures et sa longue quête[8] du Roi, bien plutôt que les chansons qu'il chantait habituellement en s'accompagnant de ses instruments. Richard Cœur de Lion, ému jusqu'aux larmes par tant de simple dévouement, écouta le long récit. Il ne voulut pas attendre plus longtemps pour sacrer lui-même chevalier, et de sa propre épée, ce fidèle serviteur et, de retour en Angleterre, il le combla de présents.

8. Ici, patiente recherche.

André CHASSAIGNON, *Contes et légendes de Picardie*, Nathan éd.

Comprenez le texte

1. Pourquoi Blondel décide-t-il de chanter, sur un instrument étranger, des chansons étrangères (l. 1-11) ?
2. Sa joie ne paraît-elle pas prématurée (l. 12-22) ? Expliquez *en son cœur* (l. 21).
3. Relevez dans l'ensemble du texte, ce qui révèle les qualités de Blondel : *a)* sa prudence. *b)* son ingéniosité, *c)* son habileté à mettre les circonstances à profit.
4. Précisez ce qu'il y a d'émouvant dans les lignes 43-61.
5. Quelles sont les deux raisons de la générosité des barons (l. 70-81) ?
6. Comment expliquez-vous les bonnes dispositions du gouverneur (l. 88-101) ? Pourquoi l'invitation faite à Blondel (l. 97-105) est-elle *un raffinement de délicatesse ?*

Rédigez et discutez

7. Blondel conte à Richard Cœur de Lion «ses propres aventures et sa longue quête du Roi».
8. Imaginez (vers ou prose) la chanson évoquée à la l. 49 (souvenir du pays, des amis, de la vie de société, etc).
9. La coutume de séquestrer un prisonnier et d'exiger une rançon semble être considérée comme chose normale au Moyen Age. N'y a-t-il pas sur ce point une évolution de la morale ? Qu'en pensez-vous ?

A l'occasion de ce texte...

10. Montrez pour quelles raisons diverses ce récit ressemble à un conte de fées.
11. Quel aspect ce texte vous donne-t-il de la société du temps, de ses sentiments, de ses mœurs ?
12. **Grammaire.** *a)* Dans la phrase des l. 48-50, expliquez l'emploi des pronoms relatifs *que* et *dont*. Composez plusieurs phrases sur le même modèle. *b) Après que*. Remplacez le tour des l. 91-92 par : *mais je ne vous laisserai pas partir avant que...*, et expliquez la différence de construction.

- **Problème d'orthographe.** Pourquoi écrit-on : «*excepté* eux deux» et «eux deux *exceptés*» (l. 59) ? Composez quelques phrases mettant en lumière l'application de cette règle. — Citez des synonymes de *excepté* et employez-les dans des phrases de votre invention.

Le mariage de Roland

Dans La légende des siècles, *Victor Hugo (1802-1885) s'inspire à plusieurs reprises des* Chansons de geste *du Moyen Age qui ont trait à la légende de Charlemagne. Vous revivrez, en lisant* Le mariage de Roland, *les circonstances peu banales de la rencontre entre Richard et Olivier qui, unis par une touchante amitié, seront les héros illustres de la* Chanson de Roland.

Gérard, comte de Vienne, s'étant révolté contre son suzerain Charlemagne, est assiégé par celui-ci depuis sept ans dans sa ville. Pour régler le conflit, on a décidé que Roland, neveu de Charlemagne, et Olivier, fils de Gérard, se battraient en combat singulier, selon les lois de la chevalerie.

Ils se battent — combat terrible ! — corps à corps.
Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts ;
Ils sont là seuls tous deux dans une île du Rhône.
Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune,
Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau.
L'archange saint Michel attaquant Apollo[1]
Ne ferait pas un choc plus étrange et plus sombre.
Déjà, bien avant l'aube, ils combattaient dans l'ombre.
Qui, cette nuit, eût vu s'habiller ces barons,

1. Forme latine d'Apollon. Ce mélange de christianisme et de paganisme est fréquent au Moyen Age.

Avant que la visière eût dérobé leurs fronts,
Eût vu deux pages blonds, roses comme des filles.
Hier, c'étaient deux enfants riant à leurs familles,
Beaux, charmants ; — aujourd'hui, sur ce fatal terrain,
C'est le duel effrayant de deux spectres d'airain,
Deux fantômes auxquels le démon prête une âme,
Deux masques dont les trous[2] laissent voir de la flamme.
Ils luttent, noirs, muets, furieux, acharnés.
Les bateliers pensifs qui les ont amenés
Ont raison d'avoir peur et de fuir dans la plaine,
Et d'oser, de bien loin, les épier à peine,
Car de ces deux enfants qu'on regarde en tremblant,
L'un s'appelle Olivier et l'autre a nom Roland.

Et depuis qu'ils sont là, sombres, ardents, farouches,
Un mot n'est pas encor sorti de ces deux bouches. [...]

Ils luttent de si près, avec de sourds murmures,
Que leur souffle âpre et chaud s'empreint sur leurs armures ;
Le pied presse le pied ; l'île à leurs noirs assauts
Tressaille au loin ; l'acier mord le fer ; des morceaux
De heaume[3] et de haubert[4], sans que pas un s'émeuve,
Sautent à chaque instant dans l'herbe et dans le fleuve.
Leurs brassards sont rayés de longs filets de sang
Qui coule de leur crâne et dans leurs yeux descend.
Soudain, sire Olivier, qu'un coup affreux démasque,
Voit tomber à la fois son épée et son casque.
Main vide et tête nue, et Roland l'œil en feu !
L'enfant songe à son père et se tourne vers Dieu.
Durandal[5] sur son front brille. Plus d'espérance !
« Çà, dit Roland, je suis neveu du roi de France,
Je dois me comporter en franc neveu du roi.
Quand j'ai mon ennemi désarmé devant moi,
Je m'arrête. Va donc chercher une autre épée,
Et tâche, cette fois, qu'elle soit bien trempée.
Tu feras apporter à boire en même temps,
Car j'ai soif.

— Fils, merci, dit Olivier.

— J'attends,

Dit Roland, hâte-toi. »

Sire Olivier appelle
Un batelier caché derrière une chapelle.

« Cours à la ville et dis à mon père qu'il faut
Une autre épée à l'un de nous, et qu'il fait chaud. »

Pendant la trêve, les deux jeunes gens s'entretiennent amicalement. Puis, le batelier ayant rapporté une épée, le combat reprend de plus belle.

Le vieux Gérard dans Vienne
Attend depuis trois jours que son enfant revienne.

2. Les trous ménagés dans le casque.
3. Casque fermé.
4. Cotte de mailles.
5. Nom de l'épée de Roland.

Il envoie un devin[6] regarder sur les tours ;
Le devin dit : « Seigneur, ils combattent toujours. »

Quatre jours sont passés, et l'île et le rivage
Tremblent sous ce fracas monstrueux et sauvage.
Ils vont, viennent, jamais fuyant, jamais lassés,
Froissent[7] le glaive au glaive et sautent les fossés,
Et passent, au milieu des ronces remuées,
Comme deux tourbillons et comme deux nuées.
O chocs affreux ! terreur ! tumulte étincelant !
Mais, enfin, Olivier saisit au corps Roland,
Qui de son propre sang en combattant s'abreuve,
Et jette d'un revers Durandal dans le fleuve.

« C'est mon tour maintenant, et je vais envoyer
Chercher un autre estoc[8] pour vous, dit Olivier.
Le sabre du géant Sinnagog[9] est à Vienne.
C'est, après Durandal, le seul qui vous convienne.
Mon père le lui prit alors qu'il le défit.
Acceptez-le. »
Roland sourit : « Il me suffit
De ce bâton. » Il dit, et déracine un chêne.

Sire Olivier arrache un orme dans la plaine
Et jette son épée, et Roland, plein d'ennui[10],
L'attaque. Il n'aimait pas qu'on vînt faire après lui
Les générosités[11] qu'il avait déjà faites.

Plus d'épée en leurs mains, plus de casque à leurs têtes.
Ils luttent maintenant, sourds, effarés[12], béants[13],
A grands coups de troncs d'arbre ainsi que des géants.
Pour la cinquième fois, voici que la nuit tombe.
Tout à coup Olivier, aigle aux yeux de colombe,
S'arrête et dit :
« Roland, nous n'en finirons point.
Tant qu'il nous restera quelque tronçon au poing,
Nous lutterons ainsi que lions et panthères.
Ne vaudrait-il pas mieux que nous devinssions frères ?
Écoute, j'ai ma sœur, la belle Aude au bras blanc,
Épouse-la.
— Pardieu ! Je veux bien, dit Roland.
Et maintenons buvons, car l'affaire était chaude. »

Victor HUGO, *La légende des siècles*, X, 2.

6. Un astrologue qui *devine* l'avenir en consultant les astres.

7. Frottent violemment l'un contre l'autre.

8. Épée longue et étroite, pour frapper de la pointe.
9. Déformation du nom d'un roi sarrasin.

10. Sens fort : irritation.
11. Actes de bravoure, d'un homme de bonne race (lat. : *gens*).
12. Hagards (sans idée de surprise).
13. Bouche ouverte *(bée)*, haletants.

Comprenez le texte

1. Quels éléments rendent le combat effrayant et de plus en plus terrible ?
2. Relevez les détails surnaturels montrant :
   a) que ce combat transforme les combattants ;
   b) que, dans la seconde partie, il devient une lutte de géants.
3. A quoi voyez-vous que, pour ces héros, cette lutte gigantesque n'a rien d'extraordinaire ?
4. Comment, le poète nous fait-il sentir (v. 33-37) que la situation d'Olivier devient désespérée ? Comment se conduit alors Roland ?
5. Montrez que, dans la seconde partie,

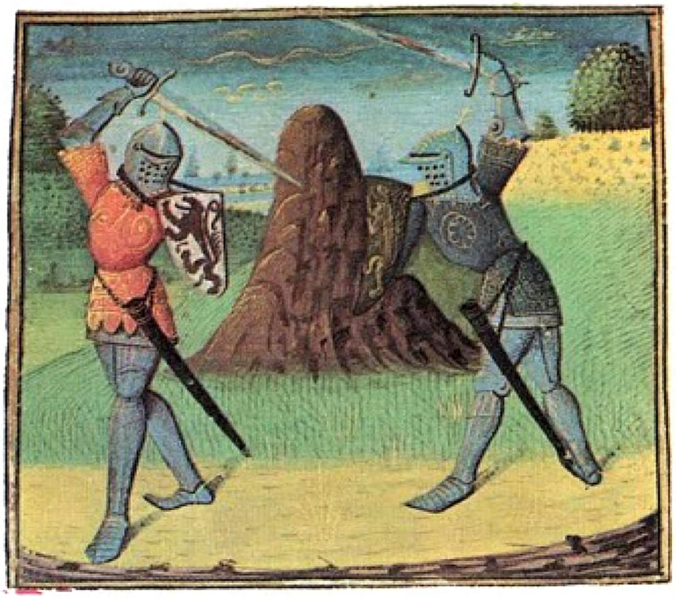
la situation est inversée. Quel est alors le comportement des deux héros ? Que nous révèle-t-il à leur sujet ?
6. Quel est le sens de l'image du v. 78 ? Comment expliquez-vous le dénouement ?

Rédigez et discutez

7. En quoi Roland et Olivier se ressemblent-ils ? En quoi sont-ils différents ? Lequel des deux préférez-vous ? Dites pourquoi.
8. Olivier présente Roland à son père Gérard, lui expose leurs raisons de mettre fin à leur combat et demande pour Roland la main de la belle Aude.
9. D'après cet épisode, définissez l'esprit chevaleresque.

A l'occasion de ce texte...

10. Connaissez-vous d'autres exploits de Roland ? Sinon, documentez-vous sur ce héros de la légende médiévale.
11. Cherchez ce qu'est une *épopée*, ce que signifie l'adjectif *épique*. En quoi ce récit est-il épique ?
12. Indiquez les vers qui vous ont frappé et justifiez votre choix.
13. Quelles particularités observez-vous dans la versification des v. 27-30 ? Quel est l'effet recherché par le poète ?



Bibliothèque Nationale, Paris. Ph. © Bibl. Nat. - Archives Photeb

Combat singulier entre deux chevaliers. Miniature d'un manuscrit de Lancelot.
a. Décrivez les deux adversaires.
b. Quelle impression se dégage, pour vous, de cette illustration ? Comment s'y est pris l'artiste pour la créer (étudiez en particulier la composition) ?

- **Test de conjugaison.** A quel mode, à quels temps sont les verbes des v. 9-11 ? Comment diriez-vous aujourd'hui dans le registre courant ?

L'aigle et l'escarbot

« Comédie aux cent actes divers », les fables de La Fontaine (1621-1695) sont souvent de véritables contes : ainsi cette histoire pleine de fantaisie qui met aux prises un insecte, un lapin et un aigle. A vous d'en découvrir la morale !

L'Aigle donnait la chasse à maître[1] Jean Lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.
Le trou de l'Escarbot[2] se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Était sûr ; mais où mieux ? Jean Lapin s'y blottit.
L'Aigle fondant sur lui nonobstant[3] cet asile,
L'Escarbot intercède et dit :
« Princesse[4] des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux ;

1. Titre d'une familiarité respectueuse.
2. Scarabée sacré, bousier.
3. Malgré.
4. *Aigle* est féminin au XVIIe siècle.

Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère[5].»
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'Escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean Lapin. L'Escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour, et voyant ce ménage[6],
Remplit le ciel de cris et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain : sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant elle mit son nid en lieu plus haut.
L'Escarbot prend son temps[7], fait faire aux œufs le saut :
La mort de Jean Lapin derechef[8] est vengée.
Ce second deuil fut tel que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède[9]
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron[10] ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu ; que, pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les irait là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte :
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'Aigle sut l'inadvertance[11],
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,
De quitter toute dépendance[12],
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut :
Devant son tribunal l'Escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avait tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'Aigle fait l'amour
En une autre saison, quand la race escarbote[13]
Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour.

5. Mon ami.

6. Ce désordre.

7. Choisit son moment.

8. De nouveau.

9. Jeune Troyen enlevé par un aigle pour devenir l'échanson de Jupiter.

10. Espace compris entre la ceinture et les genoux d'une personne assise.

11. L'inattention.

12. De cesser d'être vassale.

13. Adjectif créé par La Fontaine.

LA FONTAINE, *Fables*, II, 8.

Comprenez le texte

1. Distinguez les différents actes de ce petit drame.
2. Expliquez : *Mais où mieux* (v. 5). Qu'a voulu suggérer le poète dans les v. 1-6, et comment s'y est-il pris ?
3. A quels sentiments s'adresse l'Escarbot dans les v. 8-13 ?
4. D'après leur langage et leur conduite, dégagez le caractère de chacun des quatre personnages. Quels contrastes y découvrez-vous ?
5. Ce récit est entièrement fantaisiste : quels effets en a tirés le poète ?
6. Pour qui le conteur vous semble-t-il prendre parti ? Quand adopte-t-il un style tragique ? un style comique ? Quels effets veut-il obtenir ainsi ?
7. **Versification.** *a)* Quels sont les différents vers utilisés par La Fontaine ? Quels effets obtient-il par les changements de mètres ?
   b) Par quels moyens met-il en valeur les mots sur lesquels il veut attirer l'attention ?

Rédigez et discutez

8. Décrivez la scène évoquée dans les v. 41-55. Rapportez au style direct le discours menaçant de l'Aigle, la plaidoirie de l'Escarbot, le jugement de Jupiter.
9. **Débat.** Quelle est la moralité de cette fable ? Peut-il y en avoir plusieurs ? Chaque élève formulera sa réponse et racontera une autre anecdote pour illustrer cette moralité.

A l'occasion de ce texte...

10. **Vocabulaire.** *Quartier d'hiver* est une expression militaire : que signifie-t-elle ? Citez d'autres expressions empruntées au vocabulaire militaire, précisez leur sens et employez-les dans des phrases.
11. **Grammaire.** *Hardi qui les irait prendre.* Expliquez cette construction ; en quoi est-elle supérieure à celles qu'on pourrait lui substituer ? Citez d'autres formules sur le même type.
12. **Figure de style.** Qu'est-ce qu'une *périphrase* ? Relevez dans le texte celles qui désignent l'*Aigle* et *Jupiter* ; pourquoi le poète y a-t-il eu recours ? Citez d'autres périphrases désignant les dieux de la mythologie antique.
13. **Exposés.** La Fontaine et les animaux, d'après les Fables : *a)* l'Aigle ;
    b) le Lapin et le Lièvre.

- **Adverbe ou conjonction ?** *Aussi ne les y prit-on pas* (v. 37). Précisez la nature et le sens de *aussi*. Quelle est la particularité de cette construction ? Composez quelques phrases sur le même modèle. Connaissez-vous d'autres emplois de *aussi* avec des valeurs différentes ?

Le chien et le cheval

Voltaire (1694-1778) a écrit des Contes philosophiques. L'histoire de Zadig *ou* La Destinée *est inspirée des contes orientaux. Zadig est un jeune homme qui a tout pour être heureux : il est beau, riche, vertueux, savant. Mais la destinée lui réserve bien des épreuves, avant de lui permettre d'épouser la femme qu'il aime et de devenir roi de Babylone.*

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque[1] de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là, comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. «Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine ?» Zadig répondit modestement : «C'est une chienne et non pas un chien. — Vous avez raison, reprit le premier eunuque. — C'est une épagneule très petite, ajouta Zadig. Elle a fait depuis peu des chiens, elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très longues. — Vous l'avez donc vue ? dit le premier eunuque tout essoufflé. — Non, répondit Zadig, je ne

1. Homme employé en Orient à la garde du harem où habitent les femmes.

l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne.»

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier[2] dans les plaines de Babylone. Le grand veneur[3] et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand veneur s'adressa à Zadig et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. «C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux. Il a cinq pieds[4] de haut, le sabot fort petit; il porte une queue de trois pieds et demi de long; les bossettes[5] de son mors sont d'or à vingt-trois carats[6]. Ses fers sont d'argent à onze deniers[7]. — Quel chemin a-t-il pris? où est-il? demanda le grand veneur. — Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler.»

2. Valet d'écurie qui soigne les chevaux (palefrois).
3. Celui qui dirige les chiens à la chasse.

4. Un pied valait 0,324 m.

5. Ornements en saillie de chaque côté du mors.
6. *Carat* : partie d'or fin représentant 1/24 de la masse totale d'un alliage.
7. *Denier* : douzième partie d'argent pur dans un alliage.

Le grand veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham[8], qui le condamna au knout[9], et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt. Mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces[10] d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu; il fallut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand Desterham; il parla en ces termes :

8. Ou Defterdar : grand trésorier.
9. Supplice du fouet en Russie.

10. Une once pesait environ trente grammes.

«Étoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade[11] que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois[12]. Voici ce qui m'est arrivé. Je me promenais vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très illustre grand veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues; et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.

11. Ou Ormuzd, principe du bien dans la religion des anciens Perses.
12. Titre du *roi* de Perse.

Bibliothèque Nationale, Paris. Ph. © Bibl. Nat. - Photeb.

Miniature du Livre des Rois, *de Firdūsi (manuscrit persan, 1546).*

a. En quoi cette rencontre entre deux princes vous permet-elle d'imaginer d'une façon vivante et colorée celle de Zadig et du grand veneur ?

b. Qu'est-ce qui fait l'originalité de cette miniature par rapport à celles des p. 141 et 137 ?

«A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que, me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval ; elles étaient toutes à égale distance. «Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait.» La pous-
65 sière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée, à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. «Ce cheval, ai-je

dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvements de droite et de gauche, a balayé cette poussière.» J'ai vu sous les arbres, qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats; car il en a frotté les bossettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche[13], et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin[14].»

Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet[15], et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende de quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil[16] lui rapporter ses quatre cents onces; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice, et leurs valets demandèrent des honoraires.

13. *Pierre* très dure dont on se sert en orfèvrerie pour reconnaître les métaux précieux.

14. De métal pur.

15. *Les antichambres* du palais, *la chambre* et *le cabinet* particulier du roi.

16. En *grande* cérémonie.

VOLTAIRE, *Zadig ou la Destinée* (Ch. III).

Comprenez le texte

1. Quelles sont les étapes successives du récit?
2. Relevez les mots qui expriment l'affolement des serviteurs royaux.
3. Pourquoi les serviteurs royaux ne peuvent-ils croire que Zadig ignorait l'existence des deux animaux?
4. Relevez les détails destinés à dépayser le lecteur français (l. 29-39).
5. Dans les louanges orientales de Zadig à ses juges (l. 41-46), relevez et expliquez les expressions à double sens qui ont une valeur ironique.
6. Sur quelles qualités repose (l. 47-78) le «profond et subtil discernement» de Zadig? Relevez les termes qui font apparaître ces qualités.
7. Quels détails contribuent à donner à ce récit le caractère d'un conte?
8. Voltaire fait ici la satire de la justice de son temps. Que critique-t-il ainsi par le ridicule? Quels procédés utilise-t-il?

Rédigez et discutez

9. En utilisant certains des procédés de Voltaire, faites la satire d'un défaut ou d'un travers de notre époque, à votre choix.
10. Imaginez et racontez l'enquête d'un détective doué du même «profond et subtil discernement» que Zadig.
11. **Débat.** En prenant appui sur les reproches adressés par Voltaire à la justice de son temps, interrogez-vous sur les conditions auxquelles doit répondre à notre époque l'exercice de la justice.

A l'occasion de ce texte...

12. **Exposé.** Racontez *Zadig* à vos camarades, en leur lisant deux ou trois épisodes où se révèle la sagesse du personnage.
13. **Grammaire.** «A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva...» (l. 33-34). Quelles remarques faites-vous sur cette construction? A quels tours peut-on recourir pour exprimer la même idée? Composez quelques phrases avec d'autres expressions entraînant la même construction.

- **Problèmes d'orthographe.** *a)* Examinez dans le texte l'orthographe de *cent* et de *vingt*, et formulez la règle d'accord des adjectifs numéraux.
b) En puisant vos exemples dans les deux premiers § du texte, récapitulez la règle élémentaire de l'accord du participe passé employé avec *avoir*.

Le nez

Nicolas Gogol (1809-1852), romancier russe, et conteur apprécié pour son esprit, a écrit une série de nouvelles évoquant la vie à Saint-Pétersbourg, au nombre desquelles figure cette histoire «invraisemblable», comme il le dit lui-même.

L'assesseur de collège[1] Kovaliov s'éveilla assez tôt et fit des lèvres «brr...!», ainsi qu'il le faisait toujours lorsqu'il se réveillait, bien que lui-même n'eût pu expliquer pourquoi. Kovaliov s'étira et se fit apporter un petit miroir qui se trouvait sur la table : il voulait jeter un coup d'œil sur un petit bouton qui était apparu la veille au soir sur son nez. Mais, à son immense stupéfaction, il vit que l'endroit que devait occuper son nez était parfaitement lisse. Épouvanté, Kovaliov donna l'ordre de lui apporter de l'eau et s'en frotta les yeux : non, le nez n'y était pas ! Il tâta avec la main, se pinça pour se convaincre qu'il ne dormait pas : il était bien éveillé, semblait-il. L'assesseur de collège Kovaliov bondit hors de son lit, se secoua : pas de nez ! Il se fit aussitôt apporter ses vêtements et se précipita droit chez le maître de police.

Mais il est indispensable, entre-temps, de dire quelques mots de Kovaliov, afin que le lecteur sache ce qu'était cet assesseur de collège. [...]

Le major[2] Kovaliov avait l'habitude de se promener chaque jour dans la perspective Nevsky[3]. Le col de sa chemise était toujours très propre et fortement empesé. Ses favoris appartenaient à ce genre de favoris[4] qu'on rencontre encore aujourd'hui chez les arpenteurs provinciaux, les architectes, les médecins militaires, et, d'une façon générale, chez tous ceux qui possèdent des joues roses et rebondies et qui jouent parfaitement bien au whist[5]. Ces favoris coupent les joues par le milieu et se dirigent droit vers le nez. Le major Kovaliov portait en breloque une quantité de petits cachets en cornaline[6], les uns avec des armoiries et d'autres sur lesquels on avait gravé : *mercredi, jeudi, lundi,* et ainsi de suite.

Le major Kovaliov était venu à Pétersbourg dans un but pratique, pour y obtenir un poste en rapport avec son grade, une place de vice-gouverneur, s'il était possible, ou bien de chef de bureau dans une administration en vue. Le major Kovaliov n'avait rien non plus contre le mariage, à condition toutefois que la fiancée eût deux cent mille roubles de dot.

Le lecteur peut donc se représenter maintenant quelle fut la situation du major Kovaliov, lorsqu'il vit aux lieu et place de son nez, qui était régulier et très passable, une stupide surface parfaitement unie.

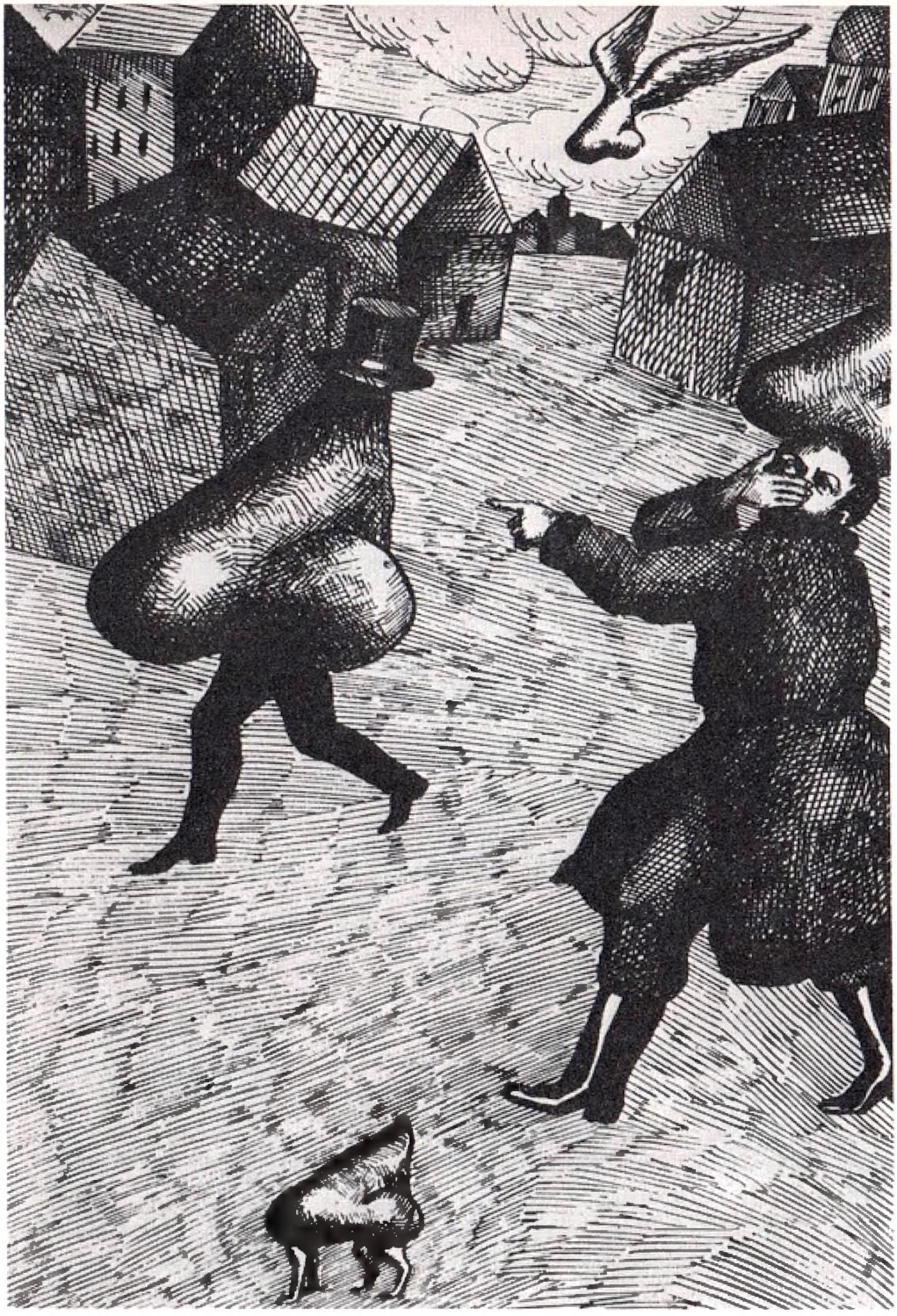
Comme par un fait exprès, pas un fiacre ne se montrait dans la rue, et il dut marcher à pied, emmitouflé dans son

1. Fonctionnaire russe.

2. Titre que se donne Kovaliov, par orgueil.
3. Avenue de St-Pétersbourg où venaient flâner les gens du monde.
4. Touffe de barbe qu'on laisse pousser sur la joue de chaque côté du visage.

5. Jeu de cartes ancêtre du bridge.

6. Sorte d'agate translucide, d'un rouge plus ou moins foncé.



Ph. Jeanbor © Photeb.

Illustration de Roland Topor pour Le Nez, *de N. Gogol.*
a. Comment la fantaisie de l'artiste a-t-elle interprété le récit ?
b. Imaginez, vous aussi, un monde étrange où hommes, animaux, objets auraient la forme d'un être ou d'un ustensile de votre choix.

manteau, cachant son visage sous un mouchoir, comme s'il saignait du nez.

«Mais peut-être n'est-ce qu'une illusion ? Il est impossible que mon nez disparaisse comme ça, sans rime ni raison...» Tout en parlant ainsi, il entra dans une confiserie tout exprès pour se voir dans une glace. Par bonheur, la confiserie était vide ; les garçons balayaient les salles et disposaient les chaises. Quelques-uns, les yeux bouffis de sommeil, portaient des plateaux chargés de petits pâtés tout chauds ; des journaux de la veille, tachés de café, s'éparpillaient sur les tables

et sur les chaises. «Grâce à Dieu ! il n'y a personne ! se dit Kovaliov ; nous allons bien voir...» Il s'approcha timidement de la glace et regarda : «Le diable sait ce que c'est ! En voilà une sale histoire ! prononça-t-il en crachant. Si au moins il y avait encore quelque chose à la place du nez... mais rien !...»

Très vexé, se mordant les lèvres, il sortit de la pâtisserie et résolut, contre son habitude, de ne pas dévisager les passants et de ne sourire à personne. Soudain, il s'immobilisa auprès du perron d'une maison, pétrifié : un événement incompréhensible se passait sous ses yeux.

Une calèche s'arrêta devant le perron ; la portière s'ouvrit et un monsieur en uniforme en sortit se courbant légèrement et monta précipitamment l'escalier. Quelles furent l'épouvante de Kovaliov et aussi sa stupéfaction, lorsqu'il reconnut en ce monsieur son propre nez. [...]

Le pauvre Kovaliov faillit devenir fou. Il ne savait que penser de cette extraordinaire aventure. Comment se pouvait-il, en effet, que ce nez, qui hier encore occupait sa place sur son visage à lui, Kovaliov, et ne pouvait marcher ni rouler en calèche, portât aujourd'hui un uniforme ? Kovaliov suivit en courant la voiture qui, par bonheur, n'alla pas loin et s'arrêta auprès du Gostinny Dvor[7].

Kovaliov se hâta de pénétrer dans le bâtiment en se frayant un passage à travers la foule des vieilles mendiantes dont il se moquait auparavant et qui se tiennent là, le visage recouvert d'un bandeau muni d'ouvertures pour les yeux. Il n'y avait pas encore beaucoup de monde. Kovaliov se sentait à tel point hébété qu'il ne savait à quoi se résoudre et cherchait partout des yeux l'étrange personnage. Il le vit enfin qui se tenait auprès d'une boutique. Le nez dissimulait son visage derrière son haut col et considérait très attentivement je ne sais quelle marchandise.

«Comment lui adresser la parole ? se dit Kovaliov. Tout, l'uniforme, le chapeau, indique que c'est un conseiller d'État. Que le diable m'emporte si je sais ce qu'il faut faire !»

Se rapprochant, il se mit à toussoter ; mais le nez ne changea pas un instant d'attitude.

— Monsieur, dit Kovaliov s'efforçant de se donner du cœur ; Monsieur !...

— Que désirez-vous ? demanda le nez en se tournant vers Kovaliov.

— Il me semble étrange, Monsieur... je crois... vous devez connaître votre place. Et voilà que je vous trouve tout à coup... et où donc ! Convenez-en...

— Excusez-moi ; je ne parviens pas à comprendre ce que vous voulez dire... expliquez-vous.

«Mais comment lui expliquer cela ?» se demanda Kovaliov. Rassemblant pourtant toutes ses facultés, il dit :

7. Vaste bâtiment renfermant des magasins et des dépôts de marchandises.

— Certainement, je... d'ailleurs, je suis major. Il est inadmissible que je me promène sans nez, convenez-en. Une vendeuse d'oranges pelées sur le pont Voznéssensky peut se passer de nez ; mais moi, qui ai un poste en vue... et qui, de plus, connais nombre de dames, la conseillère d'État Tchékhtariova et d'autres... jugez vous-même... Je ne sais, Monsieur (ici le major Kovaliov haussa les épaules), excusez-moi, mais si l'on se place au point de vue de l'honneur, du devoir... Vous devez convenir que...

— Je ne comprends absolument rien, répondit le nez. Expliquez-vous.

— Monsieur, prononça Kovaliov très dignement, je ne sais comment je dois accueillir vos paroles... Il me semble que la chose est parfaitement claire... Ou bien vous désirez... N'êtes-vous pas mon propre nez, Monsieur ?

Le nez regarda le major et fronça légèrement les sourcils.

— Vous vous trompez, Monsieur ; nous n'avons rien de commun ; il ne peut d'ailleur y avoir de rapports étroits entre nous : si j'en juge d'après les boutons de votre uniforme, nous appartenons à des administrations différentes...

Ayant dit, le nez se détourna.

GOGOL, *Le Nez - Récit de Pétersbourg*, Garnier-Flammarion éd. Trad. Boris de Schloezoer.

Comprenez le texte

1. Relevez de façon précise ce que nous apprenons du physique de Kovaliov, de ses habitudes, de son comportement, de son caractère. A quel type d'homme appartient-il ?
2. Quels sont les sentiments successifs de Kovaliov ? Que nous révèlent-ils du personnage ?
3. Comment l'auteur parvient-il à donner à cette histoire une illusion de vraisemblance ?
4. Qu'est devenu le nez de Kovaliov ? Quels sentiments l'un à l'égard de l'autre éprouvent Kovaliov et son nez, dans le dialogue qui les oppose ?
5. Quelle opinion l'auteur a-t-il de son personnage ? Cherchez dans le texte comment il la suggère.
6. Quels sont, dans ce récit, les passages qui vous ont fait rire ou sourire ? Tentez de définir les procédés qui les rendent amusants.

Rédigez et discutez

7. Imaginez une suite possible de ce récit, en la rédigeant à la manière de Gogol.
8. **Débat.** Le physique (ou le vêtement) d'un homme ou d'une femme est-il important dans l'exercice de son métier ? Réfléchissez à partir d'exemples précis. Chaque élève rédigera un compte rendu *ordonné* du débat, en faisait état des diverses catégories de métiers que l'on a été amené à distinguer.

A l'occasion de ce texte...

9. Faites sur le thème de ce récit un projet de bande dessinée (à réaliser chez vous ou en classe de dessin) : découpez le texte pour dégager la succession des vignettes ; cherchez ce qui doit devenir image, ce qui doit rester texte écrit, soit dans des bulles, soit dans un commentaire accompagnant chaque vignette.
10. **Vocabulaire.** Relevez les termes exprimant l'étrangeté de l'aventure, et précisez leur sens. Cherchez-en d'autres que vous utiliserez chacun dans une phrase.
11. **Grammaire.** Analysez la phrase *Kovaliov... personnage* (l. 78-80), et cherchez toutes les transformations possibles de cette phrase.

- **Discours direct et indirect.** *a)* Mettez les phrases (entre guillemets) des l. 44-45 au discours indirect ordinaire, puis au discours indirect libre ;
b) Mettez au discours indirect ordinaire, puis au discours direct la phrase *Comment... uniforme ?* (l. 68-71). — Observez dans les deux cas les transformations qui en résultent.

La Vénus d'Ille

Parmi les nouvelles de Prosper Mérimée (1803-1870), une des plus célèbres, La Vénus d'Ille, *est un conte fantastique. Le narrateur est venu à Ille, dans le Roussillon, assister au mariage d'Alphonse de Peyrehorade, dont le père a déterré une admirable statue antique de Vénus : il l'a placée sur un piédestal, à l'angle de la haie du jardin devant sa maison. Le matin de son mariage, le jeune Alphonse a disputé une partie de jeu de paume et, pour mieux tenir sa raquette, il a retiré de son doigt une bague de diamants destinée à sa future épouse et l'a passée à l'annulaire de la statue. La partie terminée, il n'a pu reprendre la bague : entre temps, la statue avait resserré sa main ! Plein d'inquiétude devant ce fait étrange, Alphonse a tenu la chose secrète pendant la cérémonie du mariage et ne l'a confiée au narrateur qu'à l'issue du dîner, après avoir bu plus que de raison. Voici la nuit : le cortège de la mariée vient de l'accompagner à la chambre nuptiale où le nouveau marié doit aller la rejoindre.*

Le silence régnait depuis quelque temps lorsqu'il fut troublé par des pas lourds qui montaient l'escalier. Les marches de bois craquèrent fortement.

— Quel butor ! m'écriai-je. Je parie qu'il[1] va tomber dans l'escalier.

Tout redevint tranquille. Je pris un livre pour changer le cours de mes idées. C'était une statistique du département, ornée d'un mémoire de M. de Peyrehorade sur les monuments druidiques de l'arrondissement de Prades. Je m'assoupis à la troisième page.

Je dormis mal et me réveillai plusieurs fois. Il pouvait être cinq heures du matin, et j'étais éveillé depuis plus de vingt minutes, lorsque le coq chanta. Le jour allait se lever. Alors j'entendis distinctement les mêmes pas lourds, le même craquement de l'escalier que j'avais entendus avant de m'endormir. Cela me parut singulier. J'essayai, en bâillant, de deviner pourquoi M. Alphonse se levait si matin. Je n'imaginais rien de vraisemblable. J'allais refermer les yeux lorsque mon attention fut de nouveau excitée par des trépignements étranges auxquels se mêlèrent bientôt le tintement des sonnettes et le bruit de portes qui s'ouvraient avec fracas, puis je distinguai des cris confus.

«Mon ivrogne aura mis le feu quelque part !» pensais-je en sautant à bas de mon lit.

Je m'habillai rapidement et j'entrai dans le corridor. De l'extrémité opposée partaient des cris et des lamentations, et une voix déchirante dominait toutes les autres : «Mon fils ! mon fils !» Il était évident qu'un malheur était arrivé à M. Alphonse. Je courus à la chambre nuptiale : elle était pleine de monde. Le premier spectacle qui frappa ma vue fut le jeune homme à demi vêtu, étendu en travers sur le

1. Le nouveau marié, qui a un peu trop bu.

lit dont le bois était brisé. Il était livide, sans mouvement. Sa mère pleurait et criait à côté de lui. M. de Peyrehorade s'agitait, lui frottait les tempes avec de l'eau de Cologne, on lui mettait des sels sous le nez. Hélas ! depuis longtemps son fils était mort. Sur le canapé, à l'autre bout de la chambre, était la mariée, en proie à d'horribles convulsions. Elle poussait des cris inarticulés, et deux robustes servantes avaient toutes les peines du monde à la contenir !

— Mon Dieu ! m'écriai-je, qu'est-il donc arrivé ?

Je m'approchai du lit et soulevai le corps du malheureux jeune homme ; il était déjà raide et froid. Ses dents serrées et sa figure noircie exprimaient les plus affreuses angoisses. Il paraissait assez que sa mort avait été violente et son agonie terrible. Nulle trace de sang cependant sur ses habits. J'écartai sa chemise et vis sur sa poitrine une empreinte livide qui se prolongeait sur les côtes et le dos. On eût dit qu'il avait été étreint dans un cercle de fer. Mon pied posa sur quelque chose de dur qui se trouvait sur le tapis ; je me baissai et vis la bague de diamants [...].

J'allais dans la maison, cherchant partout des traces d'effraction, et n'en trouvant nulle part. Je descendis dans le jardin pour voir si les assassins avaient pu s'introduire de ce côté ; mais je ne trouvai aucun indice certain. La pluie de la veille avait d'ailleurs tellement détrempé le sol, qu'il n'aurait pu garder d'empreinte bien nette. J'observai pourtant quelques pas profondément imprimés dans la terre ; il y en avait dans deux directions contraires, mais sur une même ligne, partant de l'angle de la haie contiguë au jeu de paume et aboutissant à la porte de la maison. Ce pouvaient être les pas de M. Alphonse lorsqu'il était allé chercher son anneau au doigt de la statue. D'un autre côté, la haie, en cet endroit, étant moins fourrée qu'ailleurs, ce devait être sur ce point que les meurtriers l'auraient franchie. Passant et repassant devant la statue, je m'arrêtai un instant pour la considérer. Cette fois, je l'avouerai, je ne pus contempler sans effroi son expression de méchanceté ironique ; et, la tête toute pleine des scènes horribles dont je venais d'être le témoin, il me sembla voir une divinité infernale applaudissant au malheur qui frappait cette maison.

Je regagnai ma chambre et j'y restai jusqu'à midi. Alors je sortis et demandai des nouvelles de mes hôtes. Ils étaient un peu plus calmes. Mademoiselle de Puygarrig, je devrais dire la veuve de M. Alphonse, avait repris connaissance. Elle avait même parlé au procureur du roi de Perpignan, alors en tournée à Ille, et ce magistrat avait reçu sa déposition. Il me demanda la mienne. Je lui dis ce que je savais, et ne lui cachai pas mes soupçons contre le muletier aragonais[2]. Il ordonna qu'il fût arrêté sur-le-champ.

2. Battu à la paume par Alphonse, ce muletier avait proféré des menaces ; mais, par la suite, il sera disculpé et relâché.

— Avez-vous appris quelque chose de madame Alphonse ? demandai-je au procureur du roi, lorsque ma déposition fut écrite et signée.

— Cette malheureuse jeune personne est devenue folle, me dit-il en souriant tristement. Folle ! tout à fait folle. Voici ce qu'elle conte :

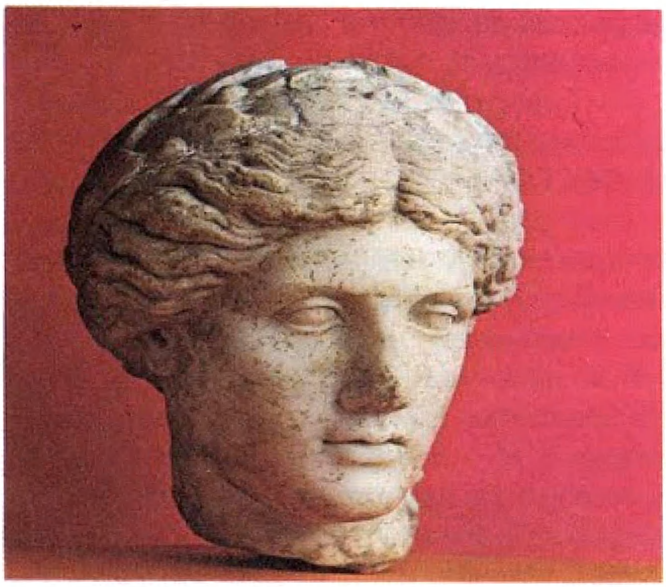
— Elle était couchée, dit-elle, depuis quelques minutes, les rideaux tirés, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit, et quelqu'un entra. Alors madame Alphonse était dans la ruelle du lit, la figure tournée vers la muraille. Elle ne fit pas un mouvement, persuadée que c'était son mari. Au bout d'un instant, le lit cria comme s'il était chargé d'un poids énorme. Elle eut grand'peur, mais n'osa pas tourner la tête. Cinq minutes, dix minutes peut-être... elle ne peut se rendre compte du temps, se passèrent de la sorte. Puis elle fit un mouvement involontaire, ou bien la personne qui était dans le lit en fit un, et elle sentit le contact de quelque chose de froid comme la glace, ce sont ses expressions. Elle s'enfonça dans la ruelle, tremblant de tous ses membres. Peu après, la porte s'ouvrit une seconde fois, et quelqu'un entra, qui dit : « Bonsoir, ma petite femme. » Bientôt après, on tira les rideaux. Elle entendit un cri étouffé. La personne qui était dans le lit, à côté d'elle, se leva sur son séant et parut étendre les bras en avant. Elle tourna la tête alors... et vit, dit-elle, son mari à genoux auprès du lit, la tête à la hauteur de l'oreiller, entre les bras d'une espèce de géant verdâtre qui l'étreignait avec force. Elle dit, et m'a répété vingt fois, pauvre femme !... elle dit qu'elle a reconnu... devinez-vous ? La Vénus de bronze, la statue de monsieur de Peyrehorade... Depuis qu'elle est dans le pays, tout le monde en rêve. Mais je reprends le récit de la malheureuse folle. A ce spectacle, elle perdit connaissance, et probablement depuis quelques instants elle avait perdu la raison. Elle ne peut en aucune façon dire combien de temps elle demeura évanouie. Revenue à elle, elle revit le fantôme, ou la statue, comme elle dit toujours, immobile, les jambes et le bas du corps dans le lit, le buste et les bras étendus en avant, et entre ses bras son mari, sans mouvement. Un coq chanta. Alors la statue sortit du lit, laissa tomber le cadavre et sortit. Madame Alphonse se pendit à la sonnette, et vous savez le reste. [...]

Depuis mon départ je n'ai point appris que quelque jour nouveau soit venu éclairer cette mystérieuse catastrophe.

MÉRIMÉE, *Romans et Nouvelles.*

Comprenez le texte

1. Précisez les étapes du récit en donnant un titre à chacune d'elles.
2. Quels sont les bruits entendus successivement par l'auteur (l. 1-24) ? Comment les interprète-t-il d'abord ? Quelle est votre interprétation ?



Ph. V. Ulrich, Vaison-la-Romaine © Photeb.

Tête de Vénus (Ier-IIe s. après J.-C.). Musée de Vaison-la-Romaine. Cherchez dans le texte des expressions qui pourraient s'appliquer à ce visage.

3. Relevez, dans les l. 25-50, les détails qui éveillent une angoisse croissante. Quels sont ceux qui paraissent énigmatiques ?
4. Quelle importance accordez-vous à la découverte de la bague (l. 50) ?
5. Quels sont les indices relevés par l'auteur (l. 51-79) et quelles hypothèses se présentent à son esprit ?
6. En quoi le récit de la jeune mariée concorde-t-il avec les indices antérieurs ? Vous a-t-il surpris, et pourquoi ?

Rédigez et discutez

7. Vous êtes journaliste et vous relatez les circonstances mystérieuses de la mort d'Alphonse. Par le titre et les sous-titres, le style, la mise en page, votre récit devra se présenter comme un véritable article.
8. **Discussion.** Supposez que le narrateur soit le procureur du roi appelé pour faire l'enquête. Dans quel ordre se présenterait son compte rendu ? Préférez-vous cet ordre à celui qu'a adopté Mérimée pour conduire sa narration ? Chacun justifiera son point de vue.

A l'occasion de ce texte...

9. Qu'est-ce qu'un conte fantastique ? Quels sont, d'après cet extrait, les caractères d'un récit fantastique ?
10. **Vocabulaire.** Relevez et classez les noms qui, dans ce récit, désignent des *bruits* ; précisez leur sens et leur emploi. Cherchez-en d'autres et utilisez-les dans un contexte de votre choix.
11. **Style.** Examinez les phrases relatant la déposition de la jeune mariée (l. 86-119). Quels sont les traits communs à la plupart d'entre elles ? Qu'en déduisez-vous pour définir le style de Mérimée ?
12. **Grammaire.** Relevez dans le texte les différents emplois de *lorsque*. Quel est le plus fréquent et que sert-il à exprimer ? Quels sont les temps utilisés dans la proposition principale et dans la subordonnée ? Par quels moyens transformer chaque phrase sans en modifier le sens ?

- **Jeu de l'enquêteur.** Dans les l. 30-70, relevez les *conjonctions* marquant une liaison logique, et indiquez le rôle de chacune d'elles dans la conduite de l'enquête. Pouvez-vous, à partir de là, reconstituer les étapes du raisonnement de l'enquêteur ?

La ville et la forêt

Célèbre par les contes des Lettres de mon moulin, *Alphonse Daudet (1840-1897) a aussi écrit ce conte fantastique intitulé* Wood'stown.

A l'embouchure d'un grand fleuve d'Amérique, sur les rives duquel s'étend l'immensité d'une forêt vierge, on a construit une ville après avoir détruit la forêt par la hache et par le feu. La forêt mutilée a fourni le bois des maisons et des édifices publics, des meubles, des instruments de toutes sortes. Et comme toutes les villes neuves d'Amérique, cette ville, appelée Wood'stown – la ville du bois – a été rapidement peuplée par des gens venus de partout. Elle est active et prospère. Mais la forêt veille...

Tant que l'hiver dura, on ne s'aperçut de rien. Les gens de Wood'stown entendaient parfois un craquement sourd dans leurs toitures, dans leurs meubles. De temps en temps, une

muraille se fendait, un comptoir de magasin éclatait en deux bruyamment. Mais le bois neuf est sujet à ces accidents, et personne n'y attachait d'importance. Cependant, aux approches du printemps, — un printemps subit, violent, si riche de sèves qu'on en sentait sous terre comme un bruissement de source, — le sol commença à s'agiter, soulevé par des forces invisibles et actives. Dans chaque maison, les meubles, les parois des murs se gonflèrent, et l'on vit sur les planchers de longues boursouflures comme au passage d'une taupe. Ni portes, ni fenêtres, rien ne marchait plus. — «C'est l'humidité, disaient les habitants. Avec la chaleur, cela passera.»

Tout à coup, au lendemain d'un grand orage venu de la mer, qui apportait l'été dans ses éclairs brûlants et sa pluie tiède, la ville en se réveillant eut un cri de stupeur. Les toits rouges des monuments publics, les clochers des églises, le plancher des maisons et jusqu'au bois des lits, tout était saupoudré d'une teinte verte, mince comme une moisissure, légère comme une dentelle. De près, c'était une quantité de bourgeons microscopiques, où l'enroulement des feuilles se voyait déjà. Cette bizarrerie des pluies amusa sans inquiéter. Mais, avant le soir, des bouquets de verdure s'épanouissaient partout sur les meubles, sur les murailles. Les branches poussaient à vue d'œil ; légèrement retenues dans la main, on les sentait grandir et se débattre comme des ailes.

Le jour suivant, tous les appartements avaient l'air de serres. Des lianes suivaient les rampes d'escalier. Dans les rues étroites, des branches se joignaient d'un toit à l'autre, mettant au-dessus de la ville bruyante l'ombre des avenues forestières. Cela devenait inquiétant. Pendant que les savants réunis délibéraient sur ce cas de végétation extraordinaire, la foule se pressait dehors pour voir les différents aspects du miracle. Les cris de surprise, la rumeur étonnée de tout ce peuple inactif donnaient de la solennité à cet étrange événement. Soudain quelqu'un cria : «Regardez donc la forêt !» et l'on s'aperçut avec terreur que depuis deux jours, le demi-cercle verdoyant s'était beaucoup rapproché. La forêt avait l'air de descendre vers la ville. Toute une avant-garde de ronces, de lianes s'allongeait jusqu'aux premières maisons des faubourgs.

Alors Wood'stown commença à comprendre et à avoir peur. Évidemment la forêt venait reconquérir sa place au bord du fleuve ; et ses arbres abattus, dispersés, transformés, se déprisonnaient[1] pour aller au-devant d'elle. Comment résister à l'invasion ? Avec le feu, on risquait d'embraser la ville entière. Et que pouvaient les haches contre cette sève sans cesse renaissante, ces racines monstrueuses attaquant le sol en dessous, ces milliers de graines volantes qui germaient en se

1. *Se délivraient* (néologisme).

Ph. © André Picou - A.A.A. Photo.

Temple d'Angkor Prah Khan envahi par les fromagers.
a. Etudiez la correspondance avec le conte fantastique intitulé La ville et la forêt *(examinez la couleur et les formes).*
b. Quels détails vous frappent le plus, et pourquoi ?

brisant et faisaient pousser un arbre partout où elles tombaient ?

Pourtant tout le monde se mit bravement à l'œuvre avec des faux, des herses, des cognées ; et l'on fit un immense abattis de feuillages. Mais en vain. D'heure en heure la confusion des forêts vierges, où l'entrelacement des lianes joint entre elles des pousses gigantesques, envahissait les rues de Wood'stown. Il y avait des nids dans tous les coins, et de grands coups d'ailes, et des masses de petits becs jaseurs. En une nuit les greniers de la ville furent épuisés par toutes les couvées écloses. Puis comme une ironie au milieu de ce désastre, des papillons de toutes grandeurs, de toutes couleurs volaient sur les grappes fleuries, et les abeilles prévoyantes qui cherchent des abris sûrs, au creux de ces arbres si vite poussés installaient leurs rayons de miel comme une preuve de durée.

Vaguement, dans la houle bruyante des feuillages, on entendait les coups sourds des cognées et des haches ; mais le quatrième jour tout travail fut reconnu impossible. L'herbe montait trop haute, trop épaisse. Des lianes grimpantes s'accrochaient aux bras des bûcherons, garrotaient leurs mouvements. D'ailleurs les maisons étaient devenues inhabitables ; les meubles, chargés de feuilles, avaient perdu leurs formes. Les plafonds s'effondraient, percés par la lance des yuccas, la longue épine des acajous ; et à la place des toitures s'étalait le dôme immense des catalpas. C'était fini. Il fallait fuir.

Alphonse DAUDET, *Études et paysages.*

Comprenez le texte

1. Résumez ce conte en distinguant les étapes successives du récit.
2. Qu'a voulu exprimer l'auteur dans les l. 1-15 ? A quels moyens a-t-il eu recours ?
3. Définissez les phénomènes évoqués dans les l. 16-33. Comment l'auteur nous les rend-il sensibles ?
4. Quels sentiments animent successivement les habitants (l. 33-56) ?
5. A quoi est comparée la progression de la forêt ? Relevez les termes qui justifient cette interprétation.
6. Par quels procédés l'auteur suggère-t-il l'inutilité des efforts déployés contre la forêt (l. 54-77) ?

Rédigez et discutez

7. En vous inspirant des l. 16-28 et 56-67, décrivez au choix une invasion de sauterelles (ou d'insectes divers), l'arrivée d'un grand nombres d'oiseaux migrateurs, ou l'afflux d'une immense foule de spectateurs sur les gradins d'un stade le jour d'un match décisif.
8. Imaginez que la mer reconquiert les terres gagnées sur elle par les Hollandais, que la nature attaque un parking, une autoroute, etc., qu'un incendie se propage rapidement et gagne toute une forêt. Décrivez, au choix, l'un de ces phénomènes.
9. Sous la forme d'un discours *soigneusement ordonné*, la forêt expose ses griefs contre les hommes et proclame ses droits.

A l'occasion de ce texte...

10. Ce récit est un *conte fantastique*. En le comparant à un conte de fées que vous connaissez bien (*La Belle au bois dormant*, *Cendrillon*, etc.), dites ce qui caractérise le conte fantastique.
11. **Débat.** Les écologistes luttent pour le respect de la nature. Quels arguments peut-on invoquer en faveur de leur action ? Ne peut-elle conduire à des excès ? N'y a-t-il pas une juste limite ? Après le débat, chaque élève présentera un compte rendu objectif *et ordonné* des arguments en présence, puis exprimera son opinion personnelle.
12. **Grammaire.** *«Avec la chaleur, cela passera»* (l. 14-15). Donnez toutes les autres façons possibles d'exprimer ici la fonction du complément circonstanciel.

● **Distinguez-vous ces nuances ?** Relevez dans le texte les indications de temps (adverbes, groupes nominaux, conjonctions de subordination) en précisant ce qu'elles expriment. Cherchez les synonymes que vous pourriez substituer à certaines d'entre elles.

Dénouement inattendu

Le poète chilien Pablo Neruda (1904-1973) nous raconte cette curieuse scène qui se passe au Chili. Le poète vient d'entrer dans un «cabaret minable» et il aperçoit deux hommes en train de se battre.

Sans beaucoup réfléchir, je m'avançai et les apostrophai du haut de ma maigreur fragile :

— Misérables voyous ! Tristes énergumènes[1] ! Arsouilles[2] miteux ! laissez les gens tranquilles ! Nous ne sommes pas venus ici pour assister à vos pitreries mais pour danser !

Ils se regardèrent surpris, comme s'ils comprenaient mal ce qu'ils entendaient. Le plus petit, qui avait été boxeur avant de fréquenter la pègre[3], marcha sur moi pour m'assassiner. Ce qu'il aurait fait, sans l'apparition soudaine d'un poing adroit qui l'envoya rouler à terre. C'était son adversaire qui, finalement, avait décidé de passer à l'action.

Tandis qu'on sortait en le traînant comme un sac le champion knock-out[4] et que de toutes les tables on nous tendait

1. Personne exaltée se livrant à des gestes et des cris excessifs.
2. Voyous.
3. Le milieu des voleurs et des escrocs.
4. Loc. anglaise (*to knock* : frapper ; *out* : dehors) : mise hors de combat d'un boxeur resté à terre plus de dix secondes.

des bouteilles, et que les danseuses nous souriaient ravies, le géant qui avait donné le coup de grâce voulut participer comme il se devait aux réjouissances de la victoire. Je l'arrêtai, draconien[5], dans son élan :

— Et toi aussi, dehors ! Tu ne vaux pas plus cher que lui !

Mes minutes de gloire allaient être comptées. Après avoir traversé un étroit corridor nous aperçûmes une sorte de montagne sanglée[6] dans un ceinturon de peau de panthère qui bouchait la sortie. C'était le boxeur victorieux humilié par mes paroles, qui nous barrait la route, espérant sa vengeance.

— Je t'attendais, me dit-il.

D'une bourrade, il me poussa vers une porte, tandis que mes amis fuyaient déconcertés. Je restais seul, à la merci de mon bourreau. Je cherchai rapidement des yeux un objet pour me défendre. Rien. Il n'y avait rien. Je ne pouvais songer à soulever le marbre des tables, ni les chaises de fer. Et je n'apercevais ni vase à fleurs, ni bouteille. Pas même une misérable canne oubliée.

— Et maintenant, on va parler, dit l'homme.

Je compris que tout effort s'avérait inutile et je pensai que le voyou voulait m'examiner avant de me dévorer, comme le tigre devant un chevrotain[7]. Je pressentis que toute ma défense consistait à ne pas laisser paraître ma peur. Je lui rendis son coup de poing, sans réussir à faire reculer d'un millimètre cette muraille.

Soudain il rejeta la tête en arrière et ses yeux féroces changèrent d'expression :

— C'est vous, le poète Pablo Neruda ? dit-il.

— C'est moi.

Il baissa la tête :

— Alors, je suis un misérable ! Je rencontre le poète que j'admire et c'est lui qui me jette à la figure ma vérité !

Il se tenait maintenant la tête à deux mains et continuait de se lamenter :

— Je suis un voyou et l'autre qui s'est battu avec moi est un trafiquant de cocaïne. Nous sommes les derniers des derniers. Pourtant, il y a une chose propre dans ma vie. C'est ma fiancée, l'amour de ma fiancée. Regardez-la, don[8] Pablito. Regardez sa photo. Je lui dirai. Je lui dirai que sa photo, vous l'avez tenue dans vos mains. Elle sera contente comme tout.

Il me tendit le portrait d'une fille qui souriait.

— Elle m'aime à cause de vous, don Pablito. A cause de vos poèmes que nous avons appris par cœur.

Et il se mit à réciter : «Du fond de toi et à genoux, un enfant triste comme moi nous regarde...».

A ce moment la porte s'ouvrit d'une poussée. C'étaient mes

5. D'une très grande sévérité (Dracon, législateur d'Athènes au VIIe siècle av. J.-C., était connu pour son extrême rigueur).

6. Fortement serrée.

7. Petit ruminant sans cornes mais dont les incisives supérieurs se prolongent en défenses. On écrit aussi chevrotin.

8. En espagnol, titre honorifique (lat. *dominus*) placé ordinairement devant le prénom.

amis qui revenaient avec du renfort et des armes. Je vis leurs têtes stupéfaites s'arrêter sur le seuil.

Je sortis lentement. L'homme resta seul, dans la même attitude, récitant : «pour cette vie qui brûlera dans ses veines il faudrait qu'ils tuent mes mains».

La poésie l'avait vaincu.

Pablo NERUDA, *J'avoue que j'ai vécu,* Gallimard éd. Trad. Claude Couffon.

Comprenez le texte

1. Quelles sont les trois scènes de ce petit drame ? Précisez pour chacune d'elles les personnages en présence et le contenu de la scène.
2. Relevez pour chacun des trois adversaires les indications concernant son physique, son attitude, ses intentions, ses sentiments (l. 1-39). Quels sort semble inévitablement réservé au poète ?
3. Comment Pablo Neruda a-t-il su nous faire vivre la soudaineté du coup de théâtre ?
4. Cherchez dans le texte des expressions traduisant l'ironie de l'auteur, soit à l'égard de lui-même, soit à l'égard de ses adversaires.
5. Pourquoi le poète ne prend-il pas la parole dans la dernière scène ? Quels sentiments éprouve-t-il ?
6. Justifiez le temps du dernier verbe du texte.

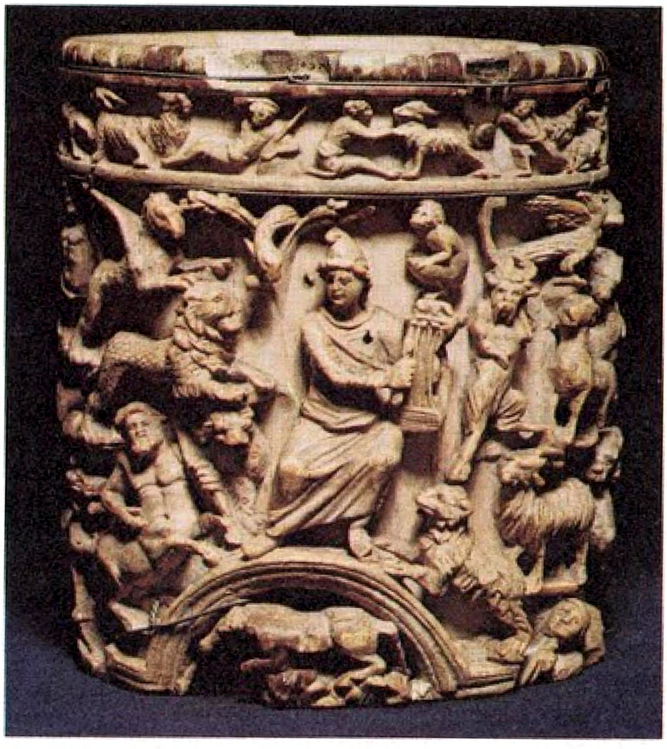
Rédigez et discutez

7. A la manière de Pablo Neruda, racontez une anecdote vécue ou imaginaire, en tâchant de créer un effet de suspens, que vient dénouer un coup de théâtre.
8. A l'aide de sa lyre, le musicien grec Orphée charmait tous les animaux, même les plus féroces. Évoquez cet épisode en ménageant un effet de suspens, à la manière de P. Neruda.
9. **Débat.** Pensez-vous que la poésie et la musique puissent permettre de lutter contre la violence ? Dans le compte rendu écrit, chaque élève présentera les arguments en présence dans un ordre différent selon la conclusion qui a ses préférences.

A l'occasion de ce texte...

10. **Vocabulaire.** *a)* Quel est, étymologiquement, le sens de *misérable* ? Le mot revient trois fois dans le texte : quelle est chaque fois sa signification ?
b) «Je pressentis» (l. 36). Dites quel est ici le sens de ce verbe et citez un nom de même racine. Quels autres sens peut-il avoir dans un autre contexte ? Montrez-le à l'aide d'exemples précis.
11. **Enquête.** Rassemblez et présentez des textes ou des reproductions d'œuvre d'art évoquant :
a) le pouvoir du poète (ou de l'artiste) ;
b) ses souffrances.
12. **Mise en scène.** Imaginez et décrivez un ensemble de séquences cinématographiques qui permettraient de mettre en scène cette anecdote à la manière d'une farce de Charlot.

- **Tandis que.** Quelle est la fonction des propositions subordonnées introduites par *tandis que* aux l. 12 et 26 ? Quelle autre fonction peut être introduite par cette conjonction ? Composez des phrases illustrant ces deux possibilités. Êtes-vous assez subtil pour user des deux possibilités avec la même subordonnée, selon les contextes ?



Ph. © André Held - Ziolo.

Orphée charmant les animaux.
Ivoire, Musée Abbatial - Bobbio, Italie.
Comment est traduit le pouvoir du musicien sur les animaux ?

A propos de... «Saveur du conte»

I. En relisant les textes

1. Quels sont les récits qui portent sur des faits réels ? sur des faits imaginaires ?
2. Quels sont les récits imaginaires où l'auteur veut donner l'illusion de la réalité ?
3. Quels sont les récits où l'auteur intervient en tant qu'acteur ou témoin ? Quels sont ceux où il n'est que narrateur ? Dans ce cas, est-il totalement absent, et s'il intervient quel est le rôle de ses interventions ?
4. A quelle catégorie appartiennent les personnages de chaque récit (humains, surhommes. animaux...) ?
5. Dans quelle catégorie (conte, fable, légende, etc.) classez-vous chacun de ces récits ?
6. Quel est celui de ces récits que vous préférez ? Dites pourquoi.

II. Vocabulaire

1. Cherchez le sens des mots suivants : *conte, fable, feuilleton, histoire, légende, nouvelle, mythe, récit, roman.* Quels sont ceux qui ont des sens voisins ? Précisez les nuances qui les séparent. Illustrez chacun de ces mots à l'aide d'un exemple.
2. Qu'est-ce qu'un *conte de fées* ? un *conte fantastique* ? une *épopée* (ou un récit épique) ? Parmi les récits de ce chapitre, citez ceux qui correspondent à ces définitions.
3. Précisez le sens des adjectifs *authentique, historique, vrai, véridique, vraisemblable.* Employez chacun d'eux dans une phrase.

III. Rédigez des paragraphes

1. En *un seul* paragraphe, résumez :
   - la mésaventure de Kovaliov (p. 147) ;
   - le récit du narrateur jusqu'à la découverte de la victime (p. 151, l. 1-36) ;
   - l'enquête dans le jardin (p. 152, l. 51-70) ;
   - la déposition de Mme de Peyrehorade (p. 153).
2. En *deux* paragraphes, racontez :
   - l'aventure de Blondel et de Richard (p. 135),
   - le combat d'Olivier et de Roland (p. 138),
   - l'anecdote du chien et du cheval (p. 143),
   - la reconquête de la ville par la forêt (p. 154),
   - l'anecdote rapportée par Neruda (p. 157),
3. En *trois* paragraphes résumez *L'Aigle et l'Escarbot.*

IV. Apprennez à conter

Voir les conseils p. 31.

1. Découpez dans plusieurs journaux les articles relatant un même fait divers et comparez-les (titres, ordre du récit, personnage principal...). A votre tour, relatez cet événement comme vous aimeriez le faire si vous étiez journaliste.
2. En équipe, choisissez le sujet d'une histoire que chaque membre du groupe racontera de façon différente (article de journal, simple compte rendu, récit épique, humoristique, fantastique, etc.). Soignez votre conclusion !
3. *L'art de la conclusion.* Parmi les récits de ce chapitre, quels sont ceux qui vous semblent complets et achevés ? Quelles remarques faites-vous sur la longueur et le contenu de la conclusion ? Quelles sont, à votre avis, les conclusions les plus réussies ? Justifiez votre réponse.

V. Documentez-vous sur les conteurs

1. Qu'est-ce que la *tradition orale* ? Renseignez-vous sur les *rhapsodes,* les *bardes,* les *trouvères,* les *troubadours.* Avaient-ils des instruments de musique ? Quel était leur public ?
2. Y a-t-il des régions où la *tradition orale* est encore vivace ? Parmi les contes régionaux des provinces de France, faites un choix que vous présenterez à vos camarades, en essayant de reconstituer l'atmosphère d'une veillée villageoise d'autrefois.
3. **Montage.** Réalisez un montage de documents évoquant une cour médiévale où se trouvent réunis jongleurs, troubadours ou trouvères. Rédigez pour chaque document un texte de présentation.

Fantaisie, farces, facéties

Le lai de l'oiselet

Un lai est au Moyen Age un court poème narratif composé en octosyllabes que la transcription moderne ne permet pas de conserver.

Grâce au pouvoir magique de son chant, un oiselet donnait la beauté et la vie *au jardin d'un paysan cupide. Celui-ci s'en empara, espérant de lui la fortune, bien que l'oiseau lui ait dit qu'il ne chanterait pas en prison. Il le relâcha pourtant, car l'oiselet lui avait promis de lui enseigner trois préceptes qui lui rendraient grand service...*

L'oiseau libéré sur parole s'envole dans l'arbre ; il était tout hérissé, ayant été manié rudement et à rebrousse plume. De son bec, il ramène ses plumes et les lisse du mieux qu'il peut. Le vilain[1], voulant connaître les trois préceptes, le presse de parler. L'oiseau, plein d'astuce, lui dit : «Si tu m'écoutes bien, tu pourras acquérir une grande sagesse : *Ne crois pas tout ce que tu entends dire.*»

1. Paysan.

Le vilain fronce le nez !

— Je le savais bien.

— Eh bien ! bel ami, retiens-le et garde-toi de l'oublier.

— Je peux bien compter maintenant apprendre la sagesse, fait le vilain. Tu te ris de moi en me demandant de retenir cela [...]. Je connais bien ce précepte ; allons, le suivant !

— Fais-y bien attention, dit l'oiseau, celui-ci est bel et bon : *Ne regrette pas ce que tu n'as jamais eu.*

Le vilain ne resta pas muet, mais répondit avec irritation :

— Tu n'as pas tenu parole. Tu devais m'enseigner trois préceptes qui étaient, à ce que tu m'as laissé entendre, inconnus de tous mes ancêtres. Mais ceux-là, tout le monde les connaît. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu personne d'assez fou pour regretter ce qu'il n'a jamais eu [...]. Mais donne ton troisième secret ; tu peux dire ce qu'il te plaît car tu es hors de mon atteinte. Dis ce que c'est, et je l'entendrai.

— Écoute bien, je vais te le dire : le troisième est tel que quiconque le connaîtrait ne serait jamais pauvre.

Le vilain se réjouit fort d'entendre dire quel est le pouvoir du précepte. Il dit :

— Il faut que je le sache car je tiens beaucoup à l'argent.

Il fallait le voir presser l'oiseau !

— C'est, fait-il, l'heure du dîner ; dis-le moi vite.

L'oisillon, en l'entendant, lui dit : «Je te le recommande, vilain, *ce que tu tiens en tes mains, ne le jette pas à tes pieds.*»

Le vilain fut hors de lui et, après s'être tu un long moment, dit : «C'est tout ? Ce sont des devinettes d'enfant, car je sais fort bien que tel qui le sait aussi bien que toi n'en est pas moins pauvre et misérable. Tu m'as trompé, berné ; tout ce que tu m'as appris, je le savais déjà.»

L'oiseau répond alors :

— Ma foi, si tu l'avais su, tu ne m'aurais jamais laissé partir, car si tu m'avais tué comme tu en as eu l'intention, jamais, par ma vie, tu ne t'en serais mieux trouvé.

— Ah ! comment donc, au nom de Dieu ?

— Oui, méchant vilain de mauvaise race, tu ne sais pas ce qui t'est arrivé ; un grand malheur : j'ai dans le corps une pierre précieuse de grande valeur qui pèse plus de trois onces[2]. Elle a une si grande vertu que quiconque l'aurait en sa possession ne saurait jamais rien souhaiter sans l'avoir aussitôt devant lui.

A ces mots, le vilain se frappe la poitrine, déchire ses vêtements, se déclare malheureux et misérable, se déchire le visage avec ses ongles. L'oiseau qui le regardait du haut de son arbre s'en réjouit fort ; il a attendu de le voir mettre en pièces ses vêtements et se faire mainte blessure ; puis il lui dit :

— Misérable paysan, quand tu me tenais en tes mains j'étais plus léger qu'un moineau, qu'une mésange ou qu'un pinson qui ne pèse pas la moitié d'une once.

L'autre que la hargne fait grogner lui dit :

— Ma foi, tu dis vrai.

— Vilain, tu peux bien savoir maintenant que pour la pierre je t'ai menti.

— Je le sais bien, fait-il, par ma foi ; mais tout à l'heure je l'ai cru.

— Vilain, je t'ai prouvé à l'instant que tu ne savais rien de ma première maxime. Et puis, disais-tu, nul n'est assez fou pour regretter un bien qu'il n'a pas eu ; et il me semble que tu viens de regretter ce que tu n'eus et n'auras jamais. Et quand tu m'as tenu en tes pièges, ce que tu avais en tes mains, tu l'as jeté à tes pieds. Sur les trois maximes tu es confondu. Bel ami, retiens-les maintenant ; c'est bon d'apprendre une sage parole. Mais on dit que tel qui entend ne comprend pas et tel répète de sages paroles qui a en lui peu de réflexion.

Traduction Albert PAUPHILET, H. Piazza éd.

2. L'once correspondait à un poids de 30,60 grammes.

Tapisserie « Aux Jours de la Renaissance », XVIe. Ph. S. Guiley -

Détail d'une tapisserie.
Musée des Gobelins, Paris.
Verdure, fleurs, oiseau : c'est un motif décoratif fréquent dans la tapisserie du Moyen Age et de la Renaissance.

Comprenez le texte

1. Qu'est-ce que l'oiseau a promis ? En quoi a-t-il tenu parole ? Justifiez votre réponse.
2. Pourquoi le vilain est-il déçu ? Montrez que son impatience va croissant.
3. Comment l'oiseau, à deux reprises, excite-t-il la curiosité du vilain ?
4. Précisez comment, par son mensonge (l. 61-62), l'oiseau a montré qu'il avait raison de donner les trois préceptes.
5. Comment le récit illustre-t-il la dernière phrase ?

Rédigez et discutez

6. L'oiseau s'étant envolé, le jardin devient peu à peu une lande déserte. Décrivez ce dépérissement et imaginez les réflexions du vilain.
7. Imaginez une anecdote faisant suite à ce récit, soit que le vilain tire profit des préceptes de l'oiselet, soit qu'il néglige, une fois de plus, de les appliquer.
8. **Débat.** Organisez un débat sur le thème posé par la dernière phrase du texte. Chacun apportera des exemples tirés de ses lectures ou de son expérience personnelle.

A l'occasion de ce texte...

9. **Vocabulaire.** Un *précepte*, un *proverbe*, une *maxime*, un *conseil*, autant de noms d'origine latine. Cherchez dans le dictionnaire leur sens précis. Faites une phrase avec chacun d'eux. Cherchez des mots appartenant aux mêmes familles.
10. *Tel qui... ; tel... qui* (l. 72-74). Expliquez le sens de ces deux constructions et citez des formules sur le même modèle.
11. **Enquête** (en équipe). Cherchez des récits et des fables où un oiseau se montre plein de sagesse. Présentez à la classe ceux que vous trouvez les plus intéressants.

● **Subordonnées circonstancielles.** *Quiconque le connaîtrait...* (l. 25) ; *Si tu l'avais su...* (l. 40). Qu'expriment ici ces propositions ? Pouvez-vous leur substituer d'autres tournures ? Composez des phrases sur le même modèle.

La bergère et le chevalier

Adam le Bossu vivait au XIIIe siècle entre 1235 et 1288 environ. Il est l'auteur du Jeu de Robin et Marion *dont voici la première scène. C'est une* pastourelle, *c'est-à-dire un dialogue mi-parlé, mi-chanté (en italique) entre un chevalier et une bergère. Celle-ci déjoue les entreprises du séducteur avec naturel, mais aussi avec malice.*

MARION. — *Robin m'aime, Robin m'a ;*
Robin m'a demandée, il m'aura.
Robin m'acheta cotèle[1]
D'écarlate[2] *bonne et belle,*
Souquenille et ceinturelle[3].

1. Robe.
2. Drap de couleurs très diverses.
3. Longue blouse et petite ceinture.

A leur i va[4] *!*
Robin m'aime, Robin m'a ;
Robin m'a demandée, il m'aura.

LE CHEVALIER. — *Je m'en revenais du tournoi,*
Et trouvai Marote seulette, au joli corps.

MARION. — *Hé ! Robin, si tu m'aimes,*
Par amour, emmène-moi.

LE CHEVALIER. — Bergère, que Dieu vous donne le bon jour !

MARION. — Que Dieu vous garde, seigneur !

LE CHEVALIER. — Par amour, douce fillette, dites-moi maintenant pourquoi vous chantez cette chanson de si bon cœur et si souvent :

Hé ! Robin, si tu m'aimes,
Par amour emmène-moi.

MARION. — Beau sire, il y a bien de quoi ; car j'aime Robert et lui m'aime, et il m'a bien montré qu'il me chérit : il m'a donné ce sac à pain, cette houlette et ce couteau.

LE CHEVALIER. — Dis-moi, n'as-tu pas vu un oiseau voler au-dessus de ces champs ?

MARION. — Seigneur, oui, je ne sais combien. Il y en a encore en ces buissons, et chardonnerets et pinsons, qui chantent si gaîment.

LE CHEVALIER. — Par Dieu, belle au joli corps, ce n'est pas ce que je demande. Mais par ici viens-tu de voir, vers cette rivière, quelque cane ?

MARION. — Est-ce une bête qui brait ? Hier j'en ai vu trois sur ce chemin toutes chargées aller au moulin. Est-ce ce que vous demandez ?

LE CHEVALIER. — Me voilà bien renseigné ! Dis-moi, n'as-tu pas vu de héron ?

MARION. — De hareng, seigneur ? Par ma foi, non ; je n'en ai pas vu un seul depuis le carême où j'en vis manger chez dame Emme, ma grand-mère à qui sont ces brebis.

LE CHEVALIER. — Par ma foi, me voilà ébaubi[5] ; jamais on ne s'est tant moqué de moi.

MARION. — Seigneur, s'il vous plaît, quelle est cette bête sur votre main ?

LE CHEVALIER. — C'est un faucon.

MARION. — Mange-t-il du pain ?

LE CHEVALIER. — Non, mais de la bonne viande.

MARION. — Cette bête ?
Voyez, elle a la tête en cuir[6] ! Et où allez-vous ?

LE CHEVALIER. — A la rivière.

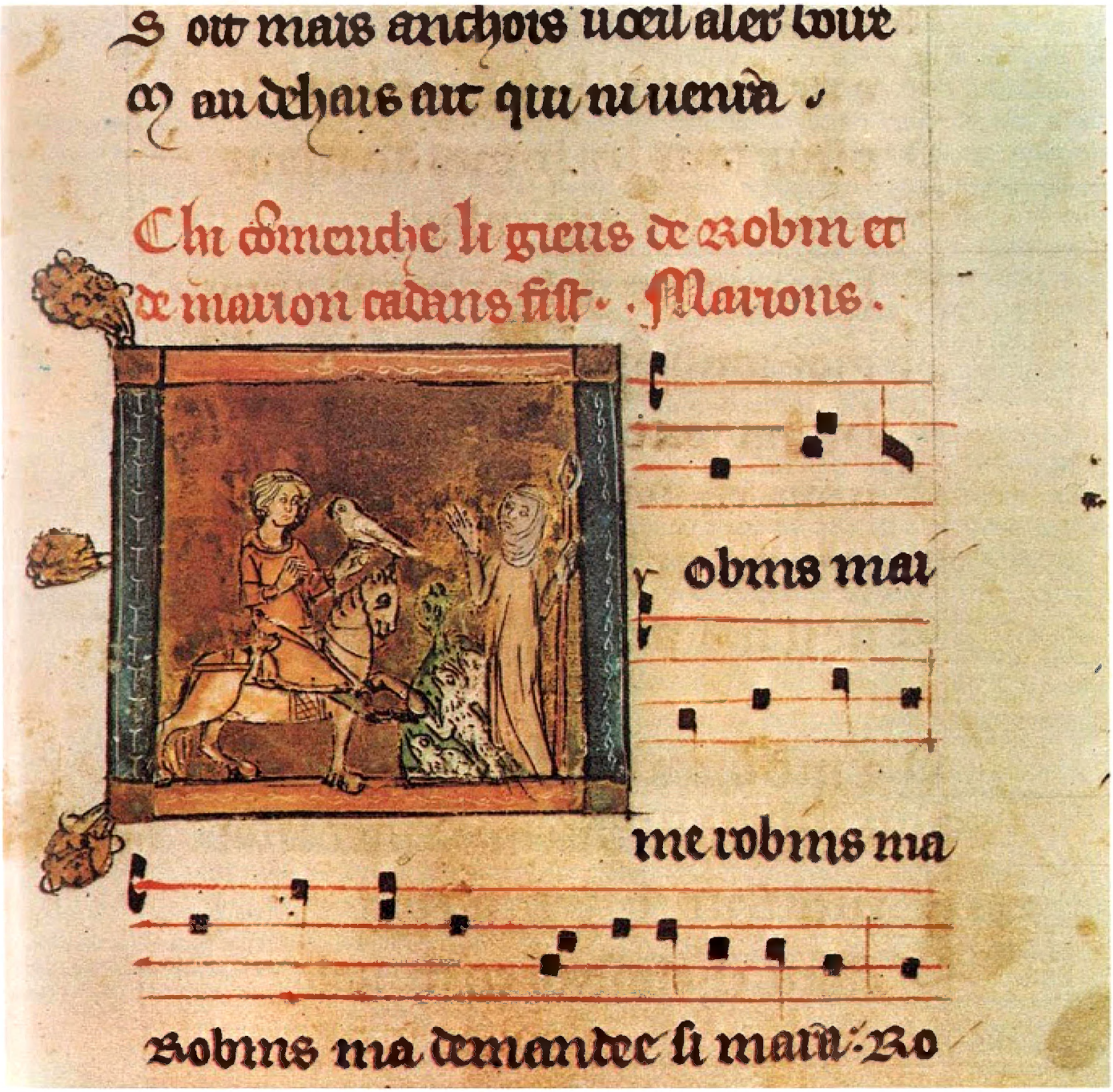
MARION. — Robin n'en use pas ainsi. En lui il y a beaucoup plus de joie. Dans notre village il fait grand bruit quand il joue de la cornemuse.

LE CHEVALIER. — Dites donc, douce et jeune bergère, aimeriez-vous un chevalier ?

4. Refrain dont on ignore le sens.

5. Étonné, interdit.

6. Le chaperon dont était coiffé le faucon.



Miniature extraite de « Chansons, jeux partis d'Adam de La Halle. Bibliothèque Nationale Paris. Ph. © Bibl. Nat. - Photo

Miniature illustrant le Jeu de Robin et Marion.

a. *Quels détails du texte ont retenu l'attention de l'artiste ?*
b. *Qu'indiquent les deux lignes en rouge au-dessus de la miniature ?*
c. *Trouvez le passage du texte correspondant aux lignes noires entre les portées musicales*
d. *Qu'observez-vous dans la notation musicale ?*

MARION. — Beau sire, retirez-vous. Je ne sais ce que sont
55 les chevaliers. Plus que tout homme au monde je n'aimerai que Robin. Il vient soir et matin vers moi chaque jour d'habitude et m'apporte de son fromage. J'en ai encore sur mon sein, ainsi qu'un gros morceau de pain qu'il m'apporta pour mon dîner.

LE CHEVALIER. — Dites-moi donc, douce bergère, voudriez-vous venir avec moi vous promener sur ce beau palefroi[7] le long de ce bosquet, en ce vallon ?

MARION. — A l'aide ! Seigneur, ôtez votre cheval : il a failli me blesser. Celui de Robin ne rue pas quand je vais derrière sa charrue.

LE CHEVALIER. — Bergère devenez mon amie et faites ce que je vous demande.

MARION. — Seigneur, éloignez-vous de moi. Il ne convient pas, pour vous, d'être ici. Votre cheval risque de me blesser. Comment vous appelle-t-on ?

LE CHEVALIER. — Aubert.

MARION. — *Vous perdez votre peine sire Aubert :*
Je n'en aimerai d'autre que Robert.

LE CHEVALIER. — Non, bergère ?

MARION. — Non, par ma foi.

LE CHEVALIER. — Croiriez-vous me blesser en rejetant ainsi ma prière ? Je suis chevalier et vous bergère.

MARION. — Voilà pourquoi jamais je ne vous aimerai.
Bergeronnette[8] suis, mais j'ai
Un ami beau, agréable et gai.

LE CHEVALIER. — Bergère, que Dieu vous en donne joie. Puisqu'il en est ainsi je suivrai mon chemin et désormais je ne vous adresserai plus la parole.
Traïri, deluriau, deluriau, delurièle,
Traïri, deluriau, deluriau, delurot.

Adam LE BOSSU, *Le jeu de Robin et Marion.*

7. Cheval de parade (voir : palefrenier).

8. Jeu de mots : le nom de l'oiseau est un diminutif de bergère.

Comprenez le texte

1. Distinguez les principaux moments de cette scène.
2. De quoi est fait le bonheur de Marion d'après la première partie du dialogue (l. 1-28) ? Cela a-t-il une importance pour la suite de la scène ?
3. Marion se méprend-elle sur la question du chevalier (l. 31). Sur quel ton lui répond-elle ?
4. Relevez les répliques où elle se moque de lui. Comment interprétez-vous les confidences de Marion à propos de la cane et du héron (l. 36-44) ?
5. Montrez que Marion réagit plus vivement à mesure que le chevalier se fait plus pressant.
6. A quel moment et sous l'influence de quel sentiment le chevalier change-t-il de ton ? Quelle est, alors, l'attitude de Marion ?

Rédigez et discutez

7. D'après ce texte, comment imaginez-vous le décor et l'atmosphère de cette scène ?
8. Marion raconte à Robin son aventure ; dites les réactions de celui-ci.
9. **Entretien.** Aimez-vous l'alternance de la partie chantée et de la partie parlée ? Quel caractère particulier cette alternance donne-t-elle à la scène ? Connaissez-vous des films où l'on retrouve ce procédé ? Développez votre réponse.

A l'occasion de ce texte...

10. **Vocabulaire.** Relevez et expliquez les mots qui situent cette scène au Moyen Age.
11. **Enquête et montage** (en équipe). Rassemblez des documents représentant la vie rustique au Moyen Age. Classez-les et rédigez des textes pour aider à mieux les observer.
12. **Mise en scène.** Étudiez les sentiments de chaque personnage au cours du dialogue et interprétez cette scène à plusieurs voix.

● **Interrogation indirecte.** En commençant chaque phrase par *Dites-moi* (comme l. 15-16), transformez en interrogations indirectes toutes les questions posées sous la forme directe.

Le curé et le mort

Même les événements les plus tristes, les plus tragiques, ont parfois des aspects insolites ou inattendus qui peuvent faire naître le rire. En voici un exemple emprunté à La Fontaine.

Un mort s'en allait tristement
S'emparer de[1] son dernier gîte ;
Un Curé s'en allait gaiement
Enterrer ce mort au plus vite.
Notre défunt était en carrosse porté,
Bien et dûment[2] empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le Pasteur était à côté,
Et récitait, à l'ordinaire[3],
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes[4] et des leçons[5],
Et des versets[6] et des répons[7] :
« Monsieur le Mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons ;
Il ne s'agit que du salaire. »
Messire[8] Jean Chouart couvait des yeux son mort
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor,
Et des regards semblait lui dire :
« Monsieur le Mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire[9],
Et tant en autres menus coûts[10]. »
Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette[11]
Du meilleur vin des environs ;
Certaine nièce assez propette[12]
Et sa chambrière[13] Pâquette
Devaient avoir des cotillons[14].
Sur cette agréable pensée,
Un heurt survient : adieu le char.
Voilà Messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée :
Le paroissien en plomb[15] entraîne son pasteur ;
Notre Curé suit son seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement[16] toute notre vie
Est le curé Chouart, qui sur son mort comptait,
Et la fable du *Pot au lait*.

LA FONTAINE, *Fables*, VII, 11.

1. Prendre possession de.
2. Comme il convient.
3. Comme on le fait habituellement.
4. Chants religieux.
5. Parties lues ou chantées à l'office.
6. Brève formule ou maxime de l'Écriture.
7. Parties dites par le chœur, en *réponse*.
8. Titre donné à un noble ou à une personne de qualité.
9. Les cierges se vendent au bénéfice du curé.
10. Dépenses.
11. Barrique.
12. Ou *proprette* : élégante.
13. Servante.
14. Jupons.
15. Le mort, celui qui est *dans* le plomb, dans le cercueil.
16. Pour parler de façon exacte.

Comprenez le texte

1. Résumez ce récit, en quelques mots ; quelles en sont les différentes étapes ? quel en est le ton ?
2. Quels contrastes relevez-vous dans les vers 1 à 4 ? Quel est l'effet produit ?
3. Que veut suggérer le poète dans les v. 10 à 14 ? par quels moyens ?
4. Expliquez «Messire Jean Chouart couvait des yeux son mort» (v. 18).
5. Les pensées du curé vous semblent-elles en harmonie avec la situation ? Justifiez votre réponse.
6. Faites le portrait moral du curé. Quel est le trait qui vous frappe le plus ?
7. Que signifient les vers 36 et 37 ?
8. Cette scène macabre vous fait-elle sourire ? Justifiez votre point de vue.

Rédigez et discutez

9. Le curé et le mort se retrouvent sur la route du paradis. Imaginez leur dialogue.
10. Vous écrivez pour un journal à sensation et racontez l'événement. Composez le titre et rédigez l'article.
11. **Discussion.** Pensez-vous que l'on puisse rire de tout ? Appuyez-vous sur des exemples empruntés à l'actualité, notamment aux auteurs de monologues comiques.

A propos de ce texte...

12. **Comparaison.** Ressemblances et différences entre cette fable et *La Laitière et le pot au lait*. Quelle fable préférez-vous ?
13. **Versification.** *a)* Quels sont les vers utilisés dans cette fable ? Lequel l'est le plus souvent ? Quel est l'effet produit ?
b) Comptez les syllabes de *nièce* (v. 26) et de *chambrière* (v. 27). Qu'observez-vous, et pourquoi ?
c) Étudiez la disposition des rimes. Que remarquez-vous ?
14. **Vocabulaire.** Quels sont les adjectifs et les noms correspondant aux adverbes *tristement* (v. 1) et *gaiement* (v. 3) ? Expliquez l'orthographe de *dûment* (v. 6). Trouvez cinq autres exemples de ce type et utilisez chacun d'eux dans une phrase.
15. **Interprétation expressive.** Apprenez la fable par cœur et, après avoir réparti les rôles, donnez-en une lecture à plusieurs voix.

● **Connaissez-vous cette nuance ?** Précisez les nuances séparant les deux emplois de **notre** aux v. 34 et 36, et de **son** aux v. 33 et 37 ; faites-les apparaître dans des phrases de votre invention.

Toine

Normand d'origine, Guy de Maupassant (1850-1893) fait vivre dans ses contes tout l'univers de sa province avec ses personnages, leurs intrigues, leur langage. Ainsi Toine, ce bon vivant qui tenait un café mais qu'une attaque a laissé paralysé. Malgré ce coup du sort qui le contraint à rester allongé, il continue à faire régner la bonne humeur, à jouer aux dominos avec ses amis. D'où les colères de sa femme, appelée la vieille, *qui s'indigne de l'inactivité de «ce gros suiffeux».*

Prosper Horslaville excitait la vieille, s'amusait de ses colères.

La voyant un jour plus exaspérée que de coutume, il lui dit : «Hé ! la mé[1], savez-vous c'que j'f'rais, mé[2], si j'étais de vous ?»

Elle attendit qu'il s'expliquât, fixant sur lui son œil de chouette.

Il reprit : «Il est chaud comme un four, vot'homme, qui sort point de d'son lit. Eh ben, mé, j'li f'rais couver des œufs.»

Elle demeura stupéfaite, pensant qu'on se moquait d'elle, considérant la figure mince et rusée du paysan qui continua :

1. La mère.
2. Moi.

«J'y en mettrais cinq sous un bras, cinq sous l'autre, l'même jour que je donnerais la couvée à une poule. Ça naîtrait d'même. Quand ils seraient éclos j'porterais à vot' poule les poussins de vot'homme pour qu'a[3] les élève. Ça vous en f'rait d'la volaille, la mé!»

La vieille interdite demanda : «Ça se peut-il?»

L'homme reprit : «Si ça s'peut? Pourqué que ça n'se pourrait point? Pisqu'on fait ben couver d's œufs dans une boîte chaude, on peut ben en mett' couver dans un lit.»

Elle fut frappée par ce raisonnement et s'en alla, songeuse et calmée.

Huit jours plus tard elle entra dans la chambre de Toine avec son tablier plein d'œufs. Et elle dit : «J'viens d'mett' la jaune au nid avec dix œufs. En v'la dix pour té. Tâche de n'point les casser.»

Toine éperdu, demanda : «Qué que tu veux?»

Elle répondit : «J'veux qu'tu les couves, propre à rien.»

Il rit d'abord; puis, comme elle insistait, il se fâcha, il résista, il refusa résolument de laisser mettre sous ses gros bras cette graine de volaille que sa chaleur ferait éclore.

Mais la vieille, furieuse, déclara :

«Tu n'auras point d'fricot[4] tant que tu n'les prendras point. J'verrons ben c'qu'arrivera.» [...].

Toine fut vaincu. Il dut couver, il dut renoncer aux parties de dominos, renoncer à tout mouvement, car la vieille le privait de nourriture avec férocité chaque fois qu'il cassait un œuf.

Il demeurait sur le dos, l'œil au plafond, immobile, les bras soulevés comme des ailes, échauffant contre lui les germes de volailles enfermés dans les coques blanches.

Il ne parlait plus qu'à voix basse comme s'il eût craint le bruit autant que le mouvement, et il s'inquiétait de la couveuse jaune qui accomplissait dans le poulailler la même besogne que lui.

Il demandait à sa femme :

«La jaune a-t-elle mangé anuit[5]?»

Et la vieille allait de ses poules à son homme et de son homme à ses poules, obsédée, possédée par la préoccupation des petits poulets qui mûrissaient dans le lit et dans le nid.

Les gens du pays qui savaient l'histoire s'en venaient, curieux et sérieux, prendre des nouvelles de Toine. Ils entraient à pas légers comme on entre chez les malades et demandaient avec intérêt : «Eh bien! ça va-t-il?»

Toine répondait : «Pour aller, ça va, mais j'ai maujeure[6] tant que ça m'échauffe. J'ai des fremis[7] qui me galopent sur la peau.»

Or, un matin, sa femme entra très émue et déclara :

«La jaune en a sept. Y avait trois œufs de mauvais.»

3. Elle.

4. Nourriture.

5. Cette nuit.

6. Expression patoise dont le sens est inconnu.

7. Fourmis.

Toine sentit battre son cœur. — Combien en aurait-il, lui ?

Il demanda : «Ce sera tantôt ?» avec une angoisse de femme qui va devenir mère.

La vieille répondit d'un air furieux, torturée par la crainte d'un insuccès : « Faut croire ! »

Ils attendirent. Les amis prévenus que les temps étaient proches arrivèrent bientôt, inquiets eux-mêmes.

On en jasait dans les maisons. On allait s'informer aux portes voisines.

Vers trois heures, Toine s'assoupit. Il dormait maintenant la moitié des jours. Il fut réveillé soudain par un chatouillement inusité sous le bras droit. Il y porta aussitôt la main gauche et saisit une bête couverte de duvet jaune, qui remuait dans ses doigts.

Son émotion fut telle, qu'il se mit à pousser des cris, et il lâcha le poussin qui courut sur sa poitrine. Le café était plein de monde. Les buveurs se précipitèrent, envahirent la chambre, firent cercle comme autour d'un saltimbanque, et la vieille étant arrivée cueillit avec précaution la bestiole blottie sous la barbe de son mari.

Personne ne parlait plus. C'était par un jour chaud d'avril. On entendait par la fenêtre ouverte glousser la poule jaune appelant ses nouveau-nés.

Toine, qui suait d'émotion, d'angoisse, d'inquiétude, murmura : «J'en ai encore un sous le bras gauche, à c't'heure.»

Sa femme plongea dans le lit sa grande main maigre, et ramena un second poussin, avec des mouvements soigneux de sage-femme.

Les voisins voulurent le voir. On se le repassa en le considérant attentivement comme s'il eût été un phénomène.

Pendant vingt minutes, il n'en naquit pas, puis quatre sortirent en même temps de leurs coquilles.

Ce fut une grande rumeur parmi les assistants. Et Toine sourit, content de son succès, commençant à s'enorgueillir de cette paternité singulière. On n'en avait pas souvent vu comme lui, tout de même ! C'était un drôle d'homme, vraiment !

Il déclara : «Ça fait six. Nom de nom, qué baptême ! »

Et un grand rire s'éleva dans le public. D'autres personnes emplissaient le café. D'autres encore attendaient devant la porte. On se demandait :

«Combien qu'i en a ? — Y en a six.»

La mère Toine portait à la poule cette famille nouvelle, et la poule gloussait éperdument, hérissait ses plumes, ouvrait les ailes toutes grandes pour abriter la troupe grossissante de ses petits.

«En v'là encore un ! » cria Toine.

Il s'était trompé, il y en avait trois ! Ce fut un triomphe ! Le dernier creva son enveloppe à sept heures du soir. Tous les œufs étaient bons ! Et Toine affolé de joie, délivré, glorieux, baisa sur le dos le frêle animal, faillit l'étouffer avec ses lèvres. Il voulut le garder dans son lit, celui-là, jusqu'au lendemain, saisi par une tendresse de mère pour cet être si petiot qu'il avait donné à la vie ; mais la vieille l'emporta comme les autres sans écouter les supplications de son homme.

Les assistants, ravis, s'en allèrent en devisant de l'événement, et Horslaville resté le dernier, demanda :

«Dis donc, pé Toine, tu m'invites à fricasser l'premier, pas vrai ?»

A cette idée de fricassée, le visage de Toine s'illumina, et le gros homme répondit :

«Pour sûr que je t'invite, mon gendre[8].»

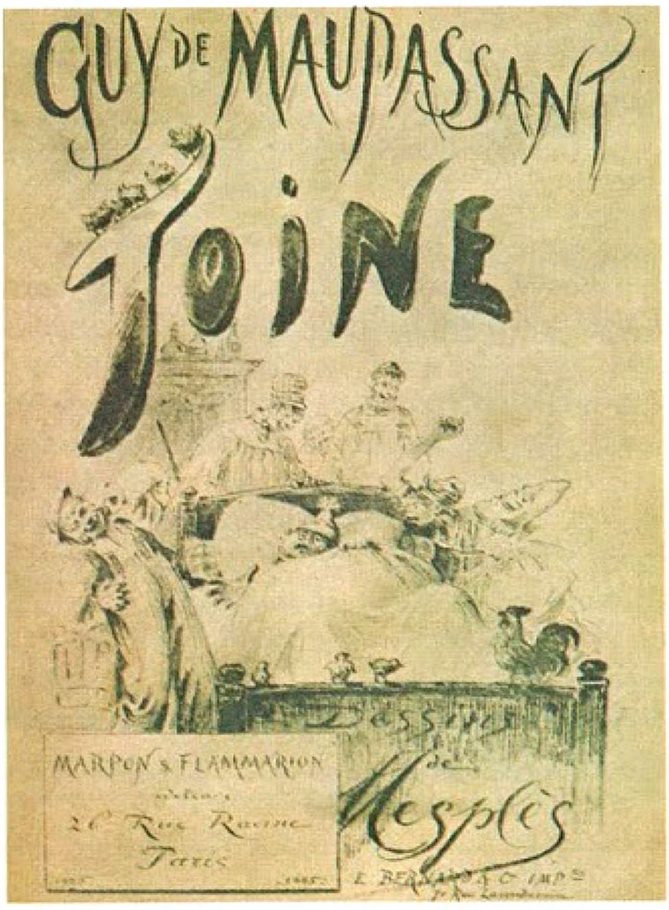
8. Mot dont se sert constamment Toine pour s'adresser à ses amis.

Guy de MAUPASSANT, *Contes*, «Toine».

Comprenez le texte

1. Etudiez les diverses réactions de Toine.
2. Comment est mis en valeur le moment de l'éclosion du premier poulet ?
3. Relevez les mots et expressions qui assimilent Toine à une jeune mère.
4. Faites le portrait moral de la vieille.
5. Etudiez le comportement des gens du pays et leurs sentiments à l'égard de Toine.
6. Qu'apporte au récit l'utilisation d'un langage imitant le parler des paysans normands.

Couverture illustrée (éd. de 1885).
a. Etudiez la fantaisie du dessinateur.
b. Comparez cette couverture à celles des collections de poche actuelles.



Bibliothèque Nationale, Paris. Ph. © Bibl. Nat. - Photob

Rédigez et discutez

7. Vous êtes chroniqueur dans un journal. Vous rapportez l'événement.
8. Toine répond au journaliste d'une station de radio venu l'interviewer.
9. L'émotion a remis Toine sur pied : imaginez la suite de l'histoire et notamment son attitude à l'égard de sa femme.

A l'occasion de ce texte...

10. Récrivez en français correct, dans le registre courant, les phrases imitant le parler des paysans normands. Notez les différences de morphologie, de vocabulaire, de syntaxe.
11. **Vocabulaire.** Relevez, expliquez et classez par ordre d'intensité croissante les noms et les adjectifs du texte exprimant diverses sortes d'émotions. Employez dans des phrases de votre composition ceux que vous ignoriez.
12. **Grammaire.** *«Son émotion fut telle qu'il se mit à pousser des cris»* (l. 76). Quelle est la fonction de la subordonnée ? Trouvez d'autres tournures permettant d'exprimer le même rapport de circonstance.
13. Préparer une lecture animée, à plusieurs voix, de cet extrait. Ne pas oublier les personnages silencieux, qui néanmoins jouent un rôle important.

Bon conseil aux amants

Grand poète lyrique et épique, Victor Hugo ne dédaigne pas pour autant le calembour et le badinage, comme le montrent ces vers, extraits d'un recueil publié après sa mort. Après avoir donné quelques exemples des maladresses à éviter dès qu'on aime une belle, *il nous donne cette leçon sur le thème « croquer le marmot ».*

Un brave ogre des bois, natif de Moscovie,
Était fort amoureux d'une belle, et l'envie
Qu'il avait d'épouser cette dame s'accrut
Au point de rendre fou ce pauvre cœur tout brut ;
L'ogre, un beau jour d'hiver, peigne sa peau velue,
Se présente au palais de la fée, et salue,
Et s'annonce à l'huissier comme prince Ogrousky.
La fée avait un fils, on ne sait pas de qui.
Elle était, ce jour-là, sortie, et quant au mioche,
Bel enfant blond, nourri de crème et de brioche,
Don fait par quelque Ulysse à cette Calypso,
Il était sous la porte et jouait au cerceau.
On laissa l'ogre et lui tout seuls dans l'antichambre.
Comment passer le temps quand il neige, en décembre,
Et quand on n'a personne avec qui dire un mot ?
L'ogre se mit alors à croquer le marmot[1].
C'est très simple. Pourtant c'est aller un peu vite,
Même lorsqu'on est ogre et qu'on est moscovite,
Que de gober ainsi les mioches du prochain.
Le bâillement d'un ogre est frère de la faim.
Quand la dame rentra, plus d'enfant ; on s'informe.
La fée avise l'ogre avec sa bouche énorme :
As-tu vu, cria-t-elle, un bel enfant que j'ai ?
Le bon ogre naïf lui dit : Je l'ai mangé.

Or c'était maladroit. Vous qui cherchez à plaire,
Ne mangez pas l'enfant dont vous aimez la mère.

Victor HUGO, *Toute la lyre*, VII, XI.

1. *Croquer le marmot*, c'est attendre longtemps avec ennui. Selon Furetière (1619-1688), auteur d'un *Dictionnaire universel*, les peintres que l'on faisait attendre trompaient le temps en faisant sur les murs des croquis de marmots (singes ou petits garçons). Pour d'autres, cette expression rappellerait un usage féodal : venant rendre hommage à son suzerain, le vassal, en son absence baisait le heurtoir de la porte, qui représentait un *marmot* (figure grotesque) et semblait ainsi vouloir le *croquer*. D'autres enfin y voient une altération de « *craquer le marmot* » (heurtoir) à force de le heurter.

Comprenez le texte

1. Pourquoi Hugo a-t-il choisi comme personnages une *fée* (vers 6) et un *ogre... de Moscovie* (vers 1) ?
2. Relevez les détails amusants dans les vers 5-7.
3. Précisez l'allusion du vers 11.
4. Comment Hugo joue-t-il sur les mots au vers 16 ?
5. Que pensez-vous de l'expression « C'est très simple » (v. 17) ? Quel effet produit-elle ? Trouvez-en une autre, dans le texte, dont vous puissiez la rapprocher, et expliquez pourquoi.
6. Le vers 20 à l'allure d'un proverbe. Expliquez-le.
7. Qu'y a-t-il d'amusant dans la réponse de l'ogre (v. 24) ?
8. Que pensez-vous de la conclusion (vers 25-26) ? Quelle idée sérieuse peut se dissimuler sous son apparence badine ?
9. Il s'agit d'une scène horrible : sommes-nous émus ? Développez votre réponse.

Musée du Louvre, Paris, Cabinet des Dessins. Ph. Hubert Josse © Photos

Tête d'ogre, dessin de J.-F. Millet, 1857. Etudiez comment l'ensemble du dessin renforce l'expression des yeux et de la bouche.

Rédigez et discutez

10. Imaginez la suite de l'anecdote.
11. A votre tour, à partir d'une expression toute faite, composez un texte qui se termine par un conseil humoristique.

A l'occasion de ce texte...

12. Qu'est-ce qu'un *calembour* ? Citez-en quelques exemples caractéristiques.
13. Cherchez des adjectifs d'un sens voisin de *drôle* qui pourraient s'appliquer à l'ensemble (ou à certains détails) de ce poème. Indiquez la valeur de chacun d'eux et utilisez-les.
14. **Versification.** Que pensez-vous du recours à l'*alexandrin* pour conter cette histoire ? Répond-il à une intention particulière ?

Les misères d'un fantôme

Dans Le spectre de Canterville, *l'écrivain anglais Oscar Wilde (1854-1900) évoque avec humour la destinée douloureuse d'un spectre. Monsieur Otis a racheté à lord Canterville un château hanté par un spectre redoutable. Mais loin d'être effrayés par ses premières apparitions, les membres de la famille Otis lui manifestent un irrespect intolérable : on lui offre du lubrifiant pour ses chaînes, on le bombarde à coup d'oreillers, on lui propose un remède pour aider sa digestion ! Le spectre décide alors de se venger.*

Voici quel était son plan de campagne. Il devait se rendre sans bruit dans la chambre de Washington Otis[1], lui adresser, du pied du lit, un baragouin inintelligible, et s'enfoncer par trois fois le poignard dans la gorge aux sons d'une musique lente. Il en voulait tout particulièrement à Washington, car il savait fort bien que c'était lui qui avait l'habitude d'effacer la célèbre tache de sang des Canterville, au moyen de l'Extra-Détersif Pinkerton[2]. Ayant ainsi amené le jouvenceau téméraire et imprudent à un état de terreur abjecte, il devait alors se rendre dans la chambre occupée par le Ministre des États-Unis[3] et sa femme, et là, poser une main moite sur le front de Mrs. Otis, cependant qu'il susurrerait avec un sifflement, à l'oreille de son mari, les secrets effroyables du charnier. En ce qui concerne la petite Virginia[4], il ne s'était pas entièrement décidé. Elle ne l'avait jamais insulté d'aucune

1. Fils aîné de M. Otis.

2. Produit vanté par Washington pour son efficacité contre les taches de sang.

3. Monsieur Otis (*Mrs. Otis* : sa femme).

4. Fille de M. Otis.

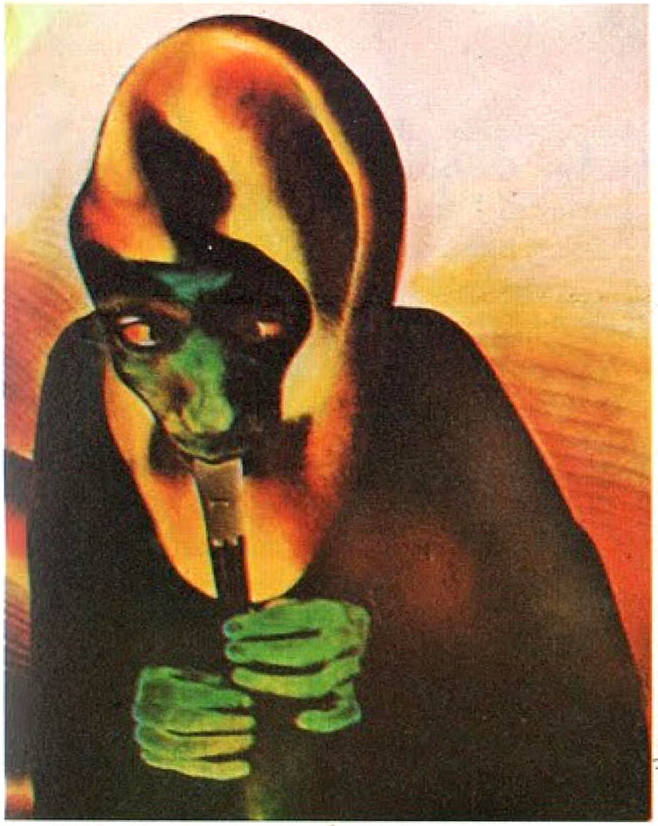
façon, et elle était jolie et douce. Quelques gémissements sourds issus de l'armoire, pensait-il, seraient largement suffisants, et si cela ne réussissait pas à la réveiller, il pourrait tirailler la courtepointe avec des gestes saccadés de doigts paralytiques. Quant aux jumeaux[5], il était absolument décidé à leur donner une leçon. La première chose à faire, c'était bien entendu, de s'asseoir sur leur poitrine, de façon à produire la sensation étouffante de cauchemar. Puis, comme leurs lits étaient tout près l'un de l'autre, il y avait lieu de se tenir debout entre les deux, sous la forme d'un cadavre verdi et froid comme la glace, jusqu'à ce qu'ils fussent paralysés de peur, et enfin de rejeter le linceul et de ramper par la pièce, avec des ossements tout blanchis et un seul œil qu'il ferait rouler dans son orbite, — tenant ainsi le rôle de «Mamert le Muet, ou le Squelette du Suicidé», personnage sous le couvert duquel il avait en plus d'une circonstance produit un effet sensationnel, et qu'il considérait comme valant largement son rôle célèbre de «Martin le Maniaque, ou le Mystère Masqué».

5. Fils de M. Otis.

A dix heures et demie, il entendit la famille qui allait se coucher. Pendant quelque temps il fut dérangé par des éclats de rire déchaînés de la part des jumeaux, qui, avec la gaieté insouciante d'écoliers, s'amusaient manifestement avant de se retirer pour la nuit; mais à onze heures et quart, tout était silencieux, et, aux douze coups de minuit, il se mit en route. La chouette battait des ailes contre les vitres, le corbeau croassait du haut du vieil if, et le vent errait en gémissant autour de la maison comme une âme en peine; mais la famille Otis dormait, sans se douter du destin qui l'attendait, et, dominant de haut la pluie et le vent, il entendait le ronflement régulier du Ministre des États-Unis. Il sortit à pas de loup de derrière le lambris[6], avec un sourire méchant aux coins de sa bouche cruelle et ridée, et la lune se voila la face sous un nuage tandis qu'il se glissait devant la grande fenêtre en encorbellement[7], où ses propres armes, et celles de son épouse assassinée, étaient blasonnées[8] en azur et or. Il poursuivit son chemin sans bruit, pareil à une ombre mauvaise, et l'obscurité elle-même semblait l'avoir en horreur tandis qu'il s'avançait. A un moment, il crut entendre quelque chose qui l'appelait, et il s'arrêta; mais ce n'était que l'aboiement d'un chien de la Ferme Rouge, et il continua à marcher, en marmottant d'étranges jurons du XVIe siècle, et brandissant à tout instant le poignard rouillé dans l'air de minuit. Enfin il atteignit l'angle du couloir qui menait à la chambre de l'infortuné Washington. Un instant, il s'y arrêta, cependant que le vent faisait voler ses longues boucles grises autour de sa tête, et tordait en plis grotesques et fantastiques l'horreur sans nom du linceul du mort. Puis l'horloge sonna le quart,

6. Revêtement du mur.

7. En saillie par rapport au mur.
8. Représentées selon les règles du blason.



Ph. © Sohiez - Vloo

Ph. © Place - Sunset

a. Etudiez l'utilisation de la couleur et de l'éclairage au service du fantastique.
b. Est-ce ainsi que vous représenteriez un fantôme (B.D., Cinéma) ?

---

et il se dit que l'heure était venue. Il eut un rire intérieur, et tourna le coin du couloir ; mais à peine l'eut-il fait, qu'il recula avec un gémissement pitoyable de terreur, et cacha son visage blême dans ses longues mains osseuses. Juste en face de lui se dressait un spectre horrible, immobile ainsi qu'une image taillée, et monstrueuse comme le rêve d'un dément ! Sa tête était chauve et brunie, son visage, rond, gras, et blanc ; et un rire hideux semblait lui avoir tordu les traits en un grimacement éternel. Des yeux, s'échappaient à flots des rais[9] de lumière écarlate, la bouche était un large puits de feu, et un vêtement hideux, pareil au sien, enveloppait de ses neiges silencieuses la forme titanesque. Sur sa poitrine était un placard[10] portant une inscription étrange en caractères antiques, et cela ressemblait à une banderole de honte, à une légende retraçant des péchés farouches, à quelque épouvantable calendrier de crime ; et, dans sa main droite, l'apparition brandissait un glaive d'acier brillant.

N'ayant encore jamais vu de spectre, il fut naturellement fort épouvanté, et, après un second coup d'œil lancé en hâte sur l'effarant fantôme, il s'enfuit et regagna sa chambre, se prenant les jambes dans son long linceul pendant qu'il dévalait le long du couloir, et laissant tomber, en fin de compte, le poignard rouillé dans les bottes du Ministre, où il fut retrouvé le lendemain matin par le maître d'hôtel. Une fois rendu à la retraite de son propre cabinet, il se jeta sur un

9. Rayons.

10. Affiche.

petit grabat, et enfouit son visage sous les couvertures. Au bout de quelque temps, toutefois, le vieux courage des Canterville reprit ses droits, et il résolut d'aller parler à l'autre spectre dès qu'il ferait jour. Aussi, dès que l'aube eut commencé à tacher d'argent les collines, retourna-t-il vers l'endroit où il avait d'abord aperçu le fantôme menaçant, ayant le sentiment qu'après tout deux spectres valaient mieux qu'un seul, et que, grâce à l'aide de son nouvel ami, il pourrait en toute sécurité se colleter avec les jumeaux. En y arrivant, cependant, un spectacle terrible s'offrit à sa vue. Il était manifestement arrivé un malheur au spectre, car la lumière s'était totalement évanouie de ses yeux creux, le glaive luisant était tombé de sa main, et il s'appuyait au mur dans une attitude tendue et incommode. Il s'élança en avant et le saisit dans ses bras, lorsque, à son horreur, la tête se détacha et roula à terre, le corps prit une position couchée, et il se trouva étreindre un rideau de lit en basin[11] blanc, tandis qu'un balai, un couperet de cuisine, et un navet creux étaient étendus à ses pieds !

11. Etoffe brochée à bandes longitudinales.

Oscar WILDE, *Contes et nouvelles,* trad. Jules CASTIER, Stock éd.

Comprenez le texte

1. Résumez le texte en vous attachant à souligner les rebondissements inattendus de la situation.
2. Indiquez les différents moments du récit et donnez-leur un titre.
3. Dans les lignes 1 à 34, relevez des détails propres à faire naître l'effroi. Est-ce l'effet qu'ils produisent ? Pourquoi ? Développez votre réponse.
4. Dans les lignes 35 à 63, relevez les notations qui devraient créer une atmosphère angoissante. Quel effet produisent-elles et pourquoi ? Développez votre réponse.
5. Dans les lignes 64 à 80, qu'y a-t-il d'original dans la situation ? Comment O. Wilde met-il en valeur le second spectre ? Pourquoi est-il désigné sous le terme d'*apparition* (l. 80), selon vous ?
6. Relevez les détails comiques dans les lignes 81 à 89. Quelles sont les sources de l'effet comique ?
7. La conclusion est-elle tout à fait inattendue pour nous ? Comment l'auteur lui donne-t-il un intérêt nouveau ? Quel rôle jouent les détails donnés dans la dernière phrase ?
8. En relisant le récit, dégagez les principaux traits du caractère prêté par l'auteur au spectre des Canterville.

Rédigez et discutez

9. Vous êtes un des deux jumeaux ; vous avez assisté à la scène. Racontez.
10. Le fantôme se venge. Imaginez et racontez.
11. **Entretien.** Aimez-vous (dans les livres, au cinéma) les histoires de fantômes, de vampires, d'envahisseurs, etc. ? Chacun justifiera sa réponse à l'aide d'exemples précis et les opinions opposées devront s'exprimer librement. L'entretien pourra donner lieu à un compte rendu confié à des observateurs.

A l'occasion de ce texte...

12. **Vocabulaire.** Cherchez des synonymes ou quasi-synonymes de *peur* et précisez la valeur de chacun d'eux à l'aide de phrases composées à cet effet.
13. **Grammaire.** Récrivez les lignes 90 à 107 en commençant par : « ...le vieux courage des Canterville *reprend (présent)* ses droits et il *résout (id.)*. Précisez les temps que vous avez utilisés ; comparez avec le texte proposé et commentez certains changements.

● **Enquête : l'origine des adjectifs.** *a)* Relevez et classez les adjectifs du texte selon les *suffixes* à l'aide desquels ils sont formés, et précisez le sens de chacun d'eux. Citez d'autres adjectifs formés avec les mêmes suffixes.
b) Relevez les adjectifs tirés de *participes* (présents ou passés).

L'art d'acheter des bottines

J.-K. Jerome (1859-1927) est un des plus célèbres humoristes anglais. Dans cet extrait, le narrateur et son ami Georges décident d'expérimenter les ressources d'un manuel de conversation à l'usage des étrangers. Les voici arrivés devant un magasin de chaussures.

Nous fîmes arrêter près du théâtre Astley[1], devant un petit magasin de chaussures qui nous parut réunir les qualités que nous désirions : c'était une de ces boutiques bondées de marchandises, qui dès l'instant où leurs volets sont enlevés le matin, laissent dégorger leurs trésors tout autour d'elles ; des piles de boîtes encombraient le trottoir jusqu'au ruisseau en face, il y avait des festons de bottines appendus à la porte et aux fenêtres, le store rappelait certaines de ces vignes malades par les grappes de bottines noires et jaunes qui y étaient suspendues. A l'intérieur, la maison n'était qu'un fourré de bottines.

1. Théâtre de Londres.

Quand nous entrâmes, le marchand, un ciseau et un marteau à la main, était occupé à ouvrir une caisse nouvellement arrivée, véritable cratère d'où s'échappaient des torrents de marchandises.

Georges souleva son chapeau et dit : «Bonjour.»

L'homme ne se retourna même pas. De prime abord et vu de dos, il me produisit l'effet d'un personnage désagréable. Il grommela quelque chose qui pouvait ressembler à un «bonjour» et continua son travail.

Georges reprit d'une voix douce : «Mon ami, M. X... m'a recommandé votre magasin.»

C'eût été bien le moins que l'homme répondit : «M. X... est un très digne gentleman, ce sera pour moi un immense plaisir de servir un de ses amis.»

Savez-vous ce qu'il dit à la place ?... «Connais pas... n'ai jamais entendu parler de lui.»

C'était déconcertant : le livre donnait au moins trois ou quatre méthodes pour acheter des bottines. Georges avait soigneusement choisi celle qui avait pour en-tête «M. X...» comme étant la plus courtoise... Elle conseillait de parler un bon moment avec le marchand de l'ami commun : M. X..., puis, quand l'amitié et la bonne entente paraissaient suffisamment établies sur ce terrain neutre, il n'y avait plus qu'à faire glisser avec grâce et facilité la conversation vers le but immédiat de la visite : nommément les bottines dont vous désiriez vous rendre acquéreur. Article solide et bon marché.

Mais cet être grossier et matériel se souciait apparemment fort peu de fleurs de rhétorique destinées à poétiser la vente au détail. Avec un homme pareil, il était évident que la ques-

Ph. © Idenek - Vloo

a. En quoi cet étalage rend-il sensible la fantaisie de J.-K. Jerome ?
b. Ce cliché serait-il utilisable pour une affiche publicitaire, et pourquoi ?

---

tion pratique seule importait... on pouvait l'aborder sans préambule.

Georges, abandonnant «M. X...», retourna à la page précédente et y prit une phrase au hasard. Il faut avouer que ce choix n'était pas heureux : c'était un discours parfaitement inutile aux yeux de n'importe quel cordonnier. Dans les circonstances présentes, menacés et étouffés que nous étions de tous côtés par des chaussures de tout genre et de toute couleur, cette phrase atteignait le degré de l'imbécillité la plus absolue, la plus exaspérante. En voici la teneur :

«On m'a dit que vous aviez des bottines à vendre.»

Pour la première fois l'homme déposa par terre son marteau, son ciseau et nous regarda. Puis lentement, d'une voix bourrue, il dit :

«Pourquoi aurais-je des chaussures plein ma maison ? Pour en respirer le parfum ?»

C'était un de ces hommes qui commencent calmement, puis s'échauffent et se mettent en colère, les injustices dont ils sont victimes les travaillant apparemment comme du levain :

«Pour qui me prenez-vous donc ? continua-t-il. Pour un collectionneur de chaussures ? Pourquoi tiendrais-je ce magasin ? Pour ma santé ? Par hygiène ? Croyez-vous donc que j'aime ces chaussures, que je ne puis en sacrifier une seule paire ? Est-ce pour les admirer que je les pends autour de moi ? N'y en a-t-il pas assez ? Où vous croyez-vous ? Dans une *exposition internationale de chaussures ?* Vous imaginez-vous que ces bottines forment une collection historique ? Où avez-vous donc entendu parler d'un homme qui tiendrait un magasin de chaussures et qui n'en vendrait pas ? Est-ce que vous pensez que j'en fais une décoration pour que mon magasin paraisse plus joli ? Pour qui me prenez-vous ? Pour le roi des idiots ?»

J'avais toujours bien soutenu que ces livres de conversation

ne peuvent réellement servir de rien. Ce que nous demandions, c'était simplement une phrase correspondant à l'idiotisme allemand bien connu : «*Behalten Sie Ihr Haar auf*[2]».

J'eusse feuilleté le livre du commencement à la fin sans rien trouver d'équivalent... Toutefois, je veux rendre à Georges la justice de reconnaître qu'il choisit la meilleure phrase qu'il put découvrir. Il dit :

«Je reviendrai peut-être quand vous aurez *encore* d'autres chaussures à me montrer... Jusque-là, adieu !»

Là-dessus, nous regagnâmes notre cab[3], laissant l'homme debout sous la voûte de chaussures qui l'encadraient de toutes parts et nous anathématisant[4]... Que disait-il ?... Je ne voulus pas l'approfondir, mais les passants semblaient prendre grand intérêt à son discours.

Jerome K. JEROME, *Three men in the Bummel*,
traduit de l'anglais par Michel EPUY
pour l'*Anthologie des humoristes anglais et américains*, Delagrave éd.

2. *Gardez vos cheveux sur la tête* (formule humoristique qui semble être de pure invention).

3. Sorte de cabriolet à deux roues dont le cocher se tient derrière le siège des passagers.
4. Nous jetant des malédictions.

Comprenez le texte

1. Résumez l'anecdote en distinguant les divers moments de la scène. Sur quel ton nous est-elle contée ?
2. Que veut souligner l'auteur dans les l. 1-15 ? Relevez les expressions les plus remarquables à cet égard. Montrez avec précision l'utilité de cette description pour la suite du récit.
3. Dans le premier contact avec le marchand et les commentaires du narrateur (l. 16-51), relevez et classez les traits qui vous semblent drôles.
4. Dans les l. 52-73, quelle réponse vous paraît la plus sensée ? Parmi les hypothèses envisagées, quelles sont celles qui vous amusent le plus ?
5. Que pensez-vous de la dernière phrase de Georges ? Comment s'y prend le narrateur pour lui donner toute sa saveur ? A quel effet aboutit-elle ?
6. D'après les commentaires du narrateur et vos propres observations, définissez le caractère du marchand et celui de ses deux clients.
7. Avez-vous trouvé de l'agrément à ce récit ? Quelle que soit votre réponse, donnez-en les raisons.

Rédigez et discutez

8. Les badauds se partagent en deux camps : les uns prennent fait et cause pour le marchand, les autres pour les clients. Racontez.
9. Le marchand garde son sang-froid et joue un bon tour aux deux garçons. Racontez.
10. A l'aide d'un manuel de conversation à l'usage des étrangers, imaginez à votre tour d'autres scènes humoristiques.
11. **Discussion.** Cette anecdote prouve-t-elle que les manuels de conversation «ne peuvent servir de rien ?» Quel service peut-on en attendre ? A quelles conditions ? Chacun justifiera son point de vue à l'aide d'exemples précis.

A l'occasion de ce texte...

12. **Vocabulaire.** *a)* Cherchez des mots désignant diverses sortes de *chaussures* et faites-les entrer avec à propos dans des phrases soulignant leurs caractéristiques ou leur usage.
b) Dans une *grille sémique* à double entrée faisant apparaître les traits communs et les traits distincts, répartissez les mots désignant diverses sortes de chaussures.
c) Réalisez un *montage* d'illustrations (ou une affiche publicitaire) représentant divers types de chaussures, en les accompagnant de légendes explicatives.
13. **Grammaire.** Récrivez, en utilisant une autre construction, la phrase : «menacés et étouffés que nous étions... absolue» (l. 47-50).
14. **Débat.** Farce et irrespect vont-ils toujours et obligatoirement ensemble ? Croyez-vous que faire des farces soit utile à la société ou au groupe ? Dans le compte rendu, chacun exposera objectivement, *en les classant*, les arguments en présence, puis donnera son point de vue personnel.

● **Jeu dramatique.** Préparez une interprétation dramatique de la scène en prévoyant, notamment d'après les commentaires du narrateur, les intonations, les attitudes, les gestes qui accompagnent le dialogue. Puis, par groupes de trois, répartissez les rôles et jouez la scène.

Les mystères du métro

«Rêves et réalités, farce, angoisse, j'ai écrit ce petit roman pour l'enfant que j'étais et qui me demande des histoires. Elles ne sont pas toujours de son âge ni du mien...» écrit Jules Supervielle (1884-1960) en exergue de L'Homme de la Pampa. *Il y met en scène un riche propriétaire d'Amérique du Sud, Juan Fernandez y Guanamiru, qui a décidé d'organiser à Paris une éruption volcanique à l'aide d'un volcan merveilleux, Futu, qu'il transporte dans une valise. Avant l'événement, il découvre Paris en compagnie d'une femme appelée Line du Petit Jour.*

Comme Guanamiru avouait doucement ne pas connaître encore le chemin de fer souterrain, Line proposa de le lui révéler. Justement ils se trouvaient près de la station Hôtel-de-Ville où ils descendirent. Guanamiru en fut quitte pour dire à son chauffeur de les suivre.

Les voici l'un près de l'autre dans le wagon.

— Approchez-vous de la vitre. Appliquez dessus votre front. C'est cela même. Eh bien ? demanda-t-elle avec une curiosité frénétique.

— Je ne vois qu'une forêt de murs, des vergers de ciment, un ciel d'ingénieurs, dur et voûté. Une angoissante impossibilité de soleil, d'immeubles, d'autobus ; au-dessus de nos têtes des milliers d'ampoules électriques et pas un avion. Pas le moindre petit eucalyptus devant nous, pas un sarment de vigne ni un brin d'herbe. Absence des vaches et des moutons, que vous devenez redoutable !

— Et dans les gares ?

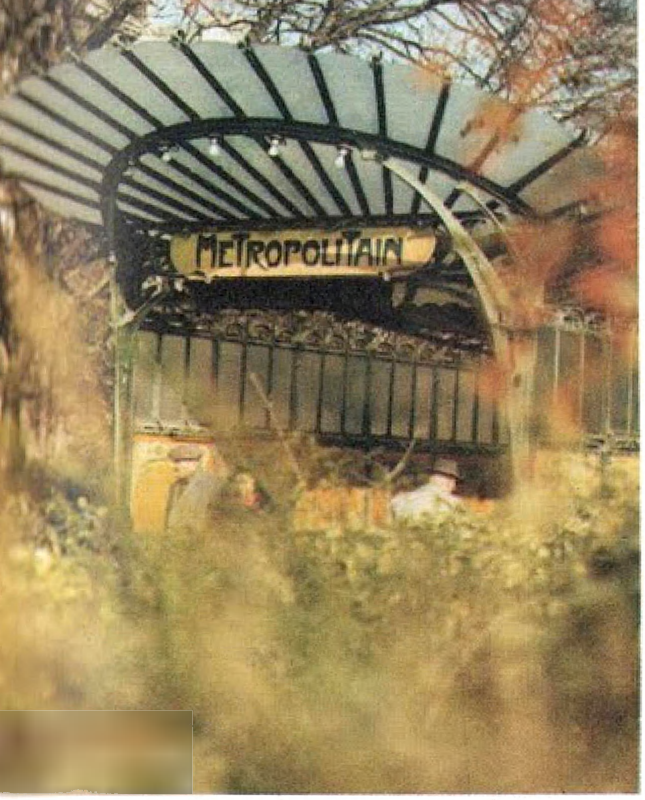
— Je vois une bascule qui pèse la lourdeur de l'atmosphère. Des lettres énormes qui finiront par nous dévorer. Toutes les couleurs se sont réfugiées sur les affiches où elles se défendent avec fureur contre la monotonie agissante de dix mille petits pains de céramique. Des groupes de gens qui semblent mobilisés, hommes et femmes, en civil généralement, se réunissent pour commenter à voix basse et sans en avoir l'air la disparition de la lumière du jour. Des renforts humains accablés descendent les escaliers et se joignent aux groupes qui stationnent. Tous ces gens se mettent à l'alignement sur le quai comme s'ils allaient être passés en revue par le chef de gare, heureux de vivre à l'ombre d'une casquette blanche, qu'il finit par prendre pour un arbre tant elle lui donne de sérénité.

— Et dans le train ?

— Je ne vois que vous.

— Regardez bien.

— Je vois encore quelques jolies femmes qui en ont pris leur parti et semblent ne devoir plus jamais quitter le métro.



Bouche du métro Porte Dauphine.

Ph. Jeanbor © Archives Photeb

Station du Réseau Express Régional.

a. Quelle époque évoque pour vous chacun de ces documents ?
b. Comparez les deux photos (matériaux, cadrages, couleurs, effets de flou).
c. A la manière de Supervielle, rédigez un texte humoristique en considérant ces deux visages du métro comme des moyens de remonter (ou redescendre) le temps.

Tout d'un coup l'une se lève, descend et l'on n'entend plus parler d'elle.

— C'est tout ?

— Des messieurs sont là assis ou debout qui attendent quelque chose comme un changement de régime. Je ne vois rien d'autre.

— C'est pitié d'avoir le regard si court, dit Line du Petit Jour. Ne pouvez-vous donc l'allonger un peu ? Le mien va beaucoup plus avant, et ces voûtes souterraines, loin de l'arrêter, le stimulent merveilleusement. Elles me permettent de distinguer avec exactitude le complémentaire de ce paysage d'un si pauvre génie. Le nom de Palais-Royal donné à cette station n'est en réalité qu'un lapsus du Conseil Municipal ou plutôt une appellation incomplète. En réalité, mon bon ami, nous sommes à la frontière mexicaine, et je vous le prouverai à la première occasion.

— Comment ça ? fit Guanamiru dont les cils prenaient feu autour des pupilles ardentes.

— Ne voyez-vous pas que le chef de gare, quoi qu'il fasse, est un indien tout cru, que ses yeux ne sont pas français et qu'il a l'air contrarié des aztèques ? Il a caché ses chevaux et ses carabines. Penché sur le téléphone, ne demande-t-il pas du renfort dans un langage conventionnel ? Toutes ces flèches que vous prenez peut-être naïvement pour des signes permettant aux voyageurs du métro de se reconnaître dans ce laby-

rinthe sont de vraies flèches d'indien en plein vol ; elles finiront par tuer quelqu'un. Regardez cette chose maigre et hérissée qui semble nous regarder et que vous prenez sans doute, dans votre manie bien humaine de simplification, pour un homme qui attend sa rame de métro. Si vous vous en approchiez, vous verriez qu'il est couvert de longues épines et muni de dix bras. C'est un fragment de cactus géant des déserts américains. Il est là depuis cinquante ans à regarder sans comprendre de toute son épaisseur de plante grasse. Le pseudo perceur de billets n'est autre que le chef révolutionnaire Cuidado ! qui contrôle des laissez-passer. De temps à autre, il arrache une plume à d'invisibles autruches qui passent et la fixe à son chapeau en signe de confiance. Tout ce monde, même végétal, compte sur une victoire prochaine et décisive.

— Vous me parlez du Mexique, dit Guanamiru, comme si nous nous y trouvions toujours. Le train n'a pas cessé d'avancer depuis que vous m'avez montré le chef de gare aux yeux de là-bas, trois stations se sont écoulées et nous avons changé une fois de ligne.

— Qu'importe, ce sont là les hasards de la route dans un pays montagneux et encore mal exploité.

Jules SUPERVIELLE, *L'homme de la Pampa*, Gallimard éd.

Comprenez le texte

1. Dès la première lecture, dites ce qui, dans cette évocation du métro (décor, objets, personnages), vous semble insolite et humoristique. A quels procédés a recouru l'auteur ?
2. Dans les l. 10 à 16, citez des expressions qui révèlent l'origine de Guanamiru ; justifiez votre choix.
3. Expliquez les phrases concernant les affiches (l. 20-22) et la casquette blanche (l. 28-31).
4. Étudiez le jeu des métaphores par lesquelles Guanamiru explique le comportement des humains observés dans le métro (l. 22-42). Vous semblent-elles être cohérentes ?
5. Quelle différence notez-vous entre l'évocation de Line du Petit Jour (l. 43-76) et celle de Guanamiru ? En quoi témoigne-t-elle d'un regard moins « court » ?
8. Comment comprenez-vous les deux dernières répliques (l. 77-83) ?
9. Le mot *révéler* (l. 3) était-il bien choisi ? Pourquoi ?

Rédigez et discutez

10. En utilisant les mêmes procédés, composez des évocations humoristiques ayant pour titre : *Révélation* (de l'automobile, du chemin de fer, du supermarché, du cinéma, etc.)
11. Donnez des interprétations imaginaires des affiches publicitaires apposées dans le métro ou sur les murs de votre ville. Comparez-les.
12. Évoquez le comportement d'un ensemble d'individus (à la plage, au théâtre ou au cinéma, au football : joueurs ou spectateurs) en recourant à d'autres métaphores que celles de Supervielle.

A l'occasion de ce texte...

13. **Discussion.** La fantaisie d'une description ou d'une caricature nous aide-t-elle à mieux prendre conscience de la réalité ou nous en éloigne-t-elle ? Chacun justifiera son point de vue en s'appuyant sur des exemples et des documents.
14. **Vocabulaire.** Quelle est l'origine du mot *labyrinthe* ? Quel sens a-t-il à la l. 61-62 ? Composez des phrases contenant ce mot employé avec une valeur concrète et avec une valeur abstraite.

- **« Quoi que et quoique ».** Quel est le sens de *quoi que* ? Quelle est la fonction de *quoi qu'il fasse* (l. 55) ? Par quel tour peut-on exprimer la même idée ? Faites une phrase commençant par « quoiqu'il fasse... »

Le plus beau vers de la langue française

Combien de temps passons-nous à faire partager nos goûts, nos découvertes, nos admirations, nos joies, qu'il s'agisse de sport, de littérature, de musique, de cinéma, de cuisine ou de moto ! C'est aussi une des tâches du professeur de français dont se moque plaisamment René de Obaldia dans cette parodie d'explication de texte qui souligne le ridicule de certains excès.

«Le geai gélatineux geignait dans le jasmin»
Voici, mes zinfints,
Sans en avoir l'air
Le plus beau vers
De la langue française.

Ai, eu, ai, in
Le geai gélatineux geignait dans le jasmin...

Le poite aurait pu dire
Tout à son aise :
«Le geai volumineux picorait des pois fins»
Eh bien ! non, mes zinfints.
Le poite qui a du génie
Jusque dans son délire
D'une main moite
A écrit :
«C'était l'heure divine où, sous le ciel gamin,
LE GEAI GÉLATINEUX GEIGNAIT DANS LE JASMIN.»

Gé, gé, gé, les gé expirent dans le ji.
Là, le geai est agi
Par le génie du poite
Du poite qui s'identifie
A l'oiseau de son nid
Sorti de sa ouate.

Quel galop !
Quel train dans le soupir !
Quel élan souterrain !

Quand vous serez grinds
Mes zinfints
Et que vous aurez une petite amie anglaise
Vous pourrez murmurer
A son oreille dénaturée
Ce vers, le plus beau de la langue française
Et qui vient tout droit du gallo-romain :
«Le geai gélatineux geignait dans le jasmin.»

Admirez comme
Voyelles et consonnes sont étroitement liées
Les zunes zappuyant les zuns de leurs zailes.
Admirez aussi, mes zinfints,
Ces gé à vif,
Ces gé sans fin,
Tous ces gé zingénus qui sonnent comme un glas :
Le geai géla... « Blaise ! Trois heures de retenue.
Motif :
Tape le rythme avec son soulier froid
Sur la tête nue de son voisin.
Me copierez cent fois :
Le geai gélatineux geignait dans le jasmin. »

René de OBALDIA, *Innocentines*, Grasset éd.

Comprenez le texte

1. Quelle est l'intention du professeur (v. 1 à 5) ? Commentez, à ce propos, le vers 3.
2. Relevez ce qui caricature la façon de parler du professeur. Quel est l'effet produit ?
3. A quoi renvoie le vers 6 ? Est-ce une observation utile, présentée ainsi ? Pourquoi ?
4. Que pensez-vous de l'argument présenté dans les vers 8 à 17 ? Comparez le v. 10 et le v. 1 et commentez le rapport entre les v. 16 et 17.
5. Dans les v. 18-26 et 35-41, que veut montrer le professeur ? Que pensez-vous de son commentaire et de ses formules ? Pourquoi ?
6. L'argument développé dans les vers 27 à 33 a-t-il un rapport avec ceux qui précèdent ou suivent ? Y êtes-vous sensible ? Comment comprenez-vous le vers 31 ?
7. La conclusion témoigne-t-elle de la réussite du professeur ?
8. Sur quels points le professeur s'est-il appuyé pour justifier son admiration ? Que pensez-vous de ses arguments ? Justifiez votre opinion.
9. Qu'est-ce qui vous a amusé le plus dans ce texte ? Dites pourquoi.

Rédigez et discutez

10. En vous inspirant de ce commentaire humoristique, inventez à votre tour « le plus beau vers de la langue française » et faites-en découvrir les richesses admirables à vos camarades.
11. Parmi les poèmes ou les textes que vous connaissez, il est sans doute un vers ou une phrase que vous appréciez tout particulièrement : dites les raisons de cette admiration.
12. **Entretien.** Que pensez-vous du vers commenté plaisamment dans ce poème ? Après l'entretien, chacun classera les arguments favorables et défavorables et donnera son opinion personnelle.

A l'occasion de ce texte...

13. **Débat.** Croyez-vous qu'il soit utile d'étudier un texte pour en découvrir et en révéler les richesses ? Chaque intervenant devra s'appuyer sur des exemples concrets.
14. **Vocabulaire.** Recherchez dans un dictionnaire ce qu'on appelle *allitération* et *harmonie imitative* ; donnez des exemples illustrant ces définitions.
15. Par quels aspects ce texte se présente-t-il comme un poème ?

- **Test de conjugaison.** *Geignait* (v. 1) : quel est l'infinitif présent de ce verbe ? Ecrivez sa conjugaison à l'indicatif présent, à la 1re pers. du sing. de l'indicatif imparfait, futur, passé simple, aux participes présent et passé. Citez des verbes se conjuguant sur le même modèle.

A propos de... fantaisie, farces, facéties.

I. En relisant les textes

1. Classez les textes de ce chapitre :
   a) selon le genre auquel ils appartiennent ;
   b) selon la source des effets comiques.
2. Parmi les personnages de ces récits, quels sont : *a)* ceux qui vous semblent particulièrement intelligents ou habiles ; *b)* ceux qui sont maladroits ou victimes ; vous inspirent-ils de la pitié, et pourquoi ?
3. Dans quels récits le narrateur intervient-il ? Précisez le rôle de ses interventions.
4. Quelles ressemblances, quelles différences voyez-vous entre les extraits du fabliau (p. 161) et de la pastourelle (p. 163) ?
5. Parmi les récits de ce chapitre, quels sont ceux que vous qualifieriez d'*humoristiques* ? En vous appuyant sur ces exemples, tentez de définir ce que vous entendez par *humour*.
6. Parmi les textes de ce chapitre :
   a) Quel est celui qui vous amuse le plus ?
   b) Y en a-t-il qui ne vous amusent pas, ou qui vous déplaisent, et pourquoi ?

II. Vocabulaire

1. Cherchez des verbes dont le sens est voisin de celui d'*amuser*. Utilisez chacun d'eux dans une phrase appropriée.
2. Utilisez chacun des mots suivants dans des phrases appropriées : *facétie, farce, comédie, divertissement, plaisanterie, raillerie, moquerie, sarcasme, persiflage, charge, caricature.*
3. Indiquez des adjectifs formant des expressions avec le substantif *rire* (ex. : un *rire énorme*) ; utilisez chacune de ces expressions dans une phrase.
4. Sur le modèle de *rire aux éclats*, citez des expressions toutes faites comportant le verbe *rire* ; utilisez chacune d'elles.
5. Illustrez par une phrase et une référence à une œuvre que vous connaissez les mots : *histoire, monologue, sketch.*

III. Rédigez des paragraphes

1. En *un seul* paragraphe, résumez :
   - le sujet du *lai de l'oiselet* (p. 161) ;
   - le dialogue de la bergère et du chevalier (p. 163) ;
   - un «fait divers» : *le curé et le mort ;*
   - l'anecdote de l'ogre et du marmot ;
   - l'entretien avec le marchand (p. 177) ;
2. En *deux* paragraphes, évoquez :
   - l'aventure de Toine (p. 168) ;
   - les misères du fantôme (p. 173) ;
   - ce que voient Guanamiru et Line (p. 180).

IV. Apprenez à conter avec fantaisie

1. L'entretien de la bergère et du chevalier vu par Marion et par le chevalier (p. 163).
2. Le marchand de bottines raconte à sa femme la singulière visite des deux acheteurs (p. 177).
3. Imaginez une autre scène amusante où les deux héros de J.-K. Jerome utilisent leur manuel de conversation.
4. Toine va vendre au marché les poulets élevés par la vieille : la scène, le dialogue avec les acheteurs.
5. Le fantôme des Canterville rencontre un autre fantôme, authentique, celui-là. Imaginez la scène. Il lui conte sa mésaventure et le met en garde contre les machinations de la famille Otis.
6. A partir d'un fait divers évoqué dans la presse, à la radio ou à la télévision, composez un récit humoristique.

V. La fantaisie dans l'image et le film

1. La télévision, la radio, le disque vous rendent familiers des artistes de variétés, humoristes ou amuseurs. Faites le portrait de celui que vous préférez et, en rappelant ses succès, donnez les raisons de votre choix.
2. Parmi les monologues comiques, il en est un qui vous plaît particulièrement. Présentez-le à vos camarades.
3. Choisissez une séquence de bande dessinée (ou une «histoire sans paroles») qui vous semble très amusante. Présentez-la à vos camarades.
4. Préférez-vous qu'un film comique soit parlant ou muet ? Dites pourquoi.
5. Parmi les acteurs et actrices comiques que vous connaissez, qui préférez-vous, et pourquoi ?
6. Quel est votre film comique préféré ? Vous en présenterez un résumé rapide, en indiquant la scène qui vous a le plus séduit, et vous expliquerez votre choix.
7. Etude d'un film : *Noblesse oblige.*
   - Présentez une séquence ou un plan qui vous a semblé particulièrement drôle.
   - Imaginez la suite de l'aventure.

En marge de l'Histoire

La rose de l'infante

Ce poème de la Légende des siècles *rappelle le désastre subi par l'escadre que Philippe II appelait l'*Invincible Armada *et qu'il envoya contre l'Angleterre avec la volonté de détrôner la reine Elisabeth. Ruinée par les tempêtes, harcelée par les marins anglais, cette flotte formidable dut regagner l'Espagne avec d'énormes pertes et son anéantissement marqua le début de la décadence espagnole. Pour montrer la rapidité avec laquelle «ce coup de vent qui souffla dans la nuit du 2 septembre 1588 a changé la face du monde», comme il le dit dans* Le Rhin, *le poète choisit un ravissant symbole : la brise effeuille une rose que la fille du roi, l'infante, tient à la main.*

Elle est toute petite ; une duègne[1] la garde.
Elle tient à la main une rose et regarde.
Quoi ? que regarde-t-elle ? Elle ne sait pas. L'eau ;
Un bassin qu'assombrit le pin et le bouleau ;
Ce qu'elle a devant elle ; un cygne aux ailes blanches,
Le bercement des flots sous la chanson des branches,
Et le profond jardin[2] rayonnant et fleuri.
Tout ce bel ange a l'air dans la neige pétri.
On voit un grand palais comme au fond d'une gloire[3],
Un parc, de clairs viviers où les biches vont boire,
Et des paons étoilés dans les bois chevelus.
L'innocence est sur elle une blancheur de plus ;
Toutes ses grâces font comme un faisceau qui tremble.
Autour de cette enfant l'herbe est splendide et semble
Pleine de vrais rubis et de diamants fins ;
Un jet de saphirs sort des bouches des dauphins.
Elle se tient au bord de l'eau ; sa fleur l'occupe ;
Sa basquine[4] est en point de Gênes[5] ; sur sa jupe
Une arabesque, errant dans les plis du satin,
Suit les mille détours d'un fil d'or florentin.
La rose épanouie et toute grande ouverte,
Sortant du frais bouton comme d'une urne verte,
Charge la petitesse exquise de sa main ;
Quand l'enfant, allongeant ses lèvres de carmin,
Fronce, en la respirant, sa riante narine,

1. Vieille gouvernante chargée, en Espagne, de veiller sur une jeune fille ou une jeune femme.

2. La scène se passe dans les jardins d'Aranjuez sur le Tage, résidence d'été des rois d'Espagne.
3. Auréole lumineuse dont les peintres entourent le corps du Christ.

4. Ce mot désigne d'ordinaire une jupe bouffante ; mais il s'agit plutôt ici de la *basque*, partie découpée du corsage descendant au-dessous de la taille.
5. Précieuse dentelle à l'aiguille.

La magnifique fleur, royale et purpurine,
Cache plus qu'à demi ce visage charmant,
Si bien que l'œil hésite, et qu'on ne sait comment
Distinguer de la fleur ce bel enfant qui joue,
Et si l'on voit la rose ou si l'on voit la joue.
Ses yeux bleus sont plus beaux sous son pur sourcil brun.
En elle tout est joie, enchantement, parfum ;
Quel doux regard, l'azur ! et quel doux nom, Marie !
Tout est rayon ; son œil éclaire et son nom prie.
Pourtant, devant la vie et sous le firmament,
Pauvre être ! elle se sent très grande vaguement !

Un deuxième tableau nous montre, errant derrière les vitres du palais, le roi d'Espagne, le sombre Philippe II, et nous fait assister à la marche de l'Invincible Armada, telle qu'il se l'imagine, sûr de tenir la victoire, dans une vision de son orgueil démesuré.
Voici le troisième et dernier tableau du poème.

Cependant, sur le bord du bassin, en silence,
L'infante tient toujours sa rose gravement.
Et, doux ange aux yeux bleus, la baise par moment.
Soudain un souffle d'air, une de ces haleines
Que le soir frémissant jette à travers les plaines,

Diego Velasquez (1599-1660). Les ménines ou dames d'honneur. (Vers 1656. Détail.)
Comparez le portrait de l'infante Margarita Maria avec celui de l'infante décrite par V. Hugo.
Que traduit, selon vous, l'attitude des dames d'honneur ?

Musée du Prado, Madrid.
Ph. Oronoz © Archives Photob

Tumultueux zéphyr effleurant l'horizon,
Trouble l'eau, fait frémir les joncs, met un frisson
Dans les lointains massifs de myrte[6] et d'asphodèle[7],
Vient jusqu'au bel enfant tranquille, et, d'un coup d'aile,
Rapide, et secouant même l'arbre voisin,
Effeuille brusquement la fleur dans le bassin.
Et l'infante n'a plus dans la main qu'une épine.
Elle se penche, et voit sur l'eau cette ruine ;
Elle ne comprend pas ; qu'est-ce donc ? Elle a peur ;
Et la voilà qui cherche au ciel avec stupeur
Cette brise qui n'a pas craint de lui déplaire.
Que faire ? Le bassin semble plein de colère ;
Lui, si clair tout à l'heure, il est noir maintenant ;
Il a des vagues ; c'est une mer bouillonnant ;
Toute la pauvre rose est éparse sur l'onde ;
Ses cent feuilles, que noie et roule l'eau profonde,
Tournoyant, naufrageant, s'en vont de tous côtés
Sur mille petits flots par la brise irrités ;
On croit voir dans un gouffre une flotte qui sombre.
« Madame[8], dit la duègne avec sa face d'ombre
A la petite fille étonnée et rêvant,
Tout sur terre appartient aux princes, hors le vent. »

6. Arbrisseau de la région méditerranéenne au feuillage odorant et toujours vert.
7. Plante cultivée pour la beauté de ses fleurs.

8. Titre des filles de la noblesse, même avant le mariage.

Victor HUGO, *La légende des siècles*, XXVI.

Comprenez le texte

1. Relevez dans les v. 1-36 les moyens par lesquels s'expriment : *a)* l'innocence de l'enfant et son insouciance ; *b)* la splendeur du cadre.
2. Précisez les détails qui favorisent la confusion entre la rose et le visage de l'enfant (v. 21-30). Quel sens le poète donne-t-il à cette confusion ?
3. Par le contexte des v. 31-36, justifiez le *pourtant* du v. 35.
4. Quelles expressions et quels changements de rythme dépeignent la tempête (v. 40-47) ?
5. Expliquez les sentiments éprouvés tour à tour par la petite infante (v. 48-54).
6. Comment sont rapprochés la rose effeuillée et le naufrage de l'Armada (v. 55-60) ?
7. Expliquez *face d'ombre* (v. 61). Quelle leçon donne le dernier vers ? S'adresse-t-elle seulement à l'infante ?

Rédigez et discutez

8. En vous inspirant des v. 49-63, imaginez le dialogue entre l'infante et la duègne.
9. **Entretien.** Comment interprétez-vous le dernier vers du poème ? Cherchez dans l'histoire ou dans les œuvres que vous avez lues des exemples illustrant cette maxime.

A l'occasion de ce texte...

10. **Vocabulaire.** Les lèvres de l'infante sont *carmin* (v. 24). Appliquez avec à-propos au visage ces autres synonymes de rouge : cramoisi, écarlate, rougeaud, rubicond.
11. A l'origine, *arabesque* désigne un ornement inspiré de l'art arabe. Cherchez d'autres termes d'usage courant qui aient pour origine des noms de peuples.
12. **Versification.** Quel effet produisent les coupes des v. 3, 7, 32, 33, 36, 50 ? Étudiez dans les v. 40-47 comment le jeu des coupes met en évidence les effets du coup de vent.
13. **Enquête** (en équipe). Qu'est-ce qu'un symbole ? Pour quelles raisons les poètes ont-ils recours à des symboles ? Présentez brièvement des exemples de symboles empruntés aux œuvres poétiques ou aux œuvres d'art que vous connaissez.

- **Jouez avec les symboles.** Cherchez les symboles auxquels vous pourriez faire appel pour traiter tel ou tel thème de votre choix. Inversement, cherchez ce que pourraient symboliser : une tempête ou une mer calme ; un ciel d'orage, un ciel pur ou un ciel étoilé ; un raz de marée ; une éruption volcanique ; un lever ou un coucher de soleil ; un incendie ; un cheval au galop ; l'ascension d'une fusée ; un navire quittant le port, etc.

Un duel au temps de Richelieu

Charles de Baatz, comte d'Artagnan (1611-1673), capitaine lieutenant de la première compagnie des mousquetaires du roi, est un personnage réel qui se vit confier des missions secrètes et difficiles. Mais Courtilz de Sandras (1644-1712), en écrivant les Mémoires de M. d'Artagnan, *qui relèvent plutôt du roman que de l'histoire, contribua à créer le personnage légendaire dont Alexandre Dumas a fait le type même du héros courageux et généreux.*

Nous voyons ici d'Artagnan âgé de quinze ans et arrivé depuis peu à Paris. Pour son premier duel, et malgré les édits de Richelieu prévoyant la peine capitale pour les duellistes, il a accepté de se battre auprès de trois mousquetaires du roi contre quatre gardes du cardinal.

Ils[1] ne tardèrent guère à nous joindre, et Bernajoux qui avait une grosse moustache, comme c'était la mode en ce temps-là d'en porter, voyant que Jussac, Biscarat et Cahusac choisissaient les trois frères[2] pour avoir affaire à eux, tandis qu'ils ne lui laissaient que moi pour l'amuser, leur demanda s'ils se moquaient de lui de vouloir qu'il n'eût affaire qu'à un enfant. Je me trouvai piqué de ces paroles, et lui ayant répondu que les enfants de mon âge et de mon courage en savaient bien autant que ceux qui les méprisaient parce qu'ils avaient deux fois moins d'âge qu'eux, je mis l'épée à la main pour lui montrer que je savais joindre l'effet[3] aux paroles. Il fut obligé de tirer la sienne pour se défendre, voyant que de la manière que[4] je m'y prenais, je n'avais pas envie de le marchander[5]. Il m'allongea même quelques coups assez vigoureusement, prétendant qu'il ne serait guère à se défaire de moi. Mais les ayant parés avec beaucoup de bonheur, je lui en portai un par-dessous le bras, dont je le perçai de part en part. Il fut[6] tomber à quatre pas de là, je crus qu'il était mort, et étant allé à lui pour lui donner remède, s'il en était encore temps, je vis qu'il me présentait la pointe de l'épée, croyant apparemment que je serais assez fou pour m'y aller enfiler moi-même. Je jugeai bien par là, qu'on pouvait encore le secourir. Ainsi comme j'avais été élevé chrétiennement, et que je savais que la perte de son âme était la chose la plus terrible qui lui pût jamais arriver, je lui criai de loin qu'il eût à penser à Dieu, et que je ne venais pas pour lui arracher les restes de sa vie, mais bien plutôt pour la lui conserver : que j'étais moi-même bien fâché de l'état où je l'avais mis, mais qu'il considérât que j'y avais été obligé par la barbare fureur, qui faisait consister l'honneur d'un gentilhomme à ôter la vie à un homme que l'on n'avait souvent jamais vu, et même quelquefois au meilleur de ses amis. Il me répondit que puisque je parlais si juste, il ne faisait point de difficulté de me rendre son épée, qu'il me priait de lui

1. Les gardes du cardinal : Jussac, Biscarat, Cahusac et Bernajoux.

2. Les mousquetaires du roi : Athos, Porthos et Aramis, qui ont recruté d'Artagnan comme témoin.

3. Les actes par opposition aux paroles.

4. La manière *dont*...

5. De le *ménager*, en hésitant à agir.

6. Il *alla* tomber. Voir l. 74, 83 et 87.

Bibliothèque Nationale, Paris. Ph. © Bibl. Nat. - Photeb

Jacques Callot (1592-1635). Un duel.
a. Étudiez la composition de la gravure. Comment est suggérée l'ardeur des duellistes ?
b. Comparez cette gravure à la miniature de la p. 141.

vouloir bander sa plaie, en coupant le devant de sa chemise; que j'empêcherais par là qu'il ne perdît le reste de son sang, que je lui donnerais la main après cela, pour se lever, afin qu'il pût regagner le carrosse dans lequel il était venu, à moins que je n'eusse encore la charité de l'aller chercher moi-même, de peur qu'il ne tombât en défaillance par le chemin.

Il jeta son épée en même temps à quatre pas de là, pour me montrer qu'il n'avait pas envie de s'en servir contre moi, quand je m'approcherais de lui. Je fis ce qu'il me dit, je coupai sa chemise avec des ciseaux que je tirai de ma poche, et lui ayant mis une compresse par devant, je lui donnai la main pour se lever à[7] son séant, afin d'en pouvoir faire autant par derrière. Comme j'avais une bande toute prête que j'avais faite de deux pièces le mieux qu'il m'avait été possible, j'eus bientôt fait cet ouvrage. Cependant, ce temps que j'y avais employé plutôt que perdu, puisque c'était une bonne œuvre que ce que je venais de faire, pensa[8] coûter la vie à Athos, et peut-être en même temps à ses deux frères. Jussac contre qui il se battait lui donna un coup d'épée dans le bras, et s'étant jeté sur lui pour lui faire demander la vie, il ne cherchait qu'à lui mettre la pointe de son épée dans le ventre, parce qu'il ne voulait pas la lui demander; quand je m'aperçus du péril où il était, je courus en même temps à lui, et ayant crié à Jussac de tourner visage[9], parce que je ne pouvais me résoudre à le prendre par derrière, il trouva qu'il avait un nouveau combat à rendre, au lieu qu'il croyait avoir achevé le sien. Ce combat même ne pouvait lui être que très désavantageux, parce qu'Athos après être ainsi délivré de danger, n'était pas pour demeurer les bras croisés, pendant que nous ferraillerions ensemble; et en effet voyant qu'il était dangereux qu'il ne le prît par derrière, pendant que je le prendrais par devant, Jussac voulut s'approcher de Biscarat, afin d'être du moins deux contre trois, au lieu qu'il était présentement seul contre deux. Je reconnus son dessein et l'empêchai de l'exécuter. Il se vit alors obligé lui-même de demander la vie, lui qui la voulait faire demander aux autres, et ayant rendu son épée à Athos, à qui je laissai l'honneur de sa défaite, quoique je pusse me l'attribuer, du moins avec autant de raison que lui, nous nous en fûmes lui et moi à

7. *Sur* son séant.

8. *Faillit* coûter la vie.

9. *Se retourner.*

Porthos et à Aramis pour leur faire remporter la victoire sur leurs ennemis. Cela ne nous fut pas bien difficile : comme ils avaient déjà assez de courage et d'adresse pour les embarrasser sans avoir besoin de notre secours, ce fut encore autre chose, quand ils virent que nous étions à portée de le leur donner. Il fut impossible aux autres effectivement de leur résister, eux qui n'étaient plus que deux contre quatre ; ainsi ayant été obligés de rendre leurs épées, et le combat fini de cette manière, nous nous en fûmes alors tous à Bernajoux, qui s'était recouché sur la terre, à cause d'une faiblesse qui lui avait pris. Comme j'étais plus alerte que les autres, et que j'avais de meilleures jambes que pas un de ceux[10] qui étaient là, je m'en fus chercher le carrosse de Jussac, où nous le mîmes. On le conduisit ainsi chez lui où il demeura six semaines sur la litière[11], devant que de [12] pouvoir guérir. Mais enfin sa blessure, quoique très grande, ne se trouvant pas mortelle, il en fut quitte pour le mal, sans qu'il lui en arrivât d'autre accident. Nous fûmes depuis bons amis, lui et moi, et quand je fus sous-lieutenant des mousquetaires, il me donna un de ses frères pour mettre dans la compagnie.

COURTILZ DE SANDRAS, *Mémoires de M. d'Artagnan*.

10. Aucun de ceux...

11. *Etre sur la litière* se dit d'un homme malade au lit.
12. *Avant* de pouvoir.

Comprenez le texte

1. Quelle erreur d'appréciation commet Bernajoux (l. 3-7) ? Quels traits de caractère se révèlent dans les réactions de d'Artagnan ?
2. Précisez les sentiments de d'Artagnan dans les l. 18-32 ? Qu'a de singulier son attitude et comment la justifie-t-il ?
3. Quel est l'effet des paroles de d'Artagnan et que nous révèle sa conduite (l. 32-50) ?
4. Expliquez par le contexte (l. 50-57) «ce temps que j'y avais employé plutôt que perdu» et «pensa coûter la vie à Athos».
5. En plaçant sur un schéma les huit adversaires, expliquez comment d'Artagnan a contraint Jussac, puis les deux autres, à se rendre.
6. Pourquoi, à votre avis, Bernajoux et d'Artagnan devinrent-ils bons amis (l. 83-94) ?
7. En distinguant les divers moments du récit, montrez comment l'auteur a su ménager les effets et le rendre dramatique.

Rédigez et discutez

8. Bernajoux écrit à un cadet de Gascogne pour lui raconter sa première rencontre avec d'Artagnan, devenu son ami.
9. Quelles réflexions vous inspire le jugement de d'Artagnan sur «la barbare fureur... ses amis» (l. 30-33) ? En quoi fait-il là le procès des duels ? Comment peut-on, malgré cela, expliquer cette mode ?
10. **Discussion.** D'Artagnan vous apparaît-il ici avec toutes les qualités d'un héros de roman ? Comparez-le avec d'autres personnages de romans (ou de films) de cape et d'épée, qui sont à la fois courageux et généreux. A l'issue du débat, chacun en fera un résumé objectif, puis donnera son opinion.

A l'occasion de ce texte...

11. **Enquête** (en équipe). Les duels dans l'histoire de France : *a)* au Moyen Age ; *b)* dans la période étudiée en 4e. Motifs invoqués ; personnages célèbres ; victimes ; condamnations.
12. Avez-vous le souvenir de duels célèbres dans les œuvres littéraires que vous avez lues ? Racontez celui qui vous a le plus intéressé.
13. **Vocabulaire.** *Champ sémantique* : quels sont, selon les contextes, les différents sens du mot *affaire*. Composez des phrases illustrant ces divers sens.
14. **Grammaire.** *a)* Transposez au discours direct les propos de d'Artagnan et la réponse de Bernajoux (l. 25-41). *b)* L'emploi du participe absolu dans les l. 81-82 serait-il aujourd'hui considéré comme correct ? Justifiez votre réponse.

- **L'expression de la cause.** Relevez dans le texte, *en les classant*, les différents moyens permettant d'exprimer la cause. Composez un petit récit où vous utiliserez ces moyens.

Un paysan terrorisé

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), dont une des premières publications fut le Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, *a été, toute sa vie, très sensible à l'injustice sociale et à la peine des malheureux. Dans le passage des* Confessions *où il raconte le voyage qu'il fit à pied de Paris à Lyon en 1731, l'aventure que vous allez lire lui permet de mesurer la terreur inspirée aux paysans par les collecteurs d'impôts et leurs vexations.*

Un jour, m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable, je m'y plus si fort et j'y fis tant de tours que je me perdis enfin tout à fait. Après plusieurs heures de course inutile, las et mourant de soif et de faim, j'entrai chez un paysan dont la maison n'avait pas belle apparence, mais c'était la seule que je visse aux environs.

Assemblée de villageois à la veille de la Révolution de 1789. Reconstitution de Maurice Failevic pour la dramatique « 1789 ».

a. Quelle image des villageois de l'Ancien Régime nous est ici proposée ?

b. D'après les textes de Rousseau et de Vauban, imaginez ce qui se passe, et le dialogue entre ces villageois à propos de la situation sociale.

Je croyais que c'était comme à Genève ou en Suisse[1] où tous les habitants à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écrémé et du gros pain d'orge, en me disant que c'était tout ce qu'il avait. Je buvais ce lait avec délices et je mangeais ce pain, paille et tout; mais cela n'était pas fort restaurant[2] pour un homme épuisé de fatigue.

Ce paysan, qui m'examinait, jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite, après avoir dit qu'il voyait que j'étais un bon jeune honnête homme qui n'était pas là pour le vendre[3], il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine, descendit, et revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très appétissant quoique entamé, et une bouteille de vin dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste; on joignit à cela une omelette assez épaisse, et je fis un dîner tel qu'autre piéton n'en connut jamais.

Quand ce vint à payer[4], voilà son inquiétude et ses craintes qui le reprennent; il ne voulait point de mon argent; il le repoussait avec un trouble extraordinaire; et ce qu'il y avait de plaisant était que je ne pouvais imaginer de quoi il avait peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de commis et de rats de cave[5]. Il me fit entendre qu'il cachait son vin à cause des aides[6], qu'il cachait son pain à cause de la taille[7], et qu'il serait un homme perdu si l'on pouvait se douter qu'il ne mourût pas de faim.

Tout ce qu'il me dit à ce sujet me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple et contre ses oppresseurs[8]. Cet homme, quoique aisé, n'osait manger le pain qu'il avait gagné à la sueur de son front, et ne pouvait éviter sa ruine qu'en montrant la même misère qui régnait autour de lui. Je sortis de sa maison aussi indigné qu'attendri et déplorant le sort de ces belles contrées à qui la nature ne prodiguait ses dons que pour en faire la proie des barbares publicains[9].

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les confessions*, IV.

1. Rousseau est né dans la République de Genève qui était alors indépendante de la Suisse.

2. Propre à rétablir les forces (cf. se restaurer).

3. Le dénoncer.

4. Quand ce fut le moment de payer.

5. Sobriquet donné aux contrôleurs qui visitaient les caves pour y découvrir les denrées imposables.
6. Impôts indirects sur certaines denrées de consommation.
7. Impôt sur le revenu et impôt foncier.

8. Ceux qui l'oppriment, l'écrasent.

9. A Rome, les *publicains*, chargés de recouvrer les impôts, se rendaient odieux par leurs exactions. Rousseau désigne ici les *fermiers généraux* et leurs *commis* : ils exigeaient des contribuables des sommes bien supérieures à celles qu'ils devaient percevoir pour le compte de l'État et gardaient pour eux la différence.

Vauban explique dans son livre la Dîme royale *(1707) : « ... Celui qui pourrait avoir une ou deux vaches et quelques moutons et brebis, plus ou moins, avec quoi il pourrait améliorer sa ferme ou sa terre, est obligé de s'en priver, pour n'être pas accablé de taille l'année suivante, comme il ne manquerait pas de l'être s'il gagnait quelque chose et qu'on vît sa récolte un peu plus abondante qu'à l'ordinaire. C'est pour cette raison qu'il vit, non seulement très pauvrement, lui et sa famille, et qu'il va presque tout nu... mais encore qu'il laisse dépérir le peu de terre qu'il a... »*

Comprenez le texte

1. Pourquoi le paysan n'a-t-il pas donné d'abord à Rousseau un meilleur repas et pourquoi s'y est-il enfin décidé (l. 9-23) ?
2. Les deux repas sont nettement différents : comment est marquée cette différence ? Comment Rousseau accueille-t-il l'un et l'autre, et pourquoi ?
3. Pourquoi le paysan refuse-t-il l'argent ? Que craint-il ? Comment est marquée cette crainte ? Sur quel ton Rousseau rapporte-t-il ses explications (l. 24-32) ?
4. Quelles réflexions inspirent à Rousseau cette scène et le souvenir qu'il en a gardé ?

Rédigez et discutez

5. En vous aidant du texte (l. 9-23) rédigez le dialogue entre Rousseau et le paysan.
6. **Entretien.** Que pensez-vous du système employé alors pour recouvrer les impôts ? Qu'avait-il d'injuste et de contraignant (voir le texte de Vauban) ?

A l'occasion de ce texte...

7. **Enquête.** Les impôts actuels sur le revenu. Précisez comment ils sont établis et perçus.
8. **Vocabulaire.** Comment est formé le mot *inextinguible* et que signifie-t-il exactement ? Trouvez d'autres mots avec le même préfixe et le même suffixe et dites ce qu'ils signifient.
9. **Grammaire.** Justifiez l'emploi du mode et du temps dans : «C'était la seule que je *visse*» (l. 6) et «Il me fit entendre... *mourût* pas» (l. 29-32). Emploieriez-vous aujourd'hui le même mode ?
10. Comment diriez-vous : «en montrant la même misère qui régnait autour de lui» ?

- **Montrez votre perspicacité.** *En payant* (l. 9), *en disant* (l. 10) : quelle est la relation logique entre chacun de ces deux gérondifs et le contexte ? Quelle conclusion en tirez-vous ? Donnez des exemples.

Le premier envol

Le premier envol de deux hommes dans les airs (21 novembre 1783) suscita, à l'époque, autant d'étonnement et d'enthousiasme que le firent, de nos jours, le premier vol dans l'espace et l'arrivée de l'homme sur la lune. Aussi le récit du marquis d'Arlandes, compagnon de Pilâtre de Rozier dans la première ascension en ballon libre, garde-t-il tout son intérêt.

Je vais décrire le mieux que je pourrai *le premier voyage que des hommes aient tenté* à travers un élément qui, jusqu'à la découverte de M. Montgolfier, semblait si imparfait pour les supporter.

Nous sommes partis du jardin de la Muette[1] à une heure cinquante-quatre minutes. La situation de la machine était telle que M. Pilâtre de Rozier était à l'ouest et moi à l'est ; l'aire[2] du vent était à peu près nord-ouest. La machine, dit le public, s'est élevée avec majesté ; mais il me semble que peu de personnes se sont aperçues qu'au moment où elle a dépassé les charmilles[3], elle a fait un demi-tour sur elle-même ; par ce changement, M. Pilâtre s'est trouvé en avant de notre direction, et moi, par conséquent, en arrière.

J'étais surpris du silence et du peu de mouvement que notre départ avait occasionnés parmi les spectateurs ; je crus qu'étonnés, et peut-être effrayés de ce nouveau spectacle, ils avaient besoin d'être rassurés. Je saluai du bras avec assez peu de succès ; mais ayant tiré mon mouchoir, je l'agitai, et je m'aperçus alors d'un grand mouvement dans le jardin de

1. Ancien rendez-vous de chasse sur l'emplacement duquel, au Bois de Boulogne, fut construit un château appartenant au Dauphin.
2. Direction du vent.
3. Allées plantées d'arbres.

la Muette. Il m'a semblé que les spectateurs qui étaient épars dans cette enceinte se réunissaient en une seule masse, et que, par un mouvement involontaire, elle se portait pour nous suivre vers le mur, qu'elle semblait regarder comme le seul obstacle qui nous séparait. C'est dans ce moment que M. Pilâtre me dit : Vous ne faites rien et nous ne montons guère.

— Pardon, lui répondis-je [...]

Je remuai le réchaud[4], je saisis avec une fourche une botte de paille qui, sans doute trop serrée, prenait difficilement; je la levai, la secouai au milieu de la flamme. L'instant d'après, je me sentis enlever comme par-dessous les aisselles, et je dis à mon cher compagnon : Pour cette fois, nous montons.

— Oui, nous montons, me répondit-il, sorti de l'intérieur, sans doute pour faire quelques observations.

Dans cet instant, j'entendis, vers le haut de la machine, un bruit qui me fit craindre qu'elle n'eût crevé. Je regardai, et je ne vis rien. Comme j'avais les yeux fixés au haut de la machine, j'éprouvai une secousse, et c'était alors la seule que j'eusse ressentie.

La direction du mouvement était de haut en bas. Je dis alors : Que faites-vous ? Est-ce que vous dansez ?

— Je ne bouge pas.

— Tant mieux, dis-je ; c'est enfin un nouveau courant qui, j'espère, nous sortira de la Seine.

En effet, je me tourne pour voir où nous étions, et je me trouve entre l'École Militaire et les Invalides[5], que nous avions déjà dépassés d'environ quatre cents toises[6]. M. Pilâtre me dit en même temps :

— Nous sommes en plaine.

— Oui, lui dis-je, nous cheminons.

— Travaillons, me dit-il, travaillons.

J'entendis un nouveau bruit dans la machine, que je crus produit par la rupture d'une corde.

Ce nouvel avertissement me fit examiner avec attention l'intérieur de notre habitation. Je vis que la partie qui était tournée vers le sud était remplie de trous ronds, dont plusieurs étaient considérables. Je dis alors : Il faut descendre.

— Pourquoi ?

— Regardez, dis-je.

En même temps, je pris mon éponge ; j'éteignis aisément le peu de feu qui minait quelques-uns des trous que je pus atteindre ; mais m'étant aperçu qu'en appuyant pour essayer si le bas de la toile tenait bien au cercle qui l'entourait, elle s'en détachait très facilement, je répétai à mon compagnon :

— Il faut descendre.

Il regarda sous lui et me dit : Nous sommes sur Paris.

— N'importe, lui dis-je.

4. Cage de fil de fer, placée à l'orifice du ballon, dans laquelle brûlait la paille qui produisait l'air chaud.

5. Monument dont l'église est surmontée d'un dôme. L'École Militaire est un édifice voisin, au Champ de Mars.

6. Ancienne mesure de longueur (1,949 m).

— Mais voyons, n'y a-t-il aucun danger pour vous ? Êtes-vous bien tenu ?

— Oui.

J'examinai de mon côté, et j'aperçus qu'il n'y avait rien à craindre. Je fis plus, je frappai de mon éponge les cordes principales qui étaient à ma portée ; toutes résistèrent, il n'y eut que deux ficelles qui partirent. Je dis alors : Nous pouvons traverser Paris.

Pendant cette opération, nous nous étions sensiblement approchés des toits ; nous faisons du feu, et nous nous relevons avec la plus grande facilité. Il me semblait que nous nous dirigions vers les tours de Saint-Sulpice[7], que je pouvais apercevoir par l'étendue du diamètre de notre ouverture. En nous relevant, un courant d'air nous fit quitter cette direction pour nous porter vers le sud. Je vis, sur ma gauche, une espèce de bois que je crus être le Luxembourg[8].

Nous traversâmes le boulevard, et je m'écrie : Pour le coup, pied à terre.

Nous cessons le feu ; l'intrépide Pilâtre qui ne perd point la tête, et qui était en avant de notre direction, jugeant que nous donnions dans les moulins qui sont entre le petit Gentilly[9] et le boulevard, m'avertit. Je jette une botte de paille en la secouant pour l'enflammer plus vivement ; nous nous relevons, et un nouveau courant nous porte un peu sur la gauche. Le brave Rozier me crie encore :

— Gare les moulins !

Mais mon coup d'œil fixé par le diamètre de l'ouverture me faisait juger plus sûrement de notre direction, je vis que nous ne pouvions pas les rencontrer, et je lui dis :

— Arrivons.

Nous nous sommes posés sur la Butte aux cailles[10], entre le Moulin des merveilles et le Moulin vieux, environ à cinquante toises de l'un et de l'autre. Au moment où nous étions près de terre, je me soulevai sur la galerie en y appuyant mes deux mains. Je sentis le haut de la machine presser faiblement ma tête : je la repoussai et sautai hors de la galerie. En me retournant vers la machine, je crus la trouver pleine. Mais quel ne fut pas mon étonnement, elle était parfaitement vide et totalement aplatie. Je ne vois point M. Pilâtre, je cours de son côté pour l'aider à se débarrasser de l'amas de toile qui le couvrait, mais avant d'avoir tourné[11] la machine, je l'aperçus sortant de dessous en chemise, attendu qu'avant de descendre il avait quitté sa redingote et l'avait mise dans son panier.

Nous étions seuls, pas assez forts pour renverser la galerie et retirer la paille qui était enflammée. Il s'agissait d'empêcher qu'elle ne mît le feu à la machine. Nous crûmes alors que le seul moyen d'éviter cet inconvénient était de déchirer

7. Église dont le porche est surmonté de deux tours : la plus haute a 70 m.

8. Palais, entouré d'un jardin, où siège actuellement le Sénat.

9. Commune au sud de Paris : c'était alors la campagne.

10. Une hauteur sur laquelle sont élevés les moulins. Elle a donné son nom à une rue du XIIIe arrondissement.

11. Contourné.

Collection Ch. Dolfus. Ph. Luc Joubert

la toile. M. Pilâtre prit un côté, moi l'autre, et en tirant violemment, nous découvrîmes le foyer. Du moment qu'elle fut délivrée de la toile qui empêchait la communication de l'air, la paille s'enflamma avec force. En secouant un des paniers, nous jetons le feu sur celui qui avait transporté mon compagnon, la paille qui y restait prend feu ; le peuple accourt, se saisit de la redingote de M. Pilâtre et se la partage.

Lettre du marquis d'ARLANDES (28 novembre 1783).

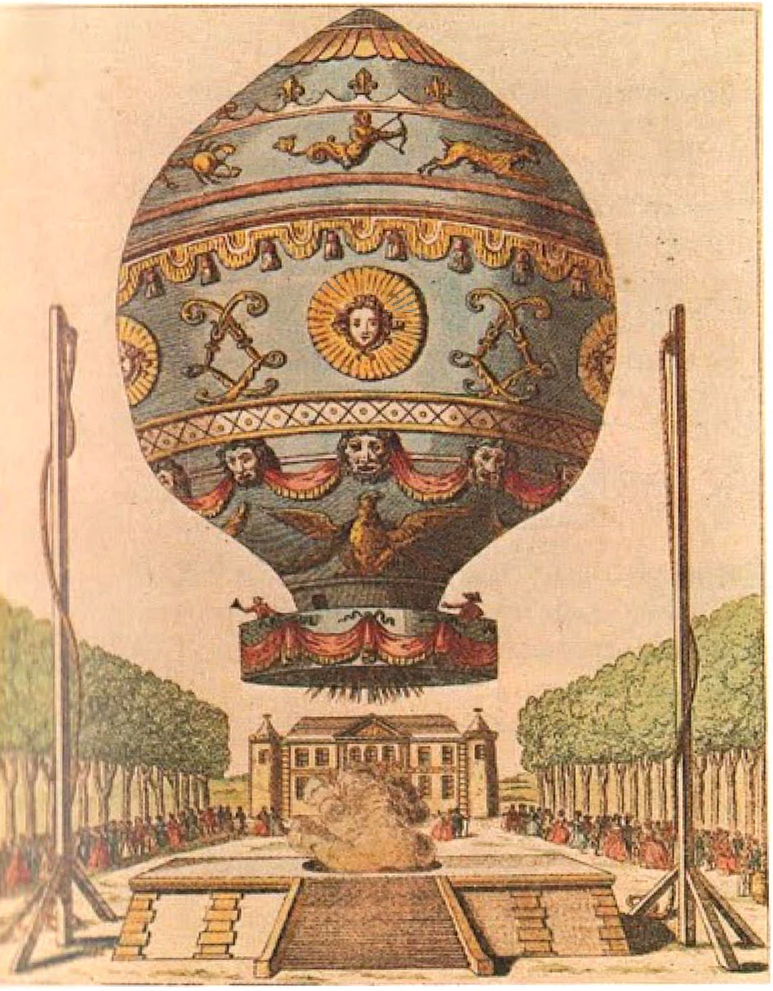
Comprenez le texte

1. Distinguez les péripéties de ce voyage et précisez le parcours à l'aide d'un croquis établi d'après un plan de Paris.
2. Que signifie «Travaillons» (l. 51) ?
3. Relevez, en les classant, les difficultés et les dangers à surmonter, ainsi que les moyens mis en œuvre pour y parvenir.
4. D'après les réactions des deux personnages, montrez leurs différences de caractère. Qu'ont-ils cependant de commun ?
5. Comment expliquez-vous les réactions différentes des spectateurs au début et à la fin du texte ?

Départ de la «machine aérostatique»

a. Sur quels points cette estampe confirme-t-elle le récit ? En quoi le complète-t-elle ?

b. Étudiez la composition, et la répartition des couleurs.



Rédigez et discutez

6. En vous aidant du texte de cette lettre vous ferez, dans le style d'un reporter de notre époque, le compte rendu de l'ascension.
7. **Entretien.** Benjamin Franklin, qui assista à cette ascension, répondit à quelqu'un qui demandait à quoi serviraient les ballons : «A quoi peut servir l'enfant qui vient de naître ?» Expliquez et commentez à l'aide d'exemples ce mot du philosophe américain.

A l'occasion de ce texte...

8. **Enquête** (en équipe). L'histoire des ballons depuis le XVIIIe siècle : les premières ascensions, les exploits, les aéronautes célèbres, les progrès, les accidents, l'actualité des ballons.
9. A l'ère des fusées et des avions à réaction, pensez-vous que le ballon libre ou dirigeable puisse avoir encore un avenir ? Justifiez votre opinion.
10. **Vocabulaire.** Le ballon est désigné par le mot *machine* (l. 8) : quel est son sens étymologique ? Distinguez divers emplois du mot *machine* et de ses dérivés.
11. Quelle différence d'origine et de formation y a-t-il entre les mots *ballon, aérostat, aéronef ?* Trouvez d'autres exemples de mots de formation savante pour désigner des inventions modernes, en indiquant au besoin leur équivalent familier.

● **Connaissez-vous cet emploi ?** Comment expliquez-vous l'emploi du présent (l. 45-47) dans le récit au passé et comment le désigne-t-on ? Trouvez d'autres cas semblables dans la suite de la lettre. Rédigez un petit récit au passé où vous ferez ainsi intervenir le présent.

« Waterloo ! morne plaine ! »

Cette évocation n'est qu'une partie d'un vaste poème intitulé L'Expiation. *Le poète imagine qu'après sa mort Napoléon Ier demande à Dieu si ses défaites ont été le châtiment de son orgueil. Non. Pour lui, qui a fondé sa gloire sur le coup d'État du 18 brumaire, l'expiation c'est d'avoir vu sa grandeur, qui avait effacé ce crime, avilie par un autre crime, le coup d'État du 2 décembre 1851 ouvrant la voie au Second Empire.*

Waterloo est, pour le poète, un sujet d'épopée par la grandeur des combats où il fait intervenir le surnaturel : les canons deviennent des tonnerres, Napoléon est un dieu pour ses soldats et la déroute elle-même se transforme en une allégorie effrayante.

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France[1].
Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance ;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.

O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire.
Il[2] avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington[3] acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy[4] ! — C'était Blücher !
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient nos drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Et l'on entrevoyait des blessures difformes !
Carnage affreux ! moment fatal ! L'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !

1. Les 6e et 7e coalitions unirent contre Napoléon les grandes puissances de l'Europe.

2. Il : Napoléon.

3. Le général en chef des troupes anglaises.

4. Napoléon l'avait envoyé à la poursuite du corps prussien de Blücher dont Bülow commandait l'avant-garde.

Musée de Picardie, Amiens. Ph. Studio Photo Nisso © Archives Photeb

Hippolyte Bellangé (1800-1866). Le dernier carré à Waterloo, 1849.

a. Cette vision de la bataille vous semble-t-elle plus proche ou plus éloignée de la réalité que celle de V. Hugo ? Justifiez votre réponse.

b. Expliquez le choix du cheval blanc ; quel est, selon vous, le rôle du ciel et des nuages ?

— Allons ! faites donner la garde, cria-t-il. —
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Romé eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback[5] ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli[6],
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'empereur !
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.

Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait ; et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,

5. Bonnet à poils.

6. Grandes victoires de Napoléon.

La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut !
Sauve qui peut ! affront ! horreur ! toutes les bouches
Criaient ; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos[7], manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient. — En un clin d'œil,
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,
Et cette plaine, hélas ! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !

Victor HUGO, *Châtiments*, V, XIII.

7. Coiffure en forme de képi, souvent ornée d'un plumet.

Comprenez le texte

1. Quelle impression se dégage des v. 1-12 ? Par quels moyens s'exprime-t-elle ? A quels traits reconnaissez-vous le ton épique ?
2. Précisez par quels sentiments Napoléon passe successivement (v. 13-46).
3. Comment le coup de théâtre du v. 20 est-il préparé, puis mis en valeur ?
4. Expliquez *le combat changea d'âme* (v. 21). Comment ce changement est-il illustré par les v. 22-32 ?
5. Montrez que, du v. 33 au v. 56, la situation, un moment redressée, se dégrade à nouveau.
6. En expliquant les v. 56-74, étudiez les divers aspects de la déroute. Expliquez les v. 60 et 74 et l'effet recherché au v. 70.
7. En relisant le texte, montrez comment on passe de la réalité au surnaturel. Ce surnaturel reste-t-il acceptable pour des lecteurs d'aujourd'hui ? Justifiez votre réponse.

Rédigez et discutez

8. Imaginez qu'un grognard, avec plus de simplicité que Hugo, mais avec non moins d'émotion, raconte la bataille à ses petits-enfants.
9. **Discussion.** Comparez cette évocation de la déroute avec celle de Stendhal (p. 201-204). Laquelle préférez-vous ? Quel que soit votre choix, justifiez-le.

A l'occasion de ce texte...

10. **Enquête interdisciplinaire.** Le déroulement de la bataille de Waterloo (interrogez le professeur d'histoire ; consultez des ouvrages historiques et des encyclopédies ; tracez un plan de la bataille).
11. **Comparaisons et images.** Demandez-vous, pour chaque cas, avec quelle intention l'auteur a employé les comparaisons et les images des v. 22, 26, 27, 28, 37, 38, 51-52, 73.
12. **Versification.** En étudiant le rythme des v. 43-46 puis celui des v. 65-73, montrez en quoi il contribue à créer des impressions opposées.
13. **Grammaire.** *a)* Quelle est la valeur particulière du passé simple *fut* (v. 74) ?
b) Que signifie *qu'ils allaient mourir* (v. 41) ?

● **Test de conjugaison.** *Tressaille* (v. 17) : quel est l'infinitif de ce verbe ? Conjuguez-le aux temps de l'indicatif actif et au présent du conditionnel.

Un adolescent à Waterloo

Au début de La Chartreuse de Parme, *Stendhal (1783-1842) nous fait vivre l'aventure d'un adolescent qui affronte le feu pour la première fois, à Waterloo. Son héros, le jeune Fabrice del Dongo, admirateur enthousiaste de Napoléon, a quitté l'Italie pour prendre part à la bataille qui va décider du sort de l'Empereur. Revêtu des habits d'un hussard, il s'est joint à l'escorte d'un général et l'a suivi toute la journée, sans rien comprendre à des opérations dont il n'apercevait que des épisodes décousus. Vers le soir, il s'est endormi de fatigue dans la voiture d'une cantinière. «Le régiment, après avoir cru à la victoire toute la journée, battait en retraite, ou plutôt s'enfuyait du côté de la France.»*

La petite charrette s'arrêta, Fabrice se réveilla tout à coup. Le soleil était couché depuis longtemps ; il fut tout étonné de voir qu'il était presque nuit. Les soldats couraient de côté et d'autre dans une confusion qui surprit fort notre héros ; il trouva qu'ils avaient l'air penaud.

— Qu'est-ce donc ? dit-il à la cantinière.

— Rien du tout. C'est que nous sommes flambés[1], mon petit ; c'est la cavalerie des Prussiens qui nous sabre, rien que ça. Le bêta de général a d'abord cru que c'était la nôtre. Allons, vivement, aide-moi à réparer le trait[2] de Cocotte qui s'est cassé.

Quelques coups de fusil partirent à dix pas de distance : notre héros, frais et dispos, se dit : «Mais réellement, pendant toute la journée, je ne me suis pas battu, j'ai seulement escorté un général.»

— Il faut que je me batte, dit-il à la cantinière.

— Sois tranquille, tu te battras, et plus que tu ne voudras ! Nous sommes perdus.

Aubry, mon garçon, cria-t-elle à un caporal qui passait, regarde toujours de temps en temps où en est la petite voiture.

— Vous allez vous battre ? dit Fabrice à Aubry.

— Non, je vais mettre mes escarpins pour aller à la danse !

— Je vous suis.

— Je te recommande le petit hussard, cria la cantinière, le jeune bourgeois a du cœur.

Le caporal Aubry marchait sans dire mot. Huit ou dix soldats le rejoignirent en courant, il les conduisit derrière un gros chêne entouré de ronces. Arrivé là il les plaça au bord du bois, toujours sans mot dire, sur une ligne fort étendue ; chacun était au moins à dix pas de son voisin.

— Ah çà ! vous autres, dit le caporal, et c'était la première fois qu'il parlait, n'allez pas faire feu avant l'ordre, songez que vous n'avez plus que trois cartouches.

«Mais que se passe-t-il donc ?» se demandait Fabrice.

1. Perdus (familier).

2. Courroie par laquelle le cheval tire le véhicule.

Enfin, quand il se trouva seul avec le caporal, il lui dit :

— Je n'ai pas de fusil.

— Tais-toi d'abord ! Avance-toi là, à cinquante pas en avant du bois, tu trouveras quelqu'un des pauvres soldats du régiment qui viennent d'être sabrés ; tu lui prendras sa giberne[3] et son fusil. Ne va pas dépouiller un blessé, au moins ; prends le fusil et la giberne d'un qui soit bien mort, et dépêche-toi, pour ne pas recevoir les coups de fusil de nos gens.

Fabrice partit en courant et revint bien vite avec un fusil et une giberne.

— Charge ton fusil et mets-toi là derrière cet arbre, et surtout ne va pas tirer avant l'ordre que je t'en donnerai... Dieu de Dieu ! dit le caporal en s'interrompant, il ne sait pas même charger son arme !... (Il aida Fabrice en continuant son discours.) Si un cavalier ennemi galope sur toi pour te sabrer, tourne autour de ton arbre et ne lâche ton coup qu'à bout portant, quand ton cavalier sera à trois pas de toi ; il faut presque que ta baïonnette touche son uniforme.

— Jette donc ton grand sabre, s'écria le caporal, veux-tu qu'il te fasse tomber, nom de D... ! Quels soldats on nous donne maintenant !

En parlant ainsi, il prit lui-même le sabre qu'il jeta au loin avec colère.

— Toi, essuie la pierre[4] de ton fusil avec ton mouchoir. Mais as-tu jamais tiré un coup de fusil ?

— Je suis chasseur.

— Dieu soit loué ! reprit le caporal avec un gros soupir. Surtout ne tire pas avant l'ordre que je te donnerai.

Et il s'en alla.

Fabrice était tout joyeux. «Enfin je vais me battre réellement, se disait-il, tuer un ennemi ! Ce matin ils nous envoyaient des boulets, et moi je ne faisais rien que m'exposer à être tué ; métier de dupe.» Il regardait de tous côtés avec une extrême curiosité. Au bout d'un moment, il entendit partir sept ou huit coups de fusil tout près de lui. Mais, ne recevant point l'ordre de tirer, il se tenait tranquille derrière son arbre. Il était presque nuit ; il lui semblait être à *l'espère*[5], à la chasse à l'ours, dans la montagne de la Tramezzina, au-dessus de Grianta[6]. Il lui vint une idée de chasseur ; il prit une cartouche dans sa giberne et en détacha la balle : «Si je le vois, dit-il, il ne faut pas que je le manque», et il fit couler cette seconde balle dans le canon de son fusil. Il entendit tirer deux coups de feu tout à côté de son arbre ; en même temps il vit un cavalier vêtu de bleu qui passait au galop devant lui, se dirigeant de sa droite à sa gauche. «Il n'est pas à trois pas, se dit-il,

3. Petit sac de cuir contenant les cartouches.

4. Quand la pierre est humide, elle ne produit pas d'étincelle et le coup ne part pas.

5. A l'affût (provençal).

6. Localité (dont le nom est en réalité Griante) sur les bords du lac de Côme.

mais à cette distance je suis sûr de mon coup» ; il suivit bien le cavalier du bout de son fusil et enfin pressa la détente ; le cavalier tomba avec son cheval. Notre héros se croyait à la chasse : il courut tout joyeux sur la pièce[7] qu'il venait d'abattre. Il touchait déjà l'homme qui lui semblait mourant, lorsque, avec une rapidité incroyable, deux cavaliers prussiens arrivèrent sur lui pour le sabrer. Fabrice se sauva à toutes jambes vers le bois ; pour mieux courir il jeta son fusil. Les cavaliers prussiens n'étaient plus qu'à trois pas de lui lorsqu'il atteignit une nouvelle plantation de petits

7. De gibier.

Francisco Goya (1746-1828). Le Colosse ou la Panique, 1812.

a. Quelles impressions se dégagent de ce tableau ? Voyez-vous ici une «correspondance» avec le poème de V. Hugo, p. 200 ? et avec le récit de Stendhal ?

b. Comparez cette toile avec celle qui est reproduite p. 199.

Musée du Prado, Madrid. Ph. Oronoz © Photeb

chênes gros comme le bras et bien droits qui bordaient le bois. Ces petits chênes arrêtèrent un instant les cavaliers, mais ils passèrent et se remirent à poursuivre Fabrice dans une clairière. De nouveau ils étaient près de l'atteindre, lorsqu'il se glissa entre sept à huit gros arbres. A ce moment, il eut presque la figure brûlée par la flamme de cinq ou six coups de fusil qui partirent en avant de lui. Il baissa la tête ; comme il la relevait, il se trouva vis-à-vis du caporal.

— Tu as tué le tien ? lui demanda le caporal Aubry.

— Oui, mais j'ai perdu mon fusil.

— Ce n'est pas les fusils qui nous manquent ; tu es un bon b... ; malgré ton air cornichon, tu as bien gagné ta journée, et ces soldats-ci viennent de manquer ces deux qui te poursuivaient et venaient droit à eux ; moi, je ne les voyais pas. Il s'agit maintenant de filer rondement ; le régiment doit être à un demi-quart de lieue, et, de plus, il y a un petit bout de prairie où nous pouvons être ramassés au demi-cercle[8].

8. Rattraper quelqu'un *au demi-cercle*, c'est reprendre l'avantage sur lui quand il croit l'avoir. Terme d'escrime.

STENDHAL, *La chartreuse de Parme*, I, 4.

Comprenez le texte

1. Qu'y a-t-il d'alarmant dans les propos de la cantinière (l. 7-18) ? Sur quel ton sont-il tenus ? Quels traits de son caractère nous révèlent-ils ?
2. Quels sont les sentiments de Fabrice et comment s'expliquent-ils (l. 4-24) ?
3. Que pensez-vous de la réponse du caporal (l. 23) ? En quoi apparaît-il dans la suite du texte comme un gradé responsable et expérimenté ?
4. Quelle est l'attitude du caporal vis-à-vis de Fabrice (l. 38-65) et comment l'expliquez-vous ?
5. D'où provient la joie de Fabrice (l. 67-88) ? Comment considère-t-il la guerre ?
6. En distinguant les péripéties de la fuite, montrez que Fabrice prend de plus en plus nettement conscience du danger (l. 88-101).
7. En relisant le texte vous montrerez comment l'auteur fait de ses personnages des êtres vivants et sympathiques. Quelle tonalité en résulte-t-il dans le récit ?

Rédigez et discutez

8. Vous imaginerez que le caporal raconte, plus tard, à d'autres soldats, cette péripétie de la bataille. Il se moque de Fabrice, mais reconnaît son courage. Faites-le parler, en respectant la tonalité familière du récit de Stendhal.
9. En vous inspirant de ce récit, imaginez un épisode de chasse à l'ours (ou au sanglier) dont le héros sera le jeune Fabrice.
10. **Discussion.** Cette page nous offre-t-elle de la guerre une image réelle ou une présentation romanesque ? Au cours de la discussion, on confrontera les opinions en s'appuyant sur le texte ; on en consignera ensuite les conclusions par écrit, et *en les ordonnant* avec soin.

A l'occasion de ce texte...

11. **Comparaison.** Ressemblances et différences entre cette évocation de la déroute de Waterloo et celle que nous en présente Victor Hugo dans *L'Expiation* (cf. p. 198). Quelles étaient selon vous les intentions de Stendhal et de V. Hugo ?
12. **Champ lexical.** Du *soldat* au *général*, indiquez les mots désignant actuellement les grades de la hiérarchie militaire, en donnant, si possible, l'origine de chacun d'eux.
13. **Niveaux de langue.** Relevez dans le texte les mots et expressions du langage familier. Donnez leurs équivalents dans un registre plus soutenu.
14. **Grammaire.** Que signifie « *Ne va pas dépouiller un blessé* » (l. 41). Trouvez dans le texte :
a) d'autres exemples de ce tour ;
b) un autre cas où l'auteur aurait pu l'employer.

● **Savez-vous les distinguer ?** Que signifie *près de* (l. 97). Composez des phrases montrant clairement la différence entre *près de* et *prêt à* (essayez de jouer avec la difficulté en les construisant avec un même complément).

Une réception sous Louis-Philippe

Dans cette page de L'Éducation sentimentale, *Gustave Flaubert (1821-1880) décrit une réception mondaine sous le règne de Louis-Philippe. Avec son héros, le jeune Frédéric Moreau, nous pénétrons dans les salons d'un personnage important, le comte d'Ambreuse, qui, sous le nom roturier de Dambreuse, s'est tourné vers la banque, l'industrie et la politique. Le passage, qui vaut d'abord par son pittoresque et sa vérité, tourne cependant à la satire des bourgeois «bien pensants» de l'époque. La réception se situe un an environ avant la Révolution de février 1848 qui allait renverser Louis-Philippe et établir la Seconde République.*

Partout, une valetaille à larges galons d'or circulait. Les grandes torchères[1], comme des bouquets de feu, s'épanouissaient sur les tentures ; elles se répétaient dans les glaces ; et au fond de la salle à manger, que tapissait un treillage de jasmin, le buffet ressemblait à un maître-autel de cathédrale ou à une exposition d'orfèvrerie, — tant il y avait de plats, de cloches, de couverts et de cuillers en argent et en vermeil, au milieu des cristaux à facettes qui entre-croisaient, par-dessus les viandes, des lueurs irisées. Les trois autres salons regorgeaient d'objets d'art : paysages de maîtres contre les murs, ivoires et porcelaines au bord des tables, chinoiseries sur les consoles ; des paravents de laque se développaient devant les fenêtres, des touffes de camélias montaient dans les cheminées ; et une musique légère vibrait, au loin, comme un bourdonnement d'abeilles.

1. Candélabres à plusieurs branches fixés au mur.

Les quadrilles n'étaient pas nombreux, et les danseurs, à la manière nonchalante dont ils traînaient leurs escarpins[2], semblaient s'acquitter d'un devoir. Frédéric entendait des phrases comme celle-ci :

— «Avez-vous été à la dernière fête de charité de l'hôtel Lambert[3], Mademoiselle ?»

— «Non, Monsieur !»

— «Il va faire, tout à l'heure, une chaleur !»

— «Oh ! c'est vrai, étouffante !»

— «De qui donc cette polka ?»

— «Mon Dieu ! je ne sais pas, Madame !»

2. Souliers à semelle mince.

3. Dans l'île de la Cité.

Et, derrière lui, trois roquentins[4], postés dans une embrasure, chuchotaient des remarques obscènes ; d'autres causaient chemins de fer, libre-échange[5], un sportsman contait une histoire de chasse ; un légitimiste[6] et un orléaniste[7] discutaient.

4. Vieillards ridicules.

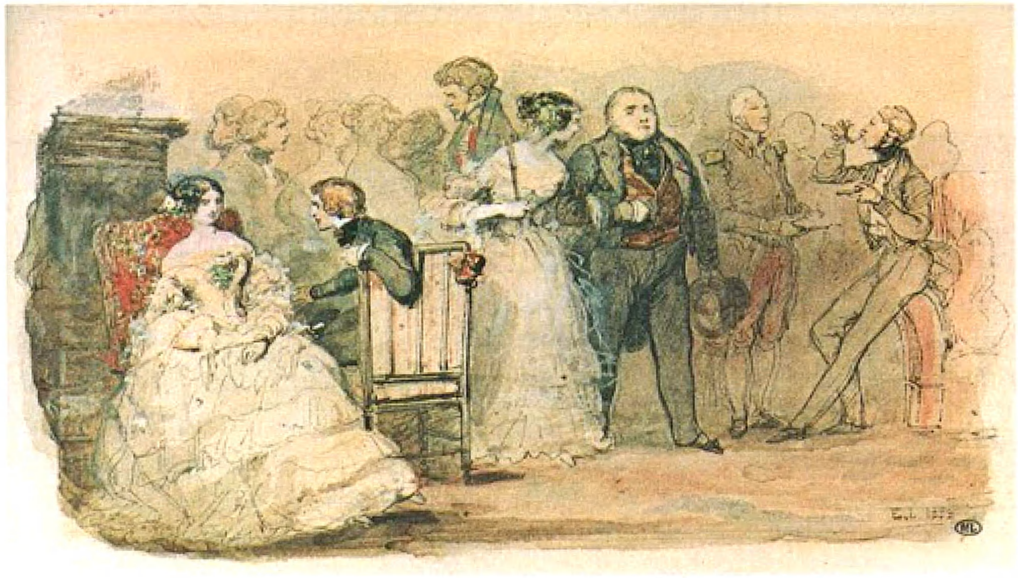
5. Commerce qui se fait sans droit de douane.

6. Royaliste partisan des Bourbons.

7. Partisan de Louis-Philippe, fils du duc d'Orléans.

En errant de groupe en groupe, il arriva dans le salon des joueurs, où, dans un cercle de gens graves, il reconnut Martinon[8], «attaché maintenant au parquet de la capitale».

8. Camarade de Frédéric, type de l'arriviste médiocre.



Cabinet des dessins
Musée du Louvre, Paris. Ph. Hubert Josse © Photob

Louis-Eugène Lami (1800-1890). Une réception sous Louis-Philippe, 1832. En vous inspirant du récit de Flaubert, décrivez la scène représentée dans cette aquarelle.

Sa grosse face couleur de cire emplissait convenablement son collier, lequel était une merveille, tant les poils noirs se trouvaient bien égalisés ; et, gardant un juste milieu entre l'élégance voulue par son âge et la dignité que réclamait sa profession, il accrochait son pouce dans son aisselle suivant l'usage des beaux, puis mettait son bras dans son gilet à la façon des doctrinaires[9]. Bien qu'il eût des bottes extra-vernies, il portait les tempes rasées pour se faire un front de penseur.

Après quelques mots débités froidement, il se retourna vers son conciliabule. Un propriétaire disait :

— «C'est une classe d'hommes qui rêvent le bouleversement de la société !»

— «Ils demandent l'organisation du travail !» reprit un autre. «Conçoit-on cela ?»

— «Que voulez-vous !» fit un troisième, «quand on voit M. de Genoude[10] donner la main au *Siècle*[11] !»

— «Et des conservateurs, eux-mêmes, s'intituler progressifs[12] ! Pour nous amener quoi ? la République ! comme si elle était possible en France !»

Tous déclarèrent que la République était impossible en France.

— «N'importe», remarqua tout haut un monsieur. «On s'occupe trop de la Révolution ; on publie là-dessus un tas d'histoires, de livres !...»

— «Sans compter», dit Martinon, «qu'il y a, peut-être, des sujets d'étude plus sérieux !»

Un ministériel[13] s'en prit aux scandales du théâtre :

— «Ainsi, par exemple, ce nouveau drame *La Reine Margot*[14] dépasse véritablement les bornes ! Où était le besoin

9. Sous la Restauration, partisans d'une politique libérale.

10. Chef du parti légitimiste.
11. Journal des Républicains.
12. On dirait aujourd'hui *progressistes*.

13. Partisan du gouvernement en place.
14. Drame d'Alexandre Dumas, dont l'héroïne est Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV.

qu'on nous parlât des Valois[15] ? Tout cela montre la royauté sous un jour défavorable ! C'est comme votre Presse ! Les lois de septembre[16], on a beau dire, sont infiniment trop douces ! Moi je voudrais des cours martiales[17] pour bâillonner les journalistes ! A la moindre insolence, traînés devant un conseil de guerre ! et allez donc !»

— «Oh ! prenez garde, Monsieur, prenez garde !» dit un professeur, «n'attaquez pas nos précieuses conquêtes de 1830 ! respectons nos libertés.»

Il fallait décentraliser plutôt, répartir l'excédent des villes dans les campagnes.

— «Mais elles sont gangrenées !» s'écria un catholique. «Faites qu'on raffermisse la Religion !»

Martinon s'empressa de dire :

— «Effectivement, c'est un frein !»

Tout le mal gisait dans cette envie moderne de s'élever au-dessus de sa classe, d'avoir du luxe.

— «Cependant», objecta un industriel, «le luxe favorise le commerce. Aussi j'approuve le duc de Nemours[18] d'exiger la culotte courte à ses soirées.»

15. Allusion à la mauvaise réputation de la reine Margot et aux tristes règnes de Charles IX et Henri III.
16. Elles limitaient la liberté de la presse (1835).
17. Tribunaux militaires d'exception.
18. Un des fils de Louis-Philippe.

Gustave FLAUBERT, *L'éducation sentimentale*.

Comprenez le texte

1. Relevez les mots évoquant la richesse et le luxe (l. 1-15). Expliquez et justifiez les comparaisons.
2. Comment comprenez-vous : *semblaient s'acquitter d'un devoir* (l. 18) ? Comment ce sentiment apparaît-il dans les l. 20-26 ?
3. Quelles attitudes différentes suggèrent les verbes des lignes 27-31 ?
4. Quelle idée vous faites-vous du caractère de Martinon (l. 33-44) ?
5. Sur quoi porte la discussion (l. 46-61) ? Que pensez-vous de la conclusion unanime (l. 55-56) et de celle de Martinon ?
6. Quels sont, aux yeux de celui qui parle, les *scandales* du théâtre (l. 62-66) ?
7. Précisez les opinions émises sur la Presse. Qu'en pensez-vous ? Pourquoi est-ce un *professeur* qui les combat, et sur quel ton ?
8. Quelles préoccupations animent les dernières répliques (l. 74-84) ? Que pensez-vous de la réflexion finale (l. 83-84) ?
9. En relisant le texte vous dégagerez et préciserez l'opinion que l'on peut se faire des personnages présentés dans cette page.

Rédigez et discutez

10. *Un sportsman contait une histoire de chasse.* Imaginez ses propos et le dialogue qui peut s'ensuivre, en utilisant le style direct, comme Flaubert le fait aux lignes 45-84.
11. En vous inspirant du portrait de Martinon et en utilisant les mêmes procédés de description, faites le portrait d'un élève vantard et vaniteux.
12. **Discussion.** Vous direz ce que vous trouvez de commun à tous ces personnages et vous préciserez ce que Flaubert reproche aux bourgeois sous Louis-Philippe.

A l'occasion de ce texte...

13. **Enquête (travail d'équipe).** A l'aide de votre manuel d'histoire et de documents (gravures, caricatures, journaux, études particulières), distinguez ce qui vous semble vrai et ce qui est caricatural dans cette page.
14. **Vocabulaire.** *a)* Trouvez d'autres mots formés comme *valetaille*. Quelles sont les valeurs que peut avoir le suffixe de ce mot ?
b) Citez des mots d'origine anglaise utilisés de nos jours et qui sont formés comme le mot *sportsman*.
15. **Niveau de langue.** Relevez les mots et les tours qui (l. 50-70) appartiennent à la langue parlée.
16. Dans : *causaient chemins de fer* (l. 28-29) quel sens donnez-vous au verbe et quelle fonction à ce qui le suit ? Quelle autre construction pourrait-on employer ?

- **Jeu des substitutions.** Relevez dans le texte tous les verbes exprimant l'idée de «parler» (ex. : l. 28 *chuchotaient ; causaient*, etc.) En tenant compte du contexte remplacez chacun de ces verbes par un verbe de sens voisin.

Une famille de mineurs au XIXe siècle

Dans Germinal, *Émile Zola (1840-1902) dépeint la condition des mineurs à la fin du siècle dernier dans le nord de la France. Nous sommes ici chez les Maheu qui habitent une petite maison de deux pièces dans un coron* près d'Anzin. Il y vit dix personnes, le grand-père dit Bonnemort, le père, la mère et leurs sept enfants dont trois, Zacharie, vingt et un ans, Catherine, quinze ans et Jeanlin, onze ans, travaillent à la mine avec leur père et leur grand-père ; le dernier est encore au berceau. C'est l'hiver, quatre heures viennent de sonner et Catherine a réveillé les travailleurs ; le père s'éveille le dernier.*

* Groupe de maisons ouvrières.

Des cris et des larmes éclatèrent. C'était, dans son berceau, Estelle que le froid contrariait.

Du coup, Maheu se réveilla. Qu'avait-il donc dans les os ? voilà qu'il se rendormait comme un propre à rien. Et il jurait si fort que les enfants, à côté, ne soufflaient plus. Zacharie et Jeanlin achevèrent de se laver, avec une lenteur déjà lasse. Alzire, les yeux grands ouverts, regardait toujours. Les deux mioches, Lénore et Henri, aux bras l'un de l'autre, n'avaient pas remué, respirant du même petit souffle, malgré le vacarme.

— Catherine, donne-moi la chandelle, cria Maheu.

Elle finissait de boutonner sa veste, elle porta la chandelle dans le cabinet, laissant ses frères chercher leurs vêtements au peu de clarté qui venait de la porte. Son père sautait du lit. Mais elle ne s'arrêta point, elle descendit en gros bas de laine, à tâtons, et alluma dans la salle une autre chandelle, pour préparer le café. Tous les sabots de la famille étaient sous le buffet.

— Te tairas-tu, vermine ! reprit Maheu, exaspéré des cris d'Estelle, qui continuaient.

Il était petit comme le vieux Bonnemort, et il lui ressemblait en gras, la tête forte, la face plate et livide, sous les cheveux jaunes, coupés très courts. L'enfant hurlait davantage, effrayée par ces grands bras noueux qui se balançaient au-dessus d'elle.

— Laisse-la, tu sais bien qu'elle ne veut pas se taire, dit la Maheude, en s'allongeant au milieu du lit.

Elle aussi venait de s'éveiller, et elle se plaignait, c'était bête de ne jamais faire sa nuit complète. Ils ne pouvaient donc partir doucement ? Enfouie dans la couverture, elle ne montrait que sa figure longue, aux grands traits, d'une beauté lourde, déjà déformée à trente-neuf ans par sa vie de misère

et les sept enfants qu'elle avait eus. Les yeux au plafond, elle parla avec lenteur, pendant que son homme s'habillait. Ni l'un ni l'autre n'entendait plus la petite qui s'étranglait à crier.

— Hein ? tu sais, je suis sans un sou, et nous voici à lundi seulement : encore six jours à attendre la quinzaine. Il n'y a pas moyen que ça dure. A vous tous, vous apportez neuf francs. Comment veux-tu que j'arrive ? Nous sommes dix à la maison.

— Oh ! neuf francs ! se récria Maheu. Moi et Zacharie, trois : ça fait six... Catherine et le père, deux : ça fait quatre ; quatre et six dix... Et Jeanlin, un, ça fait onze.

— Oui, onze, mais il y a les dimanches et les jours de chômage... Jamais plus de neuf, entends-tu ?

Il ne répondit pas, occupé à chercher par terre sa ceinture de cuir. Puis, il dit en se relevant :

— Faut pas se plaindre, je suis tout de même solide. Il y en a plus d'un, à quarante-deux ans, qui passe au raccommodage[1].

— Possible, mon vieux, mais ça ne nous donne pas du pain... Qu'est-ce que je vais fiche, dis ? Tu n'as rien, toi ?

— J'ai deux sous.

— Garde-les pour boire une chope... Mon Dieu ! qu'est-ce que je vais fiche ? Six jours, ça n'en finit plus. Nous devons soixante francs à Maigrat[2], qui m'a mise à la porte avant-hier. Ça ne m'empêchera pas de retourner le voir. Mais, s'il s'entête à refuser...

Et la Maheude continua d'une voix morne, la tête immobile, fermant par instants les yeux sous la clarté triste de la chandelle. Elle disait le buffet vide, les petits demandant des tartines, le café même manquant, et l'eau qui donnait des coliques, et les longues journées passées à tromper la faim avec des feuilles de choux bouillies. Peu à peu, elle avait dû hausser le ton, car le hurlement d'Estelle couvrait ses paroles. Ces cris devenaient insoutenables. Maheu parut tout d'un coup les entendre, hors de lui, et il saisit la petite dans le berceau, il la jeta sur le lit de la mère, en balbutiant de fureur :

— Tiens ! prends-la, je l'écraserais... Nom de Dieu d'enfant ! ça ne manque de rien, ça tète et ça se plaint plus haut que les autres !

Estelle s'était mise à téter, en effet. Disparue sous la couverture, calmée par la tiédeur du lit, elle n'avait plus qu'un petit bruit goulu des lèvres.

— Est-ce que les bourgeois de la Piolaine[3] ne t'ont pas dit d'aller les voir ? reprit le père au bout d'un silence.

La mère pinça la bouche, d'un air de doute découragé.

— Oui, ils m'ont rencontrée, ils portent des vêtements aux

1. Cette expression populaire est peut-être une allusion aux soins grâce auxquels on rétablit plus ou moins bien la santé des mineurs.

2. L'épicier.

3. Le château de riches actionnaires de la mine.

enfants pauvres... Enfin, je mènerai ce matin chez eux Lénore et Henri. S'ils me donnaient cent sous seulement.

Le silence recommença. Maheu était prêt. Il demeura un moment immobile, puis il conclut de sa voix sourde :

— Qu'est-ce que tu veux ? c'est comme ça, arrange-toi pour la soupe... Ça n'avance à rien d'en causer, vaut mieux être là-bas au travail.

— Bien sûr, répondit la Maheude. Souffle la chandelle, je n'ai pas besoin de voir la couleur de mes idées.

Il souffla la chandelle. Déjà, Zacharie et Jeanlin descendaient ; il les suivit.

Émile ZOLA, *Germinal*, I, 2.

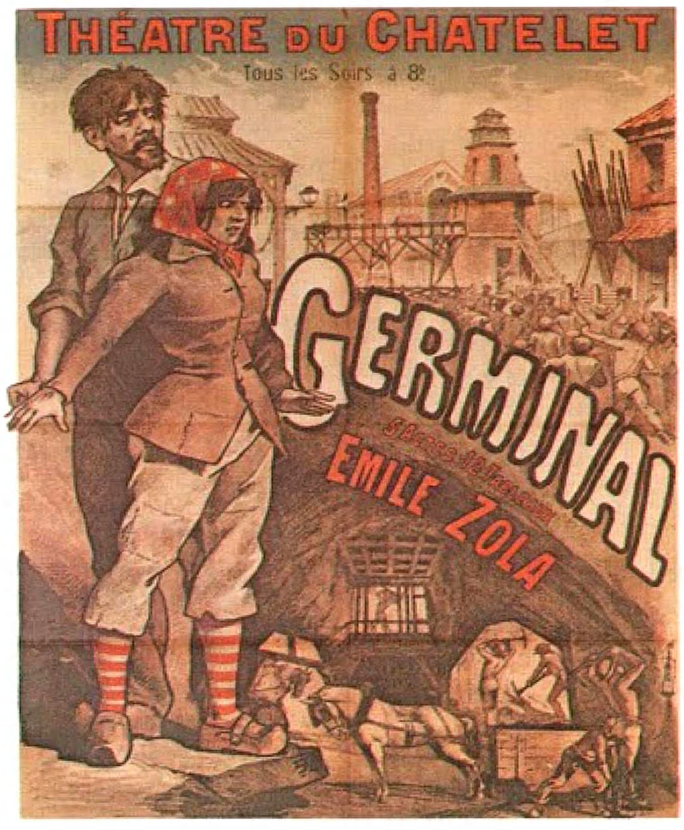
Comprenez le texte

1. Relevez les détails qui caractérisent l'atmosphère de ce réveil et expliquez le comportement de chacun (l. 1-20).
2. Précisez en quoi diffèrent l'attitude du père et celle de la mère et demandez-vous pourquoi (l. 19-34) ?
3. Pourquoi Maheu et sa femme n'entendent-ils plus crier Estelle (l. 34-36) ?
4. Comparez la réaction de la Maheude devant la situation et celle de son mari, et expliquez la différence (l. 37-53). Pourquoi lui dit-elle de garder ses deux sous (l. 55) ?
5. Quelle impression vous laisse le tableau que la Maheude fait de sa misère ? Justifiez votre réponse (l. 55-65).
6. Comment jugez-vous le geste et les paroles de Maheu (l. 67-73) ? Expliquez-les.
7. Quelle est, à la fin, l'attitude du mari et de la femme ? Expliquez-la, et dites ce que vous pensez de la boutade de la Maheude (l. 77-89).

Affiche pour Germinal, *pièce tirée du roman.*

a. Comment sont évoqués le travail des mineurs et leur révolte contre leur condition ?

b. Comparez ce type d'affiche aux affiches de théâtre ou de cinéma à notre époque.



Affiche en couleur pour « Germinal ». Coll. particulière Ph. Jean-Loup Charmet © Photeb

Rédigez et discutez

8. En allant au travail, Maheu se reproche ses mouvements d'humeur et rend hommage à sa femme.
9. **Entretien.** Quels vous paraissent être les effets de cette misère sur le plan moral (voir, en particulier, l. 55-59, 67-73, 77-82) ?
10. **Discussion.** Qui, de l'homme ou de la femme, souffre le plus de cette misère ? Classez les arguments en présence en les accompagnant de preuves puisées dans le texte.

A l'occasion de ce texte...

11. **Enquête** (en équipe). Le travail des enfants au XIXe siècle ; les mesures de protection qui ont été prises depuis.
12. Relevez les tours et les mots du langage populaire.
13. **Grammaire.** Étudiez les emplois de l'imparfait de l'indicatif dans les l. 3-4 et 28-30.
14. Comparez les propositions introduites par *si* aux l. 58-59 et 82 : ressemblances et différences. Qu'exprime chacune d'elles ?

● **Test de conjugaison.** *Plaignait* (l. 28), *entendait* (l. 35). Quel est l'infinitif de ces verbes ? Ecrivez la conjugaison de chacun d'eux, en regard sur deux colonnes, aux temps de l'indicatif et au présent du conditionnel.

A propos des textes en marge de l'histoire

I. En relisant les textes

1. Sur une ligne horizontale de 16 cm divisée en 4 parties égales dont chacune représente un siècle : *a)* Situez les faits dont il est question dans ce chapitre ; *b)* précisez qui gouverne en France à l'époque de chacun de ces événements.
2. Classez ces textes en deux catégories : *a)* ceux où la réalité vous semble être observée avec précision ; *b)* ceux où elle vous semble déformée par l'imagination.
3. Classez ces récits selon que : *a)* leur auteur a pris part aux événements ; *b)* leur narrateur les décrit comme s'il y participait avec le personnage ; *c)* le narrateur les observe de l'extérieur.
4. Des deux images de Waterloo (p. 198 et p. 201) quelle est celle qui vous semble la plus proche de la réalité ? D'où vient, à votre avis, la différence ?
5. Qu'est-ce qui dans les récits de Rousseau (p. 192) et de Zola (p. 208) peut surprendre un Français d'aujourd'hui ?
6. Quelles inégalités sociales ressortent de la comparaison entre les textes de Flaubert (p. 205) et de Zola (p. 208) ?
7. A quelles catégories sociales appartiennent les personnages de ce chapitre et quels changements d'ordre moral, matériel, social y percevez-vous ?
8. Parmi les époques sur lesquelles ces textes vous permettent de jeter un regard très limité, quelle est celle que vous préférez ? Quelle est celle que vous aimez le moins ? Justifiez votre réponse.

II. Vocabulaire (travail en équipe).

1. Dans les textes des p. 186 et p. 205, relevez et classez les détails et les termes servant à évoquer la richesse.
2. Dans les textes des p. 192 et p. 208, relevez et classez les détails et les termes évoquant la pauvreté et la misère.
3. Dans les récits où sont décrits des combats, relevez et classez le vocabulaire concernant : *a)* les armes ; *b)* le comportement des combattants ; *c)* les péripéties du combat.

III. Rédigez des paragraphes

1. En *un seul paragraphe*, retracez :
   - le duel entre d'Artagnan et Bernajoux ;
   - les péripéties du premier envol (p. 194) ;
   - les sentiments de la bourgeoisie (p. 205) ;
   - la misère des mineurs (p. 208).
2. En *deux paragraphes*, évoquez :
   - l'infante dans le jardin, puis les effets du coup de vent (p. 186) ;
   - les deux dîners du promeneur, puis la terreur du paysan et les sentiments qu'elle inspire à Rousseau (p. 192) ;
   - les deux moments de Waterloo : le combat, la déroute (p. 198) ;
   - le comportement de Fabrice à Waterloo : les consignes du caporal, l'affrontement avec les cavaliers prussiens (p. 201).

IV. Apprenez à composer

Voir les conseils p. 31.

1. Faites les portraits de d'Artagnan et de Fabrice ; comparez les deux hommes.
2. Frédéric Moreau décrit à un de ses amis la réception chez M. Dambreuse (p. 205). Il lui fait part des sentiments qu'il a éprouvés en entendant les conversations.
3. Lisez les textes des p. 189, 194, 201 et dégagez les sentiments que vous inspire le comportement des héros de ces récits.
4. Les scènes décrites par Flaubert (p. 205) et Zola (p. 208) sont séparées par une vingtaine d'années. Quelles réflexions vous inspire la comparaison entre ces milieux ?
5. Un des invités de M. Dambreuse condamne le goût du luxe ; un autre réplique qu'il «favorise le commerce» (p. 207). Présentez les arguments en faveur de chaque thèse et concluez.

V. Enquêtes (en équipe)

1. Rassemblez des informations (textes, reproductions de documents) en vue de **deux exposés** : *a)* la condition des paysans au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle ; *b)* la condition des ouvriers au XIXe siècle.
2. **Exposé.** Tracez à grands traits l'histoire de la navigation aérienne, de l'aérostat à l'avion supersonique.
3. Dans le salon de M. Dambreuse, un peu avant 1848, on parle des *chemins de fer*. Dans quelles conditions se sont-ils établis et développés ?
4. Présentez un poème, un roman, un film, ayant pour sujet un personnage ou un événement historique.

Mythes et légendes de tous pays

Les adieux d'Hector et d'Andromaque

*Vous avez déja étudié en 6e des extraits de l'*Odyssée, *et en 5e des extraits de l'*Iliade. *Le texte que vous allez lire et le suivant vous feront connaître le personnage d'Andromaque. Cette héroïne, devenue le symbole de l'épouse et de la mère, sera immortalisée dans notre langue par une tragédie de Racine,* Andromaque, *que vous lirez dans les années à venir.*

Depuis dix ans, Troie résiste aux assauts répétés des Grecs (ou Achéens) qui font le siège de la ville. La situation devient grave pour les Troyens. Hector, avant de retourner au combat, fait ses adieux à Andromaque, son épouse.

Elle vient donc à sa rencontre, et, derrière elle, une servante, sur son sein, porte son fils au tendre cœur, encore tout enfant, le fils chéri d'Hector, pareil à un bel astre, qu'Hector nomme Scamandrios[1], et les autres Astyanax[2], parce qu'Hector est seul à protéger Troie. Hector sourit, regardant son fils en silence. Mais Andromaque près de lui s'arrête, pleurante ; elle lui prend la main, elle lui parle, en l'appelant de tous ses noms :

«Pauvre fou ! ta fougue te perdra. Et n'as-tu pas pitié non plus de ton fils si petit, ni de moi, misérable, qui de toi bientôt serai veuve ? Car les Achéens bientôt te tueront, en se jetant tous ensemble sur toi ; et pour moi, alors, si je ne t'ai plus, mieux vaut descendre sous la terre. Non, plus pour moi de réconfort, si tu accomplis ton destin, plus rien que souffrances ! Je n'ai déjà plus de père ni de digne mère. Mon père a été tué par le divin[3] Achille, le jour qu'il a détruit la bonne cité des Ciliciens, Thèbes[4] aux hautes portes. Mais, s'il tua Éétion[5], du moins il ne le dépouilla pas : son cœur y eut scrupule. Il le brûla, au contraire, avec ses armes ouvragées, puis sur lui répandit la terre d'un tombeau ; et, tout autour, les nymphes des montagnes, filles de Zeus qui tient l'égide[6], ont fait pousser des ormeaux. Dans ma maison,

1. En l'honneur du fleuve *Scamandre*, vénéré comme un dieu, qui traverse Troie.
2. «Protecteur de la ville».

3. Il est petit-fils de Zeus, et fils de la déesse Thétis.
4. Ville de Mysie, au S.-E. de l'Asie Mineure.
5. Roi de Thèbes, et père d'Andromaque.

6. Bouclier de peau de chèvre.

j'avais sept frères, et tous, en un seul jour, s'en furent chez Hadès[7], tous abattus par le divin Achille aux pieds infatigables, près de nos bœufs à la démarche torse et de nos brebis blanches. Ma mère même, qui régnait aux pieds du Placos[8] forestier, il l'emmena ici avec tous nos trésors et ne la délivra qu'après avoir reçu une immense rançon ; mais Artémis la Sagittaire la vint frapper au manoir de son père[9]. Hector, tu es pour moi tout ensemble, un père, une digne mère ; pour moi tu es un frère autant qu'un jeune époux. Allons ! cette fois, aie pitié ; demeure ici sur le rempart ; non, ne fais ni de ton fils un orphelin, ni de ta femme une veuve. Arrête donc l'armée près du figuier sauvage, là où la ville est le plus accessible, le mur le plus facile à emporter. [...]

Le grand Hector au casque étincelant, à son tour, lui répond :

«Tout cela, autant que toi, j'y songe. Mais aussi j'ai terriblement honte, en face des Troyens comme des Troyennes aux robes traînantes, à l'idée de demeurer, comme un lâche, loin de la bataille. Et mon cœur non plus ne m'y pousse pas : j'ai appris à être brave en tout temps et à combattre aux premiers rangs des Troyens, pour gagner une immense gloire à mon père et à moi-même. Sans doute, je le sais en mon âme et mon cœur : un jour viendra où elle périra, la sainte Ilion[10], et Priam, et le peuple de Priam à la bonne pique. Mais le souci de l'avenir me tient moins pour les Troyens, pour Hécube[11] même, pour sire Priam, pour mes frères, qui, nombreux et braves, pourront tomber dans la poussière sous

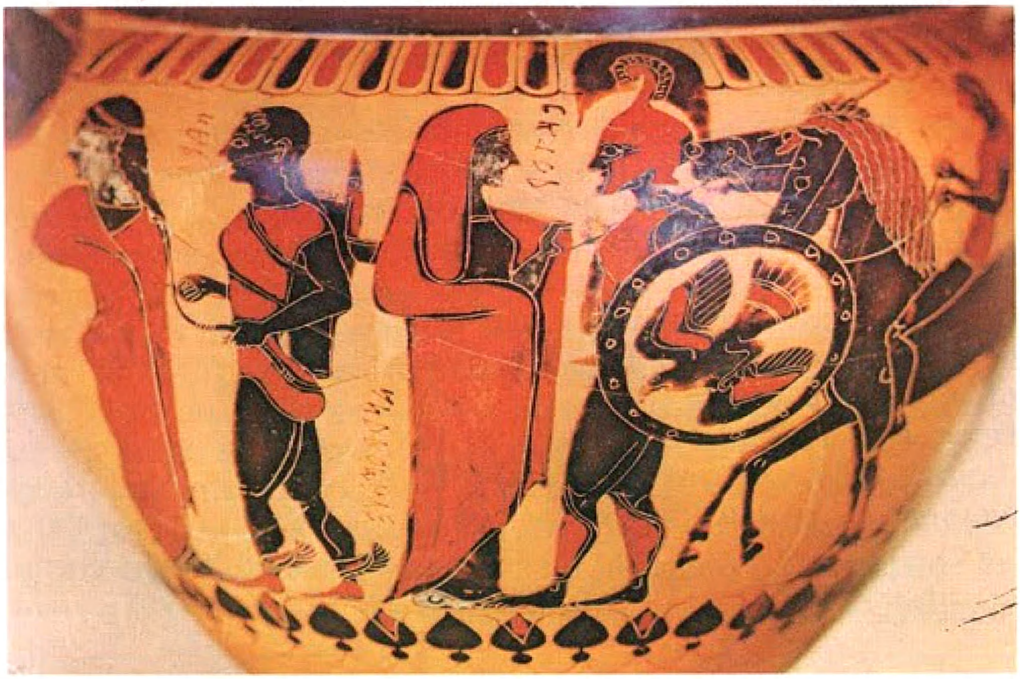
7. Dieu des Enfers. *Chez Hadès* désignait dans l'Antiquité les lieux où les âmes se rendaient après la mort.
8. Montagne d'Asie Mineure.

9. Les morts brusques étaient attribuées à *Artémis*, déesse de la chasse, qui lançait des flèches (latin *sagitta* : flèche).

10. Troie.

11. Femme du roi *Priam*, et mère d'*Hector*.

Adieux d'Hector et d'Andromaque (vase du VIe s. av. J.-C.).
a. Quels détails du texte reconnaissez-vous ? N'y a-t-il pas une différence importante ?
b. D'où provient, selon vous, la valeur décorative de ce vase ?



Musée Martin von Wagner, Wurtzbourg. R.F.A.
Ph. © du musée - Archives Photeb.

les coups de nos ennemis, que pour toi, le jour où quelque Achéen à cotte de bronze t'emmènera, pleurante, t'enlevant le jour de la liberté. Peut-être alors, en Argos, tisseras-tu la toile pour une autre ; peut-être porteras-tu l'eau de la source Messéis[12] ou de l'Hypérée[13], subissant mille contraintes, parce qu'un destin brutal pèsera sur toi. Et un jour on dira, en te voyant pleurer : «C'est la femme d'Hector, Hector, le premier au combat parmi les Troyens dompteurs de cavales, quand on se battait autour d'Ilion.» Voilà ce qu'on dira, et, pour toi, ce sera une douleur nouvelle, d'avoir perdu l'homme entre tous capable d'éloigner de toi le jour de l'esclavage. Ah ! que je meure donc, que la terre sur moi répandue me recouvre tout entier, avant d'entendre tes cris, de te voir traînée en servage !»

Ainsi dit l'illustre Hector, et il tend les bras à son fils. Mais l'enfant se détourne et se rejette en criant sur le sein de sa nourrice à la belle ceinture : il s'épouvante à l'aspect de son père ; le bronze lui fait peur, et le panache[14] aussi, en crins de cheval, qu'il voit osciller, au sommet du casque, effrayant. Son père éclate de rire, et sa digne mère. Aussitôt, de sa tête, l'illustre Hector ôte son casque : il le dépose, resplendissant, sur le sol. Après quoi, il prend son fils, et le baise, et le berce en ses bras, et dit, en priant Zeus et les autres dieux :

«Zeus ! et vous tous, dieux ! permettez que mon fils, comme moi, se distingue entre les Troyens, qu'il montre une force égale à la mienne, et qu'il règne, souverain, à Ilion ! Et qu'un jour l'on dise de lui : ''Il est encore plus vaillant que son père'', quand il rentrera du combat ! Qu'il en rapporte les dépouilles sanglantes d'un ennemi tué, et que sa mère en ait le cœur en joie !»

Il dit et met son fils dans les bras de sa femme ; et elle le reçoit sur son sein parfumé, avec un rire en pleurs. Son époux, à la voir, alors a pitié. Il la flatte[15] de la main, il lui parle, en l'appelant de tous ses noms :

«Pauvre folle ! que ton cœur, crois-moi, ne se fasse pas tel chagrin. Nul mortel ne saurait me jeter en pâture à Hadès avant l'heure fixée. Je te le dis ; il n'est pas d'homme, lâche ou brave, qui échappe à son destin, du jour qu'il est né. Allons ! rentre au logis, songe à tes travaux, au métier[16], à la quenouille, et donne ordre à tes servantes de vaquer[17] à leur ouvrage. Au combat veilleront les hommes, tous ceux — et moi le premier — qui sont nés à Ilion.»

Ainsi dit l'illustre Hector, et il prend son casque à crins de cheval, tandis que sa femme déjà s'en revient chez elle, en tournant la tête et en versant de grosses larmes.

HOMÈRE, *Iliade*, VI, vers 399-496,
traduction de Paul MAZON, Les Belles Lettres éd.

12. En Laconie, dans le Péloponnèse.
13. En Thessalie, au nord de la Grèce.
14. Faisceau de crins, serré à la base et flottant vers le haut.
15. *Flatter* : caresser.
16. *Métier à tisser* : machine pour travailler les textiles.
17. S'occuper de, s'appliquer à...

Comprenez le texte

1. Quels sont les personnages en présence (l. 1-8) ?
2. Pourquoi Andromaque peut-elle dire à Hector : *« Tu es pour moi tout ensemble, un père, une digne mère... un frère autant qu'un jeune époux »* (l. 30-31) ? Pourquoi rappelle-t-elle le sort de sa famille ?
3. Quel est le pressentiment d'Hector sur le destin de Troie (l. 46) ? à qui pense-t-il surtout (l. 48-53) ? Pourquoi veut-il combattre ?
4. Quelles sont les réactions du jeune Astyanax (l. 66-70) ? Que fait alors son père (l. 70-74) ?
5. En quoi Hector est-il : *a)* un chef guerrier ; — *b)* un père affectueux ; *c)* un époux sensible ?

Rédigez et discutez

6. Hector trouvera la mort dans le combat. Quelles impressions Astyanax gardera-t-il de son père ?
7. Après la mort d'Hector, Andromaque raconte à une de ses suivantes, sa vaine tentative pour retenir son époux.
8. Que pensez-vous de l'attitude d'Andromaque en face de son époux ?

A l'occasion de ce texte...

9. Thèbes *aux hautes portes*, Achille *aux pieds infatigables*, les bœufs *à la démarche torse* sont des expressions comportant « une épithète homérique » ; relevez des expressions analogues dans le texte. Imaginez de semblables « épithètes homériques », qui pourraient s'appliquer à un champion cycliste, un pilote de course automobile, un acrobate funambule, un oiseau exotique, etc.
10. **Mythologie grecque.** Expliquez les allusions relatives aux nymphes, à Zeus, à Hadès, à Artémis. Cherchez des reproductions de documents représentant ces divinités.
11. Précisez les usages et les croyances relatifs à la mort et au destin dans la civilisation grecque.
12. Quels renseignements trouvez-vous dans ce texte sur la condition de la femme à l'époque homérique ?

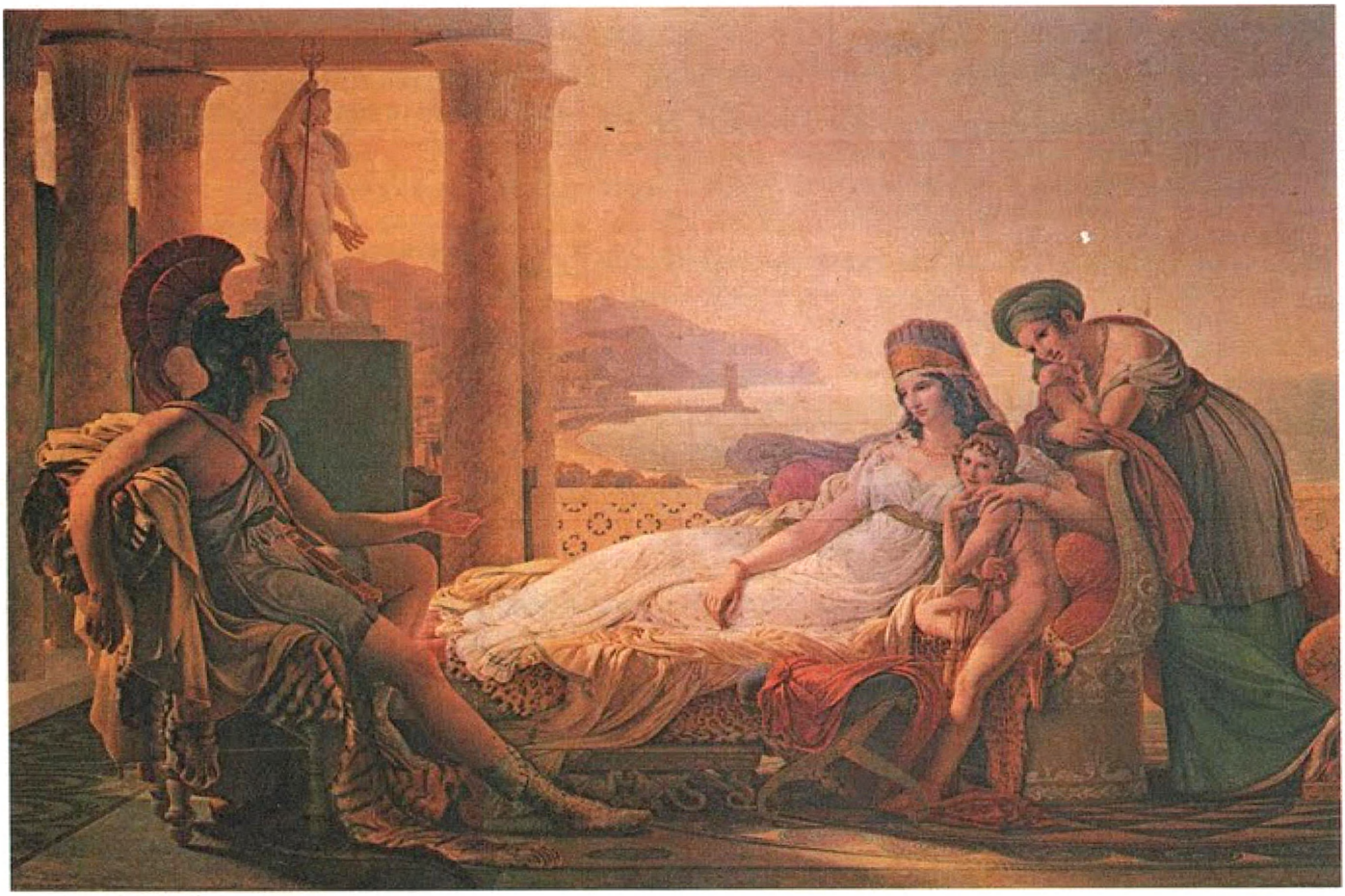
● **Connaissez-vous cette nuance ?** Quelle est la signification habituelle de *sans doute* (ex. : il viendra sans doute ce soir) ? Quelle est, selon vous, la signification de *Sans doute* (l. 45) en corrélation avec *Mais* (l. 48) ? comment l'expliquez-vous ? Formez quelques phrases avec *Sans doute... mais...* employés ainsi en corrélation.

Énée rencontre Andromaque

Dans l'Énéide de Virgile (70-19 av. J.-C.), après l'incendie de Troie par les Grecs, le Troyen Énée erre longuement sur la Méditerranée. Jeté par la tempête sur la côte de Carthage, il fait à la reine Didon qui l'a accueilli le récit de ses aventures. Il lui raconte comment il a abordé en Épire (l'Albanie d'aujourd'hui), à Buthrote, où il a eu la surprise de retrouver Andromaque, la veuve d'Hector.

Là un bruit incroyable nous arrive aux oreilles : le Priamide Hélénus[1] régnerait sur des villes grecques, maître de la femme et du sceptre de l'Éacide[2] Pyrrhus ; une seconde fois Andromaque serait échue en partage à un homme de son pays[3]. Je fus stupéfait, et un merveilleux désir me brûla le cœur d'interroger l'homme et d'apprendre une telle aventure. Je m'éloigne du port où je laisse mes vaisseaux sur le rivage. A ce moment, aux portes de la ville, dans un bois sacré, sur les bords d'un cours d'eau qui imitait le Simoïs[4], Andromaque offrait à la cendre d'Hector les mets accoutumés et les présents funèbres, et elle invoquait les Mânes[5] devant un cénotaphe[6] de vert gazon et deux autels consacrés pour le pleurer toujours. Dès qu'elle m'aperçut et qu'elle vit autour

1. Fils de Priam et d'Hécube. Epargné parce qu'il était devin, il fit partie du butin de Pyrrhus comme Andromaque.
2. *Pyrrhus*, fils d'Achille et descendant d'*Éaque*, avait épousé sa captive, Andromaque.
3. Hélénus épousa donc sa belle-sœur.
4. L'affluent du Scamandre, dans la plaine de Troie. Fidèle au passé, Andromaque a reconstitué en Épire le paysage de Troie.
5. Les âmes des morts.
6. Tombeau vide, élevé à la mémoire d'un mort.



Musée du Louvre, Paris, Ph. © Faillet. Ziolo

Pierre Guérin (1774-1833). Énée racontant à Didon les malheurs de Troie.
a. En comparant ces personnages et ceux de la p. 213, que pensez-vous de l'évocation d'une scène antique dans ce tableau de 1815 ?
b. Étudiez la composition d'ensemble du tableau.

de moi les armes troyennes, égarée, épouvantée de ce prodige, elle demeura le regard fixe et la chaleur abandonna ses os. Elle s'évanouit, et ce n'est qu'après une longue défaillance qu'elle peut enfin murmurer : «Es-tu vraiment ce que je vois ? Es-tu vraiment ce que tu annonces, fils d'une déesse ? Es-tu vivant ? Mais si la douce lumière t'a quitté, où est Hector ?» A ces mots elle fond en larmes et remplit tout l'endroit de ses gémissements. Je ne sais que répondre à cette âme de douleur et, dans mon trouble, je lui dis d'une voix entrecoupée : «Je suis bien vivant et je traîne ma vie dans les pires infortunes. N'aie aucun doute : ce que tu vois est réel. Hélas, quel sort as-tu subi, une fois dépossédée d'un si grand époux ? Et quelle fortune[7], qui ne fût pas indigne d'elle, a visité l'Andromaque d'Hector ? Es-tu toujours la femme de Pyrrhus ?»

Elle baisse les yeux et la voix et me dit : « Heureuse avant toutes la fille de Priam[8] condamnée à mourir sur le

7. Quel sort...

8. Polyxène, que Pyrrhus immola sur le tombeau de son père Achille.

tombeau d'un ennemi, devant les hauts murs de Troie : elle n'a pas eu à subir le tirage au sort[9] et n'a pas touché, en captive, le lit d'un vainqueur et d'un maître. Nous[10], des cendres de notre patrie traînées sur toutes les mers, nous avons enduré l'orgueil du fils d'Achille et son insolente jeunesse et nous avons enfanté dans la servitude[11]. Puis, lorsqu'il a suivi la petite-fille de Léda, Hermione[12], et qu'il a rêvé d'un hymen lacédémonien, il m'a passée, moi son esclave, à son esclave Hélénus, comme une chose. Mais, enflammé d'amour pour la femme qui lui était ravie et harcelé par les Furies[13] de son parricide, Oreste[14] le surprend devant l'autel d'Achille et l'égorge à l'improviste[15]. Néoptolème[16] mort, une partie de son royaume revint à Hélénus qui nomma la contrée Chaonienne et toute la Chaonie du nom de Chaon le Troyen et qui, de plus, éleva sur la hauteur une autre citadelle d'Ilion, un autre Pergame[17]. Mais quels vents, quels destins ont conduit ta course ? Quel dieu t'a fait aborder, sans rien savoir, à nos rivages ? Que devient le petit Ascagne[18] ? Vit-il, respire-t-il encore ? Quand il te fut donné, déjà Troie[19]... Tout enfant qu'il est, sent-il qu'il a perdu sa mère ? Se prépare-t-il à imiter l'antique vertu et le mâle courage de son père Énée et de son oncle Hector ?» Elle pleurait en parlant et continuait de pousser de longs gémissements.

VIRGILE, *Énéide*, III, vers 294-345,
traduction André BELLESSORT, Les Belles Lettres éd.

9. Les prisonnières troyennes furent tirées au sort entre les vainqueurs.
10. Nous, les captives...

11. Le fils de Pyrrhus et d'Andromaque s'appelait Molossus.
12. Fille d'Hélène et de Ménélas, roi de *Sparte* (ou *Lacédémone*).

13. Déesses de la vengeance.
14. Fils d'Agamemnon et de Clytemnestre. Oreste avait assassiné sa mère.
15. C'est de ce passage que Racine a tiré le sujet de sa tragédie : *Andromaque*.
16. Autre nom de Pyrrhus.
17. Citadelle de *Troie* (ou *Ilion*).

18. Fils d'Énée, appelé aussi *Iulus*. Il suivra son père jusqu'en Italie et sera considéré comme l'ancêtre mythique de la famille *Julia*, celle de *Jules* César, d'Auguste et des premiers empereurs romains.
19. Vers inachevé.

Comprenez le texte

1. Pourquoi la nouvelle apprise par Énée est-elle surprenante (l. 1-5) ?
2. Quelle est la première image d'Andromaque qui s'offre à la vue d'Énée (l. 8-21) ?
3. Comment comprenez-vous le cri d'Andromaque : «Mais si la douce lumière t'a quitté, où est Hector ?» (l. 19-20) ?
4. Comment jugez-vous la question d'Énée : «Es-tu toujours la femme de Pyrrhus ?» (l. 27-28) ?
5. Quelle valeur donnez-vous au «Nous» d'Andromaque (l. 36) ?
6. Quels détails Andromaque donne-t-elle à Énée sur sa vie après la prise de Troie (l. 33-46) ?
7. Pourquoi, selon vous, Andromaque se soucie-t-elle surtout du jeune Ascagne (l. 48-52) ?

Rédigez et discutez

8. A l'aide des textes d'Homère (voir l'extrait précédent) et de Virgile, pouvez-vous faire le portrait moral d'Andromaque ?
9. Précisez, dans un tableau généalogique, les liens de parenté ou d'alliance entre les personnages dont il est question dans cette page et dans les notes.

A l'occasion de ce texte...

10. Que nous apprend ce texte sur le sort des femmes, après une guerre, dans l'antiquité ?
11. **Enquête** (et exposé). Renseignez-vous sur les *Furies* (chez les Grecs, *Erinyes* ou *Euménides*). A ce propos, rassemblez, en rédigeant des textes de présentation, des reproductions de documents anciens et modernes.
12. **Vocabulaire.** Que signifie *fortune* (l. 26, voir aussi *infortunes*, l. 24). Quel est aujourd'hui le sens usuel de ce mot, et comment l'expliquer ? Employez ces mots dans des contextes illustrant leurs diverses significations.
13. **Grammaire.** Analysez *régnerait* (l. 2) et *serait échue* (l. 4). Comment justifiez-vous l'emploi de ces formes verbales ?

- **Tout** *enfant* **qu'***il est* (l. 50). De quelle sorte de subordonnée s'agit-il ? Quelle nuance exprime-t-elle ? Par quels moyens exprimeriez-vous la même relation ? Composez des phrases où vous utiliserez cette structure.

Siddhârtha va devenir le Bouddha

Dans la religion indienne, les bouddhas *sont des sages qui méritent le nirvâna, c'est-à-dire l'état où sont abolis les désirs et la douleur, ce qui met fin aux transmigrations de l'homme dans des existences successives.*

Au VIe s. av. J.-C., le prince Siddhârtha Gautama ou Çakyamouni a renoncé à son royaume pour mener la vie errante d'un ermite. Près d'Ourouvilva, des songes lui ont annoncé qu'il allait devenir, par la science du bien et du mal qu'il avait acquise, le Bouddha par excellence, «l'Éveillé». Soujâtâ, la fille du chef du village, le reçoit déjà comme un dieu.

Il se leva et il se mit en route vers le village d'Ourouvilva pour y mendier.

Or, Soujâtâ venait de traire huit vaches merveilleuses qu'elle possédait ; le lait de ces vaches était gras, onctueux, d'une saveur délicate. Elle le mêla avec du miel et de la farine de riz, et elle mit à cuire le mélange dans un pot neuf, sur un fourneau neuf. De gros bouillons se formaient, qui tournaient vers la droite, sans que le liquide montât ni qu'une goutte s'en répandît. Du fourneau ne sortait point de fumée. Soujâtâ était tout étonnée, et elle disait à Pournâ, sa servante :

«Pournâ, les Dieux, sans doute, nous sont favorables, aujourd'hui. Va donc voir si le saint homme n'approche pas de la maison.»

Pournâ, du pas de la porte, aperçut le héros qui marchait vers la maison de Soujâtâ. Mais une grande lumière émanait de son corps, une lumière dorée, et Pournâ fut éblouie. Elle courut à sa maîtresse :

«Maîtresse, il vient ! il vient ! Et tes yeux ne pourront pas supporter la splendeur qui l'environne !

— Ah ! qu'il vienne ! qu'il vienne ! s'écria Soujâtâ. C'est pour lui que j'ai préparé le lait de mes vaches merveilleuses.»

Elle versa dans un vase d'or le lait mêlé de miel et de farine et elle attendit le héros.

Il entra. La maison fut tout illuminée. Soujâtâ, pour l'honorer, le salua par sept fois. Il s'assit. Soujâtâ se mit à genoux et lui lava les pieds avec de l'eau parfumée, puis elle lui tendit le vase d'or, plein de lait à la farine de riz et au miel. Il pensa :

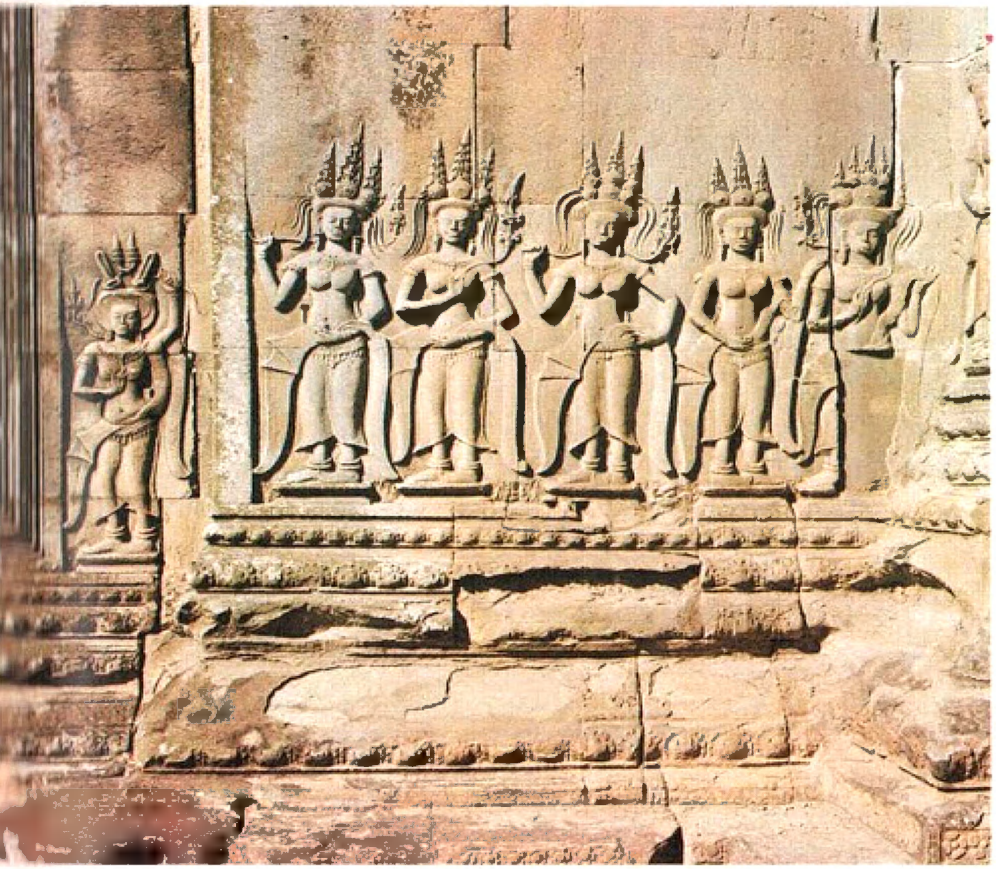
«Les Bouddhas de jadis ont, paraît-il, pris dans un vase d'or leur dernier repas avant d'arriver à la connaissance suprême. Puisque Soujâtâ m'offre ce lait au miel dans un vase d'or, le moment est venu pour moi d'être un Bouddha.»

Puis il demanda à la jeune fille :

«Ma sœur, que faut-il faire de ce vase d'or ?

— Il est à toi, répondit-elle.

— Je n'ai pas besoin d'un tel vase, reprit-il.



Laos : Bouddha mangeant. Ph. © René Balanant - AAA Photo

A gauche : frise d'Apsaras (temple d'Angkor Vat, au Cambodge).
A droite : Bouddha tenant un vase et mangeant (Laos).

a. Décrivez le Bouddha (son attitude, son visage) et dites l'impression qui se dégage de cette statue.
b. Étudiez l'effet obtenu, dans la frise des Apsaras, par la stylisation et la variété des attitudes.

— Fais-en donc ce que tu voudras, dit Soujâtâ. Je serais bien vile si je donnais la nourriture sans donner le vase.»

Il sortit, tenant le vase d'or, et il alla au bord de la rivière. Il se baigna ; il mangea. Quand le vase fut vide, il le jeta dans l'eau, et il dit :

«Si je dois devenir Bouddha aujourd'hui même, que ce vase remonte la rivière ; sinon, qu'il la descende.»

Le vase gagna le milieu de la rivière, et là, il remonta le courant avec une extrême rapidité. Il disparut dans un tourbillon et l'on entendit le son harmonieux qu'il rendit quand il heurta, au monde souterrain, les vases où avaient mangé les Bouddhas d'autrefois.

Le héros se promena le long de la rivière. Il vit venir le soir. Les fleurs se fermaient, les parfums les plus doux montaient des champs et des jardins ; les oiseaux avaient des chansons tranquilles.

C'est alors que le héros marcha vers l'arbre de la science.

La route était sablée d'or ; des palmiers précieux, couverts de pierreries, la bordaient. Il longea un étang dont les eaux

bienheureuses répandaient les plus aimables senteurs ; des lotus blancs, des lotus jaunes, des lotus bleus, des lotus rouges s'y épanouissaient, et des cygnes mélodieux chantaient des chansons pures. Près de l'étang, sous les palmiers, dansaient des Apsaras[1]. Les Dieux, dans le ciel, admiraient le héros.

Il s'approchait de l'arbre. Il vit, près de la route, le faucheur Svastika :

« Ces herbes que tu fauches sont tendres, Svastika. Donne-moi des herbes ; j'en couvrirai le siège où je vais m'asseoir pour acquérir la science. Les herbes que tu fauches sont vertes, Svastika. Donne-moi des herbes ; et, toi-même, plus tard, tu connaîtras la loi, car je te l'enseignerai, et tu pourras l'enseigner aux autres. »

Le faucheur donna au Saint huit poignées d'herbes.

L'arbre de la science était là. Le héros le salua sept fois ; il se tint à l'orient. Il jeta sur le sol les poignées d'herbe, et voici qu'apparut un large siège ; comme un tapis, l'herbe légère le couvrait.

Le héros s'assit, le buste droit, le visage vers l'orient. Il dit d'une voix ferme :

« Dût ma peau se dessécher, dût ma main se flétrir, dussent mes os se dissoudre, tant que je n'aurai pas pénétré la science suprême, je ne bougerai pas de ce siège. »

Il croisa les jambes.

1. Déesses secondaires de la mythologie indienne dont le rôle est de danser pour distraire les dieux.

A. Ferdinand HÉROLD, *La vie du Bouddha*, Piazza éd.

Comprenez le texte

1. Montrez, d'après ses actes, ses réactions, son attitude, que Soujâtâ a senti qu'elle est en présence d'un dieu (l. 3-28). Que symbolise la *grande lumière* ?
2. Pourquoi l'offrande du *vase* est-elle importante (l. 27) ?
3. Pourquoi l'ermite dit-il *un* Bouddha et non *le* Bouddha ? Pourquoi refuse-t-il le vase ? Pourquoi Soujâtâ insiste-t-elle (l. 31-38) ?
4. A quels détails voit-on que l'ermite soupçonne qu'il va devenir un Bouddha (l. 39-43 et 63-68) ? Qu'est-ce qui confirme ce sentiment ?
5. Quelle impression se dégage du paysage (l. 49-60) ? Relevez les détails surnaturels.
6. Quelles sont les deux attitudes qu'on retrouve dans les statues du Bouddha (l. 74-79) ? Que symbolisent-elles ?
7. Résumez ce qui, d'après ce texte, caractérise le bouddhisme.

Rédigez et discutez

8. Imaginez que, plus tard, Pournâ raconte cette scène à ses enfants en leur faisant part des sentiments qu'elle a éprouvés.
9. Faites, en quelques lignes, le portrait moral du Bouddha. Que pensez-vous de ce personnage ?

A l'occasion de ce texte...

10. **Grammaire.** *Dût... dussent* (l. 76). Analysez ces formes verbales ; que remarquez-vous pour leurs sujets ? Quelle nuances expriment-elles ? Par quoi pourriez-vous les remplacer ?
11. **Articles définis et indéfinis.** (Voir question 3.) Précisez la différence dans les phrases suivantes : Pour moi, ce coureur n'est pas *un* champion mais *le* champion. — Va promener *le* chien ; j'ai rencontré *un* chien errant. — Une foule *d'*ignorants ; la foule *des* ignorants. — J'ai vu *un* beau papillon ; *le* beau papillon que j'ai vu ! — *Le* cercle comprend trois cent soixante degrés ; les enfants formaient *un* cercle.
12. **Nombres sacrés.** (Voir l. 3, 25, 69, 70.) Certains nombres ont, selon les croyances, un prestige particulier. Citez-en quelques-uns.
13. **Enquête.** Les principaux événements de la vie du Bouddha.

- **Test de conjugaison.** *Acquérir (l. 65), dissoudre* (l. 77) : conjuguez par écrit ces deux verbes aux temps de l'indicatif, et aux présents du conditionnel et du subjonctif.

Siegfried vainqueur du dragon

Siegfried est le héros de la légende allemande des Nibelungen («Fils du brouillard») née au Ve siècle sur les bords du Rhin. Il a été élevé par Regin, un nain chétif et poltron qui veut se servir de lui pour ravir à son frère Fafnir un trésor dont il aurait dû avoir une part. Fafnir s'est métamorphosé en dragon.

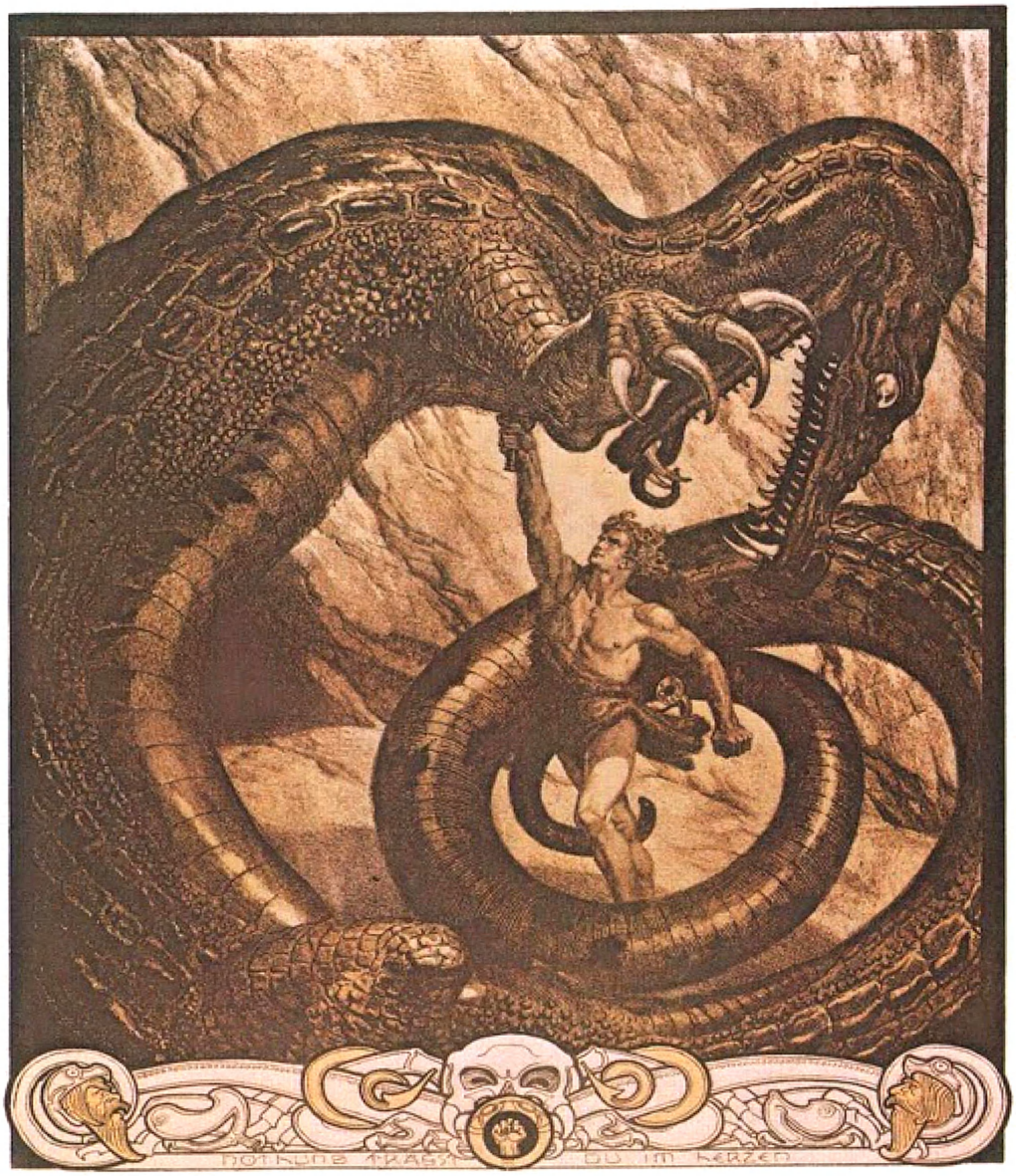
Siegfried et Regin montèrent à la lande appelée Gnitaheide. Ils y trouvèrent la trace que laissait Fafnir, quand il allait boire. Sous le chemin habituel de la terrible bête, Siegfried creusa une fosse où il se cacha. Le dragon sortit de la caverne, où il vivait couché sur son or. Sa gueule lançait un souffle empoisonné. Au moment où il passa sur la fosse, Siegfried lui plongea son épée dans le cœur. Fafnir se débattit en faisant de grands mouvements avec sa tête et avec sa queue. Quand il vit Siegfried sorti de la fosse, il lui dit «Compagnon ! compagnon ! De quelle race es-tu, toi qui as rougi ta brillante épée en l'enfonçant dans le cœur de Fafnir ? — Je m'appelle Siegfried, répondit le héros, et mon père s'appelait Siegmund. — Pourquoi, demanda Fafnir, t'es-tu laissé entraîner à m'ôter la vie, jeune homme aux yeux brillants, fils d'un père redoutable ? — Pourquoi ? répondit Siegfried. Parce que mon humeur m'y a poussé. Quand on a été poltron dans son enfance, il ne faut pas s'attendre à ce que le courage vienne avec les années. — Laisse-moi te donner un conseil, continua Fafnir. Monte sur ton cheval et éloigne-toi d'ici. L'or au son éclatant et les anneaux fauves causeront ta perte. Regin te trahira, de même qu'il m'a trahi. Adieu ; vaincu par toi, j'exhale mon dernier souffle.»

Regin s'était éloigné pendant le combat. Quand il revint, il vit Siegfried qui essuyait le sang de son épée. «Salut à toi, lui dit-il, héros victorieux, qui nous as délivrés de Fafnir ! De tous les hommes qui foulent le sol de la terre, je te proclame le plus intrépide.» Il s'approcha ensuite du dragon, but le sang de la blessure et enleva le cœur. «Maintenant, dit-il, je vais dormir. Pendant ce temps, Siegfried, tiens le cœur de Fafnir devant le feu et fais-le cuire afin que je le mange à mon réveil.»

Siegfried s'assit devant le feu et fit rôtir le cœur. Au bout d'un moment, il toucha la chair du doigt pour voir si elle était assez cuite ; il se brûla et porta vivement le doigt à sa bouche. A peine sa lèvre eut-elle goûté le sang de Fafnir, qu'il comprit le langage des mésanges qui jasaient sous la feuillée.

«Regin est couché là, disait l'une, méditant une trahison ; il veut se défaire du jeune homme qui se fie à lui. Ce forgeron de malheur[1] songe à venger son frère. — Que l'adolescent

1. C'était en effet Regin qui avait forgé l'épée de Siegfried avec les deux tronçons de celle de son père Siegmund.



Bibliothèque Nationale, Paris.
Ph. Jeanbor © Archives Photeb

Siegfried et le dragon (Lithographie de Franz Stassen, 1913).
a. En quoi la conception de l'artiste diffère-t-elle de celle du récit ?
b. Ne peut-on ramener chacun des adversaires à une forme géométrique simple et symbolique ? Précisez ce symbole.

raccourcisse d'une tête le vieux radoteur, disait une autre. Qu'il l'envoie de la terre aux enfers. Alors il possédera seul l'or sur lequel Fafnir était vautré.» Une troisième disait : «L'enfant agirait sagement s'il écoutait notre conseil amical. Qu'il songe à lui-même et donne Regin en pâture aux corbeaux.»

Siegfried dit alors : «Les destins ne permettront pas que Regin tire gloire de m'avoir mis à mort. Les deux frères vont passer, l'un aussitôt après l'autre, de vie à trépas.» Et il trancha la tête à Regin. Il mangea une partie du cœur de Fafnir et but de son sang.

Comme ses mains étaient arrosées du sang du dragon, il s'aperçut qu'elles devenaient dures comme de la corne. Alors

il quitta ses vêtements et baigna dans le sang tout son corps et toute sa peau devint de corne, sauf à un endroit entre les deux épaules où s'était posée une fleur de tilleul.

C'est précisément à cet endroit que, plus tard, Siegfried sera frappé mortellement par l'épieu de son rival Hagen.

A. EHRHARD, *La légende des Nibelungen*, Piazza éd.

Comprenez le texte

1. Le stratagème de Siegfried (l. 3-7) est-il digne d'un chevalier ? pourquoi l'emploie-t-il ?
2. Quel sentiment apparaît dans la question de Fafnir ? Pourquoi dit-il *le cœur de Fafnir* ? et non « mon cœur » (l. 9-11) ?
3. Sur quel ton répond Siegfried (l. 11-18) ? Justifiez votre réponse.
4. Comment le conseil de Fafnir prépare-t-il la suite (l. 18-22) ?
5. Pourquoi Regin s'est-il *éloigné pendant le combat* ? Comment jugez-vous les éloges qu'il décerne à Siegfried (l. 23-27) ?
6. Pourquoi, d'après la suite du texte, Regin boit-il le sang du dragon et veut-il manger son cœur ?
7. A quels sentiments de Siegfried s'adressent les mésanges (l. 38-46) ?
8. En quoi Siegfried est-il sympathique ? Qu'est-ce que son comportement a cependant de troublant ? Quels sentiments expliquent sa conduite ?

Rédigez et discutez

9. Imaginez qu'avant de tuer Regin, Siegfried lui donne ses raisons et que Regin se défend. Racontez l'épisode en restant dans le ton du récit légendaire.
10. Comment vous représentez-vous les mœurs et les croyances de l'époque qui a vu naître cette légende ? Auriez-vous aimé y vivre ?

A l'occasion de ce texte...

11. **Style.** Relevez et classez les éléments qui, dans les l. 9-31, donnent au style un caractère emphatique. Pourquoi l'auteur a-t-il recours à ce style ?
12. **Enquête** (en équipe). Trouvez d'autres légendes : *a)* Où un héros triomphe d'un monstre (en particulier d'un dragon) ; *b)* Où un héros puise sa force dans le sang de sa victime ; *c)* Où un héros est rendu invulnérable sauf sur un point précis de son corps.

- **Test de conjugaison.** *Boire* (l. 3), *envoie* (l. 42) : conjuguez ces deux verbes par écrit aux temps de l'indicatif actif, et aux présents du conditionnel et du subjonctif.

La Loreley

La légende de la Loreley est très populaire en Allemagne. C'est un promontoire rocheux des bords du Rhin dont les poètes ont fait une magicienne fatale aux bateliers. Pour Guillaume Apollinaire (1880-1918), qui s'est inspiré du poète allemand Heine, cette sorcière est une victime de l'amour, d'autant plus touchante qu'elle est incomprise.

A Bacharach[1] il y avait une sorcière blonde
Qui laissait mourir d'amour tous les hommes à la ronde

Devant son tribunal l'évêque la fit citer[2]
D'avance il l'absolvit[3] à cause de sa beauté

O belle Loreley aux yeux pleins de pierreries
De quel magicien tiens-tu ta sorcellerie

Je suis lasse de vivre et mes yeux sont maudits
Ceux qui m'ont regardée évêque en ont péri

1. Ville allemande sur le Rhin.

2. Dans le Haut Moyen Age, des tribunaux ecclésiastiques jugeaient les gens accusés de sorcellerie.

3. Passé simple formé par analogie. Dans la langue classique, le passé simple d'*absoudre* (aujourd'hui inusité) était : *j'absolus*.

Mes yeux ce sont des flammes et non des pierreries
Jetez jetez aux flammes cette sorcellerie

Je flambe dans ces flammes ô belle Loreley
Qu'un autre te condamne tu m'as ensorcelé

Évêque vous riez Priez plutôt pour moi la Vierge
Faites-moi donc mourir et que Dieu vous protège

Mon amant est parti pour un pays lointain
Faites-moi donc mourir puisque je n'aime rien

Mon cœur me fait si mal il faut bien que je meure
Si je me regardais il faudrait que j'en meure

Mon cœur me fait si mal depuis qu'il n'est plus là
Mon cœur me fit si mal du jour où il s'en alla

L'évêque fit venir trois chevaliers avec leurs lances
Menez jusqu'au couvent cette femme en démence

Va-t-en Lore[4] en folie va Lore aux yeux tremblants
Tu seras une nonne vêtue de noir et blanc

Puis ils s'en allèrent sur la route tous les quatre
La Loreley les implorait et ses yeux brillaient comme des astres

Chevaliers laissez-moi monter sur ce rocher si haut
Pour voir une fois encore mon beau château

Pour me mirer une fois encore dans le fleuve
Puis j'irai au couvent des vierges et des veuves

Là-haut le vent tordait ses cheveux déroulés
Les chevaliers criaient Loreley Loreley

Tout là-bas sur le Rhin s'en vient une nacelle[5]
Et mon amant s'y tient il m'a vue il m'appelle

Mon cœur devient si doux c'est mon amant qui vient
Elle se penche alors et tombe dans le Rhin

Pour avoir vu dans l'eau la belle Loreley
Ses yeux couleur du Rhin ses cheveux de soleil

Guillaume APOLLINAIRE, *Alcools*, Gallimard éd.

4. *Loreley* est un nom composé : rocher des *Lore* (ou esprits).

5. Petit bateau à rames.

Comprenez le texte

1. Comment vous apparaît la Loreley dans les v. 1-2 ? Comment se modifie cette impression dans les v. 7-10 ? Expliquez le v. 9 : en quoi donne-t-il la clef de ce changement ?
2. Comment expliquez-vous l'attitude de l'évêque comme accusateur et de la Loreley comme accusée (v. 3-20) ?
3. L'évêque comprend-il la Loreley ? Que pensez-vous de sa décision (v. 21-24) ?
4. Comment s'expliquent, selon vous, les derniers vœux de la Loreley (v. 26-30) ? Quel sentiment s'exprime dans les cris des chevaliers (v. 32) ?
5. A quels vers de la première moitié du poème le dénouement était-il annoncé ?
6. Comment passe-t-on de l'illusion à la réalité dans les v. 33-38 ?
7. En relisant le poème, précisez les étapes du drame. Montrez ce qu'il a d'humain sous des dehors fantastiques.

Rédigez et discutez

8. En adoptant la manière du conte *(Il était une fois...)*, racontez cette légende. Faites ressortir ce qu'elle a d'étrange et, en même temps, d'humain.
9. Un batelier croit entendre, dans le mugissement du rocher battu par les eaux et les vents, les lamentations de la Loreley.
10. **Discussion.** Ce poème vous a-t-il intéressé ?

Si oui, par quels aspects ? Si non, que lui reprochez-vous ? A l'issue du débat, deux secrétaires désignés à l'avance exposeront, *en les ordonnant avec soin*, les arguments en faveur des opinions en présence.

A l'occasion de ce texte...

11. **Style.** Les répétitions. Relevez-les ; quel effet produisent-elles ?
12. **Grammaire.** La ponctuation. Rétablissez-la. Comparez la part du dialogue et celle du récit ; quel est l'effet obtenu ?
13. **Les vers.** Examinez : *a)* leur longueur ; *b)* les alexandrins (sont-ils tous réguliers ?) ; *c)* la qualité des rimes. — Quel est l'effet obtenu par ces particularités ?
14. **Diction.** Apprenez le poème par cœur en vue d'une interprétation expressive à trois voix (le récitant, l'évêque, la Loreley).

Ph. © H. Veiller - Explorer

Rocher de la Loreley, dans la vallée du Rhin. Quelle est l'atmosphère créée par cette photo ? Par quels moyens ? En quoi s'accorde-t-elle avec le poème d'Apollinaire ?

- **Test de conjugaison.** Verbes en *-soudre* (voir v. 4). Savez-vous conjuguer *résoudre* ? *Indicatif :* écrivez en entier le présent ; donnez la 1re pers. du sing. de l'imparfait, du futur, du passé simple, du passé composé. *Subjonctif :* présent, imparfait. — *Conditionnel :* présent. — *Participe :* présent. — Quel est le participe passé de *résoudre ?* et ceux d'*absoudre* et de *dissoudre ?*

La lampe merveilleuse

Le conte de la Lampe merveilleuse *est un des plus célèbres parmi les contes arabes du* Livre des Mille et une nuits *dont la plupart semblent se situer entre le Xe et le XVIe siècle.*

Au fond d'un jardin, dans un caveau, se trouve une petite lampe de cuivre. Celui qui la possédera pourra voir tous ses désirs réalisés. Mais il est écrit que seul Aladin, le fils d'un pauvre tailleur, pourra la faire sortir de ce lieu enchanté. Un sorcier africain, qui connaît le secret des prédictions, rencontre l'adolescent et l'emmène avec lui dans l'espoir de s'emparer de la lampe.

Alors, Aladin se pencha et prit l'anneau[1] et le tira à lui en disant : «Je suis Aladin, fils du tailleur Mustapha, fils du tailleur Ali !» Et il souleva la plaque de marbre avec une grande facilité, et la posa aussitôt à côté. Et il aperçut un caveau qui, par douze degrés de marbre, descendait vers une porte à deux battants de cuivre rouge à gros clous. Et le Maghrébin[2] lui dit: «Mon fils Aladin, descends maintenant dans ce caveau. Et quand tu seras au bas de la douzième marche, tu entreras par cette porte de cuivre qui s'ouvrira d'elle-même devant toi. Et tu arriveras sous une grande voûte divisée en trois salles

1. Qui permet de soulever la plaque de marbre du caveau.

2. Habitant du «pays du couchant» : le *Maghreb* (dénomination que les géographes arabes donnaient à ce que nous appelons Afrique du Nord).

communiquant les unes avec les autres. Or, tu trouveras dans la première salle quatre grandes cuves de bronze remplies d'or liquide, et dans la seconde salle quatre grandes cuves d'argent remplies de poudre d'or, et dans la troisième salle quatre grandes cuves d'or remplies de dinars[3] d'or. Mais, toi, passe sans t'arrêter ! et lève bien haut ta robe et serre-la bien autour de ta taille, de peur qu'elle ne touche les parois des cuves : car si tu as le malheur de toucher avec tes doigts ou même d'effleurer avec tes vêtements l'une des cuves ou leur contenu, tu seras changé à l'instant en un bloc de pierre noire. Tu entreras donc dans la première salle, et bien vite tu passeras dans la seconde d'où, sans t'arrêter un instant, tu pénétreras dans la troisième, où tu trouveras une porte cloutée, semblable à celle de l'entrée, qui s'ouvrira aussitôt devant toi. Et tu la franchiras, et tu te trouveras soudain dans un jardin magnifique planté d'arbres pliant sous le poids de leurs fruits. Mais ne t'y arrête pas non plus ! Tu le traverseras, en marchant tout droit devant toi, et tu arriveras à un escalier à colonnes, de trente marches, que tu graviras pour aboutir à une terrasse. Aladin, fais bien attention ! car tu verras, juste en face de toi, une sorte de niche à ciel ouvert ; et dans cette niche tu trouveras, sur un piédestal de bronze, une petite lampe de cuivre. Et cette lampe sera allumée. Or, toi, fais bien attention, Aladin ! tu prendras cette lampe, tu l'éteindras, tu en verseras l'huile par terre, et tu la cacheras bien vite dans ton sein ! Et ne crains point de salir ta robe, car cette huile que tu auras jetée n'est pas de l'huile, mais un tout autre liquide qui ne laisse aucune trace sur les vêtements. Et tu reviendras vers moi, par le même chemin que tu auras suivi ! Et, au retour, tu pourras t'arrêter un peu dans le jardin, s'il te plaît, et cueillir autant que tu voudras des fruits de ce jardin. Et, une fois près de moi, tu me remettras la lampe, but et motif de notre voyage et cause de notre richesse et de notre gloire dans l'avenir, ô mon enfant !»

Lorsque le Maghrébin eut ainsi parlé, il retira un anneau qu'il avait au doigt et le mit au pouce d'Aladin, en lui disant : «Cet anneau, mon fils, te sauvegardera de tous les dangers et te préservera de tout mal. Enhardis donc ton âme, et remplis ta poitrine de courage, car tu n'es plus un enfant, mais un homme ! Et, avec l'aide d'Allah[4], il ne t'arrivera que du bien ! Et nous serons dans la richesse, grâce à la lampe, et dans les honneurs pour toute la vie !» Puis il ajouta : «Seulement, encore une fois, Aladin, fais bien attention de relever très haut ta robe et de la serrer tout contre toi ! sinon, tu es perdu, et le trésor avec toi !»

Puis il l'embrassa, en lui donnant plusieurs petites tapes sur les joues, et lui dit : «Pars en sécurité !»

Alors, Aladin, extrêmement enhardi, descendit en courant

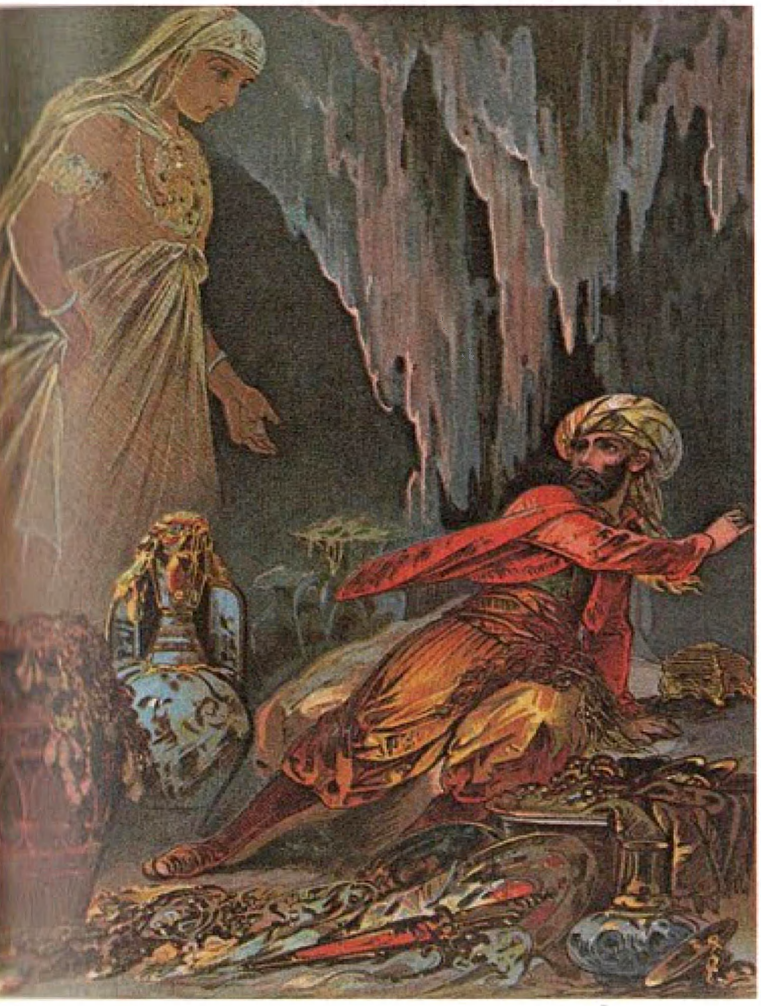
3. Monnaie d'or arabe.

4. *Dieu* (chez les Musulmans).

les degrés de marbre, et, relevant sa robe jusque par-dessus sa ceinture, et la tenant bien serrée contre lui, il franchit la porte de cuivre dont les deux battants s'étaient d'eux-mêmes ouverts à son approche. Et, sans rien oublier des recommandations du Maghrébin, il traversa avec mille précautions la première, la deuxième et la troisième salle, en contournant les cuves remplies d'or, arriva devant la dernière porte, la franchit, traversa le jardin sans s'y arrêter, gravit les trente marches de l'escalier à colonnes, monta sur la terrasse et se dirigea tout droit vers la niche qui se trouvait en face de lui. Et il vit, sur le piédestal de bronze, la lampe allumée...

Le livre des mille et une nuits,
traduction du Dr J.-C. MARDRUS, Grasset éd.

Au retour, croyant qu'Aladin ne veut pas lui donner la lampe, le Maghrébin l'enferme dans le caveau. Mais grâce à l'anneau magique, Aladin se libère. Et, mettant à l'épreuve les vertus de la lampe, il devient riche et il épouse la fille du sultan.



Aladin et le Génie.
Quels caractères propres à l'imagerie populaire reconnaissez-vous dans ce chromo allemand du XIXe s. ?

Comprenez le texte

1. Pourquoi tout semble-t-il si facile pour Aladin (l. 1-24) ?
2. Expliquez les diverses nuances marquées par l'indicatif futur aux l. 7 à 55. Que nous révèlent-elles sur le caractère du Maghrébin ?
3. A quelles tentations est exposé Aladin ? Relevez ce qui, à chaque étape, accroît le danger d'y succomber (l. 11-27).
4. Pourquoi la lampe n'a-t-elle rien de remarquable extérieurement ? N'y a-t-il pas pourtant un détail merveilleux (l. 30-38) ?
5. Pourquoi le Maghrébin permet-il à Aladin de cueillir des fruits à son retour ? Expliquez les l. 40-42.
6. Par quels moyens le Maghrébin donne-t-il du courage à Aladin (l. 45-57) ? Pourquoi répète-t-il ses recommandations ?
7. Comment l'auteur nous fait-il sentir l'obéissance et la hardiesse d'Aladin (l. 58-68).
8. En relisant le texte, relevez les détails qui participent du merveilleux.

Rédigez et discutez

9. Après avoir été libéré par l'anneau, Aladin retrouve sa mère et lui conte son aventure. Faites-le parler.
10. Connaissez-vous des légendes où il est question d'un anneau magique (ou de paroles magiques), ou de trésors cachés qu'on ne peut acquérir qu'en courant de grands risques ? Racontez une de ces légendes.
11. **Discussion.** Que pensez-vous de ces contes *merveilleux* où les faits échappent à toutes les lois naturelles ? Dans un compte rendu du débat, chaque élève présentera, *en les ordonnant*, les arguments favorables et défavorables ; il formulera ensuite, en la justifiant, sa propre opinion.

A l'occasion de ce texte...

12. **Grammaire et style.** En employant des compléments de nom à valeur descriptive, sur le modèle des phrases des l. 4 à 6, 11 à 15 et 27 à 30, construisez trois phrases pour décrire une maison, un meuble, un jardin.
13. **L'art de conter.** *a)* Relevez dans le texte des exemples de répétitions, de reprises de phrases construites sur le même modèle, et de l'emploi — qui paraît superflu — de la conjonction *et*. Quel effet produisent ces procédés sur le lecteur ?
b) Relevez, en les classant, les détails destinés à enchanter l'imagination.
14. **Exposé** (individuel ou en équipe). Présentez, en l'accompagnant de quelques lectures, un récit des *Mille et une nuits* : Sindbad le marin, Ali Baba et les quarante voleurs, ou une autre aventure moins connue.

- **Test de conjugaison.** *Éteindras* (l. 30), *reviendras* (l. 37) : en les mettant en regard sur deux colonnes, conjuguez par écrit ces deux verbes aux temps de l'indicatif actif et aux présents du conditionnel et du subjonctif. Rappelez ensuite les particularités orthographiques des verbes en *-eindre* ou *-aindre*.

Les Djinns

Djinn est le nom que portent, dans d'anciennes légendes arabes, de mauvais génies, êtres surnaturels et immatériels, dont l'homme redoute la venue. C'est à leur passage que nous fait assister Victor Hugo (1802-1885) dans ce poème célèbre extrait du recueil intitulé Les Orientales.

Murs, ville
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise,
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame[1]
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop.
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse,
Au bout d'un flot.

La rumeur approche,
L'écho la redit.

1. Pousse un cri rauque comme celui du cerf.

C'est comme la cloche
D'un couvent maudit,
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule
Et tantôt grandit.

Dieu ! la voix sépulcrale.
Des Djinns !... — Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond !
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs[2], que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près ! — Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons[3].
Quel bruit dehors ! Hideuse armée
De vampires et de dragons !
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble, à déraciner ses gonds[4].

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon[5],
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète[6] ! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs[7] !
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés ! — Leur cohorte[8]

2. Conifère de forme allongée.

3. Bravons insolemment.

4. Pièces de métal sur lesquelles pivote la porte.

5. Vent du nord.

6. Mahomet qui convertit l'Arabie à l'Islam.

7. Cassolettes où l'on brûle l'encens pendant une cérémonie religieuse.

8. Groupe (à l'origine unité de l'infanterie romaine).

S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et dans les forêts prochaines
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés !

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Ouïr la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle,
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor :
Ainsi, des Arabes,
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève,
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or.

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas ;
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague,
Sur le bord ;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit...
J'écoute : —
Tout fuit,
Tout passe ;
L'espace
Efface
Le bruit.

Victor HUGO, *Les orientales*, 1829.

Comprenez le texte

1. Indiquez la mesure (nombre de syllabes) des vers de chaque strophe. Quelle remarque pouvez-vous faire sur la construction du poème ?
2. Quel événement se déroule au cours du poème ? Relevez les vers où sont indiquées les diverses phases de cet événement. Quel procédé Victor Hugo a-t-il utilisé pour nous le faire vivre intensément ?
3. A quel moment correspondent les vers les plus longs ? ceux qui sont les plus courts ? Trouvez-vous que ce choix soit heureux ? Développez votre réponse.
4. Étudiez le vocabulaire de la strophe que vous préférez et montrez que par leur sens et leur sonorité les mots créent une impression précise que vous définirez.

Rédigez et discutez

5. En quelques lignes, que vous disposerez comme vous le souhaiterez, évoquez, à votre choix, le passage d'un train, d'une moto ou d'un camion, d'un avion...
6. Un Arabe qui s'est réfugié dans sa maison évoque le lendemain l'approche puis le passage des Djinns ; il dit comment il se les représente et les sentiments qu'il a éprouvés.

A l'occasion de ce texte...

7. **Vocabulaire.** *a)* Combien de fois — et à quelles places — le mot *« bruit »* apparaît-il dans ce texte ?
   b) Relevez tous les termes exprimant le bruit, en les classant dans un ordre décroissant, et donnez leur sens exact.
8. **Style.** Relevez les métaphores et classez, selon le tour qui les introduit, les diverses sortes de comparaisons évoquant le passage des Djinns.
9. **Versification.** Comment sont disposées les rimes dans la strophe ? A quels endroits du poème se trouvent les rimes ou assonances les plus aiguës ? les plus sourdes ? les plus sonores ? Que veut suggérer ainsi le poète ?
10. **Inversions.** Relevez les inversions les plus remarquables et, en rétablissant l'ordre usuel, montrez dans les cas les plus frappants l'effet recherché par Victor Hugo.

- **Test de conjugaison.** *Naît* (v. 10), *meure* (v. 70) : quel est l'infinitif présent de ces verbes ? Conjuguez-les par écrit à l'indicatif présent, imparfait, futur, passé simple, au subjonctif présent. Donnez leur participe passé.

Don Quichotte et les moulins à vent

*Dans l'*Histoire de l'Ingénieux Hidalgo, Don Quichotte de la Manche, *Cervantès (1547-1616) fait une parodie et une critique des romans de chevalerie qui étaient encore fort à la mode à son époque.*

Don Quichotte, à qui la lecture de ces romans a tourné la tête, essaie de vivre sur le modèle de leurs héros les aventures d'un chevalier errant. D'où les malheurs qui lui arrivent, car il transpose sans cesse dans la réalité les rêves de son imagination. Cervantès l'a accompagné d'un brave paysan, Sancho Panza, qui, monté sur son âne, lui sert d'écuyer. Le couple Don Quichotte-Sancho Panza symbolise deux aspects opposés de l'homme : l'idéalisme rêveur et le réalisme terre à terre.

A ce moment, ils découvrirent trente ou quarante moulins à vent, qu'il y avait là, dans la campagne. Sitôt que Don Quichotte les eut aperçus, il dit à son écuyer :

— La fortune nous guide mieux que nous ne le pourrions souhaiter ; vois-tu, mon cher Sancho Panza, ces géants démesurés ? Il y en a bien trente, au moins. Je veux leur livrer bataille, et leur ôter la vie à tous. Avec leurs dépouilles, nous commencerons à nous enrichir : c'est de bonne guerre,

et c'est servir Dieu que de retirer de dessus la face de la terre une telle engeance.

— Quels géants ? demanda Sancho.

— Ceux que tu vois là, avec ces grands bras, dont certains ont deux lieues de long.

— Prenez garde, monsieur : ce que vous voyez là, ce ne sont pas des géants, mais des moulins à vent ; et ce qui vous paraît des bras, ce sont les ailes que le vent fait tourner et qui font mouvoir la meule.

— On voit bien, répondit Don Quichotte, que tu n'es guère au courant des aventures. Ce sont des géants : si tu as peur, ôte-toi de là, et va te mettre en prières, tandis que j'entreprendrai cet inégal et farouche combat.

Ce disant, il donna des éperons à Rossinante, sans écouter Sancho, qui lui criait que ce qu'il allait attaquer c'étaient, sans doute possible, des moulins à vent et non pas des géants ; mais l'autre était si enfoncé dans son erreur qu'il n'entendait plus Sancho et que, même arrivé tout près, il ne voyait rien.

— Ne fuyez pas, lâches et viles créatures, criait-il à tue-tête, c'est un seul chevalier qui vous attaque.

Sur ces entrefaites, un peu de vent s'étant levé, les grandes ailes commencèrent à remuer. Ce que voyant, Don Quichotte reprit :

— Vous auriez beau agiter plus de bras que n'en avait le géant Briarée[1], vous allez me le payer.

En parlant ainsi, il se recommanda de tout son cœur à sa dame Dulcinée[2], la priant de le secourir dans un si grand péril ; et, bien couvert de son écu, la lance en arrêt, il courut au grand galop de Rossinante contre le plus proche des moulins, et en frappa de sa lance une des ailes. Le vent devint alors si violent que l'aile emporta la lance, qui se brisa en morceaux, enlevant avec elle le chevalier et le cheval, qui allèrent rouler dans le champ. Sancho se précipita au grand galop de son âne pour le secourir et il le trouva qui ne pouvait plus bouger, tant la chute avait été rude.

— Dieu me soit en aide ! s'écria-t-il, ne vous ai-je pas dit, monsieur, de bien prendre garde à ce que vous alliez faire, et que ce n'étaient que des moulins à vent ? Vous ne pouviez en douter, à moins d'en avoir d'autres dans la tête !

— Tais-toi, Sancho, répondit Don Quichotte ; le métier de la guerre, plus que tout autre, est sujet à de continuelles vicissitudes. Pour moi, je pense, et c'est la vérité, que le savant Freston, qui m'a enlevé mon cabinet et mes livres[3], a changé ces géants en moulins, pour me ravir l'honneur de les avoir vaincus, tant est grande son hostilité contre moi ; mais, à la fin des fins, il faudra bien que ses maléfices cèdent devant ma bonne épée.

1. Géant mythologique qui avait cinquante têtes et cent bras.

2. La dame de ses pensées qui était en réalité une paysanne du Toboso, village voisin du sien.

3. Le curé et le barbier, ses amis, ont brûlé tous les livres de chevalerie qui étaient dans sa bibliothèque, parce qu'ils lui avaient tourné la tête. Il croit que c'est l'œuvre d'un enchanteur.

Musée du Louvre. Paris. Ph. Hubert Josse © Photob

— Dieu le veuille ! conclut Sancho.

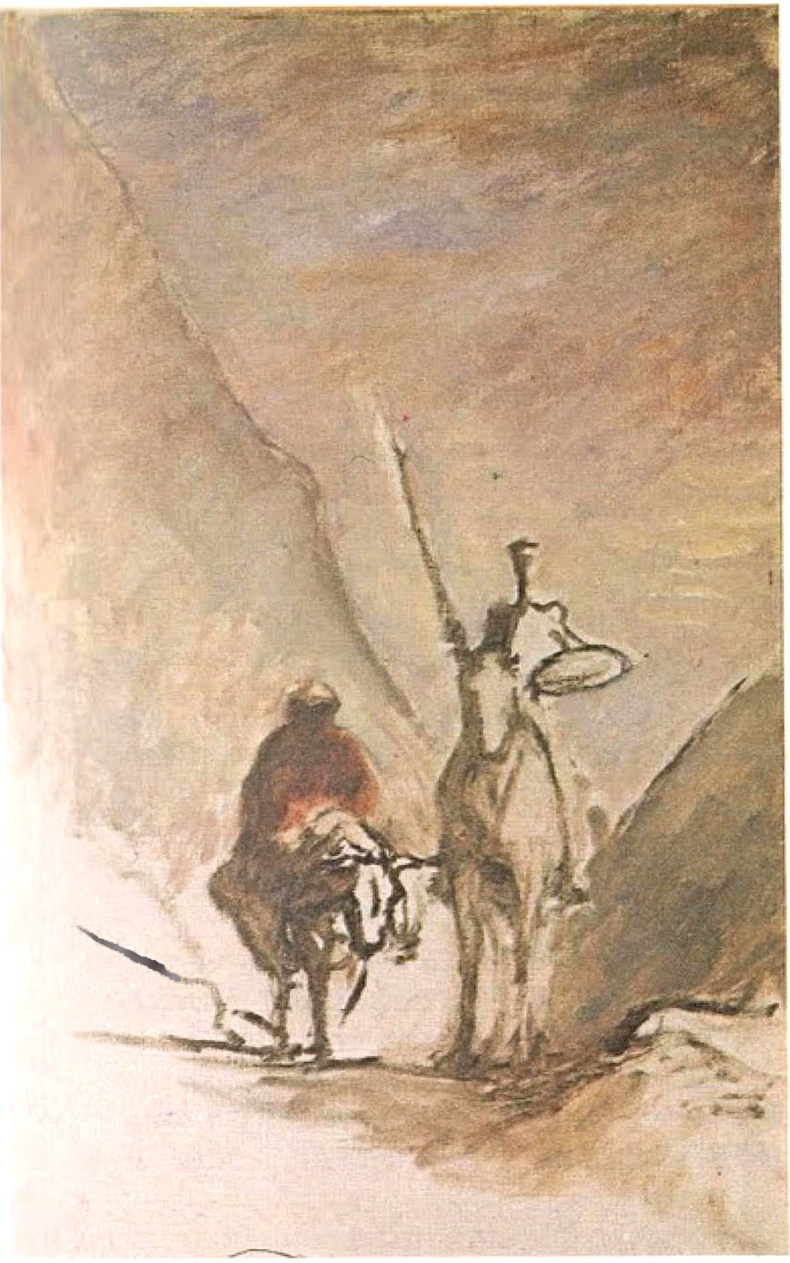
Et, l'aidant à se relever, il le remonta sur Rossinante, dont le dos était à moitié déboîté.

CERVANTÈS, *Don Quichotte de la Manche*,
traduit par Francis de Miomandre, Stock éd., 1945.

Comprenez le texte

1. Que pense Don Quichotte en voyant les moulins ? Comment les détails réels sont-ils interprétés dans le sens du rêve (l. 1-13) ?
2. Comment Sancho rappelle-t-il son maître à la réalité ? Par quels arguments Don Quichotte réfute-t-il ses observations (l. 11-21) ?
3. Qu'est-ce qui montre que l'illusion est totale chez Don Quichotte (l. 22-34) ?
4. Comment l'auteur fait-il voir que Don Quichotte agit comme un automate (l. 35-39) ? Comment nous décrit-il les conséquences de son attaque (l. 39-44) ?
5. Expliquez : *à moins d'en avoir d'autres dans la tête* (l. 48).
6. Comment Don Quichotte justifie-t-il son erreur ? Qu'a de comique cette explication ? Que pensez-vous de sa conclusion ?
7. En relisant le texte montrez comment est traduite l'opposition Don Quichotte-Sancho Panza.

Honoré Daumier (1808-1879).
Don Quichotte et la mule morte (détail).
Comment l'artiste a-t-il rendu sensible le contraste entre les deux personnages ?



Rédigez et discutez

8. De retour à la maison, Sancho Panza raconte l'aventure des moulins à vent au curé et au barbier, amis de Don Quichotte (voir note 3). Vous le ferez parler, à votre choix, ou sur le ton de la moquerie ou sur celui de la pitié.
9. Expliquez l'expression : se battre contre les moulins à vent. Imaginez et racontez une aventure répondant à cette définition.
10. **Discussion.** Le rêve et la réalité : dans quels cas le rêve est-il utile ? quand devient-il dangereux ? Les arguments en présence seront classés et appuyés sur des exemples concrets.

A l'occasion de ce texte...

11. **Vocabulaire.** *Livrer bataille* est une locution verbale, formée d'un verbe et d'un nom complément d'objet sans article. Elle équivaut à *attaquer*. Donnez le verbe simple correspondant à : prendre feu, prendre congé, faire place, faire grâce, donner raison, donner carrière, rendre grâce, rendre justice.
12. **Grammaire.** Quelle est la fonction de **en** aux l. 6, 33, 39, 48. Indiquez *chaque fois* ce que représente **en**. Exprimez autrement la même idée et dites le tour que vous préférez.
13. **Exposé** (en équipe). A l'occasion d'une lecture d'extraits de *Don Quichotte*, sélectionnez quelques épisodes que vous présenterez à vos camarades.

- **Jeu des substitutions.** Qu'exprime, l. 48, la locution **A moins de** ? Par quels autres moyens peut-on exprimer la même relation ?

Gulliver à Lilliput

Dans les Voyages de Gulliver, *l'écrivain irlandais Jonathan Swift (1667-1745) a présenté, sous la forme de voyages imaginaires, une satire de la société anglaise de son temps.*

Gulliver, embarqué comme chirurgien sur un navire, a fait naufrage; il a atteint à la nage une terre inconnue. Épuisé, il s'est endormi; à son réveil, il a une surprise désagréable.

J'essayai de me lever, mais ne pus faire le moindre mouvement; comme j'étais couché sur le dos, je m'aperçus que mes bras et mes jambes étaient solidement fixés au sol de chaque côté, et que mes cheveux, qui étaient longs et épais, étaient attachés au sol de la même façon. Je sentis de même tout autour de mon corps de nombreuses et fines ligatures m'enserrant depuis les aisselles jusqu'aux cuisses.

Je ne pouvais regarder qu'au-dessus de moi; le soleil se mit à chauffer très fort et la lumière vive blessait mes yeux. J'entendis un bruit confus autour de moi, mais, dans la position où j'étais, je ne pouvais voir rien d'autre que le ciel. Au bout d'un instant, je sentis remuer quelque chose de vivant sur ma jambe gauche, puis cette chose, avançant doucement sur ma poitrine, arriva presque jusqu'à mon menton; infléchissant alors mon regard aussi bas que je pus, je découvris que c'était une créature humaine, haute tout au plus de six pouces[1], tenant d'une main un arc et de l'autre une flèche et portant un carquois sur le dos.

Dans le même temps, je sentis une quarantaine au moins d'êtres de la même espèce ou qui me parurent tels, grimpant derrière le premier. J'éprouvai la plus inimaginable surprise et poussai un cri si étourdissant qu'ils s'enfuirent tous épouvantés. Quelques-uns d'entre eux, comme je l'appris par la suite, se blessèrent en tombant pour sauter plus vite à terre du haut de mes côtes. Néanmoins, ils ne tardèrent pas à revenir, et l'un d'entre eux qui s'aventura assez loin pour avoir une vue complète de mon visage, levant soudain les mains et les yeux en signe d'émerveillement, s'écria d'une voix aiguë, mais distincte : *Hekinah Degul*[2]. Les autres répétèrent ces mêmes mots plusieurs fois de suite, mais je ne savais pas alors ce qu'ils signifiaient. Durant tout ce temps, je demeurai, comme le lecteur l'imagine, dans une très gênante posture. A la fin, faisant de grands efforts pour me libérer, j'eus la bonne fortune de rompre les fils et d'arracher les chevilles qui fixaient mon bras gauche au sol; en le haussant jusqu'à mon visage je découvris de quelle façon on m'avait enchaîné. Au même instant, par une secousse violente qui me causa une douleur intolérable, je parvins à distendre un peu les ficelles qui retenaient mes cheveux du côté gauche, de sorte

1. Environ 15 cm, en tout.

2. C'est, semble-t-il, un cri d'admiration.

Bibliothèque Nationale, Paris. Ph. Jeanbor
© Archives Photeb

Illustration de Paul Gavarni (1804-1866) pour les Voyages de Gulliver, *1862.*
a. En quoi cette scène est-elle de la même veine que votre extrait ?
b. Racontez à la première personne, comme si Gulliver en était le narrateur, l'épisode représenté dans cette illustration.

---

que je pus faire exécuter à ma tête un mouvement tournant d'un ou deux pouces d'amplitude. Mais ces êtres étranges s'enfuirent une seconde fois avant que je pusse mettre la main sur eux, et ce fut alors une explosion de cris perçants ; après quoi j'entendis l'un d'eux s'écrier : *Tolgo Phonac*[3], et aussitôt je sentis sur ma main gauche s'abattre des centaines de

3. «Allons, tuons-le !»

flèches qui me piquaient comme autant d'aiguilles ; puis ils lancèrent une autre rafale en l'air, comme nous lançons des bombes en Europe. Un bon nombre de leurs projectiles dut, je crois, me retomber sur le corps (mais en vérité je ne les sentis pas). D'autres tombèrent sur mon visage, que je protégeai aussitôt de ma main gauche. Quand cette grêle de flèches eut cessé, je ne pus m'empêcher de geindre de douleur, mais comme je faisais de nouveaux efforts pour me dégager, ils lancèrent une nouvelle rafale plus forte que la première, et quelques-uns tentèrent de me percer le flanc de leurs lances. Par bonheur je portais un pourpoint de buffle qu'il leur était impossible de traverser. Je pensai que le parti le plus sage était de me tenir coi, et résolus de demeurer ainsi jusqu'à la nuit, où il me serait facile, ma main gauche étant déjà libre, de me libérer tout à fait.

Quant aux habitants, j'avais quelque raison de croire que je pourrais à moi seul tenir tête aux plus grandes armées que l'on m'opposerait, si tous du moins étaient de la même taille que l'homme que j'avais vu. Mais la fortune[4] devait disposer de moi tout autrement. Quand ces gens virent que je me tenais tranquille, ils ne me décochèrent plus de flèches, mais je devinai au bruit grandissant autour de moi que leur nombre se multipliait, et environ à deux toises[5] de mon corps, face à mon oreille droite, j'entendis pendant plus d'une heure, comme un bruit de coups de marteau d'artisans à l'œuvre, et quand enfin, je pus tourner la tête de ce côté, autant que fils et chevilles me le permettaient, je vis un échafaudage élevé au-dessus du sol de quatre pieds et demi[6], sur lequel quatre de ces indigènes pouvaient tenir, avec deux ou trois échelles pour y monter. De cette plate-forme, un d'entre eux, qui me semblait être une personne de qualité, m'adressa une longue harangue dont je ne compris pas le moindre mot. Mais je devrais dire d'abord qu'avant de commencer son discours cet important personnage s'écria par trois fois : *Langro dehul san*[7] (ces mots ainsi que les précédents me furent par la suite répétés et expliqués). Sur quoi cinquante hommes s'avancèrent et coupèrent les liens qui retenaient encore le côté gauche de ma tête, ce qui me permit de la tourner à droite et d'observer la physionomie et les attitudes de celui qui devait parler. C'était un homme entre deux âges et plus grand qu'aucun de ceux qui l'accompagnaient, dont l'un était son page, et portait la queue de sa robe, tandis que les deux autres le soutenaient de chaque côté. Il se montra orateur accompli et je pus discerner dans son discours des mouvements successifs et divers de menace, de promesse, de pitié et de bonté. Je répondis brièvement, mais sur le ton le plus humble, levant ma main gauche et mes yeux vers le soleil, comme pour le prendre à témoin.

4. Le sort.

5. Un peu moins de quatre mètres, en tout.

6. Environ 1 m 35, en tout.

7. «Qu'on lui détache la tête.»

Mais Gulliver fait signe qu'il a faim. Sur l'ordre du roi, on applique plusieurs échelles contre son flanc et une centaine d'hommes, chargés de victuailles, se relaient pour le ravitailler, émerveillés de son appétit.

Ces gens m'approvisionnaient aussi rapidement qu'ils le pouvaient, témoignant par mille signes de leur émerveillement et de leur stupéfaction devant l'énormité de mon appétit. Puis je fis un autre geste pour montrer que je voulais boire. Ils devinèrent, à me voir manger, qu'une petite quantité de boisson ne pourrait me suffire et, comme ils étaient d'une grande ingéniosité, ils soulevèrent très habilement au moyen de cordes une de leurs plus grosses futailles, qu'ils firent rouler jusqu'à ma main, et défoncèrent par le haut. Je la vidai, d'un seul coup, et sans peine, car elle contenait tout juste une demi-pinte[8]. Ce vin ressemblait à un bourgogne léger mais il était d'un goût bien plus exquis. On m'en apporta une autre barrique, que je vidai de la même façon; j'en réclamai d'autres encore par signes, mais leur provision était épuisée. Quand j'eus accompli ces prodiges, ils poussèrent des cris de joie et dansèrent sur ma poitrine en répétant plusieurs fois leur premier cri : *Hekinah Degul.*

8. Un peu plus d'un quart de litre.

Jonathan SWIFT, *Les voyages de Gulliver*, Gallimard éd.

Comprenez le texte

1. Pourquoi Gulliver ne voit-il pas d'un coup l'ensemble de la situation ? Par quelles étapes la découvre-t-il et quels sentiments éprouve-t-il (l. 1-41) ?
2. Expliquez la conduite des Lilliputiens, leurs changements d'attitude (à quels moments ?) et les sentiments qu'ils éprouvent.
3. Relevez les détails où se révèle la disproportion entre Gulliver et les Lilliputiens. Quel en est l'effet (l. 41-75 et 94-110) ?
4. A quoi Gulliver sent-il que celui qui parle est *un orateur accompli* ? Quel vous paraît être le caractère de cet orateur ? Justifiez votre réponse (l. 88-91).
5. En vous appuyant sur le texte, dites :
   a) à quel stade de civilisation sont parvenus les Lilliputiens ;
   b) en quoi ils ressemblent à des humains.

Rédigez et discutez

6. Imaginez le discours de l'orateur, dont vous distinguerez les moments successifs, puis la réponse de Gulliver.
7. En respectant le même canevas, imaginez que Gulliver est accueilli par des Lilliputiens dont la civilisation est infiniment en avance sur la sienne (ou même sur la nôtre). C'est Gulliver lui-même qui fera le récit de cet accueil.
8. **Discussion.** Quelle leçon pouvons-nous tirer, encore aujourd'hui, de la rencontre entre cet homme du XVIIIe siècle et les Lilliputiens ? Quelles réflexions vous inspire-t-elle sur ce que nous appelons le *progrès* ?

A l'occasion de ce texte...

9. **Vocabulaire.** Des adjectifs ont été formés, comme *lilliputien*, sur des noms propres tirés d'œuvres littéraires : ainsi *rocambolesque, pantagruélique, herculéen, prudhommesque, ubuesque, donjuanesque*, dont vous rechercherez l'origine et le sens, et que vous emploierez dans des phrases.
10. **L'art de conter.** Relevez et classez les moyens par lesquels Swift parvient à éveiller et à entretenir l'intérêt du lecteur.
11. **Enquête** (en équipe). Recherchez d'autres œuvres littéraires dont les héros sont des géants ou des nains, et essayez d'en dégager les traits communs.

- **Jeu des substitutions.** En lisant les l. 1-60, reconnaissez les participes présents, indiquez leur valeur et remplacez chacun d'eux par une tournure de sens équivalent.

A propos des mythes et des légendes

I. En relisant les textes

1. Laquelle de ces légendes vous paraît :
   a) la moins vraisemblable ;
   b) la moins invraisemblable.
   Justifiez votre opinion.
2. Lequel de ces héros vous paraît le plus près de nous ? Expliquez pourquoi.
3. Parmi ces héros, distinguez ceux qui sont, à l'origine, des créations littéraires. Comment, à votre avis, sont-ils devenus des personnages de légende ?
4. Quelles ressemblances et quelles différences voyez-vous entre héros grecs (p. 212, 215) et germaniques (p. 221, 223).
5. Quelles différences voyez-vous entre les héros grecs ou germaniques et les héros de la croyance bouddhique ?
6. Comparez le merveilleux dans les légendes de Siegfried, de la lampe merveilleuse, et le récit bouddhique.
7. Dégagez les traits particuliers de l'imagination arabe d'après l'épisode de la lampe merveilleuse et le poème des *Djinns*.
8. **Enquête.** Comment expliquez-vous que des légendes se soient formées dans des temps très anciens ? S'en crée-t-il encore dans les temps modernes, et à quelles conditions ?
9. **Scénario.** Quelle est, parmi ces légendes, celle que vous aimeriez représenter dans une séquence filmée ou une bande dessinée ? Écrivez le *scénario* avec les indications concernant le découpage du film (cf. p. 293) ou les vignettes de la bande dessinée.

II. Vocabulaire

1. Employez dans des phrases, de façon à bien marquer les nuances, les mots : *légende, mythe, conte, fable, folklore*.
2. Montrez comment a évolué le sens des mots *mythe, fable, folklore*, et expliquez pourquoi.
3. Vous entendez dire indifféremment qu'il faut *démythifier* ou *démystifier* telle ou telle croyance. Quel est le terme propre ? Expliquez la confusion.

III. Rédigez des paragraphes

1. En *un seul paragraphe*, résumez :
   - la légende de la Loreley ;
   - l'épisode de la lampe merveilleuse ;
   - le combat contre les moulins à vent.
2. En *deux* paragraphes, retracez :
   - l'accueil fait à Siddhârtha et sa marche jusqu'à l'arbre de la science (p. 218) ;
   - la victoire de Siegfried sur les deux frères et l'opération qui le rend invulnérable (p. 221).

IV. Apprenez à composer

Voir les conseils p. 31.

1. D'après les extraits des p. 212 et 215, montrez comment un sort malheureux a lié les destinées d'Andromaque et d'Achille.
2. Évoquez les qualités d'Andromaque comme épouse et comme mère d'après les extraits d'Homère et de Virgile.
3. D'après les textes de ce chapitre, comparez l'image de la femme que nous offrent l'épopée gréco-romaine, le récit bouddhique, la légende de la Loreley.
4. Imaginez, au choix, une rencontre, dans l'au-delà, entre Don Quichotte et Hector ou entre Gulliver et Aladin. Décrivez la scène et faites-les dialoguer.
5. Vous avez entendu parler d'une légende se rapportant à un monument ou à un site de votre région. Renseignez-vous et racontez-la.
6. Certains noms de lieux-dits sont composés avec le préfixe *mal* (ex. : Malzieu) ou *mau* (ex. : Maupertuis), parce qu'ils se rattachent à une sombre légende. Si vous en connaissez un, racontez (ou imaginez) la légende.

V. Mythes et légendes dans l'art

1. **Enquête (en équipe).** Documentez-vous sur les œuvres d'art (tapisserie, peinture, sculpture, etc.) inspirées par les légendes figurant dans ce chapitre. Réalisez un *montage* avec des reproductions et rédigez des notices pour les présenter à vos camarades.
2. **Exposé.** Connaissez-vous des œuvres musicales inspirées par ces légendes ? Choisissez celle que vous préférez et présentez-la à vos camarades en leur faisant entendre des fragments enregistrés de cette œuvre.

Civilisations de notre temps

La maison de l'an 2000

L'ordinateur, qui peut effectuer en quelques secondes des calculs très complexes, a pris depuis 1950 une place énorme dans la recherche scientifique et dans l'industrie. Il commence aussi à s'étendre à des domaines plus modestes, ici la vie domestique aux États-Unis, où règne un véritable engouement pour les gadgets[1] *électroniques. C'est un journaliste français reçu chez des amis américains qui raconte.*

1. Dispositifs, instruments.

J'ai fait la connaissance d'Adeline dès le premier jour de mon séjour chez ces amis, peu après qu'Ella ait dit à son mari :

— Tu sais que nous avons un dîner ce soir. Mais Adeline dit que Maxime est allergique[2] au poisson et que les Egan ont horreur de la viande saignante. Je lui ai demandé quel plat conviendrait à tout le monde et elle a dit : mouton au four. Ça te va ?

— Très bien, a répondu Jack.

— Je ne savais pas que vous aviez une cuisinière nommée Adeline, ai-je dit.

— Non, a dit Jack, la cuisinière s'appelle Betty. Venez, je vais vous présenter Adeline.

Il m'a alors emmené, non à l'office, mais dans son bureau. Et il m'a montré Adeline, un terminal[3] d'ordinateur pas plus grand qu'un poste de télévision et doté, comme tous les ordinateurs, d'un clavier alphanumérique[4]. Ce terminal est tout blanc et très esthétique.

Adeline sait tout, pour peu qu'on l'en informe. Elle retient les préférences gastronomiques de tous les amis de Jack et d'Ella, par exemple.

— Mais est-ce qu'une femme qui n'a pas fait d'informatique trouve commode de se servir d'un ordinateur ? ai-je demandé.

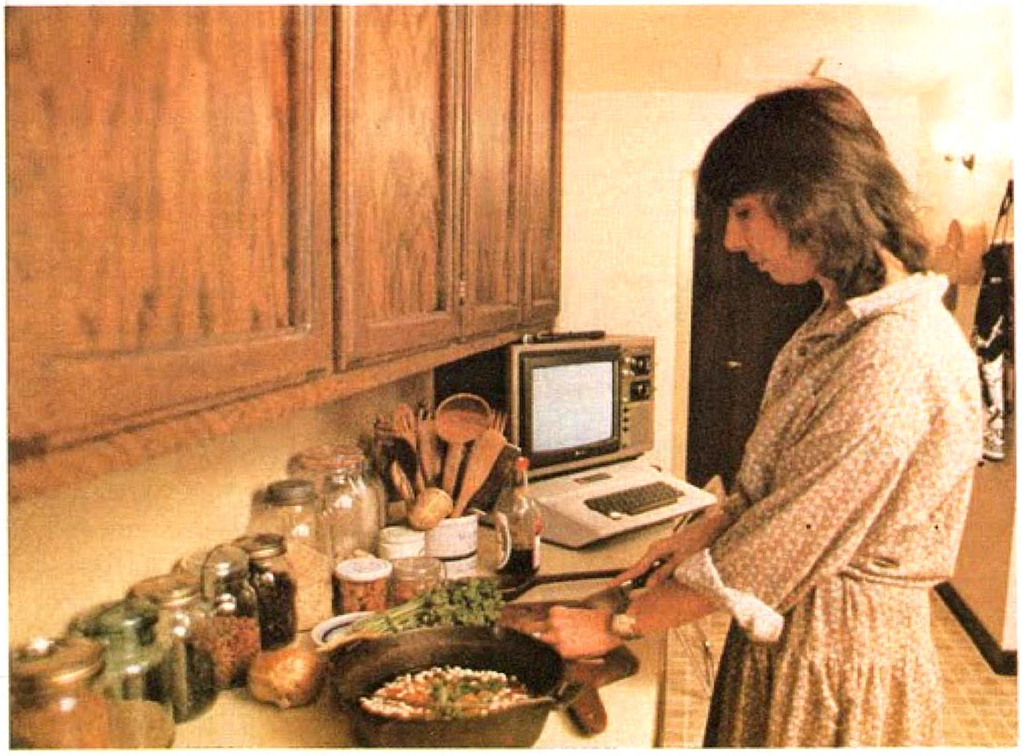
Ella est arrivée sur ces entrefaites et elle a répondu à ma question.

— Regardez, c'est très simple, m'a-t-elle dit. Je tape sur le clavier « Préférences invités ».

2. Il *ne tolère pas* le poisson.

3. Appareil servant à poser une question à l'ordinateur central auquel il est relié, et à recevoir les réponses. A chaque ordinateur central peut correspondre un très grand nombre de *terminaux*.

4. Comportant des lettres et des chiffres.



Ph. © Tony Korody - Sygma

La maîtresse de maison et son ordinateur.
Si vous étiez à la place de cette ménagère, quelle sorte de renseignements aimeriez-vous obtenir de l'ordinateur ?

Quelques déclics se sont fait entendre et j'ai vu sur l'écran défiler les noms des quelque deux cents amis de Jack et d'Ella F. En face de chaque nom se trouvaient le plat préféré et le plat ou le condiment[5] détesté. J'ai ainsi appris qu'une certaine Daisy exécrait[6] le bœuf bouilli et adorait les crêpes Suzette, alors que son mari, lui, pouvait manger tous les jours du poisson grillé.

— Maintenant, je demande à Adeline de me communiquer les plats qui conviendront à nos invités de ce soir.

Elle a tapé sur le clavier les noms des invités. Effectivement, j'ai lu : «Poisson : non» et «Viande saignante : non». Une autre commande sur le clavier et Adeline a commencé à énumérer les plats tolérés.

J'ai alors fait remarquer que c'était peut-être un peu trop d'un ordinateur pour régler des problèmes gastronomiques. Ella et Jack se sont mis à rire.

— Oh non ! s'est écriée Ella, Adeline sert à bien autre chose.

Et elle a tapé sur le clavier : «Tâches du jour». Adeline a fait apparaître sur son écran la réponse suivante, en lettres lumineuses vertes :

— Vérifier pneus voiture Chrysler. Payer assurance maison. Dégivrer réfrigérateur.

— Adeline, a repris Ella, tient la comptabilité du ménage : elle calcule les traites[7], les taxes locales, les impôts, les dépenses d'alimentation, la quantité de mazout qui reste dans la chaudière, dont elle abaisse elle-même la température pendant la nuit. Et elle nous dit combien d'argent de poche il nous reste, soit par jour, soit pour le mois.

5. Substance servant à relever le goût des aliments.
6. Détestait au plus haut point.

7. Engagement signé de verser une certaine somme à telle ou telle date.

— Pourquoi dit-elle de vérifier les pneus de la voiture ?

— Parce qu'elle sait la date à laquelle nous les avons achetés et leur taux[8] d'usure mensuel. Au bout d'un certain nombre de mois, elle nous avertit que les pneus sont peut-être usés.

— C'est vrai, a observé Jack, je l'ai remarqué hier.

— Mais quand les traites ont fini d'être payées, par exemple ?

— C'est simple, a dit Ella, nous lui disons : «Annuler traites Z...» et elle n'en tient plus compte. Ce n'est pas tout : Adeline est un merveilleux chien de garde. Si un voleur s'avisait d'entrer dans la maison par effraction, un circuit d'alarme informerait immédiatement Adeline. Il n'y aurait pas de sirène qui mugirait : simplement Adeline téléphonerait sur-le-champ au poste de police un message préenregistré [...]

Le lendemain, Ella, très amusée par mon émerveillement, m'a emmené chez un ami qui habite à une heure de chez elle. C'est Fred K., un collectionneur de vieilles voitures.

— Fred, a-t-elle dit, montrez comment fonctionne la porte de votre garage.

Cette porte était close. Fred s'est présenté devant elle et il a crié :

— Ouvrez !

La porte s'est ouverte seule. Fred l'a refermée et il m'a dit :

— Faites-en autant.

Je me suis époumoné à crier[9] : «Ouvrez !» sur tous les modes, mais la porte est restée close.

— C'est très simple, a dit Fred : les vibrations d'une voix sont inimitables, et elles sont plus complexes que les dents de la clef la plus perfectionnée. Dans le système de verrouillage de mon garage, il y a en dépôt un enregistrement de quelques mots prononcés par moi, dont «Ouvrez» et «Fermez». Lorsque je donne un ordre à ce genre de serrure, un micro l'amplifie et un mécanisme le compare en une fraction de seconde avec l'enregistrement en dépôt. Si le profil des vibrations sonores ne correspond pas, la porte reste close.

Un seul inconvénient : les jours où Fred est enroué, on peut craindre que la porte se méfie !

Georges ASSIER, *L'ordinateur Roi*
(*Jours de France*, 28 octobre 1978, N° 1246).

8. Pourcentage.

9. J'ai crié jusqu'à m'en fatiguer les *poumons*.

Comprenez le texte

1. Que pensez-vous du fait qu'on ait donné le nom d'*«Adeline»* à l'ordinateur ? Justifiez votre réponse en vous appuyant sur le texte.
2. Pourquoi l'auteur insiste-t-il sur la beauté du terminal (l. 15-18) ?
3. Quelle est l'importance de la phrase : *Adeline sait tout pour peu qu'on l'en informe* (l. 19) ?
4. Que pensez-vous de la remarque faite par le journaliste français (l. 22, 42) et de la liste des tâches effectuées par Adeline (l. 25-70) ?
5. Appréciez le moyen par lequel Fred commande la porte de son garage.
6. D'après le dernier paragraphe, quelle est selon vous l'opinion du journaliste français ? Et la vôtre ?

Rédigez et discutez

7. Et si Adeline un jour se trompait, ou du moins celui qui l'interroge ! Imaginez une histoire amusante où, par suite d'un faux renseignement, tout marche de travers.
8. **Débat.** *a)* Que peut-on apprécier, que peut-on regretter à propos de ce progrès technique ? Chaque élève résumera, *en les classant*, les arguments en présence, puis donnera sa conclusion personnelle.
b) L'ordinateur pourrait-il aider un élève à faire une devoir de mathématique ou une composition française ?

A l'occasion de ce texte...

9. **Vocabulaire.** Quelle est l'origine des mots *exécrer* et *détester* ? Précisez leur sens étymologique. Citez des synonymes que vous emploierez chacun dans une phrase.
10. **Grammaire.** Quelle est la valeur des trois infinitifs des l. 49-50 ? Citez d'autres formules où l'infinitif a la même valeur. Rédigez quelques phrases où il ait une valeur différente que vous préciserez.
11. **Style.** Rédigez de façon différente la phrase : *Adeline sait tout pour peu qu'on l'en informe* (l. 19) et la dernière phrase du texte.
12. **Le reportage.** *a)* Quels vous semblent être, d'après ce texte, les traits caractéristiques d'un reportage ?
b) Dégagez les ressemblances et les différences, dans la technique du journaliste, entre cet article et les articles cité p. 100 et p. 254.

● **Correct ou incorrect ?** Que pensez-vous de l'emploi du subjonctif avec *après que* dans la première phrase du texte ? Justifiez votre réponse. Que devient cette subordonnée si l'on met au présent de l'indicatif le verbe de la proposition principale ?

Sports et loisirs chez les Anglais

Dans la société anglaise, l'auteur distingue quatre classes qu'il désigne, non sans humour, par des noms d'animaux. C'est ainsi qu'il symbolise par la marmotte *«la grande majorité du peuple britannique». Pour apprécier cet humour, il est bon de savoir que J. Bailhache, parlant de lui-même, a publié des* Souvenirs d'un endormi. *D'ailleurs, à vous de juger, en regardant autour de vous, si, dans cet esprit, d'autres peuples ne seraient pas à classer dans la catégorie des marmottes.*

Si je demande à la marmotte de me prêter son nom pour désigner une catégorie qui comprend la grande majorité du peuple britannique, c'est sans aucune idée de dénigrement. Car j'ai beaucoup de sympathie, et pour cet animal et pour ce peuple. Il s'agit ici du gros de la classe ouvrière et de la petite bourgeoisie — respectivement 70 et 17 % de la nation. Si dissemblables que soient ces deux fractions de la population, elles tendent à s'aligner aujourd'hui sur un même niveau économique de confortable médiocrité, qui n'est pas sans rapprocher leurs mentalités. Certes la petite bourgeoisie est plus religieuse, plus amie de la police, et plutôt moins amie du parti travailliste[1], plus puritaine, plus strictement codifiée[2]. Mais elle en est venue à former avec la classe ouvrière un vaste magma[3] apathique, un agglomérat d'êtres humains qui tiennent plus ou moins de la marmotte. «Dormir... rêver...» disait Hamlet. On voit les Anglais, lorsqu'ils vont à leur travail, marcher comme des somnambules, sans paraître rien voir du monde réel dans lequel ils se dépla-

1. Socialiste.
2. Régie par des règles morales strictes.
3. Mélange formant une masse pâteuse, d'où : mélange confus.

Ph. © Claude Abron - Sygma

Cricket dans une public school.

Orateur à Hyde Park.

a. La photo du cricket vous semble-t-elle confirmer ce qui en est dit dans le texte ?

b. Supposez que vous visitez Londres : écrivez à un ami pour lui décrire cette scène typiquement anglaise.

c. Dans la photo de droite, où était situé l'appareil ?

---

cent [...]. Ce n'est pas leur vie réelle qui compte, leur travail réglé, morne, sans imprévu, mais ces excitants rêves compensatoires qu'alimentent aussi bien les méfaits des criminels et la vie des stars de cinéma que les faits et gestes du monde aristocratique ou de la Famille Royale, ou les exploits des champions de sport.

Certes, les Anglais ont aussi des loisirs plus actifs, et il existe parmi eux des bricoleurs, des éleveurs de lévriers, 500.000 colombophiles, cinq millions de fervents danseurs, vingt millions de jardiniers amateurs, et de nombreux marcheurs ou cyclistes qui, utilisant l'excellent réseau d'auberges de jeunesse modèles, consacrent leurs week-ends à de longues randonnées à pied ou à bicyclette. Mentionnons aussi les pubs, sortes de clubs où l'on se réunit pour boire de la bière, causer et jouer aux fléchettes, et de nombreux clubs populaires dont les activités sont parfois plus ambitieuses, car on peut y écouter, par exemple, une causerie organisée par un des très prospères *Women's Institutes*[4], enfin les cours du soir, suivis par plus de deux millions d'adultes. Si l'on constate une nette progression de la pratique des sports exigeant une certaine aisance pécuniaire, équitation, ski, yachting et surtout golf, les plus populaires seront toujours le football et le cricket. La faveur dont jouit ce dernier est un mystère pour le spectateur français qui en trouve les évolutions rituelles lentes et soporifiques, si plaisants qu'en soient les uniformes blancs dans le cadre verdoyant et l'atmosphère familiale d'un

4. Clubs féminins.

match villageois. L'Anglais athlétique ? Deux brèves remarques. On évalue aux deux tiers de la population adulte ceux qui *regardent* faire du sport, mais au cinquième seulement ceux qui en font. D'autre part lorsqu'on idéalise le sport, ce n'est pas comme instrument de perfectionnement esthétique, hymne à la beauté des formes et du mouvement, mais comme école d'esprit d'équipe, de fair play. [...] On me dira que le mot *sport* nous vient d'Angleterre, comme aussi, dans une certaine mesure, la pratique des sports. Et pourtant, écrivit Jean Fayard dans son amusant *Deux ans à Oxford,* «les Anglais ne sont pas sportifs, ils jouent à des jeux». Ces jeux, cricket, football, ont des règles, et ces règles il faut les observer, y compris celle de gagner avec modestie et perdre avec le sourire, qu'on apprend dans les public schools[5]. A ce niveau, le sport est bien une école morale, et non seulement de fair play mais aussi de virile énergie, comme le proclament fièrement ces anciens élèves d'Eton ou de Harrow[6] qui ont associé à sa pratique, non sans quelque masochisme[7], les vertus aguerrissantes de la douche froide. Mais pour l'humble majorité des marmottes, qu'est-ce que le sport ? Une école morale ? Pas le moindre fair play dans une foule populaire assistant à un match de football entre des nationaux et une équipe étrangère. Une activité professionnelle ? Pas plus qu'en d'autres pays. Parmi tant de marmottes qui, en bataillons serrés, contemplent placidement la mer de leurs chaises longues ou, plus aventureuses, se risquent à y faire trempette, on voit bien peu de vrais nageurs sur les plages d'Angleterre. Pour la majorité de ces habitants le sport fait plutôt office de catharsis[8] : c'est soit un spectacle et un exutoire[9] aux instincts agressifs de John Citizen[10], soit un sujet de lectures héroïques jetées en pâture par la presse populaire à des braves gens qui, des exploits des champions de sport, tissent certains des plus beaux rêves projectifs[11] que l'on puisse rêver du fond de son fauteuil.

Jean BAILHACHE, *Grande-Bretagne,* Seuil éd.

5. Malgré leur nom, établissements privés d'enseignement secondaire.

6. Villes universitaires.

7. Perversion qui consiste à chercher du plaisir dans la souffrance.

8. Purification morale (mot grec).

9. Moyen de se débarrasser d'un mal, dérivatif.

10. Le «monsieur tout le monde» des Anglais.

11. Qui ont pour effet de révéler la personnalité réelle du sujet.

Comprenez le texte

1. Précisez ce qui : *a)* tend à rendre semblables petits bourgeois et ouvriers ; *b)* les distingue ; *c)* justifie l'appellation commune de *marmottes* (l. 1-19).
2. Quelles sont les raisons de cette attitude des Anglais ? Expliquez *rêves compensatoires.* Qu'ont de commun les nouvelles dont *s'alimentent* leurs rêves (l. 19-24) ?
3. Comment l'auteur corrige-t-il sa première impression ? Ces *loisirs* ont-ils une importance égale ? Quel effet produisent les chiffres et pourquoi (l. 25-41) ?
4. Quelles raisons le Français a-t-il de trouver bizarre *la faveur dont jouit* le cricket (l. 41-45) ?
5. Quelle différence voyez-vous entre une conception élevée du sport et celle des « marmottes » (l. 45-71) ? En quoi ces derniers ressemblent-ils aux habitants des autres pays ?
6. Pourquoi le sport est-il considéré comme une *catharsis* (l. 72-78) ?
7. Après avoir relu le texte, vous justifierez le terme de *marmottes.*

Rédigez et discutez

8. Vous êtes journaliste sportif et vous décrivez : *a)* un match amical en indiquant les diverses

manifestations du fair play de la part des joueurs et du public ;
b) un match de championnat en déplorant les manquements au fair play de la part des joueurs et du public.

9. A la manière de l'auteur de ce texte, faites le portrait d'un élève qui se comporte comme une « marmotte ».
10. **Discussion.** Le fair play n'est pas toujours la règle dans les rencontres sportives, en particulier les matchs internationaux. Comment s'expliquent les principaux manquements ? Les trouvez-vous inexcusables ou parfois pardonnables ? Comment pourrait-on porter remède à ce mal ?

A l'occasion de ce texte...

11. **Vocabulaire.** *a) Magma, agglomérat, agglomération, réunion.* En les employant dans des phrases, montrez la différence entre ces termes.
b) Relevez dans le texte les mots anglais. Par quels termes français certains peuvent-ils être remplacés ?
12. **Grammaire.** *a)* Les phrases sans verbe : quel effet produisent-elles ?
b) Changements de catégorie grammaticale. *Gros* (l. 5) est employé comme nom. Recherchez des exemples de noms de personnes, d'animaux, de choses devenus *adjectifs*, d'infinitifs, d'adjectifs, de participes devenus *noms*.
13. **Enquête** (en équipe). Quelles activités vous faudrait-il substituer à celles dont il est question dans ce texte, si vous vouliez dépeindre les « marmottes » de la société française telle que vous pouvez l'observer ?

- **Jeu des substitutions. Si** *dissemblables que soient...* (l. 7) : qu'exprime cette subordonnée ? Trouvez dans le texte un autre exemple du même tour. Quels autres tours pourrait-on lui substituer ? Quel tour incorrect convient-il d'éviter ?

Gymnastique et loisirs à Pékin

Une évolution politique rapide pourrait peut-être bouleverser en très peu de temps les données de l'existence des Chinois. Mais au sein de l'immense fourmilière humaine qu'est la Chine, il y a toutes chances pour que demeurent inchangés certains traits fondamentaux de ce peuple que nous découvrons à travers le témoignage de Jean Guiloineau. Ce jeune professeur a séjourné à Pékin, comme expert auprès des éditions en langues étrangères, en 1976 et 1977.

Les Pékinois se lèvent très tôt, à quatre ou cinq heures du matin, même le dimanche. La matinée est partagée entre diverses tâches : courses, ménage, cuisine. Tous les magasins de Pékin sont ouverts, ce qui est normal expliquent les Chinois, puisque, ce jour-là, les gens ne travaillent pas. Il leur est donc plus facile de faire leurs courses. Un des principes, en particulier dans le commerce, est : servir le peuple. On profite donc du jour de congé pour faire ce qu'on n'a pas le temps de faire en semaine. Les quartiers commerçants regorgent de monde. Rue Wang Fu Jin, les trottoirs sont trop étroits et la foule envahit la chaussée. Les voitures et les autobus peuvent bien klaxonner, ce n'est pas cela qui les fera aller plus vite. Ce jour-là, les étrangers ne passent pas inaperçus : on a du temps pour flâner.

Mais à ce moment, il est déjà neuf ou dix heures du matin, et comme nous l'avons dit, la journée a commencé bien plus tôt.

Selon la saison, à partir de cinq ou six heures du matin, les parcs de Pékin sont envahis par des gens de tous âges qui viennent faire du sport ou de la musique. Un des endroits particulièrement fréquentés, ce sont les jardins sous les remparts au nord du palais impérial. On peut y voir des Pékinois faire du sabre, de l'épée, du Tai chi chuan (gymnastique traditionnelle), en groupe ou individuellement. Tout cela se fait évidemment pour le plaisir et en parfaite liberté. C'est un des spectacles les plus étonnants de Pékin. Ce qui est frappant, en particulier, c'est l'âge de ceux qui participent à ces activités. On est loin du bois de Boulogne où des cadres de quarante ans font du footing en survêtement dernière mode. A Pékin on peut voir des gens très âgés exécutant les rythmes très lents du Tai chi chuan, dans une sorte de danse d'où la mystique n'était pas absente autrefois. Personne ne recherche l'exploit. On fait ce dont on est capable, et les jeunes ne sont pas les plus nombreux.

Il faut signaler que pour beaucoup il s'agit là d'une pratique quotidienne. Dans les entreprises, il y a une pause d'un quart d'heure à dix heures et à seize heures. Chacun fait ce qu'il veut. Aux Éditions en langues étrangères il y a des tables de ping-pong installées à tous les paliers. Tous les jours à la pause, on dispute des matches. Mais la plupart descendent dans la cour. On joue beaucoup au badmington, au volley-ball. La majorité fait de la gymnastique moderne ou du Tai chi chuan. Pour la première, à dix heures et à seize heures, la radio diffuse de la musique qui rythme les mouvements. Il s'agit d'une suite d'exercices assez proches de la gymnastique suédoise. On vend même dans les librairies des tableaux avec les différents mouvements.

Pour le Tai chi chuan, chacun se débrouille en fonction de ce qu'il sait. En 1977, un Chinois du bureau de langue espagnole donnait un cours spontané. Certains jours, cinquante personnes exécutaient les mouvements sous sa direction, dont une trentaine de femmes de plus de quarante ans. Les étrangers sont toujours les bienvenus dans quelque activité que ce soit.

Beaucoup profitaient aussi de la pause pour aller faire un tour à l'une des deux coopératives du quartier, soit dans un but de promenade, soit pour faire des courses. On reprenait le travail à 10 h 15 et à 16 h 15, mais il y avait beaucoup de marge. Et même si quelqu'un revenait dans le bureau avec un légume rare à ce moment-là à Pékin, il était courant que les autres prennent leur panier et aillent faire la queue à leur tour. Certains ne revenaient que vers onze heures moins le quart.

La seule hiérarchie qui existait dans les bureaux était une hiérarchie technique. Le responsable était le meilleur spécia-

Jean-Claude Gautier - AAA Photo

Gymnastique matinale à Shanghaï.
a. Décrivez l'atmosphère particulière de cette rue chinoise.
b. Quelles remarques vous inspire ce spectacle ?
c. Quel effet est recherché par l'utilisation de la perspective ?

liste de langue française (et il aurait pu donner des leçons à beaucoup de Français !). Mais pour le reste, il n'y avait ni pointage ni contrôle d'aucune sorte. Je n'ai vu nulle part, dans aucune ville, dans aucune entreprise, ni d'horloge pointeuse ni de fiche quelconque. Dans notre bureau, le seul impératif était de terminer le travail dans les temps nécessaires. Si l'on avait pris du retard au début du mois, on travaillait avec plus d'ardeur pour finir dans les délais. L'organisation et la répartition du travail étaient décidées collectivement lors de réunions. Cela ne veut pas dire que tout se passait sans problème, car on ne respectait pas toujours à la lettre les belles décisions prises en réunion ! La seule direction extérieure au bureau était la direction politique et concernait le contenu de la revue.

Cet ensemble de dispositions contribuait à créer un climat tout à fait particulier dont les caractéristiques essentielles étaient la camaraderie, la décontraction et la bonne humeur,

choses qui paraissaient tout à fait évidentes aux Chinois et qui ne laissaient pas d'étonner au début les experts étrangers. Mais je dois avouer qu'on s'y habitue très vite.

Dans le même esprit, c'est pendant les heures de travail que pour les employés de l'État ont lieu les études politiques. Le cinéma en faisant partie, nous allions parfois voir un film à huit heures du matin.

Le dimanche, derrière les remparts de la Cité interdite, il n'y a pas que des sportifs. Beaucoup de chanteurs amateurs s'y donnent rendez-vous. Il font des vocalises à un mètre de la muraille de pierre pour bénéficier de l'écho. Il y a des instrumentistes, joueurs de violon traditionnel, d'orgue à bouche, etc. Un matin, un homme assis sur un tabouret jouait une mélodie d'opéra très célèbre. Une cinquantaine de personnes faisaient cercle autour. De temps en temps une femme ou un homme sortait de la foule et chantait un passage de l'opéra. Tout le monde écoutait et appréciait, le sourire aux lèvres. Quand le chanteur avait fini, il rejoignait le cercle. Il n'y avait pas d'applaudissements.

Jean GUILOINEAU, *Vivre à Pékin*, Plon éd.

Comprenez le texte

1. Quels sont les divers aspects de la vie quotidienne des Chinois évoqués dans ce texte ?
2. Relevez les allusions à la vie en Occident et aux Occidentaux. A quoi servent-elles ?
3. Dans les l. 1-14, notez ce qui, en France semblerait inhabituel.
4. Quelles différences notez-vous entre notre façon de vivre et celle des Chinois dans les l. 18-34 ?
5. Dans les informations données l. 35 à 89, quelles sont celles qui vous intéressent le plus ? celles qui vous surprennent le plus ? Dites pourquoi.
6. A quoi se remarquent l'intérêt pour les œuvres musicales et la compétence des amateurs (l. 90-101) ?
7. Relevez dans ce texte ce qui évoque la permanence de la tradition d'un côté, le monde moderne de l'autre.
8. Parmi les aspects de la vie des Chinois d'aujourd'hui, quels sont ceux qui, selon vous, révèlent le tempérament de ce peuple ?

Rédigez et discutez

9. Votre quartier, votre village, votre rue, un dimanche matin. Vous essaierez de retenir les traits caractéristiques de nature à éclairer un lecteur étranger.
10. **Entretien.** A choisir, préféreriez-vous disposer de plus de temps libre ou savoir mieux tirer parti de vos loisirs ? Chacun développera sa réponse en s'appuyant sur des exemples précis.
11. **Débat.** Les loisirs sont-ils pour vous une partie importante de votre existence ? Méritent-ils une grande attention ? Chacun fera le point des arguments en présence, puis formulera en conclusion son opinion personnelle.

A l'occasion de ce texte...

12. **Grammaire.** Relevez dans le texte les emplois du présentatif *c'est, ce sont*. Récrivez ces phrases sans utiliser ce présentatif et appréciez la différence.
13. **Le paragraphe.** Étudiez l'enchaînement des idées dans le premier paragraphe. Que pensez-vous, en particulier, des deux emplois de *donc* aux l.6 et 8 ? Quelle est la valeur des deux points (:) à la l. 14 ?
14. **Discussion.** Dans quelle mesure la tradition doit-elle avoir encore une place dans le monde d'aujourd'hui (faire appel à des exemples concrets) ? Au terme de la discussion, chaque élève exposera objectivement, *en les classant*, les arguments en présence, puis formulera son avis personnel.
15. **Le témoignage.** Comparez la présentation des faits dans ce texte et dans le reportage de la p. 239.

● **A vous de juger.** Ce témoignage sur une société mal connue vous a certainement intéressé. Dans le livre d'où il est tiré, le chapitre s'intitule *Un dimanche à Pékin*. Auriez-vous songé à ce titre ? Dites pourquoi.

Visages de Moscou

Depuis la révolution de 1917 s'est établi en Russie un régime social différent de celui des pays occidentaux. Il est donc intéressant de jeter un regard sur la vie dans l'immense capitale de l'U.R.S.S., la forme que prennent les loisirs, les cérémonies officielles dans une ville où, selon l'auteur de ce texte, «le véritable luxe est encore de style XIXe siècle».

Les avenues se sont élargies, les maisons ont reculé comme si on remaniait sans cesse un vieux costume devenu trop étroit. Imaginons la grenouille devenue plus grosse que le bœuf, dans une métropolis[1] parcourue par deux mille arroseuses municipales, passant par six de front, et qui peuvent noyer un chien à cent mètres. Nous y traversons, en vingt minutes, la place du Manège, où une armée entière se tenait jadis avant la parade militaire du 7 novembre qui est maintenant remplacée par un défilé civil. Si nous avons résisté jusqu'ici, il nous reste encore à affronter, en traversant les rues en dehors des clous, le froncement de sourcil ou même le coup de sifflet impératif des *bobiki* ou sergents de ville qui règlent la circulation avec un sens aigu de leurs responsabilités, à l'aide de *talkies-walkies* introduits en 1975. Les vitrines rencontrées ici et là ont bien changé depuis quelques années. Elles se rapprochent maintenant du style allemand de l'Est, dépouillé et fonctionnel. La confection pour hommes et femmes commence à évoquer ce qu'elle est en Europe occidentale. Mais il est encore possible de rencontrer dans les marchés libres de la ville quelques apôtres visionnaires, des arracheurs de dents, des coiffeurs ouzbeks[2], prêts à éplucher un pope[3] chevelu en cinquante secondes. Les très nombreux truands, seuls survivants, avec les très rares prêtres, de l'ancienne société, se mêlent encore à quelques petits artisans de la rue, depuis le marchand d'oiseaux empaillés jusqu'au vendeur de graines de tournesol. Ce pittoresque ne doit pas empêcher d'être prudent. Se promener la nuit dans les allées obscures du parc Gorki peut être aussi dangereux qu'à Central Park, à Manhattan[4], à la même heure.

On retrouvera l'atmosphère du passé dans ces bains moscovites d'un luxe tout impérial, encore appelés finlandais ou turcs à l'étranger. Salons en bois sculpté, dorures, marbres abondent ici.[...]

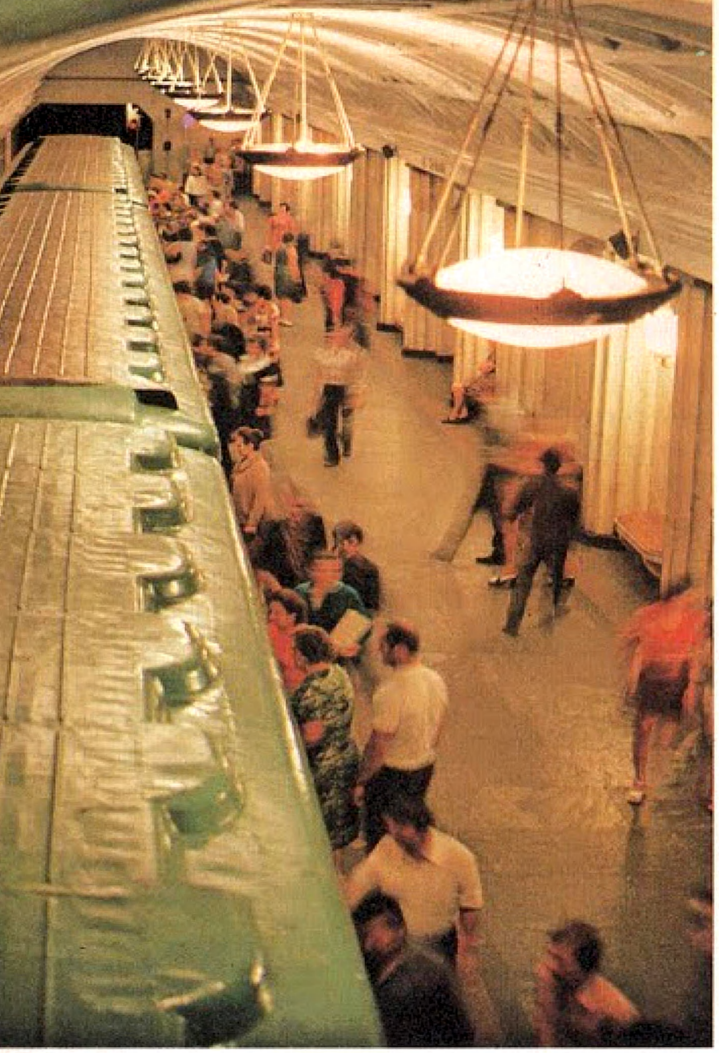
Le protocole, les spectacles classiques qui sont donnés au Palais des Congrès[5] par les meilleurs artistes, les banquets de tradition gargantuesque où l'on voit le premier secrétaire[6] esquisser un pas de danse avec l'épouse du président de la République française ou de quelque chef noir, les réceptions auxquelles prennent part, avec les hôtes étrangers, des milliers de

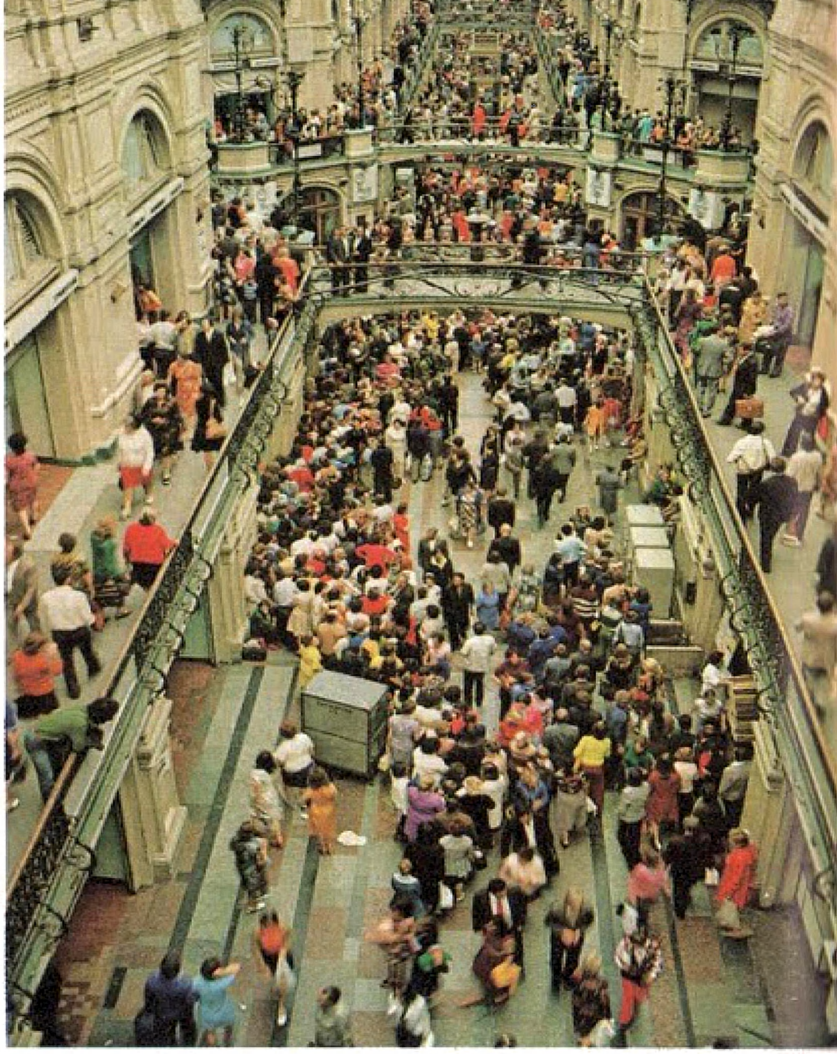
1. Capitale.

2. Originaires de la république d'Ouzbékistan.
3. Prêtre du rite oriental.

4. Parc de Londres et quartier de New York.

5. Palais où se déroulent diverses manifestations, situé dans le Kremlin.
6. Le premier secrétaire gouverne, en fait, l'U.R.S.S.





2 Photos © Philippe Bertot - Atlas Photo

Station du métro de Moscou. *Le Goum (un grand magasin) à Moscou.*

a. Comparez la station de métro à celle de la p. 181.

b. En quoi le grand magasin ressemble-t-il à ceux que vous connaissez ? En quoi diffère-t-il ?

---

fonctionnaires, prouvent à quel point les Moscovites sont attachés aux fastes dont le Kremlin reste le symbole. A l'occasion de ces cérémonies, la foule se réunit à la porte du palais pour applaudir les hôtes illustres venus en limousine — il serait malséant de se présenter à pied, même avec une carte d'invitation, vous n'y seriez pas reçu — et acclamer les maréchaux et les dignitaires de l'Église, comme elle aime applaudir au théâtre et aux ballets les scènes reproduisant les grands tableaux de l'histoire.

Cette foule, les dimanches d'hiver, part pour le ski de fond en banlieue ; l'été, hérissée de cannes, elle va à la pêche ; le jour de Pâques, elle se rend à l'église. On y prie avec ferveur et ostentation ; un cierge ne tomberait pas au sol, tant l'assistance est serrée. Cette même foule s'engouffre, toujours le dimanche, dans les stades pour acclamer l'équipe de football Dynamo, remplissant à les faire craquer les trolleybus jaunes, partant en bateau pour une journée sur la Moscova, visitant le Circorama à Sokolniki, s'arrachant les crêpes, les sodas aux fruits et les glaces, avant de redescendre par les interminables escaliers mécaniques dans le métro colossal, cette réplique tubulaire et souterraine du Kremlin, parcourue chaque jour

par cinq millions d'usagers, véritable ville souterraine, à l'abri des bombes et de la saleté, univers où l'air est maintenu plus pur qu'au Caucase. Vous pourriez passer le doigt sur les porphyres, les groupes de bronze, les marbres qui font revivre tous les fantômes de la révolution. Ils sont sans cesse astiqués, frottés par des milliers de vieilles femmes qui ont la charge de cette arche anti-atomique, de ce palais des travailleurs, où mille spectacles sont présentés au peuple, comme au musée Grévin[7], et dont le style général évolue de la grandeur dantesque[8] à l'image d'Épinal, ou encore à un baroque à faire souffler des angelots viennois dans leurs trompettes[9]. Le plan de ce métro est pourtant simple et l'on y parcourt les étapes d'une sorte de cité future, disposées en forme de roue de bicyclette, comme sur les maquettes de bases interplanétaires pour couvertures d'ouvrages de science-fiction.

Jean MARABINI, *U.R.S.S.*, Petite planète, Ed. du Seuil.

7. Célèbre musée de figures de cire, installé à Paris, fondé par Alfred Grévin (1827-1892).
8. Adjectif tiré du nom du poète italien Dante : *grandiose, colossal.*
9. Un motif fréquent de l'art *baroque* représente un petit ange joufflu soufflant dans une trompette. Vienne, en Autriche, compte de nombreuses églises baroques.

Comprenez le texte

1. Quels sont les divers visages de Moscou présentés dans ce texte ? Distinguez ce qui évoque la vie moderne d'une part, et les survivances du passé d'autre part.
2. Quels sont les passages où se trouve souligné le changement ? De quel type de changement s'agit-il, et comment s'explique-t-il ?
3. Relevez les comparaisons avec de grandes villes étrangères. A quelle occasion interviennent-elles ? Pour quelle raison ?
4. A quoi reconnaissez-vous qu'il s'agit d'une société d'un type différent de celui des sociétés occidentales ?
5. D'après les l. 34-62, précisez les goûts et les comportements collectifs des Moscovites. Y en a-t-il qui vous surprennent ? Pourquoi ?
6. Quels sont, par comparaison avec ce que vous savez du métro parisien, les traits les plus marquants du métro de Moscou ?

Rédigez et discutez

7. A quel aspect de cette ville êtes-vous le plus sensible ? Développez votre réponse et comparez-la avec celles de vos camarades.
8. Votre quartier, votre village, votre ville : vous en présenterez quelques aspects particulièrement pittoresques.
9. **Débat.** *Vieux quartiers et rénovation urbaine*. Croyez-vous qu'il faille à tout prix adapter la ville aux exigences de la vie moderne et notamment à l'automobile ? Pensez-vous qu'il faille, dans l'autre sens, conserver à tout prix les vieux quartiers ?

A l'occasion de ce texte...

1. **Lecture.** Racontez à vos camarades *La grenouille qui veut se faire plus grosse qu'un bœuf* (La Fontaine, *Fables*, I, 3). Que pensez-vous de l'allusion à cette fable à la l. 3 ?
2. **Grammaire.** Quelle est la particularité de la phrase *Salons... ici* (l. 32-33) ? Quel est l'effet ainsi obtenu ? Composez quelques phrases sur le même modèle.
3. **Style.** A quels procédés l'auteur a-t-il recours pour associer le lecteur à son reportage ? N'y a-t-il pas d'autres phrases où, dans la même intention, les tours impersonnels et certains emplois de *on* pourraient être remplacés par d'autres tournures ?
4. S'agit-il dans cette page des impressions d'un touriste ou d'un témoignage reposant sur une observation plus poussée ? Justifiez votre réponse. A quelles conditions peut-on, selon vous, acquérir une connaissance sérieuse de la réalité profonde d'un pays étranger ?

Quelle préposition allez-vous employer ?
a) Dans les l. 48-49, par quelles prépositions sont introduits les compléments des verbes *partir* et *aller* ?
b) Dans les phrases suivantes, utilisez la préposition qui convient : J'aime aller ... voyage pendant les grandes vacances : dès le début de juillet, je partirai ... voyage d'agrément. Je partirai d'abord ... Italie et j'irai, de là, ... Grèce. Je partirai ... Rome par le train ; j'irai ensuite ... Athènes par le bateau. A mon retour, je partirai ... la campagne afin de me reposer. Je vais d'ordinaire ... la campagne en voiture. Chaque jour, dès l'aube, je pars ... la pêche, car c'est quand je vais ... la pêche que je me détends le mieux.
c) Comparez, d'après ces exemples, la construction des verbes *partir* et *aller*.

Tam-tam d'autrefois et tam-tam d'aujourd'hui

Aké Loba, écrivain ivoirien né en 1927, a publié, en 1959, Kocoumbo étudiant noir, *un roman largement autobiographique. A Paris, où il est venu poursuivre ses études, il a parfois la nostalgie non seulement de la brousse mais du passé africain. Avec ces jeunes qui veulent* connaître le pourquoi des choses, *le tam-tam sera-t-il toujours le* messager suprême*? Autrement dit, l'instruction, la modernisation du pays — qui depuis lors se sont considérablement développées — ne risquent-elles pas de couper l'Africain de ses racines?*

Le souvenir de l'Afrique le replonge dans un rêve éveillé, plein d'ensorcellements.

... Les étoiles pointent comme des champignons blancs... La pleine lune illumine la nuit d'une clarté vaporeuse. L'intensité de son éclat permet de voir sans se baisser une fourmi dans le sable... Les lucioles[1], ces étoiles terrestres, défient les astres du ciel. Sous les arbustes humides, les gros crapauds dilatent leur gorge flûtée ; les cigales aux cris stridents leur donnent le ton... De véritables concerts illuminés peuplent les alentours des cases.

1. Insectes lumineux.

C'est alors que monte parfois le son du tam-tam. Aussitôt, les piailleries des gamins saoulés de la fraîcheur du soir s'interrompent. Les mains cessent de faire ce qu'elles ont commencé, les lèvres ne bougent plus, les oreilles tendues écoutent : les grands et les petits s'immobilisent pour permettre aux vieillards de leur traduire ce message qui roule à travers les bois.

Ce tam-tam, messager suprême qui fait frémir le cœur des pères, bondir ceux des mères, avait représenté quelque chose jadis. Pour eux, il bat encore le rythme des émotions anciennes. Souvent, c'est au son du tam-tam que le père exprimait sa nostalgie du passé. A l'entendre, c'était un passé sublime.

— De mon temps, de notre temps, quand j'avais ton âge, j'avais du respect, me comprends-tu, Kocoumbo ? Jamais je ne m'asseyais sur une chaise en face de mon père, je lui obéissais en tout. Tout ce qu'il me commandait était bon. La coutume était la coutume. Nos parents eux-mêmes respectaient tout ce qui avait été établi, et ils étaient forts. Ta tribu a été illustre : on était défenseur des faibles, réparateur des torts, grand justicier. Les jeunes de maintenant sont pourris. Vous voulez toujours connaître le pourquoi des choses : pourquoi je fais ci, pour qui je fais ça ? Et vous devenez tous peureux comme des femmes !...

Ph. © Maurice Fievet - Explorer

Ph. © Sylvain Grandadam - Explorer

Joueur de balafon. *Vue de la ville moderne d'Abidjan.*

a. Décrivez le musicien et l'instrument ; pouvez-vous comprendre son fonctionnement ?

b. A quoi tient, selon vous, l'originalité de la ville moderne d'Abidjan ?

c. Quelles réflexions vous inspire la comparaison de ces deux visages de l'Afrique ?

Ah ! ce tam-tam qui ressuscitait les passés disparus, qui avait mis en fuite des négriers[2], élu des guerriers, décoré des héros, fait sortir les morts de leurs tombes, qui possédait des pouvoirs troublants, qui ensorcelait, qui, d'un simple homme, faisait un dieu !... Ce tam-tam avait été pour leurs parents une puissance intimement liée à leur existence. Aujourd'hui, il n'était plus destiné qu'à annoncer un événement plus ou moins digne d'attention ; parfois, pour transmettre la gaieté d'une fête ; depuis la guerre, ce n'était plus qu'une modulation écoutée sans panique par la jeunesse. Petit à petit, sans qu'on sût au juste pourquoi, il avait perdu son importance dans les cœurs : on osait même se l'avouer de vive voix. Pourtant, il avait gardé sa beauté ; son chant traversait toujours l'épaisseur de la forêt, rampait sous les feuilles mortes, grimpait le long des lianes rugueuses, escaladait les ébènes, les acajous au tronc lourd, et volait de cime en cime pour redescendre vers les cases, pour toucher encore des cœurs de plus en plus refroidis...

Kocoumbo écoutait retentir en lui ce vaste chant scandé des forêts obscures, ce roulement, continu d'abord, puis intermittent, qui va susciter les chants haletants, provoquer les danses, cristalliser[3] une atmosphère de jouissance soudaine et de mélancolie latente ; ce chant qui exprime toute la poésie de l'Afrique, poésie dont les éléments sont une angoisse intense, source de frayeurs et de superstitions, et une gaieté frivole, génératrice d'oubli...

2. Ceux qui faisaient le commerce des esclaves sur les côtes d'Afrique.

3. Fixer.

Pourquoi cette angoisse et cette gaieté, pourquoi cette mélancolie et cette jouissance, pourquoi tout ce qui était la vie quotidienne de son pays lui apparaissaient-ils aujourd'hui si proches et si lointains à la fois ? Son pays... L'avait-il trahi, l'avait-il servi ?... La réponse parlait si gravement dans le cœur de Kocoumbo que la sérénité lui revint.

Aké LOBA, *Kocoumbo l'étudiant noir,* Flammarion éd.

Comprenez le texte

1. En quoi le souvenir de l'Afrique ressemble-t-il à *un rêve éveillé, plein d'ensorcellements* (l. 1-10) ?
2. Comment se manifeste la puissance du tam-tam (l. 11-23) ? Montrez qu'elle s'exprime ici par le rythme des phrases.
3. Précisez la différence entre les anciens et *les jeunes de maintenant*. Pourquoi le père les croit-il pourris ? Comment *connaître le pourquoi des choses* les rend-il *peureux* (l. 24-34) ?
4. Quelle est, pour Kocoumbo, la différence entre le tam-tam d'autrefois et celui d'aujourd'hui ? Qu'en subsiste-t-il (l. 35-52) ?
5. En quoi consiste le charme poétique du tam-tam ? la *poésie de l'Afrique* (l. 53-60) ?
6. Précisez les deux questions que se pose Kocoumbo ; selon vous, quelle réponse leur donne-t-il ? (l. 61-66).
7. En reprenant l'ensemble du texte, dites quel peut être l'état d'âme d'un étudiant noir qui se sent exilé à Paris.

Rédigez et discutez

8. En lui prêtant l'état d'âme que ce texte vous permet d'imaginer, rédigez une lettre de Kocoumbo à son père.
9. **Discussion.** D'après ce texte, le conflit des générations vous paraît-il plus aigu chez les peuples d'Afrique ? Dites pourquoi.

A l'occasion de ce texte...

10. **Enquête (en équipe).** Les arts en Afrique noire : un groupe pourra se charger de la musique et de la danse, un autre de la peinture et de la sculpture.
11. **Vocabulaire.** *a)* Dans quels cas emploie-t-on respectivement les mots *nègre* et *noir* ?
b) Trouvez des mots qui, comme *tam-tam*, ont pour origine une onomatopée ?
12. **Grammaire.** *a) Ce tam-tam* (l. 18 et 35). Rédigez des phrases où *ce* adjectif exprimera l'admiration, le respect ou, au contraire, le mépris, le dégoût.
b) Les passés disparus (l. 35). Quelle est la valeur de ce pluriel ? Cherchez-en d'autres exemples.

● **Voyez-vous la différence ?** Examinez les deux *pourquoi* des l. 32-33 : quelle est entre eux la différence de catégorie grammaticale ? Cherchez parmi les mots invariables des exemples du même phénomène.

Les héritiers des Mayas

«Héritiers de la grande civilisation maya disparue mystérieusement il y a plusieurs siècles», nous dit Christiane Stromboni, les Indiens du Guatemala, au sud du Mexique, sont des paysans analphabètes et exploités. Ils respectent les traditions de leurs ancêtres et «continuent à travailler, à se nourrir, à s'habiller tout comme il y a mille ans». C'est cette vie misérable que nous dépeint l'auteur de cet article dans une Lettre du Guatemala.

Les villages isolés, peuplés de communautés purement indiennes, ont chacun leur personnalité propre, leurs costumes, leurs métiers ; le plus souvent ils sont composés de quelques huttes rectangulaires recouvertes de chaume dans

Ph. © Julie Montagard - A.A.A. Photo

lesquelles la famille s'entasse tout entière, couchant à même le sol ; aucun mobilier, si ce n'est un four d'argile et un métier à tisser très rudimentaire, dont l'origine remonte à des temps immémoriaux. Mais c'est sans doute au marché que s'exprime le mieux la vie locale ; une fois par semaine, généralement le dimanche, une lente procession aux pieds nus s'achemine vers la ville. Les hommes sont chargés de sacs remplis de bois ou de légumes, les femmes portant sur leur tête des paniers d'épices, drapées dans leurs jupes bleu indigo, leur bébé accroché à leur dos dans de grands châles bariolés.

Seul lien social, le marché est aussi pour l'Indien un lieu de rencontre et de tentation. Dans une atmosphère colorée et chaleureuse s'étale toute la production régionale : ici les mangues, les goyaves et les papayes[1] ; là, devant les Indiennes

1. Trois sortes de fruits tropicaux.

Les Mayas d'aujourd'hui et les témoignages de leur civilisation d'autrefois (ensemble précolombien de Palenque).

a. Comment vous apparaît, d'après ces documents, l'antique civilisation de Palenque ?

b. Cherchez dans le texte à quoi correspond la photo des Indiens Mayas. Quelle impression se dégage de ce cliché ?

Ph. Th. Cazabon - A.A.A. Photo

Ph. © Jean-Claude Stevens - A.A.A. Photo

assises en tailleur, les petits tas d'épices, l'odeur prenante du gingembre[2] et de la vanille ; plus loin les gris-gris porte-bonheur et les potions-miracles qui effacent la fatigue et la maladie. C'est souvent pour une paire de sandales qu'il faudra se décider, car c'est un objet de première nécessité, et l'on fera en plus quelques modestes provisions : des bougies pour les dévotions, du sel, des «frijoles» (haricots noirs) et du chewing-gum pour le rêve.

Le jour du marché, c'est aussi l'occasion de rendre hommage aux dieux et de s'attirer leur bonne fortune. Bien que convertis au catholicisme au seizième siècle, les Indiens n'ont pas abandonné leur polythéisme ancestral et dans les montagnes de l'État de Quiché[3], ils sont encore très attachés aux croyances et aux rites religieux qu'ils ont hérités des anciens Mayas. Le catholicisme des Indiens est une religion formaliste[4], composée de gestes rituels où le dialogue avec le saint s'engage fréquemment pour lui demander de guérir une maladie ou d'accorder une bonne récolte.

Sur la grand-place de Chichicastenango, ville sacrée des Indiens Mayas Quichés, a lieu le plus grand rassemblement ; les costumes ruissellent de couleurs et l'on entend résonner le son mélancolique du «tun» et du «chirimia», les deux instruments traditionnels. Devant l'église Santo-Thomas, que l'on dit élevée sur les ruines d'un ancien temple du soleil, les Indiens font brûler le copal, un encens tiré de la résine d'un pin aromatique, tout en psalmodiant des prières. Puis sur les marches du parvis, ils balancent leur encensoir : une simple boîte de conserve, qui répand au passage une fumée âcre et blanche.

Ici, une grande partie des coutumes ancestrales se sont transmises de génération en génération. L'encens est destiné à chasser les mauvais esprits et les maladies, et les Indiens n'hésitent pas à dépenser des fortunes pour sacrifier à ce rite. Ils croient que l'homme a deux esprits. A la mort, l'un monte au ciel, l'autre reste parmi les vivants et il est favorable ou non. Croyances indiennes et rites catholiques coexistent parfaitement et chaque saint de la chrétienté est associé à un «chao» (dieu maya). Ainsi, le Christ est tantôt le dieu du soleil, tantôt celui de la pluie. Saint Thomas est aussi le dieu de la tempête.

Certaines cérémonies sont encore très primitives. Une légende indienne raconte qu'une femme infidèle a été jadis transformée en pierre, et que son esprit hante la montagne. Devant une foule attentive et muette, j'ai vu le sorcier d'une confrérie[5] secrète procéder au sacrifice d'un poulet tout en prononçant des paroles rituelles destinées à apaiser l'esprit de la femme en colère et à écarter sa vengeance du village.

Les Indiens oublient parfois leur misérable condition pour

2. Plante tropicale dont le rhizome charnu est utilisé comme condiment.

3. Région centrale du Guatemala (du nom des Indiens Mayas Quichés qui formèrent dans cette région un puissant royaume).

4. Attachée à la forme, aux rites, non à la croyance profonde.

5. Association pieuse.

participer à la fête qu'organisent les confréries en l'honneur du saint, patron de leur village. Ces confréries sont des institutions d'origine espagnole et elles disposent d'un pouvoir occulte[6] très puissant. A cette occasion, ils viennent de partout, parfois après sept ou huit heures de marche. Les saints apôtres, revêtus de riches parures et couverts de fleurs, quittent l'église et sont promenés dans toutes les rues. En général, la fête dure trois jours et elle est l'occasion d'un défoulement collectif. On économise plusieurs mois à l'avance pour acheter des pétards, de l'eau-de-vie et de l'alcool de maïs. Processions et cortèges se succèdent autour de l'église, tandis que les pétards éclatent dans le ciel avec un bruit de tonnerre.

Le second jour a lieu la danse des conquistadores : les Indiens, costumés en conquérants espagnols, relatent à leur façon la conquête. Danse ancestrale ou dérision pour les Espagnols, ils est difficile de le savoir. Le troisième jour, la fatigue et l'alcool aidant, l'Indien reprend en titubant le chemin de son village. Il a dépensé tout l'argent qu'il aurait pu consacrer à sa famille, mais sa femme ne lui fera aucun reproche. C'est lui qui gagne cet argent, il est responsable, c'est le *macho*, le mâle. Quelques heures durant il a pu entrevoir une autre vie, plus attrayante et plus douce. Mais il sait que demain il retrouvera sa charge de bois ou de café, car, pense-t-il, les dieux en ont ainsi décidé pour lui.

6. Caché, secret.

Christiane STROMBONI, La vie misérable des héritiers des Mayas, *Le Monde*, 15 février 1976.

Comprenez le texte

1. Dans les l. 1-27, relevez les signes du dénuement des Indiens.
2. Quelle idée peut-on se faire du mode de vie de ces Indiens d'après les l. 1-37, 84-92 ?
3. Notez les contrastes entre la vie de tous les jours et les fêtes. Quelle pensée pousse l'Indien à accepter sa misère ?
4. La religion. *a)* Précisez les croyances des Indiens Mayas Quichés ;
   b) En quoi consistent leurs manifestations religieuses ?
   c) En quoi portent-elles la marque de leur histoire ?

Rédigez et discutez

5. Quel rôle vous semble jouer la fête dans la vie des Indiens ?
6. Quels sentiments éprouvez-vous devant la vie misérable des Mayas ? Pouvez-vous expliquer cette situation ?
7. **Discussion.** Si vous pouviez aider ces Indiens, que voudriez-vous leur apporter d'abord ? Serait-il bon pour eux de les plonger brusquement dans notre civilisation ? Pensez-vous qu'on pourrait transformer leur vie, et comment ?

A l'occasion de ce texte...

8. **Vocabulaire.** *a)* Qu'appelait-on, chez les Romains, la Fortune ?
   b) S'attirer leur bonne fortune (l. 29) ; *dépenser des fortunes* (l. 52) : donnez le sens du mot *fortune* dans ces deux expressions.
   c) Employez le mot *fortune* dans des phrases où il aura différents sens. Citez des expressions formées avec ce mot.
9. **Orthographe.** *Leurs jupes bleu indigo* (l. 13) : quelle est la règle appliquée ici ? Donnez-en divers exemples.
10. **Exposé** (en équipe). Que savez-vous sur les anciens Mayas et leur civilisation ?

- **Jeu des substitutions.** *Bien que convertis...* (l. 29) : comment comprenez-vous ce tour, et quelle est sa fonction ? Employez-le dans d'autres phrases. Par quels autres moyens pourriez-vous exprimer la même idée ?

Le carnaval de Rio

Dans L'herbe à brûler, *Conrad Detrez raconte comment, après des études de théologie à l'Université de Louvain en Belgique, il a émigré au Brésil où il découvre un monde de violence et de misère. Ici, c'est le carnaval de Rio auquel il assiste pour la première fois.*

Les gens ne mentaient pas, n'exagéraient pas : ces jours et ces nuits ont tenu de la folie. Et bien après le carnaval encore j'ai cru devenir fou.

Toute cette période se déroule dans le désordre, au son d'une cacophonie[1] d'instruments bizarres, des clochettes sans marteau frappées l'une contre l'autre, des hochets, des bâtonnets, des manchons de fer, l'intérieur tapissé de peaux molles sur lesquelles des jeunes gens tirent, faisant d'énormes bruits de succion, des tambours de toutes les grandeurs, des tam-tams par milliers dressés à tous les carrefours, en pleine avenue et réglant le déhanchement de la foule, une bousculade de trois millions d'hommes et de femmes, de gosses, de vieux, de pauvres et de riches ruisselants de sueur et vêtus ou d'un pétale de fleur ou de vastes robes à paniers, de livrées ou de smokings roses, coiffés de tous les couvre-chefs possibles : gibus[2], ananas de papier mâché, diadème, poêlon retourné, perruque de marquise... tout ce monde trépignant dans la poussière, se frottant sous une chaleur à faire fondre le macadam des boulevards. Et ça crie, ça boit, ça se pince, fait des cabrioles et forme des serpents de danseurs qui s'enroulent, se déroulent, encerclent une fille ou un garçon, l'enserrent, le tâtent, l'excitent puis s'en vont. Ça s'empoigne, s'embrasse et se sépare aussi joyeusement que ça s'est enlacé. Ça s'écarte devant le défilé des écoles de samba[3], devant le passage des reines et des rois d'un jour, puissantes négresses aux robes chargées de perles et de rubans, la poitrine coincée dans des corsages cousus de fils d'argent, les épaules enfouies sous des coqueluchons[4] de soie, et portant sur la tête des chapeaux à la chérubin[5], des charlottes[6], des globes de Paphos[7], le cortège des princesses et princes noirs comme des ramoneurs et vêtus de culottes blanches, de bas blancs, gants blancs, redingotes blanches et chaussés de souliers à boucles d'argent, escortés de leurs esclaves de toutes races : des blonds, des bruns, des moricauds, des indiens, l'anneau d'or à l'oreille et presque nus, faisant des pirouettes sans toucher le sol ; escortés aussi de centaines de pages au teint de cuivre ou de charbon, accoutrés de costumes à boutons dorés, gilets, broderies, jabots de dentelles, et virevoltant, légers comme des oiseaux ; escortés enfin de prêtresses, énormes grand-mères gardiennes des rites et du passé, transportées par leurs dieux, secrètement, la nuit, dans les faubourgs de Cotonou, Port-

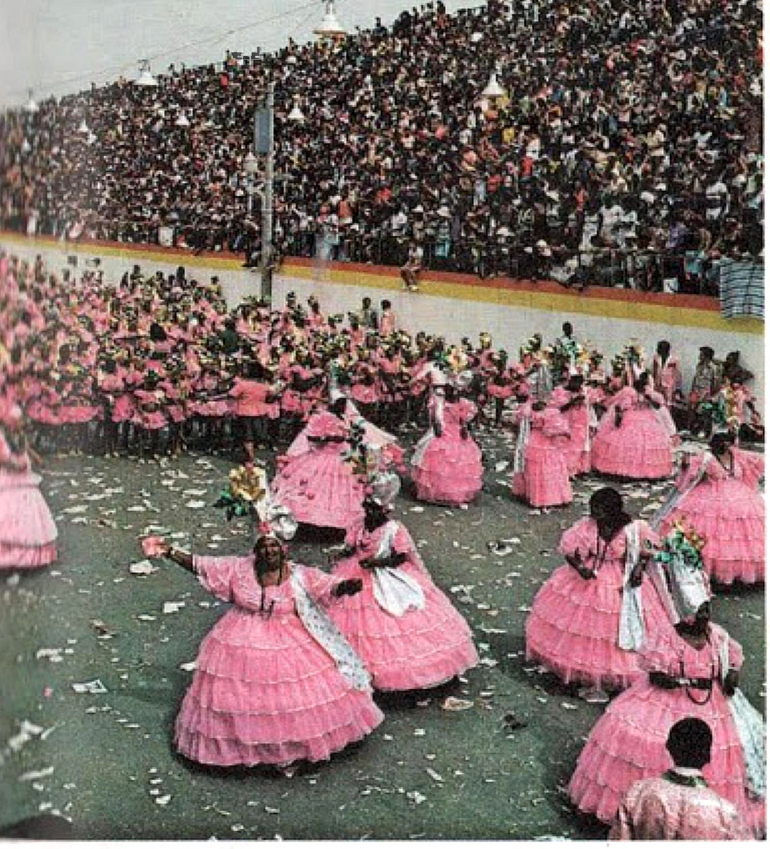
1. Ensemble de sons discordants.

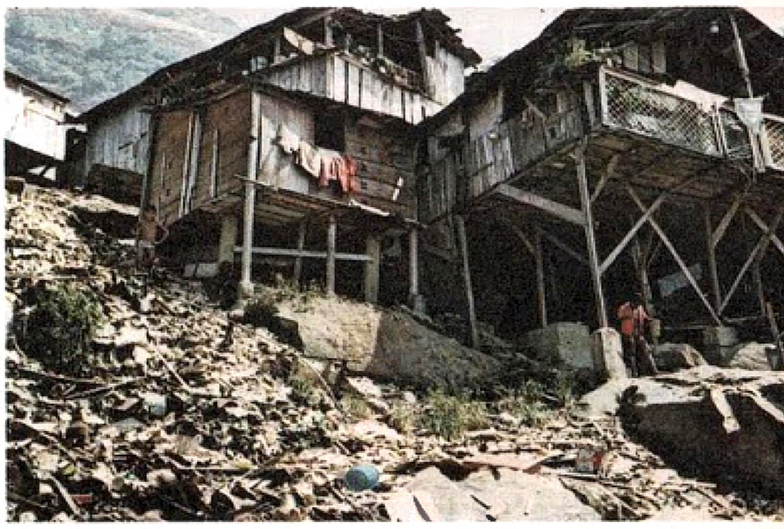
2. Chapeau haut de forme qu'on peut aplatir grâce à des ressorts qui sont à l'intérieur de la coiffe ; on dit aussi *chapeau claque*.

3. Danse brésilienne à deux temps.

4. Petite capuche.

5. Petit chapeau d'enfant avec de la dentelle.
6. Chapeau garni de dentelles et de rubans.
7. Coiffures de forme sphérique.





Ph. © Jean Valentin - Explorer

Scène du carnaval de Rio. *« Favellas » à Rio de Janeiro.*

a. En quoi cette scène du Carnaval confirme-t-elle la description de C. Detrez ? En quoi la complète-t-elle ?

b. Que pensez-vous de ces «favellas» ? Comprenez-vous que leurs habitants fassent de grands sacrifices pour participer au carnaval ?

---

au-Prince, Luanda, Lagos et Bahia afin de conserver les liens et la ferveur pour les anciennes croyances et revenues balancer dans les rues de Rio leurs vastes paniers enveloppés de châles verts ou jaunes ou rouges ou bleus suivant la couleur de l'esprit, le cou, le dos, les énormes seins cachés sous vingt tours de colliers à grains d'or, d'émeraude, de jade, les cuisses enfouies sous de larges jupons, rutilants et lourds, les bras serrés dans des anneaux d'argent, les poignets garnis d'une kyrielle[8] de bracelets cliquetant comme des trousseaux de clefs... une brillante et bourdonnante cohue allant, venant, se défaisant et se recomposant...

8. Suite interminable.

Conrad DETREZ, *L'herbe à brûler*, Calmann Lévy éd.

Comprenez le texte

1. Dites en quelques mots l'impression d'ensemble qu'a voulu suggérer l'auteur. Citez des formules qui la résument.
2. Par quels procédés l'auteur réussit-il à rendre sensibles l'énormité de la foule, son agitation, sa variété et ses contrastes ?
3. Qu'est-ce qui vous frappe dans les costumes qu'arborent les participants à cette fête ?

Rédigez et discutez

4. A la manière de C. Detrez évoquez, à votre choix, le carnaval dans votre région, le 14 juillet, une fête locale, la cohue dans un grand magasin ou dans le métro.
5. Dans ce texte, le narrateur décrit la fête vue de l'extérieur, comme un spectacle. Faites raconter l'événement par un des personnages évoqués dans la description du défilé, ou imaginez un dialogue entre deux de ces personnages qui se rencontrent la fête finie.

A l'occasion de ce texte...

6. **Enquête** (en équipe). Documentez-vous sur la fête du carnaval (date de sa célébration,

origine, rites qui l'accompagnent, signification, pays où on le célèbre). Vous pouvez présenter les résultats de cette enquête soit dans un dossier, soit dans un montage de textes et de documents accompagnés de notices.

7. Décrivez une fête de famille, une fête locale, et une fête nationale. Puis dites quelles sont leurs caractéristiques communes, et, à partir de ce rapprochement, donnez une définition de *la fête*.
8. **Vocabulaire.** *Kyrielle* vient de la formule grecque *kyrie eleison* qui signifie «Seigneur, prends pitié», invocation répétée à plusieurs reprises au cours de la messe ; d'où le sens de : *suite interminable*. Connaissez-vous d'autres termes, d'origine religieuse ou non, qui ont une signification voisine ?

- **A vous de montrer votre discernement.** A l'aide d'un schéma, rendez apparente la structure de la phrase *Ça s'écarte... se recomposant* (l. 23-52) ; soulignez en particulier les participes présents et passés en indiquant au moyen de flèches les mots auxquels ils se rapportent. Voyez-vous un rapport entre cette structure et la scène qui est décrite ?

L'enfant espagnol

La tendance de notre époque à traiter les enfants avec de plus en plus d'égards est particulièrement sensible en Espagne. De même le souci d'assurer à l'enfant une place dans la société. La société espagnole est en évolution : peut-être aurez-vous l'occasion de rechercher si ce qui est dit ici de l'école reste encore vrai.

Le culte rendu à l'enfance a ses fêtes. Pas tellement Noël, même si les enfants Jésus alignés dans les vitrines, dodus et mignards[1], le sourire en forme de moue, imposent une image stéréotypée[2] de l'enfance. Ici, la fête enfantine, dont le prétexte religieux passe à l'arrière-plan, a lieu dans chaque famille pour la nuit des Rois. En Catalogne, où elle est célébrée le plus solennellement, on a coutume de disposer trois verres à l'intention des visiteurs royaux et une ration de fourrage pour leurs montures. La nuit venue, chuchotements et bruits de pas dans les couloirs voudront convaincre les enfants, qui ne dorment que d'un œil, du passage des hôtes attendus. De bon matin, les présents sont pris d'assaut. Du reste, la prospérité de l'industrie espagnole du jouet témoigne d'une prodigalité sans rapport avec l'équilibre des budgets familiaux. La pression sociale n'est pas moins forte pour célébrer l'apothéose de l'enfance que constitue la première communion. Les vitrines des photographes proposent au passant des images enjolivées de ce jour de triomphe : même si les mœurs «post-conciliaires»[3] tendent à imposer une tenue uniforme, bijoux et fanfreluches sont là pour montrer l'importance que les familles attachent à ce test de respectabilité.

On comprend ce qu'il en coûte au petit Espagnol de s'éloigner du foyer. La nécessité ou l'ambition, selon les cas, commande ce déchirement. Dans le peuple, dès que la loi le permet — c'est-à-dire à quatorze ans —, et même avant si

1. D'une délicatesse affectée.
2. Sans originalité (en imprimerie, le *stéréotype* est une planche dont les caractères ne sont pas mobiles ; elle donne toujours le même cliché).
3. Postérieures au concile Vatican II (1962-1965).

besoin est, on lui demandera de travailler pour contribuer aux dépenses familiales. Le voilà donc apprenti, commis dans quelque commerce, serveur de café — disparaissant derrière le comptoir —, ou encore chasseur[4] dans un hôtel, garçon de course dans un bureau ou une banque, sanglé dans un uniforme trop grand ou trop petit pour lui. Et toujours le même sérieux imperturbable, un peu triste, de l'enfance trop tôt perdue. S'il est né dans une famille rurale qui a de l'ambition pour lui, le départ pour l'internat marque une coupure dans sa vie, malgré l'adieu cordial des villageois évoqué par le romancier Miguel Delibes[5] : « On verra si tu es devenu un homme à ton retour ! Bravo, petit ! Tu deviendras ministre. Alors on donnera ton nom à une rue du village. Ou à la place... »

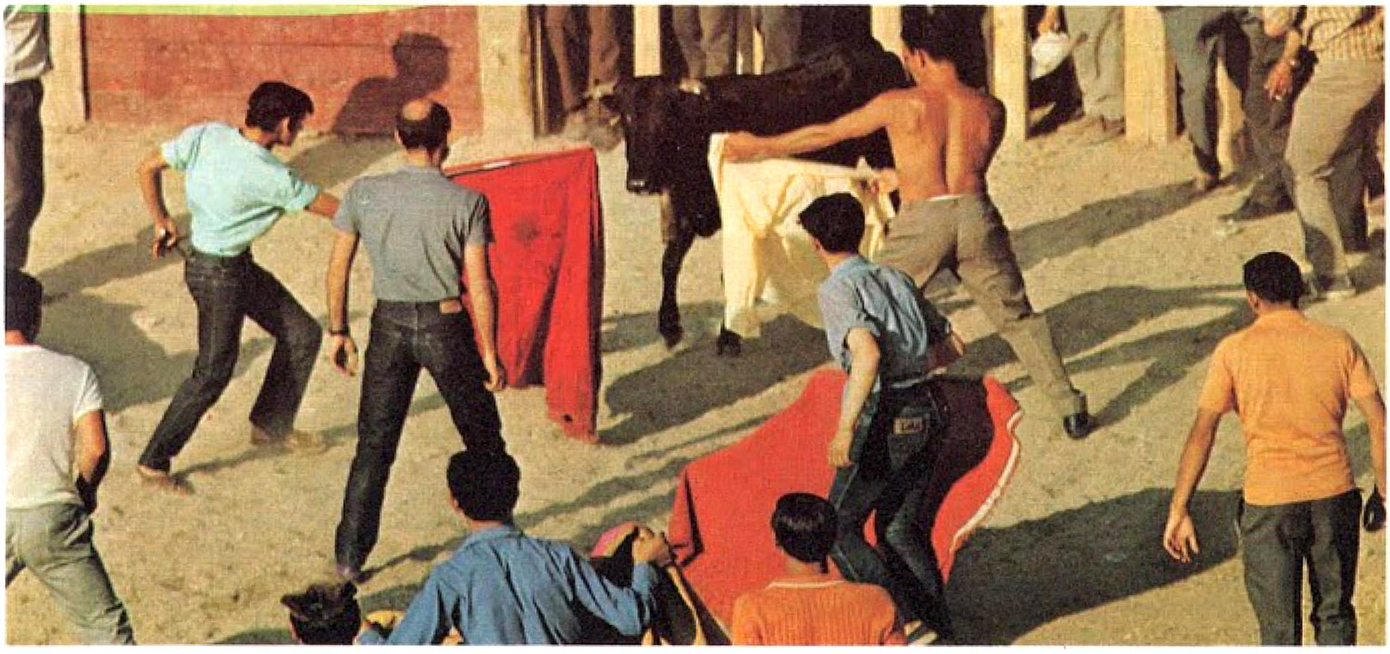
L'école est un tout autre monde. Adieu tendresse ! Le système scolaire espagnol — limité à l'école primaire pour la grande majorité — a longtemps privilégié une sorte de dressage, l'acquisition d'une seconde nature. De toutes les facultés, la mémoire a été et reste la plus sollicitée. Il y a peu, les manuels courants imposaient l'étude par cœur de la liste des rois d'Espagne, à partir des rois wisigoths. La géographie de l'Espagne se résume encore, pour beaucoup d'Espagnols, dans des listes *ne varietur*[6] de fleuves, de sierras, de régions et de provinces, gravées, indélébiles, dans les mémoires. De quoi faire s'extasier les tablées familiales les jours de fête ! Pour la minorité accédant à l'enseignement secondaire, la prétention d'un savoir encyclopédique reste

4. Domestique en livrée qui, dans les hôtels, les restaurants, fait les commissions.

5. Écrivain espagnol né en 1920.

6. *Qu'il ne soit rien changé.* Expression latine, employée dans l'édition, qui finit par signifier : *fixé une fois pour toutes.*

« Capea » à Candelario (province de la Salamanque).
a. Vous avez assisté en touriste à cette scène : décrivez-la.
b. Comment expliquez-vous que beaucoup de jeunes Espagnols rêvent de devenir toréadors ?



Ph. © Michel Serraillier - Rapho

très forte. Plein d'aplomb, l'enfant doué est capable de disserter de tout. Un goût prononcé pour la rhétorique[7] se traduit par un style docte, charriant un vocabulaire profus[8] et affectionnant les constructions alambiquées[9]. La presse, la radio, la télévision portent l'empreinte de ce discours[10], qui n'a plus rien à voir avec la langue parlée. Le bon élève façonné par l'école a souvent ainsi quelque chose d'un petit singe savant. A moins que, Dieu merci ! l'affrontement n'ait tourné à l'avantage de sa personnalité : pour les meilleurs, le dernier mot reste au moi.

Pour les filles, l'école n'a pas la même importance. L'unique ambition de la grande majorité reste le mariage, la constitution du cercle de famille sur lequel elle régnera. Les études sont considérées comme une diversion sur cette voie royale, dans les familles bourgeoises. De même dans les classes populaires, le travail salarié féminin est vécu comme un pis-aller. L'essentiel, ce qui meuble les pensées de l'intéressée, ses bavardages avec ses amies, les projets de ses parents, c'est la recherche du fiancé, la chasse au *novio*.

TUÑON de LARA, *Espagne*, Ed. du Seuil.

7. L'art du bien-dire. Ici ; *éloquence affectée.*
8. Abondant *(cf. Profusion).*
9. Inutilement compliquées.
10. Au sens ancien de *façon de parler.*

Comprenez le texte

1. Comment la suite du texte montre-t-elle qu'il s'agit d'un *culte* (l. 1-6) ?
2. Comment jugez-vous la mise en scène imaginée par les Catalans ? Comment comprenez-vous le comportement des enfants (l. 6-12) ?
3. Par le contexte expliquez *pression sociale* et justifiez *apothéose, jour de triomphe.* Montrez comment la coutume résiste aux réformes (l. 12-21).
4. Comment *la nécessité* ou *l'ambition* contraint-elle le *petit Espagnol à quitter son foyer* (l. 22-39) ? Quelle impression vous donne cet enfant devenu *apprenti, commis,* etc., et *l'adieu cordial* des villageois ? Justifiez vos réponses.
5. En quoi l'enseignement a-t-il été longtemps *une sorte de dressage* ? Qu'y manque-t-il selon vous (l. 40-53) ? Quelles en sont les conséquences (l. 53-60) ?
6. Expliquez : *pour les meilleurs, le dernier mot reste au moi* (l. 61).
7. *Pour les filles, l'école n'a pas la même importance :* expliquez pourquoi. Montrez que, pour des raisons différentes, *la bourgeoisie* et *les classes populaires* arrivent au même résultat (l. 63-71).
8. En relisant le texte, dégagez-en la suite des idées.

Rédigez et discutez

9. Un petit Espagnol est devenu ministre ; son nom a été donné à la place du village. Imaginez le discours de l'alcade (magistrat municipal) le jour de l'inauguration.
10. **Discussion.** Le rôle de la mémoire dans l'enseignement. On l'a longtemps surestimé ; par réaction, on l'a ensuite sous-estimé. Qu'en pensez-vous ? Ne faut-il pas faire appel à d'autres aptitudes ?

A l'occasion de ce texte...

11. **Enquête interdisciplinaire.** Ce texte correspond-il exactement à la réalité d'aujourd'hui, en particulier en ce qui concerne les filles ? (Vous pourrez interroger à ce sujet les élèves espagnols, s'il y en a dans votre établissement, ceux de vos camarades qui sont allés en Espagne, et le professeur d'espagnol).
12. **Vocabulaire.** *Alambiquées* (l. 56). Quelle est l'origine du mot et comment le sens a-t-il évolué ? Même exercice pour *quintessencié.*
13. **Comparaison.** Dans quelle mesure la condition de l'enfant français ressemble-t-elle à celle de l'enfant espagnol ? dans quelle mesure est-elle différente ?

● **A quoi servent les guillemets ?** Ils sont à la mode : ils en arrivent à marquer des intentions parfois obscures. Après avoir dit quel en est l'emploi traditionnel (exemple à trouver dans le texte), expliquez-les dans «post-conciliaires» (l. 19). Cherchez dans la presse des exemples variés d'emploi des guillemets et essayez d'en rendre compte.

Antonino, « enfant du soleil »

Il n'y a pas que des enfants heureux : la sécheresse, la famine, le chômage retombent sur les plus faibles au Sahel, en Inde et parfois en Europe. Dans Les enfants du soleil, *sorte de reportage paru en 1956 et 1961, l'écrivain australien Morris West raconte la vie des scuggizzi (enfants abandonnés) de Naples qui compte 200 000 chômeurs sur 1 200 000 habitants. Pour survivre, il leur faut travailler pour des salaires infimes, vendre dans la rue le produit de leurs rapines et dormir à la belle étoile. Et ce qui leur manque le plus, c'est l'amour.*

J'avais demandé à un photographe de nous accompagner et de fixer par l'image tout ce que j'avais vu : les haillons, la pauvreté, la crasse, les enfants sans abri qui dormaient dans les ruelles froides des *bassi*[1]...

... Soudain Peppino s'arrêta et me tira par la manche. Puis, il me montra du doigt une voûte étroite à l'intérieur de laquelle se trouvait un vieux puits à margelle de pierre d'où les habitants de la maison tiraient l'eau dans un seau de bois au bout d'une chaîne rouillée.

Dans l'espace resserré entre le puits et l'entrée de la voûte, un enfant était en train de dormir. C'était un gamin de six à sept ans, portant pour tout vêtement un tricot déchiré et un pantalon rapiécé qui s'arrêtait à mi-cuisse. Il était couché sur le flanc, ses genoux osseux repliés sous son menton, dans la position du fœtus[2].

Nous nous approchâmes. Peppino gratta une allumette. A sa faible clarté jaune, je vis les cheveux en broussaille, le visage couvert de crasse, et, sur les membres débiles, des taches bleuâtres causées par le froid. Mes yeux s'emplirent de larmes brûlantes. Peppino me lança un regard interrogateur. Je lui répondis par un signe de tête affirmatif, car j'étais incapable de parler. L'allumette grésilla et s'éteignit. Peppino me tendit la boîte et me fit signe d'en allumer une autre. Puis, il s'agenouilla et réveilla le dormeur.

L'enfant se dressa brusquement sur son séant[3], l'air pitoyable, les yeux dilatés, les muscles tendus, tel un animal aux abois[4]. Si Peppino ne l'avait pas tenu ferme dans ses bras, il se serait enfui dans les ténèbres. Je voyais sa maigre poitrine se soulever et s'affaisser convulsivement sous les haillons. Je me mis à gratter des allumettes l'une après l'autre tandis que Peppino lui parlait d'un ton apaisant.

— D'où viens-tu ?

— De Rome.

Peppino sursauta : Rome se trouvait à cent cinquante milles[5] de distance. Mais quand il eut répété, d'un ton stupéfait : «De Rome ?» le petit vagabond fit un grand signe de tête affirmatif.

1. Les bas-fonds.

2. L'enfant quand il est encore dans le ventre de sa mère.

3. Dans la position assise.

4. A la dernière extrémité, entouré par les chiens qui *aboient*.

5. Environ 230 km.

— Comment es-tu arrivé ici ?
— J'ai marché.
— Pendant tout le trajet ?
— Presque.

Parfois, il avait fait un bout de chemin dans une charrette. Puis il avait essayé de prendre le train, mais on l'avait chassé. Finalement, il était allé dans les tunnels et avait pénétré dans la ville par cette voie.

Le *sotterraneo*[6] ! Peppino hocha la tête. Cela lui semblait par trop affreux, et pourtant nul ne connaissait mieux que lui les terribles vicissitudes[7] de la vie des gosses errants. Il se mit à parler au gamin ; il lui dit qu'il existait un endroit où il pourrait dormir dans un lit et manger de la bonne nourriture, un endroit où les gens seraient bons pour lui. Est-ce qu'il voulait y aller ?... L'enfant refusa. Il commença à se débattre désespérément, comme un oiseau pris au piège. Lentement, avec une patience infinie, Peppino parvint à le calmer ; puis à force de cajoleries[8], il le fit passer de la panique aux larmes et des larmes à un doute émerveillé. Finalement, l'enfant consentit à le suivre.

Pour la première fois depuis mon arrivée à Naples, je me félicitai d'être de haute taille. Après avoir soulevé le corps malingre dans mes bras, je le portai jusqu'à la Maison des Gosses[9].

Et voilà comment j'en vins à connaître Antonino, l'enfant qui, depuis lors, n'a pas cessé de hanter mes cauchemars.

Morris WEST, *Les enfants du soleil*, traduction Jacques PAPY, Plon éd.

6. Souterrain (les trains entrent dans Naples par des tunnels).
7. Changements de situation ; d'où épreuves.
8. Mots gentils et caresses.
9. Une maison où les enfants, tout en restant libres, sont sûrs de trouver des pâtes chaudes, un matelas et une couverture.

Comprenez le texte

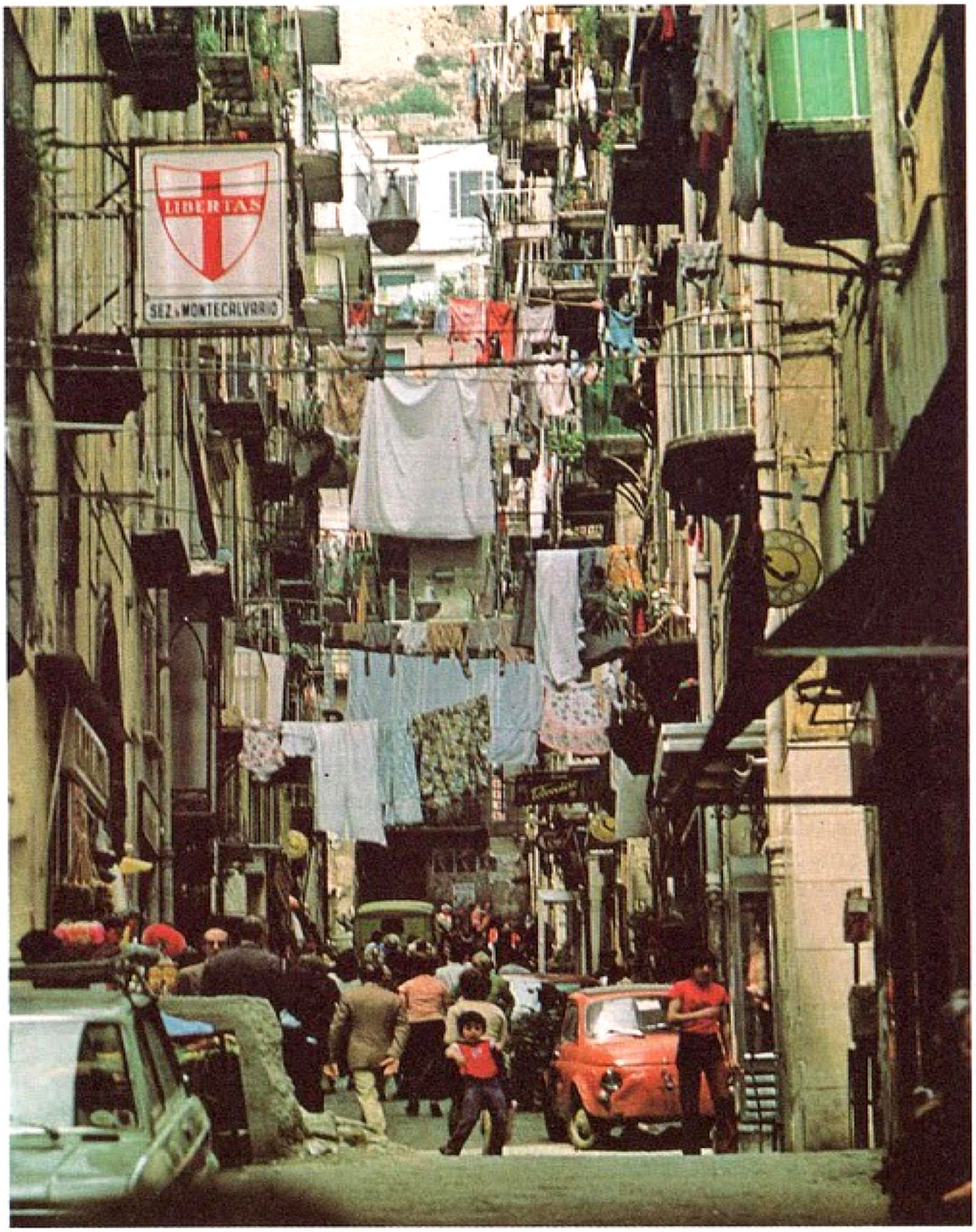
1. Pourquoi, à votre avis, l'enfant s'est-il réfugié à cet endroit ?
2. Relevez les détails les plus affreux dans le portrait de l'enfant (l. 11-19).
3. Comment interprétez-vous : le *regard interrogateur* et le *signe de tête affirmatif* (l. 20-21) ?
4. Expliquez les premières réactions de l'enfant (l. 25-26). Relevez une comparaison qui explique bien le comportement d'Antonino.
5. Qu'est-ce qui décide finalement l'enfant à aller dans la Maison des Gosses, selon vous ? Justifiez votre réponse.
6. Pourquoi Antonino ne cesse-t-il de hanter les cauchemars de l'auteur ?

Rédigez et discutez

7. Vous avez certainement déjà rencontré un animal qui vous a paru malheureux : cheval maigre, chat galeux, chien battu ou perdu, oiseau blessé... Décrivez-le en essayant de noter dans son attitude ou son comportement le sentiment qu'il a d'être malheureux.
8. **Débat.** *a)* Que pensez-vous du contraste entre ces enfants abandonnés et le titre de l'ouvrage : *Les enfants du soleil ?*
b) Que feriez-vous pour les aider si vous en aviez le pouvoir ?

A l'occasion de ce texte...

9. Dites le sens exact de *débile* (l. 18), *malingre* (l. 60). Citez quelques adjectifs synonymes, quelques contraires, et employez-les dans des phrases.
10. *Séant* (l. 25) est un participe présent (du vieux verbe *seoir*) dont on a fait un substantif.
a) Citez les formes irrégulières du verbe *seoir* et de son composé *asseoir*.
b) Citez des participes présents employés comme noms.
11. **Exposé.** Vous connaissez sans doute des livres où l'on raconte l'histoire d'enfants malheureux (*Sans famille*, etc.). Racontez brièvement l'un d'eux en vous attachant surtout au dénouement.



Ph. © J.-P. Paireault - Magnum

Une ruelle à Naples.

a. *Aux yeux du touriste, à quoi tient selon vous le pittoresque de cette rue napolitaine ?*

b. *Quelles réflexions vous inspire ce spectacle urbain ? Aimeriez-vous vivre dans ce cadre, et pourquoi ?*

A propos des civilisations de notre temps

I. En relisant les textes

1. Situez sur une carte ou sur une mappemonde les divers pays dont il est question dans ce chapitre.
2. Classez ces civilisations dans un ordre allant de celles qui restent tributaires du passé à celles qui vous semblent être les plus modernes.
3. Relevez dans chaque texte : *a)* les survivances du passé ; *b)* les traits de mœurs qui sont caractéristiques du monde moderne.
4. Classez les civilisations évoquées dans ce chapitre selon qu'elles vous semblent accorder une place importante à la vie individuelle ou au contraire à la vie collective.
5. Comparez la conception et la pratique des *sports* en Angleterre et en Chine, d'après les témoignages des p. 242 et 245.

6. Comparez l'utilisation des *loisirs* dans divers pays d'après les textes des chapitres qui touchent à cette question.
7. Parmi ces textes, relevez ceux qui évoquent des *fêtes*. Quels sont les éléments communs à leur célébration ? En quoi diffèrent-elles ?
8. En justifiant votre choix, situez les textes de ce chapitre sous les rubriques suivantes : impressions prises sur le vif — témoignage d'un observateur ayant séjourné dans le pays — autobiographie — étude sociologique.

II. Vocabulaire

1. Dans le reportage de la p. 239, relevez les termes se rapportant aux utilisations de l'électronique, en particulier de l'ordinateur.
2. En prospectant à travers les textes de ce chapitre, esquissez un *champ lexical* du vocabulaire de la *fête* et des *distractions populaires*.
3. Que signifie, en parlant du style, l'adjectif *pittoresque* ? Parmi ces témoignages sur diverses civilisations, quels sont, à votre avis, les plus *pittoresques* ? Justifiez votre appréciation en relevant des exemples de mots, d'expressions, de phrases caractéristiques.

III. Rédigez des paragraphes

1. En *un seul* paragraphe, évoquez :
   - les merveilleuses performances d'Adeline (p. 239) ;
   - la pratique de la gymnastique à Pékin ;
   - le sport chez les Anglais ;
   - les survivances du passé à Moscou ;
   - le métro de Moscou.
2. En *deux* paragraphes, évoquez :
   - les croyances religieuses des Mayas ;
   - les sentiments éveillés par le tam-tam autrefois et aujourd'hui ;
   - ce que devient l'enfant espagnol lorsqu'il s'éloigne du foyer familial.

IV. Apprenez à composer

Voir les conseils p. 31.

1. Après avoir lu la description du *Carnaval de Rio*, décrivez une fête populaire caractéristique de votre région (ou d'une autre région que vous avez visitée).
2. Parmi les civilisations dont ce chapitre vous a dépeint certains aspects, quelle est celle dans laquelle vous aimeriez vivre ? Justifiez votre préférence.
3. Des pays évoqués dans ce chapitre quel est celui que vous préféreriez visiter comme touriste ? Qu'attendriez-vous de cette visite ?
4. Pour les Anglais, nous dit-on, «le sport est une école de morale, et non seulement de fair play mais aussi de virile énergie». Cette définition du sport vous semble-t-elle fondée ? Voyez-vous d'autres intérêts à la pratique des sports ? Justifiez vos appréciations à l'aide d'exemples concrets.
5. Dans beaucoup de pays, les loisirs sont surtout occupés par les activités sportives. A quels autres types de distractions aimez-vous consacrer vos loisirs, et pour quelles raisons personnelles ?

V. Enquêtes (en équipes)

1. **Reportage.** Présentez quelques aspects caractéristiques de la vie dans votre ville ou dans votre région.
2. Comme les observateurs qui nous parlent des mœurs des Anglais, des Chinois, des Mayas, efforcez-vous de présenter un *témoignage objectif* sur certains aspects des mœurs des Français (ou d'une région française que vous connaissez bien).
3. **Exposé.** Après avoir rassemblé et confronté leurs *témoignages*, les élèves qui ont séjourné dans un pays étranger présenteront un reportage sur quelques aspects de la vie dans ce pays. L'exposé pourra s'appuyer sur la projection de diapositives ou sur un montage de photos *prises par les élèves*.
4. **Montage** de documents *personnels* (textes, photos, diapositives, enregistrements) concernant tel ou tel pays étranger, et portant par exemple sur les thèmes suivants : le spectacle de la rue - les fêtes - les sports - les monuments et les œuvres d'art - les activités agricoles ou industrielles.

L'univers des poètes

Blason de la rose et de la violette

Les poètes de la Renaissance ont aimé pratiquer, dans de petits poèmes appelés blasons, *l'éloge ou la satire des fleurs, des animaux, des diverses parties du corps humain. C'est ainsi que Pierre de Ronsard (1524-1585) associe dans ses louanges et dans ses vœux deux fleurs bien différentes, la rose et la violette.*

Sur tout parfum j'aime la Rose
Dessus l'épine en mai déclose[1],
Et l'odeur de la belle fleur
Qui de sa première couleur
Pare la terre, quand la glace
Au nouveau Soleil a fait place.
Les autres boutons vermeillets[2],
La giroflée et les œillets,
Et le bel émail qui varie
L'honneur gemmé[3] d'une prairie
En mille lustres s'éclatant,
Ensemble ne me plaisent tant
Que fait la Rose pourperette[4],
Et de mars la blanche fleurette[5].
Que saurai-je, pour le doux flair
Que je sens au moyen de l'air,
Prier pour vous deux autre chose,
Sinon que toi, pourprine[4] Rose,
Puisses toujours avoir le sein
En mai de rosée tout plein,
Et que jamais le chaud qui dure
En juin ne te fasse laidure[6] ?
Ni à toi fleurette de mars,
Jamais l'Hiver, lorsque tu pars
Hors de la terre, ne te fasse
Pencher morte dessus la place ;

1. Éclose au-dessus de l'épine.

2. D'une couleur vermeille.

3. *Gemme* est le nom générique des minéraux considérés comme pierres précieuses.

4. Mot dérivé de *pourpre*.

5. La violette de mars est souvent pâle.

6. Ancien mot pour *laideur*.

Ains[7] toujours malgré sa froideur
Puisses-tu de ta suave odeur
Nous annoncer que l'an se vire[8]
Plus doux vers nous, et que Zéphyre[9]
Après le tour du fâcheux temps
Nous ramène le beau Printemps.

7. Ancienne conjonction signifiant *mais*.

8. Le verbe *virer* pouvait être jadis pronominal.
9. Ancien dieu du vent d'est.

RONSARD, *Les odes*, V, 12 (orthographe modernisée).

Victoria and Albert Museum, Londres Ph. © du Musée

La rose est des fleurs la plus belle
Et dessus toutes a le prix...

Ronsard.

Comprenez le texte

1. Quelles qualités différentes le poète reconnaît-il d'emblée à la Rose et à la violette (v. 1-6) ? Quelles différences seront encore notées dans le reste du poème ?
2. Quelle est la structure grammaticale de la deuxième phrase (v. 7-14) ?
3. Expliquez le sens des v. 9-11. Quelle préférence exprime le poète et pourquoi ?
4. Que souhaite le poète pour la Rose (v. 15-22) ? — et pour la violette de mars (v. 26-36) ? A quoi reconnaît-on qu'il fait une prière ?
5. Quelle est, aux yeux du poète, l'utilité de la violette de mars (v. 27-32) ?
6. Pourquoi Ronsard a-t-il choisi d'écrire avec une majuscule les mots *Rose, Soleil, Zéphyre* ?
7. Quelle est la saison préférée de Ronsard ?

Rédigez et discutez

8. Sur le modèle de la première phrase (v. 1-6), faites l'éloge d'une autre fleur, d'un arbre, d'un légume, en conservant la même structure.
9. **Discussion.** Que pensez-vous de la coutume d'offrir des fleurs à diverses occasions (que vous préciserez) ? Est-ce inutile, puisqu'elles fanent si vite ? Chacun résumera, *en les classant*, les arguments en présence, puis donnera son point de vue personnel.

A l'occasion de ce texte...

10. Relevez dans ce poème les mots et expressions qui ne sont plus en usage. Quels sont ceux dont vous regrettez la disparition ?
11. **Grammaire.** Pouvez-vous employer aujourd'hui *dessus* comme aux v. 2 et 26 ? Pourquoi ? Employez *dessus* et *sur* dans quelques phrases.
12. **Versification.** *a)* Quel type de vers trouvez-vous dans ce poème ? Lisez les v. 20, 22 et 28 ; que remarquez-vous ?
b) Comment sont disposées les rimes ? Lisez celles des v. 23 et 24 ; que remarquez-vous ?

Bibliothèque Nationale, Paris Ph. © Bibl. Nat. - Archives Photeb

« Ceux qui sont amoureux... »
Le mois de mai. Scènes galantes.
Miniature des Heures à l'usage de Rome.

Ceux qui sont amoureux...

Joachim du Bellay (1522-1560) a appartenu avec Ronsard à la Pléiade, groupe de poètes qui voulaient défendre la langue française et lui donner, grâce à l'imitation des Anciens, Grecs et Latins, une grande littérature. C'est au cours d'un séjour malheureux à Rome qu'il composa la plupart des pièces qui constitueront le recueil intitulé Les regrets *dans lequel il exprime sa déception profonde et son amertume, ainsi qu'en témoigne le sonnet ci-dessous.*

Ceux qui sont amoureux, leurs amours chanteront,
Ceux qui aiment l'honneur, chanteront de[1] la gloire,
Ceux qui sont près du Roi, publieront sa victoire,
Ceux qui sont courtisans, leurs faveurs vanteront,

Ceux qui aiment les arts[2], les sciences diront,
Ceux qui sont vertueux, pour tels se feront croire,
Ceux qui aiment le vin, deviseront de boire,
Ceux qui sont de loisir[3], des fables écriront,

Ceux qui sont médisants, se plairont à médire,
Ceux qui sont moins fâcheux, diront des mots pour rire,
Ceux qui sont plus vaillants, vanteront leur valeur,

Ceux qui se plaisent trop, chanteront leur louange,
Ceux qui veulent flatter, feront d'un diable un ange,
Moi, qui suis malheureux, je plaindrai mon malheur.

Joachim DU BELLAY, *Les regrets*, VI.

1. *De* : au sujet de.

2. Ce mot s'appliquait aux sciences aussi bien qu'aux activités artistiques.

3. *Être de loisir* : disposer librement de son temps.

Comprenez le texte

1. Comment chacun des vers 1-13 est-il construit ? Qu'ont-ils de commun ? Notez les différences.
2. Trouvez-vous habile ou maladroite la répétition de « ceux qui»... ? Développez votre réponse.
3. En quoi le dernier vers du sonnet diffère-t-il des précédents ? Quelle est l'intention du poète ?
4. Que veut suggérer Du Bellay aux v. 3, 6, 11, 13 ?
5. Donnez le sens du verbe *plaindre* au v. 14. Quel ton nouveau introduit-il dans le poème ?

Rédigez et discutez

6. Sur le modèle de ce sonnet, composez à votre tour un poème, en alexandrins, en vers libres, ou même en prose rythmée. Vous pouvez aussi choisir une autre construction ; par ex. «Il y a...», «Si vous...», «Quand... alors...», «Tant de...».
7. **Discussion.** Croyez-vous que le poète puisse trouver de l'agrément à plaindre son malheur ? Appuyez votre réponse sur des exemples.

A l'occasion de ce texte...

8. **Vocabulaire.** Quel rapport y a-t-il, selon vous, entre les mots *vaillant* et *valeur* (v. 11)? Citez des termes formés sur ces deux radicaux.
9. **Versification.** *a)* Relevez les inversions. Pourquoi le poète y a-t-il fréquemment recours ? *b)* Étudiez la structure du sonnet (strophes, disposition des rimes).
10. **Lecture.** Préparez une lecture du texte à plusieurs voix. Essayez de trouver quels gestes pourraient s'adapter à certains vers.

« Sur le bord de la mer... »

*C'est à Belle-Ile-en-Mer que Saint-Amant (1594-1661) composa l'*Ode à la Solitude *d'où sont extraites ces trois strophes. Des détails empruntés à la réalité sont ici mêlés aux fictions poétiques de la fable. Il faut donc pour saisir la poésie de ces vers imaginer ce que le poète suggère dans ces représentations des dieux de la mythologie à la mode à l'époque classique.*

Que c'est une chose agréable
D'être sur le bord de la mer,
Quand elle vient à se calmer[1]
Après quelque orage effroyable !
Et que les chevelus Tritons[2],
Hauts, sur les vagues secouées,
Frappent les airs d'étranges tons
Avec leurs trompes enrouées,
Dont l'éclat rend respectueux
Les vents les plus impétueux.

Tantôt l'onde, brouillant l'arène[3],
Murmure et frémit de courroux,
Se roulant dessus les cailloux
Qu'elle apporte et qu'elle r'entraîne.
Tantôt, elle étale en ses bords,
Que l'ire[4] de Neptune[5] outrage,
Des gens noyés, des monstres morts,
Des vaisseaux brisés du[6] naufrage,
Des diamants, de l'ambre gris[7],
Et mille autres choses de prix.

Tantôt, la plus claire du monde,
Elle semble un miroir flottant,
Et nous représente à l'instant

1. Au XVIIe siècle, dans la déclamation, on prononçait l'R final des infinitifs du premier groupe. On dit qu'il y a une rime normande.
2. Divinités secondaires de la mer. On les représente souvent soufflant dans une conque *(trompe)*.
3. Sable.
4. Colère.
5. Dieu de la mer.
6. Par le.
7. Substance odorante, constituée par les concrétions intestinales des cachalots et que l'on trouve au bord de certaines mers.

Musée du Jeu de Paume, Louvre, Paris Ph. Hubert Josse © Photeb © by Spadem, 1979

Claude Monet
Tempête
Côte de Belle-Ile.

«Les chevelus Tritons...
Avec leurs trompes enrouées»
Parc du château de Versailles.

Parc du château de Versailles Ph. Jeanbor © Photeb

Encore d'autres cieux sous l'onde.
Le soleil s'y fait si bien voir,
Y contemplant son beau visage,
Qu'on est quelque temps à savoir
Si c'est lui-même, ou son image,
Et d'abord[8] il semble à nos yeux
Qu'il s'est laissé tomber des cieux.

8. A première vue.

SAINT-AMANT, *La solitude.*

Comprenez le texte

1. Qu'est-ce qui, dans les v. 1-4, explique qu'il s'agit d'*une chose agréable* ?
2. Qu'évoquent les Tritons et les sons de leurs trompes (v. 6-10) ?
3. Dans les strophes 2 et 3, comment s'opposent les deux tableaux ? Relevez les détails qui suggèrent le mieux la réalité.
4. Dans la strophe 2, quels contrastes voyez-vous entre les deux tableaux introduits par *Tantôt* ? et dans l'évocation des épaves ?
5. Expliquez : *miroir flottant* (v. 22) et montrez comment le poète, à partir d'un détail observé, aboutit à une image poétique.

Rédigez et discutez

6. En deux paragraphes décrivez, en contraste, une mer agitée et une mer calme.
7. **Discussion.** Que pensez-vous de l'emploi de la mythologie dans la poésie et dans les arts ?

A l'occasion de ce texte...

8. **Versification.** Comment sont réparties les rimes dans la strophe ? Quel est l'effet obtenu par celles des deux derniers vers ?
9. **Langue poétique.** Relevez les mots appartenant à la langue poétique du XVIIe s. et indiquez les termes qu'on pourrait leur substituer.

Qu'en avez-vous fait ?

Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859) a été saluée à son époque comme un des grands génies poétiques. «Il semble qu'on puisse dire d'elle qu'elle est par excellence le poète de la verité psychologique en amour : le moindre de ses vers émeut sans étonner ; il est, plus qu'autre chose, un remarquable résumé de ce qu'on ressent quand on aime avec tristesse, avec bonheur, avec mélancolie». Vous vérifierez cette appréciation d'Alain Bosquet, poète contemporain.

Vous aviez mon cœur,
Moi j'avais le vôtre :
Un cœur pour un cœur ;
Bonheur pour bonheur !

Le vôtre est rendu ;
Je n'en ai plus d'autre ;
Le vôtre est rendu,
Le mien est perdu !

La feuille et la fleur
Et le fruit lui-même,
La feuille et la fleur,
L'encens, la couleur,

Qu'en avez-vous fait,
Mon maître suprême ?
Qu'en avez-vous fait,
De ce doux bienfait ?

Comme un pauvre enfant
Quitté par sa mère,
Comme un pauvre enfant
Que rien ne défend,

Vous me laissez là,
Dans ma vie amère ;
Vous me laissez là
Et Dieu voit cela !

Savez-vous qu'un jour
L'homme est seul au monde ?
Savez-vous qu'un jour
Il revoit l'Amour ?

Vous appellerez
Sans qu'on vous réponde,
Vous appellerez
Et vous songerez !...

Vous viendrez rêvant
Sonner à ma porte,
Ami comme avant,
Vous viendrez rêvant,

Et l'on vous dira
«Personne !... Elle est morte.»
On vous le dira,
Mais, qui vous plaindra ?

Marceline DESBORDES-VALMORE, *Pauvres fleurs* (1839).

Comprenez le texte

1. D'après les v. 1 et 13 à 16, comment interprétez-vous le titre du poème ?
2. En étudiant la place et le contenu des phrases interrogatives, dites en quoi elles contribuent à la structure du poème.
3. Quels mots sont répétés dans les v. 1-4 ? Quelle est l'intention de l'auteur ? Expliquez l'emploi des «possessifs» dans les v. 1-8.
4. Expliquez, *mon maître suprême* (v. 14).
5. Expliquez la comparaison des v. 17-24.
6. Quelle menace se glisse dans les v. 25-32 ?
7. Peut-on parler de vengeance dans la dernière strophe ? Que sont devenus les deux «cœurs» ?
8. Quelle impression vous laissent les trois dernières strophes ?

Rédigez et discutez

9. Imaginez une autre conclusion à ce poème, en rédigeant une dernière strophe différente. Comparez et classez les diverses rédactions.
10. Imaginez des situations qui pourraient illustrer les v. 25-28.

A l'occasion de ce texte...

11. **Versification.** De quelle sorte de vers s'agit-il ? La disposition des rimes permet-elle de reconnaître des unités dans le poème ?
12. **Vocabulaire.** *a)* D'après ce poème, dites ce qu'est une *élégie* ; *b)* Citez d'autres élégies.
13. **Grammaire.** Que représente le pronom *en* dans les v. 13-16 ? Rédigez autrement le texte pour éviter la redondance.

Le roi de Thulé

Séduit par l'inspiration simple et le fantastique de la poésie allemande qui connaît alors une grande vogue, Gérard de Nerval (1808-1855) est encore lycéen lorsqu'il traduit le Faust *de Goethe. La traduction de ce drame connaît un vif succès et notamment ce poème qui nous transporte dans une île fabuleuse, aux frontières du monde connu, de l'histoire et de la légende, de la vie et de la mort. On le retrouvera dans la* Damnation de Faust, *du musicien Hector Berlioz.*

Il était un roi de Thulé[1],
A qui son amante fidèle
Légua, comme souvenir d'elle,
Une coupe d'or ciselé[2].

C'était un trésor plein de charmes
Où son amour se conservait :
A chaque fois qu'il y buvait
Ses yeux se remplissaient de larmes.

Voyant ses derniers jours venir,
Il divisa son héritage,
Mais il excepta du partage
La coupe, son cher souvenir.

1. Ile imaginaire située aux confins des terres connues au nord de l'Europe.

2. Travaillé, sculpté.

Il fit à la table royale
Asseoir les barons dans sa tour ;
Debout et rangée alentour,
Brillait sa noblesse loyale.

Sous le balcon grondait la mer.
Le vieux roi se lève en silence.
Il boit, — frissonne, et sa main lance
La coupe d'or au flot amer !

Il la vit tourner dans l'eau noire,
La vague en s'ouvrant fit un pli,
Le roi pencha son front pâli...
Jamais on ne le vit plus boire.

Gérard de NERVAL, *Poésies*.

Comprenez le texte

1. Dégagez brièvement le sujet du poème en indiquant sa composition.
2. Quelles relations découvrez-vous entre la coupe et la destinée du roi de Thulé ?
3. Qu'y a-t-il de traditionnel, qu'y a-t-il d'inattendu dans l'évocation de ce roi ?
4. A quels éléments est due, dans cette légende, l'impression de mystère et de fantastique ?
5. Quelle leçon tireriez-vous de la lecture de ce poème ?

Rédigez et discutez

6. Imaginez, à votre tour, l'aventure de deux êtres liés par un objet qui prend une valeur symbolique et se charge de pouvoirs merveilleux.
7. **Entretien.** Parmi les couples d'amoureux célèbres, quel est celui qui vous touche le plus? Justifiez votre choix en racontant son histoire. A l'issue de l'entretien, la classe se prononcera sur la légende la plus touchante.

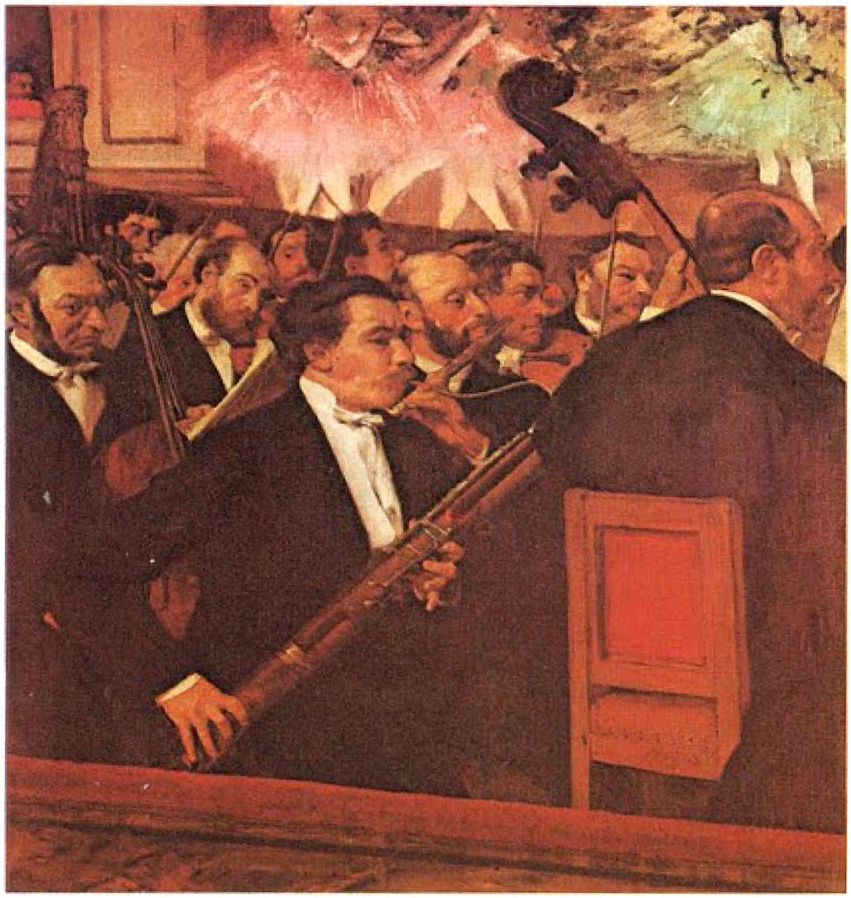
A l'occasion de ce texte...

8. Écoutez deux versions de ce poème mis en musique par Hector Berlioz dans *La damnation de Faust* d'une part, et Charles Gounod dans *Faust* d'autre part. Laquelle des deux versions préférez-vous, et pourquoi ?
9. **Montage interdisciplinaire.** Imaginez une séquence de bande dessinée illustrant la légende du *Roi de Thulé*. Décrivez chaque vignette : les personnages, les attitudes, les couleurs. Puis, en prenant conseil du professeur de dessin, réalisez cette séquence, si vous en avez le talent.

La musique

Le recueil des Fleurs du mal *nous fait partager, de façon pathétique, les efforts de Charles Baudelaire (1821-1867) pour s'arracher à l'ennui, à la tristesse poussée jusqu'au désespoir qu'il éprouvait devant la vie de ce monde. Dans ces tentatives d'évasion, la musique lui offre parfois un soutien exaltant ; parfois aussi c'est l'échec, ainsi qu'en témoigne ce poème.*

La musique souvent me prend comme une mer !
Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther,
Je mets à la voile ;



Musée du Jeu de Paume, Louvre, Paris Ph. Hubert Josse © Archives Photeb © by Spadem, 1979

Edgar Degas
L'orchestre de l'Opéra

«La musique souvent
me prend comme une mer!»

La poitrine en avant et les poumons gonflés
Comme de la toile,
J'escalade le dos des flots amoncelés
Que la nuit me voile ;

Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre ;
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre
Me bercent. — D'autres fois, calme plat, grand miroir
De mon désespoir !

BAUDELAIRE, *Les fleurs du mal*, LXVIII.

Comprenez le texte

1. Expliquez le v. 1 ; en quoi le poème développe-t-il cette comparaison ?
2. La composition de l'ensemble est-elle équilibrée ? Qu'a voulu faire le poète ?
3. Relevez les correspondances entre l'homme (son corps, ses sentiments, ses pensées) et le vaisseau, — entre la musique et la mer.
4. Dans chaque strophe, dégagez les impressions suggérées par l'image du vaisseau. Comment Baudelaire utilise-t-il, pour les suggérer :
   a) la structure des phrases ;
   b) le jeu des coupes (en particulier v. 13) ;
   c) l'alternance des vers longs et courts.
5. D'après ces évocations, quel est le pouvoir de la musique sur l'âme humaine ? Quels sentiments éprouvez-vous à la relecture de ce poème ?

Rédigez et discutez

6. Présentez brièvement une œuvre musicale qui vous touche particulièrement et dites les sentiments qu'elle éveille en vous.
7. **Discussion.** Dans divers lieux publics (supermarchés, aérogares, cafés, usines même), la musique est-elle un luxe inutile ?

A l'occasion de ce texte...

8. Comment est composé un sonnet régulier ? En quoi ce poème ressemble-t-il à un sonnet ? En quoi en diffère-t-il ? Comparez sa structure à celle du sonnet de Du Bellay cité p. 269.
9. **Montage** (en équipe). Rassemblez des documents (photos, reproductions de tableaux) qui pourraient évoquer, par correspondance, les divers sentiments suggérés dans ce poème.

L'heure du berger

L'heure du berger, *c'est, à la tombée de la nuit, au moment où apparaît Vénus, «l'étoile du berger», l'heure favorable à ceux qui s'aiment. Mais, dans ce poème de Paul Verlaine (1844-1896), nulle autre présence que celle d'une étoile lointaine : derrière la délicatesse des impressions et l'ironie du titre se cachent peut-être inquiétude et amertume.*

La lune est rouge au brumeux horizon ;
Dans un brouillard qui danse, la prairie
S'endort fumeuse, et la grenouille crie
Par les joncs verts où circule un frisson.

Les fleurs des eaux referment leurs corolles ;
Des peupliers profilent[1] aux lointains,
Droits et serrés, leurs spectres incertains ;
Vers les buissons errent les lucioles[2] ;

Les chats-huants s'éveillent, et sans bruit
Rament l'air noir avec leurs ailes lourdes,
Et le zénith[3] s'emplit de lueurs sourdes.
Blanche, Vénus émerge, et c'est la Nuit.

1. Présentent de profil.

2. Insecte ailé qui brille comme le ver luisant.

3. Point du ciel qui se trouve à la verticale d'un lieu.

VERLAINE, *Poèmes saturniens.*

Comprenez le texte

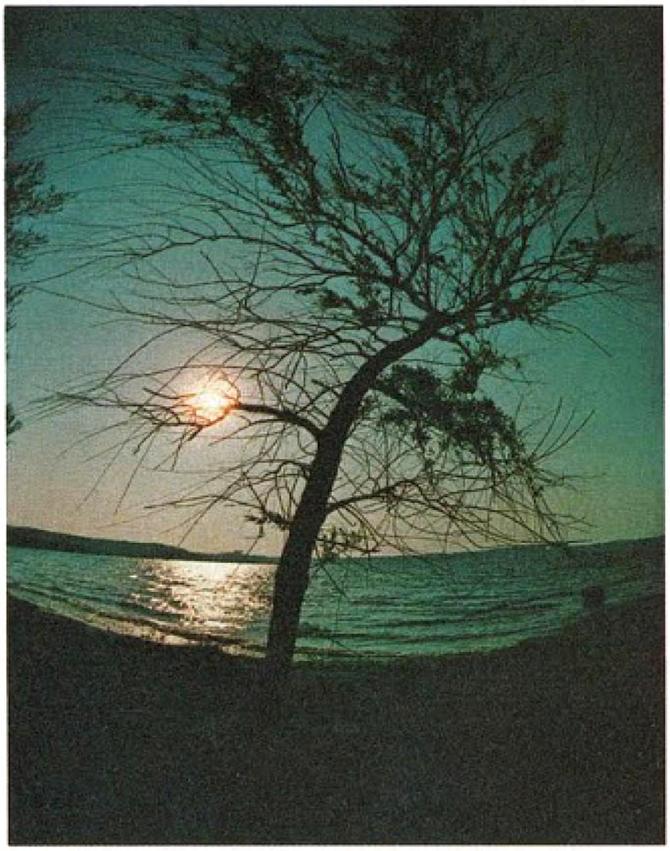
1. Relevez les mots et expressions suggérant un paysage *brumeux*.
   En trouve-t-on encore dans la strophe 3 ?
2. Relevez les termes évoquant des couleurs ; indiquez leur place dans le poème et comparez-les. Quelle conclusion en tirez-vous ?
3. Quelles remarques faites-vous sur les sensations auditives et sur les mouvements ?
4. Expliquez les images des v. 2, 7 et 10.
5. Comment est construit le dernier vers (place des mots, coupes) ? Comment nous présente-t-il l'apparition de Vénus ? et de la Nuit ?
6. Cette évocation fait-elle naître en vous un sentiment de paix ou d'inquiétude ?

Rédigez et discutez

7. Observez autour de vous la *chute du jour* et, notez les couleurs, les bruits, les mouvements qui accompagnent la tombée de la Nuit.
8. **Discussion.** Aimez-vous, n'aimez-vous pas la nuit ? Chacun justifiera sa réponse à l'aide de sentiments et de souvenirs personnels.

A l'occasion de ce texte...

9. **Champ lexical.** Mots et expressions désignant les différents moments de la journée.
10. **Recherche (en équipe).** Rassemblez des poèmes (ou groupes de vers) ou des textes en prose évoquant d'autres moments de la journée. Présentez celui que vous préférez.



Ph. © Alain Choisnet - Vloo

«La lune blanche...»

La lune blanche

Peut-être y avait-il un rien d'amertume ou d'ironie dans L'heure du berger. *Ici, au contraire, Paul Verlaine est fiancé et son amour est heureux : c'est le bonheur de la promenade avec la bien-aimée qu'il chante dans ce poème.*

La lune blanche
Luit dans les bois ;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée[1]...

O bien-aimée.

L'étang reflète,
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure...

Rêvons, c'est l'heure.

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament
Que l'astre irise[2]...

C'est l'heure exquise.

1. Ensemble des branches et du feuillage d'un arbre.

2. Éclaire de reflets changeants.

Paul VERLAINE, *La bonne chanson*.

Comprenez le texte

1. Deux thèmes se mêlent : le paysage, le sentiment. Précisez l'un et l'autre.
2. Dans quelle strophe, dans quel vers l'union des deux thèmes vous semble-t-elle surtout sensible ? Développez votre réponse.
3. Quelle différence notez-vous entre la seconde strophe et les deux autres ?
4. Comment le poète nous invite-t-il à prolonger les impressions qu'il nous suggère ? Quelles sont celles qui l'emportent ?

Rédigez et discutez

5. En contraste, rédigez deux paragraphes intitulés : «Ce que dit la voix *sous la ramée*». et «ce que dit le vent qui *pleure*».
6. Imaginez une scène dans laquelle le clair de lune (ou le «visage» de la lune), loin d'apaiser, ajoute à l'angoisse des promeneurs.
7. **Entretien.** Quelles rêveries, réflexions, méditations peut inspirer le spectacle de la lune dans un ciel plein d'étoiles ?

A l'occasion de ce texte...

8. **Versification.** Quel est le vers utilisé dans ce poème ? Vous semble-t-il en harmonie avec les thèmes développés ? Justifiez votre réponse.
9. **Interprétation.** Préparez une diction expressive de ce texte. Récitez-le à plusieurs voix.

Le buffet

Arthur Rimbaud (1854-1891) est l'un des grands poètes de la fin du siècle dernier. Surtout connu par d'autres poèmes célèbres, comme Le sonnet des voyelles *ou* Le bateau ivre, *il a su aussi s'intéresser aux humbles aspects de la vie quotidienne, comme dans ce poème daté d'octobre 1870 : il avait seize ans.*

C'est un large buffet sculpté ; le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens ;
Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre,
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants ;

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries,
De fichus de grand'mère où sont peints des griffons[1] ;

C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

— O buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis[2]
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires.

Arthur RIMBAUD.

1. Animal fabuleux, à corps de lion, à tête et à ailes d'aigle.

2. Bruire : rendre un son confus.

Comprenez le texte

1. Dans la description, relevez les mots et expressions qui font appel à la vue, à l'odorat, à l'ouïe. Quel est le sens le plus sollicité ?
2. Relevez les expressions montrant que le buffet est comparé à une personne.
3. Dites ce qu'est un *fouillis* et expliquez *vieilles vieilleries* (v. 5) ; comment le poète confirme-t-il ces impressions dans les v. 6-11 ?
4. Comment comprenez-vous la distinction faite entre les mèches *de cheveux blancs ou blonds* ?
5. Pourquoi le poète dit-il «*les* médaillons, *les* portraits» et non «*des* médaillons», etc ?
6. Sentez-vous ce que Rimbaud a voulu suggérer à travers certains éléments descriptifs ?

Rédigez et discutez

7. *O buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires.* Imaginez l'une de ces histoires et faites parler le buffet à la première personne.
8. **Discussion.** Dans les familles on trouve de vieux meubles ou des meubles modernes. Quels sont, à vos yeux, les avantages et les inconvénients de ces deux types de mobilier ?

A l'occasion de ce texte...

9. **Vocabulaire.** Quelle différence y a-t-il entre les mots *buffet, armoire, secrétaire, vaisselier, dressoir, commode, coffre, placard, bonnetière* ? Employez chacun de ces mots dans une phrase qui en éclaire la signification.
10. **Champ lexical.** A l'aide de mots précis, désignez les sons que peut faire entendre le buffet quand il *bruit*.
11. **Versification.** *a)* Dites ce qui apparente ce poème à un *sonnet* et ce qui l'en distingue.
b) Relevez les enjambements : quel effet produisent-ils ?
c) Étudiez les vers dont la coupe principale n'est pas à l'hémistiche ; quels sont les effets ainsi obtenus ?

Automne

Du brouillard, deux silhouettes lentes et brisées, une vieille chanson : de tout cela, Guillaume Apollinaire (1880-1918) fait un poème où se révèle la mélancolie de la saison et peut-être de toute existence humaine.

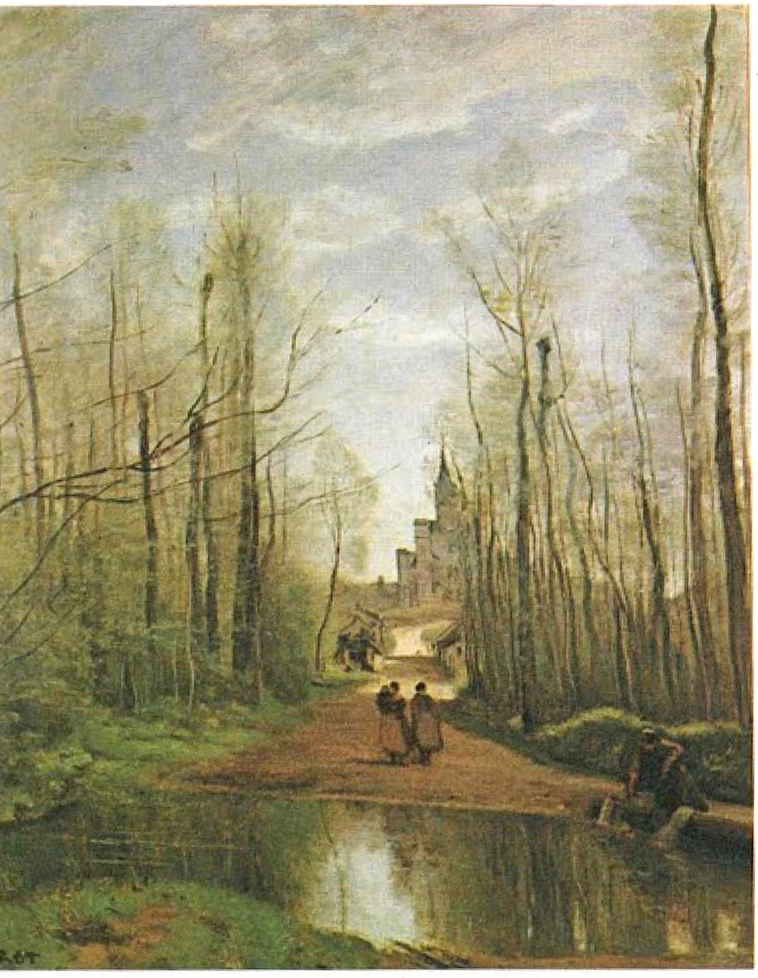
Dans le brouillard s'en vont un paysan cagneux
Et son bœuf lentement dans le brouillard d'automne
Qui cache les hameaux pauvres et vergogneux[1]

Et s'en allant là-bas le paysan chantonne
Une chanson d'amour et d'infidélité
Qui parle d'une bague et d'un cœur que l'on brise

Oh ! l'automne l'automne a fait mourir l'été
Dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises

APOLLINAIRE, *Alcools*, Gallimard éd.

1. Vieux mot synonyme de *honteux*.



Musée du Louvre, Paris Ph. Hubert Josse © Photeb

J.-B. Corot, Paysage d'automne (Église de Marissel, près de Beauvais).

Comprenez le texte

1. A quoi tend la répétition du mot *brouillard* ? La description est-elle précise et pittoresque ?
2. Expliquez *cagneux* (v. 1) et *les hameaux pauvres et vergogneux* (v. 3).
3. Que pensez-vous du sujet de la chanson ? Quelle est, selon vous, l'intention du poète ?
4. Comment comprenez-vous le vers 7 ?
5. Quelles sont les ressemblances et les différences entre les v. 1 et 8 ?
6. *S'en vont... s'en allant... s'en vont* : à quoi tend la reprise de ce verbe ?
7. Vous attendiez-vous à ce poème en lisant le titre ? Développez votre point de vue.

Rédigez et discutez

8. Composez un petit essai sur le thème indiqué dans le vers 7.
9. Imaginez quel pourrait être le canevas de la chanson dont il est question dans les v. 5-6.
10. **Discussion.** L'automne est-il pour vous une saison mélancolique ou heureuse ?

A l'occasion de ce texte...

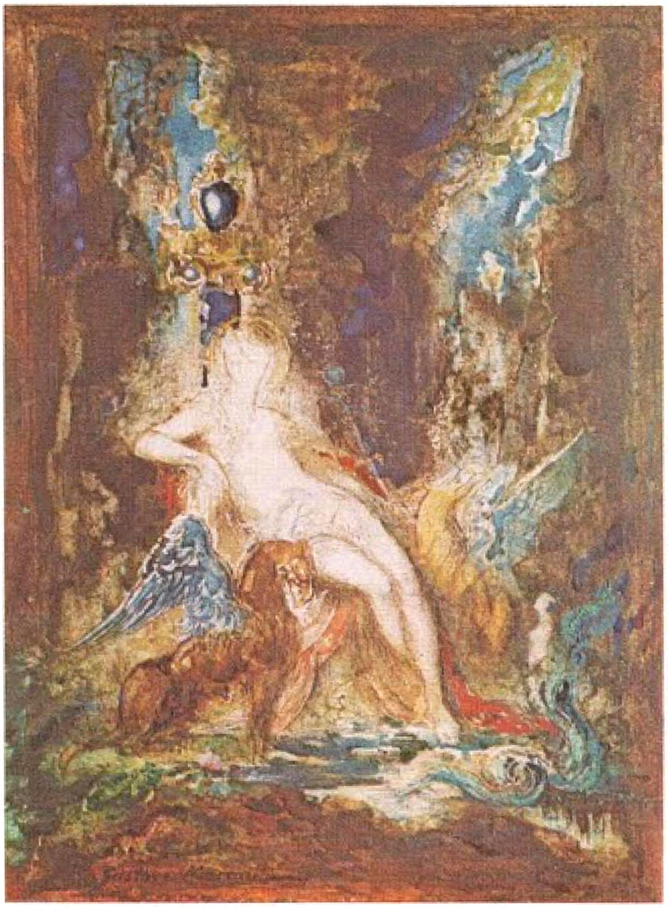
11. **Versification.** D'après la distribution des rimes, en combien de strophes pourrait se présenter le poème ? Quel effet obtient Apollinaire en le disposant autrement ?

« Mon royaume »

« Mon ambition est d'être l'explorateur de l'insolite. Je n'en suis encore qu'au rêve du domaine inconnu », déclarait en 1953 Philippe Soupault (né en 1897). Dans cet extrait d'un long poème intitulé Larmes de soleil, *il semble nous inviter à partager les secrets de cet univers, à la fois si proche et si lointain, qu'il découvre en fermant les yeux.*

Est-ce le soleil qui se couche
Est-ce le sommeil
Est-ce moi
Je ferme les yeux simplement
pour mieux voir
mon pays
mon royaume.
Il n'y a plus rien autour de moi
mon pays du sommeil
que je découvre à tâtons
la reine a les yeux d'un vert spécial
presque tendre
Il y a toujours de belles forêts
qui bercent le silence
Je vois des grands chemins très blancs
comme les lignes de la main
Rien ne sert de pleurer
les larmes éternelles sont les étincelles
qui brillent et qui creusent
les yeux d'un vert spécial
presque tendre
Toutes les fumées du ciel
et tous les grains de sable
se ressemblent
et je dors tout près du soleil (...)

Philippe SOUPAULT, *Georgia*, Grasset éd.



Musée Gustave Moreau, Paris Ph. Jeanbor © Archives Photeb

Aquarelle de G. Moreau.
Décrivez le « royaume » intérieur de cet artiste.

Comprenez le texte

1. Quelle impression dominante se dégage, pour vous, de ces quelques vers ? Y a-t-il dans ce type de poésie quelque chose qui vous déconcerte ? Précisez votre réponse.
2. De quoi s'agit-il dans les v. 1-7 ? Quel rapport voyez-vous entre le v. 3 et les v. 1-2, entre le v. 7 et le v. 6 ?
3. Quel lien voyez-vous entre le v. 8 et les v. 9-10 ?
4. Que pensez-vous du « portrait » de la reine (v. 11-12) ? que suggère-t-il ? que deviennent ces notations aux v. 19-21 ?
5. Comment définiriez-vous l'univers évoqué dans les v. 13 à 16 et 22 à 25 ?

6. D'après les v. 17-21, ce passage traduit-il l'assurance du bonheur ou son caractère inaccessible ? Justifiez votre réponse.

Rédigez et discutez

7. Partez, à votre tour, à la découverte de votre royaume intérieur et évoquez-le à la façon de Ph. Soupault.
8. **Débat.** Tout doit-il s'expliquer logiquement dans un poème ou peut-il y avoir des images difficiles, étranges, à interpréter librement ?

A l'occasion de ce texte...

9. **Ponctuation.** Êtes-vous gêné par l'absence de ponctuation ou, au contraire, vous sentez-vous plus libre ? A l'aide de traits verticaux, notez les pauses marquées à la lecture.
10. Recopiez le texte en imaginant d'autres découpages ; comparez le résultat de votre travail avec celui de vos camarades et étudiez les nuances nouvelles introduites ainsi.
11. **Interprétation expressive.** Apprenez le texte par cœur et dites-le à plusieurs voix.

Pour vivre ici

La guerre de 1914-1918 n'est pas encore achevée lorsque le poète Paul Éluard (1895-1952), très marqué par son expérience de soldat, écrit ce poème.

Je fis un feu, l'azur m'ayant abandonné,
Un feu pour être son ami,
Un feu pour m'introduire dans la nuit d'hiver,
Un feu pour vivre mieux.

Je lui donnai ce que le jour m'avait donné :
Les forêts, les buissons, les champs de blé, les vignes,
Les nids et leurs oiseaux, les maisons et leurs clés,
Les insectes, les fleurs, les fourrures, les fêtes.

Je vécus au seul bruit des flammes crépitantes,
Au seul parfum de leur chaleur ;
J'étais comme un bateau coulant dans l'eau fermée,
Comme un mort je n'avais qu'un unique élément.

Paul ÉLUARD, *Pour vivre ici* (1918), Gallimard éd.

Comprenez le texte

1. Comparez la structure grammaticale des trois strophes. Que met-elle en valeur ? Pourquoi ?
2. Expliquez : *a)* L'azur m'ayant abandonné ; *b)* Je fis... un feu pour être son ami.
3. Relevez les indications qui permettent d'imaginer les circonstances de ce souvenir. Etudiez la progression dans les v. 2, 3, 4.
4. Que remarquez-vous dans l'énumération de la strophe 2 ? Qu'est-ce qui, dans la vie, apparaît à Eluard comme essentiel ?
5. Montrez les liens successifs qui s'établissent au fil du texte entre le feu et le poète (relevez les expressions significatives).
6. Comment interprétez-vous le titre du poème ?

Rédigez et discutez

7. Assis (e) devant la cheminée, un feu en plein air, ou une bougie, vous contemplez la flamme et vous rêvez. Racontez cette rêverie dans une rédaction en prose ou un poème.
8. **Discussion.** Expliquez tout ce que l'invention du feu a apporté aux hommes.

A l'occasion de ce texte...

9. **Recherche (en équipe).** Étudiez ensemble les mots et expressions qui font difficulté ou qui peuvent donner lieu à plusieurs interprétations.
10. **Versification.** Montrez comment la versification s'accorde avec le contenu du poème (mesure des v., rimes, coupes, assonances, allitérations).

L'amour qui n'est pas un mot

Ce titre est celui d'un ensemble de six poèmes où Aragon (né en 1897) traite d'une façon moderne un thème vieux comme la poésie : dans les moments de désespoir, l'amour, loin de n'être qu'un mot, est une puissance capable de faire découvrir le charme du monde.

Il n'aurait fallu
Qu'un moment de plus
Pour que la mort vienne
Mais une main nue
Alors est venue
Qui a pris la mienne

Qui donc a rendu
Leurs couleurs perdues
Aux jours de semaine
Sa réalité
A l'immense été
Des choses humaines

Moi qui frémissais
Toujours je ne sais
De quelle colère
Deux bras ont suffi
Pour faire à ma vie
Un grand collier d'air

Rien qu'un mouvement
Ce geste en dormant
Léger qui me frôle
Un souffle posé
Moins Une rosée
Contre mon épaule

Un front qui s'appuie
A moi dans la nuit
Deux grands yeux ouverts
Et tout m'a semblé
Comme un champ de blé
Dans cet univers

Un tendre jardin
Dans l'herbe où soudain
La verveine pousse
Et mon cœur défunt
Renaît au parfum
Qui fait l'ombre douce

ARAGON, *Le roman inachevé*, Gallimard éd.

Comprenez le texte

1. Étudiez la composition de la strophe 1 et dites quel effet en résulte. Expliquez *une main nue*. Que symbolise-t-elle ?
2. Quels changements se produisent dans la strophe 2 ? Expliquez les vers 11-12.
3. Après avoir expliqué la métaphore du v. 18, montrez qu'elle a été préparée par les v. 13-15.
4. A quels mots rattachez-vous *léger* (v. 21) et *contre mon épaule* (v. 24) ?
5. Dans les strophes 4 et 5, où se trouve le verbe principal ? Comment est organisée la phrase ? Quel effet produit la conjonction *et* ?
6. Comparez les 3 premiers et les 3 derniers vers et montrez que ce rapprochement permet de dégager le sens du poème.

Rédigez et discutez

7. Vous est-il arrivé que, dans un moment de découragement, une parole amicale vous ait redonné confiance ? Racontez, en ménageant soigneusement le contraste des situations.
8. **Discussion.** Ce poème vous plaît-il ? Justifiez votre opinion. Classez les arguments opposés.

A l'occasion de ce texte...

9. **La ponctuation.** Aragon la supprime : *a)* dans quel vers la suggère-t-il et pourquoi ? *b)* rétablissez la ponctuation de la 4e strophe.
10. **Versification.** Précisez : *a)* le vers employé ; *b)* la disposition des rimes.
11. Quels éléments vous permettent de voir, dans ce poème, une chanson ?

Plein ciel

Prolongeant sans frontière ni saut l'univers changeant et peu à peu irréel dans lequel Jules Supervielle (1884-1960) nous entraîne souvent, s'étend le champ de la rêverie. On voit s'y multiplier les métamorphoses et les interrogations qui remettent en cause les certitudes les plus fortes dans un climat de légèreté et d'humour.

J'avais un cheval
Dans un champ de ciel
Et je m'enfonçais
Dans le jour ardent.
Rien ne m'arrêtait
J'allais sans savoir,
C'était un navire
Plutôt qu'un cheval,
C'était un désir
Plutôt qu'un navire,
C'était un cheval
Comme on n'en voit pas,
Tête de coursier,
Robe de délire,
Un vent qui hennit
En se répandant.
Je montais toujours
Et faisais des signes :
«Suivez mon chemin,
Vous pouvez venir,
Mes meilleurs amis,
La route est sereine,
Le ciel est ouvert.
Mais qui parle ainsi ?

Je me perds de vue
Dans cette altitude,
Me distinguez-vous,
Je suis celui qui
Parlait tout à l'heure,
Suis-je encor celui
Qui parle à présent,
Vous-mêmes, amis,
Etes-vous les mêmes ?
L'un efface l'autre
Et change en montant.»

Jules SUPERVIELLE, *Ciel et terre,* Gallimard éd.

Comprenez le texte

1. Précisez les temps employés et leur répartition. A partir de cette observation, dégagez le sujet et le mouvement du poème.
2. Distinguez les métamorphoses successives (v. 1-16). Dans les v. 11-16, que reste-t-il du cheval évoqué au v. 1 ?
3. D'après les v. 1-23, comment définiriez-vous l'aventure du poète ? Qu'a-t-il voulu suggérer, et par quels moyens ?
4. Quel changement apparaît au v. 24 ? Comment est-il confirmé dans les v. 25-35 ?
5. La fin du poème traduit-elle, selon vous, l'angoisse ou la confiance ? Justifiez votre opinion.

Rédigez et discutez

6. Il vous est déjà arrivé de regarder les nuages : ils rappellent souvent des personnages ou des réalités. Évoquez-les et imaginez leurs métamorphoses sous l'effet du vent.
7. Vous avez, vous aussi, un cheval qui vous entraîne dans le ciel loin de ce monde. Racontez une de vos aventures au cours de ces lointaines promenades.
8. **Discussion.** Quelles valeurs symboliques pourrait-on attribuer à ce poème ? Les intervenants s'efforceront de donner de ces suggestions une interprétation cohérente.

A l'occasion de ce texte...

9. **Versification.** Comptez la mesure de ces vers. Par quels moyens le poète a-t-il mis le style et la versification en harmonie avec le sujet ?
10. **Enquête.** La légende mythologique de Pégase. Comment le thème de Pégase est-il interprété par les poètes et les artistes ?
11. **Recherche.** Par équipe, rassemblez des textes et des documents dans lesquels des animaux ont une valeur symbolique.

Iles

Jean Cocteau (1889-1963) fut poète, romancier, auteur dramatique et même peintre. Dans ses premiers poèmes, évoquant tour à tour les voyages, la mer, l'enfance, il semble surtout jouer avec le réel.

A Palma[1] de Majorque
Tout le monde est heureux,
On mange dans la rue
Des sorbets au citron.

Des fiacres[2], plus jolis
Que des violoncelles,
Vous attendent au port
Pour vous mettre à l'hôtel.

1. Ville principale de Majorque, la plus grande des îles Baléares, en Méditerranée.

2. Voiture à cheval qu'on pouvait louer, remplacée aujourd'hui par le taxi (une image de Saint Fiacre servait d'enseigne à l'auberge où étaient remisées les premières de ces voitures).

Racontez-moi encore
Palma des Baléares ;
Je ne connais qu'une île
Au milieu de la Marne.

Elle est petite, en tôle,
Comme un tir de la foire ;
Mon cœur est l'œuf qui danse
Sur le haut du jet d'eau.

Monsieur le photographe,
Un oiseau va sortir.
La noce qui s'embarque...
Je reste seul sauvage.

Marquises[3], Carolines[4],
Votre nom sur la carte.
Grave le mien dans l'arbre
Près de la balançoire.

Express et paquebots
Qui bercent nos voyages,
Ce sont les bateaux-mouches[5]
Et les trains de plaisir.

3. Archipel de Polynésie, dans le Pacifique.
4. Archipel de l'Océanie.

5. Bateaux à moteur transportant, sur la Seine, des voyageurs (aujourd'hui des touristes).

Jean COCTEAU, *Poésies 1917-1920,* Gallimard éd.

Ph. Michel Didier © Photeb

Par quels moyens l'auteur de cette affiche veut-il conquérir les touristes ?

Comprenez le texte

1. Qu'est-ce qui plaît au poète dans la vie qu'on mène à Palma (expliquez les v. 5 et 6) ? Croyez-vous qu'il connaisse cette ville ?
2. Quelle impression produit l'aveu des vers 11-12 ?
3. Quel contraste y a-t-il entre la vie dans l'île de la Marne et la vie à Palma ?
4. Que symbolise cette île de la Marne ? Plaît-elle, selon vous, autant, plus ou moins que les autres ?
5. Pour quelle raison, à votre avis, le poète évoque-t-il les Marquises et les Carolines (v. 21) ? Comment comprenez-vous le v. 22 ?
6. Quel est, selon vous, le vers le plus important de la dernière strophe ? En quoi cette strophe marque-t-elle une conclusion ?

Rédigez et discutez

7. Rédigez un éloge d'une île inconnue que vous aimeriez pour son nom ou sa situation.
8. **Discussion.** Pourquoi a-t-on envie d'écrire ou de graver son nom sur un arbre, un mur, une table ? Que pensez-vous de cette manie ?

A l'occasion de ce texte...

9. **Versification.** Comptez la mesure de ces vers. Comment les appelle-t-on ? Comment faut- il lire *fiacres* (v. 5) et *violoncelles* (v. 6) ?
10. **Diction.** *a)* Distinguez les vers, suivant qu'il faut les lire d'un ton gai, ironique ou mélancolique ; — *b)* Apprenez le poème et dites-le à plusieurs voix, une par thème.

Pourquoi ?

Observer le monde qui nous entoure, écouter, réfléchir, interroger, rechercher des réponses : à l'image de ce que nous dit dans ce poème le poète contemporain Jean Breton (né en 1930), n'est-ce pas la tâche sans cesse renouvelée de toute existence ?

Dans la rue, il y a des portes
maladroitement dérangées par le vent roux d'automne.

Il y a des chiens
qui voudraient remonter
jusqu'à la naissance de celui qui les bat.

Il y a des filles qui ne savent pas
mettre le feu à leurs sourires.

On voit des vieux sur le trottoir,
assis comme des herbes,
un empire de rides sur le visage
ils détournent la tête
pour contempler en eux une plaie verte.

Un aveugle
caché derrière ses lunettes
un violon au bout du bras
ne songe même plus à tendre la main
pour recevoir des poignées de refus.

Le bruit de la radio
s'échappe de toutes les portes qui ferment mal
avec ses jazz qui lapent l'eau faible du cœur.
Pour appeler et fêter le soleil
on tend du linge sale aux fenêtres en loques.

Personne ne sait pourquoi le malheur passe.
Personne ne sait s'il doit rire ou pleurer.

Écoutez maintenant :
on tape à coups de marteau sur la route.
C'est sans doute la pluie
qui revient d'un pèlerinage.

Jean BRETON, *Chair et soleil*, Saint-Germain-des-Prés éd.

Comprenez le texte

1. Quels sentiments fait naître en vous la première lecture de ce poème ?
2. Indiquez quels sont les différents «tableaux» évoqués et où, selon vous, se situe le poète.
3. Quel vers, quel tableau, préférez-vous ? Pour quelles raisons ?
4. Expliquez les expressions imagées contenues dans les v. 7, 10, 20 et 22.
5. Comment comprenez-vous les deux derniers vers ? Sont-ils seuls dans le texte à poser une question (voir le titre) ?

Composez et discutez

6. Sur le modèle de ce poème évoquez votre rue, les alentours de votre habitation, un quai de gare, une station ou un couloir du métro, une file d'attente.

7. «Le pèlerinage de la pluie» : quelles nouvelles, quelles réponses à nos questions apporte-t-elle ?
8. **Entretien.** Le spectacle de la rue, de la foule est-il, pour vous, source de réconfort ou d'amertume ? Développez vos raisons en faisant appel à des souvenirs personnels.

A l'occasion de ce texte...

9. Précisez la fonction grammaticale du v. 10.
10. Pourquoi peut-on appeler ce texte «poème» ? Etes-vous d'accord avec cette appellation ?
11. **Interprétation** (en équipe). Préparez une diction expressive du poème à plusieurs voix.

Les soucis du ciel

Les jeux que nous découvrons dans la poésie de Claude Roy (né en 1915) ne sont-ils qu'amusements faciles et gratuits ? N'y a-t-il pas derrière cette légèreté et cet humour quelque question plus grave ? Ce poème extrait d'un recueil intitulé Erreur sur la personne *vous permettra peut-être de répondre.*

Le ciel apprend par cœur les couleurs du matin
Le toit gris l'arbre vert le blé blond le chat noir
Il n'a pas de mémoire il compte sur ses mains
Le toit blond l'arbre gris le blé noir le chat vert

Le ciel bleu est chargé de dire à la nuit noire
comment était le jour tout frais débarbouillé
Mais il perd en chemin ses soucis la mémoire
il rentre à la maison il a tout embrouillé

Le toit vert l'arbre noir le chat blond le blé gris
Le ciel plie ses draps bleus tentant de retrouver
ce qu'il couvrait le jour d'un grand regard surpris
le monde très précis qu'il croit avoir rêvé

Le toit noir l'arbre blond le chat gris le blé vert
Le ciel n'en finit plus d'imaginer le jour
Il cherche dans la nuit songeant les yeux ouverts
aux couleurs que le noir évapore toujours.

Claude ROY, *Poésies*, Gallimard éd.

Comprenez le texte

1. Quel est le ton du poème ? Quelles impressions éprouvez-vous à la première lecture ?
2. Relevez les traits qui présentent le ciel comme un être vivant. Comment le définiriez-vous ?
3. Sur quel jeu repose le poème ? Etudiez-le.
4. Par quelle fiction le poète a-t-il justifié l'énumération avec ses variantes ?
5. Expliquez le sens des v. 10-12, en précisant le rapport entre *retrouver* et *qu'il croit avoir rêvé* ; quelle idée introduit le verbe *imaginer* ?
6. Comment comprenez-vous le v. 16 ? Dans quelle mesure vos impressions de la première lecture se sont-elles modifiées après l'étude ?

Rédigez et discutez

7. A votre tour, sur le modèle de ce poème, composez un texte intitulé «Les soucis de l'*étoile*» (du *nuage*, de la *lune*, du *soleil*).
8. Composez un texte où seront en jeu, en plus des *couleurs*, les *sons*, les *odeurs*.
9. **Discussion.** Si le ciel symbolisait l'homme, que symboliserait la nuit ?

A l'occasion de ce texte...

10. **Versification.** En quoi ce poème est-il régulier ? en quoi est-il irrégulier ?
11. **Champ lexical.** Mots et expressions concernant le *souvenir* et l'exercice de la *mémoire*.

Sur l'Oregon Trail

*C'est le cinéma qui a créé le mythe du far-west, mais c'est un poète qui rêve ici de cette conquête des espaces à l'ouest des États-Unis. Il se voit, dans le passé, sur l'*Oregon trail *— la piste de l'Oregon — qui descend des Montagnes rocheuses vers le Pacifique.*

Et moi aussi j'ai pris la diligence
qui passe au large de Chimney Rock[1]
dans l'herbe jaune du souvenir

J'ai vu les sauges[2] grises
de la rivière Platte[3]
et les yuccas[4] témoins du Pony Express[5]
dans le soleil cheyenne

Les coyotes fuyaient devant nos montures
furtifs
comme les femmes des tribus sans retour

Au loin montait la poussière des troupeaux
mugissant vers les vieilles odeurs
nocturnes
de l'aventure morte

Et le long fouet sec
claquait dans le vent
sur les collines infinies
de Scriven's Ranch[6]

Et j'entendais gémir les lents chariots mormons[7]
dans les ornières
sous le regard fantôme des Indiens
morts.

F.-J. TEMPLE, *Foghorn*, Grasset éd.

1. Aiguille rocheuse qui servait de repère sur la piste (le *rocher de la cheminée*).
2. Plantes herbacées.
3. Affluent de la rive droite du Missouri ; une partie de son cours prend le nom de Nebraska.
4. Arbustes.
5. Ligne postale, entre le Missouri et la Californie, assurée par de jeunes cavaliers montés sur des poneys (3.145 km en dix jours).
6. Exploitation d'élevage de très vaste étendue. (Le *ranch* appartenait à un propriétaire nommé Scriven.)
7. Les Mormons, membres d'une secte américaine, émigrèrent dans la région du Grand Lac Salé.

Comprenez le texte

1. D'après le texte, quelle idée pouvez-vous vous faire du paysage traversé par la piste ?
2. Relevez les mots et expressions qui rejettent cette évocation dans le passé. Précisez ceux qui vous paraissent chargés de mélancolie.
3. Quels grands thèmes exploités par les westerns retrouvez-vous dans ce poème ?

Rédigez et discutez

4. Qu'est-ce qui vous paraît source de poésie dans cette évocation ?
5. Quelles remarques faites-vous sur les v. 9, 13, 22 ? Qu'a voulu exprimer ainsi le poète ?
6. Qu'apporte l'emploi des noms propres ?
7. Rédigez un paragraphe développant à votre choix une des scènes évoquées dans ce poème.

A l'occasion de ce texte...

8. Relevez et essayez de préciser les différentes phases de la conquête de l'ouest auxquelles ce poème fait allusion.
9. Pouvez-vous citer des films qui vous paraissent illustrer cette évocation, et leurs auteurs ?

L'oiseau et l'enfant

Chantée par Marie Myriam, cette chanson de J. Gracy pour les paroles et de J.-P. Cara pour la musique a obtenu à Londres le prix de l'Eurovision 1977. Mélodie agréable, texte d'une poésie accessible illustrant le thème du bonheur dans un monde illuminé par l'amour : c'est le type même de la chanson populaire sans trace de vulgarité.

Comme un enfant aux yeux de lumière
Qui voit passer au loin les oiseaux,
Comme l'oiseau bleu survolant la terre
Vois comme le monde, le monde est beau.

Beau le bateau dansant sur les vagues,
Ivre de vie, d'amour et de vent,
Belle la chanson naissante des vagues,
Abandonnée au sable blanc.

Blanc l'innocent, le sang du poète
Qui en chantant invente l'amour,
Pour que la vie s'habille de fête
Et que la nuit se change en jour.

Jour d'une vie où l'aube se lève
Pour réveiller la ville aux yeux lourds,
Où les matins effeuillent les rêves
Pour nous donner ce monde d'amour.

L'amour c'est toi, l'amour c'est moi
L'oiseau c'est toi, l'enfant c'est moi

Moi je ne suis qu'une fille de l'ombre
Qui voit briller l'étoile du soir :
Toi, mon étoile qui tisses ma ronde
Viens allumer mon soleil noir.

Noirs la misère, les hommes et la guerre
Qui croient tenir les rênes du temps.
Pays d'amour n'a pas de frontière
Pour ceux qui ont un cœur d'enfant.

Comme un enfant aux yeux de lumière
Qui voit passer au loin les oiseaux,
Comme l'oiseau bleu survolant la terre
Nous trouverons ce monde d'amour.

L'amour c'est toi, l'amour c'est moi
L'oiseau c'est toi, l'enfant c'est moi.

Ed. DO.SI.LA-MUSIC (J.-P. CARA).

Comprenez le texte

1. Quels sont les principaux thèmes esquissés dans cette chanson ? Relevez les mots et les expressions qui les expriment le mieux.
2. Parmi les thèmes, quel est celui qui domine les autres ? Justifiez votre réponse.
3. Relevez dans les v. 1-16 les principales images. Quelles impressions éveillent-elles ?
4. Dans les v. 19-26, quelles oppositions le poète a-t-il créées ? Que veut-il nous suggérer ?
5. En quoi la dernière strophe (v. 27-30) diffère-t-elle de la première (v. 1-4) ? En quoi résume-t-elle le mouvement du poème ?

Rédigez et discutez

6. Tentez de composer, en vers libres ou en prose, une phrase sur le modèle de la première strophe : *Comme... Vois comme...*
7. Composez quelques phrases en vous inspirant du mouvement des strophes 2 et 6.
8. **Discussion.** Selon vous, la chanson doit-elle parler des difficultés et des souffrances de ce monde, ou nous les faire oublier en nous transportant dans un univers de rêves ?

A l'occasion de ce texte...

9. **Versification.** *a)* Combien de syllabes comptent la plupart de ces vers ? N'y a-t-il pas des exceptions ?
   b) Examinez les rimes et leur disposition ; relevez les particularités.
10. Relevez les mots qui se répètent. Examinez en particulier le premier mot de chaque strophe : quel est l'effet ainsi recherché ?
11. Ecoutez le disque (Polydor 2 056 601). La musique suit-elle le mouvement du poème ?

A propos de l'univers des poètes

A. EN RELISANT LES POÈMES

1. Voici quelques thèmes : les saisons, l'amour, les fleurs, le jour, la nuit, la ville, le soleil, la pluie, le rêve, les couleurs, les sons, les parfums. Indiquez dans quels poèmes de ce chapitre ils sont évoqués et développés. En équipe, vous vous attacherez à relever dans ces poèmes les mots et expressions qui se rattachent à ces thèmes.
2. Dans l'ensemble de ce manuel : *a)* Quels sont les poèmes en vers libres ? Quels en sont les auteurs et à quelle période ont-ils vécu ?
   b) Quels sont les poèmes en vers réguliers et quels sont les types de vers utilisés ?
3. Quel est le sens de l'expression *poème à forme fixe* ? Quels poèmes appartenant à cette catégorie connaissez-vous ? Quels sont les genres à forme fixe illustrés par les poèmes de ce manuel ?
4. Quels sont dans l'ensemble du manuel les poèmes écrits à la première personne ? Que se passe-t-il pour le lecteur lorsqu'il lit ou dit ces poèmes ?
5. Parmi les poèmes de ce manuel, lequel préférez-vous ? Pour quelles raisons ?

B. JOUEZ AVEC LES POÈTES

I. Michaux et l'invention verbale

Voyager est le mot qui peut résumer l'œuvre du poète belge d'expression française Henri Michaux (né en 1899). Partant du monde extérieur, il est toujours à la découverte de l'univers intérieur (voir Philippe Soupault, « *Mon royaume* » p. 280) et nous entraîne dans le royaume de l'imaginaire à l'aide de mots inventés. Dans le poème intitulé *Le grand combat,* nous voici en "territoire Michaux", avec un "langage Michaux" où la fantaisie n'est pas absente.

Il l'emparouille et l'endosque contre terre ;
Il le rague et le roupète jusqu'à son drâle ;
Il le pratèle et le libucque et lui barufle les ouillais ;
Il le tocarde et le marmine,
Le manage rape à ri et ripe à ra.
Enfin il l'écorcobalisse.
L'autre hésite, s'espudrine, se défaisse, se torse et se ruine.
C'en sera bientôt fini de lui ;
Il se reprise et s'emmargine... mais en vain
Le cerveau tombe qui a tant roulé.
Abrah ! Abrah ! Abrah !
Le pied a failli !
Le bras a cassé !
Le sang a coulé !
Fouille, fouille, fouille,
Dans la marmite de son ventre est un grand secret.
Mégères alentour qui pleurez dans vos mouchoirs ;
On s'étonne, on s'étonne, on s'étonne
Et on vous regarde,
On cherche aussi, nous autres, le Grand Secret.

Henri MICHAUX, *Qui je fus,* Gallimard éd.

1. Relevez les mots inventés. De quels mots existants pouvez-vous les rapprocher ?
2. Etudiez les sonorités et l'effet recherché.
3. **A vous de jouer.** A votre tour, sur un thème qui vous est cher, composez un texte dans lequel vous utiliserez des termes de votre invention.

II. Haïkaï

Ce nom japonais désigne de courts poèmes de trois vers. Lisez ces quelques exemples en vous attachant à laisser surgir l'image inattendue qui vous arrache à la vision banale de la réalité.

PRINTEMPS

Au clair de lune
Le prunier blanc redevient
un arbre d'hiver

ÉTÉ

Le marchand d'éventails
promène sa charge de vent -
la chaleur !

AUTOMNE

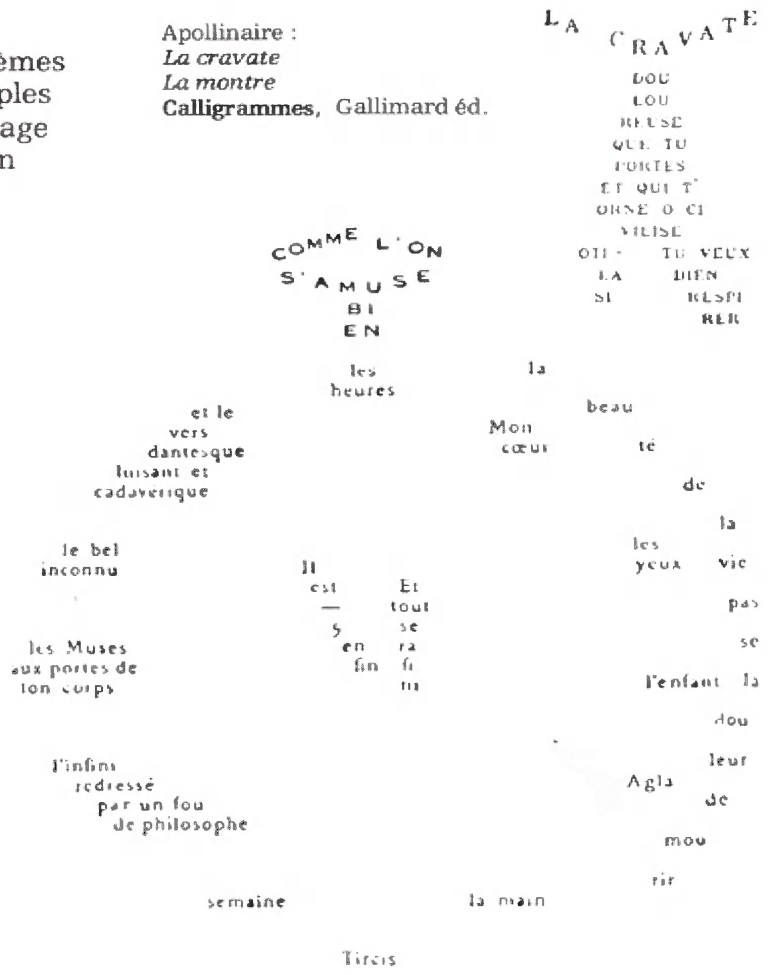
Un oiseau chanta
tomba au sol
une baie rouge

HIVER

Sous la lune d'hiver
le vent de la rivière
aiguise les roches

A vous de jouer. Composez quelques haïkaï sur des thèmes de votre choix.

Apollinaire :
La cravate
La montre
Calligrammes, Gallimard éd.



Jacques Carelman. Exercices typographiques pour les *Exercices de style* de Raymond Queneau, Gallimard éd.

III. Calligrammes et poèmes visuels

C'est Guillaume Apollinaire (cf. p. 279) qui a forgé le mot *calligramme* à l'aide de deux racines grecques : *kallos,* «beauté» et *gramma* «lettre». Il avait l'intention de donner ainsi une dimension nouvelle à l'écriture. «Il faut, disait-il, que d'un seul regard on puisse lire l'ensemble d'un poème comme un chef d'orchestre lit d'un seul coup les notes superposées dans la partition, comme on voit d'un seul coup les éléments plastiques et imprimés d'une affiche.»

A vous de jouer. Sur le modèle d'un des calligrammes ou poèmes visuels ci-après, composez quelque chose que vous présenterez à vos camarades. Vous pourrez composer le texte de départ ou partir d'un texte connu que vous mettrez en page.

C'était aux alentours d'un midi de juillet
Le soleil dans toute sa fleur régnait sur l'horizon
Raymond Queneau, Gallimard éd.

IV. La mécanique de la langue

Dans ce poème de Luc Bérimont, intitulé *Industrie du paysage*, on a l'impression d'une machine qui ne s'arrête pas ; les mots et les syllabes sont repris sans cesse et combinés de façon différente.

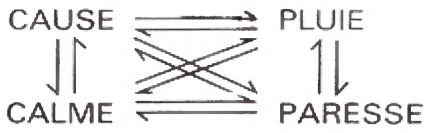
Jambe d'herbe, bras de rivière
Rivière de bras, rivière à bras
Jambe de bras
Camarade au bras de rivière
Au bras, camarade ! Au bras !
Camarade au bras de rivière
Branche de bras dans les clairières
Bras à la hanche de la terre
Branche à la hanche de l'anneau
Bras dans la joie, ventre de vert
Ventre de bras, hanche de joie
Le ventre au vert
Le monde au bras
L'étoile au ras
Camarade. Pylône. Acier des rives.

Les Accrus, Seghers éd.

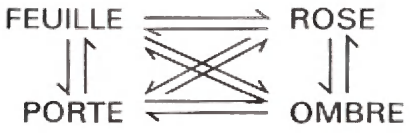
1. Sur quel jeu repose le premier vers ?
2. Etudiez quelques exemples de variations associées aux reprises mécaniques.
3. Montrez comment la nature et l'homme sont étroitement liés.
4. Quel effet produit le dernier vers ?
5. **A vous de jouer.** A votre tour, seul ou en équipe, à partir d'une ou deux expressions, composez un texte qui évoque un aspect de la vie quotidienne.

V. Poèmes carrés

Dans *Meccano n° 00*, Jean Lescure propose une méthode pour écrire 24 textes à partir de 4 mots que l'on fait permuter, étant entendu que «les articles, prépositions et conjonctions de coordination (ou de subordination) servant à boulonner entre elles les diverses pièces sont livrés» avec *Meccano n° 00* (on peut y ajouter les marques de conjugaison). Voici quelques exemples intitulés *Poèmes carrés* (in *Drailles*, Gallimard éd.).



Pluie calme cause paresse
Paresse cause calme pluie
. . . . . .

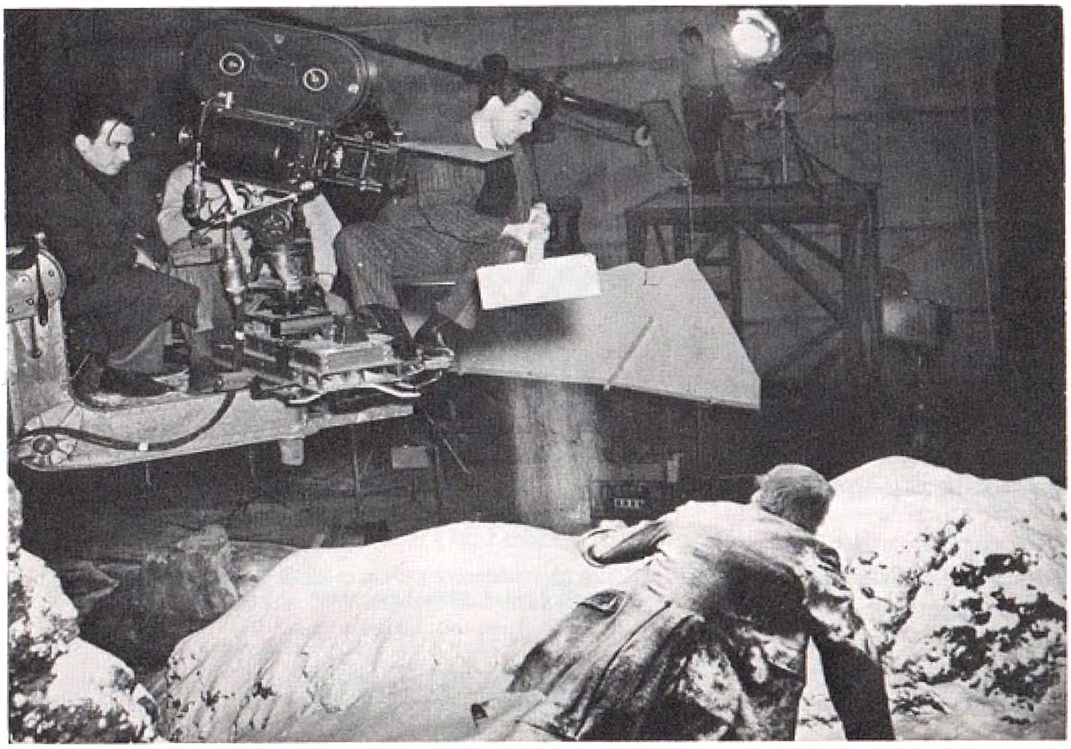


Feuille de rose porte d'ombre
Feuille rose à l'ombre d'une porte
. . . . . .

A vous de jouer

- Les points de suspension vous invitent à rechercher les autres combinaisons.
- Proposez d'autres poèmes carrés.

Tournage du film Les hauts de Hurlevent. — *Scène dans un paysage de neige.*



Ph. © Collection Cahiers du Cinéma

Cinéma

Du texte à l'image

S'il est le produit d'une technique, un film naît d'un texte qui prend diverses formes écrites : le scénario, l'adaptation, le découpage technique.

1. Le scénario : *l'histoire que raconte le film est d'abord écrite sous la forme d'un texte qui dégage les grandes lignes de l'action et marque nettement la façon dont elle est agencée.*

2. L'adaptation : *à partir du scénario, les cinéastes divisent l'histoire en* séquences *et rédigent une ébauche de dialogues. Cette adaptation fait l'objet de remaniements multiples jusqu'à sa forme définitive.*

3. Le découpage technique : *chaque scène est à son tour découpée en* plans *et accompagnée des indications techniques. Certains cinéastes travaillent avec des découpages très rigoureux. D'autres, au contraire, préfèrent utiliser l'adaptation tout en suggérant positions et mouvements de caméra ; ils laissent ainsi une certaine place à l'imagination.*

Étude d'une séquence du film « Les choses de la vie »

Pour illustrer ces étapes successives, nous vous proposons l'étude d'une séquence du film de Claude Sautet (1969), tiré du roman de Paul Guimard, Les choses de la vie. *Vous trouverez ci-après quatre documents : 1. Le texte du roman ; - 2. Le découpage écrit avant le tournage ; - 3. Le découpage tel qu'il apparaît après le tournage et le montage du film ; - 4. Le* photogramme *(reproduction photographique) de quelques images de la séquence.*

La séquence dont il s'agit est celle de l'accident. Au volant d'une MG, Pierre a quitté Paris pour Rennes où il a un rendez-vous important. Il roule très vite, lorsqu'à la sortie d'un virage il aperçoit, immobilisée au milieu de la route, une bétaillère. Sur la gauche, en sens inverse, arrive un camion. Le choc entre la MG et la bétaillère est inévitable.

1. Texte du roman

Après avoir heurté la camionnette[1] par l'arrière, la MG se retrouve face à sa direction initiale, perdant ainsi toute possibilité de s'engager sur la route secondaire. Sa vitesse est tombée entre 80 et 70 km/h. Le dérapage latéral l'a portée sur le bas-côté de la Nationale. Le choc a seulement faussé la roue arrière gauche mais la voiture roule à présent sur l'herbe rase et mouillée où l'adhérence est presque nulle. Le chauffeur du camion qui croise les deux véhicules[2] à cet instant précis pense qu'ils viennent de l'échapper belle et reporte son regard en avant sans plus se préoccuper de la scène qu'il laisse derrière lui.

Les réflexes du conducteur de la MG sont affaiblis par la peur envahissante et il tarde à donner le coup de volant à gauche qui ramènerait la voiture sur la chaussée. Le bas-côté comporte, à intervalles réguliers, des sillons tracés perpendiculairement à la route et destinés à hâter l'écoulement des eaux de ruissellement. La MG passe le premier sillon sans dommage mais le saut qui s'ensuit déséquilibre le conducteur. Il se raccroche instinctivement à son volant de telle sorte que la voiture aborde le second sillon avec les roues légèrement braquées[3]. Engagées dans cette gorge profonde d'une vingtaine de centimètres, les deux roues avant achèvent avec une brutalité inouïe le mouvement qui tend à les déplacer dans le sens du sillon, se bloquent au maximum de leur marge de braquage[4] et la fusée[5] droite casse net au ras de son axe.

Arraché de sa place, le conducteur se trouve projeté vers le siège voisin. Il y serait complètement déporté si ses jambes n'étaient retenues par le levier du changement de vitesse. La partie supérieure du corps glisse de biais vers le siège droit et l'arrière du crâne, au niveau de l'occipital[6], vient frapper le longeron[7] qui sépare les deux vitres. Le choc est assez appuyé pour provoquer un bref étourdissement. Le conducteur a lâché son volant. Dès lors, la voiture est livrée, sans compensation, aux lois de l'inertie[8].

Train avant bloqué dans le sillon, la MG démarre un fulgurant tête-à-queue jusqu'à ce que la roue arrière droite, à son tour, s'engage dans l'étroit fossé. Ainsi placée en une fraction de seconde perpendiculairement à sa trajectoire (et sa base immobilisée comme par un piège), la voiture bascule dans un tonneau inévitable. Sa vitesse la fait planer de telle sorte que le flanc porte à peine. Elle retombe lourdement sur son toit. La relative souplesse du sol herbeux amortit l'écrasement mais la caisse[9] subit d'importantes déformations. Les longerons qui assurent la rigidité du toit fléchissent. Le pare-brise et la lunette arrière éclatent. En revanche, les vitres plus ou moins baissées supportent le ploiement du haut des

1. Il s'agit de la bétaillère, véhicule servant à transporter les animaux.

2. La voiture anglaise de marque MG et la camionnette.

3. Roue directrice.

4. Angle le plus grand que puissent faire les roues
5. Extrémité de l'essieu d'une voiture.

6. Os de la partie inférieure et arrière du crâne.
7. Partie longitudinale de la carrosserie.

8. Qui rendent compte de la façon dont se comportent des corps en mouvement ou inertes.

9. Carcasse de la carrosserie.

2. Découpage écrit avant le tournage.

Vu par Pierre, le pare-brise en premier plan : le flanc de la remorque, comme une montagne, bleu et poussiéreux. Le pied d'une lettre (E) noire, issu de l'inscription énorme sur la remorque : CLAVETTE FRERES. Un choc, *le pare-brise qui s'étoile* lentement ; le bris se propage lumineusement.
Pierre, vu de face, derrière le pare-brise qui s'effondre comme dans un rêve. Pierre a un rictus qui ressemble à un sourire. Son bras devant le visage, comme pour essuyer on ne sait quoi. L'autre bras pèse sur le volant (pour redresser).
Plan rapproché du camionneur : les deux bras fixes, tendus sur le volant comme s'il posait pour une photo, et la tête complètement tournée et légèrement relevée, avec un air ahuri.
Vu par le camionneur : la voiture de Pierre qui se caresse contre la coque du camion-remorque, puis s'en éloigne sur deux roues, avec aisance.
Vu par le bétailleur : le plan d'ensemble du camion-remorque quasiment fixe et de la voiture qui revient de l'autre côté de la route dans un étrange roulis, décollant tour à tour des deux roues droites et des deux roues gauches et semblant sortir d'affaire puisqu'il n'y a plus aucun obstacle.
Gros plan du bétailleur passant sa main sur sa figure.
Zoom sur les roues de la voiture de Pierre. Les roues gauches sur la route et dans le sens de la marche.
Les roues droites sont engagées dans l'«espèce de caniveau» qui sert à l'écoulement des eaux et dont les renflements font inévitablement *boiter* les deux roues droites.
Gros plan de la roue avant droite escaladant et descendant ce profil accidenté que représente le caniveau.
Plan rapproché : le visage de Pierre soudain calmé (en fait, la situation est si grave qu'il n'en est plus ni à l'étonnement ni aux grimaces). Les lèvres serrées. Mais ses mains se livrent lentement à un jeu déroutant sur le volant.
A droite. A gauche. A droite. A gauche. (Comme pour des virages à fond.) *Mais la voiture* ne change pas de ligne. (La direction est cassée.)
Plan rapproché de Pierre : sa langue qui sort de la bouche et s'applique à la lèvre supérieure.
Le voyage lunaire des objets dans la voiture affolée. Le ralenti nous permet de voir le vol croisé du foulard, d'un guide Kléber-Colombes en éventail, d'un chiffon bleu qui passe comme un énorme papillon derrière la nuque de Pierre.
Dans l'habitacle : Pierre quittant lentement son siège pour aller se reposer sur le siège du passager, les bras ouverts. *Sa jambe* qui s'emprisonne entre le changement de vitesse et le frein à main.
La voiture, plein cadre, qui amorce un *plongeon par le nez...*
Vu de loin par le bétailleur : le début de la culbute de la voiture.

3. Découpage après tournage et montage.

Gros plan du visage de Pierre, «glissant». Son regard va du bétailleur à la route, en un centième de seconde de temps réel, mais le ralenti donne ici, à ce regard, un air de divagation.
Plan rapproché du pneu de la voiture de Pierre (pneu arrière gauche) qui tourne sur lui-même, se décollant à moitié du macadam, et l'autre moitié semblant s'écraser.
Vue objectivement, la voiture qui, dans une interminable feinte, esquive la bétaillère, s'engageant entre l'arrière de la camionnette et le panneau d'arrêt du car.
On a fugitivement l'impression d'une extraordinaire adresse. Cependant, l'avant droit de la voiture renverse le panneau d'arrêt du car. La voiture progresse, agile et molle, se faufilant derrière la bétaillère. Elle va passer au ras.
Plan rapproché de l'arrière gauche de la voiture de Pierre accrochant en douceur l'arrière droit de la bétaillère.
Des éclats de peintures rouges et blanches volent avec lenteur et le pare-choc se tord silencieusement.
Dans la même image, l'aile de la voiture de Pierre se déchire.
Plan rapproché de Pierre : les effets méticuleux du choc. On dirait qu'il «bave» sa cigarette. Tout son corps se hausse et, comme dans une imprécation muette, les bras s'élèvent et la bouche s'ouvre. (Une carte routière se déploie en éventail, cachant à cet instant la moitié de son visage.)
L'arrière de la voiture en dérapage renverse le panneau routier.
Plan moyen de la voiture, vu par le camionneur hors champ ; elle accroche le panneau de l'arrêt des cars. La voiture valse. Gros plan du pare-brise quelques secondes surexposé. La voiture (travelling arrière) danse sans que Pierre puisse la maîtriser.
Intérieur voiture (également en surexposition) : Pierre se durcit et se voûte pour tenir et contrôler sa direction. Plan moyen extérieur : la voiture fonce sur le camion et, toujours au ralenti, l'évite de justesse, alors que le pare-brise avant éclate devant le visage de Pierre. Plan américain de Pierre de face, le pare-brise finissant de s'éclater sur lui ; il perd sa cigarette des lèvres.
Plan américain du bétailleur qui se penche vers l'autre vitre de son habitacle pour voir ce qu'il se passe. Il est non seulement surpris et inquiet, mais affolé. Plan moyen de la voiture de Pierre (vue de dos) qui traverse la route en crabe. Sur la route, on remarque les éclats de verre du pare-brise. Cut.

1. Texte du roman (suite)

portières ! Le moteur qui s'est emballé au moment de la rupture de la fusée avant revient au ralenti. La roue gauche intacte, toujours embrayée, tourne dans le vide. Charles Trenet chante[10] imperturbablement *Revoir Paris*. Le point de soudure qui réunit le renfort longitudinal[11] du toit au montant du pare-brise, côté droit, se déchire et, par l'effort du tassement, dirige vers l'intérieur de l'habitacle une lame de tôle aiguë de la longueur d'un couteau de table. La MG rebondit sur son toit, continue son tonneau et tombe sur le flanc gauche. [...].

Au terme du tonneau, la MG retombe sur ses trois roues à peu près intactes et, par hasard, l'avant dirigé dans le sens de la trajectoire. Dans sa course chaotique, la voiture s'est éloignée de la camionnette d'une vingtaine de mètres. L'axe et les transmissions[12] de la roue avant droite brisée (celle-ci roule comme un cerceau, loin sur la route) labourent le sol du bas-côté, entraînant la MG dans un nouveau tête-à-queue. Celui-ci n'a pas le temps d'arriver à son terme. La voiture déportée sur sa droite s'engage sur le remblai qui, par-dessus le fossé, donne accès à un champ. Elle fait voler en éclats la barrière. L'une des traverses de bois dur, enfoncée à l'intérieur de l'habitacle après avoir fracassé la portière gauche, est emportée par la voiture folle. Le champ est planté de pommiers en quinconce. Par un miracle vain, la MG évite les deux premiers et percute le suivant de plein fouet. Toute la tôlerie avant s'écrase. Le châssis résiste partiellement mais le moteur, arraché de ses silent-blocs[13], le pont et la boîte pareillement descellés pénètrent jusque dans l'habitacle[14]. Par les canalisations disjointes, l'essence coule sur les cylindres brûlants, se vaporise et s'enflamme. La radio s'arrête sur une note. La voiture commence à grésiller.

Lorsque la traverse de la barrière du champ défonce la portière, elle atteint le conducteur au sommet du crâne qu'elle scalpe sans entamer les os. A l'instant du choc contre le pommier, le corps désarticulé est projeté à travers l'ouverture béante du pare-brise qui le lacère. Il frôle les basses branches de l'arbre, boule sur le sol en pente et ne s'arrête que loin de la voiture en flammes.

Il ne s'est pas écoulé dix secondes depuis le moment où, sous le soleil mouillé, la MG roulant à 140 a abordé le large virage du lieu-dit La Providence.

Paul GUIMARD, *Les choses de la vie*, Denoël éd.

10. L'autoradio continue à fonctionner.
11. Pièce qui assure la rigidité de la carrosserie.
12. Organes mécaniques transmettant le mouvement.
13. Blocs de caoutchouc dur, isolant la caisse des essieux.
14. Partie de la voiture où s'installent les passagers.

2. Découpage écrit avant le tournage (suite)

En animation normale.
Le bétailleur : Je comprends pas... J'ai plus vu.
Au ralenti : deux tonneaux lents et faciles, légers : un à moitié sur la route et à moitié sur le talus dont la crête est hérissée d'une barrière de bois.
Dans la voiture sur le toit, se renversant lentement : Pierre à l'envers, tout à l'envers, le vol des objets.
Vu du champ de pommiers (l'appareil à trente mètres à l'intérieur de ce champ), la voiture devançant doucement la barrière de bois et venant se jeter de plein flanc contre un pommier. Le heurt ne semble pas tragique.
La voiture n'a pas fini sa trajectoire, elle commence à pivoter autour de l'arbre.
L'habitacle : Pierre lentement bâillonné par le foulard d'Hélène, s'en va (éjecté) à la renverse avec la portière droite béante. Les objets le suivent, comme soufflés par un coup de vent.
La voiture seule, continuant de tournoyer vient s'écraser contre un second pommier et s'immobilise enfin. *Sur la route :* comme isolée de tout le reste, une roue qui s'en va en cerceau vers le talus d'en face. On la suit. Elle rebondit avec grâce, plane par-dessus un bataillon de coquelicots et disparaît dans le pré.

Découpage écrit par Claude Sautet
et les scénaristes
qui ont participé à l'adaptation,
Paul Guimard et Jean-Loup Dabadie.
Cité dans l'*Avant-scène,* n° 101.

3. Découpage après tournage et montage (suite)

EN ANIMATION NORMALE : la discussion autour de l'accident, près du corps de Pierre masqué par les badauds. Le gendarme a ôté son képi et s'éponge le front. Le camionneur écarte les bras et s'adresse à un témoin qui vient manifestement d'émettre un commentaire (plan américain).
CAMIONNEUR. La faute à qui,... la faute à quoi,... on en sait rien ! Lui, il cale, moi j'arrive ; je suis à droite... évidemment *(off sur le bétailleur)* si je suis pas là, il va s'arrêter sur le talus... si, si, si... Et puis s'il y avait pas eu l'espèce de caniveau, il aurait pas fait des tonneaux, non plus...
BETAILLEUR. Quand il est allé sur toi, j'ai dit, ça y est,... c'est sa direction qui a cassé...
CAMIONNEUR. Non... c'est pas là qu'elle a cassé, j'crois pas !... C'est après...
UN CURIEUX. Ben !... Y vont tous trop vite, alors ?
CAMIONNEUR. Trop vite ?... Trop vite !... Faut pas dire ça... On n'en sait rien *(haussant les épaules, avec évidence).* Il allait à sa vitesse.
.....
RETOUR AU RALENTI DE L'ACCIDENT : plan moyen du pare-choc avant de la voiture et Pierre emportant le panneau de l'arrêt du car. Une roue avant droit a l'air de se détacher. Plan de Pierre au volant, cramponné. Il valse. Plan semi-général, la voiture bascule en trois tonneaux sur la route départementale (panoramique la suivant), casse une barrière de prairie et continue sa culbute, alors que les portières s'ouvrent. Plan de Pierre en plan rapproché (contreplongée), intérieur voiture, qui est aggripé à son volant dont l'arbre de direction se détache. Pierre tourne autour de cet arbre qui valse lui-même, des cigarettes voltigent autour de lui, ainsi que de la terre... et une fleur. Cut.
.....
Plan américain du bétailleur, du camionneur, d'un curieux. En arrière-plan, un gendarme et d'autres curieux.
CAMIONNEUR. Après... j'sais pas,... j'ai plus vu !
BETAILLEUR. Moi non plus.
.....
Plan rapproché de Pierre, intérieur voiture : il a le visage sale, les yeux fermés, un rictus tragique alors que volent autour de lui (comme s'il était un cosmonaute) ses cigarettes, des morceaux de terre, quelques herbes et des fleurs des champs.
Plan moyen : la voiture en plein champ fonce sur un pommier après s'être redressée avec fracas. Elle pivote autour de l'arbre.
Plan moyen : vu de la place du conducteur, on voit Pierre projeté à l'extérieur par l'autre issue (la portière a déjà été arrachée). Cut. Retour sur la voiture qui se dégage de ce premier pommier et file dans la prairie contre un autre pommier sur lequel elle se fracasse en final.
Plan moyen d'une roue de la voiture qu'on suit en panoramique-travelling latéral en cerceau ; la roue traverse la route. Cut.

Découpage, tel qu'il apparaît après le tournage et le montage, extrait de *L'Avant-scène* n° 101.

I

Document 1 (pages 294 et 296).

1. Distinguez les divers moments de l'accident et indiquez sur un schéma les positions successives des véhicules.
2. Combien de temps a duré l'accident ? et votre lecture ? Le temps de l'événement réel est-il le même que celui du récit ?
3. Distinguez les passages où l'accident est vu de l'extérieur et ceux qui nous montrent l'intérieur de l'habitacle.
4. L'homme et la voiture : relevez les lignes consacrées à chacun d'eux ; comment se fait le passage de l'un à l'autre ?
5. L'auteur essaie de créer un effet de ralenti : comment s'y prend-il ?
6. Relevez les notations techniques ayant trait aux bris et déformations de la voiture. Quelle est, selon vous, l'intention de l'auteur ?

II

Documents 1, 2 et 3 (pages 294-297).

7. **Comparaison (en équipe).** En trois colonnes, une pour chaque document, distinguez ce qui est : *a)* commun ; *b)* traité différemment ; *c)* supprimé ; *d)* ajouté.
8. Par quelles intentions du cinéaste s'expliquent, selon vous, les différences entre les documents 2 et 3 ?
9. Dans les documents 2 et 3, relevez toutes les indications techniques concernant les positions et les mouvements de la caméra. Classez-les et essayez d'en donner des définitions appropriées.
10. Dans quelle mesure le découpage définitif est-il fidèle au roman ? Préférez-vous le texte du roman ou la séquence filmée, et pourquoi ?

III

4 Photos © Collection Avant-Scène du Cinéma

IV

Document 4 (photogramme ci-contre).

11. Indiquez à quels passages du découpage définitif correspondent les images I, II, III, IV du photogramme, et justifiez votre choix.
12. Que pensez-vous de la qualité technique du photogramme ? Avez-vous une explication ?

Mise en scène

Dans Si peu que rien, *roman publié en 1945, Denis Marion peint le milieu du cinéma. Nous voyons ici le metteur en scène Georges Falgarde qui, entouré de nombreux collaborateurs, tourne un film tiré de* Lorenzaccio, *drame de Musset. José Sicale, le comédien qui joue le rôle d'Alexandre de Médicis, duc de Florence, répond parfaitement par son physique et son maquillage à ce qu'en attend le metteur en scène ; mais il dit le texte comme au théâtre...*

Falgarde était désespéré par l'élocution emphatique[1] du comédien qui articulait inexorablement les *e* muets et les finales en *â-ti-on* comme s'il déclamait des alexandrins.

— Je le ferai doubler à la sonorisation. Je prendrai la dernière raclure de studio et je réussirai bien à lui faire prononcer naturellement les répliques que cet animal s'obstine à chantonner, affirma-t-il à Le Rennet[2] le jour où ils assistèrent à la projection de ce qu'ils avaient tourné à Florence.

— Weiss[3] ne vous laissera jamais faire. Il aura peur d'un procès. D'ailleurs, comme tout le public, il trouvera cette diction normale pour un duc. Qui consent à croire que les gens du monde parlent comme vous et moi ? Surtout quand ils sont du XVIe siècle !

Georges médita là-dessus quarante-huit heures. Le résultat fut qu'il s'appliqua pendant toute une soirée à réduire de moitié les répliques de Sicale à grands coups de crayon bleu. Il n'en souffrait pas moins chaque fois que l'acteur avait trois mots à dire.

Ce qui se produisit une fois de plus lors de la scène où Lorenzaccio, provoqué en duel, s'évanouit à la vue d'une épée. Le duc[4], qu'un courtisan supplie de s'opposer à la rencontre, s'écrie à l'adresse de son cousin : «Qu'on lui donne une épée !» Sicale lança sa réplique d'une voix sépulcrale, exactement comme s'il disait : «Qu'on lui coupe la tête !» Falgarde intervint :

— Non, monsieur Sicale. Vous êtes persuadé que votre cousin est un lâche et qu'il ne se battra pour rien au monde. C'est un mauvais tour que vous lui jouez en paraissant vouloir que le duel ait lieu tout de suite, sous vos yeux. Vous riez *in petto*[5] en prononçant la réplique. Recommençons, s'il vous plaît.

Le sociétaire[6] partit d'un rire qui lui racla la gorge :

— Ah ! ah ! ah ! Qu'on lui donne une épé-eu !

Falgarde frappa dans ses mains.

— Je crains de m'être mal exprimé. «Mauvais tour» ne veut pas dire «farce». Vous voulez tourner votre cousin en ridicule ; encore faut-il qu'il ne s'en aperçoive pas sur-le-champ. Votre sourire intérieur ne peut percer dans votre into-

1. Déclamatoire, pompeuse.

2. Coauteur du découpage du film.

3. P.D.G. de la société qui produit le film.

4. Alexandre de Médicis, qui veut mettre à l'épreuve du duel son cousin Lorenzaccio.

5. Italien : *dans la poitrine* (c'est-à-dire dans le secret du cœur ; intérieurement).

6. L'acteur est sociétaire de la Comédie-Française.

Ph. © Collection Cahiers du Cinéma

Tournage du film La flèche et le flambeau, *de J. Tourneur (1950).*
a. Quels aspects techniques du tournage d'un film pouvez-vous reconnaître sur ce document ?
b. Parmi ces activités, quelle est celle que vous préféreriez exercer ?

---

nation. Celle-ci doit permettre l'équivoque, autant pour les spectateurs que pour les acteurs.

Après deux nouvelles répétitions, Falgarde donna l'ordre de tourner, mais l'assistant ne s'y trompa pas :

— Le patron n'est pas satisfait du menton bleu[7]. Il va y avoir du tirage, confia-t-il à la script[8].

De fait, au premier essai, Sicale lança un « Qu'on lui donne une épé-eu ! » tellement lourd de sous-entendus que le « Coupez ! » jaillit des lèvres de Falgarde sur un ton qui dispensa la script de demander si la scène était bonne à tirer. Convaincu que de nouvelles observations resteraient lettre morte, le metteur en scène déplaça les acteurs et obligea Sicale à faire un geste du bras qui fut décomposé avec soin. « Si cet animal pouvait seulement ne pas réfléchir à ce qu'il dit », songeait-il avec rage. En dépit du jeu de scène, la deuxième puis la troisième reprise ne furent pas plus satisfaisantes.

— On recommence une quatrième fois ! cria Falgarde sans plus même se soucier de donner un motif à son mécontentement et ne comptant que sur la lassitude pour avoir raison de l'emphase du cabotin[9].

— Un instant, dit Abarrant, qui installa deux spots[10] supplémentaires et fit remplacer un cache de contre-plaqué qui roussissait sous l'effet de la chaleur.

C'était un des tics de l'opérateur de perfectionner ses lumières à chaque reprise du même plan. Falgarde, qui appréciait cette conscience professionnelle, lui donnait plus que tout autre metteur en scène l'occasion de la satisfaire, par sa propre exigence à ne jamais se contenter d'un à peu près.

— Puis-je vous faire remarquer qu'il est cinq heures et qu'il nous reste huit numéros[11] à tourner ? fit Liancourt[12], qui avait encore sur le cœur la rebuffade[13] du matin.

7. Il désigne ainsi José Sicale.

8. Ou *scripte* : secrétaire chargée de noter les détails techniques ou artistiques relatifs à la prise de vues.

9. Mauvais acteur.

10. Projecteurs.

11. Plans numérotés selon le découpage.

12. Le directeur de production.

13. Mauvais accueil. Le matin, Falgarde et Liancourt ont eu une discussion à propos d'un retard dans le tournage.

— Une dernière répétition pendant que M. Abarrant règle les lumières ! cria Falgarde sans répondre.

Inexorablement, Sicale émit :

— Qu'on lui donne une épé-eu !

Le metteur en scène eut alors une inspiration :

— Ne serait-il pas plus naturel de dire, par exemple : «Qu'on lui donne une épée, pour voir» ? Qu'en pensez-vous, monsieur Sicale ?

Un geste évasif de l'acteur manifesta que celui-ci avait renoncé une fois pour toutes à comprendre les caprices bizarres des metteurs en scène et des auteurs. Pris à l'improviste, il prononça de la manière la plus naturelle la nouvelle phrase. Même l'*e* final se trouva à peu près escamoté.

— Lumière ! rugit Falgarde qui craignait de montrer trop ouvertement sa satisfaction. Tout le monde en place !

L'assistant lui fit écho.

— J'aimerais bien placer encore un petit spot, vint dire Abarrant, le front soucieux.

— Sous aucun prétexte ! J'aime mieux que la photo de ce plan soit complètement loupée. Si je laisse souffler une minute cet abruti, il va de nouveau tout gâcher.

Dès qu'il eut crié «Moteur !», Falgarde ferma les yeux pour concentrer toute son attention sur le ton et s'assurer si ce qu'il voulait faire était possible. Dès que la prise fut terminée, après avoir consulté Abarrant et l'ingénieur du son, il cria :

— Bon pour l'image ! Bon pour le son ! Le numéro suivant s'il vous plaît.

Puis, se penchant à l'oreille de la script-girl :

— Notez pour le montage qu'il faut couper après «épée».

Denis MARION, *Si peu que rien*, Gallimard éd.

Comprenez le texte

1. Pourquoi la diction ne peut-elle être la même au cinéma et au théâtre (l. 1-8) ?
2. Précisez la différence entre *mauvais tour* et *farce* (l. 35-36). Quel ton vous paraîtrait convenir à chacune de ces attitudes ?
3. Résumez chacun des stratagèmes employés par le metteur en scène pour obtenir un enregistrement correct (l. 14-39).
4. Relevez les différents métiers du cinéma qui apparaissent dans ce texte ; précisez le rôle de chacun.

Rédigez et discutez

5. Pendant la pause, chacun de son côté, la script et le comédien racontent ce qui vient de se passer. Faites-les parler.
6. Quelles vous paraissent être les qualités nécessaires à un metteur en scène ?
7. **Débat.** Cinéma ou théâtre : auquel des deux va votre préférence, et pourquoi ? Au terme du débat, chacun résumera *en les classant avec ordre*, les arguments des deux camps opposés, puis formulera sa préférence personnelle.

A l'occasion de ce texte...

8. **Vocabulaire du cinéma.** Cherchez une définition rapide des mots suivants : synopsis, scénario, découpage, essai, tournage, montage, sonorisation, doublage, séquence.
9. Consultez le générique d'un film qui vous a plu et essayez de déterminer la part de chacun dans la réalisation de ce film. En quoi le metteur en scène peut-il imprimer son style personnel à cette œuvre collective ?
10. **Interprétation scénique** (en équipe). Mettez sous forme de dialogue, comme au théâtre, en indiquant les jeux de scène, la peinture humoristique du tournage de cette séquence. En vous répartissant les rôles, donnez-en ensuite une interprétation scénique.

Table des matières

I. De l'enfance à l'adolescence

1. Louis Hémon — «Un royaume de féerie» ... 5
2. Jules Supervielle — L'enfant de la haute mer ... 8
3. Victor Hugo — **Aux Feuillantines** ... **11**
4. Jean-Jacques Rousseau — Une «horrible tragédie» ... 12
5. Chateaubriand — Des jeux qui tournent mal ... 15
6. Jean Cocteau — Enfants terribles ! ... 18
7. Romain Gary — Promesse de l'aube ... 21
8. André Chamson — Le défi ... 24
9. Romain Rolland — «J'ai un ami» ... 27

Exercices de synthèse ... 29-31

- *Composez un recueil de récits* ... 30
- *Apprenez à faire une composition française* ... 31

II. La vie, ses peines, ses joies

10. André Maurois — Solstice d'hiver ... 32
11. André Spire — **Il y a** ... **35**
12. Anne Philipe — Qu'est devenu Médor ? ... 37
13. Jacques Prévert — **Le Désespoir est assis sur un banc** ... **40**
14. Ray Bradbury — La fusée ... 42
15. Colette — Les sabots de Noël ... 47
16. Patrick Segal — «L'homme qui marchait dans sa tête» ... 50
17. Rudyard Kipling — **Si...** ... **53**
18. Paul Éluard — **«La vie à se partager»** ... **55**

Exercices de synthèse ... 57

III. Métiers

19. Marcel Pagnol — Cultivateur : les œillets ... 58
20. Edmonde Charles-Roux — Couturière : «ta» robe ... 61
21. Jean-Michel Barrault — Reporter : «un joli scoop» ... 63
22. Fernand Lequesne — Magistrat : juge d'enfants ... 67
23. Jules Romains — Un artisan ingénieux ... 69
24. Didier Decoin — Un métier acrobatique ... 72
25. Bella Chagall — L'horloger ... 75
26. Guillevic — **Le menuisier** ... **78**

Exercices de synthèse ... 79

IV. Loisirs

27. Jacques Lacarrière — Comédiens amateurs à Épidaure ... 80
28. Jean de La Bruyère — Collectionneurs et leurs manies ... 83
29. Victor Hugo — **Fêtes de village en plein air** ... **86**
30. Évelyne Coquet — «Le bonheur à cheval» ... 87
31. Jean-Michel Barrault — Vivre sur un voilier ... 90
32. Norbert Casteret — Spéléologie : une glacière souterraine ... 93
33. Philippe Gaussot — Ski, école de sang-froid ... 96
34. Florence Breton — Virtuoses de la planche à roulettes ... 100
35. Henry de Montherlant — L'arrivée du mille mètres féminin ... 102
36. Philippe Lorin-Jean Retaillaud — Moto : «à fond, la caisse !» ... 105

Exercices de synthèse ... 107-108

V. A la campagne

37. Robert Sabatier — Un petit Parisien découvre la campagne ... 109
38. Louis Aragon — **Les trois Pâques de l'année** ... **112**
39. Paul Vialar — Initiation à la chasse ... 114
40. Michel Déon — Dans les sables mouvants ... 117
41. Jean de La Fontaine — **Le héron** ... **119**
42. Maurice Genevoix — Un fameux brochet ... 121
43. Victor Hugo — **Saison des semailles, le soir** ... **124**
44. Jacques Lacarrière — «Le geste auguste du semeur» ? ... 126
45. Ernest Pérrochon — Un drame à la batteuse ... 128
46. Jules Supervielle — **Docilité** ... **132**

Exercices de synthèse ... 134

VI. Saveur du conte

47. André Chassaignon — Blondel et le roi Richard ... 135
48. Victor Hugo — **Le mariage de Roland** ... **138**
49. Jean de La Fontaine — **L'aigle et l'escarbot** ... **141**
50. Voltaire — Le chien et le cheval ... 143
51. Nicolas Gogol — Le nez ... 147
52. Prosper Mérimée — La Vénus d'Ille ... 151
53. Alphonse Daudet — La ville et la forêt ... 154
54. Pablo Neruda — Dénouement inattendu ... 157
Exercices de synthèse ... 160

VII. Fantaisie, farces, facéties

55. *(Anonyme)* — Le lai de l'oiselet ... 161
56. Adam le Bossu — La bergère et le chevalier ... 163
57. Jean de La Fontaine — Le curé et le mort ... 167
58. Guy de Maupassant — Toine ... 168
59. Victor Hugo — **Bon conseil aux amants** ... **172**
60. Oscar Wilde — Les misères d'un fantôme ... 173
61. J.-K. Jerome — L'art d'acheter des bottines ... 177
62. Jules Supervielle — Les mystères du métro ... 180
63. René de Obaldia — Le plus beau vers de la langue française ... 183
Exercices de synthèse ... 185

VIII. En marge de l'Histoire

64. Victor Hugo — **La rose de l'infante** ... **186**
65. Courtilz de Sandras — Un duel au temps de Richelieu ... 189
66. Jean-Jacques Rousseau — Un paysan terrorisé ... 192
67. D'Arlandes — Le premier envol ... 194
68. Victor Hugo — **« Waterloo, morne plaine ! »** ... **198**
69. Stendhal — Un adolescent à Waterloo ... 201
70. Gustave Flaubert — Une réception sous Louis-Philippe ... 205
71. Émile Zola — Une famille de mineurs au XIXe siècle ... 208
Exercices de synthèse ... 211

IX. Mythes et légendes de tous pays

72. Homère — Les adieux d'Hector et d'Andromaque ... 212
73. Virgile — Énée rencontre Andromaque ... 215
74. Ferdinand Hérold — Siddhârtha va devenir Bouddha ... 218
75. A. Ehrhard — Siegfried vainqueur du dragon ... 221
76. Guillaume Apollinaire — **La Loreley** ... **223**
77. *Les mille et une nuits* — La lampe merveilleuse ... 225
78. Victor Hugo — **Les Djinns** ... **228**
79. Cervantès — Don Quichotte et les moulins à vent ... 231
80. Jonathan Swift — Gulliver à Lilliput ... 234
Exercices de synthèse ... 238

X. Civilisations de notre temps

81. Georges Assier — La maison de l'an 2000 ... 239
82. Jean Bailhache — Sports et loisirs chez les Anglais ... 242
83. Jean Guiloineau — Gymnastique et loisirs à Pékin ... 245
84. Jean Marabini — Visages de Moscou ... 249
85. Aké Loba — Tam-tam d'autrefois et tam-tam d'aujourd'hui ... 252
86. Christiane Stromboni — Les héritiers des Mayas ... 254
87. Conrad Detrez — Le carnaval de Rio ... 258
88. Aubier et Tuñon — L'enfant espagnol ... 260
89. Morris West — Antonino «enfant du soleil» ... 263
Exercices de synthèse ... 265-266

XI. L'univers des poètes

90. Pierre de Ronsard — **Blason de la rose et de la violette** ... **267**
91. Joachim du Bellay — **« Ceux qui sont amoureux... »** ... **269**
92. Saint-Amant — **« Sur le bord de la mer... »** ... **270**
93. Marceline Desbordes-Valmore — **Qu'en avez-vous fait ?** ... **272**
94. Gérard de Nerval — **Le roi de Thulé** ... **273**

95.	**Charles Baudelaire**	**La musique**	**274**
96.	**Paul Verlaine**	**L'heure du berger**	**276**
97.	**Paul Verlaine**	**La lune blanche**	**277**
98.	**Arthur Rimbaud**	**Le buffet**	**278**
99.	**Guillaume Apollinaire**	**Automne**	**279**
100.	**Philippe Soupault**	**«Mon royaume»**	**280**
101.	**Paul Eluard**	**Pour vivre ici**	**281**
102.	**Louis Aragon**	**L'amour qui n'est pas un mot**	**282**
103.	**Jules Supervielle**	**Plein ciel**	**283**
104.	**Jean Cocteau**	**Iles**	**284**
105.	**Jean Breton**	**Pourquoi?**	**286**
106.	**Claude Roy**	**Les soucis du ciel**	**287**
107.	**F.-J. Temple**	**Sur l'Oregon trail**	**288**
108.	**J.-P. Cara**	**L'oiseau et l'enfant**	**289**
	Exercices de synthèse - Jouez avec les poètes		**290-292**

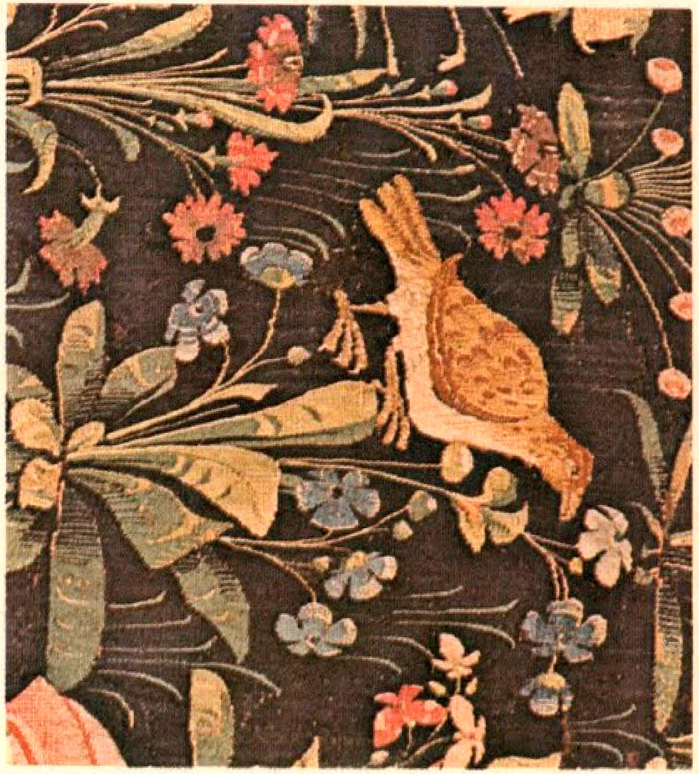
XII. Cinéma

109.	*Étude d'une séquence du film «Les choses de la vie»*		293
110.	Paul Guimard	L'accident	294
111.	*Découpages avant et après le tournage*		295
112.	Denis Marion	Mise en scène	299

IMPRIMÉ EN FRANCE
ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 14 -3-79 SUR LES PRESSES
D'ISTRA A STRASBOURG
SUR LA COMPOSITION DE L'UNION LINOTYPISTE A PARIS

Ph. Jeanbor © Photeb.

Ph. © Place-Sunset



Ph. S. Guiley-Lagache © Archives Photeb

ISBN 2-04-010449-6

Ph. © Francisco Hidalgo